

L'ABBÉ DE SAINT-RÉAL

ÉTUDE

SUR

LES RAPPORTS DE L'HISTOIRE ET DU ROMAN

AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

GUSTAVE DULONG

PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1921

A Monsieur GUSTAVE LANSON

Directeur de l'École Normale Supérieure

Hommage respectueux de son ancien élève

G. D.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

L'ABBÉ DE SAINT-RÉAL

IMPRIMÉ
AVEC LE CONCOURS DU FONDS ALPHONSE PEYRAT

L'ABBÉ DE SAINT-RÉAL

ÉTUDE

SUR

LES RAPPORTS DE L'HISTOIRE ET DU ROMAN

AU XVII^e SIÈCLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

GUSTAVE DULONG

PROFESSEUR AU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—
1921

INTRODUCTION (1)

Comment, à l'époque classique, la notion du rôle propre de l'histoire s'est affaiblie au point que les frontières entre l'histoire et le roman ont pu paraître indécises, comment le souci d'une forme littéraire soignée, joint au désir de peindre l'homme et de moraliser, a pu égarer complètement des écrivains de talent, comment enfin l'œuvre d'un Saint-Réal s'est trouvée possible, c'est ce que l'on comprendrait mal sans doute si l'on ne se rappelait quelles ont été les tendances et les ambitions les plus habituelles de l'historiogra-

(1) BIBLIOGRAPHIE

1^o TEXTES :

Les grandes chroniques de France selon que elles sont conservées en l'église de Saint-Denis en France, publiées par PAULIN PARIS. Paris, Techener 6 vol., 1836-1838.

NICOLE GILLES. *Les Annales et Croniques de France*. Paris, 1538, 2 vol. in-8^o (première édition, 1492 (?). Cf. Molinier, *Sources de l'Histoire de France*, t. V, p. 29.

ROBERTI GAGUINI, *ordinis sanctae Trinitatis ministri generalis, de origine et gestis Francorum perquam utile compendium*. Parisiis, 1497. (Première édition, 1495. Nombreuses réimpressions et traductions françaises.)

PAULI ÆMYLII *Veronensis historici clarissimi de rebus gestis Francorum libri X. ARNOLDI FERRONI Burdigalensis, Regii Consilarii, de rebus gestis Gallorum Libri IX ad historiam Pauli Æmylii additi. Chronicon. I. TILII de Regibus Francorum, a Pharamundo ad Henricum II*. Parisiis, apud Vascosanum, 1555, in-f^o.

L'histoire des faicts, gestes et conquêtes des roys, princes, seigneurs et peuple de France descrite en X livres et composée premièrement en latin par noble et sçavant personnage PAUL ÆMYLE Veronois : et depuis mise en François par JEAN REGNART, gentilhomme angevin, en son vivant Seigneur de la Mictière. Avec la suyte de ladicte Histoire tirée du latin de feu M^e ARNOLD LE FERRON, Conseiller du Roy à Bourdeaux, et autres bons Auteurs. A Paris par Fedéric Morel, Imprimeur du Roy. 1581, in-f^o.

FRANCISCI HOTOMANI, *Parisini jurisconsulti, Franco-Gallia sive tractatus isagogicus de regimine Regum Galliae et de jure successionis*. Genève, 1573, in-8^o

PAPIRII MASSONI *annalium libri quatuor, quibus res gestae Francorum explicantur, ad Henricum tertium regem Franciae et Poloniae*. Lutetiae, 1577, in-4^o.

phie française, du jour même où la France eut des historiens et non plus seulement des chroniqueurs.

Il importe, en effet, de distinguer nettement l'histoire de la chronique. Celle-ci a précédé de longtemps celle-là, car la chronique répond à un besoin que même les époques de faible culture ont connu, le besoin de laisser aux générations à venir un récit des événements contemporains. Les sociétés humaines paraissent craindre que leurs efforts, en tombant dans l'oubli, ne demeurent par là-même abolis. Les hommes espèrent confusément que le document écrit empêchera leurs actions de périr tout entières. Par le livre, comme par l'inscription ou le monument, l'activité révolue des morts continuera de s'imposer à l'attention des générations vivantes.

Telle est la fin que vise généralement le chroniqueur. C'est dans cet esprit que les moines, qui furent au moyen âge nos grands rédacteurs de chroniques, transmettent, pour son édification, à la postérité le souvenir des vertus et des bonnes œuvres des saints personnages qui ont vécu parmi eux. Ils n'oublient point à l'ordi-

Recueil des antiquités gauloises et françoises (par CLAUDE FAUCHET). Paris, 1579, in-4° (édition augmentée de trois livres en 1599).

Sommaire de l'histoire des François, recueilly des plus certains aucteurs de l'ancienneté, et digéré selon le vray ordre des temps en quatre livres extraits de la « Bibliothèque historique » de NICOLAS VIGNIER, avec un traité de l'origine, estat et demeure des François. Paris, 1579, in-f°.

Les mémoires et recherches de JEAN DU TILLET, greffier de la cour de Parlement à Paris, contenant plusieurs choses mémorables pour l'intelligence de l'estat des affaires de France. Rouen, 1578, in-f°.

L'histoire de France par Bernard de Girard, seigneur DU HAILLAN, historiographe de France. Paris, 1576, in-f°.

Les grandes annales et histoire générale de France, dès la venue des Francs en Gaule jusques au règne du roi très chrétien Henri III..., par FRANÇOIS DE BELLEFOREST, Comingeois. Paris, 1579, 2 vol. in-f°.

Le véritable inventaire de l'histoire de France depuis Pharamond jusques à Louis XIV à présent régnant, illustré par la Conférence de l'église et de l'empire par JEAN DE SERRES. Rouen, 1660 (nombreuses éditions, avec suppléments successifs, de 1598 à 1660).

2° OUVRAGES CONSULTÉS :

AUGUSTIN THIERRY. *Dix ans d'études historiques*, 3^e édition, Paris, 1839 (p. 384-450, Notes sur quatorze écrivains de l'histoire de France antérieurs à Mézerai).

G. MONOD. *Du progrès des études historiques en France depuis le XVI^e siècle.* (Revue historique, 1876, t. I, p. 5-38.)

AUG. MOLINIER. *Les sources de l'histoire de France, des origines aux guerres d'Italie.* Paris, Picard, 6 vol., 1902-1906 (Introduction générale, t. V, p. I-CLXXXVII.)

LANGLOIS ET SEIGNOBOS. *Introduction aux études historiques.* Paris, Hachette, 1898.

naire de mentionner les fondations pieuses, car en fixer par écrit l'origine, c'est en assurer l'intangibilité. Dans le même esprit encore, tel baron s'efforce de perpétuer la mémoire de ses chevauchées aventureuses, ou tel « loyal serviteur » enregistre les mérites d'un maître vénéré. Mais quelle que soit la matière qu'ils traitent, les chroniqueurs sont toujours autre chose que des écrivains de profession. Bien souvent ils visent si peu à un succès littéraire qu'ils gardent modestement l'anonymat. Ils ont du talent quelquefois, mais à leur insu. La notion d'art leur est, en général, fort étrangère (1). Dans certains cas ils espèrent quelque gloire des actions personnelles qu'ils rapportent, presque jamais ils ne tirent vanité de la manière dont ils ont su les rapporter.

Le caractère de l'historien est, par définition, tout différent. Tandis que le chroniqueur se préoccupe de perpétuer, en vue de la postérité, le souvenir d'événements contemporains, l'historien tourne son regard vers le passé. Beaucoup moins passif que le chroniqueur, il fait nécessairement une œuvre bien plus personnelle. Bien loin de vouloir rester anonyme, il recherche un succès dont il pense que son nom profitera. Ce succès tiendra non seulement à l'intérêt des faits exposés, mais aussi à la manière dont ils seront exposés. Entre les faits et l'esprit du lecteur, l'historien interpose donc quelque chose de lui-même : sa méthode, son talent, ses conceptions propres. Dès lors, ses affirmations ont moins d'autorité, le plus souvent, que celles du chroniqueur. Il n'est plus un témoin, une source. Les sympathies de l'historien moderne vont au chroniqueur, lorsque celui-ci s'est montré curieux, sincère, intelligent. L'œuvre d'un Philippe de Commynes conservera indéfiniment son prix, tandis que l'œuvre de presque tous nos historiens du xvi^e ou du xvii^e siècle est absolument chose morte aujourd'hui. Il est intéressant pourtant, pour l'historien des idées littéraires, de parcourir cette nécropole, de rechercher par quel genre de mérite, qu'ils croyaient propre à leur fonction, nos historiens ont, à diverses époques, recherché l'approbation de leurs lecteurs et la gloire littéraire.

I

L'on est passé chez nous de la chronique à l'histoire par l'intermédiaire de la compilation des chroniques anciennes. De bonne heure,

(1) Il convient de faire exception pour quelques écrivains de l'époque carolingienne. On sait qu'il y eut alors une véritable renaissance littéraire, partant un réveil de la notion d'art.

en effet, se vulgarisa parmi la nation française la curiosité de ses origines. Un sentiment national et monarchique présida à la confection de vastes recueils, rédigés d'abord en latin, en langue vulgaire ensuite, et qui embrassaient toute l'histoire de la monarchie française depuis les origines, qu'on reculait aussi loin que possible, jusqu'au temps présent et au prince régnant.

Les *Grandes Chroniques de France*, appelées aussi *Chroniques de Saint-Denis*, dont les premières rédactions remontent à la fin du ^{xiii}^e siècle, sont précédées d'une préface qui exprime de façon curieuse la manière dont nos premiers historiens concevaient leur mission. L'auteur s'y défend avec insistance d'avoir voulu faire œuvre originale. Il a compilé laborieusement les chroniques éparses dans les saints monastères, mais il n'a « riens du sien ajousté ». Sa voix est la voix même des anciens auteurs, et sa propre personne lui semble si chétive qu'il ne veut pas même se nommer. Il n'a point de prétention au beau style. Et comme il craint d'ennuyer son lecteur, il visera simplement à la brièveté. C'est encore l'attitude, c'est la modestie traditionnelle des chroniqueurs.

Quel motif le pousse donc à entreprendre un labeur si pénible et si entièrement désintéressé ? C'est d'abord son patriotisme, son loyalisme de sujet fidèle. « Pour ce que plusieurs gens doutoient de la généalogie des roys de France, de quel original et de quelle ligniée ils sont descendus, emprist-il ceste euvre à faire. » D'ailleurs notre historien sait voir la France à côté du roi, une France qui lui apparaît comme la nation chrétienne par excellence, ayant toujours plus vivement désiré « le moultepiement de la foi, que elle ne faisoit l'accroissement de la seignourie terrienne... »

Mais, à côté de l'inspiration patriotique et religieuse, nous trouvons, dès ce début de l'historiographie française, une inspiration morale. Déjà dans cette préface apparaît l'idée que l'histoire doit avant tout donner de grands exemples, montrer leur devoir aux hommes et particulièrement aux rois :

Et peut bien chacun savoir que ceste euvre est pourfitable pour faire cognoistre aus vaillans gens la geste des roys, et pour monstrier à tous dont vient la hautesce du monde. Ce est exemple de bonne vie mener, et mesmement aus roys et aus princes qui ont terres à gouverner : car un vaillant maistre (1) dit que ceste histoire est mirouer de vie. Ici pourra chacun trouver bien et mal, bel et laid, sens et folie, et faire son preu de tout par les exemples de l'histoire ; et de toutes les choses que on lira en ce livre, si elles ne pourfient toutes, toutefois la plus grant partie en peut aidier.

(1) Vincent de Beauvais (note de Paulin Paris).

Les tendances apologétiques, le désir de moraliser, de tirer de l'histoire des temps écoulés un enseignement pour le présent, ces préoccupations subsisteront longtemps chez nos historiens et les aveugleront souvent. Du moins ne saurait-on accuser les premiers rédacteurs de l'histoire de France d'avoir voulu polir et enjoliver les vieilles chroniques où ils puisaient, d'avoir sacrifié la stricte exactitude historique à la recherche de l'effet littéraire. La notion d'art leur est tout aussi étrangère que la notion de critique. Pour la forme comme pour le fond leurs sources latines s'imposent à eux complètement. Ils ne font que juxtaposer et que traduire.

Ce n'est pas à dire pourtant que ces *Chroniques de Saint-Denis* soient absolument dénuées de charme littéraire. C'est un charme même que cette absence complète de recherche et d'effort artistique. Une impression de jeunesse et de fraîcheur se dégage de cette langue si gracieuse encore et si naïve. Sans le vouloir, sans le savoir, l'humble écrivain a su rencontrer souvent le mot expressif et le détail pittoresque. Qu'on lise, par exemple, ce chapitre où, d'après Aimoin, le rédacteur des *Chroniques* nous expose comment Clovis « envoya joyaux à la pucelle Crotilde avant qu'il l'épousât ». C'est une scène de roman et l'historien moderne fera peu de cas sans doute de ce récit naïf. Remarquons pourtant qu'il n'y a là nulle falsification préméditée de l'histoire. Nous retrouverons plus tard des écrivains qui introduiront du roman dans l'histoire. Mais ils le feront sciemment, et, d'ailleurs, leur maladresse nous mettra tout de suite en défiance. Ils prêteront à leurs personnages un langage et des sentiments du plus choquant anachronisme. Le rédacteur des *Chroniques* est à la fois plus candide et plus vrai.

II

Jusqu'à la fin du x^ve siècle, la France ne connut guère d'autre histoire que les *Grandes Chroniques*. Nicole Gilles et Robert Gaguin ne font qu'en donner des extraits et de plates copies, celui-là en français, celui-ci en latin. Ils n'ont ni art, ni critique, ni idée un peu haute de l'histoire. Leurs livres continuèrent pourtant d'être lus et réimprimés fort avant dans le xvi^e siècle. Mais il avait paru, dès le début du règne de François I^{er}, une histoire de France d'un caractère tout différent, une œuvre dans laquelle l'humanisme triomphant reconnaissait son esprit et la dignité même de l'histoire, le *De rebus gestis Francorum* de l'Italien Paul-Émile.

Quand et comment vint en France l'humaniste véronais Paolo Emilio, c'est ce qui n'est pas très sûrement établi. On croit toutefois que le cardinal de Bourbon le ramena d'Italie en 1487. On dit encore que l'évêque de Paris, Étienne Poncher, le protégea généreusement. Toujours est-il qu'un acte authentique du 15 mai 1489 donne à notre Italien le titre « d'orateur et chroniqueur » du roi Charles VIII, aux appointements annuels de cent-vingt livres tournois. Moyennant quoi Paul-Émile — c'est ainsi qu'on l'appela chez nous — devait écrire l'histoire de France, non plus à la manière archaïque et vulgaire des *Grandes Chroniques*, mais selon le noble mode antique récemment restauré par l'humanisme italien, illustré par les Paul-Jove et les Bembo (1).

Paul-Émile ne se pressa pas. Il lui fallut près de trente ans pour compulsuer ses sources et ajuster ses périodes. En 1516 seulement il publia les quatre premiers livres de son histoire. Une édition en six livres parut deux ans après. Quant à l'édition complète en dix livres, elle ne vit le jour qu'en 1539, dix ans après la mort de l'auteur. Un certain Zavarizzi, compatriote de Paul-Émile, y avait, paraît-il, mis la main, le Véronais n'ayant laissé que des notes sur la période la plus récente.

Lorsqu'on passe des *Grandes Chroniques*, ou simplement de Nicole Gilles et de Robert Gaguin à Paul-Émile, une impression s'impose tout d'abord fortement. Il semble que l'esprit humain, d'enfant qu'il était, est soudainement devenu adulte. Les *Chroniques* sont charmantes parfois en leur puérilité, mais elles sont puériles. D'un même train toujours tranquille, le narrateur y déroule, sans se lasser ni s'arrêter jamais, le fil embrouillé et monotone des événements. Il est dominé par sa matière, incapable de la dominer, d'embrasser d'un coup d'œil une période, de choisir ou de juger. Compilateur sans originalité, il s'attache à telle ou telle vieille chronique latine, sans y rien ajouter du sien, sauf, à l'occasion, un contre-sens. Et cette ingénuité même le sauve parfois de l'erreur, puisque de lui-même, de ses sentiments, de ses préjugés, il ne met rien dans son livre.

Paul-Émile est un autre homme. C'est un esprit mûr, sagace, qui réfléchit, qui choisit, qui discute. On pourrait presque dire déjà un esprit philosophique. Il n'est pas l'homme d'un seul livre. Il allègue des sources diverses, et sait que toutes ne se valent pas.

(1) Voir sur Paul-Émile : Moreri, *Dictionnaire* ; Bayle, *Dictionnaire* ; Molinier, t. V, p. 151 ; Cte de Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, seconde partie, t. III, p. 501.

Son horizon est plus étendu que celui du chroniqueur. Il a lu les auteurs français, mais aussi ceux de sa nation. Il cite Boccace à propos de Brunehaut. Sa critique est sans doute rudimentaire. Du moins a-t-il le sentiment du vraisemblable et de l'in vraisemblable. Des fables que le chroniqueur répète avec conviction le trouvent sceptique, presque ironique. En étranger poli, il fait une place à certaines traditions auxquelles ses hôtes sont attachés. Mais il ne les prend pas toutes à son compte. « *Franci se Troja oriundos esse contendunt* : Les Français disent qu'ils sont issus de Troie. » Entendez que notre Italien n'en croit pas un mot. Aussi passe-t-il prudemment et vite. En quinze lignes nous arrivons à l'élection de Pharamond. Dès la seconde page nous entrons dans la période vraiment historique. Sur tous les prodiges, sur tous les miracles, il se montre sobre de détails et fort réservé.

Ce n'est pas seulement l'attrait poétique des beaux contes, l'allure épique et le merveilleux qui disparaissent dans cette transposition raisonnable des *Chroniques*, c'est aussi la couleur historique. La barbarie des noms francs, des usages francs, des âmes franques peut transparaître encore dans le latin semi-barbare d'un Grégoire de Tours ; mais elle ne s'accommode pas du latin à la mode de Tite-Live ou de Tacite, tel que l'écrit Paul-Émile. Pour son compte personnel, il ne confond sans doute les barbares du ^{vi}e siècle ni avec ses contemporains à lui, ni avec les contemporains d'Auguste. Mais, pour raconter leurs actes, il se sert d'expressions empruntées aux auteurs classiques et qui conservent de leur origine un caractère indélébile d'élégance et de majesté (1).

Quels que soient les inconvénients d'une pareille transposition, il convient de reconnaître la réelle grandeur que la forme antique confère à l'histoire de Paul-Émile. Et d'abord ce n'est plus une compilation faite de pièces et de morceaux, c'est une œuvre de savante et majestueuse composition. Les origines sont sobrement exposées : trois livres mènent le lecteur jusqu'à l'époque des croisades. A cet endroit le récit prend plus d'ampleur et la narration plus d'éclat.

(1) Que l'on compare, par exemple, le naïf récit du baptême de Clovis dans les *Grandes Chroniques* avec la même scène traitée par Paul-Émile. Voici le texte de Paul-Émile : « Rex... candidatus ad baptisterium amplissime apparatus processit, sublimi cervice, caesarie promissa discriminataque, simul et unguentata, eadem calamistro comentiumque arte per gradus in suggestum verticis concinne decoreque formata... Hos regios spiritus de christiana civilitate mansuetudineque verba faciens Remigius ita demisit in vulgusque aequavit ut Clodoveus, omni fastu deposito, in humilitatemque privati hominis descendens se purificandum abluendumque Remigio mitissime tradiderit. Ita sacra lustratus aqua, et velut coelestis muneris chrismate delibutus ». (F^o 16.)

Les croisades forment le centre, la partie maîtresse de l'œuvre et n'occupent guère moins de quatre livres. Enfin trois livres conduisent le récit depuis le règne de Philippe IV jusqu'à celui de Charles VIII. Voilà qui ressemble peu au récit des *Chroniques*, diffus, fragmentaire, réparti en petits chapitres mesquins, sur lesquels se greffent de puériles « incidences ». Paul-Émile le premier a donné à l'histoire de France la forme d'un ample récit continu, la forme imposante de l'histoire romaine de Tite-Live.

Une belle préface de caractère philosophique annonce l'inspiration et la portée de l'œuvre. Tout pensionnaire du roi de France qu'il soit, Paul-Émile se dispense de profession de foi royaliste. Son ambition unique n'est plus de sauver de l'oubli les exploits des rois très-chrétiens. Tout chanoine de Notre-Dame qu'il soit, il ne se soucie pas de perpétuer le souvenir des pieuses fondations. Humaniste avant tout, il conçoit l'histoire à la manière antique, il y voit une morale en action : *Philosophia moralis exemplis constans*. « Si les rois, dit-il, pensaient que la postérité lira le récit de leurs actions, les peuples s'en trouveraient plus heureux, et l'on pourrait reprendre l'antique débat de savoir qui rend les plus grands services, l'homme d'état, l'homme de guerre, qui font les événements de l'histoire, ou bien l'historien qui les raconte. » Et Paul-Émile d'évoquer avec une sorte d'enthousiasme le tableau majestueux des bienfaits qui découleraient pour le genre humain de la connaissance de l'histoire : les guerres moins vivement entreprises et plus humainement conduites, la vie humaine rendue plus sûre et plus vertueuse, la religion même réchauffée par une connaissance plus présente de ses saintes origines. Ce qui l'amène à conclure : « La mémoire des choses passées et personnes héroïques est-ce rien moins qu'une vraie Philosophie ? L'histoire ne se doit-elle pas appeler la seule guide et gouvernante de notre vie ? »

Des maximes, des observations morales jetées çà et là au cours du récit nous rappellent de temps en temps que Paul-Émile veut être un philosophe. Mais quelle forme-meilleure pour dissertar sur le vice et la vertu, sur les actions humaines et les mobiles qui les dirigent, que le discours, tel que les historiens latins l'emploient si fréquemment ? Paul-Émile compose donc des discours, discours nombreux et souvent superflus, discours médiocrement vraisemblables bien souvent, et où s'épanouit la rhétorique antique. Voici Clotilde qui prodigue de belles sentences pour détourner Clovis d'enlever tout son royaume au roi des Burgondes Gondebaud (1).

(1) F° 19-20 : *Fortunae nec tu, nec ullus mortalium imperare potest... Citius pacis quam belli materia nos deficiet,*

Voici Enguerrand de Marigny qui prononce pour sa défense une grande harangue, occupant quatre pages in-folio, bien que d'authentiques témoignages nous assurent qu'il fut mis à mort sans avoir été entendu (1). Les Francs et les Sarrasins se préparent à en venir aux mains sur le champ de bataille de Poitiers. L'instant est pathétique et propice à l'éloquence. Charles Martel et le chef arabe prononceront donc chacun un discours, tels, dans Tite-Live Hannibal et Cornelius Scipion avant la bataille du Tessin. Les arguments de part et d'autre ne sont pas très imprévus : souvenir des glorieux exploits des ancêtres, obligation de ne point trahir les destinées de la nation, nécessité de vaincre ou de mourir, jugement méprisant sur les forces et le courage de l'adversaire. « Cette allégresse, dit le Musulman, cette certitude de vaincre que je vois sur vos visages, conservez-les dans la mêlée. Ayez confiance dans votre vertu, dans votre bonheur, dans les heureux destins du nom sarrasin, dans les exploits de vos ancêtres. Souvenez-vous que nous n'allons pas combattre seulement pour la gloire et pour l'empire. Si loin de notre patrie, séparés d'elle en compagnie de nos femmes et de nos enfants par une telle étendue de terre et de mer, la nécessité de vaincre est venue renforcer notre courage (2)... » Hannibal, dans Tite-Live, ne parlait pas autrement.

Et lorsque Paul-Émile décrit, c'est encore de l'antiquité gréco-latine qu'il emprunte directement ses couleurs. Voici le retour de Philippe VI dans sa capitale, après son couronnement à Reims :

Les prêtres revêtus de leurs insignes sacrés, les docteurs des arts libéraux, les apprentis des Muses (*musaei scholastici*) l'attendaient devant les portes. Les Sénateurs vêtus de pourpre, les décurions habillés de deux couleurs, les maîtres des comptes (*authores summarum*) à cheval venaient au-devant de lui. Accompagné des membres de la famille royale et des grandes maisons, entouré de toute la noblesse dont la plus grande partie portait le collier (*maxima ex parte torquata*), couverte de vêtements éclatants et tissés d'or, montée sur des chevaux richement harnachés, le roi entra dans la capitale sous un dais sacré, accueilli par toutes sortes d'heureux présages, par les applaudissements, par les vœux de tous les ordres et de tous les âges qui lui souhaitaient une heureuse entrée. Les rues, comme la saison le permettait, étaient jonchées de fleurs, de feuillages, d'herbes verdoyantes. Des vélums

(1) F^o 176-178. Cf. Ch. Sorel, *Bibliothèque française*, p. 335.

(2) F^o 55 : « Quam igitur nunc video in vobis alacritatem, et certam victoriae spem, eam in aciem ferte, freti virtute felicitateque vestra, et fortuna fatisque Saraceni nominis, ac gloria parentum, memoresque non pro laude tantum, de Imperioque nos dimicaturus : sed cum tam procul a domo, tanto terrarum tractu disjuncti, marique divisi, cum conjugibus ac liberis absimus, ad virtutem etiam necessitatem vincendi accessisse. »

et des tentures leur donnaient un air de fête. Les palais étaient extérieurement parés d'ornements magnifiques, de décorations remplies d'art, et ce qu donnait le plus d'éclat, c'étaient les dames qui, placées aux fenêtres regardaient et s'offraient elles-mêmes aux regards (1).

Rien de semblable, comme on pense, dans les *Chroniques*. Paul-Émile a tiré de son imagination, et surtout de ses souvenirs d'humaniste, cette brillante description. Aussi avons-nous peine à reconnaître sous leur travestissement romain les membres du Parlement et les échevins de Paris. La couleur historique se trouve entièrement sacrifiée. En revanche, n'y a-t-il pas ici un souci artistique, le talent d'organiser un tableau, presque un sentiment voluptueux, qu'on chercherait vainement chez les compilateurs des *Chroniques* ?

S'étonnera-t-on, dès lors, que les humanistes de la Renaissance, que les poètes de la Pléiade aient chanté les louanges de Paul-Émile ? Ils l'ont, sans hésiter, comparé aux historiens anciens. Ils lui donnent même sur certains points la préférence. Érasme le tient en haute estime. Paul-Jove lui promet une gloire éternelle. Juste-Lipse déclare que presque seul, parmi les modernes il a su voir la vraie, l'antique méthode de l'histoire (2). Étienne Jodelle, dans une belle ode « au peuple français », fait un magnifique éloge du Véronais, tandis qu'il exprime tout son mépris pour le fatras des vieilles chroniques :

... Qui doivent servir, ce me semble,
D'envelopemens aux merciers
Et de cornets aux espiciers,
Ou bien quand une feste assemble
Six ou sept artizans ensemble

(1) F^o 334. « ...Sacerdotio civitatis sacris insignibus velato, necnon liberalium artium doctoribus Musaeique scholasticis ad portas opperientibus ; ad haec patribus in purpura, decurionibus cum bicolore veste ; necnon authoribus summarum extra portas... in equis occurrentibus : ipse Rex cum Regiae stirpis inclytarumque familiarum proceribus, reliqua etiam nobilitate et ipsa maxima ex parte torquata, et sagulis virgatis auroque intertextis, equisque magnificentissime instratis excultisque, urbem regiam sub sacra ipse umbella intrans, excipitur laetis faustisque omnibus, plausuque, omni ordine, omni aetate prosperum foelicemque ingressum apprecante, viis (ut tempus anni ferebat) flore multo, festa fronde, virente herba stratis, superne velis umbraculisque honestantibus, aulaeorum magnificentia varietateque ac picturarum tabularumque artificio exterioribus domorum parietibus vestitis, splendidiore mulierum et fenestris spectantium seque spectandas praebentium quam virorum cultu. »

(2) Pièces liminaires de la traduction française. Cf. Bayle, *Dictionnaire*, article Émile (Paul).

Entre les tizons et les pots,
Leur faire passer la froidure,
Tous bayans après la lecture
Dont presque ils eppellent les mots.

Mais il ressent une douleur patriotique à songer qu'il a fallu un étranger pour « ranger » l'histoire du peuple français. Il se console en voyant que l'histoire de Paul-Émile est devenue française grâce à son ami Regnart.

L'histoire de Paul-Émile trouva en effet des traducteurs. En 1556, un certain Simon de Monthiers, avocat de Rouen, mit en français les deux premiers livres. La même année, Jean Regnart, angevin (1), donnait la traduction de cinq livres. Il traduisit plus tard non seulement le reste de l'ouvrage, mais la continuation qui en avait été faite par Arnoul du Ferron. Les fréquentes rééditions de cette traduction attestent son succès. Elles témoignent également de la popularité de Paul-Émile parmi le public français et permettent d'apprécier la nature et l'étendue de son influence.

Paul-Émile a ouvert aux historiens français une voie pour eux toute nouvelle, mais semée de périls. On a vu plus haut par plusieurs exemples comment un vocabulaire trop général dépouillait de leur aspect original les époques primitives. Qu'on relise chez le traducteur de Paul-Émile le récit du baptême de Clovis (2). N'ayant plus trouvé dans son texte la couleur franque, Jean Regnart a enluminé de couleurs toutes françaises le récit élégamment incolore de l'historien véronais.

Cette absence de couleur historique est choquante, surtout quand il s'agit des époques reculées et barbares. Elle est à la vérité moins sensible dès que l'historien traite de faits plus rapprochés de lui. Pourtant, dans le récit même des événements modernes, Paul-Émile a donné de bien dangereuses leçons. Il a enseigné le prix de l'art qui embellit le passé, épargne la peine du lecteur et donne à l'histoire l'attrait du roman. Mais du même coup il a enseigné à dénaturer les faits sous prétexte de les arranger, à subordonner la recherche de l'exactitude à la recherche de l'effet, en un mot à sacrifier la vérité. Sur les pas de Paul-Émile, nos historiens se sont mis à l'école des historiens latins, des Quinte-Curce, des Tite-Live, des Tacite. Ils ont renoncé à être des savants, pour devenir des littérateurs et souvent des romanciers.

(1) Sur ce personnage, voir Haag, *France protestante*, t. VIII, p. 406.

(2) P. 13.

III

Il s'en faut pourtant que tous les historiens français soient désormais des disciples de Paul-Émile. Dans l'abondante production historique de la deuxième partie du xvi^e siècle, plusieurs courants apparaissent, qui, à la vérité, se rapprochent parfois au point de se confondre.

L'ardente mêlée politique des guerres religieuses suscite d'abord quelques historiens qui sont avant tout des hommes de parti. A ceux-là la forme antique et le beau style restent assez indifférents. Ils demandent à l'histoire des arguments en faveur de leur cause. Les plus révolutionnaires d'entre eux ont, en effet, le respect du passé, et s'ils veulent corriger la société contemporaine, c'est en restaurant la pureté des institutions primitives. Le débat sur les droits respectifs des Valois et de leurs sujets se résout en une discussion érudite sur la loi salique et le caractère des invasions franques. On voit ainsi naître une sorte de journalisme pédantesque dont les représentants brillent plus par l'ardeur de leurs convictions que par la sûreté de leur critique. L'œuvre la plus célèbre du groupe est cette *Franco-Gallia* du jurisconsulte Hotman qui nous démontre, à grand renfort de textes, que la monarchie française a toujours été élective, et que toujours les États généraux ont eu la haute main sur les affaires du royaume.

Cette lignée d'historiens politiques ne se prolonge pas au delà du règne de Henri IV. Les historiens du xvii^e siècle écrivent sous la surveillance et dans les intérêts du pouvoir qui les pensionne. Au xviii^e siècle seulement, les Hotman, les Bodin, les Pasquier auront des successeurs. Par contre, une lignée d'historiens prend naissance dans le cours du xvi^e siècle, qui se perpétuera et ne subira pas, heureusement, l'influence de Paul-Émile. C'est la lignée des érudits qui, sans interruption et sans bruit, loin des applaudissements du public, ignorés de lui, jugés indignes du beau nom d'historien que des littérateurs accaparent, développent et conservent les saines et authentiques traditions de la méthode historique.

Ce sont des travailleurs modestes et consciencieux que Papyre Masson, Claude Fauchet, Nicolas Vignier. Le premier, dans les quatre livres de ses *Annales*, se préoccupe surtout d'utiliser et de faire connaître des sources inédites dont l'intérêt historique l'avait frappé. Le président Fauchet, se détournant avec tristesse des horreurs contemporaines aborde avec un touchant amour l'étude des antiquités nationales. Loin de dédaigner la naïveté des anciens

chroniqueurs et de travestir leur langage à la mode moderne, il veut faire connaître « leurs mesmes parolles » et s'excuse modestement de ne s'être pas trouvé capable de les embellir. Nicolas Vignier n'a pas davantage de prétentions littéraires. Il ne veut pas composer une véritable histoire, mais donner surtout une chronologie exacte des événements anciens. Il reproche à Paul-Émile et à ceux qui l'ont suivi « que l'ignorance ou mespris de l'ordre et des temps les a fait souvent esgarer et voltiger (par manière de dire) par dessus les nues ». Il va donc ranger les événements année par année, les séparant les unes des autres par certaines lignes, et nommant « à chacun bout de champ ses auteurs et garents ». Et telle est, en effet, la naïve disposition de son texte, aussi étrangère que possible aux soucis d'art introduits par Paul-Émile.

Dans le même groupe encore, Jean du Tillet comprend, l'un des premiers en France, que l'histoire doit utiliser les documents d'archives. Il compulse les registres du Parlement auxquels sa charge de greffier lui donne accès. Par ordre du roi Henri II, il examine toutes les pièces contenues au trésor des chartes. De ces patientes recherches est sortie une œuvre considérable, où sont étudiées avec soin les généalogies des rois et des grandes familles françaises l'origine et le caractère des grands offices de la couronne, « les honneurs et rangs des princes pairs, prélats, grands vassaux et officiers du royaume ».

D'autre part, les érudits du xvi^e siècle et leurs successeurs immédiats comprennent que leur premier devoir est d'éditer les textes sans lesquels toute étude scientifique de l'histoire de France est impossible. Ils entreprennent donc cette colossale œuvre de savoir et d'abnégation. Pierre Pithou marche le premier dans cette voie et publie en 1588 et 1596 deux séries de chroniques originales. Bongars le suit et publie en 1611, sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, un remarquable recueil des historiens des Croisades. André Duchesne conçoit le projet de reprendre en grand l'œuvre de Pithou. Il y prélude par de savantes publications de textes, relatives à l'ordre de Cluny et à l'histoire des Normands. En 1633, il annonce une collection complète des anciens historiens français et donne en 1636 le premier volume de ses *Historiæ Francorum scriptores cœtelanei*.

Les travaux patients de cette phalange d'érudits laborieux échappèrent d'autant plus facilement à l'attention du grand public que, pendant plus d'un siècle, la langue la plus ordinaire de l'érudition française, ce fut le latin, si naturellement familier aux membres des ordres monastiques parmi lesquels se recrutent, au xvii^e siècle, nos plus admirables historiens. Par là même les ponts

sont coupés, en quelque sorte, avec la littérature française. L'érudit devient indépendant des vicissitudes de la mode, étranger ou indifférent aux querelles des écoles littéraires. Et de son côté la littérature française classique peut rêver de produire des historiens à la mode antique, sans se douter que les véritables modèles, non d'élégance et de style, mais de savoir, de critique et de probité historique, étaient à chercher non dans les œuvres latines ou grecques, mais dans les pesants in-folio des savants bénédictins.

IV

Mais, tandis qu'une studieuse élite met à profit et apprécie à leur juste valeur les consciencieuses recherches de Fauchet et de Vignier, les savantes publications de Pithou, de Bongars, d'André Duchesne, la foule des lecteurs, le gros du public lettré : gens du monde, gens de robe, gens de lettres, ne connaît et ne lit que Paul-Émile, ses traducteurs, ses continuateurs, ses disciples et ses émules.

Ceux-ci se multiplient dans la seconde moitié du siècle, lorsque la Pléiade a cause gagnée, et qu'il est entendu que tous les genres littéraires doivent se constituer en France sur les patrons fournis par l'antiquité. Parmi ces « Histoires de France » qui empruntent à Paul-Émile leur esprit et leur méthode, il en est trois qui paraissent avoir particulièrement retenu la faveur du public. Ce sont : l'*Histoire de France* de Bernard de Girard, seigneur du Haillan, qui parut en 1576, les *Grandes Annales et Histoire générale de France* de François de Belleforest, qui parut en 1579, et le *Véritable Inventaire de l'histoire de France* de Jean de Serres, qui parut en 1598.

Ces trois disciples sont fort inférieurs au maître. D'ailleurs leur œuvre fut beaucoup plus hâtive. Tandis que Paul-Émile consacra près de trente années non seulement à la rédaction de son livre, mais à de consciencieuses recherches ; tandis que son histoire fut son œuvre unique et toute sa vie, Du Haillan, Belleforest, de Serres n'ont guère été que des historiens d'occasion. Ils ont tous les trois laissé, en dehors de leurs histoires, une œuvre considérable et disparate. Les deux premiers ont été d'abord courtisans et poètes. Du Haillan a traduit l'*Histoire romaine* d'Eutrope, les *Vies de Cornelius Nepos*, adapté le *De Officiis*. Le catalogue des œuvres de Belleforest ne comprend pas moins de 57 articles dans les *Mémoires* du P. Nicéron. On y trouve de tout, poésie, morale, traductions du latin et de l'italien, opuscles politiques, pastorales, ouvrages de piété. Quant à Jean de Serres, ministre calviniste mêlé à toutes les controverses, à tous les orages politiques et religieux

de la fin du xvi^e siècle, son activité littéraire ne fut pas moindre, et c'est à côté d'une traduction latine de Platon, d'un traité « sur l'usage de l'immortalité de l'âme », de polémiques contre les Jésuites et contre Jean Bodin, que prend place son œuvre historique.

Sans doute, ces auteurs cherchent volontiers à nous en faire accroire touchant l'étendue de leurs recherches et la somme de leurs travaux. Du Haillan (1), dédiant son livre au roi Henri III, déclare qu'il y a travaillé nuit et jour, et qu'il a tout abandonné pour se donner « tout et du tout » à l'accomplissement de cette œuvre. Mais ce grand travail n'a duré, de l'aveu de l'auteur, que cinq années, et c'est bien peu que cinq années pour remplir de recherches personnelles un gros in-folio, pour édifier l'histoire générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VII.

Aussi ces historiens ne sont-ils le plus souvent que des plagiaires. Ils prennent pour guide tel ou tel de leurs devanciers immédiats et dorment à leur œuvre un air de nouveauté en l'enrichissant, quand cela se peut, au moyen de quelque ancienne chronique que le hasard a bien voulu mettre sous leur main. Du Haillan suit Paul-Émile, le traduit même quelquefois plus fidèlement que n'avait fait Jean Regnart, lui emprunte même ses moins authentiques harangues. Belleforest s'inspire de Nicole Gilles dont il avait donné d'abord une édition rajeunie. Quant à Jean de Serres, sa source ordinaire est l'histoire de Du Haillan. Lui, d'ailleurs, rejette tout à fait les formes et les prétentions de l'histoire savante. Il n'a voulu faire qu'un « Inventaire », un abrégé commode, clair, rapide.

On ne peut attendre de ces historiens pressés, de ces compilateurs peu scrupuleux, une critique historique fort exacte. Sans doute il leur arrive de rejeter telle ou telle fable que contredisent trop manifestement les textes qu'ils ont sous les yeux. Du Haillan s'enhardit à écrire que Pharamond n'est point venu en Gaule et n'a pas établi la loi salique. Belleforest, dans une assez longue dissertation qu'il a mise en tête de son histoire, rejette nettement la descendance troyenne. De Serres écarte, dans son récit du baptême de Clovis, le miracle de la sainte ampoule, dont Grégoire de Tours n'a point parlé. Mais les uns et les autres semblent s'excuser de telles hardiesses et supplient le lecteur de ne point les prendre en mauvaise part. Ils se croient obligés de protester qu'ils ne veulent pas saper les fondements de la monarchie, ternir la gloire de la nation française.

(1) Pour la biographie de cet écrivain, voir P. Bonnefon, *L'Historien Du Haillan*. « Revue d'Histoire littéraire de la France », 1908, p. 642-696.

D'ailleurs il leur arrive plus souvent encore de faire à l'attachement du public pour certaines vieilles traditions les plus regrettables concessions. De Serres énumère comme suit les principaux lieutenants de Charlemagne : « Roland, fils de Milon et Berthe sœur de Charlemagne, Renaud de Montauban, les Quatre fils Aimon, Ogier le Danois, Olivier, comte de Genève, Brabin, Arnould de Bellande... (T. I, p. 41) et s'élève ensuite contre cette « milliasse de ridicules romans » qui ont défigurés les exploits de ces héros. De pareilles inconséquences se retrouvent chez Belleforest et Du Haillan. C'est qu'aucune règle certaine ne les dirige, que nul principe de critique ne les éclaire. Ils ne savent pas distinguer entre les chroniques qu'ils utilisent à tort et à travers, en les méprisant toutes en bloc. Ils admettent ou rejettent ce que bon leur semble, prenant pour guides les suggestions toujours incertaines du sens commun. Il en résulte qu'ils sont à chaque instant égarés par leurs préjugés ou leurs passions politiques. Belleforest, qui se déchaîne contre Hotman, veut à toute force établir que la royauté française fut de tout temps héréditaire. De Serres ne sait pas oublier, en parlant des papes qu'il est ministre calviniste.

Aussi bien leur objectif est-il beaucoup moins l'impartiale vérité que l'édification du lecteur. Du Haillan, dès les premiers mots de son épître dédicatoire au roi Henri III, déclare que nul n'a mieux défini le rôle de l'histoire que celui qui l'a appelée « maistresse de la vie ». Aussi lui-même émaille-t-il son récit de sentences et de réflexions concernant la politique et les devoirs des rois. Là réside, selon Du Haillan, le fruit le plus important de l'histoire, trop méconnu par ses prédécesseurs. Les moines, qui ont été nos premiers historiens, manquaient ordinairement de la « cognoissance des négociations ». Leurs livres sont farcis « de cérémonies ecclésiastiques, des miracles des saints, des actions et vies de leurs Evêques et Abbez ». Celui de Grégoire de Tours pourrait sans dommage se réduire « en la cinquième partie de ce qu'il contient » (Epître au roi). Quant aux chroniqueurs laïcs, aux Villehardouin, Joinville, Froissart, ils s'attardent trop à nous narrer des détails insignifiants, « des apparats des festins, leur ordre, leurs cérémonies, leurs confitures, leurs saulces, les habillemens des Princes et des Seigneurs, le rang comme ils estoient assis, leurs embrassemens et autres telles menues choses ». Tout autre, selon Du Haillan, est le rôle de l'historien qui « ne doit traicter qu'affaires d'Estat, comme les conseils des Princes, leurs entreprinses, et les causes, les effects et les événemens d'icelles, et parmy cela mesler quelque belle sentence qui monstre au lecteur le profit qu'il peult tirer de ce qu'il lit » (Préface aux lecteurs).

Enfin ces historiens ont le souci de la forme et veulent faire œuvre

d'art. Vrais fils de la Pléiade, ils noient d'un dédain superbe tout ce qui les a précédés. L'art de bien dire est né en France depuis cinquante ans à peine, déclare Du Haillan. Le tort essentiel des vieux chroniqueurs est de n'avoir pas connu la beauté de l'histoire à la manière antique. C'est l'antiquité, admirée à travers Paul-Émile, qui fournit à Du Haillan le cadre de son histoire distribuée en livres et en règnes. Il se vante d'avoir su donner à l'histoire une forme nouvelle, et de fait, puisque Paul-Émile avait écrit en latin, Du Haillan fut le premier à écrire en français l'histoire de France à la manière ample, bien ordonnée, majestueuse, dont Tite-Live avait écrit l'histoire romaine. « Du Haillan, dit Augustin Thierry, est le père de l'histoire de France, telle que nous l'avons tous lue et apprise : c'est lui qui a produit Mezeray, Daniel, l'abbé Velly et Anquetil... En dépit du peu de mérite réel de cette école historique, on ne peut regarder avec indifférence le premier effort qui ait été fait pour donner à la France une histoire complète et sérieuse (1). »

Cependant, l'art de Du Haillan et de ses émules reste bien médiocre. Aucun d'eux n'a égalé sur ce point l'Italien Paul-Émile. Du Haillan a traduit les harangues inventées par Paul-Émile. Mais quand il en veut ajouter de son cru, l'effet est lamentable. Qu'on lise, si l'on peut, en tête de son histoire, cette étonnante discussion politique où deux guerriers francs imaginaires, Charamond et Quadrek, exposent l'un les avantages de la monarchie, l'autre ceux de l'aristocratie. On ne saurait rien imaginer de plus prolixe, de plus plat, de plus ridiculement invraisemblable. Enfin, si De Serres écrit parfois avec une certaine originalité, Du Haillan et Belleforest n'ont point de style.

Il s'en faut donc que les résultats obtenus par cette école d'historiens soient en rapport avec leurs ambitieuses aspirations. Voulant continuer la tradition des grands historiens de l'antiquité classique, ils n'ont pas même su égaler l'Italien Paul-Émile. Ainsi le *xvi^e* siècle lègue au siècle qui lui succède un redoutable héritage. En effet, c'est chose admise désormais parmi les littérateurs que l'histoire doit être une œuvre de fastueuse rhétorique. C'est sur d'encombrantes et décevantes prétentions moralisatrices qu'ils entendent fonder sa dignité. Sans doute, les Claude Fauchet et les André Duchesne auront, eux aussi, leurs continuateurs, gens laborieux et modestes auxquels on songera à peine à donner le nom d'historiens. Mais tout le *xvii^e* siècle lettré et mondain, ne prêtant qu'une attention médiocre aux travaux d'amirables érudits, réservera ses applaudissements à un Mézeray, à un Saint-Réal.

(1) *Études historiques*. Paris, Tessier, 1839, 3^e éd., p. 403.

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'histoire au dix-septième siècle avant la période classique. — Les théories (1)

En même temps que nos historiens du xvi^e siècle s'efforçaient, assez vainement, de donner à la France une histoire écrite à la manière antique, de toutes parts les critiques appuyaient de leur autorité cette conception de l'histoire. On peut lire dans la *Méthode pour étudier l'histoire* de Lenglet-Dufresnoy la liste copieuse, mais sans doute encore incomplète, des traités théoriques consacrés à l'histoire par les humanistes du xvi^e siècle, en Italie, en Allemagne, en France. Cette littérature paraît avoir rencontré beaucoup de succès, car on en forma, sous le titre de *Penu artis historicae* (2), de volumineux recueils où figurent des dissertations de divers auteurs, les unes de quelques pages, les autres interminables. Tous ces travaux sont naturellement écrits en latin, et leurs auteurs semblent moins préoccupés de donner des règles aux historiens modernes que de mettre en lumière les mérites des historiens anciens. D'après Salluste et Tite-Live, Hérodote et Thucydide, ils tracent le portrait idéal de l'historien, et cela à grand renfort de citations et d'érudition. De ce bavardage savant il serait assez difficile d'extraire une idée originale (3).

(1) BIBLIOGRAPHIE :

RENÉ DE LUSINGE, sieur DES ALYMES. *La manière de lire l'histoire*, Paris, 1614.
LE ROY [DE GOMBERVILLE]. *Discours des vertus et des vices de l'histoire, et de la manière de la bien écrire*, Paris, 1620.

JEAN DE SILHON. *Histoires remarquables tirées de la seconde partie du ministre d'Estat, avec un discours des conditions de l'histoire*. Paris, 1632.

LA MOTHE LE VAYER. *Discours de l'histoire où est examinée celle de Prudence de Sandoval, Chroniqueur du feu roy d'Espagne Philippe III et Evesque de Pampeleine, qui a écrit la vie de l'empereur Charles-Quint*, 2^e édition revue par l'auteur, Paris, 1647 (première édition, 1638).

LENGLET DUFRESNOY. *Méthode pour étudier l'histoire*. 1713, 2 vol. in-12.

(2) Première édition, Bâle, 1574.

(3) Il convient toutefois de signaler, au milieu de ce fatras, une œuvre remar-

Tant de doctes traités n'ayant pas réussi à susciter en France l'historien toujours attendu, la critique continua au ^{xvii}^e siècle à prodiguer ses enseignements. Il se passait pour l'histoire à peu près ce qui se passait pour le poème épique. De même qu'on attendait toujours une *Iliade* française, de même on aurait voulu saluer un Tite-Live, un Salluste français. Des deux côtés, les auteurs se trouvèrent condamnés à lutter sans cesse contre la prestigieuse beauté de modèles difficiles à égaler. Et de même que la critique classique se montrait impitoyable aux tentatives des Scudéry et des Chapelain, de même, comparant aux historiens antiques les disciples et successeurs français de Paul-Émile, elle gémit, morigène et décrète que la France ne possède pas encore un historien.

Nous laisserons de côté quelques traités en latin qui ne font guère que continuer la tradition du *Penu artis historicae* (1). Nous nous arrêterons de préférence à plusieurs courts ouvrages français où des critiques, écrivant entre 1610 et 1640, ont exposé leur conception personnelle du genre historique. Ce sont moins des savants de profession que des amateurs, appartenant à des milieux assez divers : un diplomate, René de Lucinge, un poète et romancier, Marin Le Roy de Gomberville, un académicien conseiller d'Etat, Jean de Silhon, un philosophe, La Mothe Le Vayer. Ils ont cependant sur l'histoire nombre d'idées communes et l'on peut, en négligeant quelques divergences de détail, donner de leurs théories un exposé d'ensemble.

Tout d'abord ils sont tous les quatre nettement partisans de l'histoire à la manière antique. Cicéron, Lucien, Denys d'Halicarnasse leur fournissent la meilleure part de leurs préceptes. Dévots admirateurs des anciens, ils rougissent pour leur nation de la faiblesse de ses productions historiques :

quable, la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* de Jean Bodin (première édition, 1566). Bodin a le grand mérite de ne pas vouloir d'une histoire où la vérité serait sacrifiée à la recherche de l'agrément littéraire : « ... Ineptius tamen qui nihil in historia praeter eloquentiam, aut fictas conciones, aut egressiones jucundas admirantur. Sic enim statuo fieri nullo modo posse ut qui ad voluptatem, idem quoque ad rei veritatem scribat : quod in Herodoto reprehendunt Thucydides, Plutarchus et Diodorus. » (P. 72.) Par ailleurs, Bodin s'en tient à la conception classique. Le rôle de l'histoire lui paraît être d'enflammer à la vertu et de détourner du vice, comme aussi de faire profiter les hommes d'aujourd'hui de toute l'expérience accumulée par ceux d'autrefois.

(1) Citons seulement le *De Apparatu ad omnium gentium historiam*, du P. Possevin (1597), remarquable par une furieuse attaque contre la *Methodus* de Bodin, et surtout l'*Ars historica* de G.-J. Vossius (1623), le plus méthodique et le moins confus de tous les ouvrages de cette catégorie.

C'est principalement en cela, écrit Gomberville, que les estrangers ont sujet de nous accuser de brutalité, de voir que tous ceux qui ont escrit, ou pour mieux dire, qui ont barbouillé nostre histoire n'ayent jamais eu ny de jugement, ny de science, ny d'éloquencè, trois fondemens sans lesquels tous les livres du monde, et principalement l'histoire ne se sçauroit soutenir (P. 46.)

Les anciens seuls ont bien écrit l'histoire. On ne peut bien écrire l'histoire qu'en suivant à la trace les historiens anciens. C'est ce que proclame de Silhon avec un véritable enthousiasme :

Il me suffit de dire qu'il n'y a rien à désirer pour ce genre de composition, après les escrits des anciens, et que nous nous trompons si nous consultons d'autres maistres, si nous imitons d'autres exemples, et si nous pensons qu'il y ait quelque chose de bien fait que sur ce modèle. C'est donc eux que je me suis proposé pour guides : c'est après leur lumière que je marche et ce sont leurs vestiges que j'adore. (*Épître liminaire à M. le Président de Mesmes*) (1).

On comprend, dès lors, aisément que, pour nos auteurs, tout comme pour les critiques anciens, l'historien doit faire œuvre de littérateur et non pas d'érudit. Le philosophe La Mothe Le Vayer lui-même reprend à son compte les définitions de Cicéron et fait de l'histoire comme une province de l'éloquence :

Or tous les maistres ont convenu que l'histoire estoit une des principales parties de l'art oratoire, *opus oratorium maxime*, dit Cicéron... Aussi voyons-nous qu'elle fait des harangues qui ne le cèdent en rien à celles de la Rhétorique... L'historien a encore cela de commun avec l'orateur qu'il est pathétique, et esmeut souvent les affections comme luy... Mais l'historien ne doit pas seulement orner son stile de l'éloquence oratoire, il faut qu'il se serve encore de l'éloquence poétique. Quintilien dit pour cela que l'histoire est si voisine de la poésie qu'elle est comme un poème libre et sans contrainte... En effet l'histoire nous représente les choses avenues et véritables, du mesme air à peu près que la poésie nous dépeint les possibles et les vraysemblables. (P. 39-43).

Une telle conception entraîne nécessairement un dédain profond à l'égard de l'érudition ennuyeuse et pédantesque. On ne veut point que l'historien se soucie trop de montrer sa science. Des dé-

(1) Nos Français du xvi^e siècle s'étaient quelquefois montrés sur ce point d'esprit plus indépendant. La Popelinière, dans son *Idée de l'histoire accomplie* (première édition, 1599), n'hésite pas à critiquer les anciens au nom des principes qu'ils lui ont eux-mêmes fournis. Il est curieux de trouver dans cet ouvrage certaines des idées que défendront les « modernes » à la fin du xvii^e siècle, et presque déjà leurs expressions (p. 8-9).

faits vulgaires et minutieux détruisent la belle ordonnance d'une histoire ou rien ne doit figurer que de grand, où l'intérêt doit être excité sans cesse par de nobles objets. Écoutons Jean de Silhon :

Peu de personnes ont l'idée de la bonne histoire ou les conditions nécessaires pour l'accomplir. Il y en a qui ne mettent point de différence entre sçavoir l'histoire et la composer, et qui n'estant que mémoire et caquet, s'estiment capables de la plus hardie peut estre production de toutes les facultés de l'esprit. D'autres s'imaginent qu'il leur suffit d'estre exacts et diligens pour estre bons historiens, et de recueillir quantité de mémoires, et faire de grandes informations sur les choses qu'ils veulent escrire pour les escrire dignement. Et néanmoins pour eslever un bastiment juste et superbe, ce n'est pas assez d'avoir à sa disposition des forêts et des carrières, et d'assembler une infinité de matériaux. Il faut, outre cela, la science de l'architecte et sa direction : il faut l'industrie des ouvriers et leur peine. Il faut sçavoir où mettre les pierres et où appliquer les marbres et les porphyres. Il faut songer à la commodité et au plaisir, à la nécessité et à la pompe. Il en est de mesme de l'histoire. (*Epître liminaire.*)

Cette page est curieuse. Il en ressort clairement qu'aux yeux de Jean de Silhon, ce qui importe dans un ouvrage historique, ce n'est nullement la recherche patiente et scrupuleuse des faits, mais bien la composition et le style. Le fond est sacrifié très nettement à la forme et le souci de la vérité historique est à peu près nul. Le même de Silhon déclarait, dans un autre de ses ouvrages (1), qu'il déclinait toute responsabilité quant à l'authenticité des exemples historiques qu'il alléguait. Sans doute, il aurait pu, disait-il, éviter les erreurs en consultant les hommes savants ou les livres. Mais il ne l'avait point fait « ou pour manquer de loisir, ou pour n'en vouloir pas prendre la peine ». On ne peut imaginer plus cavalière désinvolture.

Il est donc entendu que l'historien doit être avant tout littérateur et bel esprit, que son principal effort doit tendre à revêtir ses ouvrages d'une forme noble et polie. Mais ce n'est pas à dire que cet effort il puisse le dépenser indifféremment sur n'importe quelle matière. L'historien ne saurait parvenir à la gloire littéraire si son talent n'est soutenu par un beau sujet. Qu'est-ce donc qu'un beau sujet, et quelle est la matière propre de l'histoire ?

Cette matière, selon nos auteurs, c'est avant tout la politique. Destinée à l'instruction des princes et de leurs ministres, l'histoire s'occupe de ce qui fait aussi l'occupation des ministres et des princes, des guerres des négociations, des traités, des intrigues de

(1) *La première partie du Ministre d'Etat*. Préface.

cours et des révolutions de palais. Elle pénètre dans les conseils des rois, juge leur conduite, remarque leurs fautes, remonte à la source et aux motifs de leurs actions.

Mais, qui pourrait mieux raconter ces drames de la politique que ceux qui en sont d'ordinaire les témoins ou les acteurs ? Il est ridicule, déclare le noble ambassadeur René de Lucinge, que l'histoire soit écrite par de petites gens :

Quand on voit l'histoire d'un médecin, d'un pédant, d'un simple avocat, d'un moyne, cela fait rebondir l'estomach et relasche le désir d'entrer chez luy pour le lire. (F^o 56.)

Peut-on espérer que les acteurs de la politique contemporaine conservent, dans l'exposé des crises politiques anciennes, suffisamment d'impartialité, de sérénité ? Cette objection n'arrête guère nos auteurs. Sans doute ils se croient obligés, de temps à autre, de rappeler que l'histoire doit être véridique. Cicéron lui-même ne l'avait-il pas proclamé dans son *De Oratore* ? Mais, en pratique, Gomberville, La Mothe Le Vayer, de Silhon ne dissimulent guère qu'ils attendent de l'histoire la défense de leurs propres convictions politiques et religieuses. On sent fort bien que Le Vayer ne reproche à la partialité de l'Espagnol Sandoval que de s'être exercée au détriment de nos rois. Gomberville, catholique intransigeant, réclame de l'historien une apologie de la Saint-Barthélemy :

Ce qui m'estonne, c'est que pas un historien, encore qu'il ayt fait profession de catholique, n'a représenté ny défendu le juste suget que Charles neufiesme avoit de se deffaire de l'Admiral et des autres..., tant de fois tous les Protestans avoient esté déclarez criminels de lèze-majesté, qu'il y aurait une très grande raison de louer cette exécution, si elle eust esté autrement achevée. (P. 116-117.)

De Silhon n'hésite pas à déclarer que l'historien doit quelquefois faire l'avocat pour plaider quelque cause illustre. C'est en effet à l'historien qu'il appartient de fixer le jugement de la postérité sur la valeur morale des actions mémorables. Telle était précisément la conception des anciens : « *Præcipuum munus annalium reor, dit Tacite, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit* ». La Mothe Le Vayer et J. de Silhon tiennent à peu près le même langage :

L'histoire, qui prend le soin de nous conserver tant de beaux exemples, semble avoir bien mérité, sur toute autre science, ce beau tiltre qu'on luy donne de maistresse de nostre vie. (Le Vayer, p. 8.)

L'histoire a divers buts où elle tend et plusieurs fins où elle aspire. Tantôt elle s'occupe à parer la vertu et à lui donner des agréments, à poursuivre le

vice et à découvrir sa difformité pour profiter généralement à tout le monde. (De Silhon, *Epître liminaire.*)

L'histoire revêt, dès lors, une utilité pratique. Elle comporte un enseignement moral d'autant plus précieux, d'autant plus efficace qu'il repose sur des exemples réels, qu'il s'appuie sur une expérience dûment vérifiée. Mais, pourrait-on objecter, la nature humaine est ondoyante et diverse. L'expérience des anciens ou de tel peuple éloigné est-elle probante en ce qui regarde des Français du dix-septième siècle ? Assurément, répond René de Lucinge, car la nature est une et l'histoire est un perpétuel recommencement. Nous sommes pareils aux hommes qui ont vécu dans les temps les plus éloignés du nôtre :

...Nous nous remuons par les mesmes ressorts : c'est ce qui donne sujet en lisant ou de nous faire rougir du mal ou resjouir du bien que nous avons fait... C'est presque la mesme fable représentée sur le mesme théâtre en spectacle à ceux qui voudront escrire de nous sur le subject de nostre intempérance ou de nostre modération. Que seroit-ce durant ceste vie passagère et mortelle que de nous sans l'histoire ? un aveuglement, une confusion, si la cognoissance ne nous descilloit les yeux, et n'ouvroit nos paupières pour désadvouer le vice et carseser la vertu. (P^o 2.)

L'histoire paraît, dès lors, n'être plus qu'une dépendance de la philosophie, une morale en action qui confirme les préceptes de la morale théorique : *Historia est philosophia exemplis constans*. Le philosophe La Mothe Le Vayer reprend à son compte cette définition d'un ancien. Elle lui sert à justifier sa propre prédilection pour l'histoire :

Je luy dis que je l'estimois principalement comme celle qui faisoit les propres fonctions de la Philosophie morale et qui luy pouvoit mesmes par quelque considération estre préférée, puisque, non contente de donner les mesmes préceptes, elle y adjoustoit encore les exemples. (P. 6.)

Tous nos auteurs sont d'accord pour mettre l'histoire au service de la morale. Pour finir, l'un d'eux veut encore la mettre au service de la religion. On sait avec quel éclat Bossuet prétendit appuyer sur l'histoire universelle le dogme de la Providence. Cette conception, d'ailleurs ancienne, se trouve exprimée fortement dans le livre de R. de Lucinge, dans son style bizarre :

L'histoire nous assure que Dieu établit les monarchies, qu'il enseigne et desceptre les rois, que sa Providence infaillible conduit, régit et maintient les empires, soit en leur naissance ou progrez pour leur durée, soit vers leur cheute pour leur descoulement. Que les puissances du monde ainsi établies sont la main dextre du grand Dieu pour la conservation des peuples qu'il

favorise de la paix, sous les aïdes de ses puissances : ou pour exécuter sa justice autour des nations rebelles et révoltées : d'où il prend les verges pour chastier nostre orgueil, nostre désobeyssance et nostre témérité.(F^o 9.)

Nous savons maintenant comment les littérateurs de la première partie du xvii^e siècle se représentaient la tâche et le rôle d'un historien. Aucun d'eux ne semble avoir imaginé que la connaissance pure et simple du passé pût représenter à elle seule la raison d'être et l'objet des études historiques. Bien plus, la recherche de la vérité historique est taxée par eux de vaine et blâmable curiosité toutes les fois que cette recherche ne leur apparaît pas susceptible d'applications pratiques. Ils sont incapables de concevoir un intérêt à l'histoire en faisant abstraction, d'une part du plaisir littéraire qu'elle peut procurer quand elle est bien écrite, d'autre part des réflexions qu'elle peut provoquer des enseignements qu'elle peut contenir relativement à la politique, à la morale, à la religion (1).

(1) Il convient toutefois de signaler qu'au seuil même de la période classique on rencontre une note toute différente dans la *Bibliothèque française* de Charles Sorel (1664). Celui-ci, dressant une sorte de bibliographie de l'histoire de France telle qu'on la pouvait étudier de son temps, eut le mérite de signaler l'intérêt des publications de textes entreprises par Pierre Pithou, André et François Duchesne. Il est remarquable qu'il se croit obligé de réfuter longuement les objections que l'on pourrait formuler contre l'utilité de semblables publications (p. 279, sqq). Ch. Sorel fait un vif éloge de Claude Fauchet (p. 286), tandis qu'il rabaisse Paul-Émile et son école (p. 333, sqq). Mais Ch. Sorel est un isolé, et d'ailleurs ses propres travaux historiques ne répondent pas à ce que pourrait faire attendre la sagacité de ses observations critiques. Cf. Roy. *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel*, 1891, chap. xi.

CHAPITRE II

L'histoire au dix-septième siècle avant la période classique. — Les Œuvres (1):

Les œuvres des Du Haillan et des Belleforest, disciples français de l'humaniste italien Paul-Emile, avaient, dès la seconde moitié du xvi^e siècle, très nettement amorcé chez nous une tradition d'historiographie éloquente et moralisatrice, à la manière antique, assez voisine de l'idéal que devaient préciser, un peu plus tard, les théoriciens que nous venons de parcourir. Cependant, si des théories nous passons aux œuvres, il nous faut constater, dans la première moitié du xvii^e siècle, une certaine diversité de méthodes et de tendances.

Tout d'abord s'offrent à nous, dans les premières années du siècle, deux œuvres historiques considérables, l'*Histoire universelle* de J. Aug. de Thou (publication commencée en 1604) et celle d'Agrippa d'Aubigné (1616-1626). Malgré tout leur mérite et leur intérêt,

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1^o TEXTES :

DE THOU. *Jac. Augusti Thuani Historiarum sui temporis ab anno Domini 1543 ad annum 1607 libri CXXXVIII*. Londres, 1733, 7 vol. in-f°. (Première édition contenant les 18 premiers livres en 1604.)

D'AUBIGNÉ. *Histoire universelle, édition publiée pour la société de l'histoire de France par le baron ALPHONSE DE RUBLE*. Paris, 1886-1909, 10 vol. in-8°. (Première édition, 1616-1620, 3 vol. in-f°.)

SCIPION DUPLEIX. *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie françoise, avec l'estat de l'Eglise et de l'Empire depuis la naissance de Jésus-Christ*. Sixième édition, Paris, 1650. (Première édition, 1619.)

SCIPION DUPLEIX. *Histoire générale de France avec l'estat de l'église et de l'empire*. Troisième édition, Paris, 1632, 5 volumes in-folio (Comprenant les *Mémoires des Gaules*.)

MÉZERAY. *Histoire de France depuis Faramond jusqu'à maintenant, œuvre enrichie de plusieurs belles et rares antiquitez, et d'un abrégé de la vie de chaque Reyne, dont il ne s'estoit presque point parlé cy-devant. Avec les portraits au naturel*

ces deux œuvres ne nous arrêteront pas longuement, car ni l'une ni l'autre n'a eu d'influence marquée sur les destinées du genre historique en France.

D'abord la matière qu'elles traitent les rapproche autant de la chronique que de l'histoire proprement dite. De Thou et D'Aubigné racontent des événements contemporains et quelquefois des événements parmi lesquels ils ont eux-mêmes joué un rôle. Sans doute leur horizon est beaucoup plus étendu que celui des anciens chroniqueurs. Ils ont l'ambition de transmettre à la postérité le tableau complet des événements de leur temps ; ils étendent leurs investigations jusqu'aux plus lointaines parties de l'Europe et même au delà. Parmi les chroniqueurs, leur précurseur véritable c'est Froissart, dont on connaît la vaste curiosité et les riches informations. Comme Froissart, ce qu'ils veulent, c'est renseigner leurs lecteurs sur tout ce qui s'est passé de mémorable au cours des plus récentes générations. Les événements de l'époque antérieure à la leur les intéressent surtout en tant qu'ils préparent et expliquent les événements actuels. En vérité, ils se livrent à une sorte de journalisme politique, approprié aux besoins et aux usages de leur temps. Et si ce journalisme trouvait une matière de premier ordre dans les convulsions politiques et religieuses de la seconde moitié du xvi^e siècle, il avait besoin aussi de la liberté d'esprit et de langage propre aux hommes de cette époque tourmentée. Un tel genre ne pouvait plus guère prospérer du jour où un Richelieu gouvernait la France, et c'est la cause principale pour laquelle De Thou et D'Aubigné n'eurent pas de successeurs. Au reste, le livre de ce dernier

des Roys, des Reynes et des Dauphins... Le tout embelli d'un recueil nécessaire des médailles qui ont esté fabriquées sous chaque Règne. Paris, Mathieu Guillemot. In-f^o, tome I, 1643 ; tome II, 1646 ; tome III, 1651.

SARASIN. *Les Œuvres de Monsieur Sarasin* (publiées par Ménage). Paris, 1656, in-4^o.

CARDINAL DE RETZ. *Œuvres complètes*, publiées par A. Feillet, J. Gourdaud, R. Chantelauze, Paris, 1870-1896, 10 vol. (Le t. V où figure *La Conjuration de Fiesque* (p. 475-660) est de R. Chantelauze.)

2^o OUVRAGES CONSULTÉS :

COUSIN. *La société française au XVII^e siècle d'après le Grand Cyrus de M^{lle} de Scudéry*. Paris, 1858, 2 vol.

SAINT-BEUVE. *Nouveaux lundis*, t. VIII, 2^e édition, 1855. (Articles sur Mézeray.)

S. ROCHEBLAVE. *Agrippa d'Aubigné*, 1912.

E. BOURGEOIS. *Les mémoires et l'histoire*. (Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*, t. IV, 1897, p. 627-673.)

A. MENNUNG. *J. Fr. Sarasins Leben und Werke*, Halle, 1902-1904.

fit, à son apparition même, l'effet d'une œuvre de parti, et d'un parti vaincu.

La forme extérieure de ces deux œuvres n'était pas non plus de nature à s'imposer à l'imitation des historiens postérieurs. Par le style comme par l'humeur, D'Aubigné est un homme du ^{xvi}^e siècle. L'auteur des *Tragiques*, touchant à la Pléiade, devait en partager le discrédit, et rien de ce que nous pouvons apprécier, dans sa manière énergique et rude, ne lui servait de recommandation auprès des contemporains de sa verte vieillesse. Quant à De Thou, il représente peut-être la perfection d'un genre, mais d'un genre dont les destinées étaient accomplies. Son immense histoire est écrite en latin, et les historiens de l'antiquité n'ont guère eu dans les temps modernes de plus complet et plus remarquable disciple. Il appartient à la tradition de Paul-Émile auquel il est bien supérieur. Mais, tandis que l'histoire latine de Paul-Émile ouvrait aux historiens français une voie toute nouvelle, et devait à ce titre retenir notre attention, l'histoire latine de J.-Aug. de Thou, monument imposant et solitaire, n'a servi de modèle à personne et n'a pas donné satisfaction au désir éprouvé par les Français de posséder, en français, des œuvres historiques comparables à celles des Latins et des Grecs (1).

Si nous cherchons maintenant quels furent, dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, les véritables continuateurs de Paul-Émile et de ses disciples, un fait doit d'abord nous frapper. Tandis qu'au ^{xvi}^e siècle humanistes, politiques, érudits, se préoccupent à l'envi d'éclairer les origines de la monarchie française, les antiquités nationales semblent au ^{xvii}^e siècle plus délaissées, et les émules français de Tite-Live se font plus rares. Deux écrivains seulement, dans la période qui nous occupe, ont osé entreprendre de narrer *ab originibus* les gestes des Français, Scipion Dupleix, dont le livre parut de 1619 à 1648, et François-Eudes de Mézeray qui donna le sien de 1643 à 1651.

(1) Il faut rattacher aux histoires de D'Aubigné et de De Thou les productions de Pierre Matthieu, historiographe de Henri IV, notamment son *Histoire de France et des choses mémorables advenues aux provinces estrangères durant sept années de paix* (1598-1604) du règne du roy Henri III, roy de France et de Navarre, *divisée en sept livres*. (Première édition 1606.) Les livres de Matthieu contiennent, sur l'époque de Henri IV, des renseignements nombreux, qu'il conviendrait, sans doute, d'utiliser avec prudence, mais la composition en est très confuse, et le style d'une affectation et d'une maladresse insupportables. Ces ouvrages historiques ont dû paraître surannés plus vite encore que les *Quatrains de la vanité du monde* du même auteur.

Ces deux œuvres, assez voisines de date, sont toutes différentes d'esprit. La première, tout illisible qu'elle soit aujourd'hui, doit nous retenir un moment, parce qu'elle représente une tentative originale, bien qu'avortée, pour concilier le souci d'une forme artistique, selon les procédés antiques remis en honneur par Paul-Émile, avec des scrupules d'érudition inconnus aux Du Haillan et aux Belleforest. Quant à Mézeray, moins savant que Dupleix, mais beaucoup plus artiste, il adapte déjà nettement l'histoire au goût classique.

I

Fils d'un ancien lieutenant de Montluc, serviteur de la reine Marguerite qui le fit maître des requêtes de son hôtel, Dupleix conserve au cours de sa longue existence — il ne mourut qu'en 1661, âgé de 92 ans — la physionomie d'un homme du xvi^e siècle. Il a plus ou moins connu les acteurs des dernières luttes religieuses. Il unit, comme les littérateurs de la Renaissance, un pédantisme marqué avec une certaine vivacité hardie. Cette vivacité est aussi vivacité de méridional. Il est gascon, très attaché à son pays, à Condom, sa ville natale, dont il expose copieusement, en un coin de son histoire, l'origine et les mœurs. Il accuse ses devanciers d'avoir, par malice, laissé dans l'ombre la Gascogne, qui « n'est guères plus remarquée dans l'histoire que si c'estoit un désert d'Arabie ou des sablons d'Afrique ». Il accueille complaisamment des racontars locaux, nous entretient, par exemple, d'un songe du capitaine « Millade de Montcrabeau, à une lieue de Condom », songe où se trouvait prédite la mort de Henri IV. L'histoire de Dupleix, c'est un peu l'histoire de France aperçue du clocher de Condom. Être ainsi de sa province, au début du xvii^e siècle, cela commençait de sembler suranné.

Non moins surannés la plupart des agréments de forme dont Dupleix prétend embellir son histoire, par exemple ces trop nombreux discours de fantaisie auxquels donne lieu chez lui le moindre envoi d'ambassadeurs, la moindre rencontre d'armées. Qu'on aille voir, par exemple, de quelle manière Frédégonde, avant une bataille, encourage ses soldats à bien défendre leur jeune roi Clotaire (T. I, p. 181). Les *Chroniques* plaçaient ici quelques exhortations d'un tour naïf. Sous la plume de Dupleix, cela devient un discours sentencieux et pesant, farci d'anachronismes de sentiment, d'aphorismes moraux de la dernière froideur. En vérité, le *Conciones* français ne trouverait rien à glaner chez Scipion Dupleix.

Nous n'admirerons pas davantage les phrases à effet, les périodes prétentieuses, les poétiques comparaisons qu'il place aux bons endroits, par exemple lorsqu'il commence le récit d'un règne ou d'une guerre. Quand il enfile la voix, cela ne lui réussit guère. Hâtons-nous de dire qu'il ne l'essaie pas trop souvent. C'est même quand il s'y applique le moins qu'il lui arrive, de loin en loin, de rencontrer l'expression naturelle et pittoresque. Pour l'ordinaire, son récit est terne et pesant. Il ne se rachète pas même par des qualités de composition. Fragmenté en une multitude de chapitres, divisés eux-mêmes en paragraphes souvent décousus, au gré de l'ordre chronologique, son récit a presque l'allure des *Chroniques*. Dupleix est un très médiocre artiste.

Nous l'en excuserions volontiers s'il avait vraiment fait œuvre de savant. A vrai dire, son histoire en impose par la quantité des recherches qu'elle étale ou qu'elle suppose. C'est un très vaste répertoire de faits. Dans les premiers volumes, il cite à la marge, et souvent aussi dans le texte, de très nombreuses autorités. Il connaît non seulement les chroniqueurs et les historiens français, mais aussi beaucoup d'étrangers, des érudits allemands, des littérateurs italiens, par exemple, parmi ces derniers, Dante, Villani, L'Arioste. Il allègue en un endroit vingt-quatre auteurs qui affirment l'origine saxonne de Robert le Fort.

Malheureusement sa critique n'est pas à la hauteur de sa mémoire. Il ne sait pas ignorer. Il consacre un gros volume à l'histoire des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française. On pense de quelles fables et de quelles niaiseries est bâtie cette histoire. Il reproduit la généalogie des anciens rois de Gaule d'après Bérose et Manéthon. Sans doute, il s'y résigne faute de mieux, mais trop allégrement encore :

Manéthon prestre égyptien ayant fait un supplément ou continuation des antiquitez de ce Bérose (quoy qu'on tienne aussi suspect l'un que l'autre) je le veux ensuivre en cet endroit, à défaut d'autre, aussi loing qu'il nous pourra guider dans les ténèbres des antiquitez gauloises. Aussi ne faut-il pas estre si scrupuleux et sévère qu'on condamne le tout pour quelque partie corrompue. Car si cela avoit lieu, il n'y auroit autheur prophane duquel on deût faire estat. Joint qu'il est impossible de parler des siècles si esloignez sans rencontrer des fables... Et aprez tout, puisque les œuvres des autres anciens qui traictoient ce sujet sont perdues, pourquoi ne nous servirions-nous point de celles-cy en tant que nous y trouvons la vérité ou la vraysemblance en la distinguant des choses manifestement fabuleuses ? (*Mémoires des Gaules*, p. 67.)

On ne saurait être plus accommodant. Après cette belle déclaration, Dupleix poursuit gravement l'énumération des rois de Gaule,

résolvant avec bonhomie, à l'aide du sens commun, les difficultés qu'il rencontre à chaque pas.

Encore ce sens commun est-il souvent en défaut. Dupleix conserve beaucoup de pures légendes et ne répugne pas au merveilleux. A propos de la sainte ampoule soi-disant apportée par une colombe, il déclare que Dieu « a fait de plus grands miracles en des occasions moins signalées ». Il accepte que l'enfant de Dagobert, âgé d'un mois, ait dit *amen* à la cérémonie de son baptême. Il n'admet pas qu'on mette en doute l'existence des sorciers. « Les preuves en sont si sensibles et si fréquentes, dit-il sérieusement, qu'il n'y a plus que ceux qui nient qu'il y ait des esprits qui puissent douter des sorciers. » (T. I, p. 151.) Et le voilà dissertant sur les divers modes d'action du Malin.

Scipion Dupleix n'est pas un grand esprit. On chercherait vainement chez lui des vues profondes. Comme ses prédécesseurs, il émaille son livre de sentences politiques et morales. Mais ses réflexions sont, en général, fort banales. Il interrompra son récit pour vous conter gravement l'histoire d'une femme enceinte d'un « embryon empierré ». Quand il vient de raconter la mort de Henri IV, au lieu de réflexions sur la signification et les résultats du règne, il s'attarde à dissertar sur les rapports du nombre 14 avec la destinée des rois de France. Il n'a aucune des curiosités de l'historien moderne. Il ne s'occupe point des institutions, des mœurs, de l'état économique et social du pays. Il pousse au delà de l'absurde l'ignorance de la couleur historique. Son récit du baptême de Clovis est plus ridicule encore que celui de Du Haillan ou de Jean Regnart.

En résumé, cette œuvre massive n'est ni artistique ni savante, encore qu'elle ait des prétentions à l'art comme à la science. Les procédés de l'histoire à la mode antique, Dupleix les a empruntés à l'école de Paul-Émile, mais il les manie d'une main pesante et maladroite. Et sous le rapport de la science, son érudition superficielle et confuse ne lui donne droit qu'à une très restreinte indulgence.

La renommée de Dupleix a été complètement éclipsée par celle de Mézeray. Plus heureux, ce dernier a gardé pendant plus d'un demi-siècle la faveur exclusive du public. Même lorsque eurent paru les histoires du Père Daniel et de l'abbé Velly, Mézeray conserva une part de son crédit. On le réimprimait encore en 1830. Si personne ne le lit plus aujourd'hui, du moins son nom est encore célèbre et symbolise pour ainsi dire l'histoire à l'ancienne mode. C'est qu'en effet son œuvre, produite au seuil de la période classique, corres-

pond à merveille au goût classique lui-même. Elle mérite à ce titre toute notre attention.

Comme jadis Du Haillan et Belleforest, Mézeray s'adonna pour commencer à la poésie. Il devint officier d'artillerie et fit à ce titre deux campagnes en Flandre (1635-1636). Après quoi, il revient à Paris, entreprend d'arriver à la fortune par le moyen de sa plume, travaille pour les libraires, conçoit le projet d'une histoire de France dans un goût nouveau et, en attendant la gloire, meurt de faim. Par bonheur, Richelieu le découvre dans son galetas, discerne un homme en ce jeune bohème de lettres, et lui envoie des subsides pour lui permettre de mener à bien son œuvre (1). Ceci se passe vers 1638 ou 1640. En 1643, trop tard pour pouvoir le dédier à son protecteur, Mézeray met au jour un in-folio de 1042 pages, qui conduit l'histoire de France des origines à la fin de Charles VI. Entre temps, il continue ses travaux de librairie, traduit le *Traité de la religion chrétienne* de Grotius et le *Polycraticus* de Jean de Salisbury.

On le voit, ce qui manque à Mézeray, comme jadis aux disciples de Paul-Émile, c'est une solide préparation technique. Il prend pour vocation historique une intrépide hardiesse à juger les hommes et les choses, et une vive démangeaison de raisonner sur la politique. En vain le savant André Duchesne s'acharne-t-il, vers le même temps, à publier les textes de nos anciens chroniqueurs. Mézeray se faisait gloire, paraît-il, de n'avoir lu aucun texte latin pour raconter les origines françaises (2). Sans doute, il s'agit là d'une simple fanfaronnade. Son attitude n'en est pas moins caractéristique : il craint de passer pour pédant. Il affecte le ton cavalier et proclame le dédain de l'érudition.

Il suffit, d'ailleurs, d'ouvrir ce magnifique volume, d'impression large et claire, pour se convaincre que l'érudition pédantesque n'est plus du tout en honneur ici. Notre attention est attirée d'abord par de belles gravures en taille-douce. Ce sont les portraits des rois, des reines, des dauphins, tous et toutes, depuis Clovis et Clotilde. Sous chaque portrait, un quatrain, œuvre de l'académicien Baudoin, résume les qualités du personnage :

Clovis, dans les combats, qu'il eut pour entretien,
Gagna les noms de Grand, d'Heureux, de Redoutable,
Mais ces marques d'honneur n'eurent rien de semblable
Au titre qu'il s'acquit de premier roi chrétien.

(1) Cf. *Histoire de l'Académie française* par Pellisson et D'Olivet avec une introduction, des éclaircissements et notes par M. Ch.-L. Livet, Paris, 1858, p. 165 sqq.

(2) Sainte-Beuve. *Lundis*, t. VIII, p. 167.

Ce n'est pas tout. Chaque règne est suivi de la reproduction d'une ou de plusieurs médailles allégoriques dont l'historien explique complaisamment les inscriptions latines. Toutes ces médailles ne sont peut-être pas authentiques, mais elles sont si judicieusement inventées ! C'est ce que nous laisse entendre dans sa préface Mézeray lui-même, moins naïf qu'on le pourrait croire. Et spirituellement il ajoute : « Toutes les pièces qui ne sont pas de la fabrique du prince ne sont pas de mauvais aloi ».

Ce n'est pas, on le voit, aux savants que s'adresse notre auteur. Il veut plaire autant qu'instruire, et plaire à tout le monde. Ne se vante-t-il pas que, grâce aux portraits dont son histoire est remplie, « l'œil y trouvera son divertissement aussi bien que l'esprit », et qu'elle fournira « de l'entretien pour ceux mêmes qui ne savent pas lire, ou qui n'en veulent pas prendre la peine » ? Et n'est-ce pas à l'égard du beau sexe une galante attention que d'avoir tracé à part la vie des reines de France « auxquelles aucun auteur n'avait encore touché, comme si les dames n'estoient pas capables de faire des actions héroïques » ?

Au public mondain, auquel il veut plaire, Mézeray n'imposera pas plus de fatigante attention qu'il ne s'est imposé à lui-même d'excessif labeur. Par principe, il ne donne aucune référence. Il glisse sur les points embarrassants et obscurs. A propos des guerres entre les successeurs de Clotaire, il s'écrie : « Ne vous travaillez donc pas à débrouiller toutes ces menues factions que les auteurs de ce temps-là nous ont laissées bien confuses » (p. 66). Il insiste à maintes reprises sur l'obscurité et l'aridité des temps primitifs. Il lui semble qu'on a beaucoup discoursu sans utilité sur des questions insolubles, par exemple sur les origines de la nation franque :

Après tant et tant de curieuses recherches qui ont esté faites sur ce sujet, certes la mienne ne sçauroit estre qu'inutile et présomptueuse : c'est pourquoy sans embarrasser l'entrée de mon ouvrage d'une si difficile et si espineuse question, je ne rapporteray icy que les choses les plus nécessaires et les plus assurées. (P. 1.)

Mézeray glisse donc rapidement sur les origines. Il raconte dix siècles dans son premier volume, tandis que le second n'en contient qu'un et demi et le dernier un quart de siècle seulement, de l'avènement de Henri III à la paix de Vervins. Les obscurités du début l'ont rebuté au lieu de le stimuler. Son but n'est pas d'étendre le domaine des connaissances historiques et d'éclairer les points douteux, mais de donner un tour agréable au récit d'événements déjà parfaitement connus. Par conséquent, point de discussions arides comme celles où s'engageait encore Dupleix. Mézeray les résume

d'un mot et les tranche nonchalamment en se réglant sur le sens commun. Il écrit à propos de prétendu royaume d'Yvetot :

Si vous m'en demandez mon avis, je voy ce conte embarrassé de tant de fautes contre la vraisemblance et la chronologie que je le renvoye de bon cœur à ceux qui nous l'ont donné. (T. I, p. 55.)

Souvent il s'en remet simplement au jugement du lecteur :

Les Allemans disent icy qu'un des fils de Théodebert, nommé Sigibert, s'estant sauvé en Franconie, vers ses oncles maternels, donna commencement à la maison des comtes d'Hasbourg, dont celle d'Autriche a tiré son origine. Mais je laisse à vostre jugement la liberté de croire ou de démentir ces autheurs qui semblent faire gloire de nous donner la pluspart du temps des généalogies fabuleuses. (T. I, p. 81.)

Mézeray, on le pense bien, n'a pas lu les historiens allemands dont il rapporte l'opinion. Mais il a trouvé dans Dupleix, sur cette question, une dissertation de deux grandes pages in-folio. On peut douter s'il a eu la patience de la lire jusqu'au bout.

Au fond, quand il s'agit de ces époques reculées, la vérité historique lui est totalement indifférente. Il est donc prêt à toutes les concessions vis-à-vis des préjugés du public. On le voit avec étonnement déclarer, à propos de la légende des origines troyennes, que cette opinion n'est « pas tout à fait sans défense ». (T. I., p. 2.) Il reprocherait volontiers à ses devanciers leurs investigations trop méticuleuses :

L'opinion qui rapporte l'invention de [la loi salique] à Faramond est si reçue qu'en vain *quelques autheurs trop exacts* y ont voulu opposer leurs raisons. *Il est si doux de nous laisser persuader à nostre profit*, qu'il ne faut point davantage appuyer cette créance. (T. I, p. 6.)

Sous le rapport de la curiosité historique et du respect de la vérité, l'histoire de Mézeray marque donc un recul sur celle de Dupleix. En revanche elle lui est, sous le rapport de l'art, infiniment supérieure.

Les critiques de la fin du ^{xvii}e siècle ont cependant assez souvent reproché à Mézeray d'écrire mal. En réalité, il s'est produit, après 1650, une transformation rapide du vocabulaire, de la syntaxe, du style, dont les contemporains ne se sont pas toujours rendu compte. Ils accusaient d'écrire mal des gens qui écrivaient simplement la langue d'une autre époque. Pour nous, qui en jugeons plus librement, la langue de Mézeray nous paraît drue, énergique, savoureuse. Il ne dédaigne pas, il recherche même les tours familiers, les locutions proverbiales, certains mots un peu vulgaires, mais expressifs. « Il fait en tout, dit Sainte-Beuve, passer le naturel avant

la noblesse. » De cela un lecteur moderne ne peut lui savoir mauvais gré.

D'ailleurs, cette langue et ce tour un peu frustes n'excluent pas toute éloquence. Mézeray a de certains mouvements passionnés qui entraînent le lecteur. Il peint vivement ce qu'il sent vivement. Les discours, qu'à son tour il insère en grand nombre dans son récit, sont bien construits et parfois ne manquent pas d'allure. Sans doute, la harangue qu'il prête à Jeanne d'Arc sur son bûcher est bien malencontreuse. Sans doute aussi, beaucoup de discours, de ceux surtout qui figurent aux époques anciennes de l'histoire, ne sont que phrases pompeuses et vides, émaillées d'antithèses trop bien ajustées. Mais, dès qu'on arrive au ^{xvi}^e siècle, on rencontre plus d'un discours en style indirect, qui expose, avec un enchaînement vigoureux, les motifs et les mobiles suggérés par telle ou telle situation, et qui rivalise pour de bon avec les discours des historiens anciens (1).

Surtout Mézeray possède le don d'animer et de colorer un récit. C'est encore dans son ^{xvi}^e siècle, dans le récit des guerres religieuses, qu'il faut en chercher les meilleurs exemples. Son récit de la Saint-Barthélemy se lit avec un réel intérêt, dû tout entier à son talent de narrateur. En voici un des passages les mieux réussis, l'assassinat de Coligny :

Donc un vendredy vingt-quatriesme d'aoust, comme il revenoit du Louvre estant à pied, et qu'il marchoit fort lentement pour lire je ne sçay quel papier, cet assassin à gages s'estant ajusté derrière une fenêtre treillissée, le tire de trois bales, dont l'une luy rompt le doigt indice de la main droite, l'autre l'atteint plus grièvement au bras gauche. Tous ceux qui estoient à l'entour de luy furent extrêmement effrayez : mais luy sans s'esmouvoir monstra du doigt le lieu d'où estoit venue l'arquebusade, et commanda à son Escuyer d'aller dire au Roy ce qui luy estoit advenu : puis s'estant fait lier le bras, il s'en alla en sa maison qui n'estoit pas loin de là, appuyé sur ses domestiques. Incontinent après le coup, la porte du logis de Villemur fut enfoncée par quelques gentilshommes de sa suite, qui ne trouvèrent que l'arquebuse, une servante et un laquais ; l'arquebusier s'en estoit soudain enfuy par la porte de derrière qui répond sur le cloistre. Le Roy qui jouoit là près dans un tripot avec le Duc de Guise, ayant appris cette nouvelle, jette sa raquete par terre, dit en jurant *n'auray-je jamais de repos*, et se retire dans sa chambre avec un visage triste et estonné. Le Duc sort de l'autre costé, fort confus ce sembloit, et bien en peine de le voir en colère. Ce coup si estrange frappa les uns d'estonnement, les autres de crainte,

(1) Voyez, par exemple, le discours que Catherine de Médicis adresse Charles IX pour vaincre ses dernières hésitations avant la Saint-Barthélemy.

quelques-uns d'horreur, plusieurs de joye, et mit tous les esprits en suspens de sçavoir quelle seroit la suite de ce premier acte. (T. II, p. 1088.)

N'y a-t-il pas dans ce fragment un peu de la manière de Tacite (1) ?

Ce n'est pas cependant l'art de Mézeray, tout réel qu'il soit, qui lui a valu sa grande faveur pendant la période classique. D'ailleurs cet art, nous l'avons dit, fut très vite méconnu par une époque éprise avant tout de solennelle régularité et d'élégance académique. Mais Mézeray offrait à ses lecteurs du xvii^e siècle ce qu'ils demandaient surtout à l'historien : les réflexions politiques, les analyses morales, l'intérêt romanesque.

Mézeray, qui appartient à la génération de Corneille, fut, comme toute cette génération, passionné pour la politique. Il s'est intéressé au passé sans détourner jamais les yeux des affaires contemporaines. Il paraît bien avoir débuté par des pamphlets et ne fut pas étranger sans doute à certains libelles politiques des plus violents, publiés au temps de la Fronde sous le nom du Sieur de Sandricourt. Quoi qu'il en soit, son histoire a vu le jour tout entière pendant la minorité de Louis XIV. En vérité, cela se sent et son récit du xvi^e siècle est d'un homme qui a plus d'une fois comparé les troubles civils de son temps avec ceux du temps de Charles IX et de Henri III. Mézeray était admirablement préparé pour écrire l'histoire telle que la rêvait Gomberville, avec force réflexions sur « les soulèvemens des princes et des peuples ».

De plus, Mézeray est un de ces esprits indépendants comme on en rencontre encore un certain nombre dans la première partie du xvii^e siècle. Il affecte d'exercer à l'égard de toutes choses son franc parler, de juger avec une sévérité bourrue les ministres ou les monarques d'autrefois. Les mots de *liberté*, de *bien public*, reviennent complaisamment sous sa plume. Il signale aigrement l'institution des impôts nouveaux, de la gabelle par exemple, cet impôt « qui fait vendre si chèrement l'eau et le soleil » (T. I, p. 802). Il prend volontiers la défense des peuples opprimés, non contre les rois, car son loyalisme monarchique est à l'épreuve (2), mais contre les ministres avides, les seigneurs prodigues, les financiers malhonnêtes :

Le peuple payoit toutes ces folles despenses, dit-il au début du règne de Charles VI, car on levoit des tailles excessives et avec tant de concussion

(1) On comparera utilement ce passage de Mézeray avec le texte d'A. d'Aubigné qui en est la principale source (*Hist. univ.*, l. VI, ch. III.)

(2) Voir son règne de Jean le Bon et son jugement plus que sévère sur le rôle du prévôt Étienne-Marcel.

qu'il en coustoit à la pluspart la moitié de leur bien et que beaucoup de pauvres gens, n'ayant pas dequoy payer, fuyoient de leurs maisons pour éviter les serres des harpies qui les tyrannisoient, et tous nuds s'en alloient sans retraite errer par les pais estrangers. (T. I, p. 946.)

Il y a dans tout cela une légère odeur de Fronde. Mézeray eut même à pâtir un jour d'avoir conservé trop longtemps une liberté de langage devenue inopportune. Colbert s'émut de certaines appréciations formulées par Mézeray dans son *Abrégé chronologique* (1667) sur la politique financière des rois de France, et, malgré de plates excuses, l'historiographe vit sa pension diminuée (1).

Le goût de Mézeray pour la politique put sembler, après 1660, légèrement suranné. En revanche, l'historien se trouva tout à fait en harmonie avec la nouvelle génération par ses qualités de moraliste. Il ne s'agit plus ici, comme chez ses devanciers du xvi^e siècle, de sentences banales et sans lien réel avec le récit, vains colifichets dont Du Haillan ou De Serres croient parer leur ouvrage. Il y a, dans l'histoire de Mézeray, un fonds sérieux d'observations morales, capable d'intéresser et de retenir un public passionné pour l'analyse des sentiments humains.

Tout d'abord, Mézeray est un habile peintre de portraits. S'il confie au graveur le soin de reproduire la figure et les traits des principaux héros, il se réserve, lui, la tâche essentielle, il fera connaître l'âme. Il termine, en général, le récit d'un règne par le portrait du monarque dont il vient de conter l'histoire. Certains de ces morceaux sont fort réussis. Je cite, après Sainte-Beuve, ce beau portrait de Charles VI :

Toute sa vie n'a esté qu'une folie ou de cerveau ou de jeunesse: et ny sain ny malade, il n'a jamais eu une once de bon conseil et de forte résolution, mais a tousjours esté hors de luy-mesme : ayant esté en tout temps possédé par ceux qui l'obsédoient, et ferme seulement en un point, qui estoit de se changer à l'appétit de tous ceux qui se saisissoient de luy. Aussi foible d'esprit qu'il estoit robuste de corps, sa force estant telle que, d'un coup de massuë, il abatoit le cheval et le cavalier, et rompoit la plus forte lance sur son genou... Du reste il n'avoit point de vices d'homme privé, mais estoit vaste et sans mesure en toutes choses, ne faisant que des dons excessifs, que des armées effroyables, que des desseins a perte de veuë, mais bienfaisant, libéral, magnifique, amuosnier, très zélé pour la Religion, juste estimateur de la Vertu, spécialement de celle des Guerriers, estant luy mesme le plus adroit Chevalier de son royaume : d'un naturel bon, facile et affable, et si ceux qui estoient autour de luy ne l'en eussent empesché, humain et miséricordieux envers ses sujets. (T. I, p. 1031.)

(1) Sainte-Beuve, *op. cil.*, p. 185.

Que l'historien résume ainsi, de façon à laisser une impression nette dans l'esprit du lecteur, les traits de caractère qu'il démêle dans les détails multiples d'une biographie longuement étudiée, cela n'a rien de condamnable, et l'historien moderne lui-même usera de ce droit. Malheureusement, le goût de l'analyse morale entraîne beaucoup plus loin un historien littérateur du XVII^e siècle. Il l'induit à interpréter des actes qu'il connaît mal, à reconstituer, au gré de sa fantaisie, les antécédents moraux d'événements dont les sources authentiques ne donnent qu'un brut exposé. Et très vite l'on en arrive ainsi au roman.

Mézeray n'échappe pas à cette conséquence, ne fait aucun effort pour y échapper. Les premières pages de son histoire en offrent un exemple curieux. Dans le récit un peu sec des origines, le règne de Childéric se détache et atteste une complaisance marquée du narrateur. C'est qu'il vient de trouver sur son chemin aride un épisode romanesque, l'histoire traditionnelle, sinon fort authentique, de ce prince trop galant, chassé par ses sujets, servi dans son malheur par l'ingénieuse fidélité d'un ami, rappelé enfin avec honneur. Mézeray enrichit ce conte d'une foule de détails piquants. C'est l'occasion d'un beau discours où un seigneur franc, parlant à ses compagnons, leur dit *Messieurs*. C'est surtout l'occasion de fines remarques sur le rôle délicat joué par Guinémaud :

Ce fidèle sujet, sachant bien que les bons conseils donnez à un grand, durant l'impétuosité de ses débauches, sont enviez à la Cour, inutiles au Prince, et funestes à leur auteur, s'estoit retiré d'auprès de Childéric : mais à cette heure, jugeant bien que l'adversité lui auroit ouvert les yeux, il se rapproche de luy ; et sans le tourmenter encore du blâme de ses fautes passées, comme font les ennuyeux amis, luy conseille sagement de céder à la violence de ce torrent, tandis que les haines s'alentiroient. (T. I, p. 23.)

Voilà, à l'adresse des courtisans, une délicate leçon de prudence et de savoir-vivre, donnée par un homme qui connaît le monde et le cœur humain.

Des réflexions de cette sorte sont assez inopportunes quand il s'agit du temps de Childéric. Mais il faut reconnaître que le souci d'expliquer les actions humaines, de pénétrer au fond des âmes, donne parfois à l'histoire de Mézeray un réel intérêt. On peut lire, comme une des parties les plus caractéristiques et les plus achevées de son œuvre, le récit des années 1571 et 1572, depuis la paix de Saint-Germain jusqu'à la Saint-Barthélemy. Mézeray présente le massacre des protestants comme l'issue d'un sombre complot formé plusieurs années à l'avance par le roi, Catherine de Médicis et les Guises. Dans ce récit, peu d'événements, de faits, mais de continuelles ana-

lyses des sentiments des principaux personnages. Ceux-ci vivent réellement devant nous : Coligny avec ses illusions, Charles IX avec son hypocrisie, Catherine avec sa perfidie ambitieuse.

Les conjurés s'ingénient d'abord à rassembler leurs victimes à Paris, comme le lieu « le plus propre pour jouer cette tragédie ». Mais les chefs huguenots sont entrés en méfiance. Il faut donc, pour chacun d'eux, inventer un « leurre » particulier : pour l'Amiral, leurre de la guerre des Pays-Bas ; pour la reine de Navarre, leurre du mariage de son fils, ainsi pour tous. Les artifices par lesquels on fait croire à Coligny que la reine mère déteste les Espagnols, les feintes promesses dont on berce les princes protestants d'Allemagne, les caresses par lesquelles on endort les soupçons de Montmorency, la brouille simulée du roi avec Monsieur, toutes ces machinations qui s'entrecroisent sont analysées par Mézeray d'une façon rapide, imagée, vivante.

Sans effort et sans défiance, nous pénétrons, à la suite du narrateur, dans la connaissance des plus profonds mystères. Nous démêlons les fils d'une politique tortueuse et raffinée, nous avons l'illusion de voir clair dans les secrets d'Etat :

Il y avoit dans le Conseil secret trois conseils différents suivant les divers intérêts : sçavoir celui du Roy, celui de la Reyne mère, et celui des Guises. Dans le premier, composé du Roy, de la Reyne mère, du Duc d'Anjou, du Comte de Rais et de Birague, on discouroit ainsi il y avoit longtemps : Que de trois factions, sçavoir des Chastillons, des Montmorencis, et des Lorrains ou Guises, qui depuis douze ou quinze ans troubloient le royaume par leurs querelles particulières, il falloit nécessairement estouffer les deux premières, l'une pource qu'elle soustenoit la Religion protestante, autre source des malheurs de la France ; et la seconde pource que l'alliance qu'elle avoit avec la première la porteroit à venger son injure... Puis que, quand ces deux factions seroient ainsi esteintes, on rengeroit si bien celle des Guises, que le Roy enfin demeureroit seul puissant dans son Estat. Mais le conseil de la Reyne mère, qui n'estoit composé que d'elle et du comte de Rais, et quelquefois de Birague en tiers, passoit bien plus outre, et vouloit aussi exterminer les Guises. Car comme elle sçavoit que la Noblesse françoise ne l'aymoit point, par ainsi que les Seigneurs ne souffriroient jamais de bon cœur son gouvernement..., aussi avoit-elle résolu d'exterminer toutes les anciennes maisons qui luy faisoient ombre, pour eslever des nouveaux venus dans les charges et dans les gouvernemens, comme fait le Grand Seigneur, puis énerver la puissance des Parlemens, changer les Loix qui seroient contraires à sa manière de gouverner et rengier les peuples par de subtiles exactions, afin qu'elle pust dominer sans contredit... (T. II, p. 1086.)

Cela est intéressant comme un roman. Mais en vérité, cela n'est-il pas un roman ? A la réflexion, le lecteur se ressaisit, demande des preuves, voudrait connaître les sources. Or, Mézeray n'allègue aucun

garant, ne cite aucun texte et affirme imperturbablement. Et pourtant ce qu'il raconte est loin d'être universellement admis. L'hypothèse d'un complot à longue échéance est soutenue par certains historiens. C'est à peu près l'opinion de De Thou. Mais pourquoi nous laisser ignorer qu'il existe d'autres manières d'interpréter les faits ? Dupleix est ici beaucoup plus consciencieux, beaucoup plus sûr. Tout fougueux catholique qu'il soit, il montre en cette occasion une certaine impartialité, une certaine critique, et fait mention des versions protestantes comme des catholiques. Selon lui, le massacre a été déchaîné par l'attitude des protestants après l'attentat contre Coligny. C'est une thèse très raisonnable à laquelle se rangent aujourd'hui beaucoup d'historiens. Pourquoi donc Mézeray, qui n'est pas pourtant un ami des Protestants, a-t-il adopté l'hypothèse d'un complot préparé de longue main ? C'est que c'est là l'hypothèse romanesque, celle qui tient le plus en haleine l'attention du lecteur, celle qui donne aux événements l'allure la plus dramatique. Une conjuration, cela suppose de longues réflexions politiques, des intrigues sourdement menées, des conciliabules mystérieux, des péripéties surprenantes. Nulle mine n'offre plus de richesses à l'historien qui veut avant tout intéresser et plaire.

C'est ainsi que Mézeray, par ses qualités et ses défauts, continue l'œuvre ébauchée au xvi^e siècle par Paul-Émile et son école. Il éloigne l'histoire de la science, il a rompu la communication avec le monde silencieux des érudits, qui, eux, seront censés désormais ne pas être des historiens. Il prépare la fusion de l'histoire et du roman. L'homme qui réalisera complètement cette fusion, c'est l'abbé de Saint-Réal.

II

Si considérable qu'ait été le succès de l'*Histoire de France* de Mézeray, l'édition abrégée qu'il en donna en 1668 (1) fut encore mieux accueillie. Malgré les concessions si importantes que Mézeray avait faites, dès son début, au goût du public mondain, celui-ci répugnait apparemment à manier trois lourds in-folio. Ce public ne veut plus prendre la peine de lire d'interminables histoires. Aussi voit-on se multiplier, à mesure qu'on avance dans le siècle, des compositions historiques de plus en plus courtes, dont la vogue supplante manifestement celle des grandes histoires.

(1) *Abrégé chronologique ou extrait de l'histoire de France*, par le sieur de Mézeray, historiographe de France, 3 vol. in-4^o,

Déjà des écrivains s'étaient avisés de découper dans l'histoire nationale le récit d'un règne et de fonder l'unité de leur ouvrage sur la personnalité du souverain dont ils racontaient la vie. Dès le début du siècle, Pierre Matthieu avait écrit une *Histoire de Louis XI* (1610) et une *Histoire de saint Louis* (1618). Ces tentatives ne trouvèrent guère d'imitateurs jusqu'à l'*Histoire du roy Henry le Grand* (1661) d'Hardouin de Péréfixe, œuvre de lecture facile, mais de médiocre originalité. Le précepteur de Louis XIV s'est contenté de faire, à l'usage de son royal élève, mais aussi des gens du monde, un extrait simplifié et clarifié des récits antérieurs. Il ne laisse échapper toutefois ni une anecdote romanesque, ni une occasion de digression morale.

Mais à côté de ces monographies royales, dont Varillas inondera à la fin du siècle le marché littéraire, on voit apparaître des œuvres plus courtes, où des historiens traitent des sujets encore plus étroitement délimités. C'est l'histoire d'une opération militaire, d'une crise politique. De pareils sujets répondent bien, dans leur faible développement, aux préoccupations artistiques qui se font de plus en plus vives chez nos historiens. Ils ont un commencement, un milieu, une fin, et permettent de ménager, de graduer l'intérêt, de conduire le lecteur, comme dans une tragédie, de l'exposition au nœud, puis à la péripétie, puis au dénouement. Le modèle n'est plus Tite-Live, mais Salluste.

Le maître de ce genre nouveau, celui que Voltaire n'a pas craint de comparer à Salluste, ce sera, dans la deuxième partie du siècle, l'abbé de Saint-Réal. Mais Saint-Réal a eu dans cette voie au moins deux précurseurs : Sarasin et le cardinal de Retz.

Jean-François Sarasin, le disciple de Voiture, l'habitué des samedis de Mlle de Scudéry, est surtout connu par ses poésies légères et bouffonnes dans le goût précieux. Mais il est aussi l'auteur de deux morceaux historiques intéressants, une *Histoire du siège de Dunkerque*, parue en 1649, une *Histoire de la conspiration de Valslein* qui resta inachevée et fut publiée, après la mort de Sarasin, dans l'édition de ses *Œuvres complètes* donnée en 1656 par Ménage.

Le premier de ces ouvrages, relatant un fait presque contemporain, relève de la chronique autant que de l'histoire. Cependant il est manifeste que Sarasin a voulu mettre en pratique dans ce récit tout ce qu'il considérait comme les véritables règles de l'histoire. C'est ainsi d'ailleurs qu'en jugèrent les contemporains. Pellisson dans son *Discours sur les œuvres de M^r Sarasin* fait le plus vif éloge de cet opuscule. Après avoir tracé le portrait de l'historien idéal selon le goût du xvii^e siècle, il ajoute :

Toutes ces grandes choses dont j'ai parlé se trouvent en ce petit fragment. J'ai dépeint le véritable génie d'un historien, mais je n'ai fait que le copier sur celui qui paraît en cet ouvrage.

Rien, sans doute, ne plaisait plus à Pellisson dans *Le siège de Dunkerque* que la peinture du héros principal. Ce héros, dont la personnalité domine tout le récit, c'est Condé. Sarasin ne perd pas une occasion de mettre en relief les admirables dons militaires du jeune général, la promptitude de ses décisions, son inébranlable énergie, son activité infatigable, l'universalité de son esprit auquel rien n'échappe, préoccupé tout à la fois des approvisionnements, des fortifications et de tous les mille détails du siège, enfin son ascendant moral sur ses troupes dont il sait, malgré les intempéries et les fatigues, maintenir intactes la bonne humeur et la vaillance.

Sans doute, Sarasin n'a guère pris la plume que pour tracer le panégyrique d'un prince à la famille duquel il était attaché (1). Cette intention est indéniable, mais elle ne se manifeste pas indiscrètement. D'ailleurs, une élégante sobriété, une réserve de bon ton, constituent la note dominante de tout l'ouvrage. Sarasin n'avait pas vainement fréquenté les salons de la société polie. Son ami Pellisson s'est plu à rendre justice à ces qualités de mesure et de goût. Il félicite Sarasin d'avoir « retenu son style dans une juste médiocrité, sans lui permettre de s'élever trop ambitieusement au-dessus de son sujet », et d'avoir « mérité d'extrêmes louanges, par cela même qu'il semble ne les avoir pas recherchées ». Une grande précision dans l'exposé des faits, un emploi sagement mesuré des termes techniques de fortification et de tactique, une peinture exacte et assez vivante de la vie militaire au xvii^e siècle, telles sont les qualités qui rendent agréables, aujourd'hui encore, la lecture de cet estimable ouvrage.

Une ambition plus haute inspirait la seconde œuvre historique de Sarasin. La « conspiration de Valstein », écrit-il en commençant, est sans aucun doute une des plus fameuses entreprises des derniers siècles, et « les personnes qui se plaisent au récit des grandes actions, et qui veulent profiter des défauts et des vertus des hommes célèbres », en trouveront probablement « l'histoire très nécessaire et très agréable ». Une entreprise fameuse dont le récit apporte des lumières sur le cœur humain, voilà ce qu'il a vu dans son sujet. L'intérêt dramatique et l'intérêt psychologique de ce fragment d'histoire, voilà ce qui l'a tenté.

(1) Il était secrétaire des commandements du prince de Conti.

Après quelques préliminaires, Sarasin aborde le portrait physique et moral de son héros. Ce portrait, qui d'ailleurs ne manque pas de vigueur, est tout à fait dans la manière antique. Vient ensuite l'histoire de la jeunesse de Wallenstein, de ses premiers exploits militaires. Ce récit est sobre, rapide et dépouillé d'ornements. On sent que l'auteur est pressé d'arriver à son sujet. Quelques pages où les faits et les noms se serrent, sans qu'on puisse pourtant accuser Sarasin de manquer de clarté, conduisent le lecteur jusqu'à la destitution de Wallenstein. Arrivé là Sarasin insiste davantage. Il étudie en moraliste les sentiments des divers princes d'Allemagne à l'égard de Wallenstein, il montre la colère réprimée au cœur de Wallenstein et l'humiliation subie donnant le coup de fouet à son ambition. Désormais Wallenstein n'aura plus qu'un but, se faire roi.

Nous le suivons dans sa retraite, et Sarasin interrompt un moment le récit pour décrire les somptueux palais, le luxe inouï du condottiere allemand. Puis, reprenant la suite des événements, il nous fait apercevoir rapidement la désorganisation de l'armée impériale et les succès foudroyants de Gustave-Adolphe. Il s'abstient ici de tout développement, de toute digression. Son héros est Wallenstein et il ne faut pas détourner de Wallenstein l'attention du lecteur.

Cependant le rappel du généralissime apparaît à la cour de Vienne comme l'unique chance de salut. On décide de tenter auprès de lui quelques démarches. Wallenstein dissimule sa joie et se fait prier. Il s'étend sur la douceur de sa condition, sur son désir de vieillir en tranquillité et de ne plus tenter la fortune dont il a été traité si ignominieusement. On multiplie les ambassades, les promesses. Wallenstein feint de céder aux importunités et demande des pouvoirs exorbitants. Quelque temps encore, il s'attarde aux suprêmes hésitations. C'est à la peinture de ce débat intérieur que Sarasin consacre tout l'effort de son art, toutes les ressources de sa psychologie :

Valsetin étant demeuré seul, inquiet et resveur, commence à agiter en son esprit la grandeur et la difficulté de la chose qu'il vouloit entreprendre, les mesurant tantost par la crainte qui rend tout malaisé, tantost par l'ambition qui ne trouve rien qui le soit. L'impossibilité d'usurper la domination sur un prince légitime et de soulever des peuples qui font un point de religion de l'obéissance du Souverain, le danger de confier un tel secret, l'infidélité ordinaire aux esprits factieux, les suplices et l'infamie s'il réussissoit mal, sinon, le meurtre, le poison et la défiance de toutes choses, l'espouven-toient. D'autre part, la colère des mauvais traitemens reçeus, la haine, l'appétit de vangeance, et plus que tout l'avidité de régner ne pouvant

s'éteindre dans cet esprit immodéré, le précipitoient aveuglément... Il trouvoit plus juste de se servir des forces que ses ennemis luy mettoient entre les mains pour hasarder de les ruiner et de s'agrandir, que pour les restablir et se perdre. Il pensoit en avoir l'occasion et les moyens ; il se considéroit consommé dans l'expérience des choses militaires, chéry des gens de guerre, prest à commander à une armée vénale, hardy, opulent, industrieux, tousjours secouru de la fortune, au lieu que l'Empereur luy sembloit oysif, peu porté aux armes, d'un naturel doux, lent, exposé aux tromperies, et presque plus propre à dissimuler les injures qu'à les repousser. Dans ce trouble violent, flotant avec doute, tantost embrassant les bonnes résolutions, tantost les plus pernitieuses, après s'être longtemps tourmenté, il s'abandonna enfin aux mauvais conseils, et détermina de tenter l'usurpation de la Bohème, ne pouvant vaincre les mouvemens de son esprit aigry et ulcéré, ni résister à cette cruelle passion de grandeur, qui ne le laissoit point en repos. (P. 120-122.)

Les dernières pages du récit nous montrent Wallenstein réunissant une formidable armée, feignant encore une fois de vouloir se retirer, au moment où il se sait indispensable, et posant une dernière fois ses conditions. La narration s'arrête au point où Sarasin allait entreprendre le récit des dernières campagnes de Wallenstein. Il se proposait, d'ailleurs, d'y insister fort peu. C'est ce que nous apprend la dernière phrase imprimée de l'ouvrage :

Je ne me suis rien moins proposé que de réciter le détail des gestes militaires de Valstein. Plusieurs, qui de dessein formé ont escrit l'histoire de la dernière guerre d'Allemagne, les ont soigneusement et élégamment racontez. J'en diray seulement ce qui semblera nécessaire à mon sujet. (P. 136.)

C'est qu'en effet le sujet de Sarasin, ce n'est pas une histoire complète de Wallenstein, mais seulement l'histoire de sa « conspiration ». Et cette histoire consiste moins dans le récit des faits matériels que dans l'analyse des sentiments qui agitent l'âme du héros. Cette histoire est avant tout une étude psychologique. Elle fut comme telle fort goûtée des contemporains. Balzac écrivait à Sarasin qui lui avait communiqué l'ébauche de son œuvre :

Ce commencement m'a ravi et vous ne pouvez pas refuser à la France, qui vous sollicite par moy, de l'achever. Il est en vostre pouvoir de lui donner un véritable Saluste (1).

La place chronologique à laquelle a droit le cardinal de Retz dans la série des « Sallustes » français est un peu incertaine. Un passage bien connu des *Mémoires* (T. I, p. 112) atteste que *La con-*

(1) *Entretiens*, 1657, in-12, p. 277.

juration du comte Jean-Louis de Fiesque, écrite par le futur cardinal à l'âge de 18 ans, courut dès cette époque sous le manteau. Cela ferait remonter la composition de l'ouvrage environ à l'année 1632. Mais la duchesse de Nemours prétend, dans ses *Mémoires*, que l'original italien de la *Conjuration* tomba entre les mains de l'abbé de Gondi lors d'un voyage en Italie qui eut lieu en 1638. D'autre part on s'est autorisé de certaines analogies entre la conjuration de Fiesque et celle du comte de Soissons pour conjecturer que l'ouvrage qui nous occupe ne fut écrit qu'après 1641. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous avons affaire à un ouvrage de jeunesse, composé et connu de beaucoup de personnes avant la mort de Richelieu. Mais l'impression date seulement de 1665, et très probablement la rédaction primitive fut revue à cette date. C'est, en tout cas, à cette date seulement que l'œuvre du cardinal de Retz s'insère dans le mouvement littéraire du XVII^e siècle, bien qu'elle portât, dès sa publication, certains caractères déjà surannés qui sentent l'époque de Louis XIII (1).

La conjuration de Fiesque avait été racontée dès le XVI^e siècle par un certain nombre d'écrivains italiens. Capelloni en 1565, Sigonio en 1586, Arnolfini en 1598 en avaient introduit le récit dans leurs biographies d'André Doria, Adriani en 1583, dans l'*Histoire de son temps*, Bonfadio en 1586, dans son *Histoire de Gênes*. Uberto Foglietta l'avait racontée en 1571, dans un volume où figurent trois extraits d'une *Histoire générale et contemporaine de l'Europe*. Campanacci, en 1588, en avait fait une narration séparée, qu'il avait complétée par une comparaison entre Jean-Louis de Fiesque et Catilina. Au début du XVII^e siècle, De Thou avait encore extrait de Foglietta, de Bonfadio et de Sigonio un récit de la conjuration de Fiesque qui occupe quelques pages au tome premier de son histoire, paru en 1604. Enfin en 1627 ou 1629, un littérateur italien de renom, Agostino Mascardi, donnait un nouveau récit de la conjuration, dont il déclarait lui-même avoir puisé les éléments dans les écrits de Foglietta, Sigonio, Campanacci, De Thou, et dans beaucoup de « manuscrits particuliers ». Il avait été séduit, disait-il, par un sujet qui lui présentait « une action tout entière avec toutes ses parties ». Il déclarait avoir pris pour modèles Salluste et le cardinal Bentivoglio.

(1) Toutes les questions relatives à la composition, à la publication et aux sources de la *Conjuration du Comte de Fiesque* ont été étudiées avec le plus grand soin par M. Chantelauze au tome V des *Œuvres du cardinal de Retz*. (Collection des grands écrivains. Hachette.)

Le précoce amateur de conspirations qu'était le jeune abbé de Gondi se trouvait donc à même d'élaborer une narration étudiée de la conjuration de Fiesque. Il pouvait peser les témoignages, contrôler les uns par les autres ces textes souvent divergents dans les détails. Il y avait là, pour un historien consciencieux, un travail indispensable et d'ailleurs facile. Retz l'a dédaigné, et s'est attaché au plus récent, au moins original de ces récits, à celui de Mascardi. A peine a-t-il jeté sur quelques-uns des autres un rapide regard. Il ne semble avoir retenu que deux détails, omis par Mascardi, et qui figurent, l'un dans Capelloni, l'autre dans Sigonio. Encore, dans ce dernier cas, peut-être Retz a-t-il inventé lui-même ce qu'un texte de Sigonio aurait pu lui fournir (1).

Si Retz s'est dispensé d'une étude sérieuse des sources, c'est qu'il lui suffit, pour son dessein, de posséder les grandes lignes du sujet. Trop de particularités ne feraient que le gêner dans l'interprétation qu'il lui plaît de donner des faits. L'exactitude historique l'intéresse bien moins que l'enseignement politique et moral qui se dégage de l'histoire qu'il raconte, enseignement dont il a cherché à profiter tout le premier avant d'en faire profiter le lecteur. Ainsi, tour à tour, Retz abrège le développement de Mascardi, lorsque les faits rapportés par celui-ci lui paraissent insignifiants, et le développe, le complète, l'enrichit de ses observations personnelles, quand les faits lui paraissent prêter au commentaire. De la sorte, cette œuvre narrative appuyée sur une source unique conserve cependant la plus frappante originalité.

François I^{er} et son conseil ont décidé la disgrâce d'André Doria. Ont-ils agi prudemment et habilement ? Le jeune historien décide :

Cette faute étoit aussi pleine d'imprudence que de mauvaise foi, et l'on ne sauroit assez blâmer les ministres de France d'avoir, pour leur intérêt, trahi celui de leur maître et été à leur parti le seul homme qui pouvoit le maintenir en Italie ; et puisqu'ils vouloient le perdre, on peut dire qu'ils furent fort malhabiles de ne l'avoir pas perdu tout à fait. (P. 505.)

Doria, furieux, passe du côté de l'empereur. A-t-il agi selon le bon droit ? selon la prudence ? Retz emploie tout un paragraphe à

(1) Cf. édition Chantelauze, p. 558, note 3, et p. 564, note 4. Retz opéra plus tard, ou fit opérer, une révision de son travail qui aboutit à l'édition, toute transformée, de 1682. Ce nouveau texte, que M. Chantelauze a réédité après celui de 1665, contient beaucoup plus d'emprunts à des sources autres que Mascardi. — Retz a vraisemblablement travaillé sur le texte italien de Mascardi. Il en avait toutefois paru en 1639 une traduction française par le sieur de Fontenai Sainte-Geneviève.

montrer que « si la conduite de ce vieux politique fut, pour le moins, aussi malicieuse que celle des ministres de France », elle fut, en revanche, « beaucoup plus adroite et plus judicieuse ». Et tout le long du livre, le futur homme d'Etat se fait une opinion raisonnée sur chaque question, pèse chaque acte de ses personnages au poids de sa balance, et s'instruit pour l'avenir.

C'est surtout la conduite de Fiesque qui prête matière à de nombreuses considérations. Retz le suit pas à pas, observe chacune de ses démarches, et, en général, l'approuve hautement. Ce chef admirable, qui ne commet, pour ainsi dire, pas une faute, est un maître dans l'art de conspirer. Conspirer est, en effet, un art véritable, dont Retz déduit, avec l'enthousiasme d'un néophyte, les principes subtils :

Dans les affaires de la nature de celle-ci, la plupart des hommes prennent d'ordinaire plus de loisir qu'il ne faut pour s'y résoudre ; mais ils n'en prennent jamais autant qu'il est nécessaire pour exécuter ce qu'ils ont résolu ; ils ne songent pas d'assez loin à disposer toutes leurs actions pour la fin qu'ils se sont proposée, à conduire tous leurs pas sur le plan qu'ils ont formé une fois, à s'établir un fonds de réputation, à s'acquérir des amis, et faire enfin toutes choses en vue de leur premier dessein : au contraire, on les voit souvent changer de vie tout à coup ; leur esprit paroît inquiet et surchargé du secret et du poids de leur entreprise, et dans les changements et l'irrégularité de leur conduite, ils laissent toujours échapper quelque chose qui peut donner prise à leurs surveillants et de l'ombrage à leurs ennemis. (P. 551.)

S'il y a dans la *Conjuration de Fiesque* une sorte d'art de conspirer, il y a aussi une morale, la morale qui convient à un conspirateur, une morale qui emprunte des sentences à Machiavel, et qui a pu sembler naturelle au temps de la Fronde. Cette morale repose sur une sorte de culte de l'énergie individuelle. Il y a des âmes « généreuses », nées pour accomplir de grandes choses. Ces âmes ont le droit de réaliser leur destinée. Si l'état politique et social les rabaisse à l'obscurité d'une condition privée, elles ont le droit de se rebeller contre lui. « Le crime d'usurper une couronne, dit un des personnages de la *Conjuration*, est si illustre qu'il peut passer pour vertu ». Toute entreprise audacieuse peut être justifiée par le succès. Les moyens employés sont eux-mêmes ennoblis par l'élévation du but. La dissimulation, l'usage de certaines « finesses », est légitime dans les grandes affaires d'Etat. La franchise n'y serait point une « vertu de saison », ce serait maladresse et sottise (p. 559).

En conséquence, Retz est de cœur avec son héros, ce magnanime jeune homme de 22 ans, qui entreprend d'arracher Gênes au despotisme des Doria, avec l'arrière-pensée de se faire lui-même le souverain de sa patrie. Or, l'historien italien que Retz suit ha-

bituellement, considère au contraire l'entreprise de Fiesque comme un abominable attentat et son échec comme un bienfait de la Providence. Qu'à cela ne tienne, Retz adaptera à ses vues personnelles, à ses préférences, à ses passions, le récit et les appréciations de Mascardi. André Doria et Jeannetin Doria, cousin et fils adoptif d'André, deviendront des tyrans funestes. Jeannetin surtout, en qui Mascardi montrait un jeune homme « de grand et vif esprit et d'une vertu connue », nous sera donné pour un ambitieux sans scrupules, jaloux de tout mérite, et qui gouverne despotiquement sous le nom d'André. Par contre, tandis que Mascardi nous dépeint l'orgueil de Fiesque, les « mauvaises inclinations » que la nature lui avait données à sa naissance, son éducation pire encore, l'influence néfaste des gens vicieux et méchants qui l'entourent, Retz, par une série de légères retouches aux données des sources, s'efforce d'idéaliser le caractère du comte et de lui prêter en toute circonstance un rôle avantageux (1). D'une façon générale, il est aisé de voir que, pour lui, l'exacte vérité ne pèse guère quand ses sympathies sont en balance.

Retz transforme le récit de Mascardi, il l'enrichit de considérations politiques et morales, il l'agrément de comparaisons et d'images. Mais souvent aussi, il l'abrège très librement. Il ne retient, parmi les faits, que ceux qui sont nécessaires ou qui prêtent à réflexion. Il élimine les autres, s'intéressant non aux faits, mais aux idées. Il ne raconte pas pour raconter. Il en résulte que son œuvre manque un peu des justes proportions. Tandis que l'exécution de la conjuration est contée très sommairement, Retz s'attarde sur les préliminaires. Avant de se décider, Fiesque délibère avec ses conseillers. Cette délibération est l'occasion de deux longs discours, soutenant deux thèses opposées. Calcagno essaie de dissuader son maître de l'entreprise, tandis que Verrina l'y pousse de toutes ses forces. A eux deux, ces discours occupent le quart de l'ouvrage. L'intérêt de la narration en souffre.

Aussi bien, n'est-ce point de ce côté que Retz a porté son principal effort. S'il raconte une conjuration, ce n'est pas en vue de l'intérêt romanesque qui peut se dégager d'un pareil récit. L'écrivain qui, dans le récit d'une conjuration, se complaira surtout à faire suivre au lecteur une intrigue savamment ourdie, à piquer sa curiosité, à la tenir en éveil jusqu'au dénouement impatientement attendu, cet écrivain, c'est l'abbé de Saint-Réal dans sa *Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*. Mais l'histoire

(1) Cf. pp. 558, 560, 561, et les notes de l'édition Chantelauze.

au temps de Retz, tout entachée de roman qu'elle soit déjà, n'en est pas encore entièrement pénétrée. Une confusion presque complète des deux genres est en train de se préparer. Mais, pour qu'elle puisse se réaliser pleinement, il faudra que le roman, de son côté, ait pris l'habitude de faire à l'histoire des emprunts de plus en plus considérables et précis. Or, c'est justement le phénomène que nous allons constater en étudiant, dans la partie du xvii^e siècle qui précède l'époque classique, l'évolution du roman historique et particulièrement la naissance de la nouvelle historique.

CHAPITRE III

L'histoire chez les romanciers français des origines jusqu'à la période classique (1)

I

Au x^v^e siècle, le roman français en prose n'est encore qu'une vulgarisation diffuse et plate de l'épopée, dernier terme d'une série de remaniements imposés par le goût d'époques successives aux œuvres de nos trouvères. Sa matière est la matière même de l'épopée. Les personnages qu'il nous présente ne sont jamais des contemporains, mais toujours des hommes d'autrefois. Comme avant lui le poète épique, le romancier s'installe dans le passé, dont il fait son domaine.

A vrai dire, c'est la légende toute seule, et non l'histoire, qui remplit ces premiers romans. Mais qui donc savait alors distinguer

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1^o TEXTES :

Les quatre premiers livres d'Amadis de Gaule, mis en françoys par le Seigneur des ESSAIS, Nicolas de HERBERAY, Paris, 1540.

Honoré d'URFÉ. *L'Astrée*, 1^{re} partie, 1607 ; 2^e partie, 1612 ; 3^e partie, 1619.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN. *Ariane*, 1632.

LA CALPRENÈDE. *Cassandre*, 1642-1650, 10 vol. ; *Cléopâtre*, 1647-1658, 12 vol. ; *Faramond ou l'histoire de France*, 1661 7 vol

SEGRAIS. *Bérénice*, 1648.

M^{lle} DE SCUDÉRY. *Artamène ou le Grand Cyrus*, 1649-1653, 10 vol. ; *Clélie, histoire romaine*, 1654-1660, 10 vol.

BOILEAU. *Dialogue des héros de roman* (Œuvres, édit. Gidel, t. III, p. 173-222).

SUBLIGNY. *La fausse Clélie, histoire française, galante et comique*, 1671.

CHARLES SOREL. *De la connoissance des bons livres ou examen de plusieurs auteurs*, 1671.

SEGRAIS. *Les nouvelles françaises*, 1656.

M^{me} DE LA FAYETTE. *La princesse de Montpensier*, 1662.

M^{me} DE VILLEDIEU. *Œuvres complètes*. Paris, 1740-1741, 12 vol. in-12 (t. IX, *Annales galantes* ; t. X, *Journal amoureux*).

l'histoire de la légende ? Et puis, il est si commode de se laisser tromper agréablement par de belles fictions. Des récits où, de temps à autre, apparaissaient des noms d'hommes ou de pays qu'à coup sûr l'auteur n'avait pas inventés étaient par là même aussitôt élevés à la dignité de récits véridiques. On savait vaguement qu'il y eut jadis un empereur du nom de Charlemagne. On acceptait de confiance tout ce qu'un livre racontait de cet empereur, de ses barons et de leurs aventures. On savait vaguement qu'il y eut jadis des villes célèbres du nom de Rome et de Troie, et ces noms seuls donnaient un caractère respectable aux récits où ils figuraient. Et comme enfin l'on était très ignorant, que l'on n'avait aucun moyen de se renseigner, et qu'on n'y tenait pas du tout, on croyait très volontiers qu'un roi Arthur, qu'un roi Marc, que beaucoup d'autres rois très puissants, très vaillants et très sages avaient pu régner en beaucoup de pays lointains, dans les temps, lointains aussi, où se passaient les histoires.

Le ^{xvi}^e siècle vit naître d'autres formes du roman. Des influences littéraires étrangères, jointes aux progrès spontanés de la société française, favorisèrent le développement du roman sentimental (1). Les lecteurs les plus ardemment idéalistes virent apparaître à leur intention d'irréelles et suaves bergeries. Mais la vogue des anciens romans d'aventures n'en fut pas atteinte. On les imprima et réimprima jusqu'au cœur du ^{xvii}^e siècle (2).

2° OUVRAGES CONSULTÉS :

KÖRTING. *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*. Leipzig, 2 vol., 1885-1887.

A. LE BRETON. *Le roman au ^{xvii}^e siècle*, Paris, 1890.

L. MAIGRON. *Le roman historique à l'époque romantique, essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, 1898.

A. LEFRANC. *Le roman français au ^{xvii}^e siècle*. Revue des cours et conférences, 1905-1906.

W. VON WURZBACH. *Geschichte des französischen Romans*. T. I, Heidelberg, 1912.

O. C. REURE. *La vie et les œuvres de Honoré d'Urfé*, 2^e édition, 1910.

G. REYNIER. *Le roman sentimental avant l'Astrée*, 1908.

L. de LOMÉNIE. *L'Astrée et le roman pastoral*, « Revue des Deux Mondes », 15 juillet 1858.

BRÉDIF. *Segrain, sa vie et ses œuvres*, Paris, 1863.

E. ROY. *La vie et les œuvres de Charles Sorel*, Paris, 1891.

E. MAGNE. *Femmes galantes du ^{xvii}^e siècle : M^{me} de Villedieu, Hortense des Jardins (1632-1692)*, Paris, 1907.

(1) Cf. G. Reynier, *Le roman sentimental avant l'Astrée*, 1908.

(2) Cf. G. Lanson, *Manuel bibliographique de la littérature française moderne, Seizième siècle*, p. 214-215.

Le roman le plus à la mode au temps de Henri II, c'est le célèbre *Amadis de Gaule*, naturalisé français par Herberay des Essars. Or *Amadis* continue la tradition des *Lancelot du Lac* et des *Perceforest*. L'action d'*Amadis*, de tous les *Amadis*, est encore très vaguement située dans un lointain purement légendaire : « Peu de temps après la passion de notre sauveur Jésus-Christ, il fut un roi de la Petite Bretagne nommé Garinter... » Ainsi débute le livre d'Herberay des Essars.

Tout de même il arriva un moment où, les connaissances historiques devenant moins rudimentaires, l'on ne se contenta plus du roi Garinter. Le roman historique est né véritablement en France au début du ^{xvii}e siècle, et la première œuvre digne de ce nom que possède notre littérature, c'est l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Sans doute, l'histoire n'y tient encore qu'une place assez modeste et le nom de ce célèbre roman évoque immédiatement dans les imaginations tout autre chose que le récit d'événements authentiques ou la peinture d'une société qui ait réellement vécu. Céladon, Sylvandre, Hylas, Astrée, Léonide, Galathée n'ont à première vue pas plus de réalité qu'Esplandian, Lisuarte ou Périon. Ils joignent même aux extravagances des chimères chevaleresques les puérités des rêveries pastorales. Il est trop clair que ces bergers nobles et raffinés, tout occupés de leur amours, n'ont existé en aucun temps, en aucun pays.

Il y a plus. Si ces personnages reproduisent parfois quelques traits d'un original réel, cet original est contemporain de l'auteur et non pas historique. Nous savons qu'Honoré d'Urfé a dans son livre épanché son cœur et dépeint ses propres amours. Nous savons qu'il a, sous des noms supposés, représenté quelques grands personnages de son temps, qu'on peut retrouver dans l'*Astrée* la chronique galante des règnes de Henri III et de Henri IV. L'un des premiers, d'Urfé a donné l'exemple de ces travestissements si communs dans le roman français du ^{xvii}e siècle. Il a voulu par là donner à son livre un intérêt d'actualité, c'est-à-dire tout le contraire de l'intérêt historique.

Pourtant, si nous comparons l'*Astrée* aux *Amadis*, nous trouvons chez Honoré d'Urfé un certain souci de vraisemblance historique absolument étranger à ses devanciers. L'action de son roman ne se déroule plus dans un vague moyen âge de légende, au sein d'une géographie incohérente. Il fait vivre ses personnages, chacun le sait, dans un pays bien réel, dans son cher Forez, qu'il décrit avec une suffisante précision. Il les fait vivre également à une époque bien déterminée. Sans doute, il ne serait pas très aisé de dire en quelle

année Céladon précipita dans le Lignon son désespoir amoureux. Il y a quelque flottement dans les indications chronologiques éparses çà et là dans le livre et il est difficile de faire régner en même temps Mérovée sur les Francs, Gondebaud sur les Burgondes, Euric, sur les Wisigoths. On peut donner néanmoins à l'action du roman une date assez précise, et cette date est le troisième quart du ^{ve} siècle après J.-C. Honoré d'Urfé connaît l'histoire de cette période, il la connaît, du moins, comme un homme cultivé pouvait la connaître de son temps. S'il rapporte sur les origines gauloises et franques des fables que nous avons depuis longtemps rejetées, nous ne saurions lui en faire un grief. Sa science est celle des historiens de son époque : elle est médiocrement sûre et fort confuse. Mais l'essentiel est pour nous de constater qu'il a voulu la faire passer tout entière dans son livre.

Si, dans l'*Aslrée*, l'intrigue principale est indépendante de l'histoire, il n'en est pas de même d'un grand nombre des épisodes qui viennent s'y insérer. L'histoire de l'empire romain agonisant ou des monarchies barbares y tient parfois une assez grande place. Certaines fictions ingénues permettent de temps en temps au narrateur de faire montre de son érudition. Au livre III de la troisième partie, le druide Adamas fait visiter à Daphnide et Alcidon une galerie où se trouve ingénieusement figurée l'histoire universelle et contemporaine. La voûte est peinte « des plus anciennes histoires des Gaulois depuis le grand Dis Samothès » sans oublier « le grand Dryus qui, par l'institution des druides, avoit laissé la religion et les lois de ses pères à ses futurs neveux ». La galerie est bordée de statues de tous les empereurs romains, « depuis le grand César jusqu'au troisième Valentinian ». On y voit encore des cartes de toutes les provinces de la Gaule, avec l'image des batailles et sièges les plus mémorables à l'endroit même où ils ont eu lieu.

A l'entour de ces cartes, on voyoit les portraits au naturel des princes qui avoient dominé ces provinces de temps en temps : de sorte que du costé de la seconde Belgique l'on voyoit Pharamond, Clodion et Mérovée, et auprès de luy, mais sans couronne, Childéric son fils, parce qu'il n'estoit pas encore roy des Francs, son père estant encore en vie. En la carte des Sequanois et Héduois, l'on voyoit Athanaric, et sa femme Blisinde, qui encores qu'il n'eust jamais passé le Rhin, ne laissoit d'y estre mis comme père du vaillant Gaudiselle premier roy des Bourguignons qui vint sur les rives de l'Arar et du Rosne. Au près de ce roy estoit sa femme, la sage et pieuse Theudelinde. Après eux leur fils Gundioch, qui le premier asseura véritablement sa couronne dans les Gaules : et enfin Gondebaut avec ses trois frères, Chilpéric, Godomar et Godegesile. Bref, le druyde avoit esté si curieux, qu'il estoit malaisé d'y désirer quelque chose qui n'y fust pas. (P. 128.)

L'énumération de ces noms oblige déjà l'esprit du lecteur à se reporter vers un certain état politique de l'Europe, à une époque déterminée. Ce serait peu de chose encore si d'Urfé ne s'était soucié par endroits d'évoquer certaines coutumes des temps dont il nous parle. Il ne saurait, sans doute, être question ici de couleur locale. D'Urfé n'a pas songé un instant que les habitants du Forez à la fin du ^v^e siècle pussent n'avoir pas les idées et le langage de gentils-hommes français du ^{xvii}^e siècle. Mais il a cru intéressant de rappeler certaines institutions particulières dont il trouvait mention dans les textes antiques. Il a lu quelque part que le siècle gaulois était de trente ans, et il s'applique à nous donner par siècles ou demi-siècles l'âge de ses bergers. On a fait remarquer (1) qu'un incident d'un épisode de la deuxième partie repose sur une disposition de la loi massaliote, et que cette disposition est très exactement rapportée par Valère Maxime. Les exemples de ce genre pourraient être multipliés.

Mais c'est surtout dans la peinture des idées et des institutions religieuses que notre romancier fait preuve d'une érudition historique souvent fort curieuse. Sans doute, il a cru devoir imposer à la réalité historique des modifications considérables. Il a passé sous silence le christianisme et, d'autre part, il a introduit beaucoup de christianisme dans les conceptions religieuses qu'il prête à ses Gaulois. Le tableau qu'il esquisse d'une Gaule associant le paganisme gréco-romain à ses propres traditions religieuses mérite néanmoins de retenir notre attention :

Quand les Romains, sous prétexte de vouloir secourir les Héduois, qu'ils nommoient leurs amis et confédérez, se saisirent des Gaules et les sousmirent à leur République, l'une des principales marques de leur victoire fut de faire adorer leurs dieux par tous les endroits de leur usurpation, ne leur semblant pas d'en estre entièrement possesseurs, s'ils n'y rendoient leurs dieux intéressez, et obligez de la leur conserver. Et toutefois pour ne se monstrent au commencement trop insupportables, ils permirent aux Gaulois qui n'adornoient qu'un Dieu, sous le nom de Tautates, Hésus, Tharamis et Bellénus de conserver leurs anciennes coutumes et de vivre en leur première religion, pourveu qu'ils souffrissent aussi la leur, sachant bien qu'il n'y a rien qui soit plus difficile aux hommes que d'estre tyrannisez en leur croyance. (T. III, p. 58.)

Voici maintenant la description d'une cérémonie en l'honneur de la déesse Vesta « que les Tyrrhéniens appellent Labith Horchia »:

1) De Loménie, *Revue des Deux Mondes*, du 15 juillet 1858, p. 478.

Aussitôt que le temple fut fermé, et que toutes les vierges vestales et druydes et les bergers eurent pris leur place, elles se prosternèrent en terre au premier coup que la Vestale Maxime donna d'un livre sur un banc, qui se levant et prenant un rameau de laurier qu'une jeune vestale luy présentait, et qui estoit mouillé dans l'eau qu'ils appeloient lustrale, qu'elle luy portoit après dans un vase d'argent, elle s'en jeta un peu dessus, et puis en fit de mesme sur toute la compagnie, qui prosternée recevoit cette eau avec grande dévotion. Après, s'estans toutes relevées, et elle retournée en son siège, une autre jeune vierge luy présenta une corbeille pleine de chapeaux de fleurs : elle en mit un sur sa teste, et en fit de mesme à six autres qui se vindrent mettre à genoux à ses pieds, et qui estoient celles qui doivent servir au sacrifice : l'une incontinent alla prendre le *Simpulle*, petit vase avec lequel elles souloient sacrifier ; l'autre prit le coffre des parfums qui se nommoit *Acerra* ; la troisieme porta le gasteau de froment nommé *Môle-salée*, qui estoit couronnée de fleurs : l'autre portoit l'eau qui devoit servir au sacrifice, car en ceux de Vesta on n'y usoit point de vin, et en celuy-là mesme de la bonne déesse, on ne le nommoit pas vin, mais lait ; la cinquieme portoit le faisceau de verveine, et la dernière un panier de fleurs et de fruicts (T. III, p. 62.)

Il y a là un mélange curieux, et très nouveau pour l'époque de pittoresque et d'érudition. Avant d'Urfé, le roman n'avait guère eu de commun avec l'histoire que l'intention de transporter dans des temps lointains l'imagination du lecteur. D'Urfé, le premier, eut l'idée d'emprunter à l'histoire, telle qu'on la savait de son temps, quelques traits destinés à préciser l'image de ces temps lointains. Féconde innovation, prélude d'une longue collaboration entre l'histoire et le roman.

Si cette collaboration fut souvent malheureuse, c'est peut-être que les continuateurs de d'Urfé ne marchèrent pas exactement sur ses traces. En effet, il s'était, lui, très sagement abstenu de demander à l'histoire les personnages principaux, l'action essentielle de son roman. L'histoire lui a fourni surtout un cadre très général où des personnages, pour la plupart enfants de son imagination, peuvent évoluer librement sans heurter de manière trop sensible ce que tout le monde sait de la succession des faits historiques. Quelques grands événements et quelques grandes figures historiques à l'arrière-plan ; la peinture vivante d'une société, avec ses mœurs, son costume, son langage ; au milieu de cela une action et des héros inventés par le romancier, c'est à peu près la formule du roman historique chez Walter Scott. On en trouvait distinctement le germe dans l'*Astrée*. Les successeurs d'Honoré d'Urfé ne surent malheureusement pas le faire fructifier.

II

Le premier roman historique de quelque importance que nous rencontrions après l'*Astrée* est l'*Ariane* de Desmarests de Saint-Sorlin, qui parut en 1632. C'est, au point de vue qui nous occupe, un ouvrage intéressant qui forme transition entre le livre d'Honoré d'Urfé et le groupe de ce qu'on est convenu d'appeler les romans héroïques.

Dans *Ariane*, l'action est localisée dans le temps avec bien plus de précision que dans l'*Astrée*. Elle débute un peu avant l'incendie de Rome par Néron, et finit au lendemain de l'avènement de Galba. De plus, des faits historiques connus viennent s'insérer, de temps en temps, dans l'intrigue du roman. L'histoire ne sert plus seulement ici de toile de fond. Elle passe quelquefois au premier plan et se soude alors tant bien que mal aux inventions personnelles du romancier. Par moments celui-ci ne fait que paraphraser les historiens anciens. Il prétend sans doute, par les emprunts qu'il leur fait, communiquer à tout le reste un air d'authenticité. Cette méthode était encore inconnue à d'Urfé. Elle se retrouvera dans la *Cléopâtre* ou dans le *Grand Cyrus*.

C'est ainsi que les premières pages d'*Ariane* sont directement inspirées de l'histoire. Deux jeunes Siciliens, Mélinte et Palamède, après s'être couverts de gloire aux côtés de Corbulon, dans la guerre contre les Parthes, sont venus à Rome soutenir les intérêts de Syracuse, leur patrie. Un soir qu'ils se sont attardés près du logis de leurs belles, ils sont assaillis par une bande de gens armés. Les Siciliens chargent leurs agresseurs avec tant de courage qu'ils les obligent à crier que l'empereur est parmi eux. Desmarets s'est souvenu ici des vagabondages nocturnes de Néron, tels que les décrit Tacite.

Il n'a pas oublié non plus le goût de l'empereur pour les exhibitions théâtrales :

Marcelin avoit parlé de nous à l'Empereur, et entr'autres qualitez de Mélinte l'avoit loué pour faire des vers Grecs excellens, et avoit dit de moy que je sçavois jouer de la harpe, et mesme que nous en avions esté vainqueurs dans la Grèce aux jeux olympiques. C'estoient alors les plus chers passe-temps de ce Prince, de composer et réciter des vers sur le théâtre et de jouer et chanter en présence du peuple, à l'envy de ceux qui se mesloient de ces exercices. Mélinte et moy ayant salué Néron, il nous commanda de nous préparer pour monter avec luy sur le théâtre deux jours après, et disputer les prix destinez aux vainqueurs. (P. 90.)

Les Siciliens se résignent, malgré leur répugnance, à se prêter au caprice de l'empereur. Néron est si satisfait de leurs talents qu'il leur décerne le titre de citoyens romains, et leur accorde « l'exemption de tributs pour la ville de Syracuse ». Bientôt d'ailleurs, sa jalousie s'éveille et il ne songe plus qu'à les faire périr.

Ce sont là des indications précises et assez adroitement agencées. Malheureusement les traits de cette sorte se font rares dans la suite du roman. Sans doute, il y est question souvent de l'empereur, de ses favoris tout-puissants, du sénat, des gouverneurs de provinces. Desmarets nous promène successivement en diverses parties du monde romain : l'Italie, Syracuse, l'Épire, la Thessalie, et nous laisse entrevoir la situation politique de l'empire au premier siècle. Nous apercevons d'un côté le gouvernement centralisateur et les ordres souverains qui partent de la capitale, de l'autre les libertés propres, l'indépendance relative de certaines villes comme Syracuse. Mais la science de Desmarets n'est pas comparable à celle de d'Urfé, ou du moins les mœurs et la civilisation romaine l'ont beaucoup moins intéressé que les mœurs et la civilisation gauloise n'avaient intéressé d'Urfé.

Quant aux événements de l'histoire il ne leur donne place qu'en les dénaturant à sa fantaisie pour les faire cadrer avec l'intrigue de son roman. C'est ainsi qu'il nous donne de l'incendie de Rome une version tout inédite. Le feu qui doit dévorer la ville est mis d'abord, par les soins de Néron et de son favori Marcellin, à la maison où habite Ariane, l'héroïne du roman (1). Les deux complices n'ont pas trouvé de moyen plus simple pour s'emparer de la jeune fille. Ce moyen réussit d'ailleurs très mal. Ariane et sa suivante Epicharis sont enlevées par leurs cavaliers servants Mélinte et Palamède, tandis que derrière elles Rome est la proie des flammes. Les deux jeunes filles échappent au péril, mais Mélinte et Palamède faits prisonniers sont ramenés à Rome, et Desmarets, oubliant volontairement que l'histoire nous apprend sur quelles têtes Néron fit retomber l'incendie allumé par lui, imagine que ses deux Siciliens en soient rendus responsables.

D'ailleurs, ils ne tardent pas à s'évader, et Desmarets les jette alors dans la plus extravagante suite d'aventures qu'on puisse imaginer. Sans cesse des obstacles imprévus les écartent de leurs maîtresses

(1) On remarquera de quels noms bizarrement choisis Desmarets a affublé ses personnages. Ariane et Palamède, quoique Siciliens, portent des noms mythologiques. Mélinte est un nom de pastorale. Enfin Épicharis n'a rien à voir avec la célèbre courtisane qui figure au XV^e livre des *Annales* de Tacite.

qu'ils retrouvent au livre suivant par un nouveau miracle. Ce ne sont qu'enlèvements, combats, emprisonnements, évasions, reconnaissances. Tout cela est fort dénué de vraisemblance et n'a plus aucun rapport avec l'histoire.

Il y a plus de bon sens et plus d'emprunts directs à l'histoire dans la *Bérénice* de Segrain (1648). Ce roman, dont l'action se passe encore au premier siècle de l'ère chrétienne, diffère du précédent surtout en ce que les protagonistes ne sont plus des personnages imaginaires évoluant dans un milieu historique, mais bien les personnages même de l'histoire. Ce sont les empereurs Néron et Titus, c'est Bérénice, reine de Judée, c'est Zénobie, reine d'Arménie. Cette innovation était pleine de dangers. Mais on comprend aisément que les romanciers y aient été entraînés par l'exemple des poètes tragiques. Ceux-ci ne faisaient-ils pas monter sur le théâtre, aux applaudissements unanimes du public, tous les princes et tous les héros les plus fameux de l'antiquité ? Au reste, Segrain emprunte aux historiens des faits matériels beaucoup plus que des indications psychologiques. Maintes pages de son roman ne sont qu'une paraphrase plus ou moins ingénieuse de Tacite. Ainsi, dans l'histoire de Zénobie, qui remplit le premier volume, il s'attache de très près au récit des intrigues et des tragédies de palais relatées au douzième livre des *Annales*. Mais le caractère de Zénobie lui appartient en propre. C'est lui qui a imaginé d'en faire l'épouse fidèle et dévouée jusqu'au paradoxe d'un mari criminel qu'elle déteste au fond de son cœur.

Desmarets s'était contenté de deux volumes et Segrain de quatre. La Calprenède et M^{lle} de Scudéry furent beaucoup plus prolifiques. Il est vrai que leur ambition était aussi beaucoup plus vaste. Ils avaient la prétention de faire connaître à leurs lecteurs non plus seulement les aventures de quelques héros, mais tous les personnages illustres, tous les événements mémorables de l'époque à laquelle ils s'attachaient. De là cette multitude de récits épisodiques greffés sur l'action principale de leurs romans. Ces romans ne remplissent tant de tomes que parce qu'ils sont, en réalité, des familles de romans. Imaginons les récits qui composent la *Comédie humaine* ou les *Rougon-Macquart* entremêlés les uns aux autres et réunis sous un titre unique, on aura quelque chose d'analogue à la composition du *Grand Cyrus* ou de *Faramond*. D'Urfé avait donné déjà l'exemple de ces histoires superposées les unes sur les autres. On n'en compte pas moins de trente-huit dans les cinq parties de l'*Astrée*. Mais d'Urfé ne semble pas avoir eu, aussi nettement que ses succes-

seurs, le désir d'épuiser la matière romanesque afférente à une époque donnée. Telle est l'ambition affirmée par La Calprenède dans un « avertissement au lecteur », en tête de la quatrième partie de sa *Cléopâtre* :

Le sujet, très ample et très spacieux de soy-mesme, aydé d'un peu d'invention, te fournira un assez grand nombre d'histoires, dans lesquelles toutes les personnes considérables du siècle que nous traitons entreront avec assez de vraisemblance.

C'est qu'en effet nos romanciers se prennent de plus en plus au sérieux, sont de plus en plus réellement convaincus qu'ils font de l'histoire. Leurs préfaces sont réjouissantes par l'énormité de leurs prétentions. Voici comment s'exprime La Calprenède dans la préface de son *Faramond* (1661). Il parle de ses œuvres antérieures auxquelles on n'a pas, selon lui, rendu assez de justice :

Au lieu de les appeller des Romans, comme les Amadis, et autres semblables, dans lesquels il n'y a ny vérité, ny vraysemblance, ny charte, ny chronologie, on les pourroit regarder comme des Histoires embellies de quelque invention et qui par ces ornemens ne perdent peut-estre rien de leur beauté. En effet je peux dire avec raison que dans la *Cassandre*, ny dans la *Cléopâtre*, non seulement il n'y a rien contre la vérité, quoiqu'il y ait des choses au delà de la vérité, mais qu'il n'y a aucun endroit dans lequel on me puisse convaincre de mensonge, et que par toutes les circonstances de l'histoire je ne puisse soustenir pour véritable quand il me plaira.

Quant à ce *Faramond*, dont il commence la publication, l'intérêt historique n'en sera pas mince :

Avec la décadence de l'Empire, on y voit le commencement de nostre belle monarchie, et avec celle des François on voit commencer celle des Espagnols, des Huns, des Vandales, des Lombards et des Bourguignons. Les grandes révolutions qui arrivent dans les estats me donnent un champ conforme à mes inclinations, et d'autant plus que je parle maintenant pour nous, et non pas pour les estrangers, et que j'oblige ma nation en écrivant son histoire d'une autre manière qu'elle ne l'avoit esté jusques icy.

Ce dernier trait est admirable. Ainsi La Calprenède fait directement concurrence à Mézeray. D'ailleurs son livre est intitulé : *Faramond ou l'histoire de France, dédiée au Roy*. S'étonnera-t-on d'une aberration pareille, si l'on se souvient qu'à la même date les historiens de leur côté cherchaient à usurper dans leurs œuvres les séductions particulières du roman ? Une sorte d'instinct semblait pousser les deux genres à se rapprocher jusqu'à se confondre, à oublier les limites naturelles qui les doivent toujours séparer. Nous avons vu déjà ce que l'histoire perdit à cette confusion. De

son côté le roman, au temps de La Calprenède et de M^{lle} de Scudéry, n'en tire pas grand avantage.

En effet, si les pompeuses déclarations des préfaces avaient pu un instant nous faire illusion, nous serions déçus par le plus sommaire coup d'œil jeté sur les romans. Les productions de La Calprenède et de M^{lle} de Scudéry n'ont guère d'historique que les noms propres qu'ils contiennent. Encore bien souvent le héros historique se déguise-t-il sous un nom de roman qu'il illustre d'exploits totalement inconnus à l'histoire. Tel Cyrus qui est Artamène avant d'être le Grand Cyrus. Tel Oroondate qui dans *Cassandre* fait merveilles sous le nom d'Oronte à la bataille d'Issus.

Sans doute, La Calprenède et M^{lle} de Scudéry ont parcouru quelques-uns des auteurs anciens qui ont parlé de leurs héros. Il arrive à La Calprenède, dans sa *Cassandre*, de traduire quelques fragments de Plutarque ou de Quinte-Curce (1). Pour *Cléopâtre* (2), il a utilisé Tacite, Suétone, Velleius Paterculus et encore Plutarque. Nous voulons bien croire que M^{lle} de Scudéry a feuilleté les historiens grecs pour le *Grand Cyrus* et les latins pour la *Clélie*. Mais les quelques emprunts que font aux sources historiques M^{lle} de Scudéry et La Calprenède ne fournissent jamais à l'action de leurs romans sa direction principale. Les aventures de leurs héros sont tout entières sorties de leur imagination. C'est seulement de loin en loin, lorsqu'il leur a plu de faire assister tel personnage à tel événement célèbre de l'histoire, qu'ils s'offrent le luxe de coudre à leur récit quelques indications copiées hâtivement chez un auteur ancien.

La Calprenède, on l'a vu, convenait qu'il y avait dans ses livres des choses « au delà de la vérité ». Mais il se croyait inattaquable dès que ses imaginations n'étaient pas directement contredites par l'histoire. Entre deux événements historiques, dont la réalité est attestée par les historiens, il y aura toujours place pour une infinité d'autres événements qui ont pu se produire sans que les historiens en aient rien su. Par exemple, ils ne connaissent point de fils au roi de Perse Darius. Mais ne peut-on supposer que Darius ait eu, avant la conquête macédonienne, un fils qui aurait passé pour mort et dont ensuite personne n'aurait plus entendu parler ? Et maintenant, qui empêche que ce fils ne soit justement cet illustre Arsace, fondateur de l'empire des Parthes, auquel les historiens n'ont donné aucune naissance certaine ? Voudrions-nous reprocher à

(1) Cf. Körting, t. I, p. 283-286.

(2) Cette Cléopâtre n'est pas la célèbre reine d'Égypte, mais sa fille. Quant à Cassandre, c'est un nom d'emprunt sous lequel se déguise l'héroïne du roman, Statira de son vrai nom, fille du roi de Perse Darius.

la généreuse imagination de l'auteur de combler ainsi, pour notre profit et notre plaisir tout ensemble, les lacunes si fréquentes de l'histoire ? La Calprenède ne peut admettre que nous ayons cette ingratitude (1).

Il va sans dire qu'entre tous les possibles nos romanciers choisissent d'instinct les possibles les plus étonnants. Leurs récits nous offrent à chaque page les rencontres et les coïncidences les plus singulières. Cette horreur pour les péripéties simples et communes est la marque par excellence de l'esprit romanesque. Or la réalité seule est véritablement variée, tandis que les rêveries romanesques sont condamnées à tourner toujours dans le même cercle. De là provient l'extrême monotonie de ces romans. Un fonds invariable d'aventures miraculeuses, de prouesses surhumaines, de galanteries quintessenciées, remplit leurs innombrables tomes. Tout cela se répète fort et devient vite très fastidieux.

Peu soucieux de reproduire exactement les faits de l'histoire, le roman héroïque s'est montré, d'autre part, bien irrespectueux de cette couleur historique dont on pouvait, nous l'avons vu, découvrir quelques traits dans l'*Astrée*. Que l'action se passe au temps de Cyrus ou au temps d'Alexandre, en Italie ou en Germanie, les mœurs représentées sont toujours les mêmes. La Calprenède indique dans la préface de *Faramond* qu'il substituera dans ce nouveau récit la lance au javelot. L'avis n'était pas bien utile, puisque, par les armures comme par les sentiments, les héros de *Faramond*, aussi bien que ceux de *Cléopâtre*, appartiennent à un monde chevaleresque absolument fantaisiste :

Sa cuirasse paroissoit d'or bruny, enrichie de petites figures qui, dans le mélange de l'or avec l'émail représentoient les histoires anciennes de ses fameux ancêtres. Des lames de mesme matière et de mesme ouvrage, vomies sur les espauls par deux muffles de lion tomboient jusqu'auprès du coude, avec des pierres de grand prix aux extrémités, et d'autres toutes pareilles pendoient du bas de la cuirasse jusqu'auprès du genou, sur un tissu d'or, de soye et de perles, qui par la diversité de ses couleurs et l'artifice de l'ouvrage accompagnoit celui des armes tant en ce qui paroissoit aux manches qu'au bas de la cuirasse (2).

C'est ainsi que La Calprenède se figure un guerrier franc du ^v^e siècle. Nous retrouvons là, avec un degré de plus dans l'extravagance, cette inintelligence complète des mœurs antiques ou barbares qui nous a frappés déjà chez les historiens. La Calprenède nous semble

(1) Cf. la préface du tome X de *Cassandre*.

(2) *Faramond*, t. I, p. 22.

presque excusable de peindre ainsi Pharamond si nous nous rappelons de quelle manière, en plein xviii^e siècle, Scipion Dupleix peignait encore Clovis. Du moins, les historiens échappaient-ils à cette choquante invraisemblance dans la peinture des mœurs, lorsqu'ils arrivaient aux époques les plus rapprochées d'eux-mêmes. Mais les auteurs des romans héroïques mettent une obstination remarquable à situer leurs fictions dans les temps les plus reculés. Si La Calprenède ne remonte pas au delà du règne d'Alexandre, M^{lle} de Scudéry nous transporte avec intrépidité aux premiers temps de la république romaine et jusque chez les anciens Perses (1).

C'est bien aussi chez M^{lle} de Scudéry que les sentiments prêtés à des personnages anciens atteignent le plus haut degré d'invraisemblance. Il y a parfois chez La Calprenède des situations cornéliennes, compatibles à tout prendre avec l'énergique raideur des âmes primitives. Rosemonde, l'héroïne de *Faramond*, est une sorte de Chimène cimbrique qui, pour venger ses morts, poursuit les armes à la main un héros qu'elle adore. Mais le *Grand Cyrus* et la *Clélie* ne sont remplis que des subtilités d'une préciosité prétentieuse.

Aussi bien est-ce chose connue de tous que M^{lle} de Scudéry a, sous des noms romains ou persans, fait le portrait de ses contemporains. L'exemple de ces travestissements, donné par Honoré d'Urfé, avait été peu imité par Desmarets, Gomberville et La Calprenède. M^{lle} de Scudéry, au contraire, n'a que trop bien suivi, sur ce point, les traces du maître dont elle-même se proclamait le disciple. Or, nul moyen n'aboutit plus sûrement à défigurer les personnages de l'histoire en les rapetissant (2). Qu'on ne dise pas même qu'à défaut de Cyrus ou de Clélie, M^{lle} de Scudéry nous a, du moins, fait connaître ses contemporains, et qu'ainsi ses romans sont devenus historiques, au moins pour nous. Ces portraits, fades et complaisants, ne sont le plus souvent qu'un hommage mondain de l'auteur, à l'adresse des originaux mêmes qu'ils prétendent dépeindre. Ils ne méritent confiance que par leurs moindres détails. Les romans de M^{lle} de Scudéry nous peuvent servir de document non point sur la société du xviii^e siècle, mais sur les aberrations de

(1) Notons cependant que le héros de *Polexandre* est un descendant de saint Louis et qu'on nous le montre séjournant à la cour du roi de France Charles VIII. Mais ce roman de Gomberville diffère assez sensiblement des autres romans héroïques. L'élément exotique et l'élément fantastique y tiennent presque toute la place qu'occupe ailleurs l'élément pseudo-historique.

(2) Boileau notait finement qu'au lieu que d'Urfé, dans son *Astrée*, de bergers frivoles avait fait des héros de roman considérables, ses successeurs avaient, au contraire, transformé en bergers très frivoles les héros les plus considérables de l'histoire (t. III, p. 175).

l'esprit précieux. La lecture en est aujourd'hui plus fatigante que celle des romans de La Calprenède, et beaucoup moins attrayante que celle de l'*Astrée*. Par leur puérile extravagance, par leur manque absolu de vraisemblance historique, ils ont précipité la ruine du roman héroïque.

III

Aux environs de 1660, le roman héroïque était encore dans toute sa gloire. Dix ans plus tard, La Calprenède et M^{lle} de Scudéry conservaient et devaient longtemps encore conserver des lecteurs. Mais de très acerbes critiques avaient déjà commencé à les atteindre et devaient bientôt ruiner leur crédit dans les milieux littéraires.

Le roman héroïque avait porté à la raison de trop nombreux, de trop impudents défis. Il n'est pas étonnant qu'il ait rencontré d'abord l'opposition de ceux qui devaient édifier sur le culte de la raison leur doctrine littéraire. On sait comment le jeune Boileau dans son *Dialogue des héros de roman* exerça sa verve à l'encontre des *Cassandre* et des *Clélie*. Ce dialogue, composé vers 1668, ne fut pas publié, par ménagement, dit-on, pour M^{lle} de Scudéry que Boileau ne voulait pas chagriner. Mais, circulant sous le manteau, il ne laissa pas de faire impression. C'était une sorte de parodie burlesque dans laquelle l'extravagance et l'in vraisemblance des héros de roman étaient croquées sur le vif.

Avec un peu plus de pesanteur, Perdou de Subligny, qui venait de critiquer *Andromaque*, consacra tout un roman à la peinture des funestes effets produits sur les jeunes imaginations par la lecture des romans héroïques. Dans *La Fausse Clélie, histoire française, galante et comique* (1671), il nous montre une jeune fille, Juliette d'Arviane, qui se prend elle-même pour l'héroïne de M^{lle} de Scudéry. Elle a des instants de bon sens et de tranquillité ; mais, sitôt qu'elle entend parler de Rome ou des Romains, sa folie la reprend et elle se livre aux pires extravagances. Un de ses amoureux, le marquis de Riberville, ayant comparé sa taille à celle d'une Romaine représentée en peinture dans le château de Vaux, Juliette prend immédiatement le marquis pour le prince de Numidie, et le canal de Vaux, au bord duquel elle se promène, pour le lac de Pérouse sur lequel le prince de Numidie combattit Horace. Aux aventures de l'héroïne principale sont entremêlées diverses histoires qui offrent un mélange assez agréable d'intrigues romanesques et de peintures réalistes. Les personnages sont des gentilshommes

et des dames de la Cour. Subligny réclame dans sa préface le mérite de cette innovation :

Peu de gens avant moy s'estoient avisez de donner des noms françois à leurs héros. Et il est à craindre que quelques esprits romanesques voyant un nom de marquis de Riberville, Mirestain, de Franlieu et autres, au lieu de celui d'un Tiridate ou d'un Cléante, ne fassent d'abord le procès à mon livre. Mais je demande pardon à ces esprits délicats, si pour leur plaire je ne fais pas des Grecs ou des Arabes de ceux que je veux faire passer pour des François un peu galans. Je suis un bon Picard qui appelle un chacun du nom qui lui est propre.

L'année même où Subligny publia sa *Fausse Clélie*, un vétérân des lettres d'alors, Charles Sorel, dont le robuste bon sens avait jadis vigoureusement raillé les niaiseries pastorales, vint à son tour battre en brèche le roman héroïque (1). Son traité *De la connaissance des bons livres ou examen de plusieurs auteurs* contient une dissertation un peu désordonnée, mais solide et pleine de verve, sur les relations du roman avec l'histoire. Il rapporte d'abord, mais pour les combattre, les arguments de ceux qui préfèrent le roman historique à l'histoire comme présentant plus d'agrément et de moralité. Pour lui, il reproche avant tout au roman héroïque d'être la négation même de l'histoire, d'accumuler à plaisir les erreurs, les ignorances, les invraisemblances :

C'est plutôt le moyen d'oublier l'Histoire quand on la sçauroit, que de la chercher dans ces sortes de Livres ; car ils la déguisent de telle façon et la déchirent si pitoyablement que, n'estant plus la mesme, à peine y peut-on reconnoistre les noms des choses. Il se trouve de tels Romans où toutes les bonnes règles de la Narration sont si peu observées que cela semble estre fait en dépit de la Géographie et de la Chronologie. La plupart nomment des Villes qui ne furent jamais, et font aller des hommes d'un lieu à un autre dans la vingtième partie du temps qu'il y faudroit... Au reste, les Authours de tels Livres sçavent si peu les coustumes des Nations, qu'ils les décrivent toutes de mesme manière, donnant de la douceur et de la civilité à des Scythes et à des Indiens, et faisant vivre avec toutes les politesses de nos Villes ceux qui sont encore logez dans des Cavernes avec les bestes farouches et sous des taudis de feuillages... Ce qui est de fort estrange, il y en a mesme qui manquent aux choses les plus vulgaires et les plus connus, comme aux façons de combattre et de s'armer... Vous verrez là que tous les Guerriers qui estoient du temps d'Alexandre ou de César mettent la lance en arrest pour combattre, et qu'estant armez de pied en cap, ils ont des casques à

(1) Il en avait parlé avec beaucoup plus de ménagements quelques années plus tôt dans sa *Bibliothèque françoise*, 2^e édition, 1667, p. 181-188.

visière, qui est une sorte d'armes qui n'a esté en usage que longtemps depuis. Il n'y a si chétif Sculpteur ou Peintre de village qui ne leur fasse la Leçon en cecy... Cependant les casques fermez font merveille dans la *Cassandre* ; si l'on les en avoit retirez, l'on détruiroit tout l'édifice. (P. 104-107.)

Si encore ces romans étaient véritablement intéressants ! Mais rien n'est plus monotone ni plus fastidieux. Il y a de la multiplicité dans les événements, mais non de la diversité. Ces romanciers sont « de pauvres musiciens qui ne savent qu'une note et ne chantent que sur un mesme ton ». Leurs récits sont « comme la corde ou la natte qu'on peut allonger sans fin, y adjoutant toujours de la filasse et de la paille ». Quoi de plus ridicule que ces écuyers qui racontent tout le long d'un tome l'histoire de leurs maîtres ? « Il y a conscience en vérité de faire parler si longtemps ces pauvres gens sans boire et sans manger. »

Ces romans sont de si médiocre invention qu'on peut les faire connaître tous ensemble, et confondre leur contenu dans une analyse unique. C'est un malin plaisir que ne se refuse pas Charles Sorel :

Prenez garde à ces Romans qu'on nous a donnez autrefois, et à ceux qu'on nous donne encore, si vous n'en verrez pas plusieurs commencer par un naufrage, ou par quelque autre péril de Mer ou de Terre, et par une séparation d'Amans, et finir après qu'ils se sont perdus et retrouvez pour la quatrième ou la cinquième fois. Considérez si tout leur sujet n'est pas seulement de quelques fils de Rois tenus pour simples Chevaliers dans la cour d'autres Rois qui ne manquent point d'avoir des filles à marier, lesquelles ces jeunes Princes aiment, et en sont ayez, auparavant mesme que leur condition leur soit découverte. Enfin après beaucoup de services rendus au Père contre ses ennemis, son ingratitude les fait retirer vers cet autre party ; et par une merveille estrange un seul homme fait alors changer la fortune des armées et des Royaumes. Comme si son épée avoit un charme tout puissant, elle est capable de tout foudroyer, et de mettre en déroute tous ceux contre qui elle est tirée. Le plus souvent ces vaillants Amoureux, estant accompagnés d'un seul Escuyer, enlèvent leur Maistresse d'entre les bras de ses parents, et hors d'un Palais environné de Gardes ; mais la fortune qui sembloit les favoriser du commencement, se montre bientôt leur ennemie, changeant sa bonace comme celle de la Mer, qui leur fait faire un piteux naufrage. L'un ou l'autre de ces Amans, ou tous les deux ensemble, tombent entre les mains des Corsaires ou de leurs ennemis, et sont longtemps prisonniers, ou bien ils passent quelques années ou quelques mois dans des cabannes de Bergers ou de pauvres pescheurs, avec lesquels ils ne sont pas mesmes en seureté, et s'ils sortent d'un malheur, ils retombent après dans un autre. Il se trouve de malheureuses Princesses qui sont perdues et recouvrées quatre ou cinq fois de suite, et enlevées par diverses gens ; tellement que cela fait la division la plus remarquable de leurs longues Histoires. Aussi, comme l'on demandoit un jour à une bonne fille à quoy elle

en estoit de la lecture d'un de ces sortes de Livres, elle répondit avec naïveté qu'elle en estoit au quatrième enlèvement... N'est-ce pas estre idiot d'admirer de telles fictions ? (P. 112-116.)

IV

Charles Sorel, à la fin de son virulent réquisitoire, ne se contentait pas de proclamer la supériorité de l'histoire sur les romans. Il affirmait encore que les deux genres devaient rester nettement distincts. « Il ne faut pas se persuader, disait-il, que quelque roman que ce soit puisse jamais valoir une vraie histoire, ni que l'on doive approuver que l'histoire tienne en quelque sorte du roman. » (P. 173.) Il y a là plus qu'une critique du roman héroïque. C'est contre le principe même de tout roman historique que Sorel paraît s'élever. Mais peu de gens, en 1671, étaient disposés à le suivre jusqu'à cette rigoureuse conclusion. Autour de lui on avait songé non pas à proscrire, mais à réformer le roman historique. Ces velléités de réforme favorisèrent l'éclosion d'un genre nouveau, la nouvelle historique, genre que Charles Sorel lui-même avait connu, mais qu'il avait dédaigné et peut-être trop sommairement condamné. Il souhaitait, il espérait que ces récits, « petits d'étendue », auraient aussi « fort peu de durée ». (P. 169.) Il croyait que le public en était déjà ennuyé, en quoi il se trompait fort. Nous verrons plus loin de quelle faveur prolongée jouit la nouvelle historique pendant le dernier tiers du XVII^e siècle. Il nous faut ici en signaler les origines et montrer sous quelles influences le roman historique français a commencé à davantage se soucier de la réalité.

Il convient d'abord de faire une certaine place à des influences espagnoles. On sait quelle action la littérature espagnole exerça chez nous, au XVII^e siècle, sur l'évolution des principaux genres littéraires. Le roman historique ne pouvait demeurer étranger à cette influence. A la vérité, le roman historique n'avait pas eu, en Espagne même, un développement important. Il avait produit, du moins, une œuvre curieuse, ce singulier récit, mêlé de *romances*, où Perez de Hita avait voulu évoquer les derniers temps du royaume arabe de Grenade (1).

(1) L'ouvrage se compose de deux parties. La première, parue à Saragosse en 1595, raconte principalement les démêlés des Zégris et des Abencérages, sous le règne de Boabdil. La seconde, parue à Alcalá en 1604, a trait à la révolte des Morisques sous le règne de Philippe II. Cette seconde partie paraît avoir rencon-

Sans doute, cette prétendue histoire n'est, en beaucoup de ses parties, qu'un pur roman, et il n'y a pas beaucoup plus de réalité dans les amours des chevaliers arabes avec les belles sultanes Fatima, Daraxa, Cohaida et tant d'autres, que dans les galanteries de nos romans héroïques. Mais l'auteur donnait pour cadre à ses fictions des événements historiques précis. Il montrait une connaissance exacte des sites et des monuments grenadins. Enfin, usant d'une supercherie maintes fois renouvelée depuis, il prétendait donner crédit à ses fictions en les présentant comme une simple traduction d'un manuscrit arabe qu'une heureuse fortune aurait placé entre ses mains. Lelivre de Perez de Hita eut surtout pour résultat de fournir à nos romanciers les thèmes narratifs qui, depuis *Zaïde* jusqu'au *Dernier Abencérage*, s'épanouissent dans toute une série d'histoires hispano-arabes. Mais l'on y trouvait aussi, assez adroitement réalisée, cette intime association d'inventions romanesques avec de précises données historiques, vers laquelle vont tendre de plus en plus, après 1660, les efforts de nos romanciers.

Mais nous devons attribuer surtout une large part d'influence à la nouvelle espagnole. En effet, c'est d'Espagne que nous est venu le terme même de « nouvelle » appliqué à un récit romanesque de médiocre étendue. On sait quel brillant développement le genre de la nouvelle avait eu en Espagne depuis la fin du xvi^e siècle. On sait aussi que très rapidement les nouvelles de Cervantes, de Montalvan, de Maria de Zayas furent lues, traduites et imitées chez nous (1).

La nouvelle espagnole n'a point de prétentions historiques. Elle peint les mœurs du jour et vise au réalisme. Les lecteurs français en apprécièrent, lorsqu'ils se trouvèrent fatigués du roman héroïque, et la brièveté et le rapport plus direct avec la vie. Le réalisme des conteurs espagnols et de leurs imitateurs français s'allie néanmoins avec beaucoup de fantaisie. La vie qu'ils dépeignent est plus colorée, plus remplie d'imprévu que la vie véritable. Quant aux personnages, ce sont bien quelquefois de pittoresques aventuriers comme les « hypocrites » de Scarron. Mais l'on nous montre plus souvent des seigneurs et des dames de la haute société.

tré, en France comme en Espagne, un bien moindre succès que la première. Celle-ci fut traduite en français en 1608. Une édition espagnole parut à Paris en 1660. Cf. Menendez y Pelayo, *Origenes de la novela*, t. I, Madrid, 1905, p. CCCLXXX-CCCLXXXIX.

(1) Cf. Charles Sorel, *Bibliothèque française*, seconde édition, 1667, p. 177-181 ; Morillot, *Scarron, étude biographique et littéraire*, 1888, p. 364 ; Lanson, *Etudes sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVII^e siècle*. (Revue d'hist. litt. de la Fr., 1896, p. 54-56.)

Il arrive même que ce soient des princes et des rois, et l'action se déroule alors en quelque royaume italien ou espagnol d'opéra-comique. Les nouvelles de cette sorte, comme la dernière des *Nouvelles tragi-comiques* de Scarron, ne sont sans doute pas les meilleures. Le romanesque y tient trop souvent une place considérable. Toutefois elles nous intéressent ici particulièrement parce que la qualité même des personnages donne à ces nouvelles un commencement d'apparence historique.

Mais les Français du XVII^e siècle avaient un tel penchant à mêler l'histoire aux œuvres d'imagination que la nouvelle ne tarda pas à prendre dans leurs mains un caractère historique beaucoup plus accusé. Il est remarquable, en effet, que l'aspiration au réalisme, si générale à mesure qu'on approche de la période classique, loin de détourner nos auteurs des sujets historiques, les pousse, au contraire, à rechercher pour leurs fictions la garantie, souvent assez illusoire, de l'histoire telle qu'ils la comprennent. Même les auteurs des romans héroïques avaient eu parfois ce sentiment, et dès 1641, Georges de Scudéry avait formulé avec netteté, dans la préface d'*Ibrahim*, une théorie de la vraisemblance obtenue par le moyen de l'histoire :

J'ai essayé, disait-il, de ne m'en esloigner jamais : j'ay observé pour cela les mœurs, les coustumes, les loix, les religions et les inclinations des peuples : et pour donner plus de vray-semblance aux choses, j'ay voulu que les fondemens de mon Ouvrage fussent historiques, mes principaux personnages marquez dans l'histoire véritable comme personnes illustres, et les guerres effectives. C'est sans doute par cette voye que l'on peut arriver à sa fin : car lorsque le mensonge et la vérité sont confondus par une main adroite, l'esprit a peine à les démesler, et ne se porte pas aisément à détruire ce qui luy plaist.

De telles indications venaient trop tôt pour porter immédiatement leurs fruits. Sans doute, les lecteurs les moins avertis de La Calprenède et de M^{lle} de Scudéry se doutèrent qu'il y avait infiniment plus de mensonge que de vérité dans les extravagances du roman héroïque. On se laissa néanmoins charmer par ces extravagances, tant que le goût dominant du public fut porté vers les fictions romanesques plutôt que vers la peinture exacte des réalités morales. Mais il n'est pas étonnant qu'après 1660, et lorsque fut démontré le ridicule des romans héroïques, on ait recherché la vraisemblance par les moyens mêmes que vingt ans plus tôt Scudéry avait préconisés.

D'un tout autre point de vue, c'est encore au nom de la vrai-

semblance que Daniel Huet, dans son *Traité de l'origine des romans* (1670), recommande, dans certains cas, les sujets historiques. Quand les acteurs, dit-il, sont de médiocre fortune, ainsi que cela se passe dans les « romans comiques », la fiction totale de l'argument est recevable. Mais il en va tout autrement quand les personnages du roman sont des princes et des conquérants, « parce qu'il ne seroit pas vraisemblable que de grands événemens fussent demeuré cachés au monde, et négligés par les Historiens : et la vray-semblance qui ne se trouve pas toujours dans l'Histoire est essentielle au Roman (1) ».

Ainsi, d'une part, Scudéry conseille un adroit mélange de l'histoire et de la fiction qui donnera à tout l'ouvrage l'apparence de la vérité et, d'autre part, Huet reconnaît que les personnages habituels au roman sérieux sont de condition telle que leurs aventures sont nécessairement mêlées aux grands événemens de l'histoire. C'est à ces principes mêmes que va répondre le développement de la nouvelle historique.

Quelques-uns des traits essentiels de ce genre nouveau apparaissent déjà dans les *Nouvelles françaises ou divertissemens de la princesse Aurélie* de Segrais (1656-1657).

La princesse Aurélie — entendez M^{lle} de Montpensier — villégiature avec quelques autres belles dames au château des Six-Tours. Ces spirituelles personnes charment leurs loisirs en se racontant des histoires qui donnent lieu à des discussions sur des sujets de fine galanterie. Elles ont lu les romans à la mode et ne paraissent pas y avoir trouvé trop d'ennui. Du moins leur secrétaire s'exprime-t-il, au début du livre, avec beaucoup de ménagement au sujet des romans héroïques. « Les beaux romans, fait-il dire à la princesse, ne sont passans instruction, quoi qu'on en veuille dire, principalement depuis qu'on y mêle l'histoire et quand ceux qui les écrivent, savans dans les mœurs des nations, imaginent des aventures qui s'y rapportent et qui nous en instruisent ». Malheureusement des écrivains, qu'on se garde de nous nommer, ont donné « de grands revers » aux vérités historiques. Ils ont eu le tort de prêter à des Grecs ou à des Persans des mœurs tout à fait françaises. Ce défaut serait bien facile à éviter. « Je m'étonne que tant de gens d'esprit qui nous ont imaginé de si honnêtes Scythes et des Parthes si généreux n'ont pris le même plaisir d'imaginer des chevaliers ou des princes français aussi accomplis, dont les aventures n'eussent

(1) *Septième édition*, 1693, p. 12-13.

pas été moins plaisantes. » Une autre dame s'étonne que dans tous les romans l'on n'entende parler que de rois et d'empereurs. Elles s'intéresserait volontiers à des personnes d'un moindre rang, mais de bonne naissance cependant. Ainsi, d'une part, Segrais, par la forme et le titre qu'il donne à son livre, le met sous le patronage de la nouvelle espagnole et de l'*Heptaméron*, d'autre part, s'il entend continuer la tradition du roman héroïque, c'est en s'inspirant de l'histoire comme le roman héroïque avait fait, ou plutôt mieux qu'il n'avait fait. Il considère l'histoire comme son domaine, quitte à ne s'y aventurer que prudemment.

Des six nouvelles dont se compose le recueil de Segrais, deux seulement, la première et la troisième, présentent le récit de faits censés contemporains. La sixième, *Floridon ou l'amour imprudent*, a pour héros ce Bajazet que Racine mit à la scène. Peut-être Segrais avait-il, avant Racine, remarqué que « l'éloignement des lieux » produit les mêmes effets que « l'antiquité du temps ». La cinquième nouvelle : *Aronde ou les amants déguisés*, relate un épisode du règne de Charles VI. La quatrième : *Matilde ou l'heureuse reconnaissance*, nous transporte au temps de Guillaume le Conquérant. Quant à la seconde : *Adélaïde, comtesse de Roussillon, ou l'amour constant*, elle se place dans un vague moyen âge.

Toutefois, quand il aborde les sujets historiques, Segrais n'a aucune des sottises prétentions de La Calprenède. Il prend plus volontiers le ton dégagé de l'homme du monde qui a horreur du pédantisme. Voyez, par exemple, de quelle manière désinvolte il commence sa seconde nouvelle :

Il régnoit un prince en Provence il y a si longtemps que je ne suis pas même bien certaine si c'étoit un Comte de Provence ou un Roi d'Arles... Il me suffit que ceux dont j'ai appris mon Histoire étoient gens de si grande probité que pour tous les biens du monde, ils n'auroient pas voulu dire un mensonge, et si sçavans dans l'Histoire qu'ils citeroient fort bien les Auteurs dont ils l'ont tirée : de sorte que sur leur parole je ne crains point d'assurer qu'il n'y a rien de si véritable.

Libre à nous de croire ou de ne pas croire à l'existence des sources historiques du récit. Segrais songe bien plus à divertir ses lecteurs qu'à leur enseigner l'histoire. C'est ainsi qu'il lui arrive, tout comme à M^{lle} de Scudéry, de peindre sous des noms anciens des événements contemporains. La cinquième nouvelle, sous couleur de nous raconter les divisions des maisons de Bourgogne et de Bourbon au temps de Charles VI, est remplie d'allusions aux événements de la Fronde. Il nous faut reconnaître, paraît-il, la Grande Mademoiselle sous les traits d'Agnès de Bourgogne, M. le Prince sous ceux du

comte de Clermont. « Les deux époques, dit un indulgent critique, sont si bien ajustées que l'on est tenté de se demander quelle est celle qui a servi de calque à l'autre (1) ».

D'autre part, Segrais remplit ses nouvelles d'incidents romanesques tels que l'histoire n'en fournit guère. Une jeune fille, sous costume masculin, accomplit les plus surprenants exploits parmi l'équipage d'un pirate marocain; elle devient capitaine d'un vaisseau et retrouve à point nommé son amoureux, perdu au milieu de la Méditerranée, sur une barque désemparée (2^e nouvelle). Un jeune homme, enlevé à sa famille à l'instant de sa naissance, devient favori du roi d'Ecosse, tombe amoureux de sa sœur jumelle, et apprend le secret de sa naissance au moment de la conduire à l'autel (4^e nouvelle). Ce ne sont qu'enlèvements, reconnaissances, naufrages, travestissements. Au milieu de ces péripéties se déroulent des conversations galantes délicates et un peu languettes. L'histoire ne fournit évidemment ici qu'un cadre et qu'un prétexte. Mais Segrais y tient, comme la plupart de ses contemporains, pour des raisons d'art. Comme l'une de ses belles narratrices, il aime « que les choses soient passées depuis plusieurs siècles », et il lui semble « qu'elles en sont plus vénérables ».

C'est aux nouvelles de Segrais que se rattache tout naturellement la première œuvre de M^{me} de La Fayette, sa *Princesse de Montpensier*, qui parut sans nom d'auteur en 1662. Le mince volume est précédé d'un *Avis du libraire au lecteur*, important à citer, car il laisse transparaître certaines intentions de l'écrivain :

Le respect que l'on doit à l'illustre nom qui est à la teste de ce livre et la considération que l'on doit avoir pour les éminentes personnes qui sont descendues de ceux qui l'ont porté, m'oblige de dire... en donnant cette histoire au public qu'elle n'a été tirée d'aucun manuscrit qui nous soit demeuré du temps des personnes dont elle parle. L'auteur ayant voulu, pour son divertissement, écrire des aventures inventées à plaisir, a jugé plus à propos de prendre des noms connus dans nos histoires que de se servir de ceux que l'on trouve dans les romans, croyant bien que la réputation de Madame de Montpensier ne seroit pas blessée par un récit effectivement fabuleux.

Voilà bien l'opposé des prétentions auxquelles nous avait habitués le roman héroïque. Loin de vouloir usurper le rôle de l'historien, M^{me} de La Fayette prévient elle-même le lecteur qu'il trouvera dans le livre une simple fiction, où l'auteur a cherché d'abord son propre divertissement. Pure invention, M^{me} de La Fayette nous le

(1) Brédif, p. 171.

fait savoir, que les mystérieuses amours de la princesse avec le duc de Guise, pure invention que le touchant dévouement du comte de Chabannes. Quelques noms sonores et fameux, Montpensier, Guise, Anjou, voilà, au dire de la préface, tout ce que le roman nous offrira d'historique.

Pourquoi donc aller chercher ces noms et courir le risque, prévu par la préface, d'offenser leurs possesseurs actuels ? C'est que M^{me} de La Fayette partage les idées de la princesse Aurélie, et préfère « des chevaliers et princes français » à des Scythes ou à des Parthes invraisemblables. Le bon sens de M^{me} de La Fayette, son goût naturel pour la vérité, l'ont conduite à réduire autant qu'elle l'a cru possible cet éloignement dans le temps et dans l'espace que ses devanciers avaient, au contraire, poussé jusqu'aux extrêmes limites. Mais il ne lui est pas venu à l'idée, voulant raconter une histoire d'amour sérieuse, de mettre en scène des personnages imaginaires et contemporains. Comme Segrais, et comme tout le monde de son temps, elle a cru le recul historique et le milieu aristocratique indispensables à la dignité du genre qu'elle traitait.

C'était d'ailleurs une idée fort heureuse de donner pour cadre à un roman historique l'époque des guerres de religion. Sans doute, M^{me} de La Fayette ne cherche guère à distinguer les Français du xvi^e siècle de ceux du xvii^e. Elle prête aux premiers des qualités de délicatesse, de raffinement et de bon ton que les seconds ne possédaient encore qu'exceptionnellement en 1660. Tout au moins, le contraste entre la réalité et la fiction n'est-il plus choquant comme lorsqu'on donnait « l'air et l'esprit français à l'antique Italie ».

Il y a plus. Tandis que M^{lle} de Scudéry et La Calprenède étaient au fond très ignorants de l'histoire qu'ils prétendaient enseigner, M^{me} de La Fayette eut l'avantage de connaître assez bien l'époque dont elle parlait. C'était d'ailleurs chose assez facile de son temps. Des traditions héréditaires étaient conservées, encore assez fraîches, dans beaucoup de familles aristocratiques. L'histoire du xvi^e siècle revivait dans les livres de d'Aubigné et de de Thou, même dans ceux de Dupleix et de Mézeray. Tout le long du xvi^e siècle, on vit paraître des mémoires relatifs à l'époque des guerres de religion. Le témoignage le plus expressif sur la société de ce temps, l'œuvre de Brantôme, apparaissait enfin à la lumière. Avant même qu'une édition complète eût paru à Leyde en 1665-1666, Louis Le Laboureur avait donné de copieux extraits des biographies dans ses additions aux mémoires de Castelnau (1). Une matière copieuse et

(1) 1659, 2 vol. in-f^o.

aisée s'offrait de ce côté aux romanciers. Ils ne manquèrent pas de s'y jeter, et l'on aurait peine à compter les romans et nouvelles historiques qui, de 1662 à 1700, empruntèrent leur sujet au ^{xvii} siècle français. Ce ne sont pas, en général, les plus mauvais. M^{me} de La Fayette eut le mérite de donner l'exemple et sa *Princesse de Montpensier* est le point de départ de cette abondante série.

Mais bien peu, parmi ceux qui suivirent ses traces, surent se souvenir de leurs lectures avec autant de mesure et d'habileté. Les amours de la princesse de Montpensier sont tout imaginaires. Mais M^{me} de La Fayette les entrelace adroitement à quantité d'intrigues authentiques, politiques ou amoureuses, du règne de Charles IX. Elle n'a inventé ni les projets de mariage entre M^{lle} de Mézières et le duc du Maine, ni les prétentions intéressées du duc de Guise à la main de Marguerite de Valois, ni son mariage avec la princesse de Portien, ni celui de M. de Montpensier le père avec M^{lle} de Guise. Tout cela se retrouve dans les textes du ^{xvi} siècle, et M^{me} de La Fayette a même respecté très suffisamment l'ordre des temps. La chronologie du roman peut être établie avec précision, car c'est presque toujours le rappel d'un événement politique qui fournit la transition entre les diverses phases de l'action. Les premières guerres de religion, avec les paix éphémères qui les interrompent, déterminent l'absence ou le retour de M. de Montpensier, le séjour de la princesse à Paris ou à la campagne. Les péripéties de la guerre, durant l'année 1569, motivent la visite inopinée des ducs d'Anjou et de Guise à Champigny. Le mariage de Charles IX avec Elisabeth d'Autriche est l'occasion du bal masqué pendant lequel la princesse commet une si fâcheuse méprise. Catherine de Médicis, le roi, le cardinal de Lorraine, apparaissent tour à tour à l'arrière-plan. Enfin l'un des héros du roman, l'infortuné Chabannes, périt à la Saint-Barthélemy.

Ainsi, sans prétendre enseigner l'histoire, sans plaquer au milieu du récit des fragments dérobés aux historiens, M^{me} de La Fayette donne cependant très suffisamment l'illusion qu'elle peint une société réelle, qu'elle raconte une biographie authentique. C'est là, sans doute, un des moindres mérites de ce petit livre, gracieux et touchant, auquel la *Princesse de Clèves* a fait peut-être un peu trop de tort. Mais il nous importait surtout de constater ici que M^{me} de La Fayette avait su donner une forme intéressante et neuve au roman, ou plutôt — car désormais le genre aura sa vie propre — à la nouvelle historique.

Ce ne serait pas elle cependant, s'il fallait en croire un contemporain, qui mit décidément en vogue la nouvelle historique. Le mé-

rite en reviendrait à cette aimable folle de M^{me} de Villedieu qui, vers le début du règne personnel de Louis XIV, n'occupa pas moins la société mondaine de ses fredaines galantes que de ses productions littéraires. « Elle mit à la mode, dit Bayle, ces petites historiettes galantes... et fit tomber ces longs et vastes récits d'aventures héroïques, guerrières et amoureuses qui avoient fait gagner tant d'argent aux imprimeurs de *Cassandre*, de *Cléopâtre*, de *Cyrus* et de *Clélie* (1) ».

À la vérité, les premières productions romanesques de M^{me} de Villedieu ne faisaient qu'obéir à la tradition régnante. *Alcidamie* (1661) est une soi-disant histoire marocaine qui raconte, en réalité, des événements français et contemporains, par exemple les aventures de Tancrède de Rohan. L'auteur s'y montre bon élève de M^{lle} de Scudéry avec une moindre puissance d'ennui. *Carmanle*, « histoire grecque » (1668), est un invraisemblable imbroglio d'aventures amoureuses et guerrières dont le Latium et l'Arcadie sont le théâtre. Mais après ces premiers essais, entre lesquels s'intercalèrent des poésies galantes et quelques pièces de théâtre, M^{me} de Villedieu en vint assez rapidement à une forme romanesque intéressante, et qui lui est toute personnelle, dans son *Journal amoureux* (1669), et surtout dans les *Annales galantes* (1670).

Rompant avec ses premiers errements, elle proteste, dans le curieux avant-propos de ce dernier ouvrage, contre ce qu'elle appelle « la licence d'écrire des intrigues vivantes ». Le public est prévenu qu'il ne trouvera point dans le livre des personnes et des actions contemporaines sous le voile d'une transparente fiction. « Les *Annales galantes* sont des vérités historiques. » Elles présentent non des « fables ingénieuses », mais « des traits fidèles de l'histoire générale ».

Sommes-nous donc revenus aux méthodes et aux insoutenables prétentions d'un La Calprenède ? Non point. Ce que M^{me} de Villedieu emprunte directement à l'histoire, c'est l'intrigue amoureuse elle-même qui fait le fond de ses récits. Au lieu de prêter aux Cyrus et aux Pharamond d'imaginaires passions sous prétexte que ces héros ont dû vraisemblablement en éprouver de véritables, M^{me} de Villedieu extrait des historiens les plus graves d'authentiques anecdotes amoureuses. Elle les isole du contexte, les groupe à sa fantaisie et en fait la matière de ses galants recueils (2).

(1) *Dictionnaire*, article *Jardins* (Marie-Catherine des).

(2) M^{me} de Villedieu avait eu un précurseur, le s^r de Grenaille, auteur des *Amours historiques des princes* (1642). Ce recueil contient « six narrations véritables », sous les titres suivants : *L'amour jaloux*, ou *D. Jean, prince de Portugal* ;

Pour bien prouver qu'elle n'a pas inventé le fond de ses histoires, elle allègue volontiers ses sources. Les *Annales galantes* sont précédées d'une copieuse « Table des matières historiques ». On y voit figurer Frisin et Turcelin, Platus et Baronius, ainsi que mainte autre imposante autorité. A la vérité, les références de M^{me} de Villedieu ne sont pas fort précises. Il lui arrive de renvoyer sommairement à « l'histoire d'Angleterre » ou à « l'histoire d'Espagne ». Ou bien encore elle invoque « des mémoires particuliers » un peu mystérieux. Son érudition n'est peut-être pas d'une solidité à toute épreuve. Mais elle en demande pardon le plus gentiment du monde :

Si la fidélité de cette Table ne satisfait pas les Lecteurs ou qu'elle leur paroisse suspecte de quelque négligence, je les supplie de suspendre leur jugement jusques à ce que l'Auteur des *Annales* leur soit connu. Quand ils sçauront quel il est, ils jugeront qu'il mérite un peu d'indulgence sur l'érudition et peut-estre avoueront-ils qu'il y a plus de science dans cet Ouvrage qu'ils n'en avoient attendu de luy.

Naturellement M^{me} de Villedieu ne fait pas de simples extraits. « La majesté des matières historiques, dit-elle, ne permet pas à l'historien judicieux de s'étendre sur les incidens purement galans, il ne les rapporte qu'en passant. » L'auteur des *Annales galantes* doit à ses lecteurs un peu plus de détails, et ces détails, pour l'ordinaire, la situation même les suggère : « Quant l'histoire d'Espagne m'apprend qu'une Comtesse souveraine de Castille suivit en France un Pèlerin de Saint-Jacques, je présuppose que cette grande résolution ne se prend pas dans un moment : il faut se parler, il faut se voir pour s'aymer jusqu'à cet excez. » M^{me} de Villedieu ajoutera donc à l'histoire « quelques entrevues secrètes et quelques discours amoureux ». Si elle ne fait pas tenir à ses héros le langage qu'ils ont réellement tenu, ce sera du moins un langage conforme à la vraisemblance. M^{me} de Villedieu se fie pour cela à son jugement mieux qu'aux mémoires les plus circonstanciés. Il lui suffit, d'ail-

L'amour furieux, ou D. Pedro, roi de Portugal ; L'amour efféminé, ou Néron, mari de Poppea Sabina ; L'amour désespéré, ou Rhadamiste, roi d'Arménie ; L'amour ambitieux, ou Néron, fils d'Agrippine ; L'amour infidèle ou Chilpéric, mari de Frédégonde. « Vasconcellos, dit l'auteur dans sa préface, est mon garant pour les deux histoires de Portugal, Tacite pour les amours de Néron et de Rhadamiste, et tous ceux qui ont parlé de Chilpéric traitent le sujet de mon amour infidèle. » Effectivement les six récits sont assez directement inspirés des historiens selon une méthode comparable à celle de M^{me} de Villedieu. Mais le livre de Grenaille paraît avoir eu peu de retentissement et n'avoir pas suscité d'imitateurs immédiats,

leurs, de faire appel à l'expérience de tous les jours, à sa riche expérience personnelle. L'amour n'est pas, à ce qu'elle croit, chose changeante selon les lieux ou les temps. « On est homme aujourd'hui comme on l'estoit il y a six cents ans : les loix des Anciens sont les nostres, et on s'aime comme on s'est aimé... Il n'est pas plus extraordinaire de voir un Amant de 1669 faire l'amour comme on le faisoit en 950, que de voir un enfant qui naist cette année estre composé des mesmes parties qui composoient les enfans d'Adam et des Patriarches. »

Le livre tient assez bien les promesses de la préface. Au sortir des fadeurs et des extravagances du roman héroïque, il apporte à l'esprit un repos plein d'agrément. M^{me} de Villedieu a peu de style, mais, d'instinct, elle sait conter. Elle badine avec grâce et ne se prend pas au sérieux plus qu'il ne convient. On ne rencontre chez elle ni la préciosité affectée, ni les sentiments guindés. Sa morale est facile et l'amour, dans ses récits, a toujours raison, un amour qui ne se pique d'ailleurs ni de sentiments éthérés, ni d'héroïque constance. Amie de Molière, elle partage les indulgences du grand homme pour les expansions de la libre nature et sa haine pour les hypocrites. Elle refait Tartufe à sa manière dans un de ses récits intitulé *les Fralicelles*. Tel qu'il est, avec son allure ironique et légère et sa franche inspiration, l'ouvrage de M^{me} de Villedieu mérite une place honorable dans la littérature romanesque du XVII^e siècle. Il est encore un de ceux dont les changements de la mode ont le moins fané les attraits.

Ainsi, le XVII^e siècle avait, vers 1670, successivement ébauché les principales formes dont soit susceptible le roman historique. Placer dans un milieu historique vrai des personnages et une intrigue imaginaires, c'est ce qu'avait voulu faire, dans l'*Astrée*, Honoré d'Urfé. Entremêler à des événements purement romanesques quelques indications, quelques fragments de récit empruntés aux historiens, c'est ce qu'avait fait Desmarets dans son *Ariane*. Prendre pour personnages les héros les plus fameux des temps anciens et leur prêter des aventures extravagantes dont les historiens auraient oublié de parler, ce fut la méthode du roman héroïque et surtout de La Calprenède. Représenter, sous des noms historiques et dans un cadre faussement antique, la société mondaine contemporaine, telle fut l'entreprise de M^{lle} de Scudéry. Ramener le roman historique au bon sens et le réduire aux dimensions de la nouvelle espagnole, ce fut le bienfait de Segrais et de M^{me} de La Fayette. Demander enfin à l'histoire l'intrigue fondamentale d'un court récit romanesque et développer agréablement les sèches in-

dications d'un grave historien, tel est le procédé que M^{me} de Ville-dieu, la première, semble avoir réussi à mettre en faveur.

Il n'est pas sûr que cette forme, la dernière éclosé, soit la meilleure que puisse revêtir le roman historique. Mais on comprend quelle séduction elle pouvait exercer sur les lecteurs du xvi^e siècle. Ceux-ci s'étaient habitués à ne plus guère chercher dans l'histoire que l'intérêt moral et romanesque. Pour satisfaire le goût de son public, l'historien devait prendre le caractère d'un moraliste averti et d'un narrateur adroit. Et voici maintenant que les romanciers empruntent le fond de leurs récits à l'histoire, aux parties de l'histoire qu'ils jugent les plus agréables. La fusion — ou la confusion — semble prochaine entre deux genres littéraires qui, depuis plus d'un siècle, convergeaient l'un vers l'autre. Bientôt l'on prendra pour de l'histoire un mélange adroit de données véridiques et de développements imaginaires. C'est précisément ce mélange que réalisera à merveille l'abbé de Saint-Réal dans quelques-uns de ses principaux ouvrages.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les origines et la jeunesse de l'abbé de Saint-Réal (1)

Il est assez rare qu'un écrivain parvienne à un degré remarquable de notoriété sans que le public qui lit et admire ses œuvres soit informé au moins des grandes lignes de sa biographie. Tel fut cependant le sort de l'abbé de Saint-Réal. Les littérateurs français qu'il avait connus de son vivant négligèrent, sauf de rares exceptions, de parler de lui dans leurs écrits. Et quand il fut mort, que sa génération tout entière eut disparu, au moment où justement son œuvre recevait les honneurs de fréquentes rééditions, personne n'était plus en état de dire ce qu'il avait été et comment il avait vécu.

Les ouvrages de feu l'Abbé de Saint-Réal sont beaucoup plus connus que sa personne, écrivait en 1717 un bibliographe. Ni lui-même ni personne après

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1^o TEXTES :

Lettres de Saint-Réal, de Varillas, de Bayle. (*Notes et documents*, I et III. — Bayle, *Lettres choisies*, Rotterdam, 1714, 2 vol. in-12.)

[SAINT-RÉAL]. *Réconciliation du mérite et de la fortune*. A Paris chez Claude Barbin, 1665, in-12, 60 p.

M^l^{rs} DE SAINT-MAURICE. *Lettres sur la cour de Louis XIV*, publiées avec une introduction et des notes par JEAN LEMOINE, Paris, Calmann-Lévy, 1911-1912.

2^o OUVRAGES CONSULTÉS :

BOIVIN. *Mémoire pour l'histoire de la Bibliothèque du Roy*. Bibliothèque nationale. Manuscrits, fonds français, n^o 22571.

Avertissement sur l'édition des *Œuvres complètes* de Saint-Réal, de 1722 (par PROSPER MARCHAND) et sur l'édition de 1745 (par l'abbé PÉRAU). Ces avertissements sont reproduits dans la plupart des éditions ultérieures.

VIGNEUL MARVILLE. *Mélanges d'histoire et de littérature*. Paris, 1725, t. II.

[NICERON]. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*. Tome II, p. 134-139. Paris, 1727.

Varillasiana ou ce que l'on a entendu dire à M. Varillas, historiographe de France, mis au jour par M. Boscheron. Amsterdam, 1734 (*)

(*) La première rédaction de cet ouvrage se trouve dans un ms. de la Bibliothèque nationale (fonds français, n^o 24328). Dans cette rédaction manuscrite, les entretiens de Varillas, qui forment la substance du livre, sont datés et s'échelonnent de 1696 à 1694.

lui n'a pris la peine de nous donner un abrégé de sa vie. Tout ce que j'en ai pu apprendre revient à ceci, qu'il étoit Savoyard, de Chambéry, mais qu'il passa la meilleure partie de sa vie hors de son pays (1).

Le premier éditeur des *Œuvres complètes* de Saint-Réal se montre, en 1722, à peine un peu mieux renseigné :

M. l'Abbé de Saint-Réal est si peu connu, qu'on ignore jusqu'à son Nom de Batême, et qu'on ne sait pas même si le nom de Saint-Réal est celui de sa Famille, ou bien celui du Lieu de sa Naissance, ou bien enfin celui de quelque Terre ou de quelque Abbaye qu'il ait possédée. La date d'un de ses Écrits sembleroit favoriser l'un ou l'autre de ces derniers Sentimens ; mais, ce n'est là qu'une foible Conjecture, sur laquelle il n'y a pas apparemment

MORÉRI. *Le grand dictionnaire historique, nouvelle édition*, Paris, 1759; tome IX, 2^e partie, p. 59.

PROSPER MARCHAND. *Dictionnaire historique, ou mémoires critiques et littéraires concernant la vie et les ouvrages de divers personnages distingués particulièrement dans la République des Lettres*. La Haye, 1758-1759, t. II, p. 164.

G. O. FALLETTI DI BAROLO. *Memorie spettanti alla vita ed alle opere dell' Abate di S. Real* (Piemontesi illustri, Torino, t. V, 1787).

J.-L. GRILLET. *Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départemens du Mont-Blanc et du Léman*, Chambéry, 1807 ; t. II, p. 127.

A. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*. Paris, 1853 ; t. II, p. 283-320.

A. DE FORAS. *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie* (en cours de publication ; tome I, 1863).

E. BURNIER. *Histoire du Sénat de Savoie et des autres compagnies judiciaires de la même province* (Mémoires de l'Académie de Savoie, seconde série, tomes VI et VII, Chambéry, 1864).

LEROY. *Étude sur Saint-Réal*, Chambéry, 1866 (Discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la Cour impériale de Chambéry, le 3 novembre 1866).

Lettres, instructions et mémoires de Colbert, publiés par PIERRE CLÉMENT ; tome V, 1868, Appendice X.

L. DELISLE. *Le cabinet des manuscrits de la bibliothèque impériale*, tome I, Paris, 1868.

D. PERRERO. *L'abbate di Saint-Réal istoriografo, cortigiano e politico, rivelazioni autobiografiche* (Curiosità e ricerche di storia subalpina, Puntata VI, Torino, 1876).

G. CLARETTA. *Sui principali storici piemontesi e particolarmente sugli storiografi della R. Casa di Savoia, memorie storiche, letterarie, biografiche*. Torino, 1878.

FR. MUGNIER. *Les registres des entrées à l'audience du Sénat de Savoie*, tome I (1559-1629), Paris, 1898 ; tome II (1631-1792), Paris, 1900.

EM. PLAISANCE. *Histoire des Savoyens*, 1910 (Mémoires de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie, tomes XLVIII et XLIX).

(1) De Sallengre. *Mémoires de littérature*, t. II, 2^e partie, p. 105. Cet écrivain est d'ailleurs curieux de renseignements biographiques, et son recueil contient de copieuses notices sur Sarasin, Regnier-Desmarais, Taneguy Le Fèvre, d'Aubignac, etc.

beaucoup de fonds à faire. Quoi qu'il en soit il est né en Savoie, mais on ne sait ni où, ni quand. Il vint fort jeune en France ; et, après y avoir été pendant quelque tems Disciple du fameux Varillas, avec lequel il se brouilla pour certains Papiers que celui-ci prétendoit qu'il lui avoit enlevés, il ne tarda point à se faire connoître à Paris.

Quelques années plus tard, un rédacteur du *Journal de Trévoux*, choqué par cette ignorance des éditeurs de Saint-Réal, fit quelques recherches en vue d'y remédier. Des lignes qui suivent proviennent tout ce que les éditeurs et biographes du XVIII^e siècle ont connu et répété de précis touchant la famille et les origines de Saint-Réal :

Nous avons trouvé que cet auteur étoit né à Chambéri, et y avoit reçu au Baptême le nom de César. Son ayeul étoit Juge Mage de Tarentaise, et son père fut conseiller au Sénat de Chambéri. Son nom de famille étoit Vichard et Saint-Réal n'est qu'un nom de terre. Ceux qui seront curieux de sçavoir plus de particularitez sur ce sujet, pourront désormais s'en instruire aisément, parce qu'il ne s'agit que de s'en informer à Chambéri même, où cette famille subsiste encore et tient un rang considérable. (*Journal de Trévoux*, janvier 1725, p. 48.)

Pour en savoir davantage, nous suivrons le conseil du journaliste de Trévoux. Nous irons prendre des informations en Savoie où les registres des paroisses, les archives du Sénat et les travaux des généalogistes (1) nous donneront de précieux renseignements sur la famille de Saint-Réal. Nous irons même un peu plus loin. Nous pousserons jusqu'à Turin où des lettres de Saint-Réal, conservées à l'*Archivio di Stato*, lèveront un grand nombre des difficultés soulevées par la biographie de notre auteur. Parmi ces lettres se trouve une sorte de mémoire apologétique que Saint-Réal, vers la fin de sa vie, adressa au duc de Savoie dans des circonstances que nous exposerons plus loin. Ce mémoire surtout nous fournira quantité de précieuses indications grâce auxquelles nous espérons faire apparaître dans son vrai jour la physionomie de l'auteur célèbre, et bien peu connu tout à la fois, de *Dom Carlos* et de *La Conjuration des Espagnols contre Venise* (2).

(1) Il faut citer au premier rang l'*Armorial de Savoie*, remarquable publication commencée par M. le Comte Amédée de Foras, un arrière-petit-neveu de notre Saint-Réal, et continuée par les soins éclairés de M. le Comte de Mareschal. Malheureusement l'ordre alphabétique, suivi par cette publication, ne permettra pas avant longtemps que l'*Armorial* nous donne la généalogie des Vichard de Saint-Réal.

(2) L'existence de ces lettres a été signalée par Domenico Perrero qui en a publié des fragments importants (*Curiosità e ricerche di storia subalpina*, puntata VI, 1876). Une publication partielle en a été faite également par Gaudentio Claretta dans son livre sur les historiographes de Savoie.

I

Au centre du vieux Chambéry, au n° 5 de la rue qui s'appelle maintenant rue Saint-Réal, et qu'empuantissait autrefois un infect ruisseau charriant des immondices, on peut voir encore un ancien hôtel, qui était au xvii^e siècle la demeure familiale des Vichard. C'est une bâtisse peu souriante et sans grâce, non dépourvue cependant d'une certaine dignité renfrognée, s'éant à l'habitation d'un sénateur de Savoie. Une sorte de tourelle à pans coupés, renfermant un escalier tournant de pierre, fait saillie à gauche de la façade. De cette tourelle se détache un mur bas, couvert de lierre, qui vient s'appuyer à l'hôtel voisin, plus majestueux. Derrière ce petit mur, une étroite cour sombre, et derrière encore, l'hôtel lui-même, irrégulièrement percé d'étroites fenêtres. Cet hôtel a une autre façade. Nous y parvenons en revenant à l'actuelle rue de Boigne et en nous engageant dans un de ces étroits couloirs, surmontés d'étages qui abondent dans le vieux Chambéry. De ce côté l'habitation apparaît moins étriquée et moins sombre. Un assez bel escalier donne accès à la porte d'entrée et un peu de soleil arrive l'après-midi jusqu'à cette façade, à la faveur d'un autre couloir, plus dégagé celui-là, qui donne juste en face de l'hôtel. L'endroit n'en demeure pas moins sévère et triste. Il ne pouvait que l'être plus encore autrefois (1).

C'est là que vint s'établir, sans doute dans le premier quart du xvii^e siècle, une famille déjà en vue dans le pays et originaire de Moutiers. Le plus ancien membre de cette famille auquel nous puissions remonter est un certain Claude Vichard, de qui nous ne connaissons que le nom (2). Son fils, « maître Pierre Vichard, citoyen de Moutiers », nous est connu par un acte de 1544 (3). Pierre Vichard eut pour fils Claude-François Vichard (4). Celui-ci semble avoir le premier donné à la famille un certain éclat, par sa fortune et par les fonctions qu'il exerça. Il était, à la fin du xvi^e siècle,

(1) Toute voisine était la maison que Rousseau habita en 1732 avec M^{me} de Warens, et dont il fait une sombre description au livre V des *Confessions*. Au xviii^e siècle, l'hôtel passa à la famille de Coisya, alliée aux Vichard de Saint-Réal (Renseignements communiqués par M. Bouvier, de Chambéry).

(2) Ce nom de Vichard paraît dériver, par l'intermédiaire d'une forme Vui-chard, de Guichard, nom d'origine germanique. De même le nom de famille de la mère de Saint-Réal, Vulliet, se rattacherait à Guilelm par l'intermédiaire de la forme Guillet (Gonthier, *Origine des noms de famille savoisiens*, 1910, p. 5).

(3) Documents de l'Académie de La Val d'Isère, p. 121.

(4) Nommé Jean-François dans certains documents (Mugnier, t. I, p. 93).

avocat au Sénat de Savoie et fut nommé dans la suite juge-mage de Tarentaise et sénateur (1). Ce dernier titre comportait l'ano-blissement (2). Claude-François s'était encore rattaché à la magis-trature savoyarde par son mariage. Il avait épousé Claudine d'A-nières, fille de Jean-Denis d'Anières, seigneur de Veigié, qui fut mem-bre du Sénat de Savoie en 1593 et mourut le 23 février 1608 (3). Claude-François Vichard et sa femme Claudine sont les grands pa-rents paternels de l'abbé de Saint-Réal.

En 1633, Claude-François obtint pour son fils Balthasard, moyen-nant mille ducats, la survivance dans les fonctions de juge-mage de Tarentaise (4). Par la suite, Balthasard entra lui-même au Sénat (5). Il fut aussi juge-mage pour la Savoie (6). Il avait encore suivi l'exemple paternel en épousant, lui aussi, une fille de sénateur, Sylvie Vulliet de la Saunière, fille de Jean-Jacques Vulliet et de Françoise Langlois. Ce mariage eut lieu antérieurement au mois d'avril 1636 (7). Il en naquit deux fils, Louis et César. Louis, qui était l'aîné, devint avocat au Sénat (8). Sa postérité subsiste encore aujourd'hui (9). César, à qui l'on fit embrasser l'état ecclésiastique, s'illustra dans les lettres sous le nom d'abbé de Saint-Réal.

(1) Les juges-mages, ou juges ducaux, jugent en première instance tous les procès civils et quelques causes criminelles, le Sénat de Savoie, cour régulière d'appel, pouvant d'ailleurs retenir certaines affaires. En deçà des Alpes, il y avait anciennement sept juges-mages, ceux de Savoie, de Bresse, de Bugey, de Maurienne, de Tarentaise, de Chablais, de Gex et de Tergnier. (Burnier p. 292. Cf. De Soirier d'Evires. *Notice historique sur l'organisation de la justice et de la magistrature en Tarentaise du XII^e au XIX^e siècle*. Chambéry, 1880.) Claude-François Vichard fut nommé, le 15 septembre 1598, juge-mage de Tarentaise en remplacement de Jean d'Avrieux (Foras, t. I, p. 82). Il entra au Sénat en 1617 (Mugnier, t. I, p. 92).

(2) Cf. Burnier, *Histoire du Sénat de Savoie*, t. I, p. 311 : « La seule qualité de membre du Sénat confère d'importants privilèges, tels que la noblesse, l'exemption des impôts et le droit d'être jugé par la cour elle-même, chambres réunies. »

(3) Foras, t. I, p. 56 ; Mugnier, t. I, p. 75.

(4) Plaisance, t. I, p. 464.

(5) En 1653, selon Leroy, p. 8. Cette date me paraît douteuse.

(6) Leroy, p. 8.

(7) D'après le testament de Jean-Jacques Vulliet (communication de M. le comte de Mareschal)

(8) Mugnier, t. II, p. 25.

(9) Louis Vichard était né au plus tôt en 1638. Son frère César et lui sont qua-lifiés de « mineurs de 25 ans, majeurs de 14 » dans un acte du 7 septembre 1663 par lequel, leur père étant décédé, ils sont mis en curatelle (Archives du Sénat de Savoie ; publié par Leroy, *op. cit.* Appendice). Louis Vichard épousa, en 1668, Anne-Philiberte de Gruel, née le 20 juin 1645. Il mourut jeune encore, et fut enterré le 9 juin 1672 (registres paroissiaux de Chambéry). Sa veuve se maria, le 4 avril 1674, avec N^e Janus Monthouz de Barrioz (Foras, t. IV, p. 135) et

Le lieu et la date de naissance de César Vichard demeurent incertains. Les affirmations des anciens biographes ne reposent sur rien de précis ni de sûr (1). Le plus sage paraît être de s'en remettre pour la date aux indications données par Saint-Réal lui-même. Il aurait eu 19 ans, d'après le mémoire apologétique, au moment du premier mariage de Charles-Emmanuel II. Ce mariage eut lieu le 4 mars 1663. D'autre part, Saint-Réal se donne 48 ans dans une lettre du 18 avril 1691. Ces deux indications sont concordantes. Il en résulterait que Saint-Réal naquit entre avril 1643 et mars 1644 (2).

On ne trouve pas à cette date l'acte de baptême de César Vichard aux registres paroissiaux de Chambéry, lesquels, il est vrai, semblent présenter des lacunes. Mais il n'est nullement certain qu'il soit né à Chambéry. Outre que la famille Vichard n'avait point rompu ses attaches avec la ville de Moutiers (3), elle possédait, à une vingtaine de kilomètres de Chambéry, dans la vallée de l'Isère, au centre d'un des plus beaux paysages du monde, le domaine seigneurial de Saint-Réal, acquis par Claude-François Vichard en 1638 (4). On peut encore voir aujourd'hui, à faible distance de la route qui suit l'Isère, entre Saint-Jean-de-la-Porte et Saint-Pierre d'Albigny, une grande bâtisse, de style médiocre, alignant ses longues rangées de fenêtres.

mourut à Annecy le 8 octobre 1694 (Foras, t. III, p. 185). Louis Vichard laissait un fils, François Vichard de Saint-Réal, baptisé le 2 avril 1671. Un petit-fils de ce François, Jacques-Alexis Vichard de Saint-Réal (1746-1832), fut un personnage considérable dans le royaume de Sardaigne, laissa un certain nombre d'écrits scientifiques et épousa Anne de Maistre, sœur de Joseph et Xavier de Maistre (Cf. Grillet, t. III, p. 261). Une arrière-petite-fille de ce même François, Michelle-Prospère, épousa François-Amable de Marclay. Cette branche est encore existante (Communication de M. le Comte de Mareschal). Jacques-Alexis eut pour petit-fils le comte Éloi-Amédée de Foras (1830-1899), auteur de l'*Armorial de Savoie*.

(1) « Né en Savoie, mais on ne sait ni où ni quand » (Préface de 1722). « Quelque temps après le commencement du xvii^e siècle » (Préface de 1745). « Nacque sullo spuntar dell' anno 1639, à Chambéry » (*Piemontesi illustri*, t. V). « Il naquit à Chambéry, quelque temps après le commencement de l'an 1639. » (Grillet, t. II, p. 127). L'auteur de la notice sur Saint-Réal, dans les *Piemontesi illustri*, prétend tenir ses renseignements de Jacques-Alexis Vichard de Saint-Réal (Cf. note ci-dessus). Il y a bien aux registres paroissiaux de Chambéry des actes de baptême d'enfants Vichard, le 9 mai et le 28 septembre 1639. Mais ces enfants appartiennent à une autre famille, ou tout au moins à une autre branche.

(2) Perrero, p. 208.

(3) Il y subsista sans doute quelque branche de la famille. Ainsi l'on trouve, en 1741, un Jean-Philippe Vichard, juge en Tarentaise, qui n'est point de la descendance de Louis Vichard (De Soirier d'Evires, *op. cit.*).

(4) Claretta, p. 258, n. 1 (d'après une communication de M. de Foras).

C'est le château de Saint-Réal, d'où notre auteur data l'un de ses écrits. Il se peut que ce soit son lieu de naissance. Malheureusement l'hypothèse n'est pas vérifiable, les registres de Saint-Jean-de-la-Porte, paroisse d'où dépend le château, ne remontant pas au delà de 1688.

Que le jeune César ait fait ses premiers pas dans les rues sombres du vieux Chambéry ou dans la riante campagne de Saint-Jean-de-la-Porte, nous ignorons à peu près tout de son enfance et de son adolescence. Nous savons seulement qu'il fit ou termina ses études à Lyon, chez les Jésuites (1). Des biographes ont répété qu'il vint à Paris dès l'âge de 16 ans (2). C'est encore une allégation contredite par Saint-Réal lui-même. Le passage du mémoire apologétique que nous allons transcrire est capital, puisqu'il nous renseigne à la fois sur ses débuts littéraires et sur les circonstances qui décidèrent de toute sa carrière :

Si j'ai passé la meilleure partie de ma vie en France, ce n'est pas faute d'estre bon Savoyard. A l'âge de dix-neuf ans, je fis à l'occasion du premier mariage de feu S. A. R. (3) une pièce en vers à l'honneur de la maison de Savoie, qui a été le premier fondement de ma réputation à Paris. S. A. R. en fut si touché qu'il voulut commencer à m'établir par une charge de gentilhomme servant, mais une mère cruelle, qui me vouloit faire ecclésiastique malgré moi, rompit le coup par les amis qu'elle avoit à la Cour.

Ceci se passait, avons-nous dit, en 1663. Saint-Réal venait de perdre son père (4), ce qui explique le rôle prépondérant joué par la mère dans cette circonstance importante. D'autre part, Saint-Réal écrivait, le 21 octobre 1672, au marquis de Saint-Thomas, ministre du duc de Savoie :

Je subsiste à Paris d'une pension du Roi que j'eus dix-huit mois après y estre arrivé et qui dure depuis huit ans.

Cadet de famille, sacrifié apparemment au maintien du patri-

(1) Lettre du m^{ls} de Saint-Maurice du 22 mars 1673.

(2) *Piemontesi illustri*, t. V, p. 321 : « In età di sedici anni spiegò l'ali dal patrio nido ed avviossi in Francia. » Grillet, t. II, p. 127 : « L'abbé de Saint-Réal... s'était rendu, à l'âge de seize ans, à Paris, où il fit ses études chez les Jésuites. »

(3) Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel II, avait épousé Françoise d'Orléans, fille puînée de Gaston de France, duc d'Orléans. Le duc et sa jeune femme firent leur entrée solennelle à Chambéry le 21 mars 1663 et y séjournèrent jusqu'au 14 avril. (Mugnier, t. II, p. 28-37). Ce fut peut-être ce séjour qui donna l'éveil à la Muse du jeune Saint-Réal.

(4) Cf. p. 87, n. 9.

moine entre les mains de l'aîné, ce fut donc vraisemblablement vers la fin de l'année 1663 qu'il résolut de venir à Paris tenter la fortune. Nous allons voir avec quel succès.

II

Les débuts, du moins, furent assez encourageants. Nous trouvons en effet, à l'année 1665, dans la liste des gratifications faites par Louis XIV aux savants et aux hommes de lettres français et étrangers, mention de notre jeune Savoyard pour une somme de six cents livres (1). La même année encore, nouvelle gratification avec le libellé suivant :

Au sieur de Saint-Réal, la somme de 600 livres pour, avec pareille somme qu'il a cy devant reçue, faire celle de 1200 livres que le roy luy a ordonnée par gratification...

Le genre de mérite et deservices que le gouvernement de Louis XIV entendait reconnaître chez l'abbé de Saint-Réal est indiqué, pour l'année 1666, de la façon suivante :

Au sieur de Saint-Réal, en considération de la revue qu'il fait de plusieurs manuscrits pour la bibliothèque royale, 1200 livres.

En 1667, encore une gratification de douze cents livres « au sieur de Saint-Réal, bien versé dans l'histoire ». De 1668 à 1670 inclus, la pension tombe à mille livres et le libellé devient le suivant : « Au sieur de Saint-Réal, en considération de son application aux belles lettres ». A partir de 1671, le nom de Saint-Réal ne figure plus dans la liste des pensionnés.

Nous ignorons par quel intermédiaire, ou grâce à quelle protection, le jeune Saint-Réal, peu de temps après son arrivée à Paris, se trouva orienté vers les manuscrits de la bibliothèque royale (2). Mais nous savons qu'il y travailla sous la direction d'Antoine Varillas. Ce personnage qui eut, dans la seconde moitié du xvii^e siècle, une sorte de célébrité, est une assez originale figure que nous font bien connaître divers témoignages contemporains. Notre jeune Savoyard ne put vivre quelques années dans l'intimité de Varillas sans avoir en quelque manière ressenti son influence. Il convient donc que nous fassions connaître ici quelle sorte d'homme était ce Varillas.

(1) *Lettres, instructions et mémoires* de Colbert, publiés par Pierre Clément, t. V, p. 469.

(2) Voir lettre du m^{rs} de Saint-Maurice, du 21 octobre 1672.

Antoine Varillas, né à Guéret en 1624 (1), vint assez jeune à Paris. De 1648 à 1652, il fut historiographe de Gaston, duc d'Orléans (2). Dès ce moment il se rendait familier avec les collections de manuscrits, intéressant l'histoire des derniers siècles, qui existaient soit chez des particuliers, soit à la Bibliothèque du roi. Celle-ci était depuis 1645 sous la direction des frères Dupuy. Varillas s'introduisit auprès d'eux. Il les secondait dans les soins qu'ils donnaient à la bibliothèque tout en faisant, pour son propre compte, d'abondantes lectures et de copieux extraits (3). Lorsque, à la mort de Jacques Dupuy (1645), l'abbé Nicolas Colbert lui succéda dans les fonctions de garde de la bibliothèque, il continua à employer les services de Varillas et lui laissa les mêmes libertés. Varillas tirait de cet emploi de quoi subvenir à ses besoins, qui étaient modestes, et il jouissait d'un logement dans les locaux de la bibliothèque. Malheureusement pour lui, Nicolas Colbert devint, en 1661, évêque de Luçon, et son frère le ministre prit en mains la direction de la bibliothèque. Varillas ne tarda pas à sentir sa situation menacée. Il pria Nicolas Colbert d'intervenir en sa faveur, ce que l'évêque de Luçon fit dans les termes suivants :

Le pauvre M. Varillas eut il y a deux ans des lettres et une charge d'historiographe et fit pour cela beaucoup de dépense à ce qu'il m'a mandé ayant esté obligé d'emprunter 600 livres pour l'enthérinement de ses lettres. Il a esté retranché comme les autres mais avecque ce malheur pour luy qu'il n'a jamais touché un denier de cette charge et qu'au contraire il y a mis du sien. Il m'a prié voiant bien que l'employ qu'il a dans la Bibliothèque ne peut pas durer long tems ny par conséquent la subsistance qu'il en tire, de vous recommander ses intérêts. Il travaille et est capable de rendre bon compte de beaucoup de choses qu'il a leues et dont mesmes il a conféré avecque de fort habiles gens. Il entend assez bien la critique et je ne connois guère d'homme qui ait tant leu ny qui ait tant retenu. Il a beaucoup de simplicité et de candeur, peu ou point du tout de pratique du monde, n'ayant jamais veu que des gens de lettres, et une mine la plus désavantageuse qui se puisse voir, disant luy-même qu'il fait peur au monde. S'il pouvoit vous être utile à quelque chose, je crois qu'il vous serviroit avec fidélité et application et ce seroit une charité de le tirer de la misère où il est, devant à ce qu'il m'a escrit, 2000 livres qu'il a empruntées pour subsister ou pour paier l'enthérinement de ses lettres, après avoir travaillé 22 ou 23 ans dans Paris. Je vous demande pardon de vous tenir si long temps sur cette matière (4)...

(1) Boscheron, *Varillasiana*. Éloge de M. Varillas, p. XIII.

(2) Varillas, *Histoire de Louis onze*. Avertissement.

(3) Boivin, Folio 474.

(4) Lettre inédite du 21 juin 1662 (Bibliothèque nationale, fonds Baluze t. 362, f° 22).

Malgré la protection de Nicolas Colbert, malgré les efforts qu'il fit lui-même directement auprès du ministre (1), Varillas reçut son congé pour la fin de l'année 1663. Après avoir passé dans la bibliothèque du roi « quinze ans entiers », il dut céder ses fonctions et son logement au mathématicien Carcavi. Cependant Colbert continuait d'utiliser ses services. Antérieurement déjà, et grâce à l'entremise de Nicolas Colbert, Varillas avait fait pour le ministre de nombreuses recherches, soit dans les manuscrits du roi, soit dans les collections que Colbert rassemblait dans le même temps pour constituer sa propre bibliothèque. Il s'agissait le plus souvent d'exhumer, parmi des recueils encore mal ordonnés, et dont les richesses ne pouvaient être mises au jour que par ceux qui les avaient longuement pratiqués, les documents susceptibles de guider et d'armer la politique de Louis XIV. Tantôt Varillas s'offrait à trouver la « véritable source de la fausse donation de Constantin sur laquelle le saint siège a fondé toute son autorité sur le temporel ». Tantôt, il rassemblait, sur l'ordre de Colbert, « les extraits nécessaires pour écrire l'histoire secrète des Médicis ». A côté de ces travaux commandés par l'actualité politique, Varillas faisait encore, en certaine manière, office de bibliothécaire ou d'archiviste. Il semble qu'il se soit occupé de collationner les copies que Colbert avait fait exécuter, pour sa bibliothèque, de certaines collections appartenant à la Bibliothèque Royale, par exemple la célèbre collection de Brienne (2). Pour tous ces travaux, Varillas eut pour collaborateur, à partir de l'année 1665, le jeune Saint-Réal (3).

Varillas, depuis qu'il avait quitté la Bibliothèque Royale, s'é-

(1) Voir sa lettre à Colbert, du 19 octobre 1663 (*Notes et Documents, III*).

(2) Boivin, f° 379 : « Dans le compte de la dépense dressé par le s^r de Carcavi, il est fait mention des mss de Brienne portez chez Varillas depuis le 17 juin 1665 jusqu'au 5 février 1666. » Varillas, préface de l'*Histoire de Henry second* : « J'ay demeuray assez long-temps à la Bibliothèque du Roy, pour faire les Extraits des Livres, dont je prévoyois que j'aurois besoin dans la suite du temps ; et le hazard a de plus voulu que je gardasse durant dix-huit mois la Clef du grand Cabinet, où les sept cent soixante et quatorze volumes manuscrits de Messieurs du Puis estoient enfermez. Monsieur Lizot, Curé, et Monsieur Alterac, Sacristain de Saint-Séverin, rendront témoignage que dans le temps que le premier des deux estoit Vicaire, et le second Sacristain de Saint-Cosme, Monsieur Colbert m'envoya depuis l'année 1662 jusqu'en 1670 dans la Communauté du même Saint-Cosme où je demeurois alors, un grand nombre des plus considérables Titres de la Chambre des Comptes, et du Trésor des Chartres, que des Crocheteurs affidez m'apportoient et venoient reprendre quand je les avois lus et que j'en avois copié ce qu'ils contenoient de plus rare. » — Voir aussi l'Avertissement en tête de l'*Histoire de Louis onze*.

(3) Lettre de Varillas à Colbert Lettre de Saint-Réal à Colbert. (*Notes et Documents, I et III*).

tait retiré dans la communauté de Saint-Cosme (1), où il passa le reste de ses jours jusqu'en l'année 1696. Un témoin nous a dépeint de façon amusante le genre de vie que Varillas menait à Saint-Cosme. Ce témoin a connu Varillas vers le même temps où celui-ci collaborait avec Saint-Réal. C'est donc le milieu fréquenté pendant quelques années par notre jeune Savoyard qui est évoqué dans les lignes qui suivent :

Si la réputation de Monsieur Varillas a bronché du côté des Lettres, elle est demeurée ferme du côté de la piété et de la vertu. C'étoit un Philosophe Chrétien, qui n'ayant que l'Éternité et les biens Célestes devant les yeux, méprisoit ceux de la terre. Il n'en vouloit qu'autant qu'il en falloit à un homme très sobre pour subsister, sans être à charge à personne. Considérant que les biens de l'Autel appartiennent à l'Autel, il aima mieux être moins à son aise que d'accepter une pension sur un Bénéfice, laquelle auroit soulagé deux de ses plus grands maux, la pauvreté et la vieillesse.

Il vivoit de peu avec de bons Ecclésiastiques. *Semper parce et duriter se habebat*. Ses apartemens se réduisoient à un galetas, où le Soleil régnoit pleinement en Esté, et le froid en Hyver. Ses fenêtres n'étoient pas trop bien fermées et sa cheminée étoit sans feu. Un lit mal garni, une table, trois ou quatre sièges, une Lampe, une écritoire, quelques livres, beaucoup de papiers et peu de Pistoles faisoient toutes ses richesses. Il se vêtoit modestement et si pauvrement même, que Richelet, dans son Dictionnaire Satyrique, n'a su s'empêcher de mal parler des cordes de son manteau et de la Vermine qui n'y vivoit pas à son aise.

A l'âge d'environ quarante-cinq ans, Monsieur Varillas mep aroissoit assez replet. Sa stature étoit médiocre, et il avoit le visage bien coloré. Il vivoit fort retiré, et comme on ne connoissoit guère son mérite, on ne le recherchoit guères aussi. Lire et écrire étoit toute son occupation ; et il ne prenoit point d'autre divertissement que celui, quand il faisoit beau, d'aller passer l'après-dinée dans le clos des Chartreux. Là, après quelques tours d'allées, prenant le haut bout sur un banc, il débitoit ce qu'il savoit à deux ou trois Prêtres qui le suivoient en tous lieux. Quelquefois la compagnie se grossissoit ou d'un Cordelier, ou d'un Jacobin, et même d'un Docteur ou d'un Prédicateur qui étoit venu là pour répéter son sermon. Quelquefois aussi un Misanthrope ou un rêveur, ami des déserts et de la solitude, s'approchoit et étendoit le cercle. Plus il arrivoit de monde, et plus Varillas croit ; car, outre qu'il avoit la voix haute, il s'échauffoit aisément et soutenoit ses opinions contre

(1) Ce n'était pas s'éloigner beaucoup de ses chers manuscrits. Les livres du roi avaient été, sous le règne de Louis XIII, « ostés du cloistre des Cordeliers... pour estre mis dans une grande maison de la rue de la Harpe, au-dessus de Saint-Cosme, appartenant à ces religieux » (Jourdain, « Mémoire historique sur la bibliothèque du roi », p. xxiii). Mais en 1666, sous l'administration de Carcavi, la bibliothèque fut transportée dans un local de la rue Vivienne, appartenant à Colbert.

tous, avec des clameurs que les échos répétoient et alloient redire aux Saints Anachorètes qui vivoient dans cette retraite (1).

Au temps dont il s'agit, Varillas n'était pas encore, pour employer une expression du même témoin, « auteur déclaré ». En effet, ce fut seulement pendant les quinze dernières années de sa vie que Varillas, utilisant hâtivement les souvenirs qu'il avait gardés de ses immenses lectures et les extraits qu'il en avait faits, donna au public un nombre de volumes tout à fait imposant (2). Sans doute, il n'avait pas attendu si tard pour commencer d'écrire. En dehors des mémoires exécutés pour Colbert, où l'on retrouve parfois une première rédaction d'ouvrages imprimés ultérieurement (3), Vigneul-Marville nous parle d'ouvrages manuscrits qui circulaient sous le manteau et rencontraient grand succès (4). Mais il s'agissait surtout, semble-t-il, de simples compilations où Varillas tirait parti, dans un but lucratif, de sa propre familiarité avec des documents auxquels le public n'avait pas accès. Quoi qu'il en soit, les ouvrages de Varillas par lesquels nous pouvons nous faire une idée de sa tournure d'esprit, de sa méthode, de sa conception de l'histoire, furent publiés sensiblement après les ouvrages principaux de Saint-Réal (5). Dans ces conditions, il nous est difficile de préciser ce que fut l'influence de Varillas sur Saint-Réal, puisque le succès même des ouvrages de Saint-Réal put influencer sur ceux de Varillas, et nous devons nous contenter, sur ce point important, de quelques indications prudentes.

Varillas eut certainement le mérite d'enseigner au futur auteur

1) Vigneul-Marville, t. II, p. 454-456.

(2) Voici la liste des principaux : *Histoire de Charles IX* (1683) ; *Histoire de François I^{er}* (1684) ; *La pratique de l'éducation des princes contenant l'histoire de Guillaume de Croy, gouverneur de Charles d'Autriche* (1684) ; *Les anecdotes de Florence* (1685) ; *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de religion depuis 1374 jusqu'en 1569* (1686-1688) ; *Histoire de Louis XII* (1688) ; *Histoire de Louis XI* (1689) ; *Histoire de Charles VIII* (1691) ; *Histoire de Henri II* (1692) ; *Histoire de François II* (1693) ; *Histoire de Henri III* (1694).

(3) Il ressort de la lettre de Varillas à Colbert du 19 octobre 1663, qu'il travaillait dès cette époque à l'ouvrage publié en 1685 sous le titre d'*Anecdotes de Florence*.

(4) « Avant qu'il eut mis ses ouvrages sous la presse, et lorsqu'on ne les débitoit encore que manuscrits et sous le manteau, il avoit une réputation sans bornes. Tout le monde vouloit avoir de ces précieux morceaux d'Histoires, qui sortoient du cabinet de l'incomparable Varillas. Un abbé de mes amis en acheta pour trente pistoles ; et mon Copiste me fit présent de six feuilles que je récompensai d'un castor » (T. II, p. 452).

(5) Il avait toutefois publié dès 1658 un volume intitulé : *Politique de la maison d'Autriche*.

de la *Conjuration contre Venise* l'immense parti qui pouvait être tiré de collections manuscrites aussi riches qu'encore peu explorées. Nous n'avons guère rencontré de symptôme plus fâcheux, dans un historien comme Mézeray, que son incuriosité totale à l'égard du document inédit. Si l'on considère les faits de l'histoire comme une matière donnée qu'il s'agit, non pas d'accroître, mais de mettre en valeur par des artifices littéraires, l'on se condamne soi-même à un labeur stérile. Mais le document manuscrit, très précieux en lui-même, doit être utilisé avec des précautions toutes particulières, que Varillas, pour ne les avoir jamais pratiquées lui-même, était bien hors d'état d'enseigner à son disciple.

Les collections qu'il utilisait renfermaient beaucoup de pièces, authentiques et officielles, susceptibles de fournir à l'histoire un très solide appui. Mais elles renfermaient aussi quantité d'écrits suspects, relations anonymes et sans garantie, rapports d'agents peu clairvoyants ou peu scrupuleux, récits tendancieux, diffamatoires ou apologétiques. On ne saurait trop faire remarquer que les besoins auxquels répond de nos jours une presse bien informée existaient longtemps avant que la presse eût commencé d'exister. C'est ainsi qu'une sorte de journalisme d'assez bas étage occupe une large place dans les fonds manuscrits de nos bibliothèques, particulièrement pour les derniers siècles de la monarchie. Or, Varillas ne paraît avoir jamais connu le doute et le scrupule en face des documents de cette sorte, et c'est sans aucune critique, sans aucune inquiétude que, ramassant à la hâte tout ce qu'il trouvait de nouveau et de curieux dans les papiers qui lui tombaient sous la main, il a bâti toutes ses Histoires.

Ne fut-il qu'imprudent et ne fut-il jamais menteur ? Il n'est pas aisé de trancher la question. En règle générale, Varillas n'indique ses sources que d'une façon assez vague. Il prend soin, d'ailleurs, de s'en justifier dans ses préfaces. Il allègue que les pièces utilisées par lui étaient encore, au temps où il les avait copiées, fort mal classées et qu'il ignore ce qu'elles sont devenues depuis qu'il a quitté la bibliothèque du roi. L'explication est plausible, mais non vérifiable. En tout cas, tandis qu'on ne suspecta que longtemps après leur apparition la sincérité des ouvrages de Saint-Réal, Varillas se vit, de son vivant, très fortement attaqué sur ce chapitre. Il avait eu l'imprudence, par son *Histoire des révolutions arrivées dans l'Europe en matière de Religion*, de se mettre à dos les écrivains protestants. Ceux-ci ayant attaché le grelot, ce fut le signal d'un soulèvement général contre les écrits du malheureux Varillas, dans lesquels on découvrit en foule les erreurs, les contradictions et les anachronismes. Nous sommes donc en droit de penser que

lorsque Saint-Réal a profité, pour donner à la vérité historique les plus graves entorses, de l'incapacité où se trouvaient ses lecteurs d'aller vérifier les sources manuscrites alléguées par lui, il ne faisait qu'obéir à une vieille habitude prise auprès de son maître Varillas.

Il est possible qu'il lui soit aussi redevable en quelque manière de ce très vif souci de la forme que nous retrouverons dans tous ses principaux écrits. Les critiques d'autrefois, même lorsqu'ils dénonçaient les erreurs et la mauvaise méthode de Varillas, lui reconnaissaient volontiers le mérite de bien écrire (1). On l'oppose quelquefois sur ce point à Mézeray, dont le style, assez injustement, est universellement condamné. En fait, Varillas est lui-même un écrivain assez ordinaire. Tout ce qu'on peut lui accorder, c'est qu'il écrit avec clarté et qu'on le lit aisément. Mais les confidences de son principal biographe nous le montrent extrêmement préoccupé de tout ce qui a trait à la pureté du langage. Son style, disait-il lui-même, lui « avoit coûté vingt ans à former ». Il y avait travaillé dès l'école, écrivant toujours en français ce que ses régents lui dictaient en latin. « Il jugeoit qu'il étoit comme impossible que des personnes qui ont été sur les bancs écrivent finement et poliment, ne se pouvant jamais défaire entièrement de toutes les duretés de l'école, des chicanes de la philosophie, ni de cet air de pédanterie qu'on y prend. » Il jugeait que les femmes « écrivent mieux que les hommes en françois » parce qu'elles ne savent qu'une langue au lieu que les hommes de lettres en sachant plusieurs ont tendance à confondre « les phrases d'une langue avec celles d'une autre ». Enfin, ce serait un scrupule de puriste qui aurait été cause de sa brouille avec Mézeray (2). Peut-être ne fut-il pas inutile à un jeune Savoyard, fraîchement débarqué de sa province, de travailler sous un maître aussi respectueux de la belle langue française.

(1) Cf. le P. Daniel, Préface de son *Histoire de France*.

(2) Boscheron, p. XLIV : « M. Mézeray, parlant du stile de M. Varillas, en vantoit la politesse, la douceur, dans la force et l'énergie de ses expressions mâles ; M. Varillas, en le remerciant de son suffrage avec quelque indifférence, le pria de croire qu'à l'égard de la force de l'expression, il n'y avoit point de plume au-dessus de celles de Monsieur Mézeray, que son stile étoit plein de nerfs, qu'il avoit avec la dernière facilité l'art de varier ses mots dans les significations les plus fortes et les plus diversifiées ; que cependant il lui avouoit que dans une seule page de son Histoire, il avoit été surpris d'y trouver le mot de *car* répété jusqu'à neuf fois ; cet aveu, entre quatre yeux, méritoit-il d'apporter du refroidissement dans la société de deux amis ; il en fut cause néanmoins, puisque M. Varillas depuis ce jour n'a plus reconnu la même affabilité de Monsieur Mézeray dans les endroits où ils se rencontroient, et surtout à la Bibliothèque du Roi. » Cf. pp. XVIII, XXIV, XXX.

III

Toutefois, Saint-Réal n'attendit pas, pour affronter le jugement du public français, d'avoir longuement médité les leçons de Varillas. Auteur précoce, nous avons vu qu'il avait, à l'âge de 19 ans, célébré en vers le mariage de son souverain avec une fille de Gaston d'Orléans. A l'en croire, cette pièce, dont nous n'avons pu retrouver aucune trace, aurait commencé d'établir sa réputation à Paris. Deux ans plus tard, en 1665, il faisait paraître chez le libraire Barbin un petit volume intitulé : *Réconciliation du mérite avec la fortune*. Le thème de cet opuscule est le suivant : le Mérite et la Fortune, dialoguant ensemble, évoquent successivement leur union dans des temps très anciens, puis les raisons qui ont amené leur divorce, enfin les circonstances de leur toute récente réconciliation.

Visiblement nous avons affaire ici à l'ouvrage d'un tout jeune homme. Il s'y trahit encore beaucoup d'ingénuité et d'inexpérience. Les vers, qui se mélangent de temps en temps à la prose, sont d'inspiration très pauvre, de facture très médiocre, et ne font point regretter que Saint-Réal n'en ait plus publié un seul dans tout le reste de sa carrière. Il y a dans l'agencement du dialogue quelque chose de scolaire. Enfin l'abus des généalogies allégoriques semble trahir un admirateur un peu attardé de M^{lle} de Scudéry.

Pourtant, l'on peut apercevoir dans ce petit ouvrage plusieurs traits que nous retrouverons dans les écrits ultérieurs de Saint-Réal et qui sont caractéristiques (1). D'abord, il y traitait un sujet en rapport avec ce qui devait être l'une de ses préoccupations les plus constantes. Une expérience douloureuse l'avait averti dès sa jeunesse que le mérite, le mérite intellectuel particulièrement, est rarement une garantie de succès auprès des hommes. Moraliste pessimiste, il a, comme tant d'autres, alimenté son pessimisme de toute l'amertume de ses propres désillusions. D'où un ton chagrin et morose qui se retrouve fréquemment dans tous ses écrits, et qui apparaît, dès ce premier ouvrage, dans la façon dont le Mérite parle de lui-même :

(1) C'est là surtout ce qui nous fait accepter l'attribution à Saint-Réal de cet opuscule, publié en 1665 sans nom d'auteur, et que les éditeurs de Saint-Réal ont recueilli, sans commentaire, parmi ses œuvres, à partir de 1730. Mais les mêmes éditeurs ont fait place dans leur recueil à beaucoup d'écrits faussement attribués à Saint-Réal. Il peut donc subsister un doute sur l'authenticité de celui-ci.

Les véritables causes de nos divorces, dit-il à la Fortune, sont trop connues pour en pouvoir supposer de fausses ; il y a quelque chose dans mon air de si simple, de si tranquille et de si modeste, enfin quelque chose de si contraire au brillant, à l'insolence et au faste que vous aimez qu'il est impossible que je puisse vous plaire ; il faudra bien pourtant que vous vous accommodiez à mon humeur d'orénavant, car n'espérez pas que notre nouvelle union change rien dans mon procédé, ma conduite et ma manière d'agir ne s'en ressentiront point, et l'on ne jugera jamais à les voir que je vous possède aussi parfaitement que je fais. (P. 9-10.)

Pourtant, Saint-Réal s'est proposé cette fois de célébrer « la réconciliation du mérite avec la fortune ». Cette réconciliation, c'est Louis XIV qui l'a opérée. Ne nous y trompons pas. Notre jeune moraliste savoyard veut, avant tout, faire sa cour au roi de France. Il vient justement, en 1665, de recevoir une pension. Cela lui suffit pour espérer que le mérite sera désormais, en sa personne, favorisé des dons de la fortune. Il paie une dette de reconnaissance et cherche à assurer l'avenir. A côté de Louis XIV, M^{me} de Montespan, le ministre Colbert et l'archevêque de Paris reçoivent leur part d'encens. Mais c'est le roi surtout dont le Mérite se déclare hautement satisfait :

Voyez comme il me caresse par tout où il me trouve ; quand un homme seroit des dernières extrémités du monde, il suffit que je le lui recommande pour faire qu'il lui soit cher ; il me consulte dans la distribution de toutes ses grâces ; c'est moy qui règle tous ses bien-faits, et tout ce qui porte ma marque est toujours l'objet de ses faveurs, mon air simple et tranquille, ma manière d'agir modeste et sincère, enfin mes déportemens si éloignent de l'insolence, qui est presque naturelle à ceux qui sont aimez des Rois, ont pour lui des charmes inévitables. (P. 49-50.)

On peut estimer que le Mérite manque un peu de modestie. Une haute opinion de soi-même, une extrême mauvaise humeur de se voir réduit par les circonstances à une situation subalterne et peu fortunée, la résolution de ne ménager aucune flatterie pour se concilier un protecteur puissant, enfin le parti fermement pris de chercher dans la littérature un moyen de parvenir plutôt que l'exercice désintéressé de facultés brillantes et d'un goût personnel exclusif, tout cela se devine en Saint-Réal dès la première manifestation que nous puissions étudier de sa tournure d'esprit et de son tempérament, et tels seront, en effet, jusqu'à la fin de sa carrière, les traits dominants de son caractère.

Dès lors, il est aisé de penser qu'il ne mena pas, pendant ces années de jeunesse, la vie entièrement studieuse et retirée de son maître Varillas. Si médiocrement renseignés que nous soyons sur cette

période de son existence, nous apercevons, par quelques fragments de correspondances, qu'il partage alors son temps entre l'étude des manuscrits du roi et le souci de se faire d'utiles relations. Il fréquentait assez assidûment chez le marquis de Saint-Maurice, ambassadeur de Savoie de 1667 à 1673 (1). Il voyait intimement quelques Savoyards ou Piémontais, particulièrement le comte de Mazin, futur favori de la duchesse régente de Savoie (2). Il avait fait des connaissances parmi les gens de cour (3) et les académiciens (4). Enfin il avait pour ami, et sans doute pour compagnon de plaisirs, un certain médecin sur le compte duquel nous aimerions à être mieux renseignés. Ce médecin fut, en 1677, mis pendant quelques semaines à la Bastille, étant impliqué, à tort, semble-t-il, dans une affaire d'empoisonnement. On trouva dans ses papiers, écrit Louvois (5), « une quantité infinie de lettres de l'abbé de Saint-Réal, toutes plus folles les unes que les autres et remplies des plus infâmes ordures que l'Italie ait jamais produites. » Louvois fut assez discret, sans doute, pour que la découverte ne s'ébruitât pas. Mais Saint-Réal ne le compta jamais parmi ses amis.

Ce dernier témoignage, si peu édifiant, rappelle l'attention sur le caractère ecclésiastique de Saint-Réal. A vrai dire, n'ayant été mis d'Eglise que contre sa volonté, il semble que, pendant les premières années de son séjour à Paris, il ait vécu tout à fait en laïc. Dans ses lettres de cette période, il prend simplement la qualité de gentilhomme. Mais le marquis de Saint-Maurice lui donne le titre d'abbé dans une lettre du 21 octobre 1672. Bien plus, selon le même témoin, Saint-Réal, vers le même temps, se faisait quelquefois entendre dans la chaire :

Il a prêché ici et je menai un jour le cardinal d'Estrées à un de ses sermons ; il le trouva très beau, mais d'un style trop relevé et qu'il y avait de la matière à en faire quatre.

Il ne semble pas que Saint-Réal ait beaucoup persévéré dans cette voie. L'absence totale de vocation le fit hésiter, sans doute, à s'en-

(1) Lettre du m^{ls} de Saint-Maurice du 21 octobre 1672.

(2) Mémoire apologétique.

(3) Lettre de Saint-Réal au marquis de Saint-Thomas du 21 octobre 1672.
Lettre de Saint-Réal à Colbert du 24 septembre 1673.

(4) Lettre du m^{ls} de Saint-Maurice du 21 octobre 1672.

(5) Lettre de Louvois à Courtin du 3 janvier 1677. Les relations de Saint-Réal avec le personnage en question sont nécessairement antérieures à 1674, Saint-Réal ayant quitté Paris cette année-là pour ne revenir s'y établir qu'en 1677.

gager davantage dans la carrière ecclésiastique, en même temps que l'espoir, toujours déçu, d'un riche bénéfice, l'empêchait d'y renoncer entièrement (1).

En effet, le problème d'assurer sa subsistance par un établissement stable n'était pas encore résolu pour lui. Il ne tirait rien, ou presque rien, de sa famille (2). Les travaux dont il s'était occupé avec Varillas pour le compte de Colbert avaient pris fin assez vite et le ministre ne semblait pas disposé à l'employer davantage (3). Enfin la gratification de mille livres avait été touchée pour la dernière fois en 1670. La guerre avait, en effet, amené de fortes réductions sur les pensions des gens de lettres, et Saint-Réal avait été, ainsi que Varillas, parmi les sacrifiés.

Il est assez curieux de constater que dans le même temps où Saint-Réal faisait auprès de Colbert des démarches répétées pour le rétablissement de cette pension, il s'exprime dans sa correspondance avec le marquis de Saint-Thomas, ministre du duc de Savoie, comme si cette pension durait toujours. Il semble même qu'il en ait quelque temps dissimulé la suppression au marquis de Saint-Maurice (4). Il inaugurerait peut-être ainsi une politique qui devait par la suite lui réussir assez mal, se targuant auprès de ses protecteurs piémontais ou savoyards du crédit dont il prétendait jouir à Paris, dans l'espoir d'inspirer par là à la cour de Turin un plus vif désir de s'attacher un homme dont la France faisait tant de cas.

Ce calcul faillit une fois réussir, vers la fin de l'année 1672. La publication de son *Dom Carlos*, tant pour des raisons d'actualité que par le mérite de l'œuvre, avait fait dans Paris, et particulièrement dans la cour, un bruit considérable (5). Quelques échos en parvinrent sans doute à Turin. Le marquis de Saint-Thomas se fit rendre compte par l'ambassadeur de la situation et du caractère du jeune écrivain. En même temps il faisait directement sonder Saint-Réal pour savoir s'il serait disposé à prendre quelque emploi à la cour de Turin. En fait, on songeait à faire de lui le précepteur du prince héritier, le futur Victor-Amédée II, âgé alors de six ans (6). Saint-Réal

(1) Il se qualifie lui-même, en 1682, dans son *Éclaircissement sur Zachée* de « simple clerc sans titre ni degrés ».

(2) Lettre du m^{ls} de Saint-Maurice du 21 octobre 1672 et lettre de Saint-Réal au m^{ls} de Saint-Thomas, du même jour.

(3) Lettre de Saint-Réal à Colbert, sans date.

(4) Lettre de Saint-Réal au m^{ls} de Saint-Thomas du 21 octobre 1672 et lettre du m^{ls} de Saint-Maurice, du même jour.

(5) Lettres du m^{ls} de Saint-Maurice du 21 octobre et du 16 novembre 1672.

(6) Lettre du m^{ls} de Saint-Maurice au duc de Savoie, du 17 mars 1673.

s'empessa de répondre au marquis de Saint-Thomas qu'il était entièrement à la disposition de son souverain et de son pays :

Les protecteurs que j'ai à la Cour, écrivait-il, me flattent de l'espérance de divers établissemens assez avantageux ; mais enfin, monsieur, je suis Savoyard, c'est tout dire. D'ailleurs, je fais profession particulière d'estre esclave de mes devoirs ; ainsi tant que je n'aurai point ici d'engagement plus étroit, si S. A. R. me faisoit tant d'honneur que de m'assurer une subsistance honorable dans sa Cour, et telle qu'il la faut à un cadet qui ne tire rien de sa maison, j'obéirois aveuglément sans m'informer de ce qu'on fera de moi (1).

Malgré l'empressement si clairement manifesté par Saint-Réal, malgré les efforts réitérés du marquis de Saint-Maurice, le projet n'aboutit pas. Saint-Réal avait été desservi à Turin par un personnage considérable, encore influent à cette époque, bien que son crédit eût baissé, le marquis de Pianesse. Celui-ci était en correspondance avec un Savoyard devenu parisien, l'abbé de La Pérouse, dont Saint-Réal, malgré la bienveillante entremise du marquis de Saint-Maurice, n'avait pas su se faire un ami. Il semble que l'abbé de La Pérouse, prédicateur écouté à Saint-Sulpice, ait donné des renseignements défavorables sur les opinions religieuses de Saint-Réal (2). Un autre précepteur fut choisi (3). Cette désillusion assombrit encore l'humeur de notre abbé. Nous le voyons dans une lettre d'août 1673 se répandre en plaintes sur la « malignité de son étoile ». Il admire que le marquis de Saint-Thomas ne soit pas encore las de combattre sa mauvaise fortune et de le protéger contre les attaques de ses ennemis. Son caractère difficile lui en avait, en effet, suscité un certain nombre. Il arrivait à la trentaine, et les protecteurs français n'avaient pas encore tenu leurs promesses. Colbert ne se montrait plus disposé à dénouer les cordons de la bourse royale, malgré le soin manifeste que prenait Saint-Réal d'adapter ses compositions aux desiderata de la politique française. C'est donc avec l'esprit aigri, le cœur ulcéré par les déceptions, sa santé ébranlée par surcroît (4), que Saint-Réal reprit en 1674 le chemin du pays natal (5). Mais s'il n'avait pas réconcilié « le Mérite et la Fortune »

(1) Lettre du 21 octobre 1672.

(2) Lettre du m^{re} de Saint-Maurice du 22 mars 1673.

(3) Cf. Perrero, p. 212, et Claretta, p. 263.

(4) Lettre de Saint-Réal au marquis de Saint-Thomas, du 15 septembre 1674.

(5) A tant d'autres sources d'amertume était venue s'ajouter une brouille avec son maître Varillas. Celui-ci accusait Saint-Réal de lui avoir « dérobé des écrits de la dernière conséquence » (Lettre de Bayle à Minutoli, du 17 mars

il s'était acquis, du moins, une solide réputation littéraire par la publication de trois ouvrages importants qu'il nous faut maintenant étudier en détail, *De l'Usage de l'Histoire* (1671), *Dom Carlos* (1672), et *La Conjuración des Espagnols contre Venise* (1674).

1675.) Il nous est difficile de savoir si les accusations de Varillas avaient quelque fondement. Peut-être Varillas, offusqué des succès littéraires de son jeune disciple, se plaignit-il que Saint-Réal lui eût emprunté, sans lui en demander la permission, certains documents inédits utilisés dans *Dom Carlos* ou dans *La Conjuración*.

CHAPITRE II

De l'usage de l'histoire (1671) (1)

Les traités théoriques sur l'histoire, nombreux dans la première partie du XVII^e siècle, étaient devenus plus rares au temps de la minorité de Louis XIV. Ils se multiplient à nouveau au début de la période classique (2). A vrai dire, on ne trouve pas tout d'abord chez les auteurs une grande originalité de vues. L'historiographe De Rocoles déclare lui-même qu'il a pris chez Lucien « la véritable idée d'un bon historien ». Il a, par surcroît, plagié, sans le dire, ses prédécesseurs français, et notamment La Mothe Le Vayer. Quant au P. Lemoyne, poète et théologien célèbre, et quelque peu ridicule, il reproduit, en un style à la vérité assez plaisamment imagé, les lieux communs les plus rebattus de la conception cicéronienne de l'histoire. Souci prédominant des « embellissements » littéraires dont il fait la base de l'art historique, recherche des applications morales par lesquelles l'histoire sera vraiment « une escole de vertu », tels sont les deux points de vue auxquels se ramène la théorie du P. Lemoyne sur l'histoire.

L'ouvrage de ce vétéran des lettres était encore dans toute sa nouveauté lorsque Saint-Réal, débutant obscur, entreprit à son tour de dissertar sur l'histoire. Sous peine d'apparaître en simple copiste d'un auteur connu, il était obligé de suivre des voies assez diffé-

(1) BIBLIOGRAPHIE :

De l'Usage de l'Histoire. A Paris, chez Claude Barbin et Estienne Michallet, 1671, in-12, 248 p. (Privilège du 19 juillet 1671.)

LENGLET-DUFRESNOY. *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713, t. I, Préface.

PROSPER MARCHAND. *Dictionnaire historique*, t. II, 1759 (article Saint-Réal).

SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, 1853 (t. II, p. 288-292).

DAUNOU. *Cours d'études historiques*, 1842 (t. II, p. 21-25).

(2) *Introduction générale à l'histoire* par le S^r Jean-Baptiste de Rocoles, historiographe de France, 2 vol., 1664. — (Anonyme) *La Science de l'histoire avec le jugement des principaux historiens tant anciens que modernes*, 1665. — *De l'histoire*, par le Père Le Moyne, de la Compagnie de Jésus, 1670.

rentes de celles où le P. Lemoyne avait semé les fleurs de sa poétique imagination. S'il n'eut pas le mérite d'orienter ses contemporains vers une plus saine conception de l'histoire, notre jeune écrivain fit du moins preuve, dans son petit livre sur l'*Usage de l'histoire*, d'un tempérament très personnel.

I

L'ouvrage de Saint-Réal est un traité non sur la manière d'écrire l'histoire, mais sur le meilleur profit qu'on peut tirer de la lecture des historiens. En réalité, les deux questions sont étroitement liées l'une à l'autre. Dire ce qu'il faut chercher dans l'étude de l'histoire, c'est dire de quelle manière on voudrait que l'histoire fût faite. Il nous sera facile de montrer, d'après l'ouvrage qui nous occupe, quelles conditions l'histoire idéale, selon l'auteur, devait réaliser.

L'introduction, intitulée : *De la mauvaise manière de lire et d'enseigner l'histoire*, contient quelques développements intéressants d'ordre pédagogique. L'histoire, déclare Saint-Réal, est ordinairement fort mal enseignée. On charge la mémoire des jeunes gens d'un grand nombre de dates, de noms et d'événements. Cet exercice de la mémoire, où la réflexion n'a aucune part, est ridicule et vain. Il faudrait, au contraire, accoutumer les jeunes gens à réfléchir sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'histoire, « afin que la lecture qu'ils en font pût former des hommes, et non pas des perroquets ».

Au point de vue pédagogique, une telle conception, où se retrouve comme un écho de Montaigne, est sans doute fort acceptable. Mais elle devrait rester purement pédagogique. L'historien n'a pas à se préoccuper des réflexions morales auxquelles ses lecteurs pourront se livrer. Dès qu'il cherche à donner lui-même l'enseignement que les faits historiques lui paraissent comporter, il s'écarte de son rôle et son œuvre est viciée. Pas plus que les critiques de la première partie du siècle, dont nous avons examiné les théories, Saint-Réal ne paraît faire cette nécessaire distinction.

Son point de vue pourtant diffère notablement de celui de ses devanciers. D'abord, il ne veut plus que l'histoire serve à enseigner la politique. A l'interlocuteur imaginaire qui lui reproche de négliger l'usage politique de l'histoire, qui est pour beaucoup de gens le plus naturel et le plus important, Saint-Réal répond en ces termes :

Je n'ai qu'une chose à vous dire là-dessus. C'est que, excepté ceux qui sont apelez au maniement des affaires d'État par leur naissance, ou encor,

si vous voulez, par un talent extraordinaire pour ces sortes de matières, hors ces deux sortes de gens, dont on ne sauroit nier que le nombre ne soit très petit en comparaison du reste des hommes, il n'est pas peut-être de foiblesse plus digne de risée dans tous les autres que l'étude de la Politique. (P. 207.)

Et Saint-Réal continue pendant plus d'une page, sur un ton acerbe à railler cette sottise vanité de s'occuper des grandes affaires qui, chez tant de gens, pervertit le bon sens. D'où vient cette aversion si déclarée pour les spéculations politiques, ce langage si différent de celui que nous avons trouvé, par exemple, chez Gomberville ? Sans doute faut-il voir ici l'opposition de deux époques. La génération de Corneille, les contemporains du règne de Louis XIII, ont tous été passionnés pour la politique. Dans la deuxième partie du siècle, l'esprit public, lassé par les agitations de la Fronde, et sévèrement contenu par l'absolutisme royal, se désintéresse de la politique et se rejette sur l'étude du cœur humain.

C'est aussi en ce sens que Saint-Réal est préoccupé de morale. Il ne s'attarde pas comme ses devanciers à la conception un peu naïve d'après laquelle l'histoire doit inspirer l'amour de la vertu et la haine du vice. L'utilité de l'histoire est, selon lui, de nous apprendre à connaître les hommes. L'histoire est un inépuisable recueil de documents psychologiques qu'il ne tient qu'à nous de consulter avec profit :

Savoir l'Histoire, c'est connoître les hommes, qui en fournissent la matière, c'est juger de ces hommes sainement ; étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en connoître tous les ressorts, les tours et les détours, enfin toutes les illusions qu'elles savent faire aux esprits, et les surprises qu'elles font aux cœurs. (P. 4.)

Et plus loin, pour définir la méthode qu'il préconise, Saint-Réal trouve une expression frappante. C'est, dit-il, une « anatomie spirituelle des actions humaines » (p. 138).

C'est une « anatomie » du même genre que, dans d'autres domaines, pratiquaient quelques-uns des grands contemporains de Saint-Réal. Scruter dans ses replis les plus intimes le cœur de l'homme, tel est le principal souci de nos classiques, des Molière, des Racine, des La Bruyère. C'est aussi la préoccupation de l'abbé de Saint-Réal, et par là son modeste petit livre appartient bien à la grande époque.

Ce que La Bruyère faisait dans les salons de Chantilly, Saint-Réal croit pouvoir le faire, retiré en son cabinet d'étude et plongé dans la lecture des historiens. Il croit même que seule l'histoire est capable de nous livrer les secrets de l'âme humaine :

Il n'y a que l'histoire seule qui puisse fournir la matière de cette étude. Ce n'est que dans ce grand nombre d'actions différentes qu'elle représente... que l'on peut s'exercer à reconnoître toutes les espèces des blâmables, et de celles qui sont à fuir. C'est là qu'en considérant la qualité, l'âge et l'intérêt des personnes qui ont fait ces actions, ce qui les a précédées et ce qui les a suivies, la conjoncture du tems et du lieu, et enfin toutes les autres circonstances, même les plus légères, que les bons Historiens rapportent si soigneusement dans les occasions singulières ; c'est à la faveur de ces diverses lumières, de tant d'avantages qui sont particuliers à l'Histoire, qu'on peut, en réfléchissant sur toutes ces choses avec ordre, pénétrer le secret des cœurs, reconnoître dans quel esprit on a agi en ces rencontres, et en former enfin un jugement clair et certain. (P. 134.)

Quand on aura par cette voie acquis suffisamment de lumières sur les démarches ordinaires de l'âme humaine, il est clair qu'on pourra poursuivre la même étude par l'observation de ses contemporains. Mais la réalité contemporaine, trop proche de nous, présente à nos yeux un tableau complexe, surchargé de détails qui nuisent à l'intelligence claire de l'ensemble. Au contraire, dans l'éloignement du temps les passions prennent un relief qui permet de mieux les observer et de mieux les connaître. C'est donc dans l'histoire qu'il convient de les étudier d'abord, et c'est l'histoire qui nous servira de fil conducteur quand nous voudrons ensuite porter nos regards sur la vie.

Le principal profit que nous tirerons de cette étude sera de ne point nous en laisser imposer par les dehors spécieux des actes d'autrui. Connaître les vices de l'humanité nous permettra de ne pas devenir nous-mêmes vicieux à notre insu, mais surtout de ne pas être dupes des hommes vicieux. Comme celle de La Fontaine, la morale de Saint-Réal est une morale assez triste qui conseille surtout la prudence.

Parmi les actions humaines, la bonté et la vertu sont rares, et l'historien a plus d'occasions de peindre la malignité et la sottise. C'est justement en quoi il rendra le plus de services. Saint-Réal croit la peinture des défauts plus utile que celle des qualités. A son avis, une sorte de dépit s'empare du lecteur quand on lui montre chez les autres les vertus qui lui manquent. L'amour-propre l'empêche de convenir de ses imperfections. Au contraire, nous supportons la vue des défauts chez les autres, et, pour peu qu'on ne nous oblige pas à les reconnaître en nous-mêmes, nous sommes capables de profiter à ce spectacle.

Enfin, supposons qu'au lieu de nous borner à réfléchir sur des cas particuliers, en faisant chaque fois un retour sur nous-mêmes, nous nous efforcions de coordonner ces réflexions fragmentaires

et de les organiser en une sorte de système, alors l'étude de l'histoire aboutira pour chacun de nous à une vue générale et personnelle sur l'ensemble des phénomènes moraux. A quel résultat Saint-Réal est parvenu pour son propre compte par cette méthode, c'est ce que nous allons voir par l'examen rapide des théories morales exposées dans les sept « discours » du traité de l'*Usage de l'histoire*.

II

La psychologie de Saint-Réal est fortement pessimiste. Bizarrie ou folie, malignité, ignorance, vanité, tels sont, selon lui, les quatre vices généraux de l'esprit humain. Les motifs les plus futiles, les plus ridicules, sont généralement la cause des actions les plus éclatantes (*Discours I*). Où l'on croit voir le résultat des mûres réflexions d'un profond politique, l'observateur perspicace démêle un simple jeu du sort, une décision prise à l'aventure. C'est ce que l'on constate surtout dans la conduite des grands :

Raisonner sur les affaires, délibérer lon-tems, chercher la raison, la vérité et la justice avec application, selon eux, c'est à faire au vulgaire : mais suivre aveuglément la première impression de sympathie, ou d'antipathie, qu'ils sentent dans le cœur, affecter de se déterminer par la plus légère circonstance de nom, de tems, ou de lieu, enfin par quelque rencontre fortuite, c'est ce qui leur paroît grand, extraordinaire, au-dessus du commun. (P. 27.)

On se trompe non moins fréquemment, dans le commerce du monde, faute de croire les hommes aussi méchants qu'ils sont que faute de les croire assez fous. La malignité est le plus souvent le principe de nos sentiments et de nos actions (*Discours II*). Nous considérons avec plaisir les maux d'autrui, et non point seulement comme l'imaginait Lucrèce, parce que nous jouissons de n'être point dans la même souffrance où nous voyons les autres. Un tel plaisir s'épuiserait bien vite. En réalité, nous jouissons du péril d'autrui, même quand ce péril doit nous menacer à notre tour. Dans les tournois, ceux qui étaient sur le point d'entrer en lice ne laissaient pas de prendre plaisir à voir porter les autres par terre à coups de lance quoiqu'ils fussent exposés à subir bientôt le même sort. Bien que cette malignité soit générale, on constate cependant que les femmes, les enfants prennent un plaisir particulier à la vue des supplices des combats, des jeux dangereux. Il semble que l'impuissance où les êtres faibles se sentent de procurer du mal à autrui leur fasse rechercher la vue de celui qu'ils trouvent tout fait. D'autre part, le sentiment de leur faiblesse leur fait regarder tous ceux qui sont

dans la souffrance comme autant de gens qu'ils n'ont plus à craindre, et par suite avec plaisir. Un plaisir si inhumain résulte donc de la faiblesse naturelle de l'âme humaine. C'est de cette faiblesse qu'ont pris naissance tant de spectacles barbares : les combats de gladiateurs dans l'antiquité, les courses de taureaux en Espagne, les supplices publics des condamnés :

Qu'est-ce qui attire tant de monde chez un danseur de corde, qui cherche inutilement, durant deux heures, toutes les manières imaginables de se tuer ? C'est le danger où l'on voit ce misérable exposé durant tout ce tems-là, c'est le mal qu'il se peut faire. Car si ce n'étoit que la curiosité de voir une chose extraordinaire, un quart-d'heure de tems la satisferoit pleinement ; et cette curiosité satisfaite feroit bien-tôt place à la pitié, que devoit donner naturellement une profession si périlleuse : Que si cela n'arrive pas, si l'on passe les heures entières dans ces lieux avec un plaisir toujours égal, c'est le danger même du Bâteleur qui ne cesse point aussi, qui entretient cet horrible plaisir ; on attend pour voir, si par hasard il ne pourroit point se précipiter ; ce n'est que cela. (P. 59.)

La folie et la malignité sont donc les attributs ordinaires de la nature humaine. Nous le constaterions à chaque instant, si l'ignorance et l'erreur ne nous faisaient souvent prendre pour vertueux ce qui ne l'est point (*Discours III*). Ainsi, beaucoup d'actions soi-disant vertueuses ont été provoquées non par un vif sentiment personnel du bien, mais seulement par l'exemple d'autrui. Les grands, en particulier, ne règlent guère leur conduite que de cette façon. On suit quelquefois l'exemple des autres par une juste méfiance de soi-même, et parce qu'on ne se sent pas capable de juger personnellement de ce qu'il faudroit faire. Mais, en général, nous imitons les actions remarquables d'autrui à cause de la gloire que nous y voyons attachée, et parce que nous espérons pareil salaire. Il importe de se désabuser sur ces sortes d'actions qui ne sont bonnes qu'en apparence.

En définitive, c'est la vanité qui nous détermine presque toujours à agir (*Discours IV*). La vanité de se distinguer fait oublier aux hommes leurs devoirs les plus sacrés. Les obligations attachées à notre condition et à notre profession nous paraissent toujours les moins importantes

...On veut paroître Ecclésiastique, parmi les séculiers, et séculier parmi les Ecclésiastiques ; mais enfin on est toujours pour l'exception : telle est l'antipathie de l'esprit humain pour la raison, qu'il ne manque jamais de prendre le contre-pied ; et par un contre-tems perpétuel, il fait toujours le Catholique, quand il faudroit faire le bon Sujet, et toujours le bon Sujet, quand il faut faire le Catholique. (P. 127.)

Tels sont les vices généraux de l'âme humaine. Le tableau de notre misère sera complet par la peinture des méfaits de l'opinion. L'opinion pervertit nos sens (*Discours V*). Telle ou telle idée préconçue nous fait recevoir de diverse façon une même sensation. L'opinion nous ôte l'usage de la raison (*Discours VI*) et nous livre aux préjugés les plus absurdes. L'opinion enfin rend tout recevable en matière de religion (*Discours VII*). De là, les surprenants triomphes obtenus par les fondateurs des fausses religions. De là aussi le succès de telle simagrée hypocrite :

...Tant il est vrai que quand on est une fois persuadé de la piété d'un homme, il n'est rien qu'il ne puisse entreprendre avec succès, à la faveur de cette persuasion ; que la seule ombre d'intérêt imaginaire que le Ciel a dans ces sortes d'actions ; que la sainteté des noms qu'on y mêle, peut aveugler le monde, jusqu'au point de l'empêcher d'en apercevoir la hardiesse et la moquerie. (P. 240.)

Jeune encore, Saint-Réal nous apparaît, dans ce petit livre, passablement désenchanté sur le compte des humains. Nous n'avons pas affaire ici à un développement de pure rhétorique. Un accent de sincérité apparaît dans ces pages souvent ironiques et amères. D'autre part, on ne saurait guère y voir encore, vu l'âge de l'auteur, l'écho de ses espoirs trompés, de ses ambitions irréalisées. Mais les contemporains, qui semblent avoir mal pénétré son désir ardent de parvenir, ont constaté du moins son humeur difficile et quinteuse. L'auteur du traité de l'*Usage de l'histoire* était sans doute né misanthrope.

Il épanche donc sa bile sans avoir eu besoin de copier personne. Mais si l'on ne peut dire qu'il ait suivi un modèle, il est possible, du moins, d'indiquer à quelle famille intellectuelle il appartient. L'homme qui insiste si volontiers sur la bizarrerie et la folie des jugements humains n'est pas sans avoir lu Montaigne, et peut-être Montaigne interprété par Pascal. Mais c'est surtout à la philosophie des *Maximes* que nous pensons naturellement en le lisant. Comme La Rochefoucauld, Saint-Réal apporte une sorte d'acharnement à déchirer le voile fallacieux dont se parent les actions humaines. Là où l'auteur des *Maximes* découvre l'amour de soi, Saint-Réal aperçoit la vanité qui est bien une forme, l'une des moins raisonnables, de l'égoïsme.

D'un autre côté, nous trouvons chez Saint-Réal certaines libertés de pensée et de langage qui appellent d'autres rapprochements. La folie et la vanité humaines ne lui apparaissent nulle part plus développées que chez les grands. Il les épargne aussi peu que le fera La Bruyère. Le *Discours VI* est consacré presque tout entier

à railler le préjugé nobiliaire. Chez les gens du peuple, dit Saint-Réal, le mérite personnel est seul considéré. Au contraire, chez les grands, le mérite personnel n'est rien et la naissance est tout. Et Saint-Réal de signaler avec impertinence l'absurdité de cet état de choses :

On peut, sans être téméraire, croire que la fidélité conjugale est une vertu moins générale parmi le grand monde que dans les Villages : que si cela est, c'est une chose assez bizarre, que les Grans, parmi lesquels la succession est le plus douteuse, soient ceux qui en tirent plus de vanité ; pendant que les Paisans, parmi lesquels cette succession est presque certaine, ne s'en glorifient point du tout. Ainsi sont faits les hommes : il n'est point d'avantages dont ils soient si jaloux, que de ceux qu'on leur pourroit contester avec plus de raison... (P. 180.)

Plus remarquable encore, chez un abbé, est le ton assez libre sur lequel il parle des choses religieuses. Sans doute, en beaucoup de passages, Saint-Réal affiche un respect profond pour la Religion. Mais ces mêmes passages font songer, à la légèreté près, aux précautions oratoires dont étaient coutumiers Voltaire et les Encyclopédistes. Bien amusantes, en particulier, sont les formules dans lesquelles s'embarrasse notre auteur pour s'excuser de comparer, de préférer même, un jugement de Charles-Quint au jugement célèbre de Salomon (p. 192).

Mais on peut relever des indices plus précis. Dans le *Discours IV*, après avoir cité un trait d'hypocrisie religieuse, Saint-Réal s'exprime sur le compte des hypocrites avec une vivacité fort significative, quelques années après *Tartufe* :

...Comme il n'est point d'étoffe si souple, ni si maniable que celle du manteau de la Religion, ils trouvent toujours quelque moyen de couvrir de ce vénérable manteau le parti qu'il leur plaît de choisir, quelque peu conscientieux que ce parti puisse être... (P. 111.)

Ailleurs on lit, au sujet d'Amyot, une sorte de protestation contre l'intolérance religieuse des foules peu éclairées :

C'est de tout tems, que le Peuple, ennemi naturel des Sçavans, les a condannez sur les plus légères aparences. Tous ceux qui ne se jettent pas, comme lui, dans les excès opposez aux innovations, passent pour des monstres à ses yeux. Cette bête n'entre dans aucune discussion des choses même, dont elle juge le plus criminellement. Aussi, n'est-elle pas capable de démêler ce que les nouvelles sectes ont d'innocent, d'avec ce qu'elles ont de méchant : quoi qu'à dire vrai, elles n'auroient assurément jamais eu aucun succès si, parmi beaucoup d'erreurs, elles n'avoient, dans leur naissance, mêlé quelques réglemens louables pour les mœurs, à la faveur desquels les Novateurs ont fait passer le reste. (P. 77.)

Ne saurait-on entrevoir ici comme une secrète complaisance à l'égard des protestants ?

Mais il y a plus. Le *Discours VII* a pour objet de démontrer *Que l'opinion rend tout recevable en matière de religion*. Sous ce titre, déjà un peu scabreux, on lit des remarques ingénieuses sur les procédés soi-disant employés par les fondateurs de religions :

...Le plus heureux artifice dont ils se soient servis, pour ne pas irriter l'orgueil des hommes, et leur indépendance naturelle, en les asservissant, c'est quand ces célèbres Imposteurs ont donné lieu au Peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent, et au-dessus de lui, de l'attribuer à quelque communication secrète, qu'ils avoient avec les Dieux. Par cette adresse, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué personne ; par ce que cela n'a plus été regardé, dez lors, comme un mérite personnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître. (P. 225.)

Les philosophes irréligieux du XVIII^e siècle concevaient à peu près de la sorte la psychologie du fondateur de religion. Bien entendu, Saint-Réal cite Zoroastre, Numa, Mahomet, et ne souffle mot de Moïse ou de Jésus. Mais Voltaire aussi, voulant attaquer le fanatisme, n'a-t-il point composé un *Mahomet* et ne l'a-t-il point dédié à un pape ? Il ne convient pas, sans doute, de faire de Saint-Réal un philosophe sceptique et anticlérical. Mais on peut affirmer que quelques pages de son livre n'auraient point été écrites, au XVII^e siècle, par un croyant très sincère et très fervent.

III

Nous voilà, semble-t-il, bien loin de l'histoire et des historiens. C'est, en effet, le premier reproche qu'on peut adresser à ce traité sur « l'usage de l'histoire ». L'histoire n'y tient presque aucune place.

S'il fallait en croire l'auteur, les réflexions qu'on vient de résumer se dégageraient de la lecture des historiens. Effectivement le point de départ de chaque développement est, en général, une anecdote historique. Ces anecdotes sont tirées, nous dit Saint-Réal, de mémoires manuscrits inédits. On ne saurait croire combien de choses étonnantes certains historiens du XVII^e siècle, et Saint-Réal lui-même, ont tirées de mémoires manuscrits qu'ils se gardaient bien de montrer ou de citer explicitement. Faisons, pour cette fois, crédit à Saint-Réal. Prenons comme parfaitement authentiques en tous leurs détails et la biographie d'Amyot dans le deuxième Discours, et les négociations du religieux, agent du duc de Bar, qui sont racontées dans le quatrième, et les bons mots de Charles-

Quint qui sont commentés dans le sixième. Il faut avouer que ces menues anecdotes constituent un frêle support à la psychologie de l'auteur. Les réflexions sont-elles vraiment inspirées par les exemples ? Les exemples n'ont-ils pas plutôt été cherchés après coup pour étayer les réflexions ? On serait tenté de le croire, étant donnée surtout la composition régulière de l'ensemble.

Le *Discours II*, où se trouvent peut-être les développements les plus intéressants de tout le livre, ne contient même aucun exemple historique. On ne saurait prêter, en effet, la moindre importance au mot d'un ambassadeur turc qu'on y voit incidemment rapporté. Enfin, certains exemples sont tellement saugenus qu'on peut se demander si Saint-Réal n'a pas voulu mystifier ses lecteurs. Le *Discours V* traite cette grave question : *Que l'opinion pervertit nos sens*. Voici le fait historique sur lequel est appuyée toute la démonstration : Au ^{xvi}^e siècle, ceux qui entraient dans la magistrature devaient, le jour de leur réception, se faire couper tout à fait la barbe qu'on portait fort longue alors. Ainsi, en l'an 1536, François Olivier ne put être reçu maître des requêtes au Parlement « qu'à la charge de faire couper sa longue barbe, s'il vouloit assister au plaidoyé ». Et Saint-Réal de dissenter pendant cinq pages sur cet usage et sur cet exemple.

Les exemples cités par Saint-Réal, fussent-ils même plus nombreux et plus sérieux, on devrait encore lui reprocher de rapetisser singulièrement le rôle et l'intérêt de l'histoire. Il n'y recherche, semble-t-il, pas autre chose que des anecdotes et des bons mots, sous prétexte que « c'est particulièrement dans ces sortes de traits imprévus qu'on doit étudier les véritables sentiments de l'âme » (p. 198). L'histoire, à ce compte, ne contiendrait guère que des biographies. Saint-Réal s'accommoderait de la voir ainsi diminuée : nous connaissons son dédain et son indifférence pour l'histoire politique. Qu'importent les guerres et les traités à qui n'est préoccupé que de morale ? Que l'histoire nous dépeigne plutôt le caractère et les passions des hommes, qu'elle nous montre les grands en déshabillé et qu'elle nous fournisse ainsi des points de repère pour dresser « une carte fidèle des abords de l'âme » (p. 39). Le véritable historien, ce n'est point Thucydide ou Polybe, c'est Plutarque :

C'est par cette règle qu'on peut reconnoître quels sont les bons Historiens ; car ils sont d'autant meilleurs, qu'ils entrent davantage dans tout ce détail, comme fait Plutarque, puisqu'ils en sont d'autant plus propres à tout le monde, et plus utiles. (P. 217.)

Ici encore Saint-Réal se rencontre avec Montaigne, qui est dé-

cidément le maître dont il semble s'être le plus inspiré. Toutefois il est un autre écrivain dont la lecture peut avoir aidé Saint-Réal à préciser sa doctrine sur « l'usage de l'histoire ». Cet emploi de l'histoire, considérée comme un répertoire de documents sur la nature humaine, caractérise les *Essais* de Montaigne, mais aussi les traités, les dissertations, les « entretiens » de Balzac.

Balzac y suit, en effet, la méthode même de Montaigne, qui consiste à entremêler aux développements moraux des anecdotes historiques, et à fonder sur celles-ci sa connaissance de l'homme. S'il fait dans *Le Prince* (1631) le panégyrique de Louis XIII, c'est en opposant les vertus et les mérites du roi aux vices et aux passions de tant de monarques indignes qu'ont vus les temps anciens. Si, dans son *Aristippe* (1658), il entreprend de définir la Cour, c'est moins en s'appuyant sur des observations personnelles et contemporaines qu'en ramassant parmi les livres les traits qui composent la figure éternelle du Courtisan. Veut-il enfin, dans le *Socrate chrétien* (1652), développer cette idée que tous les princes sont justiciables d'un double tribunal, celui de la Renommée et celui de la Conscience ? Il prend Tibère pour exemple et s'inspire de Tacite en une page éloquente justement célèbre (1).

Continuant donc à la fois Balzac et Montaigne, Saint-Réal s'éloigne peut-être plus encore que les De Silhon ou les Gomberville de la conception moderne de l'histoire. Ceux-ci se contentaient d'imposer à l'historien des préoccupations dangereuses et vaines. Mais avec Saint-Réal l'histoire cesse même d'exister en tant que genre indépendant. Elle est, dans le traité de l'*Usage de l'histoire*, absorbée par la morale, et c'est dans la lignée des moralistes français que ce petit livre devrait assurer à Saint-Réal une place modeste, mais encore honorable.

Nous ne savons pas quel accueil les contemporains firent au traité de l'*Usage de l'histoire*, ni même s'il fut beaucoup remarqué. L'ouvrage, tel qu'il se présentait aux lecteurs de 1671, était incomplet. A la fin du *Discours IV*, Saint-Réal annonce qu'il parlera successivement des effets de l'opinion sur l'entendement et des passions sur la volonté. Les derniers *Discours* traitent seulement de l'opinion et, brusquement, à la fin du *Discours VII*, Saint-Réal déclare qu'il veut prendre haleine avant de continuer. « En voilà assez, dit-il, pour essayer le goût du public, et peut-être trop pour lui plaire. » La seconde partie annoncée ne vint jamais.

(1) *Les Œuvres de Monsieur de Balzac*, 1665, in-fol., t. II, p. 242.

Saint-Réal allait-il, après avoir enseigné comment on devait étudier l'histoire, montrer par son propre exemple, comment on la devait écrire ? Allait-il, en composant lui-même un ouvrage historique, préparer, selon son idéal, des documents en vue de l'étude de l'âme humaine ? Il est fort probable qu'il conçut de bonne heure un pareil dessein. Mais il tarda assez longtemps à l'exécuter. L'ouvrage de Saint-Réal qui répond le mieux à l'esprit de son premier livre, c'est son *Césarion*, qui ne parut qu'en 1684. C'est dans un genre différent qu'il composa, aussitôt après le traité de *l'Usage de l'histoire*, les deux œuvres qui devaient le plus contribuer à sa gloire : *Dom Carlos, nouvelle historique* (1672), et *La Conjuración des Espagnols contre la République de Venise* (1674).

CHAPITRE III

Dom Carlos (1672) (1)

Un an après la publication de son traité sur *l'Usage de l'histoire*, Saint-Réal mettait au jour un nouvel ouvrage qui devait, beaucoup plus puissamment que le premier, contribuer à sa renommée. C'était un mince petit volume, sans nom d'auteur, qui portait le

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1° TEXTES :

Dom Carlos, nouvelle historique, sur la copie imprimée à Amsterdam, chez Gaspar Commelin, 1672, in-12.

Histoire de Dom Carlos, fils de Philippe II, roy d'Espagne. Nouvelle édition revue et corrigée. A Amsterdam, chez Gaspar Commelin, 1673, in-12 ()*.

Relacion de la muerte y honras funebres del ss. Principe D. Carlos, hijo de la Mag. del Catholico Rey D. Phelippe el segundo compuesto y ordenado por el M. JUAN LOPEZ cathedratico en el estudio desta villa de Madrid. Madrid, 1568.

Relatione della morte et esequie del serenissimo principe Carlo, figliuolo del catholico re Filippo II re di Spagna... nuovamente di lingua spagnuola tradotta da ALFONSO ULLOA. Venetia, 1569.

NATALIS COMITIS Universae historiae sui temporis libri triginta, ab anno salutis nostrae 1545 usque ad annum 1581, cum duobus indicibus Laurentii Gottii. Venetiis, 1581 (première édition, 1572).

Diogenes ou du moyen d'establiir, après tant de misères et calamitez, une bonne et asseurée paix en France, et la rendre plus florissante qu'elle ne just jamais, 1582 (29 p. non numérotées).

Istoria de' suoi tempi di GIOVAMBATTISTA ADRIANI, gentiluomo fiorentino, divisa in libri ventidue, di nuovo mandata in luce. Firenze, 1582.

Mémoires de Messire PIERRE DE BOURDEILLE, seigneur de Brantôme. Leyde, 1665. Vies des hommes illustres et grands capitaines estrangers (p. 384-451). Vies des dames illustres (p. 175-201).

CESARE CAMPANA. La vita del catholico et invitissimo Don Filippo secondo d'Austria, re delle Spagne... con le guerre de' suoi tempi. Vicenza, 1602.

PIERRE MATTHIEU. Histoire de France et des choses mémorables advenues aux provinces estrangères durant sept années de paix du règne du roy Henry IIII, roy de France et de Navarre. Paris, 1605 (f° 59-62).

Histoire de France sous les rois François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII et des choses plus mémorables advenues aux

(*) Il existe, entre ces deux éditions, de légères différences intéressant le style; je cite d'après la première.

titre suivant : *Dom Carlos, nouvelle historique*. En tête du livre, Saint-Réal mettait le lecteur au courant de ses intentions par l'avis que voici :

Tous les historiens du siècle passé qui parlent du malheureux prince d'Espagne qui fait le sujet de cet ouvrage parlent aussi de son amour pour sa belle-mère. Comme on juge toujours criminellement de ces sortes de choses,

autres estats de la chrétienté depuis cent ans par feu M. PIERRE MATTHIEU. Paris, 1631 (t. I, p. 305-309).

DE THOU. *Jac. Augusti Thuani historiarum sui temporis tomus secundus* (p. 401-403 et 634-636) ; *tomus tertius* (p. 3-4). Londini, 1733 (première édition : 1606).

LOUIS TURQUET DE MAYERNE. *Histoire générale d'Espagne*, 1608. Livre XXIX. (L'histoire de D. Carlos ne figure pas dans l'édition de 1586.)

L'histoire des Pays-Bas d'EMANUEL DE METEREN ou recueil des guerres et choses mémorables advenues tant es dits pays qu'es pays voisins depuis l'an 1415 jusques à l'an 1612. Corrigé et augmenté par l'auteur mesme. Traduit de Flamend en François par I. D. L. Hays. Amsterdam, 1618 (f° 56) (première édition flamande, 1599).

A. D'AUBIGNÉ. *Histoire universelle. Edition publiée pour la société de l'histoire de France par le baron ALPHONSE DE RUBLE*. Paris, 1886, t. I, 206-208 et 347-348 (première édition : 1616).

CABRERA. *Historia de Felipe II rey de España*. Madrid, 1876, t. I, *passim* (première édition : 1619).

Don Juan de Austria, historia por Don LORENZO VANDERHAMMEN Y LEON, natural de Madrid y vicario de jubiles. Madrid, 1627.

Histoire générale de France avec l'estat de l'église et de l'empire, par SCIPION DUPLEIX, conseiller et historiographe du roi. Paris, 1628 ; tome III, p. 741.

HILARION DE COSTE. *Les éloges et vies des reynes, princesses, dames et damoiselles illustres en piété, courage et doctrine, qui ont fleury de nostre temps, et du temps de nos pères, avec l'explication de leurs devises, emblèmes, hyéroglyphes et symboles*. Paris, 1630 (p. 249-252).

FAMIANI STRADAE *Romani e societate Jesu de bello belgico decas prima ab excessu Caroli V imp. usque ad initia praefecturae Alexandri Farnesii*. Editio III, Antverpiae, 1640 (p. 374-379).

BALTASAR PORREÑO. *Dichos y echos del señor rey don Felipe segundo, el prudente, potentissimo y glorioso monarca de las Espanas y de las Indias*. Sevilla, 1639.

MÉZERAY. *Histoire de France*. Tome II (p. 987-991), 1646.

Les mémoires de Messire Michel de Castelnau, seigneur de Mauviessière, illustrez et augmentez... par G. LE LABOUREUR. Nouvelle édition revue et augmentée. Bruxelles, 1731 (première édition 1659) (t. II, p. 411-416).

Sentimens d'un homme d'esprit sur la nouvelle intitulée Dom Carlos. A Paris chez Guillaume de Luyens, 1673 (58 p.).

2° OUVRAGES CONSULTÉS :

LLORENTE. *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*. Paris, 1818, t. III, p. 127-182.

L. VON RANKE. *Historisch-biographische Studien*. Leipzig, 1878, p. 451-544 : *Dom Carlos, Prinz von Asturien, Sohn Königs Philipps II von Spanien* (étude

sa passion a fait quelque tort à la réputation de cette vertueuse reine. L'auteur ayant trouvé en divers lieux les particularitez de leur histoire, il a crû devoir en faire part au Public, parce qu'elles justifient la mémoire de cette Princesse, et qu'elles font voir qu'il n'y a rien eu que de fort innocent de sa part. Quand elle n'auroit fait que découvrir la conjuration dont on verra le récit, elle a bien mérité qu'on prenne quelque soin de sa gloire, puisqu'il est vrai de dire que, sans elle, jamais le Prince de Navarre ne seroit devenu le plus grand Roi du Monde : et pour dire quelque chose de plus, Ayeul de Louis Quatorzième.

L'attitude de Saint-Réal n'est pas, on le voit, celle du romancier ordinaire, qui conte pour conter, pour son plaisir ou celui de son lecteur. Il se fait le champion chevaleresque de la vertu, de la réputation d'une reine. Ce zèle est-il tout désintéressé ? Le trait courtoisanesque de la fin peut en faire douter. Évidemment, le petit abbé savoyard voudrait attirer sur lui le regard du puissant roi de France. Louis XIV vient de combattre l'Espagne et va la combattre encore. L'instant n'est pas mal choisi pour un romancier de présenter au public une infortunée fille de France, qui meurt tristement, loin de sa patrie, victime d'un sombre tyran espagnol.

On sait l'étonnante fortune littéraire de cette histoire. De multiples pièces de théâtre, plus ou moins directement inspirées par la nouvelle de Saint-Réal, ont célébré à l'envi les amours infortunées du prince d'Espagne avec sa belle-mère Élisabeth de France, et des auditoires de tous pays ont frémi d'horreur, entendant le roi d'Espagne condamner à mort son propre fils sous l'empire de la jalousie. Cette histoire que Saint-Réal n'a pas inventée absolument, mais qu'il a vulgarisée, est, dans ses points principaux, une pure légende. Légende que les amours de D. Carlos et d'Élisabeth, légende que la jalousie meurtrière de Philippe II, légende enfin que le fer ou le poison par lesquels, selon leur fantaisie, les dramaturges

publiée pour la première fois en 1829 au t. XLVI des *Wiener Jahrbücher der Literatur*).

MARTHA WALKER FREER. *Elizabeth de Valois, queen of Spain, and the court of Philip II*. London, 1857 ; 2 vol.

MARQUIS DU PRAT. *Histoire d'Élisabeth de Valois, reine d'Espagne* (1545-1568). Paris, 1859.

GACHARD. *Don Carlos et Philippe II*. 2^e édition, Paris, 1867.

CH. DE MOUY. *Don Carlos et Philippe II*, 3^e édition, 1888.

D. JOSE GÜELL Y RENTÉ. *Philippe II et D. Carlos devant l'histoire*. Paris, 1878.

FORNERON. *Histoire de Philippe II*, 4 vol., 1881-1882.

BÜDINGER. *Don Carlos' Haft und Tod insbesondere nach den Auffassungen seiner Familie*, 1891.

font périr D. Carlos. Il n'y a d'authentique que l'emprisonnement de D. Carlos par ordre de son père, pour des raisons d'État, et si D. Carlos est mort au bout de six mois dans sa prison, ce fut, on le sait, la maladie et non le poison qui l'emporta.

Saint-Réal lui-même pouvait le savoir, et peut-être s'en est-il douté. Ce qu'il a fait, il l'a fait sciemment. Il a procédé avec méthode, avec une méthode à lui, toute neuve au temps où il l'appliquait, et que nous allons essayer de caractériser.

Lisons d'abord, à cet effet, cet autre *Avis au lecteur* qui forme une façade si singulière pour un léger ouvrage romanesque :

Cette histoire est tirée de tous les auteurs espagnols, françois, italiens et flamans qui ont écrit sur le tems auquel elle s'est passée. Les principaux sont M^r de Thou, Aubigné, Brantome, Cabrera, Campana, Adriani, Natalis Comes, Duplex, Mathieu, Mayerne, Mezerai, le Laboureur sur Castelnau, Strada, Meteren, l'historien de Don Juan d'Autriche, les Éloges du P. Hilarion de Coste, un livre espagnol des dits et faits héroïques de Philippe II, une Relation de la mort et des obsèques de son fils, etc. Elle est encore tirée de diverses pièces servans à l'Histoire, tant manuscrites qu'imprimées. Entr'autre d'un petit livre en vers, intitulé *Diogenes*, qui traite cette matière à fonds, et d'un manuscrit de M^r de Peyresc, exprès sur ce même sujet. Cependant, pour plus grande satisfaction des Lecteurs, on a mis à la marge des endroits les plus singuliers et les plus extraordinaires, les Auteurs principaux dont ils ont été tirez.

Ce n'est plus là l'érudition de pacotille, ironique et bon enfant, que nous trouvions chez M^{me} de Villeglé. Évidemment notre homme se prend au sérieux. Écrivant un roman, il prétend faire figure d'historien. Peut-être même s'est-il de bonne foi imaginé qu'il faisait une histoire. Nous sommes donc obligés de le traiter en historien, de le suivre dans ses recherches, de voir comment il a travaillé, comment son œuvre s'est faite. Nous allons examiner et discuter ses sources, lui demander compte de ses affirmations, dévoiler ses artifices.

I

Reprenons, pour commencer, la longue liste de sources qu'il vient de nous donner, en suivant non pas son ordre à lui, qui est le désordre même, mais l'ordre chronologique dans lequel ont été rédigés tous ces textes :

1^o *Relacion de la muerle y esequias del principe don Carlos.*

Cette relation parut en 1568, quelques mois après la mort de D. Carlos. L'année suivante, une traduction italienne en fut publiée à

Venise. L'auteur, Juan Lopez, était un docte professeur madrilène. Il consacre quelques pages seulement à la maladie et à la mort de D. Carlos, n'indiquant pas même les causes de la maladie et s'abstenant de dire que D. Carlos était prisonnier. En revanche il décrit interminablement les cérémonies des obsèques. Il n'oublie pas de rapporter les inscriptions qu'il avait lui-même composées pour la décoration de l'église. C'est à cette dernière partie seulement que Saint-Réal a emprunté quelques détails.

2° *Natalis Comes.*

L'Italien Noël Conti, dans son *Histoire universelle de son temps* (1581), écrite en latin, consacre une page, au début du livre XIX, à la détention et à la mort de D. Carlos. Il y a une grande parenté entre la partie de son récit relative à l'arrestation du prince et une relation manuscrite italienne conservée aux archives de Simancas. Cette relation, datée du 27 janvier 1568, est intitulée : *Avviso d'un italiano ptalico y familiar de Ruy Gomez*. Les historiens modernes en font assez de cas (1). Noël Conti laisse planer un doute sur la manière dont est mort le prince : « Tamdiu vero fuit in custodiis Carolus ut febre correptus, uti rumor diditus est, denique vitam concluderit, *quamvis alii aliter senserint.* » Muet sur le caractère de D. Carlos, Noël Conti ne dit pas un mot d'Élisabeth. Saint-Réal ne le cite jamais et on ne peut affirmer qu'il lui ait rien emprunté.

3° *Adriani.*

Ce Florentin, auteur lui aussi d'une histoire générale de son temps, mais en italien, parle à plusieurs reprises de D. Carlos (2). Ce qu'il en dit est assez conforme à la vérité historique. Il donne des renseignements exacts sur le triste caractère du prince et n'entoure sa mort d'aucune circonstance romanesque. Saint-Réal ne cite jamais Adriani au bas des pages, et semble ne rien lui emprunter directement. Le récit d'Adriani coïncide de manière frappante avec celui que devait donner un peu plus tard un célèbre historien espagnol, Antonio de Herrera, que Saint-Réal paraît ne pas avoir connu (3).

4° *Un petit livre en vers, intitulé Diogenes.*

Les textes dont nous venons de parler représentent en quelque

(1) Le texte en a été reproduit par Gachard (appendice B).

(2) Pp. 762, 797-798, 809, 819.

(3) *Primera parte de la historia general del mundo, de XVI años del tiempo del Señor Rey don Felipe II el Prudente, desde el año de MDLIX hasta el de MDLXXIIII.* Madrid, 1601, p. 291-293.

sorte la version officielle espagnole. Non seulement ils ne font pas de Philippe II le meurtrier de D. Carlos, mais, plus indulgents sur ce point que la plupart des historiens modernes, ils ne signalent même pas l'extraordinaire dureté de ce père à l'égard de son fils.

Cependant, dès le lendemain de la mort de D. Carlos, des bruits sinistres avaient couru de divers côtés. Nous avons vu Noël Conti en signaler l'existence. Ils avaient été accueillis favorablement surtout en France et aux Pays-Bas. La mort prématurée de la reine Élisabeth, suivant à bref intervalle celle de l'enfant, avait paru leur donner une nouvelle consistance. On murmurait que Philippe II s'était souillé d'un double assassinat. Enfin, au bout de treize ans, cette accusation terrible fut publiquement formulée par un ennemi mortel de Philippe II, Guillaume d'Orange (1). Saint-Réal ne paraît pas avoir connu l'*Apologie* du prince d'Orange. En revanche il a exploité un écrit peu répandu, publié l'année suivante, et qui répond à la même politique.

Voici le titre complet de cet opuscule : *Diogenes, ou du moyen d'establiir après tant de misères et de calamitez une bonne et asseurée paix en France, et la rendre plus florissante qu'elle ne fut jamais*. C'est un pamphlet contre Philippe II, écrit en vers français assez incorrects. Il porte la date de 1582 et fut imprimé sans doute à Liège (2). Il en circula aussi des copies manuscrites (3).

Le titre se justifie par le fait que le poète se représente lui-même cherchant en plein midi, « un fanal » à la main, « un homme de vertu, de bon sens et de cœur » qui ose s'opposer à la tyrannie de Philippe II. Il voudrait bien charger de ce rôle le roi de France Henri III. Tel serait, selon lui, le moyen de rendre à la France paix et prospérité. Henri III est donc invité à soutenir contre Philippe II le roi de Portugal et les Flamands. Il ne doit pas se faire scrupule d'attaquer un prince qui fut toujours ennemi de la France et qui l'a montré en deux occasions : par le massacre des Français en Floride et par la manière dont il a fait périr sa femme Élisabeth. Ainsi est introduite l'histoire de D. Carlos et d'Élisabeth qui remplit une bonne part de l'ouvrage.

D. Carlos, selon l'auteur, a été victime surtout de Ruy Gomez et du confesseur du roi qui l'ont tous deux calomnié auprès de son

(1) *Apologie ou défense de très illustre prince Guillaume par la grâce de Dieu prince d'Orange... contre le ban et édict publié par le roi d'Espagne... présentée à Messieurs les Etats généraux des Pays Bas*. De l'imprimerie de Charles Sylvius, 1581.

(2) Meteren, f° 56.

(3) Le Laboureur, p. 414.

père. Le confesseur l'a, au nom de l'Inquisition, accusé de favoriser les hérétiques et de s'entendre avec les envoyés des Flamands. Ruy Gomez a fait croire au roi que l'amitié qui régnait entre son fils et sa femme n'était ni chaste ni honnête. Se laissant sottement persuader par « ces deux tyranneaux », le roi ordonne la mort de son fils. Élisabeth, offensée de cet arrêt qui intéresse son honneur, adresse au roi un discours pathétique, rempli de furieux reproches. Elle fait appel, pour sa vengeance, à ses frères et à la noblesse de France. Elle provoque ainsi sa propre sentence.

Ce libelle grossier ne saurait avoir aucune valeur historique. L'auteur est visiblement très mal informé des choses d'Espagne. Il fait un ramassis de racontars injurieux qui avaient cours dans les milieux protestants, surtout aux Pays-Bas. De ces racontars, principalement, est sortie la tradition romanesque qui devait jouir d'une si longue fortune. Saint-Réal traite le *Diogenes* avec une considération marquée. Ce petit livre, dit-il, « traite cette matière à fond ». De fait, nous le verrons, la marche générale des événements est chez lui la même que dans le *Diogenes*.

5° *Le manuscrit de M. de Peiresc.*

Ce manuscrit est un recueil de notices et anecdotes relatives à l'histoire de France, depuis le règne de Charles IX jusqu'en 1617 environ, qui passa de la collection de Peiresc dans celle des frères Dupuy (1). On y trouve, aux folios 19 et 21, deux pièces intitulées, la première : « *Mort du prince d'Espagne, au récit d'Antonio Perez à M. du Vair* », la seconde : « *Mort de la reine Élisabeth de France, femme du roi d'Espagne* ». On voit dans la première Philippe II condamner à mort son propre fils auquel on donne un poison lent. Dans la seconde, c'est le roi lui-même qui fait avaler à sa femme un breuvage empoisonné. Les deux pièces sont copiées de la même main. Il est possible, mais non certain, qu'elles aient une même origine. Si elles émanent réellement de Perez, elles représentent le témoignage, plus ou moins exactement reproduit, d'un homme qui fut bien placé pour savoir beaucoup de choses, mais qui, devenu ennemi mortel de Philippe II, avait tout intérêt à le calomnier. Quoi qu'il en soit, les historiens modernes ont fait peu de cas, en général, des prétendues révélations contenues dans ce manuscrit (2). Saint-Réal les a, au contraire, soigneusement recueillies, mais il s'est bien gardé de les donner comme provenant de Perez.

(1) Bibliothèque nationale, fonds Dupuy, n° 661. Cf. L. Dorez. *Catalogue de la collection Dupuy*, tome II, p. 227.

(2) Miss Walker Free (t. II, p. 358) y relève une erreur flagrante.

6° *Brantôme*.

Les œuvres de Brantôme, publiées en 1665, contiennent des notices biographiques consacrées à Philippe II, à D. Carlos, à D. Juan, à la reine Élisabeth. L'intérêt du témoignage de Brantôme vient de ce qu'il a connu les acteurs du drame. Il fit, en effet, un séjour à la cour d'Espagne en novembre 1564 et revit la reine Élisabeth lors de l'entrevue de Bayonne en 1565. Il donne des détails intéressants sur le caractère de cette princesse et surtout sur celui de D. Carlos. Quant à leur mort, il en parle d'après les bruits médiocrement autorisés qui coururent à la cour de France. Selon lui, Philippe II, après avoir condamné son fils à mort, le fit « étouffer d'un linge ». Le premier, semble-t-il, Brantôme parle du regret que D. Carlos aurait éprouvé à se voir enlever sa fiancée par son père. Cette donnée tient une grande place dans le livre de Saint-Réal qui a, d'autre part, emprunté à Brantôme, en les adaptant, plusieurs anecdotes étrangères aux autres sources.

7° *Meteren*.

Le Flamand Emmanuel de Meteren a consacré à D. Carlos et à la reine Élisabeth une page de son *Histoire des Pays-Bas*, dont la première édition parut, en flamand, en 1599. Il est assez favorable à D. Carlos, en qui il croit voir un ami des Flamands révoltés contre Philippe II. Il ne paraît d'ailleurs pas convaincu que Philippe II ait fait tuer son fils ni sa femme. Il indique pourtant que la mort d'Élisabeth parut suspecte à bien des gens et renvoie, à ce propos, au *Diogenes*. Saint-Réal ne cite jamais Meteren dans ses notes et ne lui a sans doute rien emprunté.

8° *Campana*.

Cet Italien a publié en 1602 une *Vie de Philippe II* qui a souvent le ton d'un panégyrique. Son ouvrage est d'ailleurs dédié au fils de ce roi. Il suit d'assez près, en ce qui concerne D. Carlos, le récit d'Adriani, et se montre, comme Adriani, assez raisonnable. Bien que Saint-Réal mette plusieurs fois le nom de Campana au bas des pages, il paraît lui devoir extrêmement peu.

9° *Matthieu*.

Les différentes versions que nous venons d'examiner donnent, en général, aux événements un aspect simple. Elles sont presque toutes ou tout à fait favorables ou tout à fait défavorables à Philippe II. Mais à mesure que de nouveaux récits s'ajoutent aux précédents, et que les faits eux-mêmes reculent dans le passé, la tâche des historiens devient plus compliquée. Ils se trouvent en présence de

traditions divergentes qu'ils ne peuvent ignorer. Les documents authentiques leur font défaut, aux Français tout au moins, pour faire un choix éclairé. Ils laissent voir parfois leur embarras. Ils se décident, en général, d'après leurs préjugés personnels, acceptant ou rejetant selon leur caprice telle ou telle partie des récits antérieurs.

Nulle part cette confusion et cette incertitude n'apparaissent mieux que chez Pierre Matthieu. Il semble avoir connu la plupart de ses devanciers, mais il les suit avec une grande liberté, et mêle au récit des événements de fâcheuses réminiscences littéraires. Il croit que D. Carlos a péri de mort violente, étranglé un beau matin avec « un lac de soye » par quatre esclaves. D'autre part, il semble vouloir le plus possible justifier la conduite de Philippe II. Il fait donc de l'infant un portrait peu sympathique et lui prête les desseins les moins louables. Chez lui, le roi remet son fils au jugement des inquisiteurs et ceux-ci le condamnent comme hérétique et parricide. Philippe II, conclut l'historien, « ayma mieux perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde que de voir ses Estats troublez ».

L'ouvrage de Matthieu parut en 1604 et fut assez souvent réimprimé les années suivantes. Dix ans après la mort de l'auteur, en 1631, il en parut, sous un titre un peu différent, une édition fort augmentée et modifiée. En ce qui concerne la mort de D. Carlos et celle d'Élisabeth, cette édition posthume utilise les travaux publiés dans l'intervalle par de Thou et Mayerne-Turquet. C'est à elle que paraissent le mieux s'appliquer les vagues références de Saint-Réal, qui emprunte à Matthieu plusieurs détails peu authentiques.

10° *De Thou.*

L'histoire de D. Carlos se trouve chez de Thou au livre XLII qui parut pour la première fois en 1606. Le récit de de Thou emprunte son plus grand intérêt au fait que l'historien put interroger, sur l'arrestation de D. Carlos, un témoin oculaire, l'ingénieur français Louis de Foix. C'est sur cette scène qu'il insiste le plus, et c'est aussi de lui que Saint-Réal, en cet endroit, s'est le plus inspiré. Au reste, de Thou est très mal informé sur les circonstances de la mort du prince. Il avait sous les yeux des mémoires, assurément peu exacts, qui plaçaient cette mort au mois d'octobre 1568. De Thou croit que Philippe II a fait empoisonner son fils, d'accord avec l'Inquisition. Au sujet de la mort d'Élisabeth, il mentionne les bruits d'empoisonnement, mais il les rejette comme avait fait déjà Matthieu. Il raconte tout au long, et le premier parmi les écrivains que nous avons mentionnés, le complot du capitaine Dominique (ou Dimanche), qui fournit à Saint-Réal un épisode de son livre. Il lui a fourni aussi certains traits pour l'épi-

sode du juif Miquez. De Thou tient donc une place importante parmi les sources de Saint-Réal.

11° *Mayerne-Turquet.*

Nous trouvons dans l'*Histoire générale d'Espagne* de Louis Mayerne de Turquet un développement assez considérable sur la fin malheureuse de D. Carlos et d'Élisabeth. Ce développement a pris place seulement dans la deuxième édition de l'ouvrage, parue en 1608. L'auteur est protestant, suspect par conséquent de partialité contre Philippe II. En fait, il reprend et développe tous les contes du *Diogenes*, toutes les calomnies de Perez. S'il ne dissimule pas complètement les bizarreries de D. Carlos, du moins plaide-t-il en sa faveur les circonstances atténuantes et cherche-t-il visiblement à le rendre sympathique. Il affirme nettement que Philippe II a fait périr son fils et empoisonné sa femme, soupçonnée de relations coupables avec le marquis de Posa. Il faut dire aussi qu'il a connu certains événements ignorés de ses devanciers, et en a fait un récit plus ou moins exact. Mais, dans l'ensemble, il donne des faits qui nous occupent une image tout à fait défigurée. Il est une des principales sources de Saint-Réal.

12° *D'Aubigné.*

On trouve dans l'*Histoire universelle* d'Agrippa d'Aubigné (l. V, ch. xxviii) un court récit de la mort de D. Carlos. C'est un abrégé de de Thou. Toutefois, contrairement à de Thou, d'Aubigné affirme qu'Élisabeth a été empoisonnée. Il attribue principalement sa mort, ainsi que celle de D. Carlos, à l'intervention de l'Inquisition. Saint-Réal lui emprunte quelques traits. Il s'est servi aussi, très librement d'ailleurs, des détails donnés par d'Aubigné (l. II, ch. xxx) sur les auto-da-fé qui signalèrent l'arrivée de Philippe II en Espagne.

13° *Cabrera.*

Après tant de versions italiennes et françaises, voici enfin une version espagnole. On pouvait s'attendre à trouver chez un compatriote de D. Carlos et de Philippe II, sinon plus d'impartialité, du moins un récit plus circonstancié que chez des étrangers. En fait, c'est dans la grande *Histoire de Philippe II* de Louis de Cabrera (1619) qu'un lecteur du xvii^e siècle pouvait puiser les détails les plus précis sur la vie et la mort de D. Carlos. Cabrera, élevé à la cour d'Espagne, avait pu, sur toute cette affaire, recueillir beaucoup de témoignages directs et consulter beaucoup de documents authentiques. Sans doute, son attitude est celle d'un historien offi-

ciel, et, en toute occasion, il s'efforce de présenter sous le meilleur jour la conduite du roi. Néanmoins, sur la plupart des points essentiels, son récit est confirmé par les historiens modernes (1).

C'est bien à l'histoire de Cabrera que Saint-Réal renvoie le plus souvent dans ses notes. Mais nous verrons plus loin quel choix arbitraire a présidé aux emprunts qu'il lui fait.

14° *L'historien de D. Juan d'Autriche.*

Saint-Réal ne semble pouvoir désigner par là que l'*Histoire de D. Juan* écrite en espagnol par Lorenzo Vanderhammen et parue en 1627. Le premier livre de cet ouvrage contient, sur la prison et la mort de D. Carlos, des renseignements empruntés presque tous à Cabrera, qui est même souvent copié textuellement. En fait, Saint-Réal cite ordinairement à la fois Cabrera et l'*Histoire de D. Juan*. On peut dire que ces deux sources se confondent. Ni le rôle prêté par Saint-Réal à D. Juan dans l'intrigue galante de sa nouvelle, ni les détails qu'il donne sur la mort de D. Juan ne viennent de Vanderhammen (2).

15° *Dupleix.*

Au tome III de son *Histoire générale de France* (1628), Scipion Dupleix raconte en une page la mort de l'infant et de la reine d'Espagne. Son récit est, en général, inspiré de de Thou. Mais il emprunte aussi à Matthieu et à Mayerne. C'est dire qu'il reste dans l'ensemble assez éloigné de la vérité. C'est chez lui que Saint-Réal a pris l'idée de faire mourir D. Carlos les veines ouvertes dans un bain. Il semble, à part cela, lui devoir assez peu.

16° *Les Éloges du P. Hilarion de Coste.*

La reine Élisabeth est l'objet d'une notice dans le livre où ce religieux de l'ordre des minimes de Saint-François-de-Paule a écrit « *les éloges et vies des reynes, princesses, dames et damoiselles illustres en piété, courage et doctrine, qui ont fleury de nostre temps et du temps de nos pères* (1630) ». On ne s'attendra pas à trouver dans cet ouvrage, où règnent naturellement l'inspiration dévote et le ton bénisseur, des renseignements historiques de haute valeur.

(1) Il a commis cependant quelques erreurs de détail qui ont été relevées par Ranke (p. 461-463). Cf. Forneron, t. I, p. 391-392.

(2) Le même écrivain avait publié aussi une Histoire de Philippe II (*Don Felipe el Prudente, segundo deste nombre, rey de las Españas y nuevo mundo*. Madrid, 1625). Ce n'est, de l'aveu même de l'auteur, qu'un résumé de Herrera et de Cabrera. Notamment le développement relatif à D. Carlos est textuellement copié dans Cabrera. Rien n'indique que Saint-Réal ait connu cet ouvrage.

L'auteur renchérit encore sur tout ce que ses devanciers avaient témérairement avancé au sujet des sentiments de D. Carlos pour Élisabeth. Ici, l'amour du prince n'est même plus postérieur aux négociations diplomatiques en vue de son mariage, c'est parce qu'il est « éperdûment amoureux » des vertus et des mérites de la princesse que l'infant aspire à sa main.

Le P. Hilarion de Coste a emprunté quelques détails sur la manière dont Élisabeth fut conduite en Espagne à l'*Histoire de Navarre* d'André Favyn (1). C'est lui, sans doute, qui donna à Saint-Réal l'idée de feuilleter cet auteur où il prit à son tour, mais sans le nommer, quelques traits omis par le P. Hilarion.

17^o *Strada.*

Cet historien consacre quelques pages à D. Carlos au livre VII de son *De bello belgico* (1632). Son récit est raisonnable et prudent. Il s'inspire, en général, de Cabrera. Mais il a eu l'heureuse idée de consulter aussi les lettres adressées au cardinal Alessandrino par le nonce Castagna. En terminant, il énumère sur un ton ironique les fables dont il aurait pu, tout comme un autre, agrémenter sa narration, s'il avait voulu plaire à ces lecteurs « qui atrociora quaeque avide arripiunt, sine ullo veri falsive respectu ». Il en montre l'invraisemblance et leur oppose des témoignages authentiques et formels. Ces fables, que Strada dépouille ainsi de tout crédit, sont précisément celles sur lesquelles Saint-Réal a bâti la majeure partie de son roman.

18^o *Un livre espagnol des dits et faits héroïques de Philippe II.*

Il s'agit de l'ouvrage suivant : *Dichos y echos del señor rey don Felipe Segundo, el Prudente, potentissimo y glorioso monarca de las Españas y de las Indias, por el licenciado Baltasar Porreño, visitador general del obispado de Cuenca* (Séville, 1639) (2). Le titre indique assez les tendances de l'ouvrage. Baltasar Porreño a voulu présenter, en la personne de Philippe II, le miroir de toutes les vertus royales. A cet effet il a glané, soit chez les historiens antérieurs, soit dans la tradition orale, un grand nombre d'anecdotes qu'il raconte en un style monotone. Saint-Réal ne trouvait pas chez le licencié Porreño le Philippe II despote et jaloux qu'il voulait peindre. Aussi semble-t-il ne lui avoir emprunté qu'un trait de détail, d'ailleurs en le défigurant (3).

(1) Cette histoire parut en 1612.

(2) Cette édition paraît être la première. Toutefois on voit à la dernière page que l'ouvrage a dû être terminé en 1626.

(3) Cf. *infra*, p. 139.

Une traduction française de cet ouvrage, sans nom d'auteur, parut à Cologne en 1671. Le titre donné par Saint-Réal semble indiquer qu'il a eu sous les yeux l'original espagnol. Mais il n'a fait à Porreño, non plus qu'à Vanderhammen, l'honneur de le nommer.

19^e Mézeray.

Venant à parler au tome II de son *Histoire de France* (1646) des morts lamentables de D. Carlos et d'Élisabeth, Mézeray, selon son habitude, s'est contenté d'une documentation sommaire. Rien n'indique qu'il ait lu les historiens italiens et espagnols. Mais il s'est attaché aux sources françaises les moins autorisées, surtout à Mayerne-Turquet. Sa partialité contre Philippe II est évidente. Il procède, d'ailleurs, fort librement, entremêlant son récit de réflexions personnelles, l'agrémentant de « mots historiques » qu'on ne trouve pas dans les textes antérieurs et qu'il a sans doute inventés. Certains, repris par Saint-Réal, ont fait fortune. En résumé, la méthode de Mézeray est analogue à celle de Matthieu, et son récit, dépourvu de toute critique, n'a aucune valeur historique.

20^e Le Laboureur sur Castelnau.

Jean Le Laboureur a inséré, parmi ses additions au livre II des *Mémoires de Castelnau*, qu'il publia en 1659, un morceau intitulé « *De la mort de Don Charle, prince d'Espagne* ». La raison de cette insertion est qu'il est question plusieurs fois de la mort de D. Carlos dans le récit de la conspiration de La Môle et de Coconnas, qui précède. Le Laboureur a copié presque textuellement le manuscrit de Peiresc dont nous avons parlé plus haut. Il a fait accueil, d'autre part, à toutes les fables dont ses prédécesseurs avaient progressivement imprégné les imaginations. Amour de D. Carlos pour la reine, haine des ministres de Philippe II pour l'héritier du trône, rapports du prince avec les rebelles des Pays-Bas qui l'invitent à venir se mettre à leur tête, condamnation de D. Carlos par un tribunal d'inquisiteurs, son empoisonnement, la jalousie de Philippe II à l'égard du marquis de Posa qu'il fait assassiner, chez lui rien ne manque. La légende de D. Carlos et d'Élisabeth est donc, au milieu du xvii^e siècle, entièrement formée. Elle est mûre pour le roman et pour le drame.

Nous connaissons maintenant les sources, multiples et disparates, utilisées par Saint-Réal. Il en est à peine deux ou trois qu'un historien moderne prendrait en considération. En revanche, les historiens modernes qui ont voulu écrire l'histoire de D. Carlos se sont appuyés constamment sur une catégorie de documents que

Saint-Réal a ignorés ou dédaignés, les documents d'archives : dépêches d'ambassadeurs, correspondances authentiques, livres de comptes (1). Sans doute, beaucoup de ces documents étaient inaccessibles à un littérateur français du *xvii^e* siècle. Toutefois Saint-Réal, par ses entrées privées à la bibliothèque du roi, avait joui, à cet égard, d'une situation particulièrement favorable. Il aurait découvert sans doute, s'il avait bien voulu les chercher, les dépêches de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, de Jean Evrard, baron de Saint-Sulpice, de Raymond de Pavie, seigneur de Fourquevaux qui, de 1561 à 1572, représentèrent l'un après l'autre la France à Madrid. La correspondance de ce dernier surtout lui eût fourni, sur l'arrestation et la mort de D. Carlos, survenues en 1568, les plus sûrs renseignements. Il a préféré mettre à contribution une foule de récits imprimés, suspects par leur discordance même, et dont certains sont postérieurs de plus d'un siècle à l'événement qu'ils relatent.

L'historien moderne qui se verrait réduit à ces sources, généralement médiocres, les soumettrait, du moins, à une critique sévère. Il établirait d'abord la généalogie de ces divers récits, écartant tous ceux qui ne font que reproduire, peu fidèlement quelquefois, des récits antérieurs. Parmi ces derniers, il se demanderait encore quels sont ceux dont les auteurs ont été en situation d'être le mieux informés. Il chercherait enfin à se représenter exactement pour quels motifs, avec quelles passions, dans quelle atmosphère, chacun de ces écrivains a pris la plume. Un tel travail lui permettrait de ne livrer sa confiance qu'à bon escient. Il lui inspirerait surtout, dans le cas qui nous occupe, le plus large scepticisme.

Saint-Réal s'est dispensé de ce travail. Il cite confusément au bas des pages les historiens français et protestants, presque tous ardemment hostiles à Philippe II, et les historiens espagnols ou italiens qui lui sont favorables. Il prend dans les textes, à droite et à gauche, non ce qui lui paraît le plus vrai, mais ce qui s'adapte le mieux à son plan, ce qui lui permettra le mieux de rehausser l'intérêt de sa narration par des épisodes piquants. En un mot, il n'a cure de la vérité historique et ne cherche que l'intérêt romanesque. Et là où les données soi-disant historiques de ses auteurs lui paraissent laisser des lacunes, il y supplée de sa belle imagination.

Un pareil travail est assurément sans valeur historique. Quant à sa valeur littéraire, elle dépend du savoir-faire avec lequel il est

(1) C'est ainsi notamment qu'ont procédé MM. Gachard et De Mouy qui, vers le même temps et à l'insu l'un de l'autre, ont étudié l'histoire de D. Carlos.

exécuté. Il nous faut donc, pour fixer notre jugement sur l'œuvre de Saint-Réal, la suivre du commencement à la fin, en recherchant tantôt à quelle source il s'attache, tantôt de quelle manière il choisit entre des sources divergentes, tantôt enfin de quelle façon cavalière il remédie aux lacunes des sources.

II

Saint-Réal, se conformant sur ce point à l'usage de son temps pour les courts ouvrages de ce genre, n'a introduit dans son *Dom Carlos* aucune division extérieure de parties, de livres ou de chapitres. Les épisodes, pourtant assez nombreux, dont se compose le roman, sont parfaitement liés les uns aux autres, et le lecteur est entraîné jusqu'à la fin par un récit continu dont l'auteur s'efforce de ne jamais laisser languir l'intérêt. Pour la commodité de notre étude, nous allons cependant distinguer, en leur donnant des titres, ces divers épisodes. La composition soignée de l'ensemble n'en deviendra que plus apparente.

1^o *Le Mariage d'Élisabeth* (p. 1-13).

Saint-Réal prend pour point de départ les propositions faites à la suite de la trêve de Vaucelles, en vue de marier le fils unique de Philippe II avec la fille aînée du roi de France (1). Ces propositions sont relatées par tous les historiens. Ce qui est moins authentique, c'est l'amour que Saint-Réal fait naître immédiatement entre les deux jeunes gens. Seul le P. Hilarion de Coste parle des sentiments de D. Carlos en cette occasion (2). Il suffirait, pour en montrer l'invraisemblance, de rappeler l'âge des intéressés. Tous deux n'avaient qu'une douzaine d'années. Saint-Réal, qui le savait bien, déclare prudemment que la princesse était fort jeune, mais « extrêmement formée pour son âge ». Là-dessus, il se lance dans une délicate peinture de l'amour naissant. Il montre, chez Élisabeth, une secrète inclination, fondée sur l'estime et la curiosité, chez D. Carlos, comme il convenait, une passion plus agissante, avivée par la vue d'un portrait — vieux lieu commun de roman — et le désir de faire connaître ses sentiments à l'objet aimé.

Après deux pages de roman, l'histoire reparait. Saint-Réal

(1) Cf. sur la date exacte et sur la marche de ces négociations, miss Freer, p. 27.

(2) Cf. *supra*, p. 155.

raconte brièvement la nouvelle guerre survenue entre l'Espagne et la France, et les négociations qui aboutissent au traité de Cateau-Cambrésis. Une des clauses de ce traité donne Élisabeth pour épouse à Philippe II, devenu veuf de sa seconde femme, Marie Tudor.

Quelques auteurs, Brantôme (*C. Etr.*, p. 414), Dupleix, Le Laboureur (p. 412) mettent le dépit de s'être vu enlever sa fiancée au nombre des griefs de D. Carlos à l'encontre de son père. Saint-Réal s'en autorise pour faire une peinture détaillée de la douleur du prince au moment où il apprend la fatale nouvelle. Ingénieusement il fait de cette douleur la source de la mélancolie postérieure de D. Carlos, et de « cette vie si particulière qu'il mena depuis ». Par cette expression discrète, Saint-Réal se met en règle, à peu de frais, vis-à-vis de celles de ses sources (Adriani, Brantôme, Campana, Cabrera, Matthieu, Strada) qui parlent des extravagances et du caractère violent du prince.

Les regrets de D. Carlos appelaient, pour pendant, les regrets d'Élisabeth. Justement Antoine Favyn (p. 839) nous apprend que la princesse, peu satisfaite d'aller régner en Espagne, s'efforça d'y arriver le plus lentement possible. Saint-Réal s'empare de cette indication, mais explique à sa manière les sentiments d'Élisabeth. Chez lui, la jeune reine appréhende surtout une situation délicate, et craint de trouver un amant en la personne de son beau-fils.

C'est encore d'après Favyn que Saint-Réal raconte les difficultés soulevées, pour la sauvegarde de ses propres droits, par Antoine de Bourbon, roi de Navarre, au sujet de l'endroit où la princesse devait être remise aux envoyés de Philippe II. Le résumé de Saint-Réal est exact, sauf le trait de la fin. Chez Favyn, les délégués espagnols semblent prendre sur eux de donner satisfaction au Navarrais. Chez Saint-Réal, c'est Philippe II qui, impatient de recevoir sa femme, fait passer les intérêts de l'amour avant ceux de la politique.

Tel est, dans ce début, l'ingénieux entrelacement des éléments romanesques aux éléments historiques.

2^o *Première rencontre d'Élisabeth avec D. Carlos et avec le roi* (p. 13-24).

Si Saint-Réal avait tenu à traiter cet épisode selon la vérité historique, il aurait trouvé chez l'historien espagnol Cabrera des détails précis, et à peu près exacts (1) sur la réception d'Élisabeth

(1) Cf. Gachard, ch. III.

en Espagne et les fêtes qui eurent lieu à cette occasion. D'après Cabrera, Philippe II alla chercher sa femme à Guadalajara et la cérémonie nuptiale eut lieu dans cette ville le 2 février 1560, D. Carlos étant présent. De là, la cour se dirigea vers Tolède où la nouvelle reine fut reçue magnifiquement. Elle y tomba malade presque aussitôt de la petite vérole et ne put assister, le 22 février, à une grande cérémonie qui eut lieu dans la cathédrale de Tolède et au cours de laquelle D. Carlos reçut le serment traditionnel prêté à l'héritier de la couronne.

Saint-Réal n'avait à sa disposition, pour raconter ces faits, aucune autre source. Il a néanmoins bouleversé toutes les données de Cabrera. Il a voulu qu'Élisabeth fût reçue par D. Carlos, et non par son père. Il a donc supposé que Philippe II ait attendu sa femme à Madrid, tandis que D. Carlos allait à sa rencontre jusqu'à un endroit indéterminé. Le récit de cette rencontre imaginaire est un des morceaux que notre auteur a le plus soignés. Il a fait des sentiments éprouvés par ses héros en cet instant pathétique une analyse détaillée, intéressante, mais tout entière sortie de son imagination.

Dans ce morceau figure, en bonne place, un portrait de D. Carlos. Une note veut nous persuader que ce portrait est inspiré de Brantôme. Mais on croira sans peine que les traits en sont un peu idéalisés. En revanche, dans le passage où il raconte la réception d'Élisabeth par son mari, Saint-Réal suit presque textuellement Brantôme :

Dames illustres, p. 177 :

J'ay ouy conter à une de ses dames que la première fois qu'elle vit son mary, elle se mit à le contempler si fixement que le roy, ne le trouvant pas bon, luy demanda : *Que mirais si tengo canas*. Que regardez-vous si j'ay les cheveux blancs. Ces mots luy touchèrent si fort au cœur que depuis on augura mal pour elle.

Saint-Réal :

...Elle se mit à le regarder fixement, sans songer à ce qu'elle faisoit, comme si elle eût observé s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce prince, bien éloigné de se défier du véritable sujet de son embarras, lui demanda avec assez de chagrin si elle regardoit qu'il avoit déjà les cheveux blancs. Ces paroles furent prises à mauvais augure par ceux qui étoient presents...

Toujours d'après Brantôme, Saint-Réal décrit l'effet produit sur la cour d'Espagne par la beauté de la jeune reine. Il s'empresse particulièrement de transcrire un trait qui peut faire entrevoir la jalousie future de Philippe II :

Dames illuſtres, p. 172 :

J'ai ouy dire en Eſpagne que les Seigneurs ne la pouvoient regarder de peur d'en eſtre épris et en cauſer jaloſie au roy ſon mary, et par conſéquent eux courir fortune de la vie.

Saint-Réal :

Il étoit ſi difficile de la voir ſans l'aimer, que c'eſt encore aujourd'hui une tradition de la cour d'Eſpagne qu'il n'y avoit point d'homme ſage qui oſât la conſidérer en face.

Ce développement ſe termine par la peinture des ſentiments et de l'attitude de Philippe II à l'égard de ſa jeune épouſée. Ce ſont ſecrets d'alcôve ſur leſquels les hſtoriens ſe taisent. Mais le roman-ſtier a le privilège de tout ſavoir.

3^o *Excursion aux Hieronymites de Saint-Just. D. Carlos déclare ſes ſentiments à Éliſabeth* (p. 24-35.)

Nous voici en plein roman. Saint-Réal partage apparemment les doctrines de M^{me} de Villedieu. Il ne ſe fait pas ſcrupule, il ſe ferait plutôt obligation d'ajouter à l'hſtoire « quelques entrevues ſecretes et quelques diſcours amoureux ». Si nous admettons, et Saint-Réal l'admet ſans réſerve, la réalité des amours de la reine et du prince, ne faut-il pas admettre qu'il a exiſté entre eux de telles entrevues et de tels diſcours ? Dès lors, ne faudrait-il pas avoir mauvais caractère pour chicaner un écrivain ſur l'exaſtitude du décor et des circonſtances, ſi d'ailleurs ce décor et ces circonſtances ſont heureuſement imaginés ?

Or Saint-Réal fut très ſatisfait ſans doute de ſa trouvaille, lorsqu'il eut conçu l'idée de placer les tendres aveux du petit-ſils dans les lieux illuſtrés par la retraite fameuſe du grand-père. Une riche description du paysaſe d'Eſtramadure, une anecdote plaisante ſur les dernières années de Charles-Quint fournifſent le fond ſur lequel ſe détache le duo romanefque de D. Carlos et d'Éliſabeth.

D. Carlos déclare donc ſa paſſion et la reine reſſent pour lui beaucoup de pitié. Elle eſt diſpoſée à lui accorder toutes les conſolations qu'elle pourra lui donner ſans offeſſer ſon devoir. De ſon côté, D. Carlos trouve une vive ſatisfaction dans l'aveu qu'il a fait d'un amour ſans eſpoir. Ainſi ſ'établit entre eux deux une douce intimité faite de ſouvenirs communs et de regrets partagés. Ils jouifſent d'une ſorte de bonheur précaire que la fortune va bientôt troubler. Ainſi ſ'achève ce qu'on peut appeler l'introduction du roman.

4^o *Intrigues galantes. La princesse d'Eboli et D. Juan* (p. 35-53).

A cet endroit du récit, Saint-Réal introduit deux personnages nouveaux qu'il nous faut suivre parmi des intrigues assez compliquées. Une des dames de la cour, la princesse d'Eboli, femme de Ruy Gomez, gouverneur du prince et favori du roi, entreprend de se faire aimer de D. Carlos. Elle lui rend de menus services, lui adresse de provocantes coquetteries, et finit par acquérir, à son grand dépit, la certitude que le cœur du prince n'est plus libre.

Parallèlement, le jeune et brillant D. Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II, ne peut résister aux charmes de la reine. Il s'aperçoit que ses assiduités donnent de l'ombrage à D. Carlos. Il soupçonne l'amour du prince et tente divers moyens pour s'en éclaircir. Il courtise une des suivantes de la reine, mais cette femme ne peut lui apprendre ce qu'elle-même ignore. Il gagne l'amitié de D. Carlos, mais celui-ci est trop honnête homme pour compromettre l'objet de son culte. D. Juan se tourne alors vers la princesse d'Eboli et n'a pas de peine à conquérir ses faveurs, sinon son cœur. Il confie à cette redoutable alliée les soupçons qui lui sont venus à l'esprit et tous deux vont mettre leurs efforts en commun pour pénétrer le secret de D. Carlos. Ils y parviendraient sans doute si une circonstance imprévue n'éloignait de la cour D. Carlos et D. Juan.

Tout cela est assurément fort romanesque. Mais il est curieux de constater que, même dans un développement de ce genre, Saint-Réal se souvient de ses sources, fort librement d'ailleurs.

Tout d'abord, il ne peut présenter deux nouveaux personnages, tous deux empruntés à l'histoire, sans dire quelques mots de leur origine, de leur caractère, de leur figure. On sait que la princesse d'Eboli était borgne. Saint-Réal se contente de dire qu'elle n'avait pas « tous les traits fort réguliers ». Quant à D. Juan, sa naissance mystérieuse, son éducation secrète, sa destinée brillante et étrange en font un héros de roman de premier ordre. Saint-Réal n'a pu se refuser le plaisir de nous conter la manière dont le jeune D. Juan apprit un jour son illustre origine. A vrai dire, cette scène dramatique avait eu lieu avant l'arrivée d'Élisabeth en Espagne. Saint-Réal dissimule l'anachronisme par l'expression vague : « vers le même temps ». Quant au fond du récit, il est emprunté à Strada (l. X, p. 605-609). Mais Strada insiste bien moins que Saint-Réal sur la tranquille fierté de D. Juan en cette circonstance, et les traits les plus frappants semblent appartenir en propre à notre conteur.

Un autre passage (p. 38) montre bien comment Saint-Réal dénature les textes qu'il utilise lorsqu'ils s'harmonisent mal avec

les données ou le ton de son récit. Il s'agit de certaines peccadilles qui donnaient occasion à la princesse d'Eboli d'intervenir auprès de son mari en faveur de D. Carlos. Le passage est inspiré de Brantôme (*C. Etr.*, p. 416) qu'on ne peut guère citer en cet endroit à cause de sa crudité. On s'y reportera si l'on veut savoir de quelle gracieuse façon le vrai D. Carlos traitait les dames de la cour.

5^o *Premiers démêlés de D. Carlos avec l'Inquisition. Son séjour à Alcala* (p. 63-73).

Les épisodes précédents nous ont offert quelques souvenirs des sources historiques parmi des développements tout romanesques. Maintenant, au contraire, le récit va être presque complètement étayé sur les sources. Mais l'extrême liberté avec laquelle Saint-Réal les utilise n'est nulle part plus frappante que dans les pages auxquelles nous sommes arrivés.

Le bruit avait couru, nous dit Saint-Réal, que l'empereur Charles-Quint, dans ses dernières années avait penché vers le luthéranisme. Son testament fut rédigé en termes qui paraissaient confirmer ce bruit. Aussi l'Inquisition, quelque temps après l'arrivée de Philippe II en Espagne, fit-elle emprisonner quelques-uns des ecclésiastiques qui avaient eu la conduite spirituelle de l'empereur : l'archevêque de Tolède, le docteur Caçalla, prédicateur de Charles-Quint, et son directeur Constantin Ponce. Ces trois personnages, accusés d'avoir eu part au testament de l'empereur, furent condamnés au feu avec le testament lui-même.

Tandis que le roi prenait en patience cet affront infligé à la mémoire de Charles-Quint, D. Carlos, qui avait toujours eu beaucoup d'affection pour son grand-père, manifesta la plus vive indignation. D. Juan et le prince de Parme furent d'accord avec lui pour blâmer la faiblesse de Philippe et se plaindre hautement de l'arrogance des inquisiteurs. Ceux-ci, exploitant habilement certains écarts de langage, provoquent dans le public une telle émotion que le roi prend le parti d'éloigner les princes en les envoyant à l'université d'Alcala.

Peu de temps après leur arrivée, D. Carlos se blesse grièvement en voulant dresser un cheval que la ville d'Alcala lui avait offert. Se voyant à la mort, il envoie le marquis de Posa, son favori, porter ses derniers adieux à la reine. Celle-ci, très émue, adresse à D. Carlos une lettre où elle met « tout ce que l'amitié et le désespoir peuvent suggérer de plus tendre et de plus touchant ». Ce précieux témoignage d'affection guérit D. Carlos qui revient à Madrid, et s'obstine, malgré les prières de la reine, à conserver cette lettre qui devait plus tard décider une seconde fois de sa vie.

Rien n'est moins conforme à la vérité historique que les sentiments protestants attribués par Saint-Réal au vieil empereur. En réalité, lorsque Charles-Quint apprit que l'on avait découvert en Andalousie et en Castille quelques foyers de luthéranisme, il manifesta une grande indignation et pressa la régente d'Espagne de stimuler elle-même le zèle de l'inquisiteur général Valdes. Les deux principaux accusés étaient justement Augustin Cazalla et Constantin Ponce de la Fuente, et Charles-Quint ne fit rien pour les sauver (1).

Les bruits dont parle Saint-Réal eurent cours effectivement dans les milieux protestants. Il trouvait chez d'Aubigné quelques indications vagues ou erronées sur les sentiments de Charles-Quint au moment de sa mort (I. I, ch. XVIII), sur les supplice de Cazalla et de ses coreligionnaires (I. II, ch. XXX) Ils s'en est emparé sans vouloir se demander si le témoignage de d'Aubigné n'était pas suspect en pareille matière. Il les a développées d'une manière très fantaisiste. Enfin il a sciemment faussé la chronologie dans tout ce passage. En effet, d'Aubigné lui-même lui apprenait que les *autos* dans lesquels on brûla Cazalla et les restes de Constantin Ponce eurent lieu en 1559, avant l'arrivée d'Élisabeth en Espagne. D'autre part, Cabrera (p. 349) lui indiquait que l'accident de D. Carlos à Alcala eut lieu le 9 mai 1562. Ce délai eût empêché Saint-Réal, s'il avait eu le désir d'être vrai, d'établir un lien quelconque entre le supplice des protestants espagnols et le séjour des princes à Alcala.

Dans quelle intention a-t-il rapproché les deux événements ? D'Aubigné (I. V, ch. XXVIII), ici encore plus que suspect, parle de « quelques contenance de pitié » que le prince aurait montrées à l'un de ces *autos* de 1559, auxquels on l'avait fait assister. D'autre part, plusieurs des sources utilisées par Saint-Réal (*Diogenes*, de Thou, Dupleix, Matthieu, Mézeray) faisaient du D. Carlos des derniers jours l'ennemi et la victime des inquisiteurs. Saint-Réal, disposé à les suivre sur ce point, a cru bon de préparer son dénouement, de donner une origine lointaine et intéressante à une inimitié qui, pour lui, ne faisait pas de doute. « Cette sorte de gens, dit-il, ne pardonne jamais. »

Au cours de ce même épisode, Saint-Réal consacre une page aux rapports de D. Carlos avec son grand-père. Charles-Quint, selon lui, aurait su manier adroitement ce caractère généreux, mais trop ardent, et l'aurait, en très peu de temps, beaucoup amélioré. Il est

(1) Mignet. *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste* ; 6^e édition, 1863, p. 353-374.

exact que Charles-Quint, lorsqu'il revint en Espagne, en 1556, voulut voir son petit-fils et s'inquiéta de son éducation. Mais il existe sur l'impression que lui fit D. Carlos des témoignages assez divergents (1). « *Inspecto nepotis ingenio atque educatione vehementer indoluit* », dit Strada (l. VII, p. 374). Saint-Réal s'attache naturellement à la version la plus favorable. Il la trouve chez Brantôme (*C. Etr.*, p. 418) : « Quand il s'en alla réduire en son monastère, il le voulut voir, et en eut très bonne opinion et espoir, et lui fit de très belles leçons, et puis luy donna sa bénédiction qui luy servit à faire un bon commencement. »

Un peu plus loin, Saint-Réal fait encore intervenir un autre personnage historique, le comte d'Egmont. Le roi, ne pouvant se séparer de Ruy Gomez, confie au comte la conduite des princes lorsqu'il les fait partir pour Alcalá. Au cours du voyage, l'illustre capitaine enflamme l'ardeur juvénile de D. Carlos en lui racontant ses derniers hauts faits. Le prince lui déclare que si les affaires continuent à se gâter en Flandre, rien ne pourra l'empêcher de s'y rendre pour apprendre auprès de lui le métier des armes. L'origine de ce développement est encore chez Brantôme :

Il se faschoit fort de demeurer oisif en Espagne, et mesmes quand il ouït parler le comte d'Egmont, qui luy proposa force belles choses, dont les mains luy démangeoient si fort pour mener la guerre, qu'on dit qu'il voulut se desrober pour aller en Flandres. (*C. Etr.*, p. 413.)

Il est probable que le comte d'Egmont ne proposa jamais rien à D. Carlos. En tout cas, il ne conduisit pas les princes à Alcalá, car il vint en Espagne seulement en 1565, comme Saint-Réal pouvait le voir dans Strada (l. IV). Remarquons ici encore le soin que met Saint-Réal à préparer la suite de son récit. Comme à la haine des inquisiteurs pour D. Carlos, il a voulu donner à la sympathie de celui-ci pour les Flamands une origine ancienne. Trouvant donc chez Brantôme une indication vague sur les rapports de D. Carlos avec le comte d'Egmont, il s'en est emparé, ajoutant de son cru les précisions de date et de circonstances qui convenaient à son dessein.

Quant à l'épisode d'Alcalá, il a un fondement historique, mais Saint-Réal y a encore grandement déformé la réalité. Philippe II envoya son fils à Alcalá à l'automne de 1561, moins pour favoriser ses études que pour essayer de rétablir sa santé. Au mois de mai 1562, D. Carlos fit une chute grave dans un escalier. Il allait rejoindre

(1) Cf. Gachard, ch. II ; Mignet, *op. cit.*, p. 149.

la fille d'un jardinier ou peut-être courait après elle. Il fut soigné par de nombreux médecins et entre autres par l'illustre Vésale. Mais presque toute l'Espagne attribua sa guérison à un miracle. En effet, au moment où l'état du malade semblait désespéré, on posa près de lui, ou même sur lui, les restes d'un moine mort en odeur de sainteté, Fray Diego, dont par la suite D. Carlos et son père sollicitèrent la canonisation. D. Carlos guérit, peut-être imparfaitement, et quitta Alcalá en juillet 1562 (1).

Saint-Réal trouvait de ces faits un récit à peu près exact dans quelques-unes de ses sources (Mayerne, Cabrera). Mais les relations de D. Carlos avec la fille du jardinier s'accordaient mal avec les sentiments exaltés que Saint-Réal lui attribuait à l'égard de la reine. D'autre part, une chute dans un escalier était un accident bien trivial pour un héros de roman. De là l'invention du cheval fougueux offert par la ville d'Alcalá. C'est Saint-Réal aussi, naturellement, qui a inventé cette amoureuse lettre d'Élisabeth qui rend la santé à D. Carlos. Du même coup disparaît l'intercession miraculeuse de Fray Diego, longuement narrée par Cabrera.

En résumé, tout ce développement nous offre un mélange constant de données empruntées aux sources et d'adjonctions romanesques.

6° *L'entrevue de Bayonne et le complot du capitaine Dominique* (p. 73-84).

Saint-Réal place à l'époque de la guérison de D. Carlos la naissance de la première fille d'Élisabeth. Peu de temps après, dit-il, elle tomba gravement malade de la petite vérole. Puis, à peine rétablie, elle dut partir pour Bayonne où une entrevue lui avait été ménagée avec sa mère et son frère Charles IX.

Au cours de l'entrevue de Bayonne, le duc d'Albe, qui accompagnait la reine, acquiert la certitude que c'est elle qui a fait manquer un complot ourdi de concert par les ministres de Philippe II et le parti des Guises. Il s'agissait d'enlever de Pau, sa capitale, la reine de Navarre et ses deux enfants. L'exécuteur principal de ce complot devait être un certain capitaine Dominique, béarnais. Dominique était tombé malade à Madrid. Soigné avec un grand dévouement par un Français, domestique de la reine, il avait fait à cet homme confidence de ses secrets. Avertie aussitôt, la reine avait à son tour donné avis de l'entreprise à sa mère et à la reine de Navarre.

(1) Forneron, t. II, ch. xi ; Gachard, ch. iv.

Ces faits sont, en général, historiques. Mais Saint-Réal continue à se jouer de la chronologie, malgré les indications précises que lui fournissaient ses sources. La naissance de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie eut lieu, selon Cabrera (p. 473), en 1566, c'est-à-dire après le voyage de Bayonne, qui est de 1565, et quatre ans après l'accident d'Alcala. D'autre part, Élisabeth fut bien malade en 1564, quelque temps avant le passage à Madrid de Brantôme, à qui Saint-Réal emprunte quelques phrases sur son rétablissement. Mais il s'agissait alors d'une fausse couche et non de la petite vérole qu'elle avait eue peu de temps après son arrivée en Espagne (Cabrera, p. 287).

Le complot du capitaine Dominique est résumé par Saint-Réal d'après de Thou (p. 401), qui en tenait lui-même les principales circonstances de personnes ayant joué un rôle dans l'affaire. Le résumé de Saint-Réal est assez exact (1). Ce qu'il ajoute ici de son cru, c'est la découverte faite par le duc d'Albe, à Bayonne, du rôle joué par la reine. Cette découverte, qu'on va bientôt communiquer au roi, servira à préparer les soupçons et l'animosité de Philippe II à l'égard de sa femme.

7° *Hostilité des ministres de Philippe II contre la reine et D. Carlos* (p. 84-104).

Le duc d'Albe, furieux de l'échec infligé à sa politique, se persuade que la reine a agi de concert avec D. Carlos et projette de se venger d'eux. En fait, D. Carlos, apprenant le complot, avait déclaré devant témoins qu'il « puniroit quelque jour ceux qui donnoient au roi de si lâches conseils ». Ce propos est répété par la princesse d'Eboli à son mari qui juge le moment venu de prendre ses précautions.

Albe et Ruy Gomez font taire pour cette fois leurs dissentiments habituels. Ils se communiquent leurs découvertes et leurs soupçons. Ils acquièrent vite la conviction que la reine, aimée de D. Carlos, répond à cette passion. Ils décident de mettre d'abord le roi au courant de l'affaire du Béarn. Trop circonspects pour vouloir parler eux-mêmes, ils choisissent pour instrument le secrétaire Antonio Perez. Celui-ci, amoureux de la princesse d'Eboli, voit dans cette intrigue un moyen de satisfaire sa passion. Il y entre donc avec joie et fait acheter au prix qu'il lui plaît, par la curieuse princesse, la connaissance des secrets que Ruy Gomez et le duc d'Albe ont mis en sa possession.

(1) Il ne semble pas s'éloigner beaucoup de la vérité historique. Cf. Forneron, I, p. 305 ; Du Prat, p. 280-290.

Tout ce que dit Saint-Réal du rang tenu près de Philippe II par le duc d'Albe et Ruy Gomez, de leur habituelle rivalité, de leur animosité déjà ancienne contre l'héritier du trône, tout cela vient assez directement des sources. Mais Saint-Réal ne se gêne pas pour modifier plus d'un détail. Ainsi il rapporte d'après Cabrera (p. 290) un incident survenu entre D. Carlos et le duc d'Albe lors de la cérémonie du 22 février 1560. Mais, outre qu'il grossit beaucoup la chose, il dénature les circonstances et imagine, on ne voit pas trop pourquoi, une assemblée des états d'Aragon.

Pour expliquer la malveillance réciproque entre le prince et son gouverneur Ruy Gomez, Saint-Réal entre dans quelques détails sur l'éducation particulièrement rude subie par D. Carlos. Il rapporte à ce propos deux anecdotes empruntées l'une à l'*Acroama* d'Hugo Blotius (1), l'autre au livre de Porreño. Celui-ci raconte (f° 27) qu'un jour, le roi ayant fait quelques remontrances à son fils, le prince fut saisi soudain d'un violent frisson de fièvre. Le roi prit alors son fils dans ses bras, le fit asseoir dans sa chaise, et appela du secours « *casi con lagrimas ensus ojos* ». Saint-Réal supprime toute la fin de l'histoire, tout ce qui, dans l'esprit de l'auteur espagnol, prouvait la douceur et la bonté de Philippe II.

L'espionnage auquel se livrent Ruy Gomez et le duc d'Albe se trouvait indiqué, d'une manière vague, dans une phrase de Mayerne (p. 1405), copiée par Mézeray (p. 990). Relativement aux rapports de D. Carlos et de Ruy Gomez, Saint-Réal suit de près, et parfois textuellement, le passage suivant de Brantôme (*C. Etr.*, p. 415) :

Si bien que Ruy Gomez... n'en pouvoit chevir, et à toute heure supplioit le roy de luy oster cette charge et de la donner à un autre, qu'il en seroit très aise : mais le Roy, se fiant en luy, ne voulut jamais ; et tousjours ce prince menaçoit son gouverneur qu'un jour, quand il seroit grand, il s'en repentiroit.

C'est encore d'après Brantôme (*C. Etr.*, p. 416) que Saint-Réal décrit l'attitude respectueuse de D. Carlos envers la reine, si différente de celle qu'il avait envers les autres femmes. Les réflexions de Ruy Gomez à ce sujet, l'intrigue qu'il noue avec le duc d'Albe, le rôle que tous deux confient à Perez et le parti qu'en tire ce dernier pour l'avantage de ses amours, tout cela est imaginé par Saint-Réal.

En résumé, la trame du développement que nous venons d'analyser appartient en propre à Saint-Réal. Mais il y a utilisé, en les

(1) Je n'ai pu retrouver cet ouvrage.

pliant à son dessein, un assez grand nombre de données éparses dans les sources.

8^o *Premiers soupçons de Philippe II au sujet des relations entre D. Carlos et Élisabeth* (p. 104-115).

La reine accouche d'une seconde fille, et les ministres décident de mettre à profit cette circonstance pour prévenir l'esprit de Philippe II « avant qu'il pût revoir la reine en particulier ». Antonio Perez lui rapporte donc et le rôle joué par la reine dans l'affaire du capitaine Dominique et les propos tenus à cette occasion par D. Carlos. Philippe II est fortement troublé, surtout de la communauté de sentiments que cet incident lui fait entrevoir entre sa femme et son fils. Il remarque pour la première fois l'assiduité de D. Carlos auprès de la reine, dont il n'ose cependant soupçonner la vertu. Il se rassure en se rappelant qu'Élisabeth avait donné déjà d'autres marques de l'amour qu'elle conservait à sa patrie. Il ne veut voir dans les propos de D. Carlos que l'effet d'une générosité juvénile. Il se décide cependant à les surveiller l'un et l'autre, et, dans cette intention, il donne à la princesse d'Eboli la première charge de la maison de la reine. Dès lors, D. Carlos et Élisabeth se sentent constamment épiés et ne trouvent plus que de loin en loin l'occasion de s'entretenir seul à seule.

Tout ce développement repose sur des sentiments qui n'ont jamais existé, ni chez le roi, ni chez la reine, ni chez l'infant. Mais plusieurs des sources exploitées par Saint-Réal parlent de la prétendue jalousie de Philippe II contre son fils. A vrai dire, c'est le plus souvent pour en contester la réalité (de Thou, Matthieu, Strada), ou, tout au moins, pour la mettre en doute (Dupleix). D'autres croient que Philippe douta de la vertu de sa femme et suspecta ses relations avec un personnage autre que D. Carlos (Mayerne). Seuls l'auteur du *Diogenes*, celui du manuscrit Peiresc, Meteren et Le Laboureur qui les copient, admettent, plus ou moins explicitement, que le roi crût à des rapports coupables entre sa femme et son fils. Saint-Réal s'est donc attaché, ici comme partout, à la version la plus romanesque, bien qu'elle fût en contradiction avec la majorité de ses sources, et avec les plus sérieuses.

Mais les sources que suit Saint-Réal affirment la jalousie de Philippe sans la décrire. Lui ne se contentera pas, naturellement, de leurs brèves indications. Il y joindra de fines analyses qui sont moins peut-être, dans son esprit, une adjonction arbitraire aux données des sources qu'un effort, obligatoire de la part de l'historien, en vue de les compléter et de les féconder. Mais ces développements qu'il

invente, il a soin de les rattacher, comme s'il pensait ainsi les authentifier, à diverses données historiques, à tel trait accidentel fourni par l'une de ses sources. Ainsi mentionne-t-il en tête de ce développement la naissance d'une infante (1). Plus loin, il emprunte à Matthieu (p. 309) (2) une phrase qui sert à montrer l'attachement d'Élisabeth pour son pays natal. Enfin une conversation entre D. Carlos et la reine se place au cours d'une excursion faite par la cour aux travaux de l'Escorial. Saint-Réal avait trouvé chez Cabrera (p. 560) la mention du vif intérêt que Philippe II portait à ces travaux.

9^o *D. Carlos veut aller aux Pays-Bas* (p. 115-135).

Le marquis de Bergh et le marquis de Montigny, députés des Pays-Bas, arrivent à la cour, où ils viennent plaider devant le roi la cause de la noblesse flamande. Ils mettent tout leur espoir dans la générosité du prince et dans la bonté de la reine. Ils supplient D. Carlos de ne pas les abandonner et lui remettent une lettre du comte d'Egmont. Le prince, enthousiasmé, résout de se faire donner le gouvernement des Pays-Bas. La reine l'encourage dans cette voie, espérant guérir par une séparation une passion sans espoir, funeste à leur repos commun. Docile à ses avis, D. Carlos fait dire au roi que si l'on veut lui confier le gouvernement des Flandres il répond sur sa tête de leur obéissance.

Les ministres sont alarmés au plus haut point d'une pareille résolution. Ils agissent de tout leur pouvoir sur l'esprit du roi pour l'amener à un refus. Philippe se laisse aisément effrayer par les conséquences qu'on lui fait entrevoir de l'ambition de son fils. Il déclare à D. Carlos qu'il lui accorde sa demande, mais qu'il ira lui-même l'établir en Flandre. Il ordonne de grands préparatifs en vue de ce départ, et tout le monde y est d'abord trompé. Les préparatifs achevés, le roi feint une maladie.

Cette feinte produit l'effet voulu dans les pays éloignés, mais non sur l'esprit de D. Carlos qui en conçoit un vif dépit. Un jour, chez la reine, il s'amuse à faire un petit livre avec du papier blanc. Il écrit à la première page : *Les grands et admirables voyages du roi Dom Philippe* ; puis, sur les suivantes : *le voyage de Madrid à l'Escorial, le voyage de l'Escorial à Tolède, de Tolède à Madrid, de Madrid à Aranjuez*, etc. La princesse d'Eboli s'empare habilement de ce

(1) Saint-Réal aurait dû placer ici la naissance de l'infante Isabelle-Claude-Eugénie, née en août 1566 (Cabrera, p. 473), et non celle de l'infante Catherine-Michelle qui naquit l'année suivante.

(2) Et non au P. Hilarion de Coste, comme le dit la note.

livre et le remet à son mari, ne doutant pas qu'il ne puisse à l'occasion produire un grand effet sur l'esprit du roi. Cependant celui-ci tombe réellement malade, les Pays-Bas se révoltent ouvertement et D. Carlos n'ose plus en réclamer le gouvernement.

Ce développement présente un mélange assez adroit d'éléments romanesques et d'éléments empruntés aux sources. Il est dominé tout entier par l'idée d'une sympathie réciproque entre D. Carlos et les rebelles des Pays-Bas. Cette sympathie est contestée par la plupart des historiens modernes (1). Le véritable D. Carlos était fort incapable d'avoir des conceptions politiques personnelles et, d'autre part, les Flamands étaient trop bien renseignés sur son caractère et son incapacité pour vouloir lui confier leurs destinées. On ne croit pas, en général, aujourd'hui que les envoyés des Pays-Bas aient eu avec lui des entrevues secrètes. Mais les entrevues et les sympathies sont affirmées par la plupart des sources connues de Saint-Réal, même par les plus sérieuses (2). On ne saurait bien vivement lui reprocher d'avoir suivi sur ce point l'opinion de Cabrera et de Strada. Bien entendu, ici comme toujours, il présente les choses à sa manière et ajoute des détails de son invention, par exemple la lettre, tout imaginaire, du comte d'Egmont à D. Carlos.

Le rapport établi par Saint-Réal entre les projets politiques de D. Carlos et son amour appartient en propre à notre romancier. Mayerne toutefois dit (p. 1405) que la reine écoutait volontiers les plaintes de D. Carlos, « le consolait, et essayoit à son possible de le remettre en espérance, l'exhortant de vaincre ses passions, céder aux rigueurs et colères du roi son père ». Quant aux sentiments que Saint-Réal prête aux ministres et au roi, touchant la demande de D. Carlos, ils sont indiqués, à peu près comme chez lui, dans plusieurs des sources, notamment chez Mayerne (p. 1403).

Il est exact que Philippe II tint pendant près d'un an (octobre 1566-août 1567) l'Europe entière en suspens par l'annonce de son voyage aux Pays-Bas. Il devait emmener avec lui D. Carlos, qui désirait depuis longtemps ce déplacement (Cabrera, p. 458), et qui fut pris d'une grande colère lorsque les Cortes exprimèrent le vœu qu'il

(1) Cf. Gachard, p. 271 ; De Mouy, p. 187 ; Büdinger, p. 82.

(2) Cabrera, p. 558 : « Mos. de Montini... le habló diversas veces en secreto. » Strada, p. 375-376 : « Hinc quoque patrocinium studiumque in illos, quos patri offensos ejectosque sciret : in Belgas praecipue quorum legatos Marchionem Bergensem, atque Montinium, sollicitè complexus clam evocare ad se, tuerique illorum causam ferebatur ardentius quam par erat. » Meteren, f° 56 ; Mayerne, p. 1403 ; Dupleix ; Matthieu, p. 306 ; Mézeray, p. 988 ; Le Laboureur, p. 412.

restât en Espagne comme lieutenant général du royaume. Il est exact encore que Philippe II fut malade de fièvres pendant l'été de 1566 (Cabrera, p. 487). L'idée de la maladie simulée, qui aurait précédé la maladie véritable, vient de Strada (p. 336-337) qu'en un passage Saint-Réal traduit même textuellement. Toutefois, cette feinte n'a pas du tout chez Strada les mêmes motifs que chez Saint-Réal.

Quant à l'épisode plaisant des « grands et admirables voyages du roi dom Philippe », il est difficile de dire ce qu'il contient de véridique. Toujours est-il que Saint-Réal l'a pris chez Brantôme (*C. Etr.*, p. 413-414), ajoutant de son cru la mise en scène, l'énumération des personnes présentes, leurs attitudes, enfin le stratagème par lequel la princesse d'Eboli s'empare du livret. Brantôme disait simplement que « le roi vit le livre, dont il fut fort aigri » contre le prince.

10° *Le marquis de Posa* (p. 134-151).

D. Carlos et la reine n'osent plus se parler ni s'écrire. Ils décident de faire choix d'une personne sûre qui puisse recevoir et transmettre leurs confidences. D. Carlos propose à la reine, pour cet emploi, son favori, son ami, le marquis de Posa. Élisabeth profite d'une occasion banale pour examiner, au cours d'une conversation, les qualités d'esprit de ce gentilhomme. Elle en est charmée, et, après que Posa a rempli quelque temps son office, ils prennent l'un pour l'autre « toute l'estime et l'amitié qu'ils méritoient tous deux ». Ce commerce tout innocent est assez vite remarqué par les ennemis de la reine et ceux du marquis. Les ministres profitent d'une nouvelle grossesse d'Élisabeth pour dénoncer au roi ses relations avec Posa, et le roi en conçoit la plus violente jalousie.

Sur ces entrefaites, on organise un tournoi pour célébrer la guérison du roi. Personne n'ose se déclarer « le chevalier » de la reine. A la suite d'un badinage galant auquel personne n'a d'abord attaché d'importance, la reine ordonne à Posa de courir en son honneur. Le roi se persuade qu'Élisabeth a imaginé cet artifice pour permettre à son amant de se déclarer impunément pour elle. Le jour du tournoi venu, Posa ayant remporté le prix des premières courses, le roi, dans sa fureur, feint de se trouver mal et ordonne d'interrompre les joutes. Puis, quelques jours plus tard, après en avoir délibéré avec Ruy Gomez, il fait nuitamment poignarder Posa dans la rue. D. Carlos et Élisabeth s'imaginent que Posa a été tué comme confident, non comme amant, et dès lors ils se jugent perdus.

Saint-Réal allait-il, après avoir enseigné comment on devait étudier l'histoire, montrer par son propre exemple, comment on la devait écrire ? Allait-il, en composant lui-même un ouvrage historique, préparer, selon son idéal, des documents en vue de l'étude de l'âme humaine ? Il est fort probable qu'il conçut de bonne heure un pareil dessein. Mais il tarda assez longtemps à l'exécuter. L'ouvrage de Saint-Réal qui répond le mieux à l'esprit de son premier livre, c'est son *Césarion*, qui ne parut qu'en 1684. C'est dans un genre différent qu'il composa, aussitôt après le traité de *l'Usage de l'histoire*, les deux œuvres qui devaient le plus contribuer à sa gloire : *Dom Carlos, nouvelle historique* (1672), et *La Conjuración des Espagnols contre la République de Venise* (1674).

prêtant librement certains détails, et *Le Laboureur* (p. 414) copie à peu près littéralement le manuscrit Peiresc.

Remarquons d'abord que ces textes laissent entièrement de côté la personne de D. Carlos. C'est Saint-Réal qui a imaginé de faire de Posa l'ami du prince et le confident de ses amours. Chez Mayerne et dans le manuscrit Peiresc, c'est une coïncidence malheureuse qui désigne Posa à la jalousie de Philippe II. Ils ne font, d'ailleurs, intervenir ce personnage que pour expliquer les raisons secrètes de la mort d'Élisabeth. Le manuscrit Peiresc place même nettement l'épisode de Posa après la mort de D. Carlos. Enfin Mayerne et Mézeray racontent cet épisode pour écarter l'idée que Philippe II ait suspecté les rapports de sa femme avec son fils.

Saint-Réal s'est donc mis, sur les points essentiels, en contradiction absolue avec les sources mêmes dont il s'inspire en ce passage. Quant aux détails, à tout ce qui concerne le tournoi, l'attitude du roi, les circonstances du meurtre de Posa, tout cela chez lui ne rappelle les sources que de fort loin.

11° *D. Carlos conspire contre son père* (p. 151-162).

D. Carlos reçoit un billet anonyme qui l'avertit des dangers dont il est entouré et l'exhorte à des « résolutions extraordinaires ». Voulant tenter encore une voie innocente, il sollicite à nouveau le gouvernement des Pays-Bas. Sa demande est faite sur un ton si impérieux que son père, craignant de l'irriter encore, après avoir déjà fait périr son ami, se montre enclin à céder.

Ruy Gomez estime que le moment est venu d'utiliser le livre des « admirables voyages du roi D. Philippe ». Il le montre au roi qui est choqué surtout de ce que sa femme et son fils ont paru s'entendre pour le bafouer. Il suspecte à nouveau leurs relations. Mais il ne peut penser que la reine ait été amoureuse à la fois de Posa et du prince. Il faut donc que l'un ait été l'amant et l'autre le confident. De toute manière il trouve son fils coupable et, pour ne pas lui donner occasion de mener un genre de vie tout différent de celui que le prince avait raillé, il lui refuse le gouvernement des Flandres.

D. Carlos décide alors de se rendre aux instances des rebelles flamands. Il a de nouvelles entrevues avec Bergh et Montigny. En attendant que tout soit prêt pour sa fuite, il commence à prendre de sérieuses précautions pour la sûreté de sa personne. Il entasse dans sa chambre des armes à feu, porte toujours sur lui des pistolets et fait munir sa porte d'une serrure perfectionnée.

On voit que Saint-Réal, désireux de ménager ses effets, a coupé en deux son développement sur les rapports de D. Carlos avec les

rebelles flamands et sa candidature au gouvernement des Pays-Bas. Cette division et la gradation qu'elle implique n'existent dans aucune des sources. Intercalant entre les deux phases du développement l'épisode du marquis de Posa, il a voulu légitimer en quelque sorte les résolutions violentes prises par son héros. Il fallait, pour que D. Carlos restât sympathique, qu'il ne vînt que graduellement à la révolte contre son père et poussé par des motifs suffisamment louables. Tout cela est bien combiné, mais très arbitraire.

Seules les précautions prises par D. Carlos sont authentiques (1). Saint-Réal les expose d'après de Thou (p. 634), qui tenait lui-même ses renseignements de l'ingénieur Louis de Foix, témoin oculaire. Tout le reste est étranger aux sources.

12° *Imputations calomnieuses contre la reine* (p. 162-169).

Le roi n'avait point encore « vu la reine en particulier » depuis la mort du marquis de Posa. Les ministres veulent empêcher Élisabeth de « défaire en une nuit » ce qui leur a coûté tant de soins. Pour arriver à leurs fins, ils emploient un moyen qui paraîtrait ridicule, dit Saint-Réal, s'il n'avait réussi.

Quelques années plus tôt, lorsque la cour de France voyageait le long de la Loire, le bruit avait couru qu'on cherchait de jeunes enfants pour baigner dans leur sang le roi François II, et le délivrer ainsi « du mal qui se guérit par cet étrange remède ». Cette invention grossière, colportée par des ennemis politiques, avait trouvé crédit dans les pays étrangers.

Les ministres entreprennent de faire croire au roi que sa femme est atteinte de ce même mal, qui est souvent une maladie de famille. Il leur faut pour cela la complicité d'une des femmes de la reine. Ils s'adressent à une intrigante personne, courtisée naguère par D. Juan. Celui-ci, que mène la princesse d'Eboli, promet le mariage à cette femme à condition qu'elle dise au roi tout ce qu'on veut. L'artifice réussit pleinement. Le duc d'Albe, rassuré, peut partir pour la Flandre. D. Carlos, pour dissimuler ses véritables intentions, reçoit fort mal les civilités du duc au moment de ce départ.

L'origine de ce développement se trouve dans le texte suivant de Mayerne (p. 1405) :

D'abondant et pour ne laisser aucune imposture arrière qui pût servir à jeter ce roi irrité hors des gonds de la raison et de l'humanité, ils lui firent entendre que, par rapport de médecins et de femmes domestiques recueillis

(1) Cf. Gachard, ch. xii;

par son confesseur qui lui en faisoit les récits, et aux paroles duquel il ajoutoit grande foi, qu'il paroissoit sur le corps de cette princesse des marques qui dénotoient une impureté habituelle de sang, laquelle pouvoit infecter la personne du roi conversant avec elle et se dilater en toute la famille royale, ce qui estoit à éviter.

Mayerne ne dit pas que la maladie dont on prétend la reine atteinte soit la même que celle qui avait été attribuée, quelques années auparavant, à son frère François II. Mais le *Diogenes*, où cette histoire est rapportée d'une autre manière, et d'ailleurs démentie, dit nettement qu'il s'agit d'un mal de famille. Cette indication a invité Saint-Réal à se reporter aux auteurs qui ont écrit sur le règne de François II. Dans ce qu'il en raconte à son tour, il a utilisé principalement La Planche (1).

Quant à la Française à qui Saint-Réal prête un si vilain rôle, elle vient d'un autre passage de Mayerne, cité plus haut, où on la voit dénoncer les amours prétendues de Posa avec la reine.

Enfin l'altercation entre D. Carlos et le duc d'Albe, très sommairement indiquée par Saint-Réal, fait au contraire l'objet d'un récit détaillé chez Cabrera (p. 525), copié par Strada (p. 376). Saint-Réal les a suivis en adoucissant beaucoup les choses.

13^e *Le juif Miquez* (p. 169-177).

Un juif portugais, nommé Jean Miquez, s'était, quelques années auparavant, enfui d'Anvers en enlevant une jeune fille noble qui appartenait à la cour de la reine Marie, gouvernante des Pays-Bas. Poursuivi à travers l'Europe entière par la colère du roi d'Espagne, il s'était réfugié en Caramanie, près de Sélim, fils aîné du grand Soliman. Il avait gagné la faveur de ce jeune prince en se faisant le serviteur adroit et zélé de ses plaisirs.

Sélim devint empereur et Miquez resta son favori. Un jour qu'ils buvaient ensemble du vin de Chypre, Miquez railla la passion de son maître pour une liqueur qui croissait hors de son empire. Sélim jura sur-le-champ de conquérir Chypre et de faire Miquez roi de cette île.

Tout se préparait pour cette entreprise quand les Mores de Grenade, prêts à se révolter, sollicitèrent l'appui du Grand Turc. Plus soucieux de se venger du roi d'Espagne que d'être roi lui-même, Miquez décide le sultan à tourner contre Philippe II les forces préparées contre Chypre. Il noue des rapports avec les rebelles de

(1) *Histoire de l'Etat de France, tant de la République que de la religion, sous le règne de François II*, 1576, p. 109-117.

Flandre qui remettent la négociation aux mains de D. Carlos. Miquez fait savoir au prince que la flotte ottomane est à ses ordres.

Cet extraordinaire récit est une contamination de de Thou (t. III, p. 3) et de Strada (p. 284). Saint-Réal a d'ailleurs apporté au récit de ces écrivains un certain nombre de corrections, de façon à faire cadrer avec son propre plan les données qu'il leur emprunte. Il n'y a qu'imparfaitement réussi et l'exécution de ce morceau est par endroits assez gauche.

Tout ce qui est dit des origines de Miquez et de sa fuite d'Anvers vient de Strada. Mais c'est Saint-Réal qui a imaginé les persécutions du roi d'Espagne contre Miquez, et cela dans le but d'intéresser Miquez à une conspiration dirigée contre Philippe II. En réalité, chez Strada et chez de Thou, c'est des Vénitiens que Miquez est l'implacable ennemi, et le ressentiment, joint à l'ambition, le rend partisan d'une entreprise contre Chypre, possession de la République. C'est un autre personnage de la cour ottomane qui pousse le sultan à changer l'entreprise de Chypre pour l'expédition d'Espagne, avis d'ailleurs rejeté par le sultan après une délibération que rapporte longuement de Thou. Le rôle de Miquez est donc beaucoup moins simple et moins net chez Saint-Réal que dans les récits utilisés par lui.

L'anecdote relative au vin de Chypre est un composé arbitraire de diverses données empruntées à de Thou. Chez cet historien, c'est Sélim lui-même qui, sans aucune réflexion de Miquez, s'irrite de ce que son vin favori soit récolté hors de son empire. La mention de trône de Chypre promis à Miquez vient seulement un peu plus loin.

Il est question chez Strada d'une lettre écrite par Miquez à ses anciens amis d'Anvers. Quant au rôle de D. Carlos dans cette affaire, Saint-Réal a pu en prendre l'idée soit chez Strada (p. 378), soit chez Mézeray (p. 988). Mais Strada range cette négociation imaginaire parmi toutes les fables dont a été défigurée l'histoire de D. Carlos. Les réflexions ironiques de Strada n'ont pas arrêté Saint-Réal.

14° *Les projets de D. Carlos sont découverts. Son arrestation* (p. 177-189).

Un soir, une querelle de jeu éclate, chez la reine, entre D. Carlos et D. Juan. Celui-ci s'emporte jusqu'à dire au prince « qu'il étoit vrai qu'il étoit bâtard, mais que ce qui l'en consolait, c'étoit qu'il avoit un meilleur père que lui ». Les deux jeunes gens en viennent presque aux mains, mais la reine les oblige à se réconcilier. La réconciliation est sincère du côté de D. Carlos, mais non du côté de

D. Juan. Le prince lui avait déjà imprudemment confié quelque chose de ses projets. D. Juan, par un adroit espionnage, en apprend un peu plus et va tout révéler au roi.

Celui-ci, d'autre part, est informé par le général des postes qu'un Français de chez la reine lui a demandé des chevaux pour un départ secret. Il ne doute plus que son fils ne médite de s'enfuir et il résout de le faire arrêter.

Effectivement D. Carlos était décidé à se rendre aux instances des Flamands exaspérés par l'arrestation des comtes d'Egmont et de Horn. Il avait rappelé de Séville D. Garcie Alvarez Osorio qu'il y avait envoyé pour chercher de l'argent. Le soir qui précède la nuit choisie pour la fuite, Ruy Gomez entretient si longtemps le prince des nouvelles de Grenade que D. Carlos, ne croyant plus avoir le temps de s'éloigner suffisamment, remet son départ au lendemain et se couche. Lorsqu'on voit qu'il ne sort pas de son appartement, on renonce à le prendre en flagrant délit d'évasion et on décide de l'arrêter tout bonnement.

La serrure de sa porte avait été dérangée en son absence par ordre du roi. Celui-ci entre donc dans la chambre de son fils, précédé par le comte de Lerme, Ruy Gomez, et quelques autres seigneurs. On trouve D. Carlos endormi. On s'empare de ses armes pour prévenir sa défense, de ses papiers pour pénétrer ses desseins. D. Carlos, qui s'est éveillé, est pris de désespoir et cherche à se faire périr en se jetant dans un grand brasier qui se trouvait allumé dans sa chambre. On le maîtrise et il reste captif dans son appartement démeublé, vêtu de deuil, et privé de tous ses serviteurs ordinaires.

Il n'est aucune partie de son livre où Saint-Réal ait plus emprunté aux sources, elles-mêmes plus explicites à cet endroit que partout ailleurs. Mais ici encore il fait œuvre de romancier et nous allons le voir combiner à sa fantaisie et modifier plus d'une fois les données des sources.

Il est exact et confirmé par presque toutes les sources (manuscrit Peiresc, Meteren (f° 56), Mayerne (p. 1401), Cabrera (p. 558), Dupleix, Matthieu (p. 306), Strada (p. 376-377), Le Laboureur (p. 412-413) que D. Juan rapporta au roi ce que D. Carlos lui avait confié de ses projets. Mais Saint-Réal a inventé la querelle de jeu et toutes les conséquences qu'il en tire.

La fière réponse de D. Juan à D. Carlos est textuellement empruntée à Brantôme (*C. Etr.*, p. 418). Mais, chez Brantôme, D. Carlos cherche querelle à D. Juan parce que celui-ci a déjà dévoilé au roi les desseins de son neveu, au lieu que, chez Saint-Réal, la dénonciation est présentée comme une suite de la querelle. Saint-

Réal dit qu'en cette occasion D. Carlos s'exprima avec « assez de modération ». Or personne ne s'aviserait de trouver modérées les paroles qu'on lit dans le texte de Brantôme.

L'indication relative au général des postes vient de Cabrera (p. 561). Mais Saint-Réal fait très arbitrairement intervenir ici un domestique de la reine. De Cabrera également (p. 561-562), copié par Vanderhammen (fo 39), provient le personnage de D. Garcie Alvarez Osorio.

Saint-Réal a imaginé que la nouvelle du soulèvement des Maures arrive à Madrid le jour même où Philippe II se dispose à faire arrêter son fils. Cette coïncidence est tout à fait impossible. Sans doute le gouvernement espagnol, au moment de l'arrestation de D. Carlos, était déjà préoccupé depuis quelque temps par les affaires d'Andalousie. Mais ce fut seulement en décembre 1568 que les Maures cherchèrent à se rendre de vive force maîtres de Grenade (1). Ruy Gomez ne pouvait donc, près d'un an plus tôt, entretenir D. Carlos de cet événement. L'idée même d'une conversation prolongée à dessein ce soir-là, pour contrarier les projets de D. Carlos, a pu être suggérée par Noël Conti (2). On ne trouve nulle part, sauf chez Saint-Réal, que le roi ait voulu prendre son fils en flagrant délit d'évasion, ni que D. Carlos ait primitivement choisi pour sa fuite la nuit même où il fut arrêté.

L'arrestation nocturne de D. Carlos avait frappé vivement l'imagination des contemporains et, de toute l'histoire du prince, c'est le point sur lequel insistent le plus la plupart des sources utilisées par Saint-Réal. Les différentes versions entre lesquelles les sources se répartissent semblent être au nombre de six : celle de Noël Conti, celle d'Adriani reproduite par Campana et Mayerne-Turquet, celle de Meteren, celle de De Thou reproduite par Matthieu (édition de 1631), celle de Cabrera, reproduite par Vanderhammen et Strada, celle du manuscrit Peiresc, copiée par Le Laboureur. Saint-Réal a laissé complètement de côté la deuxième, la troisième et la sixième, et a pris tout au plus un trait insignifiant à la première. Il s'est attaché presque absolument à la version la plus détaillée et la plus dramatique, celle de l'historien français de Thou. Il n'a pas eu absolument tort, en ce sens que de Thou paraît beaucoup plus près de la vérité que Meteren et le manuscrit Peiresc. A la version officielle espagnole, représentée surtout par Cabrera, il n'a guère pris qu'un détail, la confiscation de la cassette de D. Carlos. Il s'est

(1) Cf. Forneron, t. II, p. 158-159.

(2) P. 400 : « ...eumque per sermones ne paterentur dormire ».

arbitrairement avisé de mettre en rapport avec cette confiscation l'acte de désespoir mentionné par de Thou. Ainsi, même en ce passage, il n'a pas renoncé complètement à ses procédés ordinaires de contamination (1).

15^o *Jugement et condamnation de D. Carlos* (p. 189-202).

Le roi, examinant les papiers de son fils, y découvre avec effroi les liaisons de D. Carlos avec tous les ennemis de la monarchie espagnole. Mais sa douleur et sa colère sont plus grandes encore lorsqu'il y trouve une lettre de la reine, celle qu'elle avait écrite au prince lorsqu'elle le croyait mourant à Alcalá.

Dès lors, la perte de D. Carlos et d'Élisabeth est décidée dans l'esprit du roi. Mais il veut d'abord frapper leurs complices : Montigny est emprisonné le jour même, et meurt bientôt après sur l'échafaud, tandis que le marquis de Bergh, « en faveur de Ruy Gomez, son ancien ami », reçoit la permission de s'empoisonner. Comme l'intimité de D. Carlos avec ces deux seigneurs était notoire, et que tout le monde en Espagne les soupçonnait d'hérésie, le roi veut utiliser contre son fils les armes de la religion. Il remet D. Carlos au jugement des inquisiteurs, dont il connaît la vieille haine à l'égard du prince.

Cependant, on apprend hors d'Espagne la détention de D. Carlos, et tous les souverains d'Europe demandent sa grâce, en particulier l'impératrice qui désirait depuis longtemps le mariage de sa fille avec l'infant d'Espagne. Philippe II la ménage particulièrement dans sa réponse, songeant déjà à prendre une fois de plus pour lui-même une femme destinée à son fils. Les rebelles de Flandre ne gardent plus aucun ménagement, tandis que le Sultan abandonne l'entreprise d'Espagne pour revenir à celle de Chypre.

Les inquisiteurs poursuivent avec diligence le procès de D. Carlos. Ils évoquent les exemples historiques les plus célèbres et s'en autorisent pour justifier la conduite sévère du roi à l'égard de son fils. Bref, D. Carlos est condamné à rester dans sa prison.

Ici, Saint-Réal a puisé un peu de tous les côtés. Il a emprunté beaucoup, mais presque jamais il n'a reproduit exactement une indication des sources.

Plusieurs de celles-ci mentionnent la confiscation des papiers de

(1) Il se peut bien que le détail suivant : « ...quoi que cet ouvrier seût faire, ce ressort fit beaucoup de bruit en ouvrant... » soit issu d'un contre-sens sur le texte latin de de Thou (p. 635).

D. Carlos (Meteren, f^o 56 ; Mayerne, p. 1400 ; Cabrera, p. 562). Nulle part, bien entendu, il n'est question d'une épître amoureuse d'Élisabeth (1).

Les détails relatifs à Bergh et Montigny sont fort inexacts. Strada (l. VI, p. 347) a fourni l'idée de rapports amicaux entre le prince d'Eboli et le marquis de Bergh. Il signale que quelques écrivains attribuèrent au poison la mort de ce marquis. Saint-Réal n'a pas hésité à faire une réalité de ce que Strada présente comme une version peu autorisée. Bergh mourut le 21 mai 1567 (2) et Montigny fut arrêté au mois d'octobre de la même année (3). Ces deux événements sont donc antérieurs à l'emprisonnement de D. Carlos.

Beaucoup d'auteurs ont répété, avant ou après Saint-Réal, que Philippe II déféra son fils au tribunal de l'Inquisition. Il y a là une confusion provenant de ce que le cardinal Espinosa, grand inquisiteur, était en même temps l'un des conseillers intimes du roi. En fait, Cabrera (p. 565) dit seulement qu'une commission (*junta*), composée d'Espinosa, de Ruy Gomez et du licencié Birviesca fut chargée de préparer le procès du prince. Mais les historiens français n'ont pas hésité à faire de D. Carlos une victime de l'Inquisition. De Thou (p. 635 et 636) montre Philippe II consultant l'Inquisition avant et après l'arrestation du prince. « Le roi, dit Matthieu (p. 306), remit le prince au jugement des inquisiteurs. » Et enfin Mézeray :

Son père l'ayant déferé à l'Inquisition, du conseil de laquelle il avoit accoustumé de couvrir toutes ses inhumanités, les chefs de ce saint office qui haïssoient le prince, pource qu'il en avoit menacé quelques-uns... conclurent que ne pouvant le laisser au monde sans un manifeste danger de l'état et de la religion, il devoit l'en ôter au plus tôt. (P. 989.)

Saint-Réal suit sur ce point de Thou, Matthieu et Mézeray. Il tient même tellement à noircir les inquisiteurs qu'il leur rapporte des traits qui dans les sources appartiennent au roi. Ainsi, chez Cabrera, c'est le roi qui, avant de faire arrêter son fils, consulte le célèbre docteur Navarro (p. 559) ; c'est le roi encore qui, après l'arrestation, envoie chercher aux archives de Barcelone le procès du prince de Viane (p. 565). Ce sont encore, chez Saint-Réal, les

(1) Meteren, toutefois, dit qu'on trouva dans les papiers de D. Carlos quelques lettres de la reine, « lesquelles faysoient mention de quelque somme d'argent, pour pouvoir faire son voyage vers les pais bas ou vers l'Italie ».

(2) Cf. Gachard, p. 283-284.

(3) Cf. De Mouy, p. 221.

inquisiteurs qui comparent Philippe II au Père éternel, lequel « n'avoit pas même pardonné à son fils unique pour le salut des hommes ». Le Laboureur, de qui vient cette comparaison, n'en désignait point aussi clairement les auteurs (p. 414). Empruntant enfin à Campana (3^o p., f^o 21) un détail relatif à des catéchismes de Calvin en langue espagnole, Saint-Réal, très arbitrairement, fait encore intervenir à ce propos le grand inquisiteur.

Ce que dit Saint-Réal de l'intercession, en faveur de D. Carlos, de tous les princes d'Europe, et notamment de l'impératrice, vient de Cabrera (p. 562-563 et 588-589). Il a arrangé à sa fantaisie tout ce qu'il raconte au sujet des projets de mariage entre D. Carlos et l'archiduchesse. Il pouvait voir chez Cabrera (p. 557-558) que le prince désirait beaucoup cette union et que le désir de la réaliser fut un des motifs pour lesquels il voulait s'échapper d'Espagne. Saint-Réal a dissimulé des sentiments incompatibles avec la prétendue passion de son héros pour la reine.

16^o *Mort de D. Carlos* (p. 202-214).

D. Carlos témoigne une telle colère de se trouver prisonnier que tous ses ennemis ne se croient plus en sûreté s'ils n'achèvent d'abord de le perdre. Le roi, qui partage ces terreurs, décide de faire mourir son fils. On essaie d'abord un poison lent, puis, cette voie ne réussissant pas, on annonce à D. Carlos qu'il doit mourir et qu'on lui permet de choisir le genre de sa mort.

Cette fois, D. Carlos se montre résigné et indifférent. Pour complaire à la reine, il demande cependant à voir son père. Le roi vient, mais accueille si durement les prières de D. Carlos que le malheureux prince se repent aussitôt d'avoir encouru cette humiliation inutile. On lui prépare un bain dans lequel il se fait ouvrir les veines.

Cette mort est longtemps dissimulée, puis on annonce que le prince a succombé à une dysenterie maligne causée par ses dérèglements. En présence de la douleur générale, le roi prend le parti de récompenser richement les serviteurs de son fils et de lui faire des obsèques magnifiques. Au cours de ces obsèques, il manifeste sa cruelle indifférence par le sang-froid avec lequel il règle une question d'étiquette et le grand inquisiteur trahit sa haine en abandonnant précipitamment le cortège sous couleur d'une indisposition.

Ici encore, Saint-Réal a combiné des traits de provenance fort diverse. Ainsi Cabrera (p. 589) lui a fourni ce qui concerne l'irritation du prince après son emprisonnement. Il a dépeint les sentiments des ministres et les craintes de Philippe II d'après le manuscrit Peiresc, Le Laboureur (p. 414), Brantôme (*C. Etr.*, p. 411-412)

et Cabrera (p. 589). Matthieu (p. 306-307) lui a suggéré la permission laissée à D. Carlos de choisir le genre de mort qu'il préfère. Le poison lent vient du manuscrit Peirese, suivi par Le Laboureur. Les veines ouvertes dans un bain figurent chez Matthieu et chez Dupleix. Remarquons que Saint-Réal combine ces deux versions qui s'excluent l'une l'autre dans les sources. Il ajoute de son cru l'attitude suprême du prince, expirant les yeux fixés sur un portrait de la reine.

Les sources les plus sérieuses (Cabrera, p. 589 ; Campana, fo 22) nous apprennent que D. Carlos mourant ne reçut pas la visite de son père. Mézeray, au contraire, abonde en renseignements sur les dernières entrevues entre Philippe II et son fils :

...Ce qui semble plus estrange, et qui monstroît davantage la dureté de son cœur, c'est qu'il alloit quelquefois le voir en prison, non pas en qualité de père, mais de juge. Aussi, comme on dit un jour au prince qui estoit fort malade : *Prenez courage, monseigneur, voicy venir vostre père*, il respondit : *Ah ! dites mon roy, non pas mon père*. Lors qu'on lui eut annoncé qu'il falloit mourir, il demanda instamment à le voir, croyant que la nature feroit quelque effort pour luy, et que la force du sang amolliroit son courroux. Comme il le vit, il se jetta à genoux devant luy, la larme à l'œil, et tira avec peine ces mots de son estomac oppressé de douleur et de crainte : *Souvenez-vous, monsieur, que je suis de vostre sang*. Mais l'inexorable, ayant veu sans esmotion son fils embrasser ses genoux et luy mouiller les pieds de ses pleurs, ne luy respondit autre chose sinon : *Quand j'ay de mauvais sang, je baille mon bras au chirurgien pour le tirer*, puis luy tourna le dos et sortit. (P. 989.)

Saint-Réal a suivi de près ce récit, tout en ajoutant quelques circonstances. Chez lui, par exemple, c'est pour complaire à la reine que D. Carlos a sollicité cette suprême entrevue avec son père. Saint-Réal a reproduit soigneusement les répliques théâtrales de Mézeray. Il a inventé dans le même style une phrase hautaine et bien imprudente par laquelle, chez lui, le prince met fin à l'entretien.

Il trouvait dans plusieurs de ses sources (Adriani, p. 819 ; Strada, p. 378 ; Cabrera, p. 590 ; Le Laboureur, p. 414) la date exacte de la mort de D. Carlos. Pour une fois, il lui a plu de se dire moins bien informé qu'il ne l'était réellement. C'est qu'il lui a paru intéressant d'envelopper de mystère la fin de son héros.

Il parle lui-même, dans son texte, de la relation officielle publiée au sujet de la mort et des obsèques du prince. Il affecte de ne lui prêter aucun crédit en ce qui concerne la maladie de D. Carlos. Il lui emprunte toutefois quelques détails relatifs aux obsèques du

prince, sans se départir, d'ailleurs, de son inexactitude coutumière (1).

Les bienfaits du roi au duc de Lerme et aux domestiques de D. Carlos, la question d'étiquette réglée avec tranquillité par Philippe II le jour des obsèques, l'indisposition prétextée par le cardinal Espinosa, tous ces détails sont empruntés assez exactement à Cabrera (p. 590-591).

17^e *Mort de la reine* (p. 215-218).

Le roi songe maintenant à se venger de la reine. Il conçoit d'abord l'atroce pensée de lui apprendre la mort du prince au moment de son prochain accouchement (2). Mais il s'aperçoit bientôt qu'elle n'ignore rien. Élisabeth, de son côté, se croit trop compromise pour avoir rien à ménager. Elle laisse éclater sa douleur et son ressentiment au point d'inquiéter le roi.

Un matin, la duchesse d'Albe entre dans la chambre de la reine et veut lui faire prendre une médecine. La reine résiste. Le roi entre, s'informe du sujet de la discussion, prend le parti de la duchesse. La reine se résigne et avale le breuvage. Le roi sort quelques instants de la chambre et revient bientôt après, habillé en grand deuil. La reine expire le jour même, au milieu de violentes douleurs.

Ce récit n'a rien absolument de conforme à la vérité historique. Élisabeth ne fut victime que de l'ignorance des médecins espagnols (3). Mais sa fin prématurée avait, en France, très fâcheusement impressionné les esprits, et l'hypothèse d'un empoisonnement fut assez facilement accueillie. « On parle fort sinistrement de sa mort pour avoir esté avancée », dit Brantôme (*D. III.*, p. 183). « Privignum secuta est, non sine suspicione veneni », dit de Thou (p. 636). D'Aubigné (p. 207) affirme, sans réserve aucune, qu'Élisabeth fut empoisonnée comme D. Carlos, « par l'autorité de l'Inquisition ». De cet empoi-

(1) Saint-Réal dit que « la Ville de Madrid » demanda qu'il lui fût permis de faire la dépense des funérailles. La relation se borne à raconter (f^o 42), après les cérémonies auxquelles prend part toute la cour, celles auxquelles assiste l'*ayuntamiento* de Madrid. Saint-Réal, citant un texte de *la Sagesse*, dit que ce fut la première des inscriptions que l'on découvrit. La relation cite cette inscription (f^o 53) entre beaucoup d'autres sans la signaler à l'attention du lecteur. Enfin, Saint-Réal traduit d'après la relation (f^o 47) l'épithaphe latine du mausolée, mais il ajoute aux vertus du prince « l'amour de la vérité ».

(2) Ce trait est supprimé dans l'édition de 1691, ainsi que dans les réimpressions du XVIII^e siècle. Il en est de même, un peu plus loin, de certains détails assez crus sur la dernière maladie de Philippe II.

(3) Cf. Forneron, t. II, p. 142.

sonnement Mayerne (p. 1406), copié par Mézeray (p. 991), donne un récit circonstancié. Une autre version, légèrement différente, se trouve dans le manuscrit Peiresc, copié par Le Laboureur (p. 414). C'est à cette version que Saint-Réal s'est surtout attaché. Il emprunte cependant à la première quelques mots prononcés par la reine et l'habit de deuil revêtu par le roi.

Mais tandis que les sources utilisées par Saint-Réal affirment très nettement l'empoisonnement, il semble qu'il ait voulu, lui, laisser planer un doute sur la nature de cette mort. Il veut faire croire qu'il y a eu crime et suggère pourtant certaines explications qui permettraient d'admettre une mort naturelle. Il en résulte, dans tout ce passage, une gêne très sensible.

18° *Epilogue* (p. 218-223).

Les dernières pages du roman sont destinées à nous apprendre de quelle manière « exemplaire » la fortune vengea la mort des deux amants. Saint-Réal y raconte comment Ruy Gomez, « aussi jaloux des confidences que le roy faisoit à sa femme que des faveurs qu'elle faisoit au roy », voulut se défaire d'elle, et comment elle le prévint et se défit de lui ; comment elle tint toujours D. Juan éloigné de la cour, et parvint à le perdre dans l'esprit du roi, qui lui envoya enfin « des bottines parfumées qui lui coûtèrent la vie » ; comment le roi découvrit ensuite les impostures de la princesse et la fit jeter en prison, ainsi que son complice Perez ; comment enfin lui-même succomba à une cruelle et dégoûtante maladie.

Il y a encore dans cette fin beaucoup de fables. Tantôt Saint-Réal invente, et tantôt il arrange à sa guise les données des sources, particulièrement dans le rôle néfaste et prépondérant qu'il prête à la princesse d'Eboli. L'histoire des bottines parfumées vient de Brantôme, ainsi que quelques autres traits relatifs à D. Juan (*C. Etr.*, p. 441-442). Les détails sur la mort de Philippe II figurent à la fois chez Brantôme (*C. Etr.*, p. 403-404) et d'Aubigné (l. XV, ch. XVIII) qui ont exploité une source commune.

III

Nous avons, pas à pas, suivi Saint-Réal dans la composition de son *Dom Carlos*. Sous nos yeux, le livre s'est organisé, a reçu son plan, sa forme, ses couleurs. Nous sommes maintenant en mesure d'en définir le véritable caractère.

Nous avons constaté d'abord que ce livre est dénué de toute va-

leur historique. L'indifférence de Saint-Réal touchant la qualité des sources à exploiter n'a d'égale que le sans-gêne avec lequel il les exploite. Il passe de l'une à l'autre avec désinvolture, sans se soucier de leurs contradictions, pourvu que son récit à lui reste cohérent. Il donne aux détails mêmes qu'il leur emprunte une signification souvent toute différente de celle qu'ils ont dans le texte original. Il résume ou délaie selon sa fantaisie, tronque ou complète, embellit, défigure, transforme tout, impose à tout ce qu'il touche son empreinte personnelle, mélange à tout les produits de sa propre imagination. On ne peut, traitant une matière historique, se conformer moins aux lois de l'histoire. Cessons donc de juger en Saint-Réal l'historien qu'il n'a pas voulu être, pour apprécier le caractère, la méthode et les mérites du romancier qu'il a été.

Dès que nous nous plaçons à ce point de vue, nous sommes frappés du labeur considérable qu'il a déployé. Jamais aucun conteur n'avait, pour un si mince ouvrage, accumulé tant de lectures, entassé une pareille documentation. Cela n'est pas sans trahir une certaine pauvreté d'imagination. Saint-Réal n'a point la veine heureuse qui allonge, sous la plume féconde d'un La Calprenède, des récits mouvementés, surprenants et interminables. Il a besoin de trouver, dans les textes nombreux dont il s'est entouré, un soutien, une direction constante. Mais cette relative stérilité est rachetée par d'autres mérites. Il applique ses facultés d'invention, non à créer de toutes pièces, mais à combiner une matière donnée. Et peut-être y a-t-il plus d'art dans ce travail perpétuel d'adaptation et d'organisation que dans les débordements d'une imagination débridée.

Ce n'est point cependant par pure impuissance à inventer de lui-même quelques captivantes aventures que notre romancier fait aux textes historiques un si constant appel. C'est en vertu d'un système, d'une conception artistique étrangère à ses devanciers. Ce qu'il demande à ces textes historiques, c'est la vie, et, dans un certain sens, la vérité.

Non certes la vérité historique, dont il n'a cure, mais cette sorte de vérité humaine vers laquelle on admet communément que doivent tendre les efforts du romancier et du dramaturge. Il fallait assurément beaucoup de naïveté, ou bien de la complaisance, aux lecteurs de *Faramond* ou de *Clélie* pour prendre au sérieux les inventions de La Calprenède ou de M^{lle} de Scudéry. Ou plutôt, ils ne souhaitaient sans doute eux-mêmes que de se laisser transporter dans un monde idéal et chimérique, sans commune mesure avec la réalité. Mais Saint-Réal appartient à une autre génération. Il est d'un temps où déjà l'on ne demandait plus tant aux littérateurs

d'exprimer les rêves les plus chers de leur époque que de peindre avec exactitude la nature et la vie.

D'accord avec la meilleure part de ses contemporains, il entre en défiance vis-à-vis de la pure invention et préfère subordonner son effort artistique à des données étrangères à lui-même. Les textes historiques lui fournissent une matière réelle, tout au moins en ses traits essentiels. Même les erreurs, même les fables éparses dans ces textes, lui paraissent susceptibles d'être utilisées et recueillies. Il lui semble, en effet, que pour avoir été, à un moment donné, exprimées et regues, pour avoir séjourné au moins un temps dans les esprits des hommes, elles ont acquis une certaine autorité morale que ne posséderont jamais les imaginations inédites d'un conteur inventif. Ce qui a été cru était au moins vraisemblable, et l'œuvre d'art se contente du vraisemblable, le préfère même souvent au vrai authentique.

Si Mézeray ou Dupleix ont pu persuader à leurs lecteurs que Philippe II avait fait périr son fils, le romancier persuadera sans peine la même chose à des lecteurs plus accommodants encore que ceux de ces historiens. Mais le succès, en pareille entreprise, est d'autant plus assuré qu'on aura mieux su prévenir l'esprit de ceux à qui l'on s'adresse. Qu'ils soient convaincus à l'avance qu'on ne raconte rien que de réel et leur adhésion sera plus immédiate, plus pleine, et leur plaisir plus complet. Un peu de charlatanisme ne sera donc pas superflu. Le romancier étalera une érudition de contrebande, énumérera ses sources, multipliera des références que personne ne s'avisera de contrôler. Le lecteur se croira au sein d'une histoire véritable. Il goûtera néanmoins tous les plaisirs que lui réserve d'ordinaire le roman. Il s'intéressera aux péripéties de l'action, aux nuances des caractères. Mais son plaisir ne sera point gâté, comme dans les romans ordinaires, par la sensation constante que l'auteur se moque de lui et se joue de sa trop facile crédulité.

Tel est le service essentiel que le romancier Saint-Réal demande à l'histoire. Mais il se trouve de plus que l'histoire ainsi comprise devient le plus attachant des romans. Le romancier qui n'est que romancier se montre souvent trop économe de ses laborieuses inventions. Il les étire et les délaie de façon à leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. Une fois achevée, sa narration offre l'aspect d'un édifice savamment combiné, mais qui s'élève seul dans un désert, sans lien avec l'ensemble de la vie. L'histoire, au contraire, offre un jaillissement continu d'événements et de péripéties qui s'entremêlent, s'enchaînent et se prolongent sans fin. Un des traits qui durent le plus frapper les contemporains à la lecture de *Dom Carlos*, c'est l'abondance des incidents. « Les dix tomes de *Cas-*

sandre, dit l'un d'eux, n'ont pas tant de sujet (1). » Il est incontestable que Saint-Réal a déployé beaucoup d'art pour agencer, dans sa nouvelle, la liaison de nombreux épisodes, empruntés, nous l'avons vu, à des sources hétéroclites. Cette liaison qui, le plus souvent, est entièrement son œuvre, il l'a opérée presque toujours fort adroitement. L'intérêt ne faiblit pas un instant et, dès qu'il a commencé le livre, le lecteur est entraîné d'un mouvement rapide et irrésistible jusqu'à la conclusion.

C'est l'histoire enfin qui a fourni à Saint-Réal la possibilité de peindre des caractères attachants et vrais. Il s'en faut, sans doute, que ses personnages soient tels chez lui qu'ils furent dans l'histoire. Là encore il fait un choix parmi les données des sources et développe selon son caprice telle ou telle indication. Quelquefois même il a inventé de toutes pièces le caractère d'un de ses acteurs. Il n'en est pas moins vrai que, par le fait même de se mouvoir dans un milieu historique que, somme toute, Saint-Réal connaissait assez bien, les personnages de *Dom Carlos* ont un intérêt qu'on chercherait vainement chez la plupart des romanciers antérieurs. Ils ne sont pas la monotone répétition d'un type consacré, figé et stylisé. Ils ont la variété et la vie.

Les comparses mêmes ont une physionomie bien distincte et presque toujours intéressante. Ce sont, par exemple, les ministres de Philippe II, Albe, ambitieux et arrogant, Ruy Gomez, subtil et fourbe, le grand inquisiteur, hypocrite et acharné.

Le marquis de Posa n'occupe dans le livre que quelques pages. Saint-Réal l'a marqué cependant de traits si nets qu'ils s'imposent à l'imagination de Schiller. Cette élévation d'esprit, ce désintéressement, cette conception héroïque de l'amitié, tous ces traits que le poète allemand a développés, se trouvent déjà chez le romancier français :

Ce favori estoit le plus accompli de tous les jeunes seigneurs qui avoient esté élevez enfans d'honneur auprès des princes. Quoiqu'il eût beaucoup de vivacité, c'estoit une de ces âmes naturellement réglées, également capables de force et de modération. Dom Carlos, qui avoit le discernement excellent, avoit d'abord remarqué un caractère d'esprit si rare entre des jeunes gens. Le marquis n'estoit pas moins charmé de l'ardeur que Dom Carlos témoignoit pour toutes les choses grandes et honnestes, et il s'estoit fait entre eux une liaison assez rare entre un prince et un courtisan, puisqu'elle n'estoit fondée que sur une admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux personnage à faire dans une cour que celui de favori de l'héritier de la couronne, le marquis avoit prié Dom Carlos de faire le moins éclater

(1) *Sentimens d'un homme d'esprit*, p. 56.

qu'il pourroit la confiance dont il vouloit l'honorer. Ainsi, quoiqu'ils véussent dans une grande union, il n'en paroissoit presque autre chose en public, sinon que le prince trouvoit sa conversation beaucoup plus agréable que celle des autres, et tout le monde trouvoit la mesme chose. (P. 136-138.)

En face de ce confident irréprochable, Saint-Réal a placé la femme perfide et le faux ami, la princesse d'Eboli et D. Juan. Tous deux sont peints de traits fort peu conformes à l'histoire, mais pleins de naturel. La princesse est coquette et dissolue. Elle ne se refuse à aucun de ceux qui peuvent l'aider à se venger de l'homme à qui elle s'est elle-même vainement offerte. D. Juan est l'amant inconstant et frivole comme D. Carlos est l'amant fidèle et sérieux. Peut-être Saint-Réal a-t-il obéi à la tradition littéraire qui oppose Hylas à Céladon. Mais D. Juan n'est pas seulement léger et amoureux de plaisirs faciles. C'est aussi un ambitieux, un maître en matière de dissimulation, qui, au milieu des intrigues amoureuses, conserve le souci de sa fortune politique.

Philippe II a déjà chez Saint-Réal la physionomie de sombre tyran que la légende, sinon l'histoire, a depuis consacrée. Il nous le dépeint froid, hypocrite, soupçonneux, jaloux de son autorité non moins que de sa femme, craintif d'ailleurs, inquiet, et « l'esprit fort foible sur tout ce qui regardoit sa santé ». Les pages dans lesquelles Saint-Réal nous a montré les ravages opérés dans l'esprit du roi par les dénonciations des ministres, ses angoisses, ses doutes lorsqu'il ne sait s'il doit faire porter ses soupçons sur son fils ou sur le marquis de Posa, ces pages sont certainement parmi les meilleures du livre.

L'effort principal du romancier semble néanmoins s'être porté sur les deux figures centrales du récit, Élisabeth et D. Carlos. Ce dernier, sans doute, présente encore quelques-uns des traits consacrés par lesquels se distingue un héros de roman. Il est capable de se pâmer sur un portrait. Une lettre de la bien-aimée le ranime au seuil du trépas. Il n'est point cependant un jeune premier banal, et cela justement parce qu'au lieu de prendre seulement, selon la méthode du roman héroïque, un nom célèbre dans une histoire fameuse autant que mal connue, Saint-Réal s'est tenu plus près de l'histoire, d'une histoire suffisamment récente, parce qu'entre son D. Carlos et le D. Carlos véritable, il y a, non pas sans doute exacte ressemblance, mais parenté réelle cependant. Les extravagances, les bizarreries dont parlent Brantôme et bien d'autres témoins, Saint-Réal, nous l'avons vu, les a fort adoucies. Il a donné cependant à son héros une humeur un peu particulière, un mélange d'impétuosité et de mélancolie, d'élans généreux et d'impuissance pratique, qui offre quelques rapports avec la physionomie authenti-

que de D. Carlos et qui rend fort intéressant le D. Carlos du roman. Saint-Réal a peint de manière attachante la lutte d'une conscience droite contre une destinée trop pesante. Grâce à lui a vécu dans les imaginations cette figure pathétique d'un prince infortuné qu'un sort injuste a fait naître le fils d'un Philippe II.

Plus délicate encore et plus touchante est la figure d'Élisabeth. Tous les témoignages contemporains sont d'accord pour dire le charme exquis de cette jeune reine et la mélancolie de sa destinée. Partout elle apparaît comme une délicate fleur de France qu'un climat trop rude dessèche et tue. Et c'est bien ainsi que Saint-Réal a su la voir. Très habilement il a su insister sur le contraste entre les qualités toutes françaises de la reine et le sombre milieu espagnol où la politique l'a jetée. Élisabeth est tout enjouement, amabilité, délicatesse. Elle aime, mais n'oublie à aucun moment ce qu'elle doit à son sang et à son rang. Elle a, vis-à-vis du pauvre D. Carlos, une douceur quasi-maternelle et s'applique consciencieusement à le guérir d'une passion sans espoir. Dans la situation la plus délicate et la plus périlleuse, elle conserve une pleine maîtrise d'elle-même, un tact qui ne se dément pas. Elle est vertueuse sans raideur et passionnée sans abandon, digne sœur des jeunes filles de Racine, des héroïnes de M^{me} de La Fayette.

C'est en effet en contemporain de M^{me} de La Fayette et de Racine que Saint-Réal a peint l'amour, non avec l'exaltation extravagante et les chimériques raffinements qui règnent dans les romans héroïques. L'amour que connaissent ses héros, c'est presque l'amour tel qu'il se rencontre dans la vie réelle, avec ses souffrances et ses misères. Comme la princesse de Montpensier, Élisabeth est mariée, surveillée, entourée de mille contraintes. Elle ne court pas le monde et les aventures comme une Rosemonde ou une Mandane. Elle a des maladies et des enfants. Avec un réalisme non pas cru, mais tout de même assez hardi pour le temps, Saint-Réal nous fait pénétrer dans l'alcôve royale. Lorsqu'il nous montre en présence l'un de l'autre ses deux héros, il sait mêler à l'analyse de leurs sentimens l'indication de quelques menus faits, de quelques gestes terre à terre, qui nous empêchent de perdre contact avec la réalité. On peut trouver encore dans la scène suivante quelques traits affectés. Mais on y trouvera aussi une réelle émotion et des sentimens simples et vrais, délicatement exprimés. C'est la première rencontre entre Élisabeth et D. Carlos :

Aux premières nouvelles que la reine apprit de l'approche du prince, des sentimens si opposez s'élevèrent dans son âme, et l'agitèrent avec tant de violence qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes, et ne revint que lors que Dom Carlos estoit prest à l'aborder. Après les premières civi-

litez, ces deux illustres personnes, occupées à se considérer l'une l'autre, cessèrent de parler ; et le reste de la compagnie se taisant par respect, il se fit, durant quelque tems, un silence assez extraordinaire dans cette occasion. Dom Carlos... fut d'abord ébloui de la beauté de la reine, mais la considération de ce qu'il avoit perdu en la perdant changea bien-tost son admiration en douleur, et prévoyant ce qu'elle lui feroit souffrir, il vint insensiblement à la regarder avec quelque sorte de frayeur.

Cependant le duc de l'Infantade crut que la reine attendoit par civilité que Dom Carlos voulût partir, et que le prince attendoit par respect qu'elle fit la mesme chose. Dans cette pensée il avertit la reine qu'il en estoit temps et il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne pensoit. Le prince ayant pris place dans le carosse de la reine, il ne leva point les yeux de dessus elle pendant le chemin, et il eut toute la commodité qu'il pouvoit souhaiter de la considérer et de se perdre. La reine le remarqua aussi-tost. Un sentiment secret, dont elle ne fut point la maistresse, lui fit trouver de la douceur à voir le ravissement de Dom Carlos. Cependant elle n'osoit l'observer, et il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant ; mais enfin leurs yeux, après s'estre évitez quelque tems, lassez de se faire violence, s'estant rencontrés par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. (P. 14-17.)

Une page de ce genre classe Saint-Réal dans le groupe des écrivains qui s'efforçaient alors de peindre avec exactitude les divers mouvements de l'âme humaine. Bien que *Dom Carlos* fût avant tout un roman, Saint-Réal n'avait pas oublié, en l'écrivant, les principes par lui-même exposés dans ses discours sur l'*Usage de l'Histoire*. Il y avait fait choix de personnages historiques comme de types particulièrement représentatifs de cette espèce humaine dont il importait, selon lui, d'apprendre à connaître les caractères moraux essentiels. Il était ainsi resté fidèle à la vocation première qui faisait de lui un moraliste.

Ce moraliste, nous le retrouverons encore dans les nombreuses réflexions et maximes dont il a parsemé son roman. La philosophie pessimiste qui s'étalait dans les dissertations morales de son premier ouvrage est ici ramassée en sentences aiguisées, tout à fait conformes à la manière de La Rochefoucauld. Quelques-unes mériteraient de former appendice au livre des *Maximes* :

Il est peu de douleur plus sensible que celle d'avoir fait un grand crime inutilement. (P. 84.)

Les gens qui se croient fort éclairés, et qui se piquent de constance, condamneroient mille fois leurs propres enfants plutôt que de blâmer un homme qu'ils ont choisi, et ne craignent pas tant de paraître malheureux dans leur famille que mal-habiles dans leurs jugemens. (P. 94.)

Personne ne devient scélérat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes sortes d'âmes de résoudre une grande méchanceté la première fois qu'elle vient dans la pensée. On n'arrive au crime que par degrez, de même qu'à la vertu. (P. 100.)

Nous croyons toujours qu'on devine nos sentimens secrets, mais nous ne craignons point qu'on nous soupçonne de ceux que nous n'avons pas. (P. 140.)

Il est telle de ces observations amères qui dut choquer les âmes sensibles. En face des pires scélératesses, Saint-Réal affecte volontiers une froide tranquillité. Son calme, pareil à celui de Machiavel, peut faire croire à une pareille indifférence morale. Telle affirmation semble faite pour choquer à plaisir les idées regues :

L'amour de la volupté ne rend pas toujours incapables des grandes choses ceux qui en sont possédez. (P. 198.)

Et que dire du ton dont il traite les matières religieuses ? Aucun abbé n'afficha jamais sentiments moins catholiques. Il accueille, nous l'avons vu, avec une faveur marquée les récits d'origine protestante. Trouve-t-il sur son chemin un miracle ? Il l'élimine soigneusement ; une lettre d'amour joue chez lui le rôle qui appartient, chez les historiens espagnols, au cadavre d'un bienheureux. Tous les ennemis de Philippe II et du catholicisme paraissent jouir de ses sympathies. Jeanne d'Albret, dira-t-il, gouvernait ses sujets « avec une piété qui étoit l'exemple de toute sa secte et avec une justice qui n'avoit peut-être jamais été veuë dans une cour de roi » (p. 75). Près du roi d'Espagne, comme de cruels génies du mal, il place les inquisiteurs, « cette sorte de gens qui ne pardonne jamais (p. 64) ». Philippe II s'est-il décidé à commettre un crime abominable ? Il a recours, pour le colorer dans l'esprit du monde, à des tartuferies : « Le roi voyoit bien, dit le narrateur, qu'il n'y avoit que la religion qui pût faire souffrir une action aussi estrange que celle qu'il avoit faite (p. 193). »

Les prédécesseurs de Saint-Réal n'avaient pas habitué le public à sentir, sous les dehors légers d'un récit romanesque, une personnalité aussi accusée. Saint-Réal est d'une autre famille que ces superficiels amuseurs. Il traite le roman avec un sérieux inaccoutumé qui se révèle jusque dans son style.

Avant M^{me} de La Fayette et lui, les romanciers écrivent d'ordinaire à la diable, et leur plume court trop vite, et surtout trop longuement, pour qu'ils puissent prendre la peine de la surveiller. Leur prose est, en général, proluxe et insipide. M^{me} de Villedieu ne se distingue que par son incorrecte vivacité. Saint-Réal, au contraire, écrit d'un style serré et circonspect. A vrai dire, sa langue a parfois quelque singularité qui tient peut-être à son origine semi-étrangère. Un critique contemporain prétendait avoir relevé dans *Dom Carlos* trente-deux manières de parler « qui jusqu'ici estoient inconnues

aux auteurs français (1) ». En dépit de quelques locutions insolites, cette langue est remarquable par la fermeté et la précision. On peut reprocher au style de Saint-Réal d'être un peu tendu, un peu compassé. Il aime la symétrie, les périodes bien balancées, les oppositions ingénieuses. Mais chez lui le trait ne dégénère pas en pointe, et la recherche n'aboutit pas à la préciosité. Somme toute, il lui manque peu de chose, un peu plus d'aisance peut-être et de franchise, et de simplicité, pour compter parmi les meilleurs prosateurs de son temps.

L'ouvrage de Saint-Réal, aussitôt paru, fut vivement discuté. Un anonyme fit paraître en 1673, chez le libraire parisien Guillaume de Luynes, une plaquette de 58 pages intitulée : *Sentimens d'un homme d'esprit sur la nouvelle intitulée Dom Carlos*. L'auteur de cet opusculé feint d'écrire à une dame, peut-être elle-même femme de lettres (p. 5), qui lui avait envoyé les sentiments de « deux ou trois amis fameux » sur *Dom Carlos*. D'un bout à l'autre de sa lettre, « l'homme d'esprit » s'exprime sur le mode ironique. Ses critiques se présentent sous forme de feintes apologies et l'on ne sait jamais si ses louanges sont sincères.

Ce qui paraît l'avoir le plus frappé, c'est la nouveauté de l'ouvrage qu'il juge. Il semble qu'habitué à de plus légers ouvrages, lui et les personnes dont on lui a communiqué les sentiments, aient été un peu désorientés par le genre de la nouvelle historique. Il s'efforce d'établir, et ce n'est pas très laborieux, que l'ouvrage de Saint-Réal n'est qu'une fiction, en dépit de sa gravité insolite, de ses citations d'auteurs, et même de ce « stile sec » qui fait croire à une relation véritable. Il a besoin de savoir, pour être pleinement rassuré, que la première intention de l'auteur « n'estoit point de le donner comme une histoire (p. 30) ». Il rapporte, peu clairement d'ailleurs, un trait qui figurait dans une première rédaction dont Saint-Réal avait donné lecture à quelques amis. « Il admiroit, dit le critique, ce trait de sa propre imagination, et ce ne fut qu'après une vérification authentique qu'il consentit à la soumettre à la vérité (p. 31). » Dès lors, notre homme est rassuré. Il sait que l'auteur « n'a prétendu donner au public qu'une fable agréable ». Et il montre malicieusement que les détails fabuleux n'y sont pas, en effet, très rares. Il rappelle l'âge exact de D. Carlos et d'Élisabeth au moment de leur première entrevue. Il montre l'in vraisemblance du billet mystérieux que D. Carlos trouve un jour sous son assiette. Somme toute, l'« homme d'es-

(1) *Sentimens d'un homme d'esprit*, p. 57.

prit » reproche à Saint-Réal d'avoir mis dans son livre trop ou trop peu d'histoire.

D'autres lecteurs, moins exigeants, lui savaient gré d'avoir donné au roman un sérieux inaccoutumé, et de ne pas s'être abandonné simplement au caprice de son imagination. Bayle écrivait de Copet à son frère aîné, le 31 juillet 1673 :

J'ai lu une petite nouvelle historique, ou roman intitulé *Dom Carlos*, qui a bien des agrémens, car outre qu'elle est bien écrite, c'est qu'il y a plusieurs choses vraies. On y raconte le malheur du prince d'Espagne, fils de Philippe II, que son père fit mourir (1).

Et quelques années plus tard, il plaçait encore *Dom Carlos* parmi les nouvelles historiques qu'il lisait avec plaisir (2).

Surprenant les uns, satisfaisant les autres, Saint-Réal avait à coup sûr trouvé une voie intéressante et nouvelle. Il ne tenait qu'à lui d'exploiter, pour le plus grand avantage de sa réputation, la veine heureuse qu'il venait de découvrir. Mais il semble qu'au cours même de la composition de *Dom Carlos*, il se soit senti attiré par une forme nouvelle de narration historique. Nous l'avons vu, à mesure qu'il avançait vers la conclusion de son livre, faire des appels de plus en plus constants aux sources historiques, laisser une part de moins en moins grande aux développements de pure imagination. Ainsi, sans doute, en vint-il à la conception d'un genre nouveau qui laisserait entièrement de côté les apparences et les traditions les plus usuelles du roman et qui, romanesque dans son fond, offrirait cependant tous les dehors de l'histoire. C'est, nous l'allons voir, ce qu'il a réalisé dans son plus célèbre ouvrage, la *Conjuration des Espagnols contre la république de Venise*.

(1) Bayle. *Nouvelles lettres*. La Haye, 1739, t. I, p. 88.

(2) Lettre du 21 janvier 1679 ; *ibid.*, t. II, p. 84. Saint-Évremond appelait *Dom Carlos* « la nouvelle la plus agréable que nous ayions ». (*Défense de quelques pièces de théâtre de M. Corneille*. Œuvres. Londres, 1725, t. IV, p. 46.)

CHAPITRE IV

La conjuration des Espagnols contre la République de Venise (1674) (1)

Le 11 août 1673, Saint-Réal écrivait de Paris au marquis de Saint-Thomas :

...Je passe toujours mes heures d'étude parmi les manuscrits du roi et de M. Colbert, hors que j'en sois distrait par quelque composition. Je suis présentement dans la peine de me déterminer entre quatre ou cinq différens ouvrages, dont j'ai déjà les matières et le projet, et qui partagent l'inclination de mes amis.

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1° TEXTES :

Conjuration des Espagnols contre la République de Venise en l'année MDCXVIII. A Paris, chez Claude Barbin, 1674, in-12, 327 p. (Privilège du 21 décembre 1673).

Squittinio della liberta veneta nel quale si adducono anche le raggioni dell'impero romano sopra la signoria di Venetia. Mirandola, s. d. (1612).

Cinquiesme tome du Mercure françois ou Suite de l'Histoire de nostre temps sous le regne du Très Chrestien Roy de France et de Navarre Louys XIII. Paris, 1619 (p. 38-40).

Historia della Republica Veneta di BATTISTA NANI cavaliere e Procuratore di San Marco. Seconda impressione, Venetia, 1663 (l. III, p. 156-159).

Dell' Historia di PIETRO GIOVANNI CAPRIATA libri dodici ne' quali si contengono tutti i movimenti d'arme successi in Italia dal MDCXIII sino al MDCXXXIV. Genova, 1638 (p. 360-362).

Venetia Citta nobilissima e singolare descritta in XIII libri da M. FRANCESCO SANSOVINO... con aggiunta di tutte le cose notabili della stessa Citta, fatte et occorse dall' Anno 1580, sino al presente 1663 da D. GIUSTINIANO MARTINIONI. Venetia, 1663.

Relatione della republica di Venetia fatta alla maestà del re Cattolico Filippo Terzo re di Spagna per il suo Ambasciatore DON ALONSO DELLA CUEVA, residente in Venetia, l'anno 1619.

(Sous ce titre, ou sous des titres équivalents, on trouve à la Bibliothèque Nationale des copies de deux relations différentes. Celle qui commence par les mots *Laboriosa impresa* figure dans les mss suivants : Fonds italien, n^{os} 19, 225, 245, 308, 311, 778, 1115, 1437, 1438, 1496. Celle qui commence par les mots

L'hésitation de Saint-Réal ne fut pas de longue durée. La lettre suivante, qu'il adressa à Colbert le 24 septembre de la même année, nous fait connaître à quelle œuvre nouvelle il avait choisi de s'appliquer :

Il y a déjà quelque tems que la conversation étant tombée, au petit couché, sur les Ouvrages de Littérature, et en particulier sur *Dom Carlos*, un homme de la première qualité, qui me fait l'honneur de m'aimer, prit occasion, sur les louanges qu'on donna à cette Histoire, de dire du bi-n de l'Auteur. Le Roi lui demanda si je ne faisais rien de nouveau. Cet homme répondit qu'il ne savoit rien d'assuré : mais que je lui avois parlé d'une Conjuraton des Espagnols contre la République de Venise que j'avois quelque dessein d'écrire. S. M. ayant demandé ce que c'étoit, il lui dit qu'en l'année 1618, un Ambassadeur ordinaire d'Espagne, demeurant à Venise depuis dix ans, avoit entrepris de détruire de fond en comble cette République et y auroit infailliblement réussi, sans le plus prodigieux hazard du monde qui le fit découvrir vint et quatre heures avant l'exécution. S. M., après quelques discours sur ce sujet, dit qu'elle seroit bien aise que je fisse cet ouvrage et chargea cet homme de me le faire savoir. J'ai donc assemblé mes matériaux. J'ai digéré et dressé mon Plan et mesme commencé d'écrire, c'est-à-dire que tout le plus difficile est fait. Tout cela, Monseigneur, dans l'espérance que

Se ministro alcuno figure dans les mss suivants : Fonds italien, n° 252, 640, 686, 778, 1326, 1496 ; Nouvelles acquisitions françaises, 6981.)

Scrittura che' l Capitano Giacomo Pietro inviò al Duca d'Ossuna. A la suite : Modo d'impadronirsi senza intelligenza della Città di Venezia. Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions françaises, 6981 ; Fonds italien, 1496.

Sommario della congiura contra la città di Venezia. Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions françaises, 6981 ; Fonds italien, n° 311 et 1496.

Relation de l'ambassade à Venise de CHARLES BRULART, prieur de LÉON (1611-1619) ; lettres originales à lui adressées, minutes et copies des dépêches envoyées par lui à la Cour, et pièces diverses concernant son ambassade ; harangues et divers discours ; relation du gouvernement de la République de Venise. Bibliothèque nationale. Fonds français, 18041 à 18050.

VITTORIO SIRI. *Memorie recondite*, t. IV, Parigi, 1677 (p. 447-499).

2° OUVRAGES CONSULTÉS :

RANKE. *Die Verschwörung gegen Venedig im Jahre 1618, 1831* (Sämmtliche Werke, 1878, t. XLII).

ROMANIN. *Storia documentata di Venezia*, 1858 (t. VII, p. 112-160).

ITALO RAULICH. *La congiura spagnuola contro Venezia* (Nuovo Archivio veneto, 1893, t. VI, p. 5-86).

H. BROWN. *Studies in venetian history*, London, 1907 (t. II, p. 245-295).

[GROSLEY]. *Discussion historique et critique présentée à la société littéraire de Chaalons en Champagne par P. J. G. A. A. T. pour discours de réception dans celle société*, s. d. (1756).

DARU. *Histoire de la République de Venise*, 4^e édition, 1853.

SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, Paris, 1853 (t. II, p. 295-305).

ce travail pourra vous exciter, dans la conjoncture présente des gratifications, à rétablir celle de quatre cents écus dont vous m'avez honoré pendant sept ou huit ans.

Cette lettre indique nettement dans quelle disposition d'esprit se trouvait Saint-Réal au moment où il commençait l'ouvrage qui a passé aux yeux de la postérité pour son chef-d'œuvre. Réduit aux abois par l'interruption prolongée de sa pension, il veut à tout prix se tirer d'affaire par un coup d'éclat. Et cette fois encore, c'est aux dépens de l'Espagne, bientôt en guerre ouverte avec Louis XIV (1), qu'il cherche à se procurer du même coup l'argent avec la gloire. En effet, lorsque parut en 1674 la *Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*, il n'est pas douteux que les contemporains y purent voir un pamphlet anti-espagnol. Saint-Réal accusait sans détour, dans ce livre, le gouvernement de Madrid d'avoir approuvé une criminelle entreprise dirigée, en pleine paix, par trois de ses subordonnés, le vice-roi de Naples, le gouverneur de Milan, l'ambassadeur d'Espagne à Venise, contre la liberté et l'existence même d'un état étranger.

Lorsqu'il fut question de cette entreprise devant Louis XIV, il fallut d'abord lui expliquer de quoi il s'agissait. En effet, bien que l'affaire ne fût pas très ancienne et qu'elle eût fait sur le moment beaucoup de bruit, elle semblait assez oubliée lorsque le livre de Saint-Réal vint lui donner une notoriété universelle. Son récit fut longtemps accepté sans discussion. Il était loin cependant d'être exact et laissait la question presque entière. Chose étrange, bien que la France ait été directement intéressée dans cette conjuration manquée, puisque les principaux agents en furent des Français, nos historiens ont laissé à des étrangers le soin de faire la lumière sur ce mystérieux événement. Seul en France, Daru, dans son *Histoire de Venise*, lui a consacré une longue étude. Mais la version qu'il en donne est plus invraisemblable encore, et plus follement romanesque, que celle du romancier Saint-Réal. C'est le célèbre historien allemand Ranke qui a le premier apporté dans l'examen de ce problème historique les scrupules et les méthodes de la science moderne. Il en a fait l'objet d'une étude approfondie, admirable de clarté et de pénétration. Les Italiens et les Anglais qui ont re-

(1) La guerre, qui existait de fait depuis un an, fut déclarée des deux parts au mois d'octobre 1673, à la suite d'hostilités renouvelées commises contre la frontière française par le gouverneur des Pays-Bas espagnols (H. Martin, *Histoire de France*, t. XIII, p. 432).

pris la question après lui ont peu ajouté à ses découvertes et n'ont pas toujours imité sa prudence. C'est donc surtout d'après Ranke qu'avant d'étudier le récit de Saint-Réal nous allons exposer rapidement les événements qui en constituent le sujet.

I

Le 17 mai 1618, lendemain de l'élection du doge Antonio Priuli, les passants de la place Saint-Marc purent contempler les cadavres de deux hommes, pendus par les pieds après avoir été étranglés. C'était le châtimement habituel du crime de haute trahison. Le 23 mai, un troisième cadavre, celui d'un vieillard, fut exposé de la même manière. Les victimes étaient des aventuriers français que Venise avait naguère engagés à son service. Le bruit ne tarda pas à se répandre que d'autres mercenaires étrangers avaient été mis à mort en divers lieux. Toutes ces exécutions, dont l'imagination populaire ne manqua pas de grossir démesurément le nombre, étaient ordonnées par le Conseil des Dix, et les communications de ce conseil au Sénat, divulguées bientôt dans le public, répandirent la nouvelle que Venise venait d'échapper à une terrible conjuration. Les hommes que l'on avait fait périr n'étaient, croyait-on, que les agents subalternes du complot. Les chefs véritables échappaient par leur situation aux représailles du gouvernement. C'étaient les principaux représentants de l'Espagne en Italie : le duc d'Ossone (1), vice-roi de Naples, D. Pedro de Toledo, gouverneur du Milanais, et surtout Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise. L'animosité populaire se déchaîna si vivement contre ce dernier qu'il en fit à plusieurs reprises des plaintes au gouvernement vénitien et réclama des mesures pour sa sauvegarde. Se heurtant à la froideur de gens qui le croyaient coupable, il dut au bout de quelque temps abandonner son poste et se réfugier à Milan. L'ambassadeur de France, de son côté, faisait quelques plaintes sur l'exécution sans jugement de ses compatriotes et affectait de traiter de chimère toute cette histoire de conjuration.

Il faut, pour comprendre les alarmes des Vénitiens et ce qu'elles purent avoir d'excessif, se représenter quel était alors l'état de l'Italie. L'Espagne, maîtresse de la Sicile, de Naples et de Milan, y exerçait

(1) Il s'appelait Pedro Tellez y Giron, duc d'Ossuna. J'adopte la forme francisée traditionnelle.

une prépondérance incontestée. La France était trop occupée par ses querelles intérieures pour qu'on pût espérer d'elle une intervention bien efficace. Le gouvernement vénitien sentait peser sur lui presque seul la charge de préserver ce qui subsistait encore d'indépendance en Italie. Il ne faillit pas à cette tâche et soutint vigoureusement le duc de Savoie lorsqu'il le vit engagé dans une lutte malheureuse contre l'Espagne. D'autre part, les pirateries des Uscoques dans l'Adriatique avaient amené une guerre entre Venise, dont ils gênaient le commerce, et l'archiduc Ferdinand, souverain de la Styrie et de la Carinthie, qui les protégeait. L'archiduc était soutenu par l'Espagne, tandis que Venise faisait venir des troupes des Pays-Bas. Sans doute, le traité de Madrid (26 septembre 1617) avait mis fin officiellement aux hostilités, aussi bien en Piémont que dans le Frioul. Mais si le gouvernement espagnol se montrait animé de dispositions pacifiques, ses agents en Italie, que la guerre rendait à l'ordinaire tout puissants, faisaient tout leur possible pour amener une nouvelle rupture de la paix. En dépit du traité, le gouverneur de Milan s'obstinait à ne pas rendre les places qu'il avait enlevées au duc de Savoie, et, dans l'Adriatique, les vaisseaux du duc d'Ossone molestaient le commerce vénitien. Venise se sentait entourée d'ennemis, elle s'attendait de jour en jour à une attaque, elle était disposée à voir partout des pièges dressés contre elle, elle ne rêvait que de complots et de trahison.

Ces craintes n'étaient pas absolument vaines. La politique d'alors avait souvent recours à des moyens qui nous font l'effet aujourd'hui d'imaginaires de romanciers. D'autre part, les entreprises les plus hasardeuses ne rebutaient point les aventuriers audacieux qui pullulaient alors par tous pays, et peut-être particulièrement en Italie, gens sans scrupules, avides de gain et de jouissances brutales, esprits remuants à qui rien n'eût été plus odieux qu'une existence régulière et tranquille. Un des types les plus achevés de cette race pittoresque et dangereuse paraît avoir été ce Jacques-Pierre qui joua le premier rôle dans l'affaire qui nous occupe.

Normand d'origine, sorte de corsaire assez versé dans les choses de la mer, plus préoccupé encore d'intrigues, de complots, de dénonciations, il était venu se mettre, après on ne sait quelle vie d'aventures, au service du vice-roi de Naples. Un tel homme, avec tout ce qu'il y avait en lui d'étrange, d'agité, de séduisant aussi, avec le bouillonnement perpétuel de projets inédits qu'il portait en son cerveau, devait plaire au fantasque et remuant duc d'Ossone. Le vice-roi employa Jacques-Pierre à des constructions de vaisseaux, lui confia même le commandement d'une petite escadre avec laquelle le Normand remporta sur les Turcs une victoire que son ima-

gination ardente dut amplifier démesurément. Il était devenu à Naples une manière de personnage.

Mais Jacques-Pierre ne pouvait servir longtemps un même maître sans le trahir. Il avait avec lui un certain Renault, ou Regnault, originaire de Nevers et qui se disait gentilhomme. Leur association était assez curieuse. Jacques-Pierre parlait une sorte de jargon mi-français, mi-espagnol ; il ne savait guère écrire. Renault, vieil ivrogne peu recommandable, avait cependant de l'instruction. Il servait à Jacques-Pierre de secrétaire et de négociateur. Ce Renault avait connu jadis en quelque pays le résident actuel de Venise à Naples, Gaspar Spinelli. Il mit en relations, vers le début de l'année 1617, Jacques-Pierre et Spinelli. Jacques-Pierre aussitôt d'offrir ses services à la République. Il se dit au courant des secrets desseins du duc. Il parle avec une certaine précision de projets d'attaque contre Venise. Ces propos, transmis à Venise par Spinelli, y excitent un intérêt marqué, mais Simon Contarini, résident à Rome, qui voit Jacques-Pierre au mois d'avril 1617, se montre moins confiant que Spinelli et recommande d'en user avec précautions vis-à-vis du Normand. Bref, Jacques-Pierre se décide à partir pour Venise où il pense trouver fortune. Il y arrive, en compagnie de l'inséparable Renault et de deux autres Français, soldats de fortune comme lui, en mai 1617.

On les accueille assez froidement, les dépêches de Contarini les ayant rendus suspects avant même leur arrivée. Renault, qui n'a pu encore se faire rembourser les frais du voyage, adresse en juillet à Spinelli une lettre irritée et menaçante. Enfin, au mois d'août, le gouvernement vénitien se décide à employer les aventuriers. Aussitôt Jacques-Pierre se met à faire les révélations les plus effrayantes et les plus variées. Au travers des divagations où l'entraîne la fertilité inventive de son esprit, un point essentiel revient sans cesse et domine tout le reste : le duc d'Ossone médite une entreprise contre Venise.

Que se passa-t-il, à partir de ce moment, dans le bizarre cerveau de Jacques-Pierre ? Eut-il désir de se venger de la défiance ou de l'avarice des Vénitiens ? Remords d'avoir quitté son ancien maître et bienfaiteur le duc d'Ossone ? Leur brouille, la fuite de Jacques-Pierre, les mauvais traitements exercés par le vice-roi sur certains amis du corsaire restés à Naples, tout cela n'était-il, comme beaucoup de monde le crut à Venise, qu'un plan concerté entre eux deux pour se jouer des Vénitiens ? Toujours est-il que Jacques-Pierre, à peine entré au service de la République, conspirait déjà contre elle.

On peut s'imaginer quelle fascination la riche et voluptueuse Venise exerçait sur les aventuriers cupides et violents dont elle

regorgeait, depuis que ses guerres l'avaient obligée à recourir aux mercenaires étrangers. Tous ces soldats de fortune, Italiens, Hollandais, Français surtout, qui traînaient leurs longues épées sur la place Saint-Marc ou par les étroites rues de la ville, avaient un mépris profond pour les Vénitiens en longues robes qu'ils coudoyaient, gens pacifiques, étrangers aux armes, occupés uniquement de leur négoce ou de leurs plaisirs. Toute cette soldatesque, inoccupée depuis la fin des opérations militaires en Frioul, fort mécontente du gouvernement vénitien qui la payait mal, ignorante de toute discipline, était pour Venise un danger permanent. On devine quelle fut l'action de Jacques-Pierre dans ce milieu tout préparé à recevoir ses suggestions. On se le représente allant de l'un à l'autre, excitant les colères, ébauchant des plans mirifiques, se targuant des plus puissants appuis, faisant miroiter devant ces imaginations ardentes d'affolantes perspectives de pillage et de meurtre, évoquant Venise entière en flammes, abandonnée, dans une nuit de sanglante orgie, à la brutalité de ses anciens serviteurs, devenus ses maîtres par le droit de leur épée.

Il n'est pas douteux que Jacques-Pierre, dans ces conversations, n'ait mis sans cesse en avant les noms de l'ambassadeur d'Espagne et du vice-roi de Naples. Mais leur participation effective au complot n'est pas établie, et c'est, de toute cette histoire, le point qui reste le plus obscur. Leurs propres dénégations à l'égard des Vénitiens, même à l'égard du gouvernement espagnol, n'ont rien pour nous de décisif. D'autre part, le marquis de Bedmar, dans l'audience que le gouvernement vénitien lui accorda le 25 mai 1618, le duc d'Ossone, dans une conversation qu'il eut l'année suivante avec le résident vénitien, avouent l'un et l'autre qu'ils ont eu vent des projets de Jacques-Pierre. Il est probable qu'ils donnèrent l'un et l'autre au corsaire de vagues encouragements, se réservant de mettre à profit son entreprise si elle réussissait, de le désavouer en cas d'échec. En ce qui concerne le marquis de Bedmar, il est certain qu'il eut des entrevues avec Jacques-Pierre et quelques-uns de ses amis, et que son secrétaire Robert Brouillard fut en relations constantes avec eux. En quoi il agissait à peu près de la même manière que le Vénitien Spinelli s'abouchant à Naples avec des espions et faisant tout son possible pour débaucher les gens du duc d'Ossone.

Quoi qu'il en soit, il est probable que les projets de Jacques-Pierre n'acquiescent jamais une précision suffisante pour que l'exécution en fut par lui-même considérée comme imminente. Avant qu'il en fût arrivé là, ses propres imprudences et les bavardages de ses complices le perdirent.

Au mois d'avril 1618, un neveu du maréchal de Lesdiguières,

nommé Balthazar Juven, qui commandait à Crema une compagnie pour le service de la République, vint passer quelques jours à Venise. Il descendit dans une auberge où logeait un ami de Jacques-Pierre, un Languedocien nommé Montcassin. Celui-ci crut trouver en Juven un auxiliaire utile en vue de la conspiration dans laquelle lui-même s'était laissé attirer par les beaux discours de Jacques-Pierre. Il présenta Juven à Jacques-Pierre, à quelques autres des principaux conjurés et peu à peu l'instruisit de tous leurs projets. A quelque temps de là, Juven se rendit avec Montcassin au palais du doge, prétextant quelques affaires relatives à sa compagnie. Puis, lorsqu'ils furent trop avancés pour que Montcassin pût se dérober, Juven l'obligea à tout révéler au gouvernement vénitien. Montcassin, après quelque résistance, se résigna et dénonça consciencieusement tous ses amis. Par ses soins, un émissaire du gouvernement put assister, dissimulé, à une de leurs réunions et se convaincre de leurs mauvais desseins. Une fois en possession de ces renseignements, le Conseil des Dix se décida à une action énergique contre les coupables. Deux des principaux conjurés, les frères Des Bouleaux, furent arrêtés au moment où ils s'embarquaient pour Naples. Ce furent les deux premières victimes. Quelques jours après, Renault à son tour était mis à mort. Quant à Jacques-Pierre, il avait depuis quelque temps rejoint la flotte vénitienne. Sur l'ordre du Conseil des Dix, le capitaine général Barbarigo le fit jeter à la mer dans un sac. Ces exécutions terminées, le gouvernement vénitien ordonna de solennelles actions de grâces pour remercier le ciel d'avoir préservé la République, et prescrivit de sévères mesures de précaution à l'égard des étrangers qui séjourneraient à l'avenir sur l'État de Venise. En même temps, l'ambassadeur vénitien à Madrid sollicitait et obtenait le rappel du marquis de Bedmar. La disgrâce du duc d'Ossone et le remplacement du gouverneur de Milan délivrèrent peu de temps après la République de ses plus remuants adversaires.

Il n'est pas douteux que les Vénitiens, dans l'état d'inquiétude et de nervosité où les avaient mis les événements des dernières années, crurent avoir découvert et prévenu une conjuration réellement redoutable. Il semble que le danger ne fut pas aussi considérable qu'ils l'imaginèrent. Il n'est pas bien sûr que Jacques-Pierre, au cas où il en fût venu à un commencement d'exécution, aurait été soutenu effectivement par le gouverneur de Milan ni par le vice-roi de Naples. L'appui du gouvernement de Madrid était plus improbable encore. Réduit à ses propres forces, c'est-à-dire au concours tout au plus de quelques centaines d'aventuriers indisciplinés, eût-il pu se rendre et rester maître d'une grande ville comme Venise, si médiocrement armée qu'elle fût ? Il est certain, d'ailleurs, que,

pour Jacques-Pierre lui-même, le temps de l'exécution n'apparaissait encore que dans un vague lointain. Lorsque au mois de mars 1618 il endoctrinait Montcassin, lui-même ne pensait encore être prêt qu'en septembre ou octobre. Les Vénitiens étouffèrent dans l'œuf des projets encore vagues, qui d'eux-mêmes eussent peut-être avorté.

Les procès-verbaux de séance du Conseil des Dix ; les communications de ce Conseil au Sénat ; la correspondance du gouvernement vénitien avec ses représentants à Naples, à Rome, à Milan, à Paris, à Madrid ; les dépêches à leurs gouvernements respectifs des ambassadeurs de France et d'Espagne auprès de la République ; telles sont les sources d'après lesquelles les historiens modernes, Ranke, Romanin, Brown, Raulich, ont reconstitué l'histoire que nous venons d'exposer à grands traits. Saint-Réal n'a connu aucun de ces documents. Exception faite pour la correspondance de l'ambassadeur de France, il n'en pouvait connaître aucun. Son récit s'éloigne extrêmement de la vérité historique, d'abord parce qu'il a utilisé des sources de valeur médiocre ou nulle, ensuite parce qu'il a fait de ces sources un emploi très peu scrupuleux. C'est ce que nous allons montrer en examinant, comme nous l'avons fait pour *Dom Carlos*, d'abord le caractère des sources utilisées, ensuite la composition même de l'ouvrage.

II

Comme il l'avait fait en tête de *Dom Carlos*, Saint-Réal, en tête de *La Conjuración*, avertit lui-même le lecteur des sources où il a puisé :

Il est parlé de cette conjuration dans l'Histoire de Monsieur Nani, livre troisième, page 156, et au cinquième tome du *Mercure François*, page 38 de l'année 1618. Les principales pièces dont elle est tirée, comme la relation du Marquis de Bedemar, la grande dépesche du Capitaine Jacques-Pierre au Duc d'Ossonne, qui contient tout le plan de l'entreprise, la déposition de Jaffier, qui contient toute l'histoire de ce capitaine, le Procès criminel des conjurés, et plusieurs autres, se trouvent parmi les Manuscrits de la Bibliothèque du roi et le *Squittinio della libertà veneta* parmi les imprimez. Le reste est pris de plusieurs autres mémoires manuscrits, ramassez de différents lieux.

Reprenons cette liste en y mettant un peu d'ordre, et en commençant par les imprimés :

1^o *Le Squittinio della libertà veneta.*

Cet opuscule est un pamphlet politique qui parut sans nom d'auteur à Mirandola, en 1612. Cette date, que Saint-Réal a dissimulée ou ignorée, suffit à indiquer que le *Squittinio* n'a aucun rapport avec la conjuration. L'auteur prétend y établir, par des arguments historiques, que Venise est en droit sujette de l'Empire, et que sa liberté est en quelque sorte une usurpation. Cela encore n'a rien à voir avec la conjuration. Saint-Réal attribue sans hésiter au marquis de Bedmar la paternité du *Squittinio*. Il est exact que cette opinion eut cours au début du xvii^e siècle, mais elle ne fut jamais universellement acceptée (1). Saint-Réal donne au cours de son récit (p. 57-64) une analyse sommaire et assez libre du *Squittinio*. Par ailleurs il n'emprunte rien et ne pouvait rien emprunter à cet ouvrage.

2^o *Le Mercure françois.*

On trouve dans ce journal, à l'endroit indiqué par Saint-Réal, un article de deux pages intitulé : *Entreprise sur la forteresse de Marano*. On y voit que certains « conjurateurs » avaient gagné un sergent nommé Massa, qui devait leur livrer cette forteresse après avoir tué le « proviseur » Lorenzo Tiepolo, mais que le complot fut découvert. Viennent ensuite quelques indications assez confuses sur une conjuration dirigée contre Venise elle-même. On nomme parmi les conjurés Jacques-Pierre, Regnault « et un nommé Tornon, savoyard, qui fut autrefois de l'escalade de Genève ». Mais on ne dit pas quel était le but et quels étaient les chefs du complot. L'auteur de l'article termine par les réflexions que voici :

Cette conjuration a beaucoup d'exemples pareilles dans les Histoires. Ce sont des fruits des désarmements, où il y a toujours des mescontents pour leur solde : Et lesquels, la paix faite, ne pouvans vivre qu'en guerre,

(1) Au temps même de Saint-Réal l'attribution du *Squittinio* à Bedmar était déjà contestée. Amelot de la Houssaye qui, en 1677, publia une traduction française du *Squittinio*, s'exprime en ces termes dans sa préface : « Son auteur a eu tant de réputation que les François, les Espagnols, les Italiens et les Allemands l'ont tous fait leur compatriote. De sorte que, comme l'on ne sait point précisément qui c'est, l'on peut dire de lui comme d'Homère, qu'il est de plusieurs pays, vu que toutes ces nations veulent à l'envi qu'il soit du leur. Quoi qu'il en soit, c'est une opinion commune en Italie, que ce livre est une production de Dom Alfonse de la Queva, ambassadeur d'Espagne à Venise, et depuis cardinal, qui a passé universellement pour un des plus grands génies de son temps : et si le *Squittinio* n'est pas de lui, du moins il mérite d'en être. » *Le Squittinio* a été fréquemment attribué à l'Allemand Welser ; Cf. Bayle, *Dictionnaire*, art. Velserus.

taschent à surprendre des places pour piller, se faire payer, ou vendre leur surprise à l'ennemi.

Daru, qui a fait dans son *Histoire de Venise* (t. VIII, p. 23-27) l'examen critique de ce document, en a retrouvé à la Bibliothèque nationale l'original manuscrit. C'est une pièce fort suspecte, se présentant sous la forme d'une lettre soi-disant écrite de Venise. Le rédacteur du *Mercure* en a supprimé ou altéré divers passages. C'est ainsi que là où l'on lit dans le manuscrit : « les Espagnols », il imprima prudemment : « les Conjurateurs ». Saint-Réal n'a connu vraisemblablement ce document que par l'article du *Mercure* et ne s'est pas inquiété d'en rechercher la provenance. Il y a pris surtout ce qui concerne l'entreprise de Marano. Il peut aussi s'être souvenu des réflexions finales que nous avons citées.

3° L'*Historia della repubblica veneta* de Battista Nani.

Ambassadeur auprès de plusieurs grandes puissances et notamment en France, historiographe de Venise et plusieurs fois pourvu de charges importantes dans sa patrie, Nani est un personnage considérable et une autorité sérieuse. Il raconte avec précision les affaires diplomatiques et militaires de son temps. On lui reproche, il est vrai, d'être parfois trop diplomate et trop vénitien. Son histoire représente en quelque sorte l'opinion officielle de la République sur les affaires contemporaines.

C'est aussi la version officielle de la conjuration de 1618 que l'on trouve dans son livre. Il est à peu près exact sur l'histoire de Jacques-Pierre et sur les circonstances dans lesquelles fut découverte la conjuration. Mais, comme le gouvernement vénitien lui-même, il semble exagérer l'importance de cette conjuration, et cela de diverses manières.

Premièrement, il croit que le plan de l'exécution avait été arrêté de manière précise par les conjurés :

Le plan était que, sous le commandement d'un Anglais nommé Haillot, le duc d'Ossone envoyât des brigantins et des barques susceptibles d'entrer dans les ports et les canaux, dont ils avaient partout mesuré la largeur et le fond. De plus gros vaisseaux devaient suivre et jeter l'ancre sur les côtes du Frioul. On profiterait de l'émotion et du trouble que jetterait dans le peuple la vue de tous ces bâtiments. Chacun des conjurés avait sa mission : Longlade devait mettre le feu à l'Arsenal, et d'autres à diverses parties de la ville. D'autres encore devaient pétarder la Monnaie, occuper les positions les plus importantes, mettre à mort les personnages les plus en vue, dont on avait déjà marqué les maisons de signes secrets (1).

(1) « Passava il concerto, che sotto un' Inglese, chiamato Haillot, l'Ossuna

Secondement, il rattache à la conjuration divers incidents qui en furent tout à fait indépendants, par exemple une mutinerie de soldats hollandais et une intrigue du duc de Toledo pour s'emparer de la forteresse de Crema (1).

Enfin il croit fermement que le gouverneur de Milan, le duc d'Ossone et le marquis de Bedmar étaient les chefs véritables du mouvement. Il s'explique ce que la conduite des deux premiers avait d'étrange par l'attente où ils auraient été du succès de la conjuration. Il prête à la flotte du vice-roi des mouvements mystérieux qui n'existèrent probablement jamais que dans l'imagination craintive des Vénitiens.

Sur tous ces points Saint-Réal a suivi Nani. Il s'est écarté de lui principalement en ce qui concerne la découverte de la conjuration. Par ailleurs, c'est à Nani qu'il emprunte presque tout ce qu'il dit des événements contemporains, de la guerre de Montferrat, de la guerre des Uscoques et des négociations auxquelles ces guerres donnèrent lieu.

Si nous passons maintenant à l'examen des pièces manuscrites indiquées par Saint-Réal dans sa bibliographie, nous constatons qu'elles se ramènent à trois : la relation du marquis de Bedmar ; la lettre de Jacques-Pierre au duc d'Ossone ; le sommaire de la procédure à laquelle donna lieu la découverte de la conjuration. Ces pièces sont rédigées en italien. Elles se trouvent à plusieurs exemplaires à la Bibliothèque nationale et dans les principales bibliothèques d'Italie (2). Elles semblent faire partie d'une sorte de littérature spéciale à laquelle donna naissance la conjuration, et destinées à satisfaire la curiosité du public à une époque où des raisons d'État ne permettaient encore, ni en Italie, ni en France, des publications imprimées à ce sujet (3). Aucune de ces pièces ne présente la moindre garantie d'authenticité. L'examen rapide de chacune

spingesse alcuni bergantini e barche, capaci d'entrare ne' porti e canali, de' quali havevano per tutto preso la misura e il fondo. Dovevano poi seguitare più grossi vascelli, per gittar l'anchore nelle spiagge del Friuli, sotto il calor de' quali, e nella confusione, che i primi erano per apportare nel popolo, i congiurati s'havevano divisi gli offitii, il Langlad di dar fuoco nell' Arsenal, altri in più parti della città, alcuni di pettardare la Zecca, prender' i posti principali, trucidar i più conspicui soggetti, de' quali horamai con note occulte erano marcate le case... » (P. 157.)

(1) Cf. Ranke, p. 215-220.

(2) Cf. Daru, t. VIII, pp. 72-94, 122-127.

(3) Nous avons noté les transformations significatives que le rédacteur du *Mercurio françois* fit subir à la lettre sur l'entreprise de Marano.

d'elles nous montrera de quelle médiocre confiance elles sont dignes.

1^o *La Relation du marquis de Bedmar.*

Saint-Réal avait entre les mains à la bibliothèque du roi de nombreux exemplaires de deux études sur la situation politique de Venise, rédigées en italien et attribuées au marquis de Bedmar. L'une, qui commence par les mots : *Laboriosa impresa per certo è questa alla quale m'accingo*, contient des renseignements sur le caractère du doge et des procureurs actuels, sur l'état de la noblesse et du peuple de Venise, sur les rapports de la République avec ses sujets, sur les sentiments religieux des Vénitiens, enfin sur l'état des relations de Venise avec les principales puissances d'Europe. L'autre, qui commence par les mots : *Se ministro alcuno...* a un caractère plus technique et donne surtout des renseignements sur les finances et sur l'organisation militaire et navale de Venise. Si douteuse que soit l'authenticité de l'une et de l'autre, Saint-Réal y pouvait trouver beaucoup de détails intéressants relatifs à l'époque dont il s'occupait. Mais il est remarquable que l'analyse qu'il a donnée en un endroit de son récit (p. 143-152) de la prétendue relation du marquis de Bedmar ne correspond exactement ni à l'une ni à l'autre de ces deux pièces, et contient même quelques détails qui leur sont totalement étrangers. D'autre part, Saint-Réal assigne à cette relation une date et un objet inconciliables avec le texte même des manuscrits de la Nationale. L'imposture paraît même si forte qu'on pourrait se demander s'il n'a pas utilisé quelque autre pièce qui nous aurait échappé.

2^o *La grande dépêche du capitaine Jacques-Pierre.*

Ce document se compose de deux parties. La première est une lettre soi-disant adressée par Jacques-Pierre au duc d'Ossone, et datée de Venise, du 7 avril 1618. Le corsaire se plaint que le vice-roi ait retenu à Naples pendant deux mois et demi un de ses compagnons, nommé Laurent Nolot, qui s'y était rendu pour savoir de quelle manière le duc d'Ossone était disposé à soutenir les entreprises de Jacques-Pierre. Nolot a enfin rapporté une réponse adressée non à Jacques-Pierre, mais à un de ses amis Laurent Brulard. Jacques-Pierre regrette vivement ce retard, parce que, dit-il, il a été sûr, pendant tout le mois de février, du concours de 5.000 hommes. Il expose de quelle façon et avec quelles chances de succès il aurait agi si le duc s'était décidé à répondre plus tôt. Il termine en déclarant que l'entreprise est encore possible. Que le vice-roi expédie les 6.000 hommes et les vaisseaux demandés par Jacques-Pierre, et

celui-ci se fait fort de réunir encore 2.000 hommes pour les seconder. En conséquence il renvoie Nolot à Naples pour demander une réponse décisive.

La seconde partie du document est une sorte de mémoire exposant les moyens par lesquels une armée navale pourrait s'emparer de Venise sans posséder dans la place d'intelligences préalables. Bien que le mémoire et la lettre aillent de compagnie dans les manuscrits, ils s'accordent médiocrement et ne semblent pas répondre à une situation unique.

L'authenticité du tout a été admise par quelques historiens (1). Mais, en supposant que Jacques-Pierre ait pu adresser au vice-roi de pareilles missives, on ne s'explique guère comment la copie nous en serait parvenue. Si le gouvernement vénitien les avait interceptées nous le saurions par les communications du Conseil des Dix, et, d'autre part, si le duc d'Ossone les avait reçues, il est invraisemblable qu'il n'eût pas fait disparaître des papiers si compromettants.

Saint-Réal a fait de nombreux emprunts à la lettre de Jacques-Pierre, particulièrement en ce qui concerne le plan d'exécution soi-disant dressé par le corsaire.

3^o Le *Sommaire de la procédure* (*Sommario della congiura contra la città di Venezia*).

Ce document commence par relater la comparution devant le Conseil des Dix d'un capitaine français au service de Venise nommé « Antonio Giaffié ». Ce capitaine se dit ami de Jacques-Pierre dont il retrace la biographie. Il déclare que Jacques-Pierre est le chef d'une grande conspiration tramée contre Venise, d'accord avec le duc d'Ossone. L'objet de cette conspiration est assez vaguement indiqué. Il semble qu'il s'agisse principalement d'incendier les vaisseaux de la flotte et de faire une entreprise sur quelque place maritime.

Les dénonciations de « Giaffié » sont suivies, à deux jours d'intervalle, par celles de deux autres personnages, un Français, M. de Brambilla, « payé par la sérénissime seigneurie pour un commandement sur mer » et un Hollandais nommé Théodore, « de la troupe conduite par le comte de Nassau ». Ceux-ci font leurs révélations à l'instigation d'un noble vénitien. Ils parlent surtout d'un coup de main projeté contre Venise avec le concours des troupes mercenaires et en vue du pillage. Ils mettent en cause non plus le duc d'Ossone, mais les ambassadeurs de France et d'Espagne.

(1) Romanin, p. 125.

Ces premières dépositions provoquent les interrogatoires de Renault (*Monsù di Renaut*) qui, malgré la torture, persiste jusqu'au bout à tout nier, de Laurent Brulard, qui avoue après quelques réticences, de deux frères « habiles pétardiers », dont l'un avoue tout de suite et l'autre seulement à la torture, enfin de quelques autres subalternes. La procédure contient encore le récit de perquisitions faites chez l'ambassadeur d'Espagne, perquisitions qui amènent la découverte de grandes quantités d'armes et de munitions. Elle se termine par des indications relatives les unes au supplice des principaux accusés et des accusateurs eux-mêmes, les autres aux mesures prises pour garantir à l'avenir la sécurité de Venise.

Ce document est dépourvu de toute valeur historique. C'est l'œuvre d'un faussaire, et d'un faussaire assez mal informé. Sans doute, la procédure authentique n'a pas été conservée, mais il suffit de rapprocher la pièce que nous étudions des documents officiels vénitiens pour y voir apparaître un grand nombre d'erreurs et d'invéraisemblances. L'auteur de notre *Sommario* a estropié les noms et méconnu la qualité d'un grand nombre de personnages. Il parle d'un inquisiteur d'Etat nommé Marc-Antoine Marcelli, et il n'y eut aucun inquisiteur d'Etat de ce nom à l'époque de la conjuration (1). Le premier dénonciateur s'appelle chez lui Giaffié, ce qui ne ressemble guère à Juven. Laurent Brouillard, secrétaire du marquis de Bedmar, devient chez lui « le capitaine Lorenzo Brular, compagnon de susdit M. de Renaut ». Les erreurs de fait ne sont pas moins nombreuses. Les circonstances dans lesquelles Juven fit découvrir le complot sont ignorées et le personnage de Montcassin est absent. La perquisition chez l'ambassadeur d'Espagne n'eut jamais lieu et ne pouvait avoir lieu. Les Vénitiens ne purent mettre la main sur Laurent Brouillard, bien loin que celui-ci leur ait fait des révélations avant d'être étranglé. Juven vivait encore en octobre 1619 (2) et n'eut pas, par conséquent, le sort que le *Sommario* attribue à Giaffié. C'en est assez pour enlever tout crédit à cette prétendue procédure dont Saint-Réal s'est cependant abondamment inspiré.

Nous connaissons maintenant les sources auxquelles Saint-Réal lui-même déclare avoir puisé. Mais n'aurait-il pas utilisé sans le dire quelques-unes des autres sources, imprimées ou manuscrites, que l'on pouvait de son temps consulter à Paris même ? Un coup d'œil jeté sur ces sources, à vrai dire fort peu nombreuses, nous mon-

(1) Cf. Ranke, p. 146, sqq.

(2) Cf. Ranke, p. 166.

trera qu'il ne les a pas connues ou du moins qu'il ne leur a rien emprunté.

Mentionnons d'abord les deux seuls historiens du ^{xvii}e siècle qui, en dehors de Nani, aient parlé de la conjuration de 1618.

Le premier en date est le Génois Capriata, au livre VI de son *Histoire*. Le récit de Capriata est très succinct (1). Il ne paraît pas très convaincu que la conjuration ait réellement existé. Il se contente de dire que le duc d'Ossone et l'ambassadeur d'Espagne passèrent pour être impliqués dans l'affaire. Partout où le récit de Saint-Réal est conforme à celui de Capriata, Saint-Réal a pu puiser à l'une des autres sources qu'il indique.

En 1663 parut une édition de la *Description de Venise* de Sansovino, complétée par un certain Justinien Martinioni. Le récit de la conjuration de 1618, chez Martinioni, ressemble beaucoup au récit de Nani. Non seulement les événements y sont présentés de la même façon, mais les termes sont presque identiques. Ou bien l'un des deux écrivains a copié l'autre, ou bien tous deux ont copié un même modèle. Martinioni donne cependant sur les forces militaires que le duc d'Ossone devait envoyer aux conjurés quelques détails qui ne sont pas dans Nani. Mais ces détails ne se retrouvent pas non plus chez Saint-Réal. Il est donc à présumer qu'il n'a pas utilisé l'ouvrage de Martinioni.

Capriata et Martinioni n'eussent pas appris grand'chose d'intéressant à Saint-Réal. Mais il existait à sa portée des documents manuscrits importants qui pouvaient lui fournir de précieuses lumières sur les événements qu'il entendait raconter. Ce sont les papiers de l'ambassadeur Brulart de Léon, qui représentait la France à Venise au moment de la Conjuration. Ces papiers, minutes, registres de dépêches expédiées à la Cour, lettres adressées à l'ambassadeur lui-même, passèrent de la Bibliothèque Séguier dans celle de M. de Coislin, évêque de Metz, qui, en 1732, les légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Ils forment aujourd'hui, à la Bibliothèque Nationale, les nos 18041 à 18050 du fonds français. Dès 1677, le compilateur italien Vittorio Siri put en publier des parties importantes au tome IV de ses *Memorie recondite*, où figurent également le Sommaire de la Procédure et la Dépêche de Jacques-Pierre dont il a été parlé plus haut (2). Or, l'unique écrivain français du ^{xix}e siècle

(1) On en trouvera une traduction dans l'*Histoire de Venise* de Daru, t. VIII, p. 27-29.

(2) C'est d'après l'ouvrage de Siri, qu'on trouve assez aisément partout, que seront cités, au cours de ce chapitre, ces divers documents. Daru, au t. VIII

qui se soit occupé un peu longuement de Saint-Réal, Sayous, a formulé l'hypothèse que Saint-Réal aurait connu en manuscrit l'ouvrage de Siri. Il importe donc de vérifier si Saint-Réal n'a pas connu et utilisé, soit par l'intermédiaire de Siri, soit directement, les papiers de l'ambassadeur.

Dans ces papiers figurent d'abord un certain nombre de pièces que des annotations de la main de l'ambassadeur permettent d'attribuer au corsaire Jacques-Pierre. Ce sont les brouillons, pleins de ratures, de rapports adressés au gouvernement de Venise. Une lettre de l'ambassadeur, du 3 juillet 1618, nous apprend que ces rapports, inspirés par Jacques-Pierre, étaient rédigés par Renault.

Dans le premier de ces rapports, daté du 21 août 1617, Jacques-Pierre dénonce au gouvernement de Venise les agissements d'un agent du duc d'Ossone, qu'il nomme le capitaine Alexandre. Le capitaine Alexandre se serait vanté d'avoir, pour gagner la confiance de la Seigneurie, donné quelques avis sur la guerre et sur les troupes. Il aurait parlé à Jacques-Pierre de quelques vagues desseins du duc d'Ossone, appuyé secrètement par son gouvernement, contre Venise. Un second rapport, daté du 26 août, raconte une entrevue nocturne que Jacques-Pierre aurait eue à l'ambassade d'Espagne avec le marquis de Bedmar et le capitaine Alexandre. Le marquis aurait exhorté Jacques-Pierre à retourner au plus vite auprès du duc d'Ossone à qui il pourrait rendre d'importants services. La conversation aurait ensuite roulé sur la faiblesse du gouvernement vénitien et sur la facilité d'un coup de main contre Venise. Un troisième rapport, du 15 octobre 1617, donne quelques détails sur les premières relations de Jacques-Pierre avec le duc d'Ossone, et révèle un projet de ce dernier contre une place de la côte d'Albanie. Un quatrième rapport traite des desseins et entreprises que le roi d'Espagne et ses ministres méditent contre le Levant et notamment contre la Macédoine et la Morée. On trouve encore dans les papiers de l'ambassadeur un discours de Jacques-Pierre exhortant les Vénitiens à s'allier au roi de France, un brouillon de lettre au duc de Nevers l'avertissant des projets du duc d'Ossone et de la cour d'Espagne sur la Macédoine et la Morée (1),

p. 72-156, de son *Histoire de Venise*, donne une traduction abrégée des documents italiens, et cite diverses lettres de l'ambassadeur qui ne figurent pas dans Siri. Enfin il existe de l'ouvrage de Siri une traduction française parue en 1774. Les parties relatives à la Conjuraison de Venise sont au tome XVI, p. 63-129.

(1) On sait que le duc de Nevers nourrissait le rêve de se faire empereur d'Orient. Jacques-Pierre le prévient donc des manœuvres de ses rivaux. Une

un mémoire de Jacques-Pierre au doge, invitant le gouvernement vénitien à favoriser le duc de Nevers, enfin le récit d'une conversation de Jacques-Pierre avec Alexandre sur les avantages que pourrait offrir l'île de Saint-Georges, près Venise, pour y établir une citadelle, et la nécessité de bien étudier les passes, les courants, etc. (1).

Saint-Réal aurait-il pris dans les documents que nous venons de signaler ce qu'il raconte des feintes dépositions de Jacques-Pierre et de ses rapports avec un autre agent du duc d'Ossone nommé Spinosa ? Il n'en est rien. On constate, en effet, que toute la biographie de Jacques-Pierre dans *La Conjuration* (p. 80-89), que tout le récit de la brouille simulée entre Jacques-Pierre et le duc (p. 89-90), que les ruses par lesquelles Jacques-Pierre trompe le duc de Savoie d'abord, les Vénitiens ensuite (p. 90-91), que tout cela est emprunté au *Sommario* (déposition de Giaffré). Saint-Réal suit son texte en l'amplifiant légèrement. Il ne s'en écarte guère ici que pour intercaler un détail emprunté à Nani et pour transporter d'une conversation avec Giaffré dans une lettre au duc d'Ossone un mot de Jacques-Pierre sur la crédulité des Vénitiens. En ce qui concerne Spinosa, nous remarquons d'abord que c'est uniquement grâce au *Sommario*, où on lui donne le prénom d'Alexandre, que Saint-Réal aurait pu identifier ce Spinosa avec le capitaine Alexandre dont parlent les rapports. Le texte de Saint-Réal est sans doute beaucoup plus explicite que la procédure. Celle-ci ne dit rien, par exemple, de la proposition qu'aurait faite Spinosa au duc d'Ossone de poignarder Jacques-Pierre. Mais ni ce détail, ni tous les autres par lesquels Saint-Réal semble s'écarter du *Sommario*, ne se retrouvent dans les rapports de Jacques-Pierre. On est donc en droit de conclure que Saint-Réal n'a pas utilisé ces rapports.

Si nous passons à la correspondance même de l'ambassadeur de France, nous y trouvons, à la date du 22 mai 1618, une lettre écrite

lettre de l'ambassadeur, datée du 8 juin, nous apprend que la lettre de Jacques-Pierre au duc de Nevers devait être portée en France par Renault, et qu'elle fut saisie par le gouvernement vénitien lors de l'arrestation de Renault.

1) Daru a fondé sur ces documents tout son système. Il lui paraît évident que Jacques-Pierre, qui dénonçait aux Vénitiens, en août 1617, les projets du duc d'Ossone, n'a pu, six mois après, conspirer sérieusement avec le duc contre Venise. Daru croit à une entente secrète entre le gouvernement vénitien et le duc d'Ossone conspirant ensemble contre l'Espagne. Suivant lui, les Vénitiens auraient fait disparaître Jacques-Pierre, non parce qu'il les trahissait, mais parce qu'il en savait trop long. Nous avons indiqué plus haut quelle est l'explication la plus vraisemblable de la conduite de Jacques-Pierre.

par Brulart de Broussin, frère de l'ambassadeur, qui se trouvait alors en pèlerinage à Lorette. Cette lettre nous apprend de manière positive que les conspirateurs furent arrêtés le 14 mai. Selon Saint-Réal, ils auraient été dénoncés le soir de l'Ascension. Or, en 1618, l'Ascension tomba le 24 mai. Il n'y a donc pas accord sur ce point entre le texte de Saint-Réal et les indications de la correspondance diplomatique. Le 6 juin, l'ambassadeur, de retour à Venise, donne au sujet des exécutions du mois précédent une version toute différente de celle de Saint-Réal. Il se montre fort sceptique au sujet de la conjuration et quelque peu indigné de la cruauté avec laquelle le gouvernement de Venise a fait périr sans jugement des sujets français. Il rappelle que Jacques-Pierre avait dénoncé aux Vénitiens les projets hostiles du duc d'Ossone, ce qui semblait en contradiction avec les faits dont on l'accusait maintenant. Il émet l'hypothèse que Jacques-Pierre a surtout été sacrifié au ressentiment des Turcs. Le 8 juin, l'ambassadeur raconte comment les papiers de Renault, qui se préparait à partir pour la France, ont été saisis chez un certain Vidal, maître des courriers. Le 19 juin, il rapporte une conversation qu'il a eue quelques jours auparavant avec le Doge au sujet de la conjuration. Le Doge n'aurait répondu que quelques paroles très vagues aux instances de l'ambassadeur sur les faibles charges relevées contre Jacques-Pierre et Renault. Le 3 juillet, il déclare que les Vénitiens sont eux-mêmes tout confus de ce qui s'est passé et persévèrent à parler de la conjuration plutôt par honte de s'en dédire que par sincère conviction. Il nomme deux Français, Montcassin et La Combe, comme ayant été les dénonciateurs de la conjuration. Le 19 juillet, il rapporte une nouvelle discussion entre le Doge et lui, le Doge justifiant la conduite du gouvernement vénitien, l'ambassadeur essayant à nouveau de montrer l'invéraisemblance de la conjuration. Les lettres suivantes ne contiennent, relativement à la conjuration, que quelques détails d'importance secondaire. En résumé, rien dans cette correspondance, ni l'aspect général prêté aux événements, ni aucun détail particulier, ne rappelle le récit de Saint-Réal. Saint-Réal n'a pas utilisé, et vraisemblablement n'a pas même connu les lettres de l'ambassadeur de France.

Il nous a donc lui-même donné la liste complète des sources historiques auxquelles il a puisé. A peine aurons-nous à signaler, pour un ou deux détails, quelques textes qui ne figurent pas dans cette liste. D'autre part, il n'y a pas lieu de penser qu'il ait délibérément laissé de côté certaines sources qui n'offraient pas des événements une image conforme à celle que lui-même entendait pré-

senter. Il suffit de se référer à celles qu'il cite pour voir avec quel sans-gêne il les a traitées. Loin d'abrégé volontairement la liste de ses sources, il l'eût allongée sans doute s'il eût pu. Mais il a simplement ignoré, semble-t-il, toutes celles qu'il ne cite pas. Quant aux « autres mémoires manuscrits ramassez de différens lieux », ils n'ont vraisemblablement jamais existé. Le lecteur est invité à supposer que là se trouvaient toutes les circonstances dramatiques et romanesques dont Saint-Réal a agrémenté son récit.

III

Il nous faut maintenant confronter le texte même de Saint-Réal avec ses sources. Nous verrons ainsi dans quelle mesure il les a fidèlement suivies et dans quelle proportion il a mélangé le roman à l'histoire. Comme nous l'avons fait pour *Dom Carlos*, nous introduirons dans le récit continu de Saint-Réal un certain nombre de divisions qui, tout en facilitant notre examen, mettront mieux en relief la composition serrée de l'ouvrage.

1° *Antagonisme de l'Espagne et de la république de Venise. Le marquis de Bedmar* (p. 15-28).

Saint-Réal débute par quelques considérations générales. Les Espagnols, dit-il, avaient conservé du ressentiment contre la république de Venise de ce qu'elle avait sans eux et par l'intermédiaire de la France réglé son différend avec le pape Paul V. L'Espagne n'osa manifester ce ressentiment tant que vécut Henri IV, mais la mort de ce prince permit aux ministres espagnols de tout oser.

Le différend célèbre de Paul V avec la république de Venise n'était pas oublié en 1674. Les ouvrages de Paolo Sarpi avaient eu en France un grand retentissement, et Saint-Réal les connaissait certainement. Ses réflexions sur l'importance, au point de vue italien, de la mort de Henri IV paraissent inspirées de Nani. Mais le texte de Nani concerne toutes les entreprises des Espagnols en Italie, et non spécialement leur hostilité contre Venise (1).

Saint-Réal poursuit en résumant l'histoire de la guerre des Us-

(1) L. I, p. 5 : « Trovandosi in Francia Enrico Quarto, re formidabile e vigilante... sapevano che a qualunque disegno si sarebbe fatto incontro... Ma con la morte d' Enrico Quarto decadente la Francia in una lunga minorita, stimarono i ministri spagnuoli che fosse opportuna la congiuntura di raccogliere i vantaggi. »

coques. Il montre comment cette guerre met en opposition les intérêts de Venise et ceux des Espagnols qui favorisaient l'archiduc Ferdinand. — Ce résumé pourrait être fait d'après Nani. Mais Saint-Réal donne la date exacte du traité de Vienne (février 1612) et cette date ne se trouve pas dans Nani. Saint-Réal l'a empruntée probablement au *Mercurio François* de 1617 où elle figure dans un *Manifeste de la République de Venise exposant ses griefs contre l'archiduc Ferdinand* (p. 98-120). Il a pu tirer de ce manifeste tout ce qu'il dit des Uscoques (1).

Les Espagnols étaient donc très irrités de « trouver les Vénitiens en tête partout » et très embarrassés pour sortir de cette situation humiliante. « Un ministre qu'ils avoient en Italie... entreprit de les en tirer. C'étoit dom Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar, l'un des plus puissants génies et des plus dangereux esprits que l'Espagne ait jamais produits. » Suit un portrait très étudié du marquis de Bedmar. Bedmar sera le héros principal du livre, l'âme même et le grand metteur en scène de la conjuration. Il convient donc de le présenter au lecteur avec quelque solennité. — Ici Saint-Réal commence à travestir l'histoire, à faire à ses sources de sérieuses infidélités. Sans doute, le portrait de Bedmar est en germe dans Nani :

Point d'artifice ni d'actes hostiles qu'il ne pratiquât, soit ouvertement, soit en secret. Cherchant à tout savoir, il s'insinua auprès de tous. Si l'on résistait à ses corruptions, il vous faisait l'objet d'exécrables impostures. Si l'on se montrait maniable, il vous proposait les desseins les plus scélérats (2).

Mais il y a loin de ces indications un peu sèches à l'éloge magnifique que Saint-Réal nous fait de son héros. Bedmar devient chez lui un homme de génie, le phénix des diplomates passés ou à venir. Rien n'échappe à sa sagacité, il est à la hauteur des entreprises les plus délicates. Saint-Réal ne se contente pas d'embellir le personnage, il exagère hardiment aux dépens de la vérité son importance et son rôle. Nani montrait les intérêts espagnols en Italie soutenus par un triumvirat d'hommes ambitieux : le vice-roi de Naples, le gou-

(1) Rien ne prouve qu'il ait lu l'*Histoire des Uscoques* de l'archevêque de Zara, Minutio Minucci. Cette histoire, qui s'arrêtait à l'année 1602, avait été continuée par Paolo Sarpi jusqu'à l'année 1616. Elle a été traduite en français par Amelot de La Houssaye, Paris, 1682, in-12.

(2) L. III, p. 156. « Non c'era arte, nè hostilità, ch' egli in palese, ò in occulto non praticasse; tutto esplorando s'insinuava con tutti; a chi resisteva alle sue corruttioni adossava esecrande imposture; a chi s'arrendeva, proponeva i più scelerati disegni. »

verneur de Milan et l'ambassadeur d'Espagne à Venise (l. III, début). Mais les deux premiers tiennent chez lui beaucoup plus de place que le troisième. Au contraire, chez Saint-Réal, l'humeur hautaine et violente du gouverneur, l'esprit fantasque du vice-roi n'apparaissent qu'au second plan. Il n'a pas voulu diviser l'intérêt du lecteur entre trois politiques, et c'est de Bedmar qu'il a fait délibérément son grand premier rôle.

2° *Les projets et les intrigues du marquis de Bedmar* (p. 28-64).

Le marquis de Bedmar veut à tout prix empêcher que Venise ne conclue avec l'archiduc une paix honteuse pour ce dernier et pour les Espagnols. Ce désir l'amène à concevoir le dessein audacieux de s'emparer de Venise par un coup de force inopiné. D'après Saint-Réal (p. 50), ce projet était déjà formé à la fin de 1615, quand Don Pèdre de Tolède vint remplacer au gouvernement de Milan le marquis d'Inojosa. Tandis que Nani place la conjuration après le traité de Madrid (septembre 1617), et la représente comme un suprême effort du triumvirat pour rompre une paix officiellement conclue, chez Saint-Réal, au contraire, la conjuration se prépare pendant plus de deux ans. Elle est le mobile secret qui inspire tous les actes des agents de l'Espagne. Elle seule explique toute la politique espagnole de 1616 à 1618. On voit aisément à quoi tend ce changement de perspective. Saint-Réal se propose d'exagérer le plus possible l'importance de la conjuration. Nous l'allons voir entremêler savamment au récit des prétendues machinations de Bedmar le résumé, emprunté à Nani, de tous les principaux événements des années 1616 à 1618.

Son dessein une fois conçu, le marquis de Bedmar se préoccupe d'obtenir l'assentiment du gouvernement espagnol. Il écrit au duc d'Usède, principal secrétaire d'État, mais en termes généraux, lui parlant vaguement des voies extraordinaires auxquelles « la nature et la politique obligent un sujet fidèle de recourir pour préserver son prince et son pays d'une infamie autrement inévitable ». Le duc d'Usède, « qui le connoissoit pour tout ce qu'il étoit », se doute qu'il s'agit de quelque projet « important et dangereux » et répond en termes également sibyllins. — Où Saint-Réal a-t-il vu cette correspondance ? Nous savons aujourd'hui que Bedmar, bien loin d'avoir proposé au cabinet de Madrid une entreprise contre Venise, se défendit plus tard tant qu'il put, vis-à-vis de son gouvernement, d'avoir eu la moindre part à la conjuration (1). Saint-Réal

(1) Cf. Raulich, p. 43-52.

a donc inventé de toutes pièces tout ce qu'il rapporte de la correspondance entre le marquis de Bedmar et les ministres espagnols.

Suivent de profondes réflexions sur l'état politique de Venise, sur les rivalités entre les nobles et ceux qui ne l'étaient pas, sur le mécontentement des petites gens que la guerre contre les Uscoques obligeait à charger d'une manière excessive, et qui envisageaient favorablement l'hypothèse d'une révolution; enfin sur les rancunes profondes des partisans de la cour de Rome contre le gouvernement. — Un tableau semblable ne se retrouve pas naturellement chez l'historien officiel de Venise. En revanche quelques traits rappellent de loin les *Relations* du marquis de Bedmar. Mais il n'y a nullement ici l'exploitation scrupuleuse et méthodique d'un document d'autorité reconnue. Le plus souvent il est clair que Saint-Réal s'abandonne au plaisir de construire d'ingénieuses déductions et qu'il donne hardiment comme vérité contrôlée tout ce qui lui a simplement paru vraisemblable.

Bedmar entreprend donc de se créer des intelligences parmi tous les mécontents : « *Tutto esplorando s'insinuava con tutti* », disait Nani. Mais Saint-Réal n'ignore rien du détail de ces pratiques :

S'ils avoient quelque proche parente dans des Couvents, quelque Courtisane ou quelque Ecclésiastique affidé, il achetoit la connoissance de ces personnes à quelque prix que ce fut, et il leur faisoit des présens qui ne laissoient pas d'être de grande valeur, quoique ce ne fussent d'ordinaire que des curiositez des Pays Étrangers.

On le voit, Saint-Réal ne néglige pas la peinture des mœurs et la couleur locale. Il est d'ailleurs impossible d'être plus précis. Comment ne pas être dupe d'une aussi belle assurance ? Comment ne pas croire à tant de vraisemblance ?

Il ne suffit pas à Bedmar d'avoir des intelligences dans Venise, il lui faut le concours du gouverneur de Milan. Or, le gouverneur Inojosa est peu actif et trop porté à vivre en paix avec ses voisins. Bedmar demande et obtient du cabinet de Madrid le remplacement d'Inojosa par D. Pèdre de Tolède. Arrivé à Milan, D. Pèdre envoie à Venise le marquis de Lare, chargé de notifier son installation au gouvernement vénitien. Par l'intermédiaire du marquis, Bedmar fait part à D. Pèdre de tous ses projets et D. Pèdre les agréa. Le marquis de Lare revient à Venise dûment chapitré par Bedmar, il fait au sénat vénitien, au sujet de la guerre contre l'archiduc, des propositions si déraisonnables que les négociations sont rompues. On n'ou-

blie rien, d'autre part, pour rallumer les hostilités avec le duc de Savoie.

Ouvrons maintenant Nani. Nous reconnaissons bien la source où a puisé Saint-Réal, mais il a tout transformé, tout accommodé à son dessein. Nani parle bien de deux ambassades du marquis Andrea Manriquez de Lara à Venise au début de l'année 1616 (l. II, p. 81-83). Toutes deux sont relatives au siège de Gradisque. La première semble devoir aboutir à un accord, la seconde échoue par suite des prétentions exagérées des Espagnols. Lara quitte Venise, et les négociations sont continuées quelque temps par l'ambassadeur Bedmar. C'est le seul rôle qu'on lui voit jouer en cette affaire. Il n'est nullement, comme chez Saint-Réal, le directeur de toute la politique espagnole, et de la conjuration il n'est encore à cette date nullement question.

Vers cette époque, dit Saint-Réal, prit fin la mésintelligence qui existait entre la branche allemande et la branche espagnole de la maison d'Autriche. En conséquence, les Espagnols commencèrent à soutenir avec plus de vigueur les intérêts de l'archiduc contre Venise. Sur terre, D. Pèdre menace la ville de Crème, forteresse avancée des Vénitiens vers l'Ouest, sur mer, le duc d'Ossone inquiète à la fois les Vénitiens et le duc de Savoie. — Revenons à Nani. Celui-ci sans doute déclare que les ministres espagnols prirent comme prétexte de leurs tracasseries la parenté de leur roi avec l'archiduc (p. 81), mais il n'y eut selon lui d'accord formel entre Ferdinand et les Espagnols que l'année suivante, lorsque Ferdinand fut devenu roi de Bohême (l. III, p. 136). Quant aux mouvements de troupes contre Crème, le passage de Nani où il en est question (p. 81-82), presque textuellement traduit par Saint-Réal, indique nettement qu'ils furent contemporains de la première mission du marquis de Lara. Donc, ici encore, Saint-Réal altère sciemment l'ordre des faits.

Les Vénitiens, dit ensuite Saint-Réal, ayant « déclamé dans toutes les cours » contre les procédés espagnols, le marquis de Bedmar crut opportun de rabaisser leur orgueil en montrant combien l'indépendance dont ils se targuaient était faiblement fondée en droit. Il écrivit à ce sujet un libelle aussi savant qu'habile, intitulé *Squillinio della libertà veneta*. — Nous avons vu déjà que le *Squillinio* parut en 1612 et n'a aucun rapport avec la conjuration. Si, comme il est vraisemblable, Bedmar n'en est pas l'auteur, Saint-Réal a très gratuitement imaginé les précautions subtiles que l'ambassadeur aurait prises pour couvrir son anonymat.

Rôle exagéré prêté au marquis de Bedmar, importance exagérée prêtée à la conjuration, altération constante de la chronologie, voilà, en résumé, ce que nous observons dans une des parties de son récit où Saint-Réal suit de plus près la plus sérieuse de ses sources.

3^o *Renault et sa mission auprès des troupes hollandaises* (p. 64-75).

L'année 1616 s'achève sans modifier sensiblement la situation politique. Une nouvelle négociation, entamée à Madrid par l'ambassadeur vénitien Gritti, échoue, toujours par la faute des Espagnols. Venise, désireuse de pousser plus activement les opérations militaires, prend à son service des troupes wallonnes et hollandaises, commandées par les comtes de Nassau et de Lievestein. — Ce résumé historique est emprunté à Nani (l. III, p. 111-116). Toutefois, là où Nani (p. 116) et le *Mercure françois* (année 1617, p. 126) parlent de 4.000 Hollandais, l'imagination généreuse de Saint-Réal porte le chiffre à 8.000. C'est qu'il a besoin plus loin, suivant en cela la *Dépêche de Jacques-Pierre*, de 4.300 Hollandais affiliés à la conjuration. D'où nécessité de supposer ici un chiffre plus élevé.

Le marquis de Bedmar forme le projet d'engager dans son dessein les chefs de ces mercenaires. Il jette les yeux, pour négocier cette affaire, sur un vieux gentilhomme français nommé Nicolas de Renault. Suit un remarquable portrait de Renault qui sera, au-dessous de Bedmar, l'un des acteurs principaux du drame :

Quoi que cet homme fût extrêmement pauvre, il estimoit plus la vertu que les richesses, mais il aimoit plus la gloire que la vertu, et faute de voyes innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en est point de si criminelle qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit appris dans les Écrits des Anciens cette indifférence si rare pour la vie et pour la mort, qui est le premier fondement de tous les desseins extraordinaires, et il regrettoit toujours ces Temps célèbres où le mérite des Particuliers faisoit la destinée des États, et où tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de moyens ni d'occasions de le faire paroître.

Où Saint-Réal a-t-il trouvé les éléments de ce portrait ? La lettre publiée dans le *Mercure* de 1618 cite simplement parmi les conjurés exécutés « un certain Regnaut banny de France ». Nani ne fait que nommer « Niccolo Rinaldi ». D'autre part, le Renault authentique, tel qu'il nous apparaît dans la correspondance de l'ambassadeur de France, ressemble fort peu au Renault de Saint-Réal. « Les Vénitiens, écrit, le 22 mai 1618, M. de Broussin à M. de Puysieux, ont impliqué dans la conjuration « un certain Regnauld de Nevers, que vous avez veu fort souvent et duquel les fourberies estoient co-

gnues de tout le monde ». Et l'ambassadeur complète ainsi le portrait dans sa lettre du 3 juillet : « Ce Renault qui ne feust jamais homme de main ni de faction, mais, au contraire, un ivrogne, un joueur et pypeur, et un cordelier (?) ordinaire, et lequel s'en alloit en France, comme je vous l'ai desjà mandé (1). »

C'est manifestement dans le *Sommaire de la procédure* que Saint-Réal a pris l'idée de faire jouer à Renault un des premiers rôles dans la conjuration. C'est là qu'il a trouvé les traits essentiels du personnage. Cette procédure est, en effet, toute remplie des interrogatoires réitérés de Renault. Il faut avouer qu'il y fait bonne figure. Les magistrats n'arrachent de lui que de fières protestations contre les traitements indignes qu'on lui fait subir. Il se déclare gentilhomme, attaché à l'ambassade de France, serviteur fidèle du roi très chrétien, et tout à fait étranger aux méfaits dont on l'accuse. On a beau l'appliquer à la torture, il ne veut rien avouer. « Ah ! traîtres assassins, s'écrie-t-il au milieu des tourments, Dieu vous punira. Maltraiter ainsi, à la demande des méchants, un pauvre étranger, vieux, innocent ! » (Siri, p. 465.)

D'autre part, il est question dans le *Sommario* (dépositions de Brambilla et de Théodore) de la participation des Hollandais à la conjuration contre Venise, et c'est Renault qui est désigné comme ayant tenu entre ses mains « tous les fils de ce complot ». Mais le *Sommario* indique que l'agitation qui se produisit parmi les troupes mercenaires commença seulement lorsqu'elles eurent été retirées du Frioul et dispersées dans les places de l'Etat vénitien. Le voyage de Renault à Gradisque est donc une pure invention de Saint-Réal.

4^o Jacques-Pierre et le duc d'Ossone (p. 75-98).

Après nous avoir présenté Renault, Saint-Réal nous présente une autre tête du complot, le corsaire Jacques-Pierre. Le marquis de Bedmar, dit-il, ayant pris, par l'intermédiaire de Renault, ses dispositions du côté de la terre, songea aux moyens de réduire à l'impuissance la flotte des Vénitiens, « et comme il n'avoit pas tant d'expérience des choses de la mer que le vice-roi de Naples, qui commandoit l'armée navale d'Espagne, il crut devoir le consulter à ce sujet ». Ce vice-roi, qui était alors le célèbre duc d'Ossone, avait alors auprès de lui un corsaire français, le capitaine Jacques-Pierre, normand de naissance, homme d'un talent et d'un courage extraordinaires. Suit une biographie détaillée de Jacques-Pierre.

Où sont pris les éléments de cette biographie ? Ici encore, Nani

1) Daru, t. VIII, p. 146-147.

se contente d'une rapide indication : « un certain Jacques-Pierre, Français et Normand, corsaire de profession, homme d'un esprit remarquable, mais nourri dans le mal et capable de toute scélératesse (1) ». Saint-Réal n'a pas complètement négligé ces traits, mais c'est à la déposition de « Giaffié » dans le *Sommario* qu'il a emprunté toute l'histoire de Jacques-Pierre. C'est là qu'on voit comment Jacques-Pierre, après avoir renoncé au métier de corsaire, s'était établi à Nice, comment le capitaine Robert, Marseillais, l'attira auprès du duc d'Ossone, alors vice-roi de Sicile, comment il plut au vice-roi qui le chargea de faire venir en Sicile un certain nombre de ses anciens compagnons, comment enfin, mis par le duc d'Ossone à la tête de cinq galions, il remporta sur les Turcs des succès signalés (Siri, p. 448-449). Ici, Saint-Réal n'ajoute rien d'essentiel à une source que sans doute il juge déjà suffisamment romanesque. Il se contente d'arrondir les phrases un peu frustes, d'étoffer le développement un peu sec du *Sommario*.

Le duc d'Ossone communique à Jacques-Pierre les projets du marquis de Bedmar. Jacques-Pierre les juge réalisables et décide de se rendre lui-même à Venise. Il feint de se brouiller avec le duc d'Ossone et quitte Naples clandestinement. Il va se jeter aux pieds de son ancien protecteur le duc de Savoie, et, pour capter sa confiance, lui conte « plusieurs faux desseins du Vice-Roi contre la République de Venise, horribles seulement à penser, mais qui n'avoient rien de commun avec le véritable ». Le duc de Savoie, vivement touché, lui fait prendre le chemin de Venise avec des lettres de créance et de recommandation. Le gouvernement de la République est dupe aussi aisément que le duc de Savoie, et Jacques-Pierre est promu bientôt au commandement de douze navires vénitiens.

La déposition de « Giaffié » est encore ici la source principale. Quelques détails sont pris à Nani (p. 157) : l'emprisonnement de la femme de Jacques-Pierre par les ordres du duc d'Ossone, les avertissements vainement donnés aux Vénitiens par leur ambassadeur à Rome, Simeone Contarini. Quant aux douze vaisseaux confiés à Jacques-Pierre par les Vénitiens, ils n'ont existé que dans l'imagination de Saint-Réal. En réalité, Jacques-Pierre n'obtint jamais sur la flotte vénitienne qu'un emploi tout à fait subalterne et nous avons vu qu'il lui fallut le solliciter longuement.

(1) P. 157 : « un tale Giacques Piere, Francese di Normandia, corsaro di professione, di spirito grande, ma nodrito nel male, capace d'ogni sceleratezza. »

5^o *Intrigues du duc d'Ossone et de Bedmar. Complots de Crème et de Maran* (p. 98-112).

Les pages qui suivent nous racontent les provocations continues du duc d'Ossone à l'égard des Vénitiens. On y voit le remuant vice-roi attaquant hardiment les vaisseaux vénitiens dans l'Adriatique, bien qu'il n'y ait pas guerre déclarée entre son gouvernement et celui de la République, faisant métier de corsaire aux dépens des Vénitiens et se riant de leurs réclamations, enfin se préparant ouvertement à un coup de force contre Venise.

Tout cela se retrouve à peu près dans Nani (l. III, p. 121-123). Mais Saint-Réal brode capricieusement sur le texte de Nani. Tantôt il invente d'ingénieuses transitions pour rattacher au développement de la conjuration des faits qui ne s'y rapportent nullement (1). Tantôt il abrège considérablement son auteur (2). Tantôt, enfin, il le contredit absolument. Ainsi il lui paraît utile à la suite de son récit que les Vénitiens ne prennent pas au sérieux les extravagances du duc d'Ossone : « Le Vice-Roi faisoit toutes ces choses si hautement que les Vénitiens ne firent qu'en rire ». La vérité est tout autre et Nani énumère longuement les dispositions prises par les Vénitiens pour se garder des incursions du duc d'Ossone, et les opérations maritimes qu'ils dirigèrent contre sa flotte (3).

Nous revenons maintenant à Renault et à ses négociations. Il a réussi à gagner les chefs des troupes hollandaises occupées au siège de Gradisque. Avant de rentrer à Venise, il passe à Milan où D. Père le reçoit « avec toutes les caresses dont les grands ont coutume d'aveugler les esprits de ceux qui se perdent pour leur service ». Puis Renault s'en va à Crème où, avec la complicité d'un lieutenant français, nommé Jean Bérard, et de quelques agents du duc de Tolède, il prend des mesures pour s'emparer de la ville dans le même temps qu'on s'emparera de Venise. A l'entreprise contre Crème fait pendant l'entreprise contre Maran, ville maritime sur l'Adriatique. Là, c'est un Italien, nommé Mazza, qui se charge d'assassiner le

(1) Dans le passage qui nous occupe, on voit le duc d'Ossone accorder sa protection aux Uscoques sous couleur de se venger de l'accueil fait par le gouvernement vénitien au pseudo-transfuge Jacques-Pierre. Il n'y a rien de tel dans Nani.

(2) Tout ce que raconte Nani au sujet de la fausse nouvelle d'une victoire des Vénitiens sur la flotte espagnole, et d'une manifestation populaire contre l'ambassadeur d'Espagne, est résumé par Saint-Réal en quelques lignes.

(3) Saint-Réal fait d'ailleurs allusion lui-même, quelques lignes plus bas, à ces opérations, sans prendre garde à la contradiction.

provéditeur vénitien Lorenzo Tiépolo et de se rendre maître de la place au nom des Espagnols.

La mission de Renault auprès de D. Pèdre peut avoir été suggérée à Saint-Réal par le *Sommario*. On y lit, en effet, une lettre d'introduction donnée à Renault pour D. Pèdre par le marquis de Bedmar. Mais cette lettre, saisie par la police vénitienne au moment de l'arrestation de Renault, ne se rapporte évidemment pas aux circonstances imaginées par Saint-Réal. L'entreprise contre Crème est indiquée par Nani (l. III, p. 158). Mais Nani attribue cette entreprise à la seule initiative de D. Pèdre, et Saint-Réal a ajouté plusieurs détails de son cru. Quant à l'affaire de Maran, Saint-Réal l'expose d'après la lettre insérée au *Mercure* de 1618. Il s'en écarte seulement en ce qu'il fait du duc d'Ossone le promoteur de cette machination. La lettre du *Mercure* parlait, nous l'avons vu, d'anonymes « conjurateurs ».

6° *Bedmar met en présence Renault et Jacques-Pierre. Renault rend compte de sa mission. On envoie Nolot au duc d'Ossone* (p. 112-140).

Après quelques réflexions générales sur les conspirations et sur les conditions nécessaires à leur réussite, Saint-Réal explique que le marquis de Bedmar avait jugé prudent d'abord de ne se découvrir personnellement qu'aux deux principales têtes de la conjuration, Renault et Jacques-Pierre. Encore ces deux hommes ne se connaissent-ils point entre eux : « Ils ne venoient point chez lui qu'il ne les mandat ; et il avoit toujours observé de leur donner des tems différens ». Mais il paraît au marquis que cette situation ne saurait se prolonger. Il les prépare à une entrevue en faisant à chacun d'eux l'éloge de l'autre et de ses talents particuliers. Renault est le négociateur indispensable, Jacques-Pierre est l'homme d'action nécessaire et, de plus, le représentant du vice-roi. Enfin Renault et Jacques-Pierre sont mis en présence. A la grande stupéfaction de Bedmar, les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre. Tout s'explique bientôt. Ils se sont connus chez une courtisane grecque d'un rare mérite où ils fréquentent tous les deux. Ils se sont pris d'amitié l'un pour l'autre et quelques paroles irréflechies leur ont déjà fait pressentir qu'ils travaillaient à la même cause.

Saint-Réal fait ici une infidélité flagrante au *Sommario*. « On demanda à Renault s'il connaissait le capitaine Jacques-Pierre. Il répondit affirmativement, dit qu'il le connaissait depuis longtemps et qu'il avait vécu des mois dans sa compagnie (1). » Sur ce point,

(1) « Fù interrogato se conosceva il Capitano Giacomo Pietro. Rispose di sì,

le *Sommario* est dans le vrai, et nous savons qu'effectivement Renault accompagnait depuis longtemps Jacques-Pierre, lui servant de secrétaire et le secondant dans ses intrigues. Le développement de Saint-Réal est donc ici entièrement romanesque.

Renault rend compte de sa mission auprès des troupes hollandaises. Celles-ci, mal payées et mécontentes, dispersées en diverses villes par le gouvernement vénitien qui se défait d'elles, ont accueilli très favorablement les propositions de Renault. — Le voyage de Renault est imaginaire, mais le reste vient directement des sources. Il est question des souffrances éprouvées par les troupes hollandaises dans Nani (l. III, p. 139), de leur mécontentement et de la répression qui en fut la conséquence dans le *Mercure* de 1617. Mais Saint-Réal a surtout suivi le *Sommario* où ces faits sont exposés dans la déposition de Brambilla (Siri, p. 454) et dans celle de Laurent Brulart (Siri, p. 459). Saint-Réal ajoute qu'un lieutenant du comte de Nassau, rélégué à « Bresce », aurait proposé à Renault de s'emparer de cette ville, mais que le marquis de Bedmar jugea cette entreprise superflue, puisqu'on disposait déjà de Crème. Le *Sommario* (déposition de Brambilla) mentionne Brescia parmi les villes où les conjurés avaient des intelligences. Les autres circonstances sont purement imaginaires.

Renault donne ensuite une liste de neuf personnes auxquelles il avait jugé nécessaire de s'ouvrir entièrement. Ce sont, outre le lieutenant du comte de Nassau dont il vient d'être question :

...Trois Gentil-hommes François, nommez Durand, Sergent-Major du Régiment de Lievestein, de Brainville et de Bribe, avec un Savoyard nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autre-fois à l'Escalade de Genève, un Hollandois nommé Théodore, Robert Revellido, Ingénieur Italien, et deux autres Italiens, qui avoient eu autre-fois de l'emploi dans l'Arsenal, nommés Louis de Villa-mezzana, Capitaine de Cheval-légers, et Guillaume Retrosi, Lieutenant du Capitaine Honorat dans Palme...

Il est intéressant de voir comment Saint-Réal a confectionné cette liste. La *Dépêche de Jacques-Pierre au duc d'Ossone* (Siri, p. 470-471) lui a fourni les noms de Durand, de Villa-Mezzana, de Retrosi, et quelques-unes des particularités qui les accompagnent. La suite du récit de Saint-Réal permet d'identifier de Bribe avec un « d'Orrible » dont parle la même dépêche (Siri, p. 470). Le *Sommario* lui

ch'era molti anni che lo conosceva, e ch'era stato molti mesi di sua compagnia. » (Siri, p. 456.)

a fourni le nom et la nationalité de Brainville (Brambilla) et de Théodore (Siri, p. 452). Il est question du capitaine de Ternon (ou Tordon) dans la *Dépêche de Jacques-Pierre* (Siri, p. 470) et dans Nani (p. 157). Mais l'indication dont Saint-Réal fait suivre son nom vient du *Mercur* de 1618 (p. 40). Enfin Nani (p. 157) nomme Revellido, sans toutefois lui donner le titre d'ingénieur. Saint-Réal n'a donc pas inventé tous ces personnages. Mais c'est tout à fait arbitrairement qu'il les fait apparaître, ainsi groupés, à ce point de son récit.

Renault ajoute encore que ces neuf conjurés peuvent compter, parmi les troupes hollandaises, sur « deux mille hommes de troupes de Lievestein, pour le moins, et sur deux mille trois cents de celles de Nassau ». Aux officiers l'on a dit simplement « qu'il s'agissoit d'aller à Venise délivrer son Excellence des mains de la populace de cette ville quand il en seroit tems ». Quant aux soldats, leur mécontentement contre Venise et le pillage qu'on leur promet suffissent à répondre de leur zèle. — Le nombre des Hollandais gagnés par les conjurés provient de la *Dépêche de Jacques-Pierre*, où l'on trouve le même chiffre total, mais avec une répartition différente. Quant aux autres détails, ils ne sont qu'une interprétation très libre de quelques indications données par le *Sommario* (déposition de Brambilla).

Le moment était venu de s'entendre avec le duc d'Ossone sur la date à laquelle il enverrait des vaisseaux et des troupes espagnoles pour seconder l'entreprise. On veut d'abord lui expédier de Bribe, mais de Bribe ayant reçu commission de lever des troupes pour le gouvernement vénitien, on juge plus utile d'envoyer à sa place un camarade de Jacques-Pierre, nommé Laurent Nolot. Celui-ci part le 1^{er} janvier 1618. — Tous ces détails sont pris à la *Dépêche de Jacques-Pierre*, où l'on ne trouve pas cependant la date du départ de Nolot. Saint-Réal l'a établie par approximation. En effet, la dépêche de Jacques-Pierre est datée du 7 avril. Il y est dit que Nolot resta deux mois et demi à Naples. Saint-Réal a supposé trois semaines pour les voyages.

7^o *La Relation du marquis de Bedmar. Négociations diplomatiques. Traité de Paris. Suspension d'armes. Procédés extraordinaires du duc d'Ossone et de D. Pèdre* (p. 140-162).

Saint-Réal suppose ici que Bedmar écrit à Madrid pour obtenir l'autorisation ferme d'agir. On lui répond qu'on souhaite passionnément d'avoir auparavant une description ample et fidèle de l'état de la République. Bedmar s'exécute, et Saint-Réal analyse cette

« Relation si belle que les Espagnols l'ont appelée le chef-d'œuvre de leur politique ». Sur cette relation, le Conseil d'Espagne met Bedmar en liberté d'agir. — Nous avons dit déjà que, loin d'avoir demandé au cabinet de Madrid une approbation de ses dangereux desseins, le marquis de Bedmar se défendit toujours, vis-à-vis du gouvernement espagnol, de les avoir conçus. Saint-Réal, qui avait sous la main une version plus ou moins authentique de cette fameuse relation, aurait pu y voir lui-même la preuve de son erreur. L'erreur est sans doute volontaire. Quant à l'analyse elle-même, elle est, nous semble-t-il, hautement fantaisiste (1).

Saint-Réal reprend ensuite l'exposé des principaux faits militaires et diplomatiques depuis la prise de Vercell par le duc de Tolède (2). Gradisque est extrêmement pressée par les Vénitiens et, pour la sauver, le Conseil d'Espagne juge à propos de renouveler les propositions de paix. Cette paix, retardée par les extravagances du duc d'Ossone, est enfin signée à Paris, le 6 septembre 1617, et le marquis de Bedmar sait si bien enjôler les Vénitiens qu'une suspension d'armes immédiate est conclue. Cette suspension sauve Gradisque qui fût tombée fatalement aux mains des Vénitiens avant les deux mois prévus pour la ratification du traité. Il devient ainsi possible aux Espagnols de trainer en longueur l'exécution du traité jusqu'au moment où pourra éclater la conjuration. Le duc d'Ossone, malgré les ordres venus de Madrid, refuse de rendre les marchandises prises par lui aux Vénitiens et envoie de nouveau une puissante flotte croiser dans l'Adriatique. Les Vénitiens se plaignent. Le marquis de Bedmar affecte de se plaindre plus fort encore et décline toute responsabilité au sujet des procédés du duc d'Ossone. De son côté, le duc de Tolède observe bien la suspension d'armes à l'égard des Vénitiens, mais fait tout son possible pour rallumer la guerre avec le duc de Savoie.

Tous ces événements sont rapportés d'après Nani (p. 136-147). Mais Saint-Réal, selon son habitude, résume très librement son auteur. Ainsi le passage où Nani montre Gradisque réduite à la dernière extrémité (p. 138) vient après le récit des négociations ébauchées à Madrid (p. 136-137). Nani n'établit donc pas entre ces divers événements le même rapport que Saint-Réal. Enfin les propos hypocrites de Bedmar au sujet du duc d'Ossone sont de l'invention de Saint-Réal.

(1) Cf. *supra*, p. 179.

(2) La reddition de Vercell (25 juillet 1617) est le principal épisode de la guerre du Montferrat. Elle est racontée en détail par Nani (l. III, p. 133).

8° *La mésaventure de l'espion Spinosa. Retour tardif de Nolot* (p. 162-178).

Le duc d'Ossone, raconte Saint-Réal, avait envoyé à Venise, peu de temps après que Jacques-Pierre y fut arrivé, un espion nommé Alexandre Spinosa. Celui-ci, croyant à une brouille réelle entre Jacques-Pierre et son maître, offrit au duc de poignarder le corsaire. Le duc refusa, sous prétexte du danger que présentait l'entreprise, mais chargea néanmoins Spinosa de surveiller Jacques-Pierre. Ce dernier s'aperçoit bientôt de cette surveillance offensante. Il tombe d'accord avec Bedmar et Renault que l'intérêt même de la conjuration commande de supprimer Spinosa. Le plus sûr leur paraît être de déferer Spinosa au Conseil des Dix comme espion du duc d'Ossone. La manœuvre réussit complètement, mais le duc d'Ossone devine d'où vient le coup. Il ne sait s'il ne doit pas rompre le dessein concerté avec Bedmar et retient deux mois et demi, sans lui donner de réponse, Nolot, l'envoyé des conjurés.

Le fond de cette histoire vient du *Sommario* (déposition de Giaffré. — Siri, p. 451-452). C'est là que Saint-Réal a pris l'idée d'un émissaire du duc d'Ossone rival de Jacques Pierre et dénoncé audacieusement par lui. Il paraît avoir inventé de son cru la proposition, faite par Spinosa au duc, de poignarder Jacques-Pierre, ainsi que le rôle, d'ailleurs secondaire, qu'il prête à Renault et à Bedmar dans cette affaire. Enfin c'est fort arbitrairement que Saint-Réal a établi un rapport entre l'histoire de Spinosa et le retard de deux mois et demi imposé à Nolot par le duc d'Ossone. La dénonciation de Spinosa par Jacques-Pierre est un événement réel (1). Nous avons le rapport même de Jacques-Pierre et ce rapport est daté du mois d'août 1617, tandis que le voyage de Nolot à Naples se place entre janvier et avril 1618. Saint-Réal, nous l'avons vu, ne connaissait pas cette pièce (2). L'eût-il connue que la difficulté chronologique ne l'eût sans doute pas arrêté.

Les retards du vice-roi deviennent de plus en plus désastreux pour les conjurés. Ceux-ci, en effet, ne peuvent plus empêcher les troupes hollandaises de s'entendre avec le gouvernement vénitien au sujet de leur solde. Dix jours après cet accord, qui menace de priver la conjuration du concours des Hollandais, Nolot arrive de

(1) Spinosa avait été engagé au service de la République par l'intermédiaire du résident à Naples Spinelli, et, dès son arrivée à Venise, il avait regu le commandement du château de Chioggia. Cf. Brown, p. 271-282.

(2) Cf. *supra*, p. 183-184.

Naples « avec la résolution du duc d'Ossone telle qu'on la souhaitoit, mais adressée à Robert Brulard, l'un des Camarades du Capitaine ». Sans s'arrêter à cet affront, Jacques-Pierre et ses complices reprennent courage. Le vice-roi a promis d'envoyer des vaisseaux et six mille hommes. On s'occupe de sonder les ports et les canaux de Venise en vue du passage de ces vaisseaux et de retenir le plus possible les troupes hollandaises à proximité de Venise.

Tout ce développement est inspiré de la *Dépêche de Jacques-Pierre*. Mais plus d'un détail relatif aux troupes hollandaises est librement arrangé par Saint-Réal. D'autre part, la *Dépêche de Jacques-Pierre* ne donnant aucun détail sur ce qu'avait été la réponse du duc d'Ossone adressée à Robert Brulard, Saint-Réal comble la lacune par un emprunt à Nani (p. 158).

9^e Nouvelle liste de conjurés. *La courlisane grecque* (p. 178-191).

Jacques-Pierre et Renault, dit Saint-Réal, croient avoir besoin maintenant de dix-huit hommes d'esprit et de cœur à qui ils puissent se fier entièrement. A la liste des neuf conjurés, initiés à la conjuration par Renault, répond symétriquement une nouvelle liste, composée de neuf amis de Jacques-Pierre :

C'étoient cinq Capitaines de Vaisseaux comme lui, Vincent Robert, de Marseille, Laurent Nolot et Robert Brulard desquels il a déjà été parlé, ces deux derniers Franc-Comtois, aussi bien qu'un autre Brulard nommé Laurens, avec un autre Provençal nommé Antoine Jaffier. Il y avoit encor deux Frères Lorrains, Charles et Jean Boleau, et un Italien Jean Rizzardo, tous trois excellens Pétardiens, et un François nommé L'Anglade, qui passoit pour le plus sçavant ouvrier de Feux d'artifice qui eût jamais été.

Cette nouvelle liste est composée par les mêmes procédés que la première. Le *Sommario* (Siri, p. 448) expose comment un certain « capitaine Robert, Marseillais » fut l'introducteur de Jacques-Pierre auprès du duc d'Ossone, et, de son côté, Nani (p. 157) nomme un Vincenzo Roberti. La *Dépêche de Jacques-Pierre* (Siri, p. 469) nomme « le Bourguignon Laurent Nolot (1) », et Robert Brulard (sans indication de province). Le *Sommario* (Siri, p. 470) contient l'interrogatoire du capitaine « Lorenzo Brular della Borgogna... compagno del sudetto Monsù di Renaut ». Ces deux Brulard n'en font sans doute qu'un, quoi qu'en ait pensé Saint-Réal. Remarquons, de plus, qu'il transforme les Bourguignons en Franc-Comtois (2)

(1) Chez Nani Lorenzo Nola.

(2) Nani parle aussi de Bourguignons : « parte Borgognoni, parte Francesi ». Saint-Réal s'est peut-être dit que les Bourguignons, en 1618, étaient Français.

et qu'il fait d'un compagnon de Renault (en réalité le secrétaire de l'ambassadeur Bedmar) un capitaine de vaisseau, ami de Jacques-Pierre. Antoine Jaffier est le Giaffié du *Sommario*, mais on n'y voit pas qu'il fût Provençal. Les deux frères Charles et Jean Boleau sont nommés par Nani (p. 157) (1). Saint-Réal a fait d'eux des artificiers avec quelque vraisemblance, car il faut, sans doute, les reconnaître dans ces deux frères lorrains, habiles « pétardiers », dont le *Sommario* donne l'interrogatoire (Siri, p. 457 et 461). Quant à l'Anglade, on voit dans Nani (p. 157) que c'était bien lui aussi un habile artificier et qu'il fut admis au service de Venise en même temps que Jacques-Pierre (2). Ce que Saint-Réal raconte relativement aux dispositions prises pour introduire à l'Arsenal des conjurés, chargés, le moment venu, de s'en emparer, repose sur quelques vagues indications de Nani et de la *Dépêche de Jacques-Pierre*. Le *Sommario* (déposition de Brambilla et des deux pétardiers) lui a fourni quelques traits relatifs au logement des autres conjurés et aux armes entassées chez l'ambassadeur d'Espagne. Enfin beaucoup de détails, et des plus précis, ont été inventés par Saint-Réal lui-même.

Il a inventé surtout l'histoire de cette courtisane grecque, dont il a été question déjà, et chez qui les conjurés tiennent toutes leurs assemblées. Née dans une île de l'Archipel, elle a été séduite autrefois par le gouverneur vénitien. Celui-ci s'est débarrassé ensuite par un assassinat des réclamations formulées par le père de sa victime. La jeune Grecque est venue à Venise pour demander vengeance de ce meurtre. Elle n'a rien obtenu et la pauvreté l'a réduite à se faire courtisane. Mais elle conserve une haine violente contre Venise tout entière, et c'est pourquoi elle favorise de tout son pouvoir les plans des conjurés (3).

Il n'est pas impossible que les annales de Venise offrent quelque aventure de ce genre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est question de cette Grecque dans aucun des documents relatifs à la conjura-

(1) Nani écrit Boléo. Le nom véritable paraît être Desbouleaux (correspondance de l'Ambassadeur de France, lettre du 22 mai 1618).

(2) Nous ignorons où Saint-Réal a pris le nom de Jean Rizzardo.

(3) Ce récit se retrouve dans la *Vie du duc d'Ossone* par Gregorio Leti (Amsterdam, 1699). Gregorio Leti donne un nom à la courtisane qu'il appelle la Menandra. A cela près, son récit est presque textuellement identique à celui de Saint-Réal. Étant donné que Gregorio Leti est un compilateur fort peu scrupuleux, il est tout à fait probable qu'il a inventé le nom de la courtisane et copié le reste dans Saint-Réal. Il n'y a pas lieu de supposer une source commune exploitée par les deux auteurs.

tion qui nous soient connus. Très probablement Saint-Réal a voulu donner une sœur à la Sempronina de Salluste et surtout à l'Epicharis de Tacite. Il a obéi à une tradition littéraire qui mêle à toute bonne conspiration une femme de mœurs légères. Il n'est pas douteux, d'autre part, que l'épisode de la Grecque n'ait eu, dans son intention, une valeur de couleur locale. Chacun sait la place extraordinaire que tenaient à Venise les courtisanes (1). Saint-Réal tient à se montrer sur ce point bien informé des mœurs vénitiennes. Il insiste avec une sorte d'admiration sur « l'honnêteté avec laquelle on traite les femmes de cette profession en Italie ». Saint-Réal est un abbé que n'effarouchent pas les sujets légèrement scabreux.

10° *Les conjurés arrêtent le plan de l'exécution* (p. 191-208).

Les conjurés sont prêts à agir et le hasard semble leur présenter l'occasion qu'ils attendaient. Le doge Donato meurt et le successeur qu'on lui nomme se trouve en mission dans le Frioul. Le marquis de Bedmar prévoit aussitôt que l'entrée à Venise de ce nouveau doge sera célébrée avec une pompe extraordinaire. Rien ne sera plus facile, au moment de cette cérémonie, que de faire pénétrer à Venise, sous figure de simples curieux, les officiers et les soldats étrangers que l'on a gagnés. En conséquence, on renvoie Nolot à Naples avec mission de faire partir immédiatement les vaisseaux promis par le duc d'Ossone. Les officiers hollandais viennent à Venise où ils se tiennent cachés chez les courtisanes. Enfin le marquis, Renault et Jacques-Pierre dressent par le détail le plan du coup de force projeté.

Saint-Réal puise ici un peu de tous les côtés. C'est d'après le *Mercurio* de 1618 (p. 37) qu'il rapporte l'élection de Priuli et les dispositions extraordinaires prises pour sa réception. La mission de Nolot est empruntée à la *Dépêche de Jacques-Pierre*, dont Saint-Réal cite même ici textuellement les dernières lignes, relatives au premier voyage de Nolot. Le logement des officiers hollandais a été suggéré par quelques lignes du *Sommario* (interrogatoire de l'un des pétardiers ; Siri, p. 462). Quant au plan de l'exécution, il est présenté de façon à faire croire que Saint-Réal l'aurait textuellement transcrit d'un document qu'il aurait eu sous les yeux. En réalité, il exploite, parfois très librement, parfois en la suivant de très près, la *Dépêche de Jacques-Pierre au duc d'Ossone*. Un certain

(1) Cf. Pompeo Molmenti, *La Storia di Venezia nella vita privata*, quarta edizione (1906), t. II, ch. xvi.

nombre de changements ont été nécessaires. La dépêche de Jacques-Pierre contient le détail de ce qu'il aurait fait si la réponse du duc d'Ossone était arrivée à temps. Saint-Réal met au futur tout ce qui dans la dépêche est au conditionnel passé. Le plan développé par Jacques-Pierre ne précise pas le rôle réservé aux Espagnols et aux vaisseaux du duc d'Ossone. En revanche, dans le mémoire que nos manuscrits donnent à la suite de la *Dépêche*, la flotte du duc d'Ossone est supposée agir seule. Saint-Réal paraît avoir peu exploité cette pièce. Mais l'idée d'une action combinée de la flotte espagnole et des troupes hollandaises, gagnées par les conjurés, se dégage nettement du récit de Nani que Saint-Réal a suivi sur ce point. Enfin, Jacques-Pierre, dans sa dépêche, ne parle expressément de massacrer personne. Mais Nani (p. 157) dit que l'on devait « massacrer les personnes les plus en vue, dont les maisons portaient déjà des marques secrètes ». D'autre part, Laurent Brulard, dans l'interrogatoire que lui prête le *Sommario* (Siri, p. 459), dit qu'il avait la consigne de « tuer tous ceux qui se présenteraient pour s'opposer au dessein commun ». Saint-Réal, empressé à corser l'intérêt mélodramatique de son récit, s'empare de ces indications et nous ouvre, à cet endroit, toute une perspective d'égorgements.

11^o *Divers incidents retardent l'exécution* (p. 208-232).

Les vaisseaux du duc d'Ossone partent enfin sous le commandement de l'Anglais Haillot. Mais, au second jour de route, ils sont attaqués par des corsaires de Barbarie. Un combat furieux s'engage, interrompu bientôt par une tempête qui disperse les deux flottes. Sur cette nouvelle, le marquis de Bedmar renonce à mettre à profit l'entrée du nouveau doge. Il assiste à la cérémonie avec plus de magnificence que personne et accable le gouvernement vénitien de protestations pacifiques.

Il convoque, aussitôt après, Renault et Jacques-Pierre, et les trouve aussi résolus que si rien de fâcheux n'était arrivé. L'ambassadeur les remercie avec effusion et, d'un commun accord, on remet l'exécution du complot à la fête de l'Ascension. On prend diverses mesures pour retenir secrètement à Venise une partie des auxiliaires hollandais dont on a besoin, pour garder le reste à proximité de la ville.

Cependant le marquis de Bedmar et le duc de Tolède multiplient leurs efforts, malgré les instances de la France, malgré les ordres mêmes venus de Madrid, pour ne pas exécuter les conditions de la paix et ne pas évacuer Verceil. De son côté, le duc d'Ossone ne cesse de tracasser les Vénitiens. Faute de motifs sérieux, il répond à leurs plaintes en se plaignant lui-même, au grand désespoir de Bedmar,

de ce que les Vénitiens entretenaient à leur service des Hollandais, « les plus irréconciliables ennemis du roi son maître ». Heureusement pour les conjurés, le Sénat, las de satisfaire aux réclamations espagnoles, décide de retenir au contraire les troupes hollandaises jusqu'à l'entière exécution des traités.

Sur ces entrefaites le complot de Crème et celui de Maran sont découverts coup sur coup. A Crème, un capitaine italien et un alfier provençal, gagnés naguère par Renault, se querellent au jeu et se battent. Le capitaine, blessé à mort, révèle au commandant vénitien, pour décharger sa conscience, tout ce qu'il sait. Mais les Vénitiens croient qu'il s'agit d'une entreprise isolée de D. Pèdre. A Maran, le sergent-major qui devait livrer la place est dénoncé par deux sulbâternes auxquels il avait retranché quelques gains. Mais il meurt courageusement sans avoir voulu trahir ses complices.

Il y a ici un mélange d'événements historiques et de circonstances romanesques. Nani (p. 157-158) a fourni la bataille navale et la tempête qui disperse les vaisseaux napolitains. Mais Saint-Réal a introduit des précisions qui ne figurent pas dans Nani, notamment au sujet de la valeur déployée par les Espagnols dans ce combat. Tout ce qu'il dit de l'attitude du marquis au moment de l'entrée du nouveau doge est imaginaire, cette entrée n'ayant eu lieu qu'après la découverte de la conjuration. Les entretiens de Bedmar avec Jacques-Pierre et Renault n'ont pas plus de réalité. Il s'y trouve un seul détail emprunté aux sources, c'est le choix fait par les conjurés du temps de l'Ascension (*Sommario*, déposition de Brulard ; Siri, p. 459). Les efforts des ministres espagnols à l'encontre de la paix sont, comme à l'ordinaire, résumés d'après Nani (p. 151-156) qui établit lui aussi un lien entre ces efforts et la conjuration.

Saint-Réal a complètement inventé les circonstances qui amènent la découverte du complot de Crème. Il est d'ailleurs ici en parfaite contradiction avec la véritable chronologie, car ce complot fut découvert seulement après que les principaux conjurés eurent été arrêtés à Venise (1). Quant à l'épisode de Maran, il vient, on l'a vu, du *Mercure* de 1618, où il est donné comme l'événement capital de la conjuration. La lettre du *Mercure* dit seulement que le complot fut découvert « par le moyen d'un valet de chambre dudit Proviseur (du providiteur vénitien) et d'un pensionnaire et apointé de la Seigneurie ». Saint-Réal a brodé là-dessus ingénieusement. Il lui a plu de placer cette découverte huit jours après celle du complot de Crème.

(1) Cf. Ranke, p. 214-215.

12^o *Derniers préparatifs en vue de l'exécution* (p. 232-242).

Les accidents qui viennent d'être racontés ne compromettent pas encore le succès de la conjuration. Le Sénat croit « avoir enfin découvert la cause si cachée du procédé irrégulier des Espagnols, et voyant ces deux Affaires échouées, il s'imagina d'entrer dans un profond repos ». Cependant, le temps fixé pour l'exécution approche. On profite de l'affluence provoquée par la grande foire qui se tient à Venise « depuis le dimanche qui précède l'Ascension jusqu'à la Pentecôte (1) » pour faire entrer dans la ville un millier de soldats. On les loge avec les plus grandes précautions pour ne point éveiller les soupçons. En même temps, le duc de Tolède prend ses dispositions pour s'emparer de Brescia dès que la conjuration aura éclaté, et remplacer par cette place Crème que l'on ne peut plus avoir. Jacques-Pierre envoie des instructions aux officiers qui commandent ses douze navires en son absence. Ils devront, au moyen de feux d'artifice, incendier toute la flotte vénitienne ou se rendre maîtres par la force des vaisseaux qu'ils n'auraient pu brûler. On prend jour pour le dimanche avant l'Ascension, qui était le premier de la foire.

La flotte du duc d'Ossone arrive enfin sans encombre à six milles de Venise. Les conjurés font parvenir les instructions nécessaires à l'Anglais Haillot qui la commande. Il devra se mettre en route au petit jour, s'emparer des châteaux du Lido et de Malamoco où il n'y a point de garnison, s'avancer jusqu'à une portée de canon de Venise et, de là, envoyer chercher les pilotes qui le conduiront jusqu'au port.

Ne croirait-on pas que ce récit repose sur les données historiques les plus précises ? Pourtant Saint-Réal a tout ou presque tout imaginé, les sentiments prêtés aux Vénitiens, les précautions prises pour cacher dans Venise les soldats étrangers, les recommandations de Jacques-Pierre aux officiers de ses vaisseaux. Tout, d'ailleurs, dans ce passage est contraire à la réalité des faits. Si Saint-Réal se souvient encore des sources, c'est pour donner aux incidents qu'elles lui ont fourni un prolongement imaginaire. C'est le cas, par exemple, pour ce second voyage de la flotte espagnole dont il n'y a trace ni chez Nani, ni ailleurs (2).

(1) Sur les fêtes de l'Ascension à Venise, cf. Saint-Didier, *La République de Venise*, Paris, 1680, p. 383-388.

(2) Tout au plus pourrait-on trouver dans les instructions données à l'Anglais Haillot un vague souvenir du *Mémoire* annexé à la *Dépêche de Jacques-*

13^o *Discours de Renault. Trouble de Jaffier. Nouveau contre-temps* (p. 242-276).

Ici commence la partie la plus romanesque, et en même temps la plus célèbre du livre. La nuit qui doit précéder l'exécution est enfin arrivée. Vingt des principaux conjurés, dont Saint-Réal donne exactement les noms, se réunissent une dernière fois chez la Grecque. Renault prend la parole. Il montre que le succès de la conjuration est infaillible. Les moyens d'action des conjurés sont multiples et peuvent jouer indépendamment les uns des autres. Il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et cependant un seul suffirait. Manifestement, la fortune favorise les conjurés. Tout ce qui semblait devoir les perdre s'est tourné en leur faveur. Mais n'est-ce pas aussi que leur entreprise est digne de la protection divine ? Ils vont détruire un gouvernement horrible, rendre la liberté à un peuple opprimé.

Cette rhétorique enflamme l'enthousiasme des conjurés. Un d'entre eux pourtant, Jaffier, ami personnel de Jacques-Pierre, paraît profondément troublé. Renault, qui s'en est aperçu, en fait part au capitaine. Il lui propose de poignarder Jaffier sur l'heure. Mais le capitaine ne saurait consentir à la mort de son ami. Il estime d'ailleurs que la disparition de Jaffier influencerait de la façon la plus fâcheuse les dispositions des autres conjurés.

Les choses en sont à ce point quand arrive un ordre du Sénat enjoignant à tous ceux qui avaient un emploi sur la flotte de rejoindre immédiatement leur poste. On apprend bientôt ce qui motive cet ordre inattendu. Le Sénat vient de recevoir la nouvelle que la flotte espagnole a quitté Naples. Il soupçonne que le vice-roi, au mépris des réclamations vénitiennes, veut débarquer en Istrie, presque aux portes de Venise, les secours qu'il envoie à l'archiduc Ferdinand. Les Vénitiens n'ont pas l'intention de disputer le passage à la flotte espagnole, mais veulent tout au moins l'observer.

Ce nouvel incident jette un grand désarroi parmi les conjurés. Pourtant, ils ne tardent pas à se remettre de leur émotion. Ils renvoient l'exécution au jour même de l'Ascension et réfléchissent que le départ de la flotte vénitienne secondera en un sens leurs projets en laissant la ville plus dépourvue de défenseurs. Ils décident que Jacques-Pierre et L'Anglade partiront seuls, leur emploi étant trop important pour que leur absence ne parût pas suspecte. Pour

Pierre, dans celles que Jacques-Pierre envoie à ses officiers le développement d'une vague indication du *Sommario* : « ...Il capitano Giacomo Pietro haveva con la sua fattione da mettere in conquasso l'armata... » (Siri, p. 458.)

les autres, le capitaine déclare au commandant de la flotte « qu'il les croyoit cachez à Venise chez des Courtisanes ».

L'éloquence de Renault appartient en propre à Saint-Réal. Il en est de même du drame intérieur qui se joue dans le cœur de Jaffier. Nous avons vu que le *Sommario* avait méconnu le rôle de Juven et défiguré son nom. A son tour, Saint-Réal n'emprunte guère à ce document que ce nom estropié et l'idée de faire du dénonciateur l'ami intime de Jacques-Pierre. Tout le reste de ce qui concerne Jaffier est chez lui pure invention.

C'est chez Nani (p. 153-154) que Saint-Réal a pris ce qu'il raconte des secours envoyés par le duc d'Ossone à l'archiduc et des négociations relatives à la route que prendraient ces secours. D'autre part, Nani raconte aussi (p. 158) que « Pierre et L'Anglade, ayant reçu l'ordre de rejoindre la flotte ne purent se dispenser de partir avec le capitaine-général Barbarigo ». Mais il n'établit pas de rapport entre ce fait et l'affaire des secours destinés à l'archiduc, et il ne dit nullement que Pierre ait reçu l'ordre de partir la veille même du jour fixé pour l'exécution du complot. Enfin, l'excuse de Jacques-Pierre à son chef au sujet de l'absence de ses gens est tirée du *Sommario* où elle figure dans l'interrogatoire de l'un des pétardiers (1).

14° *La trahison de Jaffier. Premières arrestations* (p. 276-298).

Nous revenons maintenant à Jaffier dont Saint-Réal nous décrit avec force les angoisses et les hésitations. D'un côté, la désolation prochaine de Venise et les cruautés annoncées dans la farouche harangue de Renault émeuvent sa pitié et ses remords. De l'autre, il ne peut songer sans horreur à trahir tous ses amis. Cependant le jour de l'Ascension est arrivé. Au matin, on reçoit des nouvelles de Jacques-Pierre qui répond de la flotte. On envoie à Haillot les guides qu'on lui avait promis. On fait enivrer par des gens gagnés les soldats de garde dans le clocher de la Procuratie. On donne les dernières instructions à tous les officiers, à tous les soldats affiliés à la conjuration.

Jaffier, encore indécis, a la curiosité de voir la cérémonie où le doge épouse l'Adriatique. La pensée qu'une pareille cérémonie ne

(1) « ...Giacomo Pietro, il quale alla sua partenza per l'armata, acciochè restassero in Venetia, mostrò con il Generale gli fossero fuggiti molti, i quali tutti si conservavano e trattenevano per l'hosterie e camere locande, et in case particolari di meretrici fin tanto che veniva il tempo destinato per far la botta (Siri, p. 461).

se renouvellerait plus le trouble profondément et lui inspire enfin la résolution de sauver Venise. Il va trouver le secrétaire du Conseil des Dix, Barthélemy Comino, lui disant qu'il veut révéler un secret d'où dépend le salut de la République. Il demande, pour toute condition, qu'on lui promette de laisser la vie à vingt-deux personnes qu'il nommera, quelques crimes qu'elles eussent commis. On lui promet tout ce qu'il veut. Il parle, et les Vénitiens sont saisis d'horreur. Pour vérifier les dires de Jaffier on envoie Comino, d'abord au clocher de la Procuratie où il trouve tout le corps de garde endormi, puis à l'Arsenal où il surprend les pétardiens en train de mettre la dernière main à leurs engins.

Cependant l'alarme est donnée parmi les conjurés. Quelques-uns réussissent à s'enfuir avec la Grecque. Le gouvernement vénitien décide de visiter les maisons des ambassadeurs de France et d'Espagne. On arrête, chez le premier, Renault, Laurent Brulard et De Bribe. Chez le Marquis de Bedmar, qui proteste en vain, au nom du droit des gens, contre cette perquisition, on trouve de quoi armer cinq cents hommes.

Toutes les circonstances qui amènent Jaffier à faire sa dénonciation ont été, nous l'avons déjà dit, imaginées par Saint-Réal. C'est un pur souci de couleur locale qui lui a fait introduire ici le traditionnel *Sposalizio del Mare*. En fait l'Ascension tombait, en 1618, le 24 mai (1). A cette date le complot était découvert depuis plusieurs jours.

On ne voit point dans le *Sommario* que Jaffier ait demandé, comme condition de ses révélations, l'impunité de ses amis. Il réclame seulement « qu'on lui garde le secret et qu'on le récompense comme il convient » (Siri, p. 447). Le nom de Barthélemy Comino figure dans le *Sommario*, mais il n'y est pas question de son expédition au corps de garde et à l'Arsenal (2). D'ailleurs, selon ce document, les arrestations n'auraient commencé qu'après les révélations de Brambilla et de Théodore, postérieures de deux jours à celles de Jaffier. Il est dit dans le *Sommario* (Siri, p. 452) que Renault fut arrêté chez l'ambassadeur de France, avec Laurent Brulard et un autre Français qui n'est pas nommé. La correspondance de l'ambassadeur indique, d'ailleurs, que le fait n'est pas authentique. Il en est de même de la perquisition chez l'ambassadeur d'Espagne, qui provient de la même source (Siri, p. 462).

(1) Cf. Grosley, p. 40.

(2) Les ivrognes du corps de garde sont un souvenir de la *Dépêche de Jacques-Pierre* (Siri, p. 472).

15° *Autres dénonciations. Bedmar devant le Sénat* (p. 298-312).

Sur ces entrefaites, deux des principaux conjurés, Brainville et Théodore, voyant que tout est découvert, prétendent à leur tour se donner le mérite d'avoir dénoncé la conjuration. Amenés devant le Conseil des Dix par un noble vénitien de leur connaissance, ils sont retenus prisonniers. En même temps, on fouille tous les lieux où pouvaient se tenir cachés des étrangers et l'on arrête près de quatre cents officiers et soldats de tous pays.

A ce moment, arrivent tout bottés deux Dauphinois, venus tout exprès d'Orange pour révéler la conjuration qu'ils avaient apprise par des lettres de quelques Français résidant à Venise. La conjuration est ainsi une troisième fois dénoncée.

Cependant le marquis de Bedmar demande audience au Sénat. Il se rend au palais au milieu des imprécations d'une foule furieuse. Arrivé devant le Sénat, il se plaint avec arrogance de ce qu'on a osé violer son domicile et prétend n'avoir aucune part à la moindre conjuration. Les armes qu'on a trouvées chez lui devaient, prétend-il, être envoyées à Naples et dans le Tyrol. Le doge lui reproche une lettre de créance pour le gouverneur de Milan, donnée par lui à Renault. Bedmar répond qu'il a donné cette lettre sans y attacher d'importance, sur une recommandation de l'ambassadeur de France. La discussion s'échauffe et se termine par de terribles menaces de l'ambassadeur. Il sort enfin et, pour le dérober à la fureur de la populace, on le fait embarquer secrètement sur un brigantin.

L'épisode de Brainville et de Théodore vient du *Sommario*, où il est développé assez longuement (Siri, p. 452). Mais, d'après le *Sommario*, cette nouvelle dénonciation se produit seulement deux jours après celle de Jaffier. Saint-Réal, soucieux d'accentuer l'intérêt dramatique, a resserré en une seule nuit des événements qui, en réalité, prirent beaucoup plus de temps. Le récit des arrestations en masse fait suite dans le *Sommario*, comme chez Saint-Réal, à la déposition de Brainville et de Théodore, mais le *Sommario* (Siri, p. 455) dit qu'on arrêta « plus de deux cents personnes » et Saint-Réal qu'on en arrêta « près de quatre cents ».

On ne voit pas bien l'utilité des quelques lignes relatives aux deux Dauphinois. Il faut reconnaître, sans doute, en ces Dauphinois Montcassin et Juven dont les noms figurent dans Nani (1). Saint-Réal ne s'est pas avisé d'identifier Juven avec le Giaffié du *Sommario*.

(1) P. 158 « ...Gabriele Montecassino e Baldasar Juven, gentiluomini quegli di Normandia, e questi di Delfinato. »

Toutes les circonstances dont il a entouré l'arrivée des Dauphinois sont de son invention.

Enfin, ce qui a trait à l'ambassadeur d'Espagne est le développement, exact dans le fond, assez libre dans la forme, d'un passage du *Sommario* (Siri, p. 462-463). Toutefois, le *Sommario* ne dit rien de l'embarquement précipité de Bedmar. En fait, nous savons que l'ambassadeur ne quitta Venise qu'au milieu de juin (1). D'ailleurs, tout ce que rapporte le *Sommario* au sujet de l'attitude de Bedmar devant le Sénat est très peu véridique.

16^o *Mort de Jacques-Pierre, de Renault, de Jaffier. Épilogue* (p. 312-327).

Un vaisseau spécial envoyé de Venise, porte à l'amiral Barbarigo l'ordre de faire périr Jacques-Pierre et tous ses affidés. Cet ordre est exécuté dans toute sa rigueur. Jacques-Pierre est poignardé et jeté à la mer. Langlade et quarante officiers subissent le même sort. Renault pendant ce temps, soumis plusieurs fois à la question, ne se laissait pas arracher un seul aveu. Il est étranglé dans sa prison et pendu en public par un pied. Huit des principaux conjurés montrent le même courage et périssent de la même manière. Brainville, Théodore et plus de trois cents officiers sont étranglés ou noyés en secret.

Cependant Jaffier traîne le repentir de sa trahison. Au mépris de la parole donnée, le gouvernement vénitien a considéré que les révélations venues après celle de Jaffier l'ont mis en droit de faire disparaître tous les coupables. Quant à Jaffier lui-même, on le force à prendre quatre mille sequins et on lui ordonne de sortir avant trois jours du territoire de la République. Mais Jaffier ne songe plus qu'à se venger de Venise. Ayant appris que l'entreprise sur Brescia était encore en état de réussir, il y court et se fait prendre en combattant contre Venise à la tête de quelques soldats espagnols. On le ramène à Venise et on le noie.

Le *Sommario* (Siri, p. 466-467) contient quelques indications rapides sur la mort de Jacques-Pierre. Saint-Réal les a développées en ajoutant force détails aussi romanesques que précis. En revanche, il a résumé assez brièvement, d'après la même source, les multiples interrogatoires de Renault, ses dénégations obstinées au milieu des tortures, sa mort enfin et celle d'un certain nombre des principaux conjurés. Le *Sommario* a inspiré encore un certain nombre de détails

(1) Cf. Ranke, p. 222.

relatifs au sort de Jaffier (1). Mais Saint-Réal a complètement inventé les remords de Jaffier et sa tentative désespérée pour venger ses compagnons.

Les derniers faits rapportés par Saint-Réal, la nomination de D. Louis Bravo en remplacement du marquis de Bedmar comme ambassadeur d'Espagne à Venise, la restitution de Verceil, les grands biens faits par le duc d'Ossone à la veuve et aux enfants de Jacques-Pierre, l'envoi du marquis de Bedmar en Flandre, tout cela vient de Nani (p. 159). Beaucoup de manuscrits donnent, à la suite des *Relations* du marquis de Bedmar dont nous avons parlé, une prétendue *Instruction du marquis de Bedmar à son successeur D. Luigi Bravo*. Saint-Réal, en terminant son livre, présente de ce document un résumé très succinct et d'allure légèrement humoristique.

IV

Nous savons maintenant de quels éléments et par quels procédés Saint-Réal a composé son œuvre. Nous sommes en état de porter un jugement sur elle. De tout ce qui précède, il résulte très nettement que l'auteur de la *Conjuration* n'a aucun droit au titre d'historien, mais qu'il est un romancier extrêmement habile et intéressant.

Pourtant, la *Conjuration* ne porte plus ce titre de *Nouvelle historique* qui, malgré tant d'emprunts à l'histoire, classait encore manifestement *Dom Carlos* dans la catégorie des romans. Pourtant l'amour, pièce ouvrière indispensable de tous les romans, selon les idées du temps, n'occupe plus de place dans ce nouveau récit. Pourtant le public contemporain et, après lui, presque tout le public du XVIII^e siècle, crut voir dans la *Conjuration* un exemplaire accompli, presque un chef-d'œuvre du genre historique. Mais ce jugement si favorable est, en réalité, le résultat d'une confusion qu'expliquent à la fois le savoir-faire de l'auteur et les préjugés des lecteurs touchant le genre historique. Cette confusion, nous l'avons vue se préparer depuis les premières œuvres historiques inspirées, au XVI^e siècle, par l'esprit de la Renaissance, depuis les premiers romans historiques du XVII^e siècle. L'histoire n'a cessé de prétendre aux séductions du roman. Le roman n'a cessé d'aspirer aux prérogatives de

(1) « Il capitano Antonio Giaffé, dopo essere stato remunerato di quattro mila zecchini, e mandato via, s'era ricoverato a Brescia con alcuni capitani francesi, e condotto ancor lui di quà fù fatto annegare con gli altri. » (Siri, p. 467).

l'histoire. Il était nécessaire qu'on en vint à ne plus savoir distinguer véritablement l'un de l'autre. La *Conjuration* marque, dans notre histoire littéraire, le moment précis où fut possible cette aberration totale.

Historien, Saint-Réal ne l'a pas été davantage dans la *Conjuration* que dans *Dom Carlos*. Les deux récits diffèrent par le caractère du sujet traité, non par la méthode suivie. Ici comme là, c'est une insouciance parfaite de la valeur des sources, une absence complète de scrupules dans la manière de les utiliser. Lorsque deux sources sont en désaccord, le choix de notre narrateur n'est jamais dicté par le souci de la vérité, mais toujours par la recherche d'un effet littéraire. Lorsque les sources se taisent, il invente. Le sujet qu'il traitait était en lui-même des plus obscurs. L'historien moderne, qui l'aborde avec des documents beaucoup plus nombreux et plus sûrs que n'en possédait Saint-Réal, est obligé cependant d'avouer plus d'une fois son ignorance et ses incertitudes. Saint-Réal, lui, ne formule aucun doute et n'est jamais embarrassé. Il a pénétré tous les secrets. Il a tout vu, il sait tout.

En fait, la moitié de son livre est composée de circonstances imaginaires écloses dans son propre cerveau. Inventés, tous ces concilia-bules nocturnes des conjurés, inventés tous ces beaux discours, inventés tous ces plans machiavéliques, si savamment combinés, du marquis de Bedmar, inventée la courtisane grecque, inventés les scrupules, les hésitations, les remords, tout le drame psychologique dont Jaffier est le héros. A côté de cela, Saint-Réal emprunte beaucoup à Nani, à la *Dépêche de Jacques-Pierre*, et surtout au très apocryphe *Sommaire de la procédure*. Mais son caprice règle seul ces emprunts. Jamais, ou presque jamais, il ne suit une même source dix lignes de suite sans l'embellir et la défigurer. Seul maître de la succession des événements, il fait apparaître à son gré tel fait qui vient de Nani après tel autre qui vient des documents manuscrits. Les faits même empruntés à une même source ne se présentent nullement chez lui dans le même ordre que dans cette source. Il compose une sorte de marqueterie dont il dispose les pièces au gré de sa fantaisie, fabriquant lui-même le plus grand nombre d'entre elles, prenant les autres à droite et à gauche, les retaillant, les repolissant, soucieux avant tout de subordonner tous les détails à l'effet d'ensemble.

Comment donc cet audacieux imposteur a-t-il pu si longtemps se faire lire et admirer ? C'est qu'il est, nous l'avons dit, un romancier habile et maître de tous les procédés de son art. Habitué à chercher dans l'histoire surtout un plaisir littéraire, ses lecteurs ont pris pour

le chef-d'œuvre du genre historique un roman qui leur apportait au plus vif degré ce genre de plaisir.

Tout d'abord, l'ouvrage de Saint-Réal est fort bien écrit. Voltaire a pu dire raisonnablement que le style de la *Conjuration de Venise* était comparable à celui de Salluste (1). Mais on peut dire aussi qu'aucun roman n'avait encore été écrit chez nous d'un style aussi précis et aussi ferme. Entre *Dom Carlos* et la *Conjuration*, on peut constater à cet égard un progrès sensible. Les locutions bizarres ou contournées se sont faites plus rares. La préciosité n'a plus laissé aucune trace. Un trait net et sobre grave dans l'esprit du lecteur les figures et les faits. Si la phrase de Saint-Réal ne court pas encore légèrement, s'il ne craint pas la période, du moins la manie-t-il avec sûreté et sans embarras. Mais surtout son style vaut par le choix des termes, la plénitude et la vigueur de son vocabulaire, cette allure de solidité et de calme puissant qui caractérise la bonne prose française du xvii^e siècle.

Ce qui peut même nous déplaire en ce style est peut-être ce qui charmait les contemporains, un peu d'apprêt, qui n'atteint pas à l'affectation, un peu de grandiloquence, qui ne tombe pas dans l'emphase. Tels morceaux sont extrêmement soignés, trop soignés à notre gré. C'est le cas, par exemple, pour cette péroraison du discours de Renault :

En vérité, mes Compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la Terre qui soit digne de la protection du Ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas ? Nous détruisons le plus horrible de tous les Gouvernemens ; nous rendons le bien à tous les pauvres Sujets de cet État à qui l'Avarice des Nobles le raviroit éternellement sans nous ; nous sauvons l'honneur de toutes les Femmes, qui naîtroient quelque jour sous leur Domination avec assez d'agrément pour leur plaire ; nous rappelons à la vie un nombre infini de Malheureux, que leur Cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentimens, pour les sujets les plus légers ; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la Nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'espée d'une main et le flambeau de l'autre pour exterminer ces Misérables ; Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impiété est sur le Trône, brûlans d'un feu, plutôt Feu du Ciel, que le nôtre ; ces tribunaux souillez tant de fois des larmes et de la substance des Innocens, consommez par les flammes dévorantes ; le Soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des Méchans ; la Mort errante de toutes parts, et tout ce que la Nuit, et la Licence Militaire pourront produire de Spectacles plus affreux, souvenons nous alors, mes chers Amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes, que les

(1) *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxii.

plus louables actions sont sujettes aux plus grans inconveniens, et qu'enfin, au lieu des diverses Fureurs qui désoloient cette malheureuse Terre, les désordres de la Nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la Paix, l'Innocence et la Liberté. (P. 254-257.)

Ces brillantes antithèses, cette rhétorique de *Conciones* peuvent nous laisser froids. Aux yeux des contemporains, pour qui rien n'était plus beau que les harangues de Salluste ou de Tite-Live, cela passait assurément pour de l'éloquence.

A ses qualités de style, Saint-Réal joint l'art de composer des portraits, d'évoquer un milieu, de conduire une narration dramatique. Ses personnages vivent réellement. A l'aide de quelques indications, éparses dans les textes qu'il a consultés, Saint-Réal a donné une physionomie expressive et précise à ses principaux héros. Chez Nani, le marquis de Bedmar, le duc de Tolède, le duc d'Ossone restent de froides et incolores figures. Même dans le *Sommaire de la procédure*, les conjurés, à l'exception de Renault, n'ont guère d'individualité. Mais chez notre romancier tout ce monde d'hommes de guerre et d'aventuriers prend vie et couleur. Lorsque nous avons fermé le livre, il nous semble encore les voir et les entendre. Voici le marquis de Bedmar, esprit souple et tenace, inaccessible au découragement, le génie personnifié de l'intrigue, l'âme même de la conjuration. Voici le vieux Renault, habile parleur, négociateur avisé, mais d'humeur chagrine et querelleuse, tenaillé jusqu'en sa vieillesse par une ambition toujours inassouvie. Voici Jacques-Pierre, l'homme d'action, le brillant corsaire, toujours séduit par les plus extravagantes entreprises. Voici enfin le lamentable Jaffier, âme honnête et faible, égarée parmi tous ces aventuriers sans scrupules.

Il n'est pas malaisé, d'autre part, de découvrir dans la *Conjuration* de nombreux traits de cette couleur locale que nos romantiques découvrirent beaucoup plus tard avec tant de fracas. Saint-Réal n'avait sans doute jamais vu Venise, et le pittoresque extérieur se réduit dans son livre à quelques noms de lieux. Mais ses lectures lui avaient fait suffisamment connaître ce que les institutions et les mœurs de Venise eurent de plus particulier. Il a fort bien senti le parti qu'il pouvait tirer de cette connaissance, et la *Conjuration* évoque très suffisamment pour nous la Venise d'autrefois avec ses principaux organismes politiques, le doge, le Sénat, le Conseil des Dix, les inquisiteurs d'État, avec le caractère avisé et prudent de ses citoyens, avec ses fêtes somptueuses et son peuple de courtisanes.

Mais ce que Saint-Réal a le mieux peint, c'est cette foule d'aventuriers qui convoitent Venise comme une riche proie. Sans doute nous pouvions, à la lecture de Nani, nous représenter la mentalité de tous ces mercenaires suisses, hollandais, espagnols, italiens,

français surtout, qui remplissaient au début du ^{xvii}e siècle les armées de Venise, du duc de Savoie, des gouverneurs de Milan et de l'archiduc autrichien. Nous devinions leur fidélité douteuse, leurs instincts de pillage, leur paresse et leur mauvaise tête. Mais combien le tableau est chez Saint-Réal plus vigoureux dans sa sobriété !

Il semble même que notre abbé savoyard ait une sympathie secrète pour les soldats de fortune dont il nous dépeint les plans sanguinaires. « Le ciel, dit-il vers la fin de l'ouvrage, ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze siècles et de tant de sages têtes à la fureur d'une courtisane et d'une troupe d'hommes perdus. » Mais c'est là, sans doute, une réflexion de circonstance, en conformité avec le dessein apparent de l'auteur, qui est de flétrir les procédés de la politique espagnole. En réalité, il semble en beaucoup d'endroits que Saint-Réal, loin de prendre parti contre les conjurés et pour le sénat de Venise, propose comme un modèle digne d'admiration son incomparable marquis de Bedmar et fasse une sorte de cours à l'usage des conspirateurs futurs. C'est qu'une belle conjuration savamment ourdie, prudemment conduite à travers toutes les difficultés et tous les périls, courageusement exécutée par des hommes valeureux, lui paraît, en dépit de toute morale, quelque chose de singulièrement beau et captivant. « De toutes les entreprises des hommes, il n'en est point de si grandes que les conjurations. » Ainsi s'exprime Saint-Réal en tête de curieuses considérations générales sur les conjurations qui servent de préface à son livre. Ce petit abbé, dont la vie médiocre a passé presque inaperçue des contemporains, avait le goût de l'intrigue et de l'aventure. Sous la Fronde, il eût été du parti des princes, et le cardinal de Retz, cet autre amateur de conjurations, qui ne se contenta pas de demander à celles du passé des émotions imaginaires, dut avoir toutes ses sympathies.

Mais le plus grand mérite de Saint-Réal, celui qui, plus que tout le reste, fit son succès, c'est son remarquable talent de narrateur. Pour des lecteurs que romanciers et historiens avaient si souvent fatigués de leurs récits diffus et interminables, quel charme de suivre cette narration serrée, concise, où tout s'enchaîne, pleine de faits et pourtant lumineuse de clarté, et qu'on ne peut quitter avant de l'avoir achevée ! Depuis les premières pages jusqu'à la fin, on se sent entraîné par ce récit rapide où pas un paragraphe n'est inutile, où jamais l'auteur ne s'égare en quelque oiseuse digression. Des portraits et des discours sans doute, mais s'arrêtant toujours au moment où le lecteur commence à désirer autre chose. Une variété savante permettant à l'auteur de conduire parallèlement tous les fils de sa trame compliquée, sans que jamais nous ayons eu le temps d'oublier la suite des événements, exigeant juste la mesure d'atten-

tion nécessaire pour captiver notre esprit sans le fatiguer. Ces qualités étaient en germe déjà dans *Dom Carlos*. Dans la *Conjuration*, Saint-Réal est arrivé à la perfection de son art.

Du même coup, il réalisait une forme nouvelle de roman historique, prolongeant ainsi l'évolution de ce genre littéraire dont nous avons suivi, depuis le début du *xvii^e* siècle, les tâtonnements et les transformations successives. L'originalité de cette forme nouvelle consiste dans la prépondérance marquée qu'elle accorde aux éléments historiques dans la texture d'un récit malgré tout romanesque.

Dans le roman de Saint-Réal, le fond des événements est réel, ou du moins ce n'est pas lui qui l'a inventé. Des sources historiques, qui peuvent d'ailleurs n'être d'aucune valeur, le lui ont fourni. A de rares exceptions près, ses personnages sont réels, même les moins importants. Leur caractère est réel dans la mesure du possible. L'auteur se contente, toutes les fois qu'il le peut, de développer les indications contenues dans les textes. Pour la succession des événements et le détail de l'action, son imagination est souveraine maîtresse. Mais il se préoccupe toujours de rester vraisemblable, et le meilleur moyen d'être vraisemblable est pour lui d'être vrai le plus souvent qu'il lui est possible. Mais il faut qu'un roman soit bien composé et les sources, malheureusement, éclairaient vivement un côté du sujet pour laisser l'autre dans l'ombre. Qu'à cela ne tienne. Là où Saint-Réal possède beaucoup de renseignements, il choisit les faits les plus expressifs, les plus dramatiques. Là où les connaissances historiques lui font défaut, il invente. Il inventera copieusement, car il ne faut pas avoir l'air de rien ignorer. Il faut en imposer au lecteur par des détails précis, minutieux, et qui, par leur précision même, n'aient pas l'air d'être inventés. En un mot le roman historique, selon la formule de Saint-Réal, c'est simplement l'histoire simplifiée et allégée d'une part, d'autre part complétée et arrangée en vue de l'effet littéraire et de l'intérêt dramatique.

A chaque genre littéraire ne correspond point une formule unique hors de laquelle il n'y ait point de salut. Si l'on cherche à définir *a priori* les conditions du roman historique, on trouve ensuite que deux ou trois à peine des romans historiques les plus célèbres répondent à cette définition. Et l'on en vient parfois à dire que le genre roman historique s'est péniblement élaboré chez nous pendant plus de deux siècles pour atteindre seulement entre 1820 et 1830, et sous l'influence de l'Anglais W. Scott, une sorte d'éphémère perfection. Reconnaissons plutôt que les genres littéraires se réalisent, au cours des siècles, sous des formes souvent très diverses. Les œuvres

valent non par leur conformité à une formule, mais par la richesse de leur contenu et le talent personnel de leur auteur.

Ce n'est donc point d'avoir manqué aux conditions préétablies d'un genre que nous ferons reproche à Saint-Réal. C'est plutôt d'avoir laissé subsister sur le genre qu'il traitait une dangereuse équivoque. La *Conjuration*, avons-nous dit, est un roman historique. Mais Saint-Réal ne la présente pas comme telle et ne veut pas que nous la croyions telle. Il veut que nous soyons dupes de son savoir-faire, que nous prenions pour vérités toutes ses inventions, que nous le prenions lui-même pour un authentique historien. Au moment même où il donnait au roman historique une forme intéressante et nouvelle, il lui manqua soit la conscience nette de ce qu'il faisait, soit la franchise de le dire. Ce malentendu pèse lourdement, aujourd'hui encore, sur sa réputation.

CHAPITRE V

De la Conjuration à Césarion (1674-1684) (1).

I

L'abbé de Saint-Réal avait quitté Paris, au début de l'année 1674, malade et désabusé, n'ayant obtenu ni le rétablissement de la pen-

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1° TEXTES :

Lettres de Saint-Réal, de Courtin, de Louvois, de l'abbé d'Estrades. (*Notes et Documents*, I et II.)

Mémoires D. M. L. D. M. [de M^{me} la Duchesse Mazarin]. A Cologne, chez Pierre du Marteau, 1675, in-12.

[SAINT-RÉAL]. *La Vie de Jésus-Christ*. A Paris, chez René Guignard, 1678, in-4°.

Panégirique de la Régence de Madame Royale Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie, prononcé dans l'Académie de Turin le 13 mai 1680, par M. l'Abbé de SAINT-RÉAL. Turin, Barthélemy Zappete, 1680, in-4°. (*Œuvres*, 1745, t. III, p. 1-16.)

[SAINT-RÉAL]. *Eclaircissement sur le Discours de Zachée à Jésus-Christ*. A Paris, chez René Guignard, 1682, in-12. (Privilège du 16 avril 1682 ; achevé d'imprimer le 30 avril 1682.)

[ARNAULD]. *Continuation de la nouvelle Défense de la traduction du Nouveau Testament imprimée à Mons contre le livre de M. Mallet, Docteur de Sorbonne, Chanoine et archidiacre de Rouen*. A Cologne, chez Symon Schouten, 1680.

2° OUVRAGES CONSULTÉS :

D. PERRERO. *L'abbate di Saint-Réal istoriografo, cortigiano e politico, rivelazioni autobiografiche*. (Curiosità e ricerche di storia subalpina, Puntata VI, Torino, 1876.)

G. CLARETTA. *Sui principali storici piemontesi e particolarmente sugli storiografi della R. Casa di Savoia, memorie storiche, letterarie, biografiche*. Torino, 1878.

D. PERRERO. *La duchessa Ortesia Mazzarino e la principessa Maria Colonna sorelle Mancini ed il duca Carlo Emanuele II di Savoia, 1672-75*. (Curiosità e ricerche di storia subalpina, 1875.)

AMÉDÉE RENÉE. *Les nièces de Mazarin*, 1856.

C. BOUVIER. *La duchesse Hortense de Mazarin à Chambéry, 1672-1675*. Chambéry, 1897.

sion dont il avait joui en France de 1665 à 1670 (1), ni le poste avantageux en Piémont que lui avaient permis d'espérer l'intérêt bienveillant du marquis de Saint Thomas et la protection déclarée du marquis de Saint-Maurice (2). Nous ne savons si le retour au pays natal lui rendit la santé et l'optimisme. Toujours est-il qu'il y trouva, de manière assez imprévue, l'occasion et le point de départ de nouvelles vicissitudes, par la connaissance qu'il y fit d'une très célèbre personne, en compagnie de qui un document nous le montre se promenant, au mois d'août 1674, sur la route d'Aix-les-Bains à Chambéry (3).

La beauté incomparable d'Hortense Mancini, duchesse Mazarin, son humeur aventureuse, ses escapades romanesques, ses procès incessants avec son ridicule époux, ont défrayé la chronique mondaine pendant le dernier tiers du xvii^e siècle. On sait assez, par les lettres de M^{me} de Sévigné et de Bussy, et par les propres mémoires de l'héroïne, comment M^{me} Mazarin, en compagnie de sa sœur Marie, connétable Colonna, autre déserteuse du foyer conjugal, débarqua un beau jour, après la plus hasardeuse équipée, sur les côtes de Provence où M^{me} de Grignan eut la charité de lui envoyer des chemises. Après quelques vagabondages dans le midi de la France, elle se décida à demander asile au duc de Savoie, qui jadis avait voulu l'épouser, et finalement vint s'établir à Chambéry où elle arriva vers le 20 août 1672 (4).

Longtemps, on est resté peu renseigné sur le séjour de trois ans que M^{me} Mazarin fit à Chambéry, et l'on devait, en somme, s'en tenir au tableau idyllique et complaisant tracé dix ans plus tard par Saint-Évremond :

La raison conseilla le repos à Madame Mazarin et un esprit de retraite l'obligea d'établir son séjour à Chambéri. Là, elle a trouvé en elle-même par ses réflexions, dans le commerce des savans par les conférences, dans les livres par l'étude, dans la nature par des observations, ce que la Cour ne donne point aux courtisans... Madame Mazarin a vécu trois ans entiers à Chambéri, toujours tranquille et jamais obscure. Quelque désir qu'elle ait

FORNERON. *Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth*. (Revue historique, 1885, t. xxviii-xxix.)

C. ROUSSET. *Histoire de Louvois*, 1861-1863, t. III et IV.

CARUTTI. *Storia del regno di Vittorio-Amedeo II*. Torino, 1856.

(1) Lettre à Colbert du 14 février 1674.

(2) Lettres au m^{re} de Saint-Thomas du 11 août 1673 et du 1^{er} septembre 1674.

(3) Lettre du comte Cagnol au duc de Savoie. (C. Bouvier, p. 58.)

(4) Ferrero, *La duchessa Ortensia Mazzarino*, p. 17.

eu de se cacher, son mérite lui établit malgré elle un petit Empire, et en effet elle commandoit à la ville et à toute la nation (1).

Dès lors, on n'avait point de peine à concevoir que l'abbé de Saint-Réal, si grave qu'on s'imaginât son caractère, ait consenti à négliger momentanément ses travaux pour se faire le conseiller et le confident littéraire de la duchesse (2). Mais la réalité, aujourd'hui mieux connue, présente un aspect quelque peu différent. Le duc de Savoie, soit sollicitude galante envers son illustre protégée, soit inquiétude au sujet d'extravagances toujours possibles, se faisait rendre compte très exactement de tous les faits et gestes de la belle Hortense. Les rapports des fonctionnaires chambériens sont conservés à l'*Archivio di Stato* de Turin. M. Dominique Perrero en a publié de copieux et piquants extraits que M. Bouvier a résumés dans une spirituelle brochure (3).

Il résulte de ces documents que M^{me} Mazarin ne mena point à Chambéry une vie de recluse. On y voit, au contraire, chasses, promenades, réunions, bals, comédie, se succéder sans discontinuer. La paisible société de Chambéry est comme galvanisée par la séduisante étrangère. On lui prodigue la plus aimable hospitalité jusqu'au jour où ses allures excentriques et l'insolence mal contenue de ses domestiques lui mettent à dos les meilleures familles de la cité. Alors il est heureux pour elle que la faveur déclarée du Duc la mette à l'abri d'avanies trop méritées. Malheureusement Charles-Emmanuel meurt le 12 juin 1675, et la duchesse régente, la célèbre Madame Royale, est nettement hostile à l'aventurière que son mari a trop protégée. La situation devient aussitôt intenable et M^{me} Mazarin, sans dire adieu à personne, disparaît de Chambéry un beau matin.

La littérature ne fut donc nullement l'occupation principale de M^{me} Mazarin à Chambéry. Si l'abbé de Saint-Réal obtint l'avantage de la fréquenter assidûment, ce ne fut point qu'un goût désintéressé pour les belles-lettres leur fit, à l'un et à l'autre, une jouissance particulière de ce commerce. Il suffisait d'ailleurs, pour

(1) *Oraison funèbre de Madame Mazarin*. (*Œuvres*, 1725, t. IV, p. 214-235.) Il s'agit, bien entendu, d'une oraison funèbre de fantaisie, spirituelle parodie du ton ordinaire de l'Oraison funèbre, composée en 1684, M^{me} Mazarin étant parfaitement vivante.

(2) Sayous, p. 307.

(3) Il est assez surprenant que le nom de l'abbé de Saint-Réal ne figure qu'une fois dans ces documents, où sont mentionnées si fréquemment les personnes les plus en vue de la société chambérienne. Toutefois la suite des événements ne permet pas de douter que Saint-Réal, au moins dans les derniers temps du séjour de M^{me} Mazarin, n'ait pénétré assez avant dans son intimité.

être admis auprès de M^{me} Mazarin, d'appartenir, comme c'était le cas de Saint-Réal, à l'une des bonnes familles de la ville. Mais il n'est pas impossible, non plus, qu'un intérêt personnel déterminé ait poussé la duchesse à faire bon accueil à ce littérateur, déjà maître de quelque renom, que le hasard mettait sur son chemin.

C'est, en effet, l'année même où elle quittait Chambéry qu'on vit paraître, sous la rubrique de Pierre Marteau, à Cologne, une autobiographie de M^{me} Mazarin s'arrêtant à l'arrivée de l'héroïne en Savoie. Saint-Réal passa pour être l'auteur de cette composition, et les *Mémoires de M^{me} la duchesse Mazarin* figurent, à partir de 1722, dans la plupart des éditions de ses *Œuvres complètes*. Dans quelle mesure y figurent-ils légitimement ?

La question fut discutée dès le début du XVIII^e siècle. Des Maizeaux, dans sa biographie de Saint-Évremond, dit que Saint-Réal est réellement l'auteur des *Mémoires* :

Madame de Mazarin n'en a fourni que la matière. Elle n'écrivait pas assez bien pour leur donner la forme, et s'ils sont mieux tournés que les autres ouvrages de M. de Saint-Réal, cela vient de ce qu'il les a travaillés avec beaucoup plus de soin et d'étude. L'Amour rend tout aisé et facile. (P. CLVI.)

Bayle, au contraire, dans ses *Réponses à un provincial*, ne veut pas que Saint-Réal ait écrit les *Mémoires*, non plus que la lettre apologétique dont ils sont suivis (1) :

Il avoit bien du mérite, il écrivoit bien, mais non pas de cette manière aisée qui paroît dans ces deux ouvrages. (T. I, p. 182.)

Enfin, l'abbé Pérau, éditeur de Saint-Réal, déclare que la liaison de Saint-Réal avec M^{me} Mazarin fut l'unique cause pour laquelle on lui attribua divers écrits en faveur de cette dame. « On convient aujourd'hui qu'ils ne sont point de lui (2). »

La diversité même de ces jugements montre combien il est difficile de trancher par des motifs de sentiment et d'impression littéraire une question d'authenticité. Il faut pourtant reconnaître qu'on trouve plutôt dans les *Mémoires de M^{me} la duchesse Mazarin* « la grâce diffuse et négligée d'une femme du grand monde que le style travaillé de l'abbé de Saint-Réal » (3). Est-ce à dire que

(1) Il avait d'ailleurs soutenu antérieurement une opinion opposée. Cf. *Petri Baelii Epistola de Scriptis Adespotis, in calce Johannis Deckherri De Scriptis adespotis editio tertia*. Amstelodami, 1686, p. 377.

(2) Préface de l'édition de 1745, in-4°, p. x.

(3) A. Renée, p. 309.

ce dernier ne puisse absolument y avoir mis la main ? Il est probable que M^{me} Mazarin, lorsque le soin de ses intérêts et de sa réputation l'amena à se faire auteur, éprouva le besoin d'être un peu aidée. Italienne de naissance, elle n'écrivait pas, sans doute, un français fort pur. M. Amédée Renée qui a vu d'elle quelques lettres authentiques, traitant, il est vrai, de matières assez vulgaires, a été frappé de leur incorrection. Un lettré de son entourage fut sans doute chargé d'effacer les solécismes et de mettre le style de la duchesse en accord avec Vaugelas. Le travail en tout cas fut fait très discrètement. On sut donner aux *Mémoires* une suffisante correction sans rien leur enlever de leur saveur et de leur vivacité. Tels qu'ils sont, la lecture en est fort agréable. Parmi tous les récits de malentendus conjugaux, il en est peu de plus piquants, et l'on ne peut douter que M. le duc Mazarin n'ait dû aux mémoires de sa femme, en l'année 1675, quelques moments d'une célébrité peu enviable.

Dans toutes les éditions, les *Mémoires* sont suivis d'une *Lettre concernant le portrait et le caractère de M^{me} Mazarin*. Ce portrait est l'œuvre d'un dévot admirateur de M^{me} Mazarin. Il n'est point de grâces dont il ne pare le corps et l'esprit de la duchesse. A la légèreté près, c'est le ton dont Saint-Évremond célébrera un peu plus tard la même idole. La belle Hortense, qui n'était peut-être pas fort spirituelle, eut toute sa vie le privilège de faire perdre la tête à des gens d'esprit. Saint-Réal ne pouvait sans doute échapper au sort commun. Il est donc fort possible, mais non certain, qu'il soit l'auteur de la lettre en question. Il est vrai que celui-ci parle d'un voyage à Rome où il aurait discuté avec un Italien sur le caractère de M^{me} Mazarin. D'autre part, il n'aurait vu M^{me} Mazarin qu'en « passant » à Chambéry pour revenir en France. Ces traits ne conviennent pas à Saint-Réal, mais ils peuvent être absolument fictifs.

M^{me} Mazarin quitta Chambéry le 22 octobre 1675 et s'en alla coucher ce jour-là à Annecy. Le lendemain elle devait être à Genève (1). Elle faillit y rencontrer son ancienne amie, Sidonie de Courcelles, qui, peu de jours après le passage de M^{me} Mazarin, y vint villégiaturer avec son nouvel amant, François Brulart du Boulay. Sidonie dépeint comme suit le train de la duchesse :

En passant ici, elle était à cheval, en plumes et en perruque, avec vingt hommes à sa suite, ne parlant que de violons et de parties de chasse, enfin de tout ce qui donne du plaisir (2).

(1) Perrero. *La duchesse Ortensia Mazzarino*, p. 440.

(2) *Mémoires et correspondance de la marquise de Courcelles*, p. 106-107.

En novembre, le bruit courut un moment, que M^{me} Mazarin était à six lieues de Paris (1). Mais elle se dirigeait par l'Allemagne vers la Hollande et l'Angleterre qui était le but de son voyage. Elle allait y rejoindre une de ses parentes, la duchesse d'York, femme du futur Jacques II, qu'elle avait vue à Chambéry et failli suivre en Angleterre dans l'automne 1673 (2). Écoutons Saint-Évremond raconter la fin du voyage :

Après avoir fait plus de trois cents lieues, elle arriva en Hollande et ne demeura à Amsterdam que le temps qu'il faut pour voir les raretés d'une ville si singulière et si renommée. Sa curiosité étant satisfaite, elle en partit pour La Brille, et s'embarqua à La Brille pour l'Angleterre. Il manquoit à ce voyage une tempête ; il en vint une qui dura cinq jours. Tempête aussi furieuse que longue... Il étoit arrêté qu'elle verroit l'Angleterre. Elle y aborda et se rendit à Londres en peu de temps (3)...

Enfin, le 2 janvier 1676, l'ambassadeur de France signalait en ces termes son arrivée :

Elle s'estoit embarquée en Hollande dans le paquebot, que la tempeste a poussé à Solbay à cent milles d'icy ; elle arriva avant hier à Londres en habit de cavalier, accompagnée de deux femmes et de cinq hommes, sans compter un petit More qui mange avec elle (4). M. de Montaigu qui l'a connue à Chambéry il y a trois ans et qui depuis ce temps là a entretenu un commerce de lettres avec elle, a esté la recevoir à dix milles d'icy... Elle n'a pas esté plus belle qu'elle est, à ce que nous a dit un valet du comte de Grammont qui l'a vue arrivant dans son habit de cavalier (5).

On rapporte communément que l'abbé de Saint-Réal, devenu amoureux de M^{me} Mazarin, la suivit à son départ de Chambéry, en homme décidé à se vouer entièrement désormais à son service (6).

(1) M^{me} de Sévigné, lettre du 20 novembre 1675. (Édition Monmerqué, t. IV, p. 243.)

(2) Marie-Béatrix-Éléonore, fille d'Alphonse d'Este, duc de Modène, et de Laure Martinozzi, nièce de Mazarin.

(3) Oraison funèbre de M^{me} Mazarin. (*Œuvres*, 1725, t. IV, p. 229.)

(4) Ce more était un cadeau de Charles-Emmanuel. (Perrero, *La duchessa Orlesia Mazzarino*, p. 402.)

(5) Lettre de Ruvigny à Pomponne. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVII.)

(6) Forneron, p. 295 : « La duchesse Mazarin se retira en Savoie où elle passa trois années avec le jeune César Vichard qui se faisait appeler l'abbé de Saint-Réal, bien qu'il n'eût ni tonsure ni bénéfice. Il avait un esprit étincelant, une passion violente pour sa protectrice... La duchesse Mazarin se fit suivre par l'abbé à Londres. »

Il faudrait à ce compte lui assigner une place dans l'escorte bigarrée dont il vient d'être question. Mais les choses paraissent s'être, en réalité, passées autrement. Les ambassadeurs français à Londres, le marquis de Ruvigny, puis Courtin, si attentifs à renseigner Louis XIV et son ministre M. de Pomponne sur tout ce qui concerne la belle aventurière, ne mentionnent qu'au début de juin 1676 la présence à Londres de l'abbé de Saint-Réal. Il semble qu'il y soit venu de Paris, peu avant cette date et en vue d'un séjour assez limité.

A plusieurs reprises, pendant que sa femme habitait à Chambéry, le duc Mazarin que tourmentait un singulier désir de reprendre la vie commune, lui avait dépêché des émissaires chargés de ses propositions (1). Ces deux époux désunis négociaient de puissance à puissance. Quelques mots d'une lettre de Courtin au duc Mazarin nous apprennent que Saint-Réal fut l'agent d'une de ces négociations (2). Il est probable qu'au moment même où M^{me} Mazarin s'appêtait à mettre plus d'espace entre elle et son fâcheux époux, elle crut bon de lui signifier les conditions hors desquelles elle ne consentirait jamais à revenir près de lui. Saint-Réal dut quitter Chambéry vers le même temps que la duchesse, s'acquitter à Paris, sans succès d'ailleurs, de sa mission et venir ensuite à Londres en rendre compte à M^{me} Mazarin.

Il trouva cette dernière entourée d'un tout autre éclat qu'il ne l'avait vue à Chambéry. L'arrivée de M^{me} Mazarin à Londres avait pris les proportions d'un événement. Hautement protégée par le duc d'York, bien accueillie du roi, elle éblouit tout le monde de sa beauté qui jamais, paraît-il, n'avait brillé davantage. Le marquis de Ruvigny écrivait le 20 janvier 1676 :

Tout ce que j'ay à vous dire présentement de Madame la Duchesse de Mazarin est qu'elle est entrée dans la cour d'Angleterre comme Armide entra dans le camp de Godeffroi. On parle d'elle par tout, les hommes avec admiration, les femmes avec jalousie et inquiétude (3).

(1) Perrero. *La duchessa Ortesia Mazzarino*, pp. 386 et 407.

(2) « J'ai fait la proposition dont vous m'aviez chargé, et je l'ai appuyée de toutes les raisons que vous avez bien voulu me suggérer, me servant seulement de celles qui la pouvoient addoucir, et supprimant celles qui estoient plus propres à aigrir l'esprit de Madame vostre femme qu'à la porter à ce que vous desiriez qu'elle fit. Nous avons eu de grands entretiens sur ce sujet, dont la relation seroit un peu trop longue, *parce qu'elle pris la peine de m'informer de toute la négociation de M. l'Abbé de Saint-Réal* dont je ne fus pas instruit dans la conversation que j'eus l'honneur d'avoir dans le Palais Mazarin avec vous. » (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVIII, n° 176.)

(3) Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVII.

Or l'inquiétude des dames anglaises était partagée par le gouvernement de Louis XIV. La guerre de Hollande traînait en longueur. Des négociations lentes et épineuses allaient s'ouvrir. L'appui, ou du moins la neutralité bienveillante de l'Angleterre, apparaissait comme indispensable. On savait le Parlement et le peuple anglais en grande majorité hostiles. Presque seul, le roi Charles II restait favorable à la France, mais Charles II passait pour être gouverné par les femmes. Il fallait donc à tout prix s'assurer l'alliance de la favorite du moment et se prémunir contre les intrigues d'alcôve. L'ambassadeur de France à Londres, en cette année 1676, ne connaissait guère de souci plus continuel ni plus impérieux.

La favorite officielle était, à ce moment encore, une Française tout acquise aux intérêts de la France, Louise de Kéroualle, que Charles II avait faite duchesse de Portsmouth. Mais bien des signes indiquaient aux yeux avertis un déclin de faveur. Charles II aimait le changement et ne se piquait pas de fidélité. L'honnête Courtin passera toute une soirée à essuyer les pleurs de la duchesse de Portsmouth et à lui donner de bons conseils (1).

M^{me} Mazarin avait à peine fait son apparition que déjà la cour d'Angleterre se livrait aux pronostics et aux conjectures. Les ennemis de M^{me} de Portsmouth, écrivait l'ambassadeur, voudraient bien « se servir d'un si beau moyen pour la disgracier... Tout le monde est icy dans l'attente de quelque changement considérable (2). » M^{me} Mazarin cependant observait d'abord le maintien le plus modeste, se contentant d'intéresser le plus possible les personnages influents à ses démêlés matrimoniaux. Le roi d'Angleterre et son frère le duc d'York écrivent à Louis XIV pour lui demander d'obliger Mazarin à servir à sa femme une pension de vingt mille écus au lieu de huit mille (3). Peu après ils reviennent à la charge et demandent en plus qu'on rende à M^{me} Mazarin toutes ses pierreries (4). Cependant, Louis XIV se prêtant mal aux démarches qu'on sollicitait de lui, Courtin gronde et déclare ne rien comprendre aux tergiversations du gouvernement français. C'est qu'il y a péril en la demeure. Le roi d'Angleterre prend de

(1) Courtin à Pomponne, 6 août 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXIX.)

(2) Lettres de Ruigny du 2 et du 6 janvier 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVII.)

(3) Ruigny à Pomponne, 30 janvier 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVII.)

(4) Ruigny au roi, 16 mars 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVIII.)

jour en jour un intérêt plus vif à M^{me} Mazarin, et celle-ci paraît mal disposée pour la France. Le mieux serait de lui faire au plus vite repasser la mer. Il faudrait contraindre son ridicule mari à souscrire à toutes les conditions qu'elle met à son retour. L'abbé de Saint-Réal « a pris un grand ascendant sur son esprit (1). » « Il serait bon de promettre ou un bénéfice ou une pension à l'abbé de Saint-Réal (2). » Si l'on ne peut faire revenir en France M^{me} Mazarin, tout au moins faudrait-il ne rien épargner pour la gagner. Elle ne peut subsister honnêtement à Londres avec la pension que lui sert son mari. Si elle ne reçoit pas du côté de la France les suppléments qui lui sont nécessaires, elle ne les trouvera que trop aisément en Angleterre. Il est fort difficile que le roi Charles se défende longtemps contre la tentation. « Et pour lors ce seroit une chose dange-reuse d'avoir à combattre le ministre (3) et la maistresse tout à la fois (4). »

Les avis de Courtin ne furent pas suivis. Et, dès lors, l'ambassadeur dut se résigner à suivre, en témoin impuissant, les progrès de l'intrigue. Il note des apartés prolongés, des conversations trop familières, des promenades suspectes sur la Tamise. Il apprend que le roi d'Angleterre ne revient parfois qu'à trois heures du matin dans son appartement sans qu'on sache où il a été : « M^{me} de Portsmouth croit que c'est une affaire réglée, écrit-il le 29 octobre 1676. La jalousie peut la faire aller trop avant. Mais elle m'en a paru bien persuadée il y a trois jours. » « On a méprisé mes avis, ajoute-t-il. Je souhaite qu'on n'ait pas sujet de s'en repentir ; mais je connois bien que la Dame est ulcérée, et les occasions ne manquent point en ce pays-ci quand on a de méchantes intentions contre la France (5). »

Au moment où Courtin écrivait ces lignes, l'abbé de Saint-Réal avait déjà quitté Londres, après y avoir joué, semble-t-il, aux yeux du noble entourage de M^{me} Mazarin, un rôle légèrement ridicule. Nous l'avons vu, peu de temps après son arrivée, faire le conseiller important et l'arbitre souverain dans les affaires de la duchesse. Il est alors hostile à toute concession de la part de M^{me} Ma-

(1) Courtin au roi, 8 juin 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVIII.)

(2) Courtin à Pomponne, 8 juin 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVIII.)

(3) Thomas Osborne, comte de Danby, lord trésorier et principal ministre de Charles II.

(4) Courtin au roi, 8 juin 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVIII.)

(5) Lettres de Courtin du 25 juin 1676 (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre) et du 3 août (*ibid.*, t. CXIX).

zarin envers son époux, et se soulève impétueusement « dès qu'on parle d'accommodement (1) ». Or, cette attitude intransigeante ne paraît point désintéressée. L'abbé donne à l'ambassadeur et à tout le monde l'impression qu'il est amoureux de la duchesse et « le plus amoureux de tous les hommes ». C'était mal prendre son temps lorsque M^{me} Mazarin, bien vue d'un roi, était en même temps courtisée par tant d'importants personnages. L'ambassadeur de Portugal, le prince de Monaco, M. de Montaigu peut-être même, bien qu'il s'en défende, M. l'Ambassadeur de France, tous assiègent de leurs galanteries la belle Mazarin (2). Apparemment le pauvre Saint-Réal se trouve bien négligé, parmi le tumulte où vit maintenant son idole. On observe qu'il verse dans la mélancolie. Pendant qu'une société brillante et nombreuse joue gros jeu et mène grand bruit « dans le cabinet », Courtin nous le montre demeurant « toujours seul à resver dans la chambre » (3), et jouant au naturel le rôle de l'amant maltraité. Pour comble d'infortune, on ne lui épargne même pas les plaisanteries. Courtin et le prince de Monaco lui font la guerre sur la prolongation de son séjour à Londres. L'abbé demeure d'accord « que les apparences étoient contre lui et qu'on avoit raison de croire sur ce qu'on voyoit qu'il étoit fort amoureux de M^{me} Mazarin (4) ». Mais il ajoute qu'il détrompera le monde et qu'il ne passera pas l'hiver auprès d'elle. Il devait très promptement tenir parole. Le 15 octobre, Courtin signale son brusque départ. « M^{me} Mazarin, dit-il quelque temps après, a soutenu son départ en Romaine, et pour dire les choses comme elles sont, je me trompe fort ou elle est bien aise d'en estre délivrée (5). »

Cette retraite inopinée ne parut pas naturelle à tout le monde. Les ministres français s'intéressent tellement à tout ce qui touche

(1) Courtin à Pomponne, 22 juin 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXVIII.)

(2) Courtin à Pomponne, 2 janvier 1676 : « Le pauvre M. l'Ambassadeur de Portugal... se meurt pour M^{me} de Mazarin. M. de Montaigu qui pensoit conduire une intrigue pour le Roy auprès de la dernière tombe dans ses filets. » Louvois taquinait Courtin sur ses relations avec M^{me} Mazarin (lettre du 21 octobre), et l'ambassadeur, pour se défendre, prétendait n'avoir d'yeux que pour M^{me} Midelton, en dépit de la jalousie de Saint-Évremond.

(3) Courtin à Pomponne, 15 octobre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX.)

(4) Courtin à Louvois, 29 octobre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

(5) Courtin à Louvois, 29 octobre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

M^{me} Mazarin que leur intérêt s'étend par ricochet aux faits et gestes de l'abbé de Saint-Réal. Louvois veut savoir « pourquoi un homme aussi amoureux que l'est cet abbé s'éloigne avec tant de promptitude de ce qu'il aime (1) ». Courtin explique que l'abbé n'a pu supporter de voir M^{me} Mazarin « toujours environnée de gens qui l'empêchoient de l'entretenir aussi commodément qu'il faisoit à Chambéry (2) ». Il attribue donc un départ si précipité à quelque accès de dépit amoureux et croit qu'il y a brouille entre la duchesse et son adorateur. Quelque temps après, il annonce que M^{me} Mazarin se plaint des discours tenus à Paris par l'abbé de Saint-Réal qui, paraît-il, la représente comme « fort animée contre les intérêts de la France (3) ». Mais Louvois montre quelque scepticisme. Il se demande si la duchesse n'a pas berné l'ambassadeur d'une fausse confiance. Il lui est revenu, en effet, que l'abbé de Saint-Réal doit venir à Saint-Germain « au premier jour avec M. de Nevers pour parler à M^{me} de Montespan des affaires de M^{me} Mazarin (4) ». Courtin retourne aux informations et M^{me} Mazarin lui donne, touchant le départ de l'abbé, une nouvelle version qu'il s'empresse de transmettre à Louvois. Saint-Réal avait à Paris un ami médecin. Ce médecin ayant été impliqué dans une affaire d'empoisonnement et mis à la Bastille, Saint-Réal aurait craint de se trouver lui-même compromis. Dans cette crainte, il se serait précipité à Paris pour se justifier. Il aurait vu M^{me} de Montespan pour lui demander d'intervenir en sa faveur auprès du roi. M^{me} de Montespan ayant à cette occasion témoigné de l'intérêt pour les affaires de M^{me} Mazarin, il en serait effectivement résulté une visite à Saint-Germain du duc de Nevers accompagné de Saint-Réal (5). Mais, cette fois encore, Louvois ne se montre pas convaincu. Le médecin dont il s'agit n'était pas encore en prison quand Saint-Réal a quitté Londres. Il faut donc que le prétexte allégué soit faux. Louvois, d'ailleurs, se montre maintenant disposé à croire qu'il y a eu désaccord entre la duchesse et l'abbé qui, dit-on, se retire

(1) Louvois à Courtin, 21 octobre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

(2) Courtin à Louvois, 29 octobre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

(3) Courtin à Louvois, 26 novembre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

(4) Louvois à Courtin, 16 décembre 1676. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

(5) Courtin à Louvois, 27 décembre 1676 (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

en Piémont. Et Louvois de conclure : « Ce ne sera pas une grande perte pour elle (1). »

De tout ce qui précède, il semble résulter qu'on aurait tort de trop prendre au sérieux les sentiments amoureux de l'abbé de Saint-Réal pour M^{me} Mazarin. Il ne convient pas de le poser en rival malheureux de Charles II. Que notre Savoyard « avec son esprit plein de feu (2) » ne soit pas resté insensible aux charmes capiteux de la belle dame dont le hasard l'avait fait le confident, le secrétaire, l'homme d'affaires, cela est manifeste. Que son attitude et ses regards aient trahi souvent, en présence de M^{me} Mazarin, le trouble de son imagination, Courtin est là pour nous l'attester, et ce parfait épicurien était trop connaisseur en matière de galanterie pour s'y tromper absolument. Mais il ne s'ensuit pas que Saint-Réal ait jamais sérieusement aspiré à jouer un rôle différent de celui qui lui appartenait. Venu en Angleterre pour rendre compte à M^{me} Mazarin d'une mission dont elle l'avait chargé, il est fort probable que, de retour à Paris, il continua de s'occuper, peut-être même indiscretement, de ses intérêts. Il n'y eut point de brouille entre eux, mais refroidissement progressif. Leurs relations épistolaires n'avaient pas complètement cessé cinq ans après leur séparation (3). Elles avaient été certainement plus fréquentes au début. Peu de temps après le départ de Saint-Réal, une minuscule querelle littéraire ayant éclaté parmi la petite cour londonienne de M^{me} Mazarin, ce fut tout naturellement aux bons offices de l'abbé que l'on eut recours pour consulter à Paris les autorités dans la matière :

Quelqu'un ayant dit, en louant le Cardinal de Richelieu, qu'il avoit l'esprit vaste, sans y ajouter d'autre épithète, M. de Saint-Évremond soutint que cette expression n'étoit pas juste, qu'esprit vaste se prenoit en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvoient jointes ; qu'un esprit vaste, merveilleux, pénétrant, marquoit une capacité admirable ; et qu'au contraire, un esprit vaste et démesuré étoit un esprit qui se perdoit en des pensées vagues, en de belles, mais vaines idées, en des desseins trop grands, et peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Madame de Mazarin prit parti contre M. de Saint-Évremond ; et après avoir long-tems disputé, ils convinrent de s'en rapporter à Messieurs

(1) Louvois à Courtin, 3 janvier 1677. (Aff. étrang. Corresp. pol. Angleterre, t. CXX-C.)

(2) Courtin à Louvois, 27 décembre 1676. Le marquis de Saint-Maurice disait aussi de lui, quelques années auparavant : « C'est un homme tout de feu » (lettre du 21 octobre 1672).

(3) Lettre de Saint-Réal à Madame Royale du 21 février 1681.

de l'Académie. M. l'abbé de Saint-Réal (qui après avoir accompagné Madame de Mazarin en Angleterre, et y avoir séjourné quelques mois, s'étoit retiré à Paris) fut chargé de les consulter ; et ces Messieurs décidèrent en faveur de Madame de Mazarin (1).

II

Découragé d'obtenir à jamais à Turin une situation en rapport avec ses ambitions et ses besoins, Saint-Réal se tourne maintenant tout à fait du côté de la France. Peut-être au temps où l'influence qu'on lui supposait sur M^{me} Mazarin lui donnait une manière d'importance, l'ambassadeur Courtin avait-il fait miroiter à ses yeux le rêve d'une forte pension ou d'une grosse abbaye. De retour à Paris, il entreprend un nouvel effort pour conquérir tout ensemble la gloire littéraire et la fortune.

A cet effet, dans les derniers mois de l'année 1677, il soumettait au célèbre Edme Pirot, docteur en Sorbonne, chargé de l'examen des livres nouveaux, le manuscrit d'une *Vie de Jésus-Christ*, accompagnée de *Remarques* et d'une préface. Le 4 décembre, Pirot atteste officiellement qu'il a lu l'ouvrage. Désireux d'organiser autour de son livre un peu de réclame, Saint-Réal se procure d'élogieuses « approbations ». Le 12 janvier 1678, MM. Fernier, grand archidiacre et chanoine d'Auxerre ; F. Bouthillier de Chavigni, Durieux, Le Fevre, J. Basset et Chandoisel certifient la pureté de la doctrine et louent « la manière pieuse, solide, élégante et agréable » dont le livre est écrit. Le 19 mars, c'est au tour de MM. Chassebras, archiprêtre de Paris et curé de Sainte-Magdeleine, Petitpied, curé de Saint-Martial, Ph. Dubois, de la Geneste et N. le Noir de féliciter l'auteur sur « le soin qu'il a pris de se conformer à la Concordance pour l'ordre des tems et de lier les choses qui paroissent disjointes et séparées dans les quatre Évangélistes, afin de les rendre plus intelligibles et plus agréables aux Lecteurs ». Cela ne suffit pas encore, et le 24 mars MM. Du Mesnil et Biord attestent qu'on peut boire sans crainte en ce livre « les eaux salutaires de la doctrine céleste de J.-C. ».

Enfin, en une pompeuse dédicace, datée d'avril 1678, Saint-Réal met son livre aux pieds du roi de France, le maître tout-puissant de qui désormais il veut tout espérer : « Sire, voici le seul Modèle qui reste à vous proposer. Votre Majesté est au-dessus de tous les autres ».

(1) Des Maizeaux, *Vie de Saint-Evremond*, p. CLXXI.

D'un style moins éclatant il exprime en terminant le souhait que son travail puisse arrêter quelquefois le regard du Roi, dont il se déclare le « très humble, très obéissant, et très fidèle sujet et serviteur ». Ainsi le Savoyard affamé reniait allègrement sa patrie et son Duc. Inutile bassesse, car la *Vie de Jésus-Christ* ne devait ni assurer sa fortune ni accroître sa renommée.

Pour quelles raisons Saint-Réal s'était-il déterminé à écrire une *Vie de Jésus-Christ*, ce dont apparemment personne ne l'avait prié ? De sa part, il ne pouvait guère être question de zèle religieux. On se souvient que ses premiers ouvrages contenaient des hardiesses de langage susceptibles de le faire passer pour libertin mal déguisé. Voulut-il précisément effacer une impression fâcheuse et prendre posture de candidat recommandable en vue d'un bénéfice ecclésiastique ? Mais nous allons voir que ce nouvel ouvrage ne pouvait qu'aggraver les suspicions dont il était peut-être déjà l'objet. S'il y eut calcul de sa part, ce fut assurément un calcul maladroit. Au surplus, nous devons tenir compte de l'explication qu'il a lui-même donnée, et penser que s'il se fit biographe du Christ, ce fut surtout par une idée de littérateur.

L'Évangile, constate-t-il au début de sa Préface, n'est pas lu autant qu'il serait à souhaiter par les gens du monde. Pourquoi donc ? « La délicatesse du siècle pour la manière d'écrire en est la principale cause. » Aujourd'hui « on veut beaucoup de matière en peu de paroles ; on ne peut souffrir les moindres répétitions ; on veut de l'ordre, de la liaison et de la facilité partout. » Entendez que les évangiles sont diffus, monotones, incohérents, obscurs. Ces défauts, continue Saint-Réal, sensibles dans l'original, sont moins supportables encore dans les traductions françaises. Faute de pouvoir développer, le traducteur ne peut exprimer le véritable sens des paroles divines dans toute son étendue. D'ailleurs, le grec des évangiles est pitoyable, infecté de locutions hébraïques et syriaques, dont la barbarie se ressent jusque dans la « version » française. Et c'est ainsi que l'histoire la plus vénérable, celle de Jésus, manque des qualités d'élégance et de clarté nécessaires à toutes les histoires.

Tel est le mal, et voici maintenant le remède. Notre abbé connaît le secret de faire lire l'histoire aux gens du monde. Ce qu'il a fait pour quelques points de l'histoire profane moderne, il veut l'entreprendre pour la partie la plus sainte de l'histoire sacrée. Nous avons vu comment Saint-Réal excellait, dans ses premiers ouvrages, à exploiter simultanément des sources souvent très divergentes, empruntant à chacune ce qui lui semblait le plus propre à rehausser

l'agrément du récit. Ici son principal effort sera de fondre en un tout harmonieux les quatre narrations évangéliques. Il élaguera les détails oiseux ou obscurs et ne conservera des discours de Jésus que ce qu'il pourra rendre « parfaitement intelligible à tout le monde ». Il représentera enfin aux lecteurs du jour « cette histoire admirable d'une manière proportionnée à leur foiblesse ». En résumé, Saint-Réal veut écrire une Vie de Jésus raisonnable et polie, où rien ne choquera le goût des gens du monde, où rien non plus ne fatiguera leur attention. Il aspire à rendre aux évangiles le service que Fontenelle, un peu plus tard, voulut rendre à l'astronomie.

Telle fut la conception d'où sortit ce livre. Il reste à dire rapidement ce que fut l'exécution.

L'exactitude historique ne fait guère moins défaut dans la *Vie de Jésus-Christ* que dans les productions antérieures de Saint-Réal. Sans doute il ne se permet plus ici d'inventer positivement des faits. En un endroit, il nous signale lui-même dans une note (Remarque VIII) « la plus licencieuse addition au texte sacré qu'on trouvera dans tout cet ouvrage », et, pour être d'ailleurs quelque peu saugrenue, « l'addition » n'en est pas moins vénielle. Mais si l'on compte pour autant d'inexactitudes tous les endroits où Saint-Réal a taillé et recousu arbitrairement les textes, abrégé, supprimé et juxtaposé à sa guise, le livre en est rempli d'un bout à l'autre.

Quelques exemples suffiront à le montrer. Saint-Réal vient de raconter, d'après Matthieu, xv, 21-28, l'histoire de cette Cananéenne qui sut toucher Jésus par sa foi humble et obstinée :

Malheur à vous, Corosain, continua-t-il à *ce propos*, malheur à vous, Betsaïde ! Si Tir et Sidon m'avoient vû faire les memes merveilles que vous, il y a long-temps qu'elles auroient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice. (P. 94.)

Ce n'est nullement « à propos » de la Cananéenne que Jésus tint ce discours qu'on lit dans Matthieu, xi, 20 sqq., quatre chapitres plus haut. Le discours terminé, il « quitta aussitôt après ce pays, dit Saint-Réal, et s'en alla aux environs de Césarée de Philippe ». Sans façons, Saint-Réal est passé de Matthieu, xi, 23, à Matthieu, xvi, 13. Et c'est ainsi qu'il procède presque à chaque page.

Rapporte-t-il un discours de Jésus, il a recours aux plus étranges procédés de contamination. Le troisième livre de l'ouvrage se termine par un grand discours relatif à l'avènement prochain du Royaume des cieux. Ce discours, où se trouvent condensées les doctrines eschatologiques de Jésus, se lit, avec plus ou moins de développement dans les trois évangiles synoptiques. Saint-Réal était en droit

de fondre en un seul ces divers textes. Mais la manière dont il l'a fait est d'une fantaisie déconcertante. Voici, en effet, dans leur ordre, ou plutôt dans leur désordre, les passages qu'il a successivement exploités : Luc, xvii, 25; Matthieu, xxiv, 9; Luc, xxi, 16; Matthieu, xxiv, 12; xxiv, 4; Luc, xvii, 22; Matthieu, xxiv, 26-27 (= Luc, xvii, 23-24); Matthieu, xxiv, 5-6 (= Marc, xiii, 7); Matthieu, xxiv, 15-19 (= Marc, xiii, 14-17 = Luc, xvii, 31-32); Luc, xxi, 20; Matthieu, xxiv, 34-35 (= Marc, xiii, 30-31); Matthieu, xxiv, 21 (= Marc, xiii, 19); Luc, xxi, 23-24; Marc, xiii, 10; Luc, xvii, 28-30; Matthieu, xxiv, 37-39 (= Luc, xvii, 26-27); Matthieu, xxiv, 36 (= Marc, xiii, 32); Luc, xxi, 34-36; Matthieu, xxv, 1; xxiv, 7-8; Luc, xxi, 25-26; Matthieu, xxiv, 8; Marc, xiii, 22-23; Marc, xiii, 20 (= Matthieu, xxiv, 22); Matthieu, xxiv, 29-31 (= Marc, xiii, 24-27); Luc, xxi, 28; Marc, xiii, 23; Matthieu, xxv, 14-30 (très abrégé); Luc, xvii, 34 (= Matthieu, xxiv, 41); Matthieu, xxv, 31-46 (abrégé).

Comment s'expliquer une pareille bigarrure ? On peut conjecturer que Saint-Réal citait, traduisait, abrégeait de mémoire, sans prendre même la peine de recourir aux textes.

Si nous observons le détail du style, nous constatons que Saint-Réal affaiblit le plus souvent dans ses traductions le langage des évangélistes. Leurs expressions vigoureuses lui font peur, leurs images hardies alarment son goût timoré. Rencontre-t-il chez Luc (iii, 7 sqq.) les fortes invectives de Jean-Baptiste aux Hébreux, il édulcore tout le passage de la manière suivante :

Il leur preschoit la pénitence dans toute la rigueur qu'il la pratiquoit, il leur prédisoit, *sous diverses figures terribles*, les peines qui les menaçoient, s'ils ne la faisoient pas. (P. 15.)

Et reprenant plus loin, d'après Matthieu, iii, 8, le même récit, sans paraître s'apercevoir du double emploi, il rend cette fois, et bien faiblement, le fameux *progenies viperarum* par : « engeance maudite ». Ailleurs, le latin *ibi erit fletus et stridor dentium* devient platement : « ce sera alors que la douleur et la rage s'empareront de vous ». Ailleurs encore, dans un discours passionné de Jésus, d'après Luc, xiii, 32 sqq., les plus vivantes images du texte (allez dire à ce renard..., comme une poule rassemble sa couvée sous ses ailes...) sont éteintes ou élaguées. En vérité, Saint-Réal n'est pas heureux dans sa manière de corriger le style des évangiles. Il fait penser à La Motte revisant Homère et Racine. Bossuet avait pourtant, peu d'années auparavant, donné l'exemple de traduire d'une autre manière les textes sacrés.

La *Vie de Jésus-Christ* est accompagnée de très copieuses « Remarques ». Ces remarques sont souvent intéressantes. Elles sont destinées d'abord à éclaircir certaines difficultés du texte. Mais Saint-Réal se garde bien de s'aventurer dans les discussions de théologie trop subtiles. Il fuit du plus loin l'air du pédant ou du docteur. Il affecte lui-même, à l'égard des opinions qu'il émet, un scepticisme plein de désinvolture. On en jugera par l'échantillon suivant :

Voilà ce qui se peut dire de plus raisonnable sur ce sujet, fort douteux, comme plusieurs autres qui sont traittez dans ces Remarques ; et sur lesquels si l'Auteur prend parti dans la diversité des opinions des Doctes, *ce n'est pas qu'il soit beaucoup plus persuadé de la vérité de celle où il se range que de celles qu'il abandonne*. Il y auroit une extrême témérité dans cette persuasion en des matières si obscures, mais c'est qu'il a crû devoir se déterminer ainsi, *de quelque manière que ce fût*, pour fixer l'intelligence des Lecteurs qui n'auroient pas peut estre aimé à demeurer suspendus entre les divers avis. (Remarque LIX.)

L'apologétique et l'édification ne tiennent presque aucune place dans ces remarques. En revanche, Saint-Réal se souvient fréquemment qu'il est, ou croit être, historien. Sur les institutions et les mœurs hébraïques, sacrifices, fêtes, institutions politiques et judiciaires, il donne, d'après l'Ancien Testament, de nombreux éclaircissements. Surtout il utilise sa connaissance assez étendue des textes grecs et latins, et se livre à d'ingénieux rapprochements. Stace et Lucain sont cités à propos de cérémonies magiques ; Plaute et le *Saliricon* à propos du supplice de la crucifixion ; Juvénal fournit des renseignements sur certaines coutumes juives, le *Pro Flacco* de Cicéron sur les richesses du Temple, Dion Cassius et Suidas sur les recensements impériaux, etc. Cette méthode est fort louable. Elle amène Saint-Réal à rectifier certaines traditions erronées (1) et donne à son livre un léger intérêt historique. On peut regretter que Saint-Réal soit historien au bas des pages seulement, et dans le texte, au contraire, si continuellement, si impitoyablement littérateur.

Rendons-lui pourtant la justice qu'il mérite. Pour apprécier la *Vie de Jésus-Christ*, telle que Saint-Réal l'a écrite, il convient de feuilleter quelques-unes des nombreuses compilations qui ont eu pour objet, au xvii^e siècle, l'histoire évangélique. Nulle lecture n'est plus insipide. Qu'on ouvre le *Tableau sacré de la vie*

(1) Cf. remarque CXXX.

et doctrine de Jésus-Christ, ou commentaires périphrastiques des quatre évangiles, etc., par le P. Jean Bonnet, théologien de la Compagnie de Jésus (1). Bien heureux sera-t-on, si l'on ne succombe bientôt à l'ennui que distille cette prose verbeuse et diffuse. Plus simple, plus littérale est *La vie de N. Seigneur Jésus-Christ, ou la concordance des évangiles* par le R. P. Le Prévost d'Herblay (2). Pourtant la divine histoire y est trop délayée encore, en un style trop morne et trop terne pour exciter la moindre émotion. Ouvrons-nous *l'Histoire de Jésus-Christ* (3) par J. A. ? Le récit y suit fidèlement les évangiles, mais il est coupé par des réflexions édifiantes, produit insipide d'une fade et puérile piété. En vérité, il n'existait point en 1678 de Vie de Jésus-Christ en français tolérable pour un homme de goût.

Il se peut pourtant que ces médiocres compositions aient été préférées par le public du xvii^e siècle, par le public dévot surtout, à l'ouvrage de Saint-Réal. La plus grande originalité de celui-ci, c'est sans doute l'esprit essentiellement profane dans lequel il est conçu. De l'histoire de Jésus-Christ, Saint-Réal a entendu faire précisément un livre d'histoire et non point d'édification. Il a écrit cette vie avec un peu plus de prudence peut-être, et d'un style un peu plus austère, mais enfin avec le même esprit qu'il aurait écrit n'importe quelle autre histoire. S'il n'a pas critiqué le témoignage des Évangélistes, il n'avait pas davantage critiqué les sources sur lesquelles il avait raconté les amours de D. Carlos ou les aventures du capitaine Jacques-Pierre. Sa conception de l'histoire, ici comme là, est entièrement étrangère à la conception moderne. Par contre, il y a quelque chose de tout moderne dans la tournure d'esprit qui lui fait appliquer à l'histoire sacrée les mêmes méthodes qu'à l'histoire profane.

Il n'est pas douteux que des tendances aussi libres n'aient valu à Saint-Réal, dès l'apparition de son livre, quelques critiques assez vives. On fit la remarque que la divinité de Jésus-Christ n'y était pas une seule fois affirmée. Peut-être n'était-il pas superflu que Saint-Réal se fût mis sous le couvert de nombreuses approbations ecclésiastiques. C'est justement contre la négligence et la légèreté des approbateurs que s'élevait avec véhémence l'abbé Boileau. Mais l'indignation de celui-ci ne trouva son expression publique que dans un livre publié longtemps après la mort de Saint-

(1) Poitiers, 1636.

(2) Paris, 1653.

(3) 1669.

Réal (1). Par contre, nous verrons bientôt Saint-Réal obligé de répondre à une acerbe critique qui, pour n'être dirigée que contre un passage de sa *Vie de Jésus-Christ*, n'atteignait pas moins le livre tout entier et son auteur.

Peut-être faut-il s'expliquer ainsi que Saint-Réal n'ait pas tiré de ce nouvel ouvrage, non plus que de sa pompeuse dédicace, tout le profit qu'il espérait. Il en était encore à attendre cet établissement stable, depuis si longtemps rêvé, lorsque la mort de sa mère le rappela brusquement en Savoie, à la fin de l'année 1678.

III

Saint-Réal séjourna à Chambéry environ un an, occupé sans doute par des affaires d'héritage et de famille. Il était devenu le chef de sa maison, son père étant mort déjà depuis de longues années. Son frère aîné, l'avocat Louis Vichard, était mort lui aussi, en juin 1672 (2). Après le décès de sa mère, Saint-Réal devint le tuteur (3) de son neveu François, né en 1671 (4), dont la descendance devait perpétuer, jusqu'au début du XIX^e siècle, le nom de Vichard de Saint-Réal.

D'autre part, Saint-Réal utilisait, sans doute, son séjour en Savoie pour sonder à nouveau les dispositions de la cour de Turin. Trois ans plus tôt, son attachement à M^{me} Mazarin l'avait mis, vis-à-vis de la duchesse régente, en fâcheuse posture. Néanmoins, au début de l'année 1680, nous le trouvons installé à Turin où sa renommée littéraire, mieux appréciée sans doute qu'à Paris, allait le

(1) ΔΟΚΙΜΑΣΤΗΣ *sive de librorum circa res theologicas approbatione disquisitio historica, ex antiquis ecclesiae, augustiss. senatus et academiae parisiensis monumentis cum cura et fide expressa*, Antverpiæ, 1708 : « Quapropter viri multi emunctae naris Theologi cum observarent magna cura et fide in hac vita Christi quam scripsit de St-Real, nullam fieri mentionem Divinitatis Jesu Christi, quod quidem incredibiliter videtur praetermissum a Censore conductio Edmundo Pirot, et tribus ac decem aliis approbatoribus ejusdem libri inconsideratis, Magistri Edmundi Sectatoribus (ne dicam servo pecore) quos nihil cohibere potuit quominus plerique in suspicione Socinianismi ponerentur in infandum barathrum ruituri (p. 110-111). »

(2) Il fut enterré le 9 juin 1672 (registres paroissiaux de Chambéry).

(3) Archives du Sénat de Savoie, 6 novembre 1681.

(4) Baptisé le 2 avril (registres paroissiaux de Chambéry). En 1681, ce neveu était confié à un vieux procureur de Chambéry, nommé Nicolier, qu'un document nous montre assistant, près de vingt ans plus tôt, les jeunes César et Louis Vichard. (Leroy, *Étude sur Saint-Réal*, 1866, Appendice.)

mettre en situation de rendre à Madame Royale un signalé service, et d'attirer enfin sur sa personne les faveurs du pouvoir.

Le duc Victor-Amédée II avait 9 ans lorsque mourut, le 12 juin 1675, son père Charles-Emmanuel. La veuve de Charles-Emmanuel, Marie de Nemours, devenue régente, se saisit aussitôt avec frénésie du pouvoir et des affaires. Princesse ambitieuse, elle avait été tenue par son mari complètement à l'écart du gouvernement. Femme séduisante et passionnée, elle avait été délaissée pour des maîtresses vulgaires. Sitôt libérée par son veuvage, elle mit une ardeur singulière à réparer les années perdues. Elle régna, elle eut des favoris, mais elle connut encore bien des amertumes.

Les ducs de Savoie avaient en Louis XIV un terrible voisin. Poussé par Louvois, le roi de France désirait reprendre en Italie une politique active, atteindre, à travers le Piémont, l'Espagne installée à Milan. Il lui fallait des places fortes, des facilités pour faire passer ses troupes sur le territoire piémontais. Il avait Pignerol, il voulait Casal. Dans ces conditions, le Piémontais pouvait bien difficilement sauvegarder son indépendance et sa dignité. Il ne pouvait régner qu'avec l'agrément de Louis XIV. Il ne pouvait subir la loi de Louis XIV qu'en s'aliénant l'amour de son peuple.

Les faiblesses personnelles de Madame Royale l'asservirent particulièrement à la diplomatie de Louis XIV. Cette femme ambitieuse n'avait point de tendresse pour son fils. Elle le voyait grandir avec angoisse. De par la loi piémontaise, Victor-Amédée devait être déclaré majeur à 14 ans. A cette échéance redoutable la régence prendrait fin. Les ennemis trop nombreux de Madame Royale pouvaient arriver au pouvoir. Des représailles étaient à craindre pour elle. Aussi toutes ses pensées se tournèrent-elles vers un seul but : avec l'appui de la France, garder indûment, illégalement le pouvoir après la majorité de son fils.

Depuis la fin de 1678 une sorte de complot était secrètement ourdi, approuvé dès février 1679 par Louis XIV (1). La sœur de Madame Royale régnait en Portugal. L'infante de Portugal, future reine du pays, était à marier. On lui ferait épouser son cousin Victor-Amédée qui s'en irait régner à Lisbonne aux côtés de sa femme. Madame Royale, gouvernant au nom de son fils absent, resterait jusqu'à la fin de ses jours seule maîtresse à Turin.

Ce projet séduisit immédiatement Louis XIV et Louvois, bien qu'il eût été question antérieurement de placer sur le trône de Sa-

(1) Rousset, t. III, p. 95 ; Carutti, p. 49.

voie une princesse française (1). On voyait avec plaisir le gouvernement de Turin rester aux mains d'une femme qu'on se flattait de toujours dominer aisément. Liée à la politique française par les liens de la reconnaissance, Madame Royale aurait besoin de l'appui constant de la France pour soutenir son impopularité croissante. On se proposait de lui faire chèrement acheter cet appui.

Le peuple piémontais, en effet, était absolument hostile au mariage portugais. Il souhaitait la retraite de Madame Royale et voulait garder son duc. Mais la France était crainte autant que détestée. Aussi était-ce une sourde opposition plutôt qu'une protestation ouverte. Tout analogue était la conduite du jeune duc. Vers le milieu de 1679, on prit la peine de l'informer du mariage décidé pour lui. Le 22 juillet, l'abbé d'Estrades, ambassadeur de France, écrivait à ce sujet :

On observa que lorsqu'on luy apprit cette nouvelle, il fut deux jours fort mélancolique. Ce prince est naturellement caché et secret ; quelque soin qu'on prenne de pénétrer ses véritables sentimens, on les connoist difficilement, et j'ay remarqué qu'il fait des amitez à des gens pour qui je sçais qu'il a de l'aversion (2).

L'abbé d'Estrades était clairvoyant et ses inquiétudes étaient fondées. Usant de dissimulation, Victor-Amédée témoignait officiellement la plus grande déférence aux désirs et aux décisions de la régente. Il se faisait de cette déférence même un mérite pour obtenir des délais. Mais son entourage immédiat n'ignorait ni sa ferme volonté de n'aller jamais en Portugal, ni ses sentiments anti-français, ni sa secrète inimitié à l'égard de sa mère.

Victor-Amédée devait être proclamé majeur le 14 mai 1680. Mais il se rendait bien compte que le moment propice pour un éclat n'était pas arrivé. Il ne songeait encore qu'à gagner du temps. Aussi fut-il arrêté, sans opposition de sa part, qu'il prierait sa mère de vouloir bien lui continuer ses soins et conserver la conduite du gouvernement. Madame Royale triomphait. La date fatale était arrivée sans rien lui enlever de sa puissance. Qu'elle s'aveuglât elle-même sur les dangers réels qui l'entouraient ou qu'elle voulût plutôt en imposer au public, il lui plut que la majorité de son fils marquât sa propre apothéose. Elle voulut s'entendre glorifier en

(1) M^{lle} de Valois, nièce du roi, qui effectivement épousa Victor-Amédée après la rupture du mariage portugais. Cf. Carutti, p. 44.

(2) Aff. étrang. Corresp. pol. Turin, t. LXVIII, f^o 170. Cf. Carutti, p. 52 et Rousset, t. III, p. 118.

un pompeux panégyrique. L'abbé de Saint-Réal mit sa voix et son talent au service de ce vaniteux désir.

Madame Royale avait fondé à Turin une académie. Saint-Réal fut élu membre de cette académie et l'on organisa pour le recevoir une séance solennelle, le 13 mai 1680, veille de la majorité du duc. Madame Royale et Victor-Amédée assistèrent incognito à cette séance. Le nouvel académicien avait pris pour son discours de réception le thème que paraissait lui fournir le hasard de l'actualité. Il fit le panégyrique de la régente et de son gouvernement (1).

Sa harangue, publiée peu après la cérémonie chez un éditeur de Turin, n'est pas dénuée de mérite (2). On y rencontre assurément les fioritures que comportait ce genre d'éloquence et qu'autorisait le goût du temps. Cette prose, un peu trop apprêtée, ne manque pas cependant de netteté et de fermeté. Saint-Réal s'avancait sur un terrain délicat. Il dit sans embarras, sans maladresse ce qu'il veut dire, ce qu'on l'a chargé de dire.

La régence de Madame Royale s'était écoulée sans gloire. Elle n'avait poursuivi que des fins égoïstes. Elle n'était parvenue qu'à prolonger péniblement sa propre autorité. Elle avait compromis les finances piémontaises (3). Elle s'était asservie chaque année davantage à Louis XIV. Saint-Réal sut présenter cette politique sous le jour le plus favorable et louer la régente des vices qu'elle n'avait pas eus.

Il célébra d'abord sa modération et fit délicatement allusion aux tristesses qu'elle avait subies du vivant de son mari :

(1) L'arrivée de Saint-Réal à Turin est signalée par l'abbé d'Estrades dans une lettre du 10 février 1680 : « Cette Princesse a fait venir icy depuis quelque temps un homme qui a beaucoup d'esprit et de sçavoir nommé l'abbé de Saint-Réal, elle l'a chargé de faire un discours qui sera l'éloge de sa Régence, et qu'il prononcera devant elle le jour qu'il sera reçu dans l'académie qu'elle a establie icy et qui tient ses assemblées dans un appartement du vieux palais qu'on a fort bien meublé. » (Aff. étrang. Corresp. pol. Turin, t. LXX, f° 86.)

(2) M^{me} de La Fayette écrivait, le 27 mai 1680, à Joseph de Lescheraine : « Vous attendez de moi une critique sur la harangue de M. de Saint-Réal : vous n'en aurez point ; vous aurez à la place des corrections sur votre relation. » (Per-rero, *Curiosità e ricerca*, t. IV, p. 505.) M^{me} de La Fayette ne pouvait, sans doute, louer le panégyrique sans déplaire à Lescheraine, ennemi de Saint-Réal, ni le critiquer sans manquer en quelque manière à son amitié pour Madame Royale. La relation de Lescheraine est probablement celle qu'on lit, peut-être retouchée par M^{me} de La Fayette, dans la *Gazette de France* du 1^{er} juin 1680, p. 264. Elle est datée de Turin, le 15 mai. Elle ne contient aucune appréciation du panégyrique de Saint-Réal, mais mentionne les libéralités dont il fut l'objet.

(3) Rousset, t. III, p. 99.

Il est bien difficile de n'avoir à se plaindre de personne, quand on a tenu longtems la seconde place dans une Cour, avant que d'y remplir la première... Le Public apprend d'ordinaire les chagrins passés des nouveaux Maîtres par le châtement de ceux qui ont été assez téméraires pour leur en donner... Je vous laisse, Messieurs, à sçavoir si l'héroïque Personne qui vous assemble dans ces lieux a été exemte des douleurs qui sont si ordinaires à celles de son rang et de son Sexe. Mais je sçais bien, qu'à juger par les apparences, on diroit qu'elle n'avoit point eu de matière de ressentiment, puisqu'elle n'en a point témoigné : elle a usé du pouvoir suprême, comme si elle n'avoit jamais eu de sujet d'en abuser. (P. 3.)

Que ne devait-on attendre, s'écrie notre orateur, d'une souveraine qui commençait par mettre en pratique la plus difficile des vertus chrétiennes ? Et, dans un tableau vraiment idyllique, Saint-Réal nous montre la régente se dévouant courageusement à ses nouveaux devoirs, s'appliquant avec acharnement aux affaires les plus ardues, retenue prisonnière par son génie infatigable, tandis que sa brillante cour est en fêtes. Du fond de son palais, elle est la providence de son peuple et, quand la disette sévit en Piémont, elle est plus affectée de ce fléau que le plus misérable de ses sujets. Une maison royale érigée en hôpital est un témoignage éternel de sa charité. Préoccupée enfin du salut des âmes autant que de la santé des corps, elle extirpe de vallées aussi célèbres qu'infortunées une hérésie séculaire.

Madame Royale rehaussera-t-elle encore par des entreprises guerrières l'éclat de son gouvernement ? Non, et c'est là justement le dernier effort de sa vertu, « plus admirable par la gloire qu'elle n'a pas voulu acquérir que par toute celle qu'elle a acquise ». Il ne tenait qu'à elle de prendre place à côté des conquérants illustres. Elle a sacrifié sa propre renommée au bonheur et à la tranquillité de son peuple (1).

Ici se placent quelques compliments sonores à l'adresse du roi de France :

Un Roi voisin, plus admirable par ses vertus que par son grand destin, emporté du torrent de sa prospérité, ne comptoit plus ses combats que par ses victoires, et le Démon de la guerre, honteux d'avoir donné quelque relâche à ses ennemis, élevoit tous les jours de nouveaux trophées à sa valeur sur les débris de leur ruine. (P. 8.)

(1) Allusion à une proposition d'alliance offensive contre le Milanais, faite au nom de Louis XIV par le cardinal d'Estrées en octobre 1677. D'ailleurs la diplomatie française n'insista pas sur ce projet. Cf. Rousset, t. III, p. 90 ; Carutti, p. 46.

Saint-Réal n'oubliait pas qu'il s'était déclaré naguère le « très obéissant sujet » de Louis XIV. D'ailleurs, il défendait la politique étrangère de Madame Royale en célébrant « le plus ancien et le plus honorable allié » de la couronne piémontaise (1).

Avec l'alliance française, le mariage portugais avait été la grande pensée de la régence. Saint-Réal devient lyrique lorsqu'il s'agit de célébrer ce « chef-d'œuvre » de la politique de Madame Royale :

Il est bien glorieux, qui le peut nier ? de se voir offrir une Couronne. Que peut souhaiter de plus avantageux un Prince né pour de grandes choses, que d'apprendre qu'un des plus renommés et des plus hardis Peuples du monde brigue l'honneur de vivre sous ses Lois, avec la même ardeur qu'il défend sa liberté depuis tant d'années ? Quoi de plus délicieux pour un cœur sensible que de sçavoir que son nom est révééré si généralement dans un Empire qui unit les extrémités du vieux Monde avec celles du nouveau ? (P. 10-11.)

Silencieux et dissimulant comme de coutume, Victor-Amédée écoutait ces paroles. On peut penser qu'il ne les oublia pas, qu'il ne pardonna jamais à l'infortuné Saint-Réal d'avoir travaillé pour sa part à l'exil médité contre lui. Saint-Réal eut-il le sentiment qu'il ne pouvait, sur ce point délicat, se faire l'instrument de la mère sans s'aliéner à jamais le fils ? Voulut-il atténuer aussitôt une impression qu'il pressentait désastreuse ? Toujours est-il que l'allusion au mariage portugais amène immédiatement l'éloge le plus vif du jeune duc, dont Saint-Réal loue hautement la beauté, la raison, la modestie. Dans ce portrait, qui termine le discours, on sent assurément une admiration de commande. On y aperçoit aussi quelques traits que l'observation avait pu fournir. La maîtrise de soi-même, la défiance à l'égard des éloges intéressés et des complaisances suspectes, voilà ce que Saint-Réal a vu chez le prince. L'histoire confirme sur ce point le jugement du panégyriste (2).

Saint-Réal voulut plus tard se faire un grand mérite auprès du duc d'avoir tracé de lui ce portrait flatteur. A l'entendre, il aurait, pour louer le prince selon sa conscience, bravé sciemment le mécontentement de Madame Royale. Voici, en effet, ce qu'il écrivait à Victor-Amédée quelques années plus tard :

(1) Saint-Réal avait eu soin de soumettre ce passage à l'approbation préalable de l'ambassadeur de France (Lettre de l'Abbé d'Estrades du 18 mai 1680. — Aff. étrang. Corresp. pol. Turin, t. LXX, f° 244.)

(2) Saint-Réal a raconté encore, dans le premier Entretien de *Césarion* (1684), un trait qui se rapporte à la haine de Victor-Amédée pour les flatteurs.

A ce premier voyage que je fis à la Cour [de France], on me poussa plusieurs fois, et en bon lieu sur le sujet de S. A. R. Comme ce que j'avois dit d'Elle dans mon panégyrique paroissoit plutôt un portrait qu'un éloge, et que d'ailleurs ce portrait paroissoit trop beau pour estre fidelle, on m'obligea à expliquer plus au long ce que j'en pensois ; et je le fis avec tant d'assurance que mes amis ne pouvoient me pardonner ma témérité de dire tant de choses d'un Prince de quatorze ans sans éducation. Il me revint bientôt que M. de Louvois ayant su tout ce que j'en disois se moquoit de moi de toute sa force. Mais j'étois accoutumé de Turin à estre moqué sur ce chapitre ; les grans génies de la cour, feu Montoux, l'abbé de la Tour, le Comte de Mazin et Lecheraine m'avoient souvent tourné en ridicule sur la grande idée que j'avois conceue de S. A. R., et l'on prenoit à tasche de me faire remarquer toutes ses manières les moins estimables pour m'en désabuser ; cependant on ne me désabusa pas, au contraire ; ce fut ce qui me donna la pensée de joindre, comme je fis, l'éloge du fils au panégyrique de la mère ; car S. A. R. croira bien que je n'avois pas ordre de parler de lui. Quelqu'un me dit que je ne ferois pas ma cour, mais je ne songeois qu'à faire mon devoir (1).

Voilà une belle attitude et qui serait plus belle encore si Saint-Réal ne trouvoit le moyen de joindre à sa propre justification quelques insinuations peu loyales sur le compte de ses ennemis. Mais nous ne serons pas dupes, pas plus que ne le fut Victor-Amédée, de ce plaidoyer ému. Il est trop évident que Saint-Réal ne prononça pas une parole qui n'eût reçu l'approbation préalable de Madame Royale. Celle-ci pouvoit bien permettre qu'on adressât à son fils quelques louanges sans conséquence. Ne se reprochait-elle pas parfois à elle-même, comme une maladresse, d'avoir traité trop froidement Victor-Amédée ? Ne semble-t-elle pas, par la bouche de Saint-Réal, en un passage du panégyrique, se justifier elle-même de son excessive sévérité (2) ? Ce à quoi tenait par-dessus tout Madame Royale, c'était au mariage portugais, et Saint-Réal présentait ce mariage comme une chose absolument décidée, consacrée, irrévocable. C'est donc bien de Madame Royale qu'il se faisait d'un bout à l'autre le porte-parole, et cela parce qu'avec beaucoup d'autres il croyait durable le gouvernement de Madame Royale. L'événement le détrompa fâcheusement quelques années plus tard. Il avait joué sur la mauvaise carte.

Du moins, n'eut-il tout d'abord qu'à se louer de l'attitude qu'il

(1) Lettre-mémoire du 2 février 1686.

(2) « Si la prudence vous a empêché jusqu'ici (disait l'orateur à la princesse) de vous abandonner en sa présence aux mouvemens de tendresse et d'admiration que ses sentimens si raisonnables vous inspiroient, il n'est pas juste de cacher plus longtemps cette merveille à vos peuples » (p. 13).

avait prise. Madame Royale lui faisait don d'une bague de « plus de six-vingt pistoles (1) ». Louis XIV chargeait l'abbé d'Estrades de témoigner à l'orateur sa satisfaction (2), moins sans doute pour les louanges personnelles dont l'avait gratifié Saint-Réal que pour l'appui opportun prêté à la politique de Madame Royale, c'est-à-dire à la politique française.

Des faveurs plus solides allaient suivre immédiatement. Le 18 mai 1680, Saint-Réal était nommé conseiller et historiographe de la maison royale, aux appointements de 400 ducats (3), nomination que la patente ducale justifiait en ces termes :

L'abbé de Saint-Réal a donné des marques si publiques et si heureuses de sa capacité et de son zèle pour la gloire de Madame Royale, notre très honorée dame et mère, et la nôtre, que nous nous sentons convié à lui faire un établissement convenable à un homme de son mérite, ne doutant pas qu'il n'emploie avec joie ses travaux, ses veilles et ses études à immortaliser la mémoire des princes de cette royale maison, avec le même succès qui lui a acquis tant de réputation parmi les gens de lettres (4).

Saint-Réal se voyait enfin pourvu d'une situation honorable et, pour le temps, sans doute assez lucrative. Il devait subir encore quelques alarmes avant d'en pouvoir prendre tranquillement possession. La faveur de la régente l'avait garanti contre ses ennemis de Turin. Mais il en avait aussi à Chambéry. Une puissante famille savoyarde, les Lescheraine (5), paraît surtout l'avoir poursuivi d'une inimitié constante. Le fils était à Turin premier secrétaire des commandements de Madame Royale. Le père était à Chambéry second président de la Chambre des Comptes. Or, le traitement de Saint-Réal devant être payé par la trésorerie de Savoie, il fallait que sa patente d'historiographe fût entérinée par la Chambre des Comptes. La Chambre des Comptes fit entendre des protestations. Elle alléguait la misère qui régnait en Savoie, et demanda au gouvernement de Turin de supprimer cette dépense nouvelle. La régente, au nom de son fils, fit la morale en ces termes à la Chambre des Comptes :

Comme la somme dont il s'agit n'est pas fort considérable, elle n'augmen-

(1) Lettre de l'Abbé d'Estrades au roi, du 18 mai 1680 (Aff. étrang. Corresp. pol. Turin, t. LXX, f° 244).

(2) Lettre de l'Abbé d'Estrades à Colbert de Croissy, du 22 juin 1680 (*Ibid.* f° 288).

(3) Environ 2.660 francs.

(4) Claretta, p. 267 ; Perrero, *L'abbate di S. Réal*, p. 223.

(5) Voir sur cette famille : Foras, *Armorial de Savoie*, t. III, p. 255 ; Perrero, *Giuseppe di Lescheraine (curiosità e ricerche)*, t. IV, p. 360).

tera pas les levées, et les peuples n'en recevront pas de préjudice. Il s'agit de récompenser un homme de mérite et d'une réputation établie. Dans tous les États bien policés on fait des gratifications aux gens de lettres, surtout lorsqu'ils veulent sacrifier leurs soins et leurs veilles au bien public. Ainsi le dit l'abbé de Saint-Réal ayant déjà fait paroître son zèle et sa capacité par une preuve publique dans l'Académie des lettres fondée par Madame Royale, et voulant à l'avenir donner un nouveau jour par ses travaux à la gloire des princes nos prédécesseurs, il n'est pas extraordinaire que nous lui fassions un établissement fixe et durable, et que nous fassions revivre en sa faveur la charge d'historiographe qui ne peut être remplie par un sujet plus capable et plus distingué, d'autant plus qu'il ne seroit pas honorable que nous révoquassions cette grâce que nous lui avons accordé si solennellement, et dans une occasion si favorable (1).

La Chambre des Comptes se résigna à payer, mais elle voulut, du moins, que la Savoie en eût pour son argent. Elle proposa donc de soumettre le travail de l'historiographe à un sévère contrôle, et Madame Royale dut écrire encore, le 22 août 1680 :

Nous savons que procédant à la vérification des lettres patentes que nous avons accordé à l'abbé de Saint-Réal, vous y avez mis plusieurs limitations qui sont contraires à nos intentions, et, qu'entre autres choses, vous avez dit qu'il jouiroit par forme de pension des 400 ducats que nous lui avons établis en forme de gage, et qu'il rapportera toutes les années un certificat de son travail qui sera signé par ceux que nous commettrons pour ce sujet. Nous voulons croire qu'en mettant ces limitations, vous avez voulu faire notre service, mais comme il n'est pas convenable qu'ayant une charge d'historiographe il n'en aye pas les gages ; que c'est à nous à qui il doit rendre compte de son travail, sans passer par d'autres mains ; que cette particularité d'un certificat marque une défiance mal fondée et contraire à la bonne opinion que nous avons conçue du mérite et du zèle dudit abbé... nous vous mandons de vérifier sans aucune limitation les patentes d'historiographe susdites accordées à l'abbé de Saint-Réal..., nonobstant votre arrêt du quatorze août de l'année courante, que nous avons cassé et annulé et tous édits et réglemens à ce contraires, voulant que les présentes servent de troisième, finale et péremptoire jussion, car ainsi nous plaît (2).

Saint-Réal put donc jouir de son traitement sans être astreint à rendre compte de son travail. Il en profita pour n'écrire, de tout le reste de sa vie, une page sur l'histoire de la Savoie.

Sur ces entrefaites il avait quitté Turin pour Chambéry (3). Il nous apprend lui-même les circonstances de ce retour :

(1) Perrero, *L'abbate di Saint-Réal*, p. 225.

(2) Claretta, p. 268 ; Perrero, *L'abbate di Saint-Réal*, p. 226.

(3) Il se mit en route le 22 juin 1680. (Lettre de l'Abbé d'Estrades. Aff. étrang. Corresp. pol. Turin, t. LXX, f° 288.)

Mes affaires domestiques m'obligeant à revenir yci après la majorité, Madame Royale me fit l'honneur de me dire, dans la dernière audience qu'elle me donna, qu'elle étoit ravie d'apprendre que tout le monde, et les Piémontois particulièrement, applaudissoient au bien qu'elle m'avoit fait ; d'autant plus qu'on ne l'avoit assurée, quand j'étois arrivé à Turin, que je n'y serois pas six semaines sans brouiller toute la Cour, et qu'au contraire j'y avois vécu six mois d'une manière si réservée et si paisible, qu'il ne lui étoit pas revenue la moindre plainte contre moi, quoique je ne manquasse d'ennemis et qu'elle eut pris soin de s'informer curieusement de ma conduite. Cependant je ne fus pas arrivé icy que MM. de la Chambre s'étant déchainés à diverses reprises contre moi, en opinant sur ma patente de la manière du monde la plus outrageuse, Madame Royale me fit écrire par M. Graneri, comme étant persuadée que c'étoit par ma faute ; quoique ces déchainemens eussent commencé quand j'étois encor à Turin, et que tout Chambéry seut que cela venoit du second Président Lechreaine, mon ennemi déclaré (1).

Saint-Réal s'était trop hâté de quitter Turin puisque, deux mois après, Madame Royale, tout en le soutenant encore officiellement, lui faisait officieusement témoigner sa mauvaise humeur. Il laissait derrière lui des ennemis dangereux. En vain avait-il, à son départ, supplié la duchesse de ne pas prêter l'oreille aux calomnies de Leschreaine (2). Il était absent, il devait avoir tort.

Il s'empessa d'aggraver sa faute en manifestant une hâte inconsiderée de revenir à Paris :

Le chagrin que j'eus de cette lettre de M. Graneri ne me conviant pas à retourner à Turin, je fis demander permission à Madame Royale par l'Abbé d'Estrade de faire un voyage de trois mois à Paris, et il me répondit de sa part que non seulement pour trois mois, mais pour tant qu'il me plairroit ; et cela d'une manière à me faire comprendre qu'elle ne se soucioit guère où que je fusse (3).

Ainsi, après deux ans d'absence, Saint-Réal rentrait à Paris, vers la fin de l'année 1680. Il dut quitter Chambéry au plus tard au début de novembre, car une lettre écrite de Londres le 25 octobre ne l'y trouva plus (4).

(1) Lettre-mémoire du 2 février 1686.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Lettre à Madame Royale, du 21 février 1681

IV

Une déception l'attendait à Paris. Il comptait que Louis XIV n'avait pas oublié ses promesses anciennes. Il croyait s'être acquis par son *Panégrique* de nouveaux droits à la générosité du roi. Il espérait joindre à son traitement d'historiographe en Savoie les revenus d'un honnête bénéfice en France. Écoutons-le narrer lui-même sa déconvenue :

J'étois parti deux ans devant de Paris fort brusquement sur la nouvelle inopinée de la mort de ma mère, à la veille d'estre établi par le Roi qui y étoit engagé de parole ; c'étoit une chose connue de tous ceux qui me connoissoient, c'est-à-dire de tout ce qu'il y avoit de plus grand et de meilleur à la Cour soit en rang, soit en mérite. Y étant donc allé pour remercier le Roi, qui m'avoit fait témoigner à Turin par l'abbé d'Estrade qu'il étoit content de la manière dont j'avois parlé de lui dans mon panégirique, comme Madame de Nevers qui souppoit avec lui chez Madame de Montespan (1), eut dit que je venois d'arriver, Madame de Montespan dit au Roi qu'il savoit bien ce qu'il m'avoit promis, et qu'il étoit bien tems de me tenir parole ou jamais. A quoi il répondit d'un air moqueur : *Il a bon maître*. Je répondis à la Dame, qui me le redit, que le Roi avoit raison, et que j'avois si bon maître, que je ne le changerois pas pour quelqu'autre que ce pût estre ; et je me vantai à tous ceux qui me demandèrent des nouvelles de mes affaires, d'avoir fait cette réponse. Voilà de quoi ma charge d'historiographe de Savoie me tient lieu et ce qu'elle me coûte... Et dans les quatre ans et demi que j'ai demeuré depuis à Paris, je n'ai été à la Cour que deux fois, que ces mesmes dames m'ont envoyé quérir pour deux festes singulières qu'elles ont donné au Roi dans leur apartemnet, l'une à Versaille, l'autre à Fontainebleau (2).

Il est permis de soupçonner que Saint-Réal cherche ici à se faire valoir. Il renonça peut-être moins vite qu'il ne voudrait que Victor-Amédée le crût à l'espoir de devenir l'obligé de Louis XIV. On s'expliquerait mal autrement ce séjour prolongé de plus de quatre années à Paris.

En fait, Saint-Réal désirait d'autant plus vivement un établissement solide en France qu'il savait sa situation d'historiographe à la merci d'un caprice de Madame Royale. Un orage terrible s'était justement déchainé contre lui à Turin, dès le début de l'année 1681.

(1) Le duc de Nevers, frère de M^{me} Mazarin, avait épousé M^{lle} de Thiangès, nièce de M^{me} de Montespan (Cf. M^{me} de Sévigné, lettre du 10 décembre 1670). Cette alliance explique les relations de Saint-Réal avec ces deux dames.

(2) Lettre-mémoire du 2 février 1686.

On sait que Madame Royale ne menait point une vie privée fort exemplaire. Ses relations intimes avec le comte de Saint-Maurice, puis avec le comte de Masin, ne faisaient mystère pour personne. Une certaine décence extérieure couvrait cependant les passions de la régente, surtout depuis que Masin, plus prudent, eut succédé à Saint-Maurice, plus fat. Mais l'émoi fut grand à la cour de Turin lorsque le bruit y parvint qu'on avait vu paraître, à Paris et à Londres, certains libelles anonymes dévoilant sans ménagement « les amours de Madame Royale » et mettant en pièces la réputation de la pauvre duchesse. Les ennemis de Saint-Réal s'emparèrent de cette occasion pour essayer de le perdre. Ils lui attribuèrent la rédaction des infâmes pamphlets, et comme ceux-ci, disait-on, étaient d'abord apparus à Londres, il n'en fallut pas davantage pour imaginer un ténébreux complot dont les principaux acteurs auraient été la duchesse Mazarin, ancienne rivale de Madame Royale, et son ancien amoureux, l'abbé de Saint-Réal.

Saint-Réal fit de son mieux pour se disculper. Les archives de Turin conservent trois lettres écrites par lui à Madame Royale sur ce sujet. Dans la première, datée du 21 février 1681, il se défend d'avoir rien comploté avec M^{me} Mazarin, et, pour mieux convaincre la duchesse de Savoie, il lui communique les dernières lettres qu'il a reçues de M^{me} Mazarin. Par une seconde lettre, datée du 11 avril, il se plaint à Madame Royale de ce que les fonctionnaires des finances ducales refusent de lui payer son traitement d'historiographe. Enfin, une lettre du 9 mai nous le montre parvenu au dernier degré de l'angoisse et de l'exaltation. Après avoir rappelé les calomnies dont il prétend avoir été l'objet, il s'écrie :

S'il y a le moindre fondement à tout cela, Madame, comment V. A. R. me veut-elle continuer ses libéralités ? S'il n'y en a aucun, je lui en demande justice, étant prest à m'aller mettre dans telle prison de ses États qu'il lui plaira, pour rendre raison de ma conduite... C'est la larme à l'œil, Madame, et dans le plus grand et le plus juste désespoir dont le cœur d'un homme de bien puisse être outré, que je demande en miséricorde à V. A. R. de suspendre son jugement sur mon sujet jusqu'à ce que je puisse me justifier... Le respect qui m'a fermé la bouche autant de fois que je l'ai eue ouverte pour nommer à V. A. R. le plus grand et le plus dangereux de mes ennemis (1) me coûte bien cher. Si je n'en voulois qu'à l'argent, je serois con-

(1) Probablement le marquis de Pianesse. Saint-Réal prétendit avoir pénétré, à son retour à Paris, le secret des relations de ce marquis avec Louvois, et le marquis de Pianesse l'aurait diffamé à Turin pour prévenir l'effet de révélations possibles. Saint-Réal insiste longuement sur cette affaire dans la lettre-mémoire du 2 février 1686.

solé (1), mais c'étoit l'estime de V. A. R. que je faisais tout mon trésor, et depuis que je l'ai perdue, je suis tombé dans un si pitoyable état de corps et d'esprit que, si V. A. R. me voyoit, elle ne me reconnaîtroit pas.

Si nous n'avons pas là le cri d'une conscience offensée et mécon nue, il faudrait reconnaître en Saint-Réal un maître hypocrite. Mais il semble bien qu'en effet il ait été calomnié. Sans doute, il n'était pas incapable d'un coup de tête irréfléchi, et nous l'avons vu quitter Chambéry très aigri contre Madame Royale. Il est peu croyable cependant qu'il se soit laissé entraîné jusqu'à outrager aussi gravement celle de qui dépendait le plus solide de sa situation. D'ailleurs, personne ne semble avoir jamais vu ce fameux libelle qui donna tant de souci à Madame Royale et l'existence même en peut paraître aujourd'hui douteuse (2). Quoi qu'il en soit, Madame Royale revint, bien que de mauvaise grâce, sur un ordre sans doute trop légèrement donné, et Saint-Réal put se faire payer. C'est ce qui plaide le mieux en sa faveur. Quelle influence en effet pouvait obliger la duchesse à lui conserver son traitement, si elle avait eu la conviction de son infamie ? La lettre-mémoire du 2 février 1686 nous donne le dénouement de cet épisode :

Elle [Madame Royale] me répondit fièrement par le mesme Lecheraine, au lieu qu'auparavant elle m'écrivait toujours par Puthod, ainsi que je l'en avois priée en la quittant, après l'avoir convaincue que Lecheraine étoit un fripon à mon égard. Le Trésorier eut ordre en mesme tems de me payer comme devant, mais, de la manière qu'un homme qui est yci [à Chambéry], et qui étoit fort avant dans sa confiance, l'a oui parler sur ce sujet, ce qu'elle en fit ne fut pas par bonne volonté.

Le souci de conjurer les orages venus de Turin, les démarches tentées auprès de Louis XIV, enfin un état de santé précaire (3), ralentirent beaucoup à cette époque l'activité littéraire de Saint-Réal. Entre son retour à Paris et la publication de *Césarion*, il ne fit rien paraître en dehors d'un petit ouvrage de polémique intitulé :

(1) Il y avait donc eu des ordres pour que son traitement lui fût payé, mais l'avenir lui semblait néanmoins gros de menaces, tant que subsisteraient les préventions de la Duchesse.

(2) Cf. Carutti, p. 53, n. 1 ; Perrero, *Lettere inedite di Madama di La Fayette* (*Curiosità e ricerche*, T. IV, p. 459). Dans un billet écrit par l'aumônier de M^{me} Mazarin, et dont Saint-Réal donne copie à Madame Royale dans sa lettre du 21 février, on lit ce qui suit : « Il est vrai, à ce qu'on m'a assuré, qu'il a paru yci un manuscrit de M. R., mais je commence à en douter après les soins que j'ai pris pour découvrir où il est. »

(3) Lettre-mémoire du 9 février 1686.

Éclaircissement sur le discours de Zachée à Jésus-Christ (1682) (1). C'était la réponse à une critique d'un passage de la *Vie de Jésus-Christ*, insérée par le célèbre Antoine Arnauld dans sa *Nouvelle Défense du Nouveau Testament de Mons contre M. Mallet*.

On sait quelle place ce *Nouveau Testament de Mons* tint dans les préoccupations des Jansénistes et combien d'encre il fit couler (2). Œuvre collective de Port-Royal, mais principalement de M. de Sacy, de M. Le Maître et d'Arnauld lui-même, commencé dès l'époque des *Provinciales*, il avait enfin fait son apparition à Paris au mois d'avril 1667. Le succès, et aussi l'émotion du clan adverse, avaient été immenses. Dès la fin de 1667, Arnauld devait écrire une *Défense de la traduction du Nouveau Testament contre les sermons du P. Maimbourg, jésuite*. La « paix de l'église » (1668) fit cesser momentanément ces attaques. Elles recommencèrent lorsque recommencèrent aussi, huit ans plus tard, les vexations contre Port-Royal. En 1676, M. Mallet, archidiacre de Rouen, publia un libelle intitulé : *Examen de quelques passages de la traduction française du Nouveau Testament imprimée à Mons*. L'ouvrage était fort malveillant. Arnauld voulut riposter sur-le-champ. Louis XIV l'en empêcha formellement, et Arnauld dut conserver en portefeuille sa réponse déjà prête. Mais, deux ans plus tard, il quittait la France et retrouvait

(1) L'éditeur de 1745 lui attribue pourtant un autre opuscule, paru également en 1682 : « Il s'amusa d'abord à revoir une Relation de l'hérésie de Genève qui avoit été imprimée à Chambéry en 1611, in-8°, sous le titre de *Levain du Calvinisme ou commencement de l'hérésie de Genève*. Cet ouvrage est, dit-on, fort curieux ; il est de la composition de Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire à Genève, dont elle fut chassée dans le temps que le Calvinisme s'y établit tout-à-fait. Cette histoire contient ce qui s'est passé dans cette ville de 1506 jusqu'en 1565. L'Abbé de Saint-Réal, qui la trouva intéressante, en retoucha le style, et la publia à Paris en 1682, in-12, sous le titre de *Relation de l'apostasie de Genève*. » (T. I, p. xii.)

L'ouvrage même de Jeanne de Jussie a été réédité au xix^e siècle sous le titre suivant : *Le levain du calvinisme ou commencement de l'hérésie de Genève, fait par Révérende Sœur Jeanne de Jussie, suivi de notes justificatives et d'une notice sur l'Ordre religieux de Sainte-Claire et la communauté des Clarisses de Genève*, par Ad. C. Grivel, Genève, 1865. La comparaison du texte de 1682 avec celui de 1611 montre que l'éditeur de 1682 s'est borné à élaguer des développements étrangers au sujet principal et à rajeunir légèrement le style. Rien ne prouve que cet éditeur soit Saint-Réal. Le privilège du Roi pour cette publication a été accordé à un sieur D. V. « Pour découvrir Saint-Réal là-dessous, écrit M. Grivel (p. 11), il faut savoir qu'il s'appelait César Vichard de Saint-Réal, ce qui permettait de traduire par De Vichard les initiales ci-dessus. » Cette « traduction » nous semble bien aventureuse. C'est Lenglet-Dufresnoy (*Méthode pour étudier l'Histoire*, 1716, t. IV, p. 126) qui paraît avoir, le premier, attribué à Saint-Réal la réédition du livre de Jeanne de Jussie.

(2) Voir Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 359 ; t. IV, p. 378 ; et *passim*.

la liberté de discussion. Dans sa retraite de Mons, il compléta ce qu'il avait écrit et publia coup sur coup, en 1680, les deux parties de sa *Nouvelle Défense*.

M. Mallet, parmi beaucoup d'autres critiques, reprochait aux traducteurs de Mons d'avoir traduit par le futur : « Car je serai bientôt à la porte et je frapperai », le verset III, 20 de l'Apocalypse : *Ecce sto ad ostium et pulso*. M. Mallet voulait qu'on mit le présent, et voyait dans ce passage un des textes qui établissent le mieux « la grâce suffisante donnée à tout le monde ». Arnauld rejetait naturellement cette interprétation moliniste et s'efforçait de justifier la traduction de Mons. Selon lui, *ecce* dans le latin de la Vulgate, ἰδοὺ dans le texte grec, suivis d'un présent, avaient la valeur « d'un paulo-post futur », c'est-à-dire qu'ils exprimaient une action non encore commencée, mais imminente. A l'appui de cette thèse, il citait un certain nombre de passages du *Nouveau Testament*. Dans les uns, *ecce* suivi d'un futur, dans la *Vulgate*, tenait la place d'ἰδοὺ suivi d'un présent, dans le texte grec. Dans les autres, *ecce* suivi d'un présent, conformément au grec, indiquait cependant, à n'en pas douter, une action à venir. Le plus frappant de ces exemples se trouvait, selon Arnauld, dans les paroles de Zachée à Jésus, au huitième verset du dix-neuvième chapitre de Saint-Luc : « *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus, et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.* »

Il est clair, ajoutait-il, qu'*Ecce do*, et *ecce reddo* se doivent rendre par le Futur comme on a fait à Mons, et il est étrange qu'un Abbé, qui a fait une Vie de Jésus-Christ, s'y soit trompé, et qu'il les ait traduits par le présent : *Je donne la moitié de mon revenu aux Pauvres, et si je m'aperçois que j'ay trompé quelqu'un, je le lui rends au quadruple*. Rien n'est plus faux que cette Version, quelque littérale qu'elle paroisse. Car il est certain que Zachée ne rend point compte à Jésus-Christ des bonnes actions qu'il avoit accoustumé de faire, lui qui estoit si décrié pour sa mauvaise vie que les Phari-siens murmuroient de ce qu'il étoit allé loger chez un Pécheur ; mais qu'il lui déclare ce qu'il estoit résolu de faire à l'avenir, pour changer de vie. (P. 289.)

L'abbé en question était Saint-Réal. Il fut vivement piqué de la dédaigneuse hauteur avec laquelle Arnauld le reprenait. Il se résolut à répondre. Peut-être pensait-il qu'une polémique avec le grand Arnauld le mettrait lui-même plus en vue. Peut-être espérait-il se faire bien voir en combattant un homme qui déplaisait au roi. Peut-être, plus simplement, craignit-il que sa *Vie de Jésus-Christ*, « le seul de ses livres qu'il aimât (1) », ne fût discréditée

(1) *Eclaircissement sur Zachée*, p. 111.

par cette critique qui ne relevait sans doute dans l'ouvrage qu'une seule faute, mais la donnait comme si grossière qu'on devait raisonnablement en supposer une infinité d'autres.

Il publia donc, sous le titre d'*Éclaircissement sur Zachée* une longue discussion comportant une partie grammaticale et une partie dogmatique. La première est de beaucoup la plus solide. Saint-Réal y établit que le mot *ecce*, si fréquent dans l'Écriture, n'y est la plupart du temps qu'une particule explétive ou emphatique « qui ne change rien au fond du discours, mais qui en augmente seulement, affirme et exagère le sens avec quelque sorte de passion ». Il montre que la règle générale posée par Arnauld est fausse et n'est pas observée par les traducteurs de Mons eux-mêmes. Ce n'est pas à cause de l'*ecce*, mais bien à cause du sens général qu'on doit en bien des cas interpréter le présent de la Vulgate ou du grec par un futur. Chaque cas mérite donc un examen spécial. Et nous passons ainsi à la discussion dogmatique.

Saint-Réal y soutient, non sans adresse, une cause difficile et, sans doute, mauvaise (1). Somme toute, il parvient seulement à démontrer que son interprétation a trouvé des partisans et que certains auteurs qui l'ont repoussée, dont Jansénius, l'ont fait pourtant avec ménagement. Il est inutile de le suivre dans son argumentation. Signalons seulement l'esprit assez indépendant, assez « laïque », qui s'y fait jour. Saint-Réal trouve que les commentateurs de l'Évangile « lui donnent sans nécessité des sens mystérieux ou miraculeux en des endroits qui en ont un fort clair et fort naturel (p. 8) ». Il vénère, par prudence, la tradition ecclésiastique, et pratique, par goût, l'interprétation individuelle. Il ne croit pas qu'il faille, pour entendre l'histoire de Jésus-Christ, « un autre sens commun que pour entendre les autres ». On peut douter que cette façon de rabattre l'Évangile sur le plan des autres histoires ait beaucoup plu aux chrétiens du XVII^e siècle.

Saint-Réal affecte dans cette polémique une grande modération, tout inspirée de la charité évangélique. On préférerait, toutefois, qu'il ne s'en complimentât pas lui-même. D'autant plus que cette modération extérieure n'exclut pas certaines insinuations, en fait assez peu charitables. Il ne veut pas augmenter les chagrins d'Arnauld, mais il les rappelle et les souligne. Il a l'humilité agressive :

(1) Reuss (*Histoire évangélique*, p. 541) et Loisy (*Les Évangiles synoptiques*, t. II, p. 253) entendent le passage de saint Luc, comme le veut Arnauld, des dispositions et résolutions de Zachée. Il est à peine utile de faire remarquer que le sens de Saint-Réal, accordant une importance aux œuvres de Zachée avant sa rencontre avec le Seigneur, heurtait particulièrement les conceptions jansénistes.

Je crois aisément m'estre trompé, car je ne suis pas de ceux qui disputent l'infailibilité au Pape pour se l'attribuer à eux-mesmes. (P. 73.)

Il a des réticences perfides :

Vous me demanderez peut-estre pourquoi il [Arnauld] m'a attaqué, et ce qui peut l'avoir obligé, en alléguant le passage de Zachée, d'examiner sans aucune nécessité la manière dont je l'ai rendu... Il me seroit facile de vous rendre raison de cette affectation (1), mais comme je ne le saurois faire sans sortir des bornes d'une simple Défense que je me suis prescrites, je croi qu'il est plus honneste à moi de m'en abstenir. *Afflicto non est danda afflictio.* (P. 112.)

Le grand Arnauld ne daigna pas répliquer. Saint-Réal n'eut de son factum d'autre profit que de s'être mis à dos le clan janséniste.

Depuis la *Conjuration* il n'avait obtenu aucun succès important. Sa vie s'était dissipée en intrigues stériles, en compositions de circonstance. L'année 1683 lui apporta heureusement plus de calme et de recueillement. Il l'employa à écrire l'œuvre la plus importante de sa maturité, son *Césarion*.

(1) Que voulait-il insinuer ? Voici tout au moins une hypothèse. Sa *Vie de Jésus-Christ* avait paru à peu près en même temps que celle de M. Le Tourneux, prédicateur renommé et plus tard confesseur de Port-Royal (Cf. Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal*, l. VI, ch. II). Peut-être crut-il qu'Arnauld le punissait d'avoir fait concurrence à un ami des Jansénistes. Le livre de Le Tourneux s'adresse à un autre public que celui de Saint-Réal et vise surtout à l'édition. L'éditeur des *Œuvres complètes* d'Arnauld a confondu de façon singulière l'ouvrage de Saint-Réal et celui de Le Tourneux (t. VII, 1776, *Préface historique et critique*, p.23).

CHAPITRE VI

Césarion (1684) (1)

Les liaisons de Saint-Réal avec M^{me} Mazarin, puis avec la cour de Savoie, la publication de sa *Vie de Jésus-Christ*, les polémiques qui en résultèrent, tout cela le détourna pendant dix ans de l'histoire profane. Quand il y revint, ce ne fut point pour en tirer la matière de nouveaux romans dans le genre de son *Dom Carlos* et de sa *Conjuration*. Délaissant une forme littéraire qu'il avait créée, non sans éclat, il restait cependant fidèle à lui-même. C'est en effet l'exacte mise en pratique des méthodes préconisées dans son premier livre, dans son traité de *l'Usage de l'histoire*, que contient le petit volume édité en 1684 par le libraire Barbin, sous le titre assez énigmatique de *Césarion ou Entretiens divers*.

L'ouvrage est divisé en quatre « journées », qui contiennent quatre conversations. Cette forme du dialogue, renouvelée de l'antiquité, fut fort en faveur au xvii^e siècle. Il suffit de rappeler les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours (1671) ou les *Parallèles des anciens et des modernes* de Charles Perrault (1686-1696). Les interlocuteurs de *Césarion* sont un jeune homme, tout frais émoulu de ses « exercices », et Césarion lui-même. Le jeune homme

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1^o TEXTES :

Césarion ou entretiens divers. A Paris, chez Claude Barbin, 1684, in-12 (304 pages — Privilège du 13 janvier 1684 ; achevé d'imprimer le 15 mars 1684).

Nouvelles de la République des Lettres, octobre 1684 et décembre 1686.

Le retour des pièces choisies ou bigarrures curieuses. A Emmerick, chez la Veuve de Renouard Varius, 1687.

2^o OUVRAGES CONSULTÉS :

PROSPER MARCHAND. *Dictionnaire historique*, t. II, 1759 (Article Saint-Réal).

SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, 1853 (t. II, p. 312-314).

A. BOUCHÉ-LECLERCQ. *Histoire des Lagides*, t. II, 1904.

raconte à un ami, qui fut aussi celui de Césarion, les entretiens de morale et d'histoire qui ont rempli certaines journées de son séjour à la maison de campagne de Césarion.

Qui est Césarion et que veut dire ce nom un peu mystérieux ? Souvenons-nous d'abord que déjà dans le livre de l'*Usage de l'histoire*, Saint-Réal s'était borné ou avait feint de se borner à rappeler les enseignements d'un maître. « Ce sont là, disait-il à la fin de l'Introduction, les premières idées qui m'ont été données autrefois de cette science par un des plus sages hommes du monde, dont je vous parlerai peut-être ailleurs. » Césarion et ce sage paraissent bien ne faire qu'un. Ils ont tous les deux la même philosophie désenchantée. Ils jugent de la même façon les hommes et la société. Césarion présente cependant quelques traits plus particuliers. Il vit loin du monde dans une retraite volontaire. Il a fait l'expérience des hommes. Il occupe ses loisirs à retrouver dans les livres, particulièrement chez les historiens anciens, les solides raisons de mépriser l'espèce humaine que la vie lui a fournies. Au reste, il ne se fait pas illusion sur les avantages pratiques de connaissances de cette sorte : « Allons déjeuner, dit-il au début du second entretien, et ne parlons point de morale. Aussi bien, à ne vous pas tromper, une heure de bon sommeil vaut mieux que tout ce que nous pourrions dire. » Et comme le jeune disciple se récrie, le maître reprend doucement : « Ce n'est ni vanité, ni mépris, qui m'inspire le sentiment qui vous surprend : c'est l'étargie d'âme, et langueur toute pure, enfin dégoût de la vie, qui vous paroîtroit bien juste, si vous sçaviés combien je l'ai mal employée. »

Voilà tout ce que Césarion nous apprend de lui-même. Ce n'est pas assez pour décider si, oui ou non, nous avons affaire à un personnage réel. L'hypothèse la plus vraisemblable est, sans doute, que Saint-Réal s'est représenté lui-même sous ce nom. Les observations désabusées de Césarion paraissent bien lui appartenir en propre, tout comme la psychologie pessimiste du traité de l'*Usage de l'histoire*. Même les sujets d'étude de Césarion coïncident assez bien avec ceux de Saint-Réal. Césarion médite sur la correspondance de Cicéron et Saint-Réal traduira et commentera les deux premiers livres des *Lettres à Atticus*. Césarion vit retiré dans sa maison de campagne et Saint-Réal a plus d'une fois caché dans sa lointaine propriété familiale de Savoie ses déceptions amères et ses désillusions. Enfin Saint-Réal s'appelait César de son nom de baptême. N'a-t-il pas voulu, par le diminutif Césarion, montrer en son héros comme une image réduite de sa propre personnalité ? Quoi qu'il en soit, on ne peut guère douter qu'il n'ait exprimé par la bouche de Césarion ses propres sentiments sur la vie et la société. Le livre

prend, dès lors, une allure de discrète confession qui n'en constitue pas le moindre charme.

La composition de *Césarion* est assez surprenante, et l'unité de l'ouvrage n'apparaît guère à première vue. Deux entretiens, le premier et le dernier, traitent des sujets de morale avec, il est vrai, quelques anecdotes et quelques exemples empruntés à l'histoire. Ils sont l'un et l'autre intitulés : *De la difficulté de s'avancer dans le monde lors même qu'on a de l'esprit*. Le second et le troisième ont plus de rapport à l'histoire. Ils traitent, l'un du *Rétablissement de Plolomée Aulétés*, l'autre du *Caractère de Titus Pomponius Atticus*. Il semble que Saint-Réal ait voulu manifester par cette composition étrange le lien qui selon lui devait unir la morale et l'histoire. Il n'en est pas moins nécessaire de considérer séparément les deux parties du livre, et d'étudier dans chacune la méthode et les idées de l'auteur.

I

Césarion, après quelques journées passées en entretiens forts communs, a cru démêler chez son jeune ami quelque ennui et quelque regret des brillantes sociétés de la ville. Il ne l'en blâme point. Il comprend même parfaitement qu'un jeune homme bien doué soit impatient de mettre à l'épreuve les qualités grâce auxquelles il espère réussir parmi le monde. Mais il est fâcheux d'entrer dans le monde sans le connaître, et, ce qui est encore pis, en le croyant tout autre qu'il n'est. C'est un accident, à vrai dire, fort commun, et la plupart des gens qui y sont se conduisent comme des aveugles dans une maison fort irrégulière, les plus étourdis au hasard, et les plus sensés à tâtons :

Ceux qui sont capables de réflexion sentent confusément qu'ils ne voyent pas clair, et, désespérant en leur âme de pénétrer l'obscurité qui les environne, ils se retranchent à la circonspection. Ils songent moins à avancer qu'à ne heurter contre rien ; ils essayent et éprouvent comme ils peuvent tout ce qu'ils rencontrent, avant que de s'y fier et de s'appuyer dessus, et se persuadent qu'avec le tems et la patience, à force de tourner et de se présenter à tout, ils se trouveront à la fin vis à vis de quelque chose, dans le chemin, et, si j'ose ainsi parler, sous la main de la Fortune. Vous verrez souvent de grands postes occupés par des gens de cette trempe : ce sont ceux que le vulgaire appelle sages et habiles. Cependant, ce n'est ni grandeur d'âme, ni élévation d'esprit, qui les a placés où ils sont : c'est qu'ils ont eu peur de tout, et qu'ils ont commencé de bonne heure, et par l'extrémité opposée à celle où ils sont parvenus, d'aussi bas qu'ils ont monté haut. (P. 8-9.)

Il est, au contraire, des tempéraments violents qui se gouvernent d'une façon tout opposée. Ils vont droit devant eux, ne se rebuent de rien et ne se détournent jamais du chemin qu'ils ont une fois pris. Leur succès dépend du hasard, mais si le hasard les favorise, ils peuvent arriver beaucoup plus vite que les circonspects et les prudents :

La Fortune est femme : elle se plaît à être importunée, pour ne pas dire forcée, et il est presque aussi vrai des grandeurs de ce monde, que de celles de l'autre, que les Violens les ravissent. (P. 12.)

Ces deux sortes de gens réussissent donc fréquemment de par le monde, bien qu'ils soient dépourvus de véritable mérite. Mais les qualités d'esprit qui leur manquent laissent toujours leur honneur incomplet. Quelque fortune que fassent ceux qui n'ont point d'esprit, ils ne la sentent qu'imparfaitement, et demeurent toujours incapables des plus solides satisfactions qu'elle peut donner. D'autre part, il est fort difficile qu'un homme de vrai mérite réussisse dans le monde. Sans doute, un homme qui a de l'esprit sait quel chemin il faudrait tenir pour réussir. Mais il est généralement incapable de suivre ce chemin avec assez de persévérance. Lors même qu'ils savent flatter, les gens d'esprit perdent ordinairement le fruit de leurs flatteries par quelque parole imprudente que leur inspire la vanité. Aristippe fit bien de baiser les pieds du vieux Denis en lui demandant une grâce. Mais il fallait s'en tenir là et ne pas dire à ceux qui s'étonnaient de son action que Denis avait les oreilles aux pieds. C'est la faiblesse commune aux gens de cette sorte de ne savoir taire un bon mot.

Bien souvent aussi la galanterie entrave la carrière des hommes de mérite. « Rien n'engage à tant de mauvaises affaires si insensiblement que l'amour, parce que les plus belles femmes ne sont pas toujours les plus raisonnables ni les moins méchantes. » Sans doute, il n'arrive guère qu'on soit à la fois amoureux et vaniteux : « Pour aimer, il faut croire avoir besoin de quelque chose qu'on n'a pas et n'estre pas si fort content de soi-même. » D'autre part, « l'amour est une source si inépuisable de faiblesses grossières, que pour peu qu'on fasse de réflexion en cet état, il est difficile que l'on conserve quelque complaisance pour soi-même ». Mais ces deux passions, bien qu'à peu près incompatibles, sont cependant si naturelles aux honnêtes gens que ceux-ci n'arrivent guère à les éviter ou à les surmonter l'une et l'autre. César mérite d'être appelé le plus grand homme qui fut jamais, pour avoir su, quand il le fallait, sacrifier ses galanteries à son ambition.

Il n'est pas impossible cependant qu'un honnête homme soit

affranchi à la fois de la vanité et de l'amour. Même alors, il lui est difficile de rivaliser avec les sots ou les scélérats qui l'entourent. L'honnête homme a un penchant invincible à croire que les autres hommes lui ressemblent. Aussi se comporte-t-il rarement avec eux de la manière la plus conforme à ses intérêts :

Le monde n'étant que malhonnêteté, injustice et fourberie, quand on est né honnête, équitable et sincère, on ne sçauroit comprendre qu'après une longue et triste expérience, et lors qu'il n'est plus tems, on ne sçauroit, dis-je, croire que les hommes soient si différens entre eux, et que les mêmes choses, qui paroissent si belles ou si difformes aux uns, paroissent tout le contraire aux autres. Au lieu que les malhonnêtes gens, ne sentant rien dans eux-mêmes qui contredise à ce qui se pratique dans le monde, n'ont aucune peine à le reconnoître pour tel qu'il est, et à s'accommoder d'abord à ses maximes. (P. 36-37.)

C'est à peu près sur ces paroles que se termine le premier entretien. Quelques jours se passent en conversations sur d'autres sujets. Puis des visiteurs font diversion pendant quelque tems. Ils partent enfin, et, lorsque Césarion se retrouve en tête à tête avec son disciple, leur conversation revient par un détour ingénieux au sujet du premier entretien. Césarion avait démontré la première fois que l'homme de mérite est le plus souvent, de par sa propre nature, inapte à réussir dans le monde. Il va démontrer maintenant que le monde est inapte à apprécier, à favoriser l'homme de mérite.

Comment accueillerait-on favorablement l'homme de mérite ? C'est une sorte d'ennemi public qui tyrannise les esprits par la nécessité qu'il leur impose de l'admirer. C'est un accapareur de louanges qui éclipse tout le monde et offusque la vanité de ses voisins. Les républiques de l'antiquité ont frappé d'ostracisme leurs plus vertueux citoyens. Croira-t-on qu'une cour monarchique réserve à l'homme de mérite plus de complaisance ? Les gens en place voient en lui un concurrent possible et le haïssent par crainte d'en être supplantés. C'est qu'il faut l'exceptionnelle vertu d'un Scipion pour rendre justice au mérite d'autrui. Alexandre, tout grand qu'il fût, n'atteignait pas si haut, et Parménion, qui le connaissait bien, disait, pour toute leçon, à Philotas : « Mon fils, fais-toi petit. »

D'ailleurs, il se produit, contre l'homme de mérite nouveau venu à la cour, une sorte de coalition de tous les courtisans pour l'empêcher d'être remarqué par le prince :

Peut-être qu'il vous rendroit justice, s'il y faisoit attention ; mais quelle apparence qu'il prenne la peine d'examiner ce que vous valez ? Il faut croire qu'on manque d'une chose pour la chercher. Un prince, qui avoit

ses ministres et ses favoris établis dans son cœur et dans son esprit avant que vous parussiez, ne sent pas qu'il ait besoin de rien. (P. 259.)

Le prince témoigne-t-il le moindre penchant pour un homme de mérite ? C'est aussitôt une alarme générale. Il n'est point de calomnie qu'on ne répande, point de ressort qu'on ne fasse jouer pour perdre le malheureux dans l'esprit du prince. Et celui-ci, trouvant dans son entourage une opposition universelle à tous les choix raisonnables qu'il veut faire, commence à se défier de son propre jugement. Il se résigne par nécessité à faire un choix déraisonnable, et dès lors il ne trouve plus d'opposition.

Voilà donc l'homme incapable établi « à la faveur de son indigence » dans les plus hautes places. Mais son incapacité n'éclatera-t-elle pas bientôt et le prince ne sera-t-il pas désabusé ? Le serait-il qu'il ne voudrait pas avouer qu'il s'est trompé. Tous les hommes, et surtout les princes, ne font cet aveu qu'avec une extrême difficulté. Du reste, il ne leur est pas désagréable d'être servis par des hommes médiocres. « On ne s'accommode des hommes extraordinaires qu'autant qu'on leur ressemble... Un excellent ministre ne sauroit convenir à un prince de petit génie : il ne lui faut que de bons valets. »

À quelle conclusion pratique arrivons-nous ? Césarion conseillera-t-il à son disciple de fuir absolument la cour ? Non pas. L'honnête homme ne doit pas refuser à son pays et à son roi, s'ils daignent en user, le concours de son loyal dévouement. Il sera courtisan par devoir, mais il se résignera facilement à voir ses talents inemployés. Il saura concilier les obligations de son rang social avec le souci de sa dignité personnelle. Et l'entretien se termine par un portrait du courtisan honnête homme qui n'est point sans noblesse :

Un courtisan qui regarde la grandeur de cet œil, non plus comme un souverain bien, mais comme un avantage dont l'erreur et l'ignorance sont les suites ordinaires, ne sauroit plus estre agité de cette ardeur inquiète et furieuse d'y parvenir qui trouble l'esprit autant qu'elle l'excite... L'ambition l'anime sans l'aveugler. Elle ne le transporte point hors de lui-même, de joie ou de douleur, à la moindre apparence de faveur ou de disgrâce... Il ne paroît rien que de bienséant, d'égal et de modéré dans toute sa conduite. S'il n'arrive pas à une haute fortune par ces manières, du moins il y va peu de sa gloire, et il ne lui est guère honteux de ne pas obtenir ce qu'il ne poursuit pas avec empressement.

À la vérité, un homme de cette humeur ne voudroit pas n'estre que courtisan toute sa vie. Il considère bien la Cour comme une École où il faut toujours revenir prendre langue du Maître, mais non pas comme un emploi. S'il recherche l'estime de son Prince, c'est pour lui estre utile, ou à faire fleurir sa Religion parmi ses Sujets, ou à les défendre de leurs

Ennemis, ou à leur rendre la Justice qu'il leur doit. Mais de ne faire autre chose tous les jours de sa vie que regarder un homme, et épier les occasions d'en estre vû, il n'estime pas assez les biens et l'honneur qui ne peuvent revenir pour les acquérir par l'oisiveté et l'esclavage. (P. 294-297.)

Ces pages, qui sont parmi les plus fines et les plus solides que Saint-Réal ait écrites, traitent un sujet souvent abordé par les littérateurs de la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle. La vie de cour, avec toutes ses complications, toutes ses splendeurs et toutes ses misères, a tenu une place trop prépondérante dans la vie même de la nation à cette époque pour ne pas retenir l'attention des écrivains. Jamais l'art de parvenir ne fut plus subtil ni plus raffiné. Jamais aussi il ne fut plus minutieusement analysé et décrit. Une tragédie de Racine, un roman de M^{me} de La Fayette, une lettre de M^{me} de Sévigné abondent en leçons à l'usage des courtisans qui convoitent la faveur si précieuse, mais toujours révocable, du maître. Les prédicateurs dépeignent avec insistance les ravages moraux de l'ambition. Enfin le grand peintre de cette société, La Bruyère, consacre à la Cour, aux Grands, au Souverain, des observations multipliées dont les *Mémoires* de Saint-Simon fournissent le vivant commentaire.

Saint-Réal, comme beaucoup d'autres, a pénétré le défaut de l'organisation sociale qu'il avait sous les yeux. Il a vu les intrigues de la cour et l'absolutisme du prince aboutir, pour le plus grand mal de la nation, à l'écrasement du mérite personnel. On ne peut qu'être frappé de la liberté de ses appréciations sur la condition et la conduite des grands. Mais cette liberté se retrouve fréquemment dans les écrits de ses contemporains. On est peut-être trop porté à croire que les hommes de ^{xvii}^e siècle ont éprouvé une admiration sans mélange pour le système monarchique édifié par Louis XIV. En réalité, beaucoup des écrivains d'alors nous font de la société de leur temps le tableau le plus sombre. L'adoration de la personne royale ne fut peut-être pas souvent sincère parmi eux. En tout cas, ils ne se sont pas gênés pour honnir et flétrir la cour. Mais leur indignation de moralistes ne se transformait pas en opposition politique. Ils ne voyaient dans la corruption de la cour qu'une conséquence de la corruption générale de la nature humaine. Ils acceptaient avec une sorte de résignation fataliste un mal qu'ils croyaient inévitable. Et, lorsqu'ils étaient chrétiens, les laideurs de cette vie contribuaient à les persuader plus fortement « d'un avenir ».

On ne peut guère lire le premier et le dernier entretien de *Césarion* sans songer au chapitre de La Bruyère sur le *Mérite personnel*. Non qu'on puisse établir par des rapprochements verbaux que La

Bruyère se soit souvenu de Saint-Réal. Mais ils ont dépeint à peu près sous les mêmes couleurs un même tableau. On a souvent essayé de retrouver, dans le chapitre de La Bruyère, l'écho des désillusions et des mécomptes subis par l'auteur. On peut avec assez de vraisemblance interpréter de la même façon le langage de Saint-Réal. Nous connaissons déjà l'ambition inquiète du personnage et nous savons combien il a souffert de sa persistante médiocrité. C'est faute de pouvoir mieux qu'il a paru, presque toute sa vie, fuir le bruit et se confiner volontairement dans sa studieuse retraite. On connaît, d'autre part, son humeur susceptible, impatiente de la critique, et l'on devine la haute idée qu'il avait de ses propres talents. La « vivacité » avec laquelle Césarion s'exprime au quatrième entretien décèle autre chose qu'un observateur désintéressé.

La manière de La Bruyère ne ressemble pas à celle de Saint-Réal. Elle lui est infiniment supérieure. La prose de Saint-Réal a de la fermeté et de la précision, mais elle semble bien monotone si l'on songe aux feux d'artifice du style des *Caractères*. La Bruyère ramasse une observation en un trait énergique qui se grave dans la mémoire. Saint-Réal la dilue volontiers en périodes sages et pondérées. Il ne sacrifie rien de sa pensée. Il nous en fait suivre avec une complaisance exagérée les détours les moins imprévus.

Enfin, Saint-Réal reste prisonnier de sa méthode qui consiste à unir étroitement la morale et l'histoire. Il s'interrompt au cours d'une analyse ingénieuse pour commenter longuement une anecdote ou un bon mot tirés des livres anciens. Rien de plus froid bien souvent que ces développements. Nous nous croyions en face d'un observateur et d'un peintre, nous nous trouvons en face d'un pédant bourré de Cicéron. Nous pensions qu'il avait étudié la vie, nous trouvons qu'il n'a étudié que les livres.

S'il est vrai que l'identité de la nature humaine à travers les âges fut un des dogmes de l'école classique, nul ne fut plus classique que Saint-Réal. Il a cru très fortement qu'il suffisait d'étudier les anciens, et spécialement les historiens anciens, pour connaître tout l'homme. D'autres que lui l'ont cru et ne furent pas moins d'excellents psychologues. C'est qu'en réalité ils cherchèrent surtout dans les textes antiques la confirmation de leur propre expérience du cœur humain. La vie contemporaine les instruisit en réalité plus que les auteurs grecs et latins. Cela est vrai dans une certaine mesure aussi de Saint-Réal. C'est ce qui fait que la vie ne s'est pas retirée complètement de ses livres. Et c'est pourquoi il mérite sa petite place dans la glorieuse série des moralistes français, au-dessous de La Rochefoucauld et de La Bruyère, mais tout de même dans leur voisinage.

II

La morale, en vérité, tient encore dans le troisième entretien de *Césarion* plus de place que l'histoire. Quoi que dise le titre, il y est parlé de bien d'autres choses que du caractère de T. Pomponius Atticus. Césarion et son jeune disciple se livrent à de fréquentes digressions. Dans cet entretien, plus que dans les trois autres, Saint-Réal a imité la libre allure d'une conversation véritable. On débute sans savoir où l'on ira, on poursuit à l'aventure et l'on s'arrête brusquement sans prendre la peine de conclure.

C'est d'abord un éloge de la correspondance de Cicéron. Césarion en fait ses délices journalières. Le disciple s'étonne, n'ayant pas conservé fort bon souvenir de l'étude qu'il a faite, au collège, de ces épîtres. C'est, dit Césarion, la faute de vos maîtres. Et Saint-Réal d'insinuer que les pédants de collège expliquent les plus belles choses du monde sans les entendre ni en être touchés. Nous savons que, selon lui, la lecture des anciens n'est fructueuse que par les enseignements de morale qu'on en peut tirer. Césarion prise, entre toutes les productions de l'antiquité, la correspondance de Cicéron, parce qu'il y voit, avec raison, une admirable collection de documents psychologiques. Comment il faut savoir feuilleter cette collection, c'est ce qui va nous être montré sur un exemple.

Césarion lit à son jeune ami les quelques lettres de Cicéron relatives à la brouille survenue entre ses deux amis Luceius et Atticus. Cette lecture est l'occasion d'une ingénieuse dissertation sur l'amitié chez les anciens. L'amitié, déclara Césarion, peut bien avoir autant de chaleur qu'autrefois, mais elle n'a plus autant de délicatesse. Comment se conduisit Cicéron en cette difficile conjoncture ? Allait-il déployer un zèle maladroit et faire, au nom d'Atticus, des avances qu'Atticus aurait pu souhaiter qu'il ne fit pas ? Cicéron se connaissait bien trop en honnêteté pour tomber dans cette faute. Il savait qu'il faut servir nos amis comme ils désirent être servis, et non comme il nous paraîtrait bon de les servir. Ici commence un subtil parallèle entre la vraie et la fausse amitié. L'amitié véritable est toute désintéressée. Elle s'oublie et s'anéantit elle-même pour entrer plus parfaitement dans les vues et les passions de l'ami. Elle n'est pas moins clairvoyante que désintéressée. Elle démêle, jusque dans le cœur de l'ami, les sentiments opposés dont il est combattu. Elle satisfait les désirs de l'ami, avant même qu'il ait pris conscience de ses propres désirs.

La fausse amitié, au contraire, est toujours mal satisfaite de la manière

dont on l'emploie. Elle abonde toujours en son sens. Elle ne manque jamais de se faire quelque intérêt personnel dans l'affaire qu'on lui confie, quelque étrangère que cette affaire lui soit ; elle y a toujours quelque veue secrète qu'elle n'oseroit avouer. Elle s'attache à la lettre quand il faut aller au sens, et cherche avec soin un sens détourné quand il est important de se tenir à la lettre. Du reste, elle a toujours mal lû, ou mal oui, et on ne s'est jamais assez expliqué pour elle. (P. 171-172.)

Cette digression sur l'amitié terminée, Césarion revient au différend d'Atticus et de Lucceius. Il fait, à la prière de son interlocuteur, le portrait de ces deux personnages. Ce portrait n'est point favorable à Atticus. Césarion ne voit en Cornelius Nepos qu'un plat panégyriste qui a menti effrontément pour complaire à son patron. Il entreprend de le réfuter à l'aide des épîtres de Cicéron. Là même où Cornelius Nepos rapporte des faits matériellement exacts, il excelle, selon Césarion, à leur donner une couleur beaucoup plus favorable que ne le comporte l'exacte vérité. En revanche, Césarion est plein d'estime pour Lucceius auquel il prête une vertu pure et austère, un mérite aussi solide que celui d'Atticus était superficiel. C'est, à quelque chose près, l'antithèse du *Misanthrope*. Lucceius est un Alceste, honnête mais roide, intraitable et peu propre au commerce du monde. Atticus, aimable et accommodant, est une sorte de Philinte. Mais Philinte n'a point les sympathies de Saint-Réal. Il semble vraiment, à lire le portrait suivant, que Saint-Réal ait voulu, un siècle avant Fabre d'Églantine, faire la leçon à Molière :

C'étoit un de ces sortes d'Illustres, qui ne le sont, ni par leur naissance, ni par leurs charges, ni par aucun talent éclatant, mais seulement par un certain art de vivre et de se faire valoir dans le grand monde, qui n'est pas le plus difficile à tromper. Il suffit, pour cela, d'avoir du bien et beaucoup d'esprit ; d'être né avec de la modération, incapable de passions violentes, ni bonnes ni mauvaises, et avec un grand fond d'indifférence pour la vérité et la justice, afin de voir sans peine violer ces divines vertus et de pouvoir les violer soi-même, quand il est utile de le faire. Il faut pourtant n'estre ni injuste naturellement, ni imposteur, afin de pratiquer de bonne grâce ces mêmes vertus la plupart du tems ; parce qu'il est beaucoup plus ordinaire qu'il soit utile d'estre juste et sincère, que de ne l'estre pas. Il faut encore estre également ami de beaucoup de gens, et ne l'estre parfaitement de personne ; ne fréquenter guère ses Égaux, et ne les mépriser pas aussi. Avec ces qualitez, rien n'est plus facile que de s'insinuer dans le commerce et la familiarité des Grands, surtout quand on n'est pas d'une condition qui les oblige à des égards. (P. 182-184.)

Il est possible que certains traits de ce portrait conviennent à Atticus. Il est visible cependant que la recherche de la vérité his-

torique n'est pas ici ce qui a le plus intéressé Saint-Réal. En réalité, sous le nom d'Atticus, il nous a dépeint un caractère que la société de son temps lui avait fait connaître. C'est bien le principal défaut de la méthode si chèrement préconisée par lui. Quand on étudie dans les livres anciens non des Grecs et des Latins, mais l'homme en général, on risque fortement et de prêter à des personnages de l'antiquité des traits qui n'ont rien d'antique et de se faire de l'homme moderne une idée vague et incomplète. On risque de méconnaître à la fois l'histoire et la réalité contemporaine.

Le « rétablissement » de Ptolémée Aulètes, qui fait le sujet du second entretien, nous éloigne un peu moins de l'histoire. Sans doute, Césarion se livre encore ici à de fréquentes digressions, mais enfin la narration occupe, dans cet entretien, plus de place que les considérations morales. D'autre part, cette narration n'est plus, comme la *Conjuration*, une simple variété de roman historique. Si, une fois en sa vie, Saint-Réal avait fait œuvre d'historien, ce serait dans cette partie de son *Césarion*. Peut-être, la gravité de l'âge aidant, s'était-il quelque peu dégoûté de la fiction. Peut-être voulut-il de bonne foi raconter enfin les événements sans les défigurer. Examinons s'il y a réussi, et si, en 1684, le romancier était complètement mort en lui.

Le romancier en tout cas ne dut pas rester étranger au choix de ce nouveau sujet. On connaît l'histoire amusante de ce Ptolémée-Joueur de flûte, père de la célèbre Cléopâtre, chassé par ses sujets et remis sur son trône par les Romains. Elle abonde en épisodes pittoresques et variés. L'entrevue de Ptolémée et de Caton à Rhodes, les intrigues de Ptolémée et de ses agents auprès des Romains, les marchandages de conscience des hommes politiques, ces séances du Sénat où se déploie l'ingéniosité de vieux parlementaires ferrés sur le règlement, ces procès où s'étale la plus éhontée corruption, l'ambition inquiète de Pompée, les fluctuations et les émotions de l'honnête Cicéron, le cynisme de Gabinius, les mésaventures tragi-comiques du financier Rabirius Postumus, tout cela offrait au conteur une matière fort séduisante. On ne peut soupçonner Saint-Réal de ne pas s'en être avisé.

Une matière aussi heureuse n'avait pas besoin d'être embellie par l'imagination du narrateur. Aussi Saint-Réal a-t-il, dans les grandes lignes, respecté la vérité historique. Il lui eût d'ailleurs été difficile de la maltraiter trop manifestement. Dans la *Conjuration*, il lui était loisible de s'inspirer très librement de ces manuscrits de la bibliothèque du roi, par lui très vaguement indiqués, et que bien peu de gens pouvaient regarder de près. Mais ici les sources étaient

entre toutes les mains. C'était Dion Cassius, c'était Strabon, c'était surtout la correspondance de Cicéron, et Saint-Réal s'adressait à des lecteurs à qui les lettres grecques et latines étaient encore familières. Il a donc été relativement vrai.

Sa documentation d'abord est très sérieuse. Il a connu, touchant la question qu'il traitait, toutes les sources qu'on pouvait connaître de son temps, et les historiens modernes de Ptolémée Aulète utilisent les mêmes textes que lui (1). Il faut même lui reconnaître un mérite plus relevé : il est certain qu'il a su donner une idée d'ensemble point trop fausse d'une époque, d'un milieu que les lettres de son cher Cicéron lui avaient appris à bien connaître.

Il s'en faut pourtant que l'auteur de *Dom Carlos* et de la *Conjuration* se montre, dans *Césarion*, parfaitement converti à une scrupuleuse méthode historique. Si, dans l'ensemble, son récit est assez judicieux, nous devons relever dans le détail bien des inexactitudes, bien de petites supercheries. Il serait long d'énumérer tous les endroits où sa plume ingénieuse a traité les textes avec un sans-gêne qu'aujourd'hui nous jugeons excessif. Il suffira de signaler brièvement quelques-unes de ses erreurs, volontaires ou involontaires.

Ne nous fions pas trop à sa chronologie. Il faut reviser les deux ou trois dates qu'il donne çà et là. Elles retardent toutes d'une année. Il n'a pas toujours vu fort clair dans la généalogie des Lagides. Ptolémée Aulète était, selon lui, « l'oncle ou le frère du dernier roi ». Or il se trouve qu'en réalité Ptolémée Aulète était cousin germain de son prédécesseur Alexandre II. Enfin, la géographie de l'Asie antique ne lui est pas fort familière, puisqu'il confond la ville de Comana dans le Pont avec la principauté de Comagène en Syrie.

Nous lui pardonnerions volontiers ces bévues dont l'état des textes qu'il consultait peut être en partie responsable. Nous lui reprochons plus vivement d'avoir en certains endroits, selon sa fantaisie, embelli ou simplifié les textes. Citons quelques exemples :

Son prédécesseur, lit-on au début du récit, ayant été chassé de son Roïaume par ses Sujets, s'étoit retiré à Tir, où il étoit mort quelque tems après ; Et parce qu'il ne laissoit point d'Enfants, ni aucun Prince légitime du sang Royal, il avoit fait le Peuple Romain son Héritier, croyant sans doute ne pouvoir remettre son bon droit en de meilleures mains. En effet, le Sénat s'étoit mis en devoir de recueillir cette succession, et l'on avoit envoyé des Députés à Tir, pour y demander quelques

(1) Particulièrement M. Bouché-Leclercq qui a fait, au tome II de son *Histoire des Lagides*, p. 122-176, un très vivant récit des mésaventures de Ptolémée. Les documents égyptiens n'ont, sur cette question, presque rien appris aux savants modernes.

sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant. Mais cette démarche n'eut point de suite. Quelques Tribuns représentèrent entr'autres raisons, qu'il étoit dangereux, que la beauté et la fertilité de l'Egipte n'attirât beaucoup de Romains à s'y aller établir si une fois ils en étoient maîtres. (P. 48-50.)

Saint-Réal a entassé ici les inexactitudes volontaires. Il est bien question dans Trogue Pompée (*Prologus, libri XXXIX*) d'un exil d'Alexandre II. Mais le témoignage de Trogue-Pompée est battu en brèche par un texte bien plus explicite de Porphyre (*Fragm. hist. graec.*, t. III, p. 722), que Saint-Réal lui-même cite ailleurs, où l'on voit un récit du massacre d'Alexandre II par ses sujets à Alexandrie. D'autre part, Saint-Réal affirme l'existence du testament d'Alexandre II. Mais cette existence était déjà douteuse pour les contemporains et Cicéron exprime cette incertitude dans son deuxième discours, *De lege agraria* (xvi, 41-42), cité par Saint-Réal lui-même au bas de la page. Enfin c'est de ce même discours, prononcé dix-sept ans après l'avènement de Ptolémée Aulète, que provient l'argument attribué par Saint-Réal à « quelques tribuns ».

Pompée ayant voulu haranguer le Peuple pour une autre Affaire, il n'en recut que des huées et des injures, au lieu d'applaudissemens. On lui reprocha entr'autres choses, qu'il faisoit mourir de faim le menu Peuple, faute de pourvoir aux Bleds comme il devoit; l'emportement passa jusqu'à l'accuser des plus horribles débordemens. (P. 95.)

Saint-Réal donne comme références : Cicéron, *Ad familiares* I, 5, et Plutarque, *Vie de Pompée* : τῆς ἀνὴρ ἀνδρᾶ ζῆτεϊ. Or, Cicéron dit simplement à l'endroit allégué : *Cum pro Milone diceret, clamore convicioque jaclatus est*. D'autre part, on trouve bien dans Plutarque la phrase injurieuse citée en note par Saint-Réal. Mais la scène est toute différente chez Plutarque, où il s'agit d'un épisode du tribunat de Clodius, antérieur de deux ans aux événements dont parle Saint-Réal.

Archelaüs... fut défait, et pris prisonnier. Il étoit dès-là facile à Gabinius de terminer aussi-tôt cette Guerre, en gardant soigneusement ce Prince, en qui les Egiptiens, et leur Reine avoient toute leur espérance. Mais il craignit que s'il rétablissoit Ptolomée si viste, et avec si peu de peine, ce Roi n'en prit prétexte de manquer à sa parole, et n'achevât pas de le payer. Il trouva donc plus à propos de tirer la plus grosse rançon qu'il pût de son Prisonnier, en lui donnant les facilités nécessaires pour s'échaper, en considération de leur ancienne amitié. (P. 116-117.)

Dion Cassius (xxxix, 57) raconte bien une évasion d'Archelaos

favorisée par Gabinus. Mais cette évasion avait eu lieu selon lui en Syrie, avant le commencement des hostilités entre les Romains et les Egyptiens, avant même le mariage d'Archelaos avec la reine Bérénice. Saint-Réal ne pouvait l'ignorer. Il n'a déplacé cet épisode que pour obtenir, sans doute, un effet plus piquant.

Un Soldat Romain ayant tué un Chat par mégarde, ni la crainte de Gabinus, ni l'autorité de Ptolomée ne purent empêcher le Peuple de le mettre en pièces, sur le champ, pour vanger l'outrage fait aux Dieux du Pays. (P.119.)

L'anecdote du Romain massacré pour avoir tué un chat se trouve bien dans Diodore (I, 83). Mais cela se passa, dit Diodore, « au temps où le roi Ptolomée n'avait pas encore été déclaré ami du peuple romain », c'est-à-dire longtemps avant sa restauration par Gabinus. Saint-Réal n'a pas voulu perdre un détail si pittoresque.

Un historien moderne serait absolument disqualifié par des supercheries de cette espèce. Au ^{xvii}^e siècle, on eût volontiers trouvé tâtilonne et mesquine la critique qui se fût attardée à relever de pareilles vétilles. On était sensible à la vérité morale de l'ensemble, bien plus qu'à l'exactitude scrupuleuse dans le détail matériel. Or la vérité morale est peu intéressée dans les erreurs que nous avons relevées. Et, sans doute, plus d'un lecteur eût approuvé l'ingénieux écrivain qui, soucieux de la belle ordonnance de sa narration, préoccupé avant tout de faire une œuvre d'art et de beau style, se permettait de retoucher si légèrement, si discrètement, l'œuvre toujours un peu informe des faits et de la réalité.

III

Au mois d'octobre 1684, Bayle consacra dans ses *Nouvelles de la République des Lettres* un article très élogieux à *Césarion*. Après avoir dit que cet ouvrage anonyme était attribué par tout le monde à l'auteur de *Dom Carlos*, il ajoutait :

On trouve dans ces Entretiens le caractère de son esprit qui est de faire de solides réflexions sur la conduite des hommes et sur les motifs qui les font agir. On ne sauroit croire l'utilité que l'on peut tirer de la lecture de cette sorte d'Ouvrages.

Saint-Réal dut être heureux de voir ses intentions si bien comprises et si favorablement appréciées. D'ailleurs Bayle, procédant à l'analyse des quatre entretiens de *Césarion*, trouvait encore l'oc-

casion de louer dans le deuxième une manière de narrer bien « instructive », et dans le troisième des réflexions « fines et fort propres à faire connoître le caractère des vrais amis ». Il se plaisait enfin à trouver, dans ces deux entretiens, comme un essai destiné à pressentir le goût du public en vue d'ouvrages plus importants où Saint-Réal aurait, d'une part, retracé « l'Histoire des guerres civiles de Rome », et, de l'autre, édifié un vaste « Commentaire moral » sur les plus illustres personnages de la République à l'époque de ces guerres (1).

Pourtant *Césarion* ne trouvait pas partout un accueil aussi favorable. En particulier, le sévère jugement porté, dans le troisième entretien, sur le caractère d'Atticus, avait choqué bien des gens. Sous le voile de l'anonymat, un érudit assez connu du temps, le numismate Pierre Rainssant, se fit l'interprète des partisans d'Atticus. Il composa à cet effet une dissertation intitulée : *Lettre à Monsieur *** pour justifier Pomponius Atticus de la censure d'un Auteur moderne déguisé sous le nom de Césarion* (2). Il semble bien, aux termes de cette lettre, que l'auteur ait été moins ému de l'injustice particulière faite à Atticus que du droit que Césarion s'était arrogé de battre en brèche une réputation aussi solidement et anciennement établie :

Un de nos amis, écrivait-il, qui regarde les choses plus sérieusement, publie que cela est de mauvais exemple ; qu'il n'y aura plus de seureté pour la gloire de personne, si dix-sept siècles de réputation ne mettent point à couvert de la calomnie. (P. 49.)

On sent, autour de cette minuscule discussion historico-littéraire, l'atmosphère de la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes. Tout passionné qu'il se montrât d'histoire romaine, l'auteur de *Césarion* parlait par endroits comme un véritable « moderne ».

(1) Les *Œuvres posthumes* de Saint-Réal répondent assez bien à ce double dessein, soit qu'elles renferment réellement quelques ébauches sorties de sa plume, soit que le faussaire qui les a composées se soit inspiré des projets littéraires que l'opinion attribuait à Saint-Réal.

(2) Cette dissertation, datée de juin 1686, fut publiée dans un recueil intitulé : *Le retour des Pièces choisies ou Bigarrures curieuses* (p. 30-51). Bayle, rendant compte de ce recueil dans le numéro des *Nouvelles de la République des Lettres* de décembre 1686, parla assez favorablement du travail de Pierre Rainssant, si bien que Saint-Réal s'en montra mécontent. Cf. Bayle, *Dictionnaire*, article Atticus, notes I et K, et Lettre du 29 août 1697 (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1913, p. 430).

Il ruinait, pour atteindre Atticus, le témoignage de son historien Cornelius Nepos. Il écrivait tranquillement que « la Nature n'est pas moins puissante qu'autrefois » (p. 259), rappelant ainsi Fontenelle et annonçant Perrault. Il y avait là de quoi indisposer les plus fanatiques tenants de l'Antiquité, et c'est ce que Bayle, dans un article de ses *Nouvelles*, paraît avoir assez bien démêlé :

Cette guerre déclarée à Pomponius Atticus tant de siècles après sa mort choqua une infinité de gens. Les uns s'en offensèrent à cause du respect qu'ils portent aux hommes illustres de l'Antiquité ; d'autres parce qu'ils s'imaginèrent qu'on attaquoit injustement celui-là ; d'autres enfin parce qu'ils crurent que Césarion s'érigeoit en trop grand Maître, de sorte qu'ils ne furent pas tant fâchez de cette censure par le préjudice que l'illustre Romain en pouvoit souffrir, que par la distinction qu'ils prétendoient que le Censeur se vouloit donner. C'est apparemment pour cela que beaucoup de gens ont vu flétrir avec chagrin la réputation d'Atticus, quoi que la malignité naturelle du cœur humain ne trouve pas mal son compte à ces sortes de dégradations. On n'auroit pas été fâché de la disgrâce de cet Ancien, mais on étoit fâché qu'un Moderne s'emparast de l'avantage d'avoir découvert un foible qui avoit échapé jusques ici aux yeux les plus clairvoians (1).

Il ne semble pas pourtant que Saint-Réal ait jamais voulu s'enrôler dans le parti des Modernes. Esprit naturellement assez libre, il va rarement jusqu'au bout de ses hardiesses. Mais il lui est plus d'une fois arrivé d'inquiéter les représentants attitrés des idées regues, de les heurter par son ton décisif et amer, multipliant ainsi autour de lui, comme de propos délibéré, les suspicions et les malveillances (2).

(1) *Nouvelles de la République des Lettres*, décembre 1686, p. 1405.

(2) La polémique sur le caractère d'Atticus ne resta pas close par la lettre de M. Rainssant. Au dire de certains biographes (Moréri), Saint-Réal aurait fait une réponse. Cette réponse, si elle a existé, ne nous est pas parvenue. L'Abbé Mongault, dans l'avertissement de sa traduction aux livres III et IV des *Lettres de Cicéron à Atticus* (1701), déclarait être « fort entré dans l'idée » que M. de Saint-Réal s'était faite du caractère d'Atticus. En 1712, Boureau-Deslandes, auteur des *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, déclarait que « malgré les raisons d'un nouveau Critique », il croyait devoir « dépeindre Atticus comme un honnête homme » (p. 51). Par contre, l'auteur d'une *Dissertation sur le Caractère de trois célèbres Romains, Cicéron, Atticus et Lucceius* (Journal littéraire de septembre et octobre 1714, p. 129-148) abaissait à la fois Cicéron et Atticus devant Lucceius, modèle du mérite méconnu, et reprenait, sans le nommer, à peu près les arguments de Saint-Réal contre Atticus.

CHAPITRE VII

Dernières années (1684-1692) (1).

I

Ayant appris que S. A. R. gouvernoit lui mesme et qu'ainsi mes ennemis n'avoient plus de pouvoir, je me disposai à quitter Paris, mais une fâcheuse maladie dont je languis huit mois me força d'attendre la belle saison pour m'en revenir, et dans le tems que quelques affaires domestiques que j'avois

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1° TEXTES :

Lettres de Saint-Réal (Notes et Documents, I).

Lettre contre la Traduction de l'Histoire du Concile de Trente, par M. Amelot de la Houssaie, extrait d'une lettre écrite de Paris à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, du 17 octobre 1685. — Réponse de M. Amelot de la Houssaie, écrite au même auteur des Nouvelles de la République des Lettres, du 7 décembre 1685. — Réponse à M. Amelot (Saint-Réal, Œuvres, 1722, t. V, p. 212-232).

De la Valeur. A Cologne, chez Jaques le Jeune, 1689, in-12, 96 p. (Saint-Réal, Œuvres, 1722, t. V, p. 78-131).

Les Lettres de Cicéron à Atticus. A Paris, chez Claude Barbin, 1691, 2 vol. in-12 (privilege du 27 novembre 1690 ; achevé d'imprimer pour la première fois le 2 janvier 1691).

*Lettre de M. C*** à M. Amelot de la Houssaie sur une note de M. l'Abbé de S. R. touchant l'Usure en sa nouvelle traduction des Lettres de Cicéron à Atticus, avec quelques réflexions sur son langage et son stile. Paris, 1691, in-12, 60 p.*

[MONGAULT.] *Lettres de Cicéron à Atticus avec des remarques. Paris, F. et P. Delaulne, 1701.*

Lettres de Cicéron à Atticus avec des remarques et le texte latin de l'édition de Graevius par M. L. MONGAULT. Paris, 1714, 6 vol. in-12.

[ANDRY DE BOISREGARD.] *Réflexions sur l'usage présent de la langue françoise ou Remarques nouvelles et critiques touchant la politesse du langage. Paris, Laurent d'Houry, 1689 (2^e édition, 1692).*

[SAINT-RÉAL.] *De la Critique. A Lyon, chez Anisson et Posuel, 1691, in-12, 397 p. (Privilege du 29 mars 1691).*

[BOUHOURS.] *Suite des remarques nouvelles sur la langue françoise. Paris, G. et L. Josse, 1692.*

[ANDRY DE BOISREGARD.] *Suite des réflexions critiques sur l'usage présent de la langue françoise par M. A. D. B. Paris, L. d'Houry, 1693 (2^e édition, 1694).*

yei s'en alloient finies et que j'allois partir pour Turin, j'ai pris le retranchement de mes gages qui me fit juger que ma présence n'y seroit pas agréable (1).

Saint-Réal nous fait connaître lui-même avec assez de précision, par les lignes qui précèdent, ce que fut son existence pendant les années 1684 et 1685. C'est au milieu du mois de mars 1684 que Madame Royale se résigna à quitter définitivement un pouvoir usurpé dont, depuis des mois, elle ne possédait plus que l'ombre (2). A la même date, Saint-Réal achevait l'impression de son *Césarion*. Ses huit mois de maladie le conduisirent aux derniers jours de l'année 1684. Il quitte enfin Paris au printemps de 1685 (3) et les « affaires domestiques » accumulées par quatre ans et demi d'absence l'occupent à Chambéry jusqu'à la fin de 1685. C'est alors que des bruits fâcheux, arrivés de Turin, renouvellent pour lui l'alerte de 1681. Comme en 1681, il croit à la suppression de son traitement d'historiographe, et comme en 1681 il noircit, pour se justifier aux yeux du maître, beaucoup de papier.

Il semble bien que Saint-Réal s'était effrayé trop vite. Quoi qu'il en soit, c'est à cet incident que nous devons de connaître avec quelque précision les points essentiels de sa biographie. C'est à cette occasion, en effet, qu'il adressa au duc de Savoie, en février 1686, ce mémoire autobiographique en deux parties, conservé à l'*Archiv*

2° OUVRAGES CONSULTÉS :

D. PERRERO. *L'abbate di Saint-Réal istoriografo, cortigiano e politico, rivelazioni autobiografiche* (Curiosità e ricerche di storia subalpina, puntata VI. Torino, 1876).

G. CLARETTA. *Sui principali storici piemontesi e particolarmente sugli storiografi della R. Casa di Savoia, memorie storiche, letterarie, biografiche*. Torino, 1878.

PROSPER MARCHAND. *Dictionnaire historique*, t. II, 1759 (article Saint-Réal).

C. ROUSSET. *Histoire de Louvois*, 1861-1863, t. III et IV.

CARUTTI. *Storia del regno di Vittorio-Amedeo II*. Torino, 1856.

F. BRUNOT. *La langue de 1660 à 1700* (Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, t. V, 1898, p. 722-814).

DONCIEUX. *Un jésuite homme de lettres au dix-septième siècle, le Père Bouhours*. Paris, 1886.

Th. ROSSET. *Le P. Bouhours critique de la langue des écrivains Jansénistes* (Annales de l'Université de Grenoble, 1908, p. 55-125).

(1) Lettre-mémoire du 9 février 1686.

(2) Rousset, t. III, p. 205.

(3) Après avoir vu son *Dom Carlos* triompher au théâtre, sous le nom d'*Andronic* et par les soins du dramaturge Campistron. *Andronic* fut représenté, selon les frères Parfait, le 8 février 1685.

vio di Slato et que nous avons déjà souvent cité. Il y racontait et défendait toute sa vie. Ne sachant quel crime particulier on lui imputait à Turin, il sollicitait par une sorte de confession générale une absolution complète. Il soupçonnait bien d'ailleurs quels étaient à son égard les griefs les plus redoutables de Victor-Amédée. Il avait à se justifier, d'une part, de s'être trop montré ami de la France, d'autre part, d'avoir, quelques années plus tôt, témoigné trop bruyamment de son dévouement à Madame Royale.

Dès l'enfance, Victor-Amédée avait enveloppé d'une haine générale tous ceux de ses sujets qui cherchaient fortune au delà des monts. Un jour, âgé de 13 ans, il avait scandaleusement roué de coups un jeune noble piémontais qui venait d'obtenir de Louis XIV une place de page dans la Grande Écurie. A chaque coup qu'il lui portait il lui disait, raconte un témoin, « qu'il portât cela en France, que c'étoit parce qu'il y alloit, qu'il étoit un palefrenier, qu'il allât servir le roi de France, qu'il y feroit sa cour au lever des valets d'écurie, etc. (1) ». Devenu maître de son duché, ce prince dont un ambassadeur de France disait qu'il avait, aussi bien que son aïeul Charles-Emmanuel, « le cœur couvert de montagnes comme son pays », obligé de subir la tutelle de la France, ne continua pas moins à détester au fond du cœur tout ce qui était Français ou ami de la France. On pense de quel œil il pouvait voir un historiographe de Savoie qui jadis avait osé se proclamer publiquement « le très humble et très obéissant sujet » du roi de France, et qui récemment venait de passer plus de quatre ans à Paris dans l'attente des bienfaits de Louis XIV. A l'égard de ces bienfaits, qu'il n'avait pas obtenus, Saint-Réal affecta, un peu tard pour en être cru, un grand désintéressement. Il insista sur ses sentiments de loyal Savoyard, et passa aussi rapidement que possible sur ses relations avec la cour de Versailles, relations dont il se vantait si volontiers en d'autres temps.

Plus grave peut-être encore, aux yeux de Victor-Amédée, était le tort d'avoir soutenu le gouvernement de Madame Royale. La harangue académique de 1680 n'était pas oubliée à Turin. Pour atténuer ce fâcheux souvenir, Saint-Réal prétendait avoir de son propre mouvement, et sans l'aveu de la Régente, inséré dans son *Panegyrique* l'éloge du jeune duc. Mais Victor-Amédée pouvait-il ignorer que Saint-Réal n'avait pas prononcé une parole qui n'eût reçu la double approbation de Madame Royale et de l'ambassadeur de France ? Plus adroitement il faisait ressortir qu'il n'avait pas eu

(1) Lettre de Pianesse à Louvois (Rousset, t. III, p. 126).

fort à se louer par la suite de Madame Royale et de ses ministres. Il essayait de tirer parti des mécomptes mêmes que son ambition avait subis naguère. Il affectait de s'être réjoui plus que personne quand Victor-Amédée avait enfin secoué le joug maternel. Sans la maladie, il serait tout de suite, à l'en croire, accouru à Turin « où ses ennemis n'avoient plus de pouvoir ». En effet, Saint-Réal s'efforçait de persuader au Duc que les mêmes hommes qui avaient entouré et soutenu Madame Royale l'avaient, lui Saint-Réal, constamment combattu de leurs cabales et noirci de leurs calomnies. Il essayait de confondre sa cause avec celle de son souverain, exploitant les rancunes de celui-ci contre Mazin, contre Lescheraine, contre le marquis de Pianesse. Peu généreusement il s'acharnait contre tous ces ennemis déchus et leur imputait à son tour de noires trahisons. Il n'est pas utile de suivre Saint-Réal dans le détail de ces intrigues, vraies ou supposées. Il se montre à nous, dans ce mémoire, sous un jour très peu favorable. Il nous apparaît aigri, soupçonneux, rancunier, suffisant et plat tour à tour, et ne reculant pas, pour atteindre ses adversaires, devant d'assez basses délations.

Ni ces racontars suspects, ni les protestations de loyalisme qui les accompagnent ne pouvaient produire grand effet. Trop manifestement Saint-Réal avait joué, à Turin comme à Paris, le rôle d'un ambitieux vulgaire, inconsistant dans ses desseins et peu clairvoyant. Il avait successivement flatté toutes les puissances. Il récoltait de toutes parts avec justice l'ingratitude, la défiance ou le dédain.

Il eut du moins la consolation de conserver son traitement d'historiographe. Les comptes de la trésorerie générale de Savoie en font foi (1). Et remettant à plus tard la réalisation d'espérances auxquelles il eût été plus sage de renoncer définitivement, il se résigna à rester en Savoie. Sur ces entrefaites, une menue polémique à laquelle il se trouva inopinément mêlé vint donner une matière de plus à sa mauvaise humeur. Rappelons brièvement cet incident dont le principal intérêt est de jeter quelque jour sur les mœurs littéraires du XVII^e siècle.

Un écrivain assez connu, qui avait été secrétaire d'ambassade à Venise, et qui s'occupait surtout de traduire en français des ouvrages italiens et espagnols (2), Amelot de la Houssaye, donna en

(1) Perrero, p. 240.

(2) Entre autres le *Squittinio della libertà veneta*, dont Saint-Réal avait parlé dans sa *Conjuration des Espagnols contre Venise*. Cette traduction parut en 1677.

1683 une traduction de la fameuse *Histoire du Concile de Trente* par Fra Paolo Sarpi. Il n'avait pas travaillé sur l'original, mais sur une traduction latine publiée en Angleterre par Newton et Bedell, et qu'Amelot croyait être d'Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro. Le concile de Trente et la personnalité de «frère Paul» passionnaient encore, à la fin du ^{xvii}e siècle, l'opinion française. Toute médiocre qu'elle fût, la traduction d'Amelot eut un rapide débit et il en parut une seconde édition en 1685.

Peu de temps après, les *Nouvelles de la République des lettres* publiaient une lettre anonyme, écrite de Paris et datée du 17 octobre 1685, où l'on prenait assez vivement à partie Amelot et sa traduction. On accusait cette traduction d'être très fautive. On le prouvait par des erreurs relevées soi-disant au hasard dans quelques pages du livre. On annonçait enfin une nouvelle traduction plus correcte, et l'on promettait d'éclairer certains points par des documents empruntés à l'ouvrage du cardinal Pallavicin.

Amelot, irrité de ces critiques et de la concurrence qui s'annonçait, riposta par une lettre du 7 décembre 1685, qui fut insérée elle aussi dans les *Nouvelles de la République des lettres*. Il défendait sa traduction, assez gauchement d'ailleurs, et s'efforçait surtout d'accabler l'auteur de la lettre anonyme dans lequel il croyait avoir reconnu l'abbé de Saint-Réal : « J'ai appris de divers endroits, disait-il, qu'elle est de lui, et en effet elle a toute l'empreinte de sa présomption. » Saint-Réal et Amelot n'étaient pas inconnus l'un à l'autre. Amelot se montrait d'autant plus courroucé qu'ils s'était cru en droit d'attendre un procédé plus gracieux :

Si le dit Abbé... m'en eût fait avertir par un de nos Amis communs, qui étoit tous les jours avec lui, et qui venoit très souvent chez moi, je n'eusse pas manqué de corriger cette Faute dans la seconde Édition ; mais sa Maliginité n'eût pas trouvé son compte à ma Docilité.

Enfin il prenait l'offensive en menaçant Saint-Réal d'une sévère critique de ses principaux ouvrages :

Peut-être le pourra-t-on contenir dans les termes de la Modestie, lorsqu'il verra une Critique de son D. C., de sa C. D. E. C. V. et de sa Vie de J. C., etc. : comme aussi de cette prétendue belle Oraison, qu'il prononça à T., en présence de Madame la Duchesse-Mère de S., dans laquelle on verra des Apostrophes de *mon aimable et charmante Princesse*, comme d'un Amant qui parleroit à sa Maîtresse, et cent autres choses dont les Seigneurs de cette Cour furent scandalisés.

Saint-Réal n'était pour rien dans la lettre qui avait excité la colère d'Amelot. Mais, furieux à son tour d'avoir été indûment

houspillé, il voulut se venger, par une lettre publique, du maladroit Amelot. Il y reprenait à son compte les critiques adressées par l'anonyme à la traduction d'Amelot. Il accusait même crûment le traducteur d'avoir « tâché à nuire aux catholiques, dont il assure pourtant qu'il fait partie, parfait Imitateur en cela de Frà Paolo lui-même ». Parlant enfin de ses propres ouvrages, Saint-Réal s'exprimait avec grande ostentation de modération et de modestie :

Pour moi,... je lui pardonnerai de m'accuser de faire de jolis Romans, à condition qu'il voudra bien excepter la Vie de Jésus Christ ; car, puisqu'il est Chrétien, pour le moins il la passera pour une Histoire.

A l'égard de la Critique, dont il me menace, il me fera plus d'Honneur que je n'oserois espérer. D. C., et la C. D. E. C. V., ne méritent pas d'être épiluchés par un Homme qui assure, qu'il ne répondra plus aux Chicanes qu'on lui fera... Je n'ai jamais donné ces petites choses, que pour ce qu'elles valent ; et, si j'étois de son Humeur, j'aurois assez lieu d'être content du Débit qu'en a fait Barbin.

Quelqu'un cependant faisait des gorges chaudes à voir tomber sur Saint-Réal les colères d'Amelot. C'était le célèbre Richard Simon, qui nous donne le mot de l'énigme dans une lettre du 2 avril 1686, adressée à son ami M. Séguret (1). C'est Richard Simon lui-même qui avait eu, à un moment donné, l'idée de traduire le livre de Frà Paolo, et qui avait découvert dans la traduction d'Amelot un certain nombre de fautes grossières. Son neveu écrivit à ce sujet à un libraire de Rotterdam, Reinier Leers. Celui-ci, se trouvant brouillé avec l'éditeur d'Amsterdam qui avait publié la traduction d'Amelot, fit insérer dans les *Nouvelles* la lettre où cette traduction se trouvait critiquée. Il pressa, d'autre part, Richard Simon de travailler à cette traduction nouvelle dont il avait eu l'idée. Mais Richard Simon n'en fit rien, ne voulant pas « nuire en quoi que ce soit aux intérêts de M. Amelot ». Cependant Richard Simon recommandait à son correspondant le silence sur cette affaire et s'étonnait que Saint-Réal n'eût point répondu à la lettre d'Amelot. Saint-Réal, on l'a vu, avait répondu, et de manière à rester brouillé à mort avec Amelot (2).

(1) *Lettres choisies de M. Simon où l'on trouve un grand nombre de faits anecdotes de Littérature*. Nouvelle édition, Rotterdam, 1704, t. II, p. 189.

(2) Celui-ci persista, d'ailleurs, à attribuer à Saint-Réal la lettre qui avait ouvert la querelle. Il écrivait à Bayle, le 27 décembre 1686 : « Quant à l'Abbé de Saint-Réal dont vous doutiez que fût la lettre qui vous fut adressée en 1685, je vous dirai qu'après avoir été plusieurs mois à barguigner et à balancer entre la honte et le dépit, *confessionis gloriam amplexus est*, aléant pour excuse qu'il y a été contraint par M^r l'Archevêque de Paris, et autant le Sr. Morange, secrétaire

Il se tint à peu près tranquille les années suivantes, séjournant tantôt à Chambéry, tantôt dans le domaine de sa famille près de Saint-Jean-de-la-Porte. Il n'était pas guéri cependant de sa maladive ambition et continuait à offrir ses services, de temps à autre, au duc de Savoie qui n'en voulait pas. C'est ainsi qu'en 1687, ayant appris que le duc avait perdu deux de ses secrétaires, il s'empressa de solliciter la place de l'un ou de l'autre en une lettre où le désir de faire agréer sa candidature laisse transparaître son dépit de s'être vu tenir si longtemps à l'écart (1).

L'année suivante, nouvelle tentative par une voie détournée. Pour toucher enfin Victor-Amédée, pour se faire un patron puissant auprès de son souverain, il offre son encens à l'Électeur de Bavière, cousin germain du duc, sans prendre garde si du même coup il ne coupe pas les ponts derrière lui du côté de la France. Telle semble être du moins l'inspiration de ce discours *De la Valeur* qu'il data de Saint-Réal, le 31 octobre 1688.

Cet électeur de Bavière, Maximilien-Marie-Emmanuel, fils d'une tante de Victor-Amédée, était un jeune héros de 26 ans qui remplissait l'Europe du bruit de ses exploits. On sait que l'Empire était alors en lutte avec les Turcs. Combattant dans l'armée impériale, Maximilien s'était illustré au siège de Vienne, au siège de Bude, à la bataille de Mohats, enfin devant Belgrade, par des traits d'une folle bravoure. Déjà il commandait en chef dans les armées de l'Empire et la ligue d'Augsbourg voyait en lui son futur général dans la guerre imminente contre Louis XIV. Quelle admiration et quelle envie une carrière si aventureuse et si brillante ne devait-elle pas exciter dans le cœur de Victor-Amédée, à qui l'ombrageuse tutelle du roi de France ne permettait même pas une promenade d'agrément hors de ses états ?

Si tenu qu'il fût, Victor-Amédée donnait des inquiétudes à la cour de Versailles et au marquis d'Arcy, ambassadeur de France à Turin. Justement, au carnaval de 1687, il s'était permis une escapade, un séjour d'un mois à Venise. Il avait devancé par la soudaineté de son départ une interdiction trop facile à prévoir, et M. d'Arcy avait dû se jeter au plus vite dans un carrosse pour ne pas interrompre son rôle de surveillant attentif. A Venise, Victor-Amédée allait voir les fêtes du carnaval, mais aussi rencontrer son cousin de Ba-

de ce Prélat, d'avoir ajouté à sa lettre qui, à ce qu'il dit, étoit modeste et mesurée, les injures qui y sont répandues, circonstances que j'ai apprises d'un magistrat chez qui ledit Abbé a de grandes habitudes. » E. Gigas, *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*, 1890, p. 129.

(1) Lettre du 29 mars 1687.

vière. Pendant un mois les deux jeunes princes ne parurent occupés que de leurs plaisirs. Ils affectaient même de ne pas se rencontrer trop souvent et M. d'Arcy se tranquillisait, ne flairait sous ce caprice de jeunesse aucune intrigue politique. C'était trop de confiance apparemment, et l'on peut croire qu'à partir de ce moment Victor-Amédée ne fit plus que guetter l'heure favorable où il pourrait lever le masque, délivrer ses états d'un joug odieux et partager peut-être les lauriers de son brillant cousin (1).

On comprend, dès lors, qu'un ouvrage à la gloire de l'Électeur de Bavière pouvait être bien accueilli à Turin (2). Il ne paraît pas cependant que Saint-Réal en ait tiré de ce côté beaucoup de profit. Quant au discours lui-même, où Ménage voyait partout *eloquentiam verborum* (3), c'est une pièce estimable qui ne manque assurément ni d'originalité ni d'ingéniosité. On y retrouve dans une certaine mesure l'inspiration et la méthode que nous avons étudiées dans *Césarion*. Mais il ne faut pas oublier que c'est ici une pièce de circonstance, que l'auteur prétend avoir écrite rapidement, et dans laquelle il emploie, pour faire sa cour à un prince, un ton et des formes qui nous semblent aujourd'hui passablement surannés.

Ce n'est point que ce ton soit douxereux à l'excès. Saint-Réal affecte, au contraire, le langage d'un Alceste bourru et peu soucieux de plaire. Il prétend dire au prince ses vérités. Ce jeune homme se méprend sur le caractère de la véritable Valeur. Il se jette aveuglément au-devant des dangers. Il expose hors de propos une vie si précieuse à ses peuples. En un mot, son courage lui fait oublier son devoir. Lorsqu'il en était à ses premières campagnes, lorsqu'il ne commandait pas encore en chef, une telle légèreté lui était permise et Saint-Réal consentait à l'en excuser. Mais vraiment le prince

(1) Rousset, t. IV, p. 34-42.

(2) P. Marchand s'est fait l'écho, à propos du discours *De la Valeur*, de certaines traditions qui paraissent peu autorisées : « [Cette pièce] est pleine de réflexions judicieuses et de fines louanges pour le Duc de Bavière. On veut néanmoins que ce Prince soit bien moins le Héros de la pièce que le Chevalier de Monasterol, qui y est effectivement fort loué, et pour lequel on prétend que l'auteur avoit des sentiments fort passionnez. On dit aussi que n'ayant pas voulu substituer dans cet Ouvrage, déjà tout composé, le nom du Dauphin de France à celui de l'Électeur de Bavière, et aux Victoires de celui-ci les campagnes de celui-là, ce refus lui fit perdre une petite pension dont il jouissoit en France, et l'obligea enfin à se retirer en Italie. Mais c'est ce dont je n'ai nulle autre preuve que le bruit public qui en couroit alors. » Monasterol était un gentilhomme piémontais au service de l'Électeur de Bavière. Il n'est fait, dans l'ouvrage de Saint-Réal, qu'une très rapide allusion à sa bravoure (p. 128).

(3) *Menagiana*, troisième édition, Paris, 1715, t. III, p. 197.

exagère. Il se fait blesser à Mohats, il se bat en furieux à la brèche de Belgrade. Cette fois, Saint-Réal ne peut plus contenir son indignation. Elle éclate :

Ce Ressentiment légitime me porta dès lors à vous représenter quelques Vérités importantes à votre Conduite, que vous me paroissiez ignorer : que la Valeur, étant une Vertu, peut pécher par l'Excès, comme par le Défaut : que celle d'un Prince tel que vous doit être accompagnée de Tempéramens tout particuliers : et qu'après en avoir donné des Preuves si éclatantes et si heureuses, bien loin qu'il vous fût glorieux de continuer d'en donner de semblables, il y auroit de l'Injustice pour vous-même, en ne vous conservant pas, comme vous le méritez ; de l'Inhumanité pour votre auguste Maison, pour vos Sujets, pour l'Empire, et pour toute la Chrétienté, en les exposant à vous perdre ; et de l'Ingratitude pour le Ciel, en ménageant si mal ses Faveurs, et abusant du soin presque miraculeux qu'il a pris jusqu'ici de votre Vie. (P. 87.)

Telle est l'idée générale du discours. C'est un peu de la même manière que Boileau pressait Louis XIV d'arrêter ses triomphes. De pareils badinages ne sont supportables que lorsqu'ils sont très courts. Saint-Réal n'a pas su s'arrêter à temps pour devancer l'ennui.

Cependant tout n'est pas sans mérite dans l'analyse assez poussée, et parfois ingénieuse, par laquelle notre auteur entend fixer les caractères essentiels de la Valeur. On pourrait y trouver quelques paragraphes assez fermes, quelques maximes bien frappées. On aimerait, si l'on y sentait une conviction plus profonde, tel passage où sont rappelés avec force les devoirs des rois :

C'est la plus ridicule de toutes les Chimères, que l'Idée qu'ont la plupart des Princes, qu'ils ne doivent rien à leurs Sujets, et que la Nature de la Souveraineté consiste à ne dépendre en aucune manière de personne. Comme s'il pouvoit y avoir d'Obligation légitime, qui ne fût réciproque, et que la Lumière naturelle ne répugnât pas à concevoir, qu'un nombre infini d'Hommes doivent toutes choses à un autre, sans que cet autre leur en doive aucune. Ces horribles Maximes ne conviennent qu'à l'Empire barbare, dont vous avez juré la Ruine ; et sa Désolation fait voir à l'œil quel en est le juste Fruit. (P. 99.)

Un peu plus loin, Saint-Réal a su parler dignement de la mort de Turenne :

Etre emporté d'un Coup de Canon, dans un Lieu où il falloit être pour observer un Mouvement d'une Armée ennemie commandée par un Général non moins habile que lui, pour soutenir l'Honneur de deux Campagnes victorieuses, où tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand et de plus raffiné avoit été mis en œuvre de part et d'autre ; voilà mourir en Général, et le plus glorieusement, à mon gré, qu'un Général destiné à périr par les Armes puisse mourir. (P. 105.)

Enfin, lorsqu'il entreprend, toujours fidèle à ses vieilles idées sur l'usage de l'histoire, d'appuyer sa thèse par l'exemple des plus grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes, si l'on peut trouver le développement un peu long, on doit reconnaître qu'il ne manque pas par endroits d'habileté et d'agrément. Et, comme « l'Oracle de Gascogne » est justement cité dans ces pages, il est permis de songer parfois à certains des premiers *Essais* de Montaigne. Ajoutons tout de suite que nous avons affaire ici à un Montaigne singulièrement plus guindé et moins savoureux que le vrai.

Le discours *De la Valeur*, quels qu'en fussent les mérites propres et les excellentes intentions, ne décida pas le duc de Savoie à employer les services de son auteur. Pour les intrigues qu'il menait avec une dissimulation étonnante chez un prince de 22 ans, Victor-Amédée avait besoin de dévouements moins bruyants, mais plus fermes. Ce fut donc en spectateur inactif, mais non désintéressé, que Saint-Réal suivit de Chambéry les événements politiques des années 1688 à 1690.

La situation devenait de plus en plus tendue entre le duc de Savoie, secrètement gagné à la Coalition, et le gouvernement français. Celui-ci rencontrait à Turin, pour les moindres affaires, une résistance inaccoutumée. Plus Louis XIV, désireux de ne pas grossir le nombre de ses adversaires, faisait preuve de patience et de longanimité, plus le Duc se montrait revêche et inquietant. Toute l'année 1689 se passa en querelles sourdes, en rapprochements incomplets (1). Comprenant enfin qu'il était dupe, le gouvernement français se résolut à une action plus énergique. Au mois de mars 1690, Catinat arrivait en Italie, chargé de prendre en mains les négociations et, s'il y avait lieu, les opérations militaires. De dures conditions étaient imposées au duc de Savoie. Bien résolu à se déclarer finalement contre la France, Victor-Amédée eut l'art cependant de traîner encore pendant deux mois de feintes négociations qui lui donnaient le temps de s'armer. Enfin, le 4 juin 1690, soutenu de l'enthousiasme presque général de ses sujets, il se décidait à une rupture définitive.

Les gens de Chambéry furent des premiers à en ressentir les effets. Tandis que Catinat, de l'autre côté des Alpes, dévastait méthodiquement les alentours de Turin et calmait les premières ardeurs belliqueuses des Piémontais en leur infligeant la défaite de Staffarde (18 août), une petite armée française pénétrait en Savoie, commandée

(1) Rousset, t. IV, p. 261 sqq.

par le marquis de Saint-Rhue. Dans le premier moment, les Chambériens se montrèrent, paraît-il, pleins de feu et de courage. Mais leur enthousiasme tomba — c'est un historien chambérien qui le rapporte (1) — quand l'ennemi approcha de leurs murs et menaça de gâter leurs vendanges. Avec le même empressement qu'on avait, quelques jours plus tôt, dépêché au Duc un suprême hommage de fidélité, le Sénat, la Chambre des Comptes et le Conseil d'État de Savoie résolurent d'éviter à la ville les horreurs d'un siège. Un négociateur fut dépêché à M. de Saint-Rhue et l'on se hâta de capituler (2). Le négociateur avait été l'abbé de Saint-Réal.

On conçoit que les Chambériens aient eu recours à lui. On savait ses attaches avec la France. Qu'il ait accepté avec joie une mission aussi délicate, on peut aussi le conjecturer. C'était pour sa vanité une douce satisfaction de voir ses services sollicités par cette Chambre des Comptes qui l'avait, en d'autres temps, si indignement tracassé. D'autre part, si, deux ans auparavant, il avait pu se laisser séduire aux ambitieuses visées de son Duc, son esprit mobile lui présentait maintenant comme assurée la ruine de Victor-Amédée. Une fois de plus, il changeait ses batteries et demandait à la France de satisfaire ses ambitions. A peine les Français étaient-ils installés à Chambéry qu'il accourait à Paris (octobre 1690). Un voyage si précipité, en de telles circonstances, était bien suspect. Apparemment le négociateur de la capitulation de Chambéry avait hâte d'aller recevoir en France le salaire de ses bons offices.

Nous ignorons quel accueil il reçut. Ecrivant six mois plus tard au marquis de Saint-Thomas, il prétendait avoir observé, dans cette circonstance, la réserve la plus scrupuleuse et s'être abstenu de paraître devant le roi. A l'entendre, il n'aurait même fait le voyage de Paris que pour se mettre mieux en situation de servir les intérêts de Victor-Amédée. Un tel langage ne saurait être pris au sérieux. Bien plus, l'on peut se demander si Saint-Réal a écrit de son propre mouvement cette lettre extraordinaire du 7 avril 1691 où il s'offre à négocier lui-même un accommodement entre Victor-Amédée et la France.

Louis XIV et Louvois faisaient sans enthousiasme contre le duc de Savoie une guerre qui coûtait beaucoup d'argent pour de faibles

(1) C. Bouvier, *La duchesse de Mazarin à Chambéry*, p. 68.

(2) On trouve dans les *Mémoires de la société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. XX (1882), p. 144, un rapport sur l'entrée des Français à Chambéry que le général Aug. Dufour et M. Fr. Rabut attribuent à Saint-Réal, sans beaucoup de preuves, il me semble.

résultats, immobilisant, alors qu'on avait tant d'ennemis ailleurs, toute une armée avec l'un des meilleurs généraux du Roi (1). On eût volontiers traité avec Victor-Amédée. Dès la fin de 1690, on avait accueilli avec empressement de vagues ouvertures présentées par un certain abbé de Cumiane, chapelain du duc de Savoie. La négociation avait avorté aussitôt par l'évidente mauvaise foi de Victor-Amédée. Mais trois mois plus tard on pouvait le supposer plus traitable et plus sincèrement désireux de la paix. A la fin de mars, Catinat, presque sans coup férir, avait conquis le comté de Nice, possession du duc de Savoie (2). D'autre part, aux Pays-Bas, Louis XIV, à la tête d'une formidable armée, pressait le siège de Mons, dont la capitulation était imminente (3), et les alliés étaient atterrés de ce désastre. N'était-ce pas le moment de détacher de la coalition le plus chancelant d'entre eux ? Dès lors, il n'est pas impossible que la politique française ait inspiré, plus ou moins directement, la démarche de Saint-Réal.

Celui-ci laissait entendre qu'il s'expliquerait plus clairement si l'on prêtait l'oreille à ses avances, et comme il sentait bien que sa conduite passée n'était guère pour lui assurer la confiance du Duc, une fois de plus il s'évertuait à dissiper des préventions dont il savait bien l'existence. Il s'adressait d'ailleurs à son souverain sur un ton hautain et rogue, avec l'air d'un homme qui offre une grâce, bien plus qu'il ne sollicite une faveur. Après un tableau pathétique des dangers qui, selon lui, menaçaient Victor-Amédée, il osait continuer en ces termes :

Enfin, tout est perdu si [S. A. R.] ne s'accommode et elle ne sauroit le faire si avantageusement et si sûrement que de la manière que j'ai à lui proposer. Je ne puis pas lui inspirer la foi en mes paroles qu'elle n'a pas, mais *quelque prévenue qu'elle soit des malheureuses idées qu'on lui a données de moi, et qui lui coûtent cher*, je ne sais si elle l'est jusqu'à ne pas comprendre qu'après vingt-cinq ans de séjour en cette ville, les attachemens et les entrées que j'ai eues à la cour, la manière dont j'y suis connu du public et en particulier de tout ce qu'il y a de plus illustre en naissance ou en mérite, je puis estre mieux instruit qu'aucun autre de ses sujets de l'estat présent de la France, l'ayant étudié aussi curieusement que j'ai fait depuis six mois que je suis yci pour lui pouvoir donner quelque avis utile.

Saint-Réal comptait sans doute que ses offres de service seraient

(1) Cf. Lettre de Louvois à Catinat du 6 janvier 1691 (Rousset, t. IV, p. 449).

(2) Le château de Villefranche capitule le 20 mars la ville de Nice le 26, la citadelle de Nice le 3 avril.

(3) Mons capitula le 8 avril.

acceptées avec empressement. Fort déçu de ne pas recevoir une réponse immédiate, dès le 18 avril, n'y tenant plus d'impatience, ou poussé encore par le même inspireur, il revenait à la charge. Il avait encore accentué le ton de ses objurgations et menaçait Victor-Amédée d'immédiates calamités.

Des personnes, écrivait-il, d'une considération si extraordinaire que je n'oserois les nommer et qui ne peuvent croire, quoi que je leur puisse dire, que S. A. R. n'ait aucune confiance en un sujet aussi zélé que je paroïs, de ma naissance dans ses Estats et de ma réputation au dehors, m'obligent, monsieur, à vous dire plus clairement ce que je croyois vous avoir suffisamment fait entendre par ma précédente du samedi 7^e du courant, qui n'est pas assez forte à leur gré. Ce qui m'achève de résoudre est ce que j'apprens tous les jours de la sécurité déplorable et de la présomption funeste où l'on est à Turin, à la veille de le voir réduit en poudre et en cendres. Au hazard donc de passer pour un extravagant et pour un insolent, et plutôt que de pouvoir me reprocher d'avoir manqué à quelque chose qui dépendoit de moi pour empêcher la dernière ruine de mon souverain et l'extinction entière de la monarchie sous laquelle Dieu m'avoit fait naître, car il ne s'agit de rien moins, je vous déclare, monsieur, à la décharge de mon honneur et de ma conscience, pour le rapporter au plutôt à S. A. R. de ma part, que si elle refuse les conditions qu'on lui impose, quelles qu'elles soient, c'est un grand hazard si, avant que la campagne finisse, il lui reste un pouce de terre.

Les opérations militaires de l'année 1691 ne répondirent pas aux lugubres prophéties de Saint-Réal. Sans doute, Catinat remporta d'abord quelques succès. Il prit Avigliana (29 mai) et Carmagnola (9 juin). Mais une incursion tentée dans la vallée d'Aoste demeurerait stérile, et le 28 juin les troupes françaises levaient dans des conditions peu glorieuses le siège de Coni. Désastre plus irréparable: le 16 juillet, Louvois succombait subitement sans avoir eu le temps de « donner un échec » au duc de Savoie. A la fin de la campagne, Catinat, réduit à la défensive, repassait les Alpes.

Cette fois encore la mauvaise saison fut occupée par des négociations. Après la prise de Montmélian par Catinat, Louis XIV dépêcha en Italie Chamlay, le conseiller, l'ami fidèle et le continuateur de Louvois (1). Par une coïncidence assez frappante, Saint-Réal, au même moment, recommençait à fatiguer les ministres piémontais de ses avertissements sinistres et de ses protestations de dévouement.

(1) Cette négociation, entamée dans les premiers jours de l'année 1692, se prolongea jusqu'au mois de mars (Rousset, t. IV, p. 508).

Il était revenu depuis quelques mois à Chambéry. Il commença par adresser au duc de Savoie, non plus par l'intermédiaire du marquis de Saint-Thomas, mais par une personne avec qui, disait-il, il était en « commerce depuis Paris sur ces mesmes affaires », une lettre d'un personnage français « de conséquence » dont nous ignorons le nom. Le 20 janvier, n'ayant point reçu de réponse, il envoyait, au marquis de Saint-Thomas cette fois, une copie de cette même lettre (1), accompagnée par quelques considérations de son propre style. Insistant sur les préparatifs militaires de la France, il adjurait Victor-Amédée d'accepter au plus vite les conditions qu'on lui offrait présentement, mais qu'on ne lui offrirait plus dès que ces préparatifs seraient achevés. Enfin, il protestait une fois de plus de son loyalisme, affirmait n'être allé en France que pour y mieux servir les intérêts de son souverain :

Quoique j'aie l'honneur d'estre connu du Roi familièrement depuis dix-sept ans, je suis si peu françois que quoique j'aie été plusieurs fois à Versailles, n'ayant pu m'en dispenser pour répondre aux honnestetez que l'ouvrage que je viens d'imprimer m'attire de tout ce qu'il y a de plus grand en ce pays-là, princes du sang, ministres (je puis le dire sans immodestie parce que cela est public en ce pays-là), et aussi pour prendre langue sur bien des Choses qui importent et que je voulois savoir, que, nonobstant cela, je n'y ai pas vu le Roi en face, malgré les instances réitérées que des ministres mesme m'ont fait de reprendre les erres de mes anciennes prétentions, desquelles on m'assuroit un succez très heureux dans l'estat présent des choses, pourveu seulement que je voulusse paroître. Voilà Monsieur, quel homme je suis, si vous ne le savez pas ; tout le reste de ma conduite depuis la guerre respond à cet article...

Une fois de plus, Saint-Réal eut le dépit de voir ses avis dédaignés. Une fois de plus aussi les événements démentirent ses prédictions. La campagne de 1692 ne conduisit pas les Français à Turin. Ce fut, au contraire, Victor-Amédée qui fit en Dauphiné une rapide incursion. Puis les éternelles négociations reprirent pour échouer encore. Elles ne devaient aboutir que trois ans plus tard, après que les Français auraient encore remporté une grande victoire inutile, et lorsque Victor-Amédée, ayant joué successivement à sa fantaisie les alliés et Louis XIV, jugea bon de cueillir les fruits de tant d'années d'intrigues et de guerre. La paix fut signée à la fin de mai 1696. Elle donnait au duc de Savoie Pignerolet et le faisait allié de Louis XIV, mais c'était un allié dont il faudrait respecter désormais la dignité

(1) Cette copie n'a pas été retrouvée

et l'indépendance. Quant à l'abbé de Saint-Réal, la mort lui avait épargné l'humiliation de reconnaître quel mauvais prophète il avait été (1).

II

Les préoccupations politiques n'avaient pas, même en ces années troublées, complètement détourné Saint-Réal de ses travaux littéraires. Sur la fin de sa vie, il publia coup sur coup deux ouvrages, une traduction des deux premiers livres des *Lettres de Cicéron à Atticus* et un traité : *De la Critique*.

De tous les chefs-d'œuvre des littératures antiques, il n'en était aucun que Saint-Réal eût plus aimé, plus constamment étudié que la correspondance de Cicéron. Il se plaisait à trouver dans ces merveilles épîtres la peinture toute naïve d'une société qu'il se figurait au plus haut point raffinée et polie. C'était la vie même des plus honnêtes gens de Rome et ce pouvait être le bréviaire des honnêtes gens de tous les temps. Racine en jugeait pareillement, lui qui écrivait à son fils aîné, au sujet des épîtres de Cicéron : « Vous ne lirez guère d'ouvrage qui soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement (2). » Saint-Réal avait exprimé chaleureusement dans son *Césairion* son admiration pour cette correspondance, et toute la partie historique du livre venait surtout de Cicéron. Une lettre empruntée aux épîtres : *Ad familiares* s'y trouvait même traduite intégralement. On peut penser que dès 1684 Saint-Réal avait conçu le projet de faire passer en français une œuvre qu'il admirait si fort. Ce fut assurément l'occupation principale de ses longues années de retraite en Savoie.

Lorsque, au début de 1691 (3), il publia, « en attendant les autres (4) », les deux premiers livres seulement des lettres à Atticus, il

(1) Il existe à la Bibliothèque nationale (Mss, fonds français, 24881) un écrit d'une vingtaine de pages relatif à la rupture de la Savoie avec la France en 1690, et portant le titre suivant : : *Discours de l'abbé de Saint-Réal sur les affaires présentes*, 1692. L'attribution de cet écrit à Saint-Réal nous paraît fort douteuse, principalement parce que l'auteur se donne manifestement comme Français. Deux autres copies du même opuscule se trouvent aux Archives des Affaires étrangères (Corr. pol. Turin, t. XCIV). Ces deux copies n'indiquent aucun nom d'auteur. Sur l'une d'elles figure la date 1694, inadmissible si l'écrit devait être attribué à Saint-Réal.

(2) Lettre du 4 octobre 1692.

(3) L'achevé d'imprimer est du 2 janvier.

(4) P. Marchand, p. 172 : « M. de Saint-Réal a aussi traduit, de la même manière, et dans le même goût, les III et IV Livres de ces mêmes *Lettres de Cicéron*

exprima dans sa préface son étonnement que cette partie de la correspondance de Cicéron n'eût pas encore été traduite en français (1). En fait, tandis que les lettres *Ad Familiares* avaient, plusieurs fois déjà, été mises en français (2), on n'avait publié aucune traduction suivie des lettres à Atticus. Il était sorti seulement de Port-Royal plusieurs recueils de lettres choisies, où figuraient quelques parties de la correspondance entre Cicéron et Atticus. Ces recueils étaient l'œuvre de l'un des maîtres des Petites-Écoles, Thomas Guyot (3). Saint-Réal n'accorda qu'un dédaigneux silence aux productions de Guyot. Il est fort possible néanmoins qu'il ait voulu, sur ce terrain encore, se mesurer avec les hommes de Port-Royal.

Sa traduction, qui ne satisferait personne aujourd'hui, est certainement une des meilleures qui nous restent du ^{xvii}e siècle. Les traducteurs du ^{xvii}e siècle sont ou bien de simples manœuvres littéraires, comme ce noble et pauvre Du Ryer qui, suivant le continuateur de Vigneul-Marville, « travailloit pour ainsi dire à la journée pour soulager une nombreuse famille (4) », ou bien des écrivains élégants, comme Perrot d'Ablancourt ou l'abbé de Marolles qui ne cherchent en leurs « belles infidèles » que la délicatesse et la pureté de l'expression. Vaugelas conserve vingt-cinq ans sur le métier son Quinte-Curce, mais c'est afin de mieux polir ses périodes, non de mieux pénétrer son texte. Saint-Réal, presque seul de son temps, sut joindre à la recherche du beau style un réel souci de l'exactitude. Aux prises avec un texte difficile, il s'est efforcé

à *Atticus* ; mais ils n'ont point été imprimés, et ne se conservent en manuscrit que dans le Cabinet de M^r Pelletier de Souzi dans l'Abbaie de St-Victor à Paris. » Je n'ai pas trouvé trace dans le fonds Saint-Victor, à la Bibliothèque Nationale, de ce travail de Saint Réal.

(1) Elle l'avait été en italien : *Le Pistole di Cicerone ad Attico fatte volgari da M. Matteo Senarega*, Aldus, Vinegia, 1555. Saint-Réal a connu cette traduction, mais il déclare ne s'en être servi que pour les huit ou dix premières lettres, parce que l'auteur n'avait pu voir que des éditions fort imparfaites et ne paraissait pas « avoir fait le moindre effort pour expliquer les endroits obscurs en les traduisant », se contentant de traduire à la lettre « à la faveur de la conformité de sa langue avec la latine ». La traduction de Senarega mérite assez bien ce double reproche.

(2) Par Etienne Dolet (1542), dont le travail fut repris et complété par Fr. de Belleforest (1604), par Bachou (1656), par Godouin (1663). Cette dernière traduction fut réimprimée en 1670, aux tomes VII-VIII-IX de la traduction de Du Ryer.

(3) On trouvera dans Sainte-Beuve (*Histoire de Port-Royal*, t. III, pp. 506, 575 et *passim*) la liste de ces recueils et quelques détails sur Guyot.

(4) *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1725, t. III, p. 462.

d'en pénétrer les obscurités et d'en donner une idée complète. Ses erreurs sont rares et le plus souvent imputables à l'édition de Graevius (1) sur laquelle il traduit ordinairement, mais dont il rejette cependant certaines leçons, en s'appuyant sur des raisons de sens commun souvent judicieuses. Il n'ignore pas le travail des anciens commentateurs, et met à profit, pour choisir entre leurs opinions discordantes, « la connoissance qu'une longue et curieuse étude lui a donnée du siècle de ces Lettres, des mœurs, du gouvernement, de la religion et du caractère des gens, et des affaires dont il y est parlé (Préface, p. ix) ». Somme toute, cette traduction est une œuvre qui compte.

Mais c'est bien encore une traduction du ^{xvii}e siècle. Saint-Réal est encore beaucoup trop convaincu que « la bonne manière de traduire n'est pas de traduire au pied de la lettre (2) ». Il s'efforce de rendre toutes les nuances, ce qui est bien, mais il ajoute souvent au texte pour l'expliquer (3). Il voudrait un terme français spécial pour rendre avec exactitude certaines particularités des mœurs ou des institutions latines, et se résigne péniblement à traduire *rostra* par *la tribune aux harangues* (4). Mais il ne songerait pas à risquer *les rostres*, parce qu'il veut conserver partout le tour et le ton français. Il ne tombe pas dans les ridicules exagérations des traducteurs de Port-Royal. Il n'appelle pas Atticus « M. de Pomponne » et ne traduit pas *Postumia tua me convenit* par : « Madame votre femme m'ayant fait l'honneur de me venir voir (5) ». Mais Cicéron chez lui appelle les Sénateurs : « Messieurs », et c'est déjà trop. Rencontre-t-il une métaphore qui lui paraisse avoir mauvaise grâce en français ? Il la remplace par un à peu près. De même pour les expressions proverbiales, pour les citations grecques qu'on rencontre à chaque page dans ces lettres. Il renonce le plus souvent à les traduire et se contente d'en rendre approximativement le sens. C'est qu'il est préoccupé toujours de l'agrément de son lecteur. Il veut lui épargner tout effort, ne le rebuter par aucune obscurité.

Dans le même esprit sont conçues les remarques très copieuses que Saint-Réal a jointes à sa traduction. Il n'y fait pas œuvre de science originale. Il a surtout compilé les anciens commentateurs.

(1) Amsterdam, 1684.

(2) Cette observation est répétée à chaque instant dans les *Remarques*.

(3) Voir, par exemple, la manière dont il traduit, dans la lettre I, 16, le récit de l'altercation entre Cicéron et Clodius.

(4) Lettre I, 1, remarque II.

(5) Exemples cités par Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III, p. 533).

Encore s'est-il le plus souvent contenté de lire leurs remarques dans les notes de Graevius. Il a feuilleté aussi certains ouvrages érudits, la *Topographia urbis Romae* de Marliani, l'*Italia antiqua* de Cluwer, le *Commentarius in leges atticæ* de Samuel Petit, les *Antiquitates Romae* de Thomas Godwin. A l'aide de ces livres, il nous renseigne sur la biographie des personnages cités dans les lettres, il nous explique les institutions et les mœurs des anciens. Sur les noms des Romains, sur l'ordre équestre, sur les diverses magistratures, sur le système monétaire, sur les assemblées et le système électoral, sur la topographie de Rome, le culte de la Bonne Déesse, le jeu de dés, l'administration du Trésor, les augures, etc., les lecteurs du xvii^e siècle trouvaient chemin faisant, dans ces *Remarques*, un abrégé attrayant de la science archéologique contemporaine.

Mais Saint-Réal n'est ici que vulgarisateur. Comme il s'adresse aux gens du monde, non aux savants, il fuit du plus loin l'air et le ton pédants. Il propose ses remarques avec la nonchalance et l'allure dégagée de l'homme qui ne s'en laisse pas accroire. Il ne croit pas devoir exposer toutes les difficultés « dans la dernière exactitude », parce que cela l'entraînerait à dire mille choses de nulle utilité et d'encore moins d'agrément (p. 14) ». Comment le lecteur mondain ne saurait-il pas gré à Saint-Réal d'une telle discrétion ? Comment les dames ne préféreraient-elles pas le croire sur parole, plutôt que de le suivre en « plusieurs raisons ennuyeuses à rapporter » ? Des notes obscures, pédantesques, grossières quelquefois des vieux érudits, Saint-Réal a extrait à leur intention la plus délicate et la plus légère substance.

Il ne se contente pas, d'ailleurs, de distiller en ses remarques Bosius, Lambin ou Casaubon. Aux renseignements archéologiques, il ajoute de son cru des observations politiques et morales. Il juge les diverses méthodes de gouvernement, il disserte sur les troubles de Rome, il donne son avis sur la loi Aelia et la loi Fufia, en citant à l'appui « l'Oracle de Florence ». Mais la psychologie surtout l'attire. Il ferait peu de cas, après tout, de ces lettres si elles n'avaient d'autre intérêt que les faits curieux dont elles nous informent. Mais elles nous apprennent surtout « ce qui s'est passé de plus profond, de plus ambigu, de plus confus et de plus secret dans le cœur et dans l'esprit d'un homme de la plus grande pénétration qui fut jamais, et d'une sensibilité égale à sa pénétration (Préface, p. xiii) ». Sur ce terrain, Saint-Réal ne craint point d'être prolix. A chaque instant, les rapports de Cicéron avec ses amis lui fournissent l'occasion de petites dissertations morales, dont l'objet est d'établir les règles de la véritable politesse, de la véritable amitié,

de la véritable honnêteté (1). Plusieurs fois Saint-Réal renvoie à « un petit livre intitulé *Césarion*, qu'il citeroit peut-être avec éloges s'il ne connoissoit pas l'auteur (l. I, 1, rem. vii) ». On retrouve en particulier les idées de ce petit livre dans le jugement sévère que Saint-Réal porte en toute rencontre sur le caractère d'Atticus (2) et dans l'admiration sans bornes qu'il professe pour Cicéron. C'est aussi, dans les deux livres, la même façon quelque peu conventionnelle, mais bien française, bien classique, d'apprécier les hommes et les choses de Rome, la même union féconde, très classique encore, de l'étude des auteurs anciens et de l'observation des mœurs contemporaines pour atteindre à la connaissance morale de l'Homme.

Cette traduction, agrémentée de ces *Remarques*, aurait pu longtemps faire autorité, si elle n'avait été trop tôt périmée par la célèbre traduction de l'oratorien Mongault. Celui-ci n'osa pas du premier coup rivaliser avec son devancier et ne donna d'abord, en 1701, que la traduction des troisième et quatrième livres. Dans sa préface, il parlait avec déférence du travail de Saint-Réal. Il louait l'exactitude de la traduction et déclarait que les remarques méritaient « encore plus d'estime » pour n'être point farcies de grec et de latin et contenir d'ailleurs « une grande connoissance de l'histoire des derniers temps de la République ». Il se contentait d'insinuer que le style du traducteur se ressentait un peu, au dire de personnes délicates, « de son pays et de sa retraite », que certaines remarques étaient un peu longues et quelques-unes fort superflues. Il fut moins réservé quelques années plus tard, lorsqu'il traduisit à son tour les deux premiers livres. En maint endroit de ses *Remarques*, il prend à partie son devancier et lui reproche l'assurance hautaine dont il tranche les plus importantes difficultés.

Sans doute, les reproches et les critiques de Mongault sont souvent justifiés. Mais sa traduction n'est pas fort supérieure à celle de Saint-Réal (3). Il ajoute moins de mots, mais il ne rend pas toujours le

(1) Lettre I, 14, rem. IX ; lettre I, 16, rem. XXXIX ; lettre I, 20, rem. II. Voir aussi les quatre lettres extraites du livre V des *Épîtres Ad Familiares* que Saint-Réal a intercalées dans son recueil pour y faire voir le caractère et la conduite de Cicéron dans ses démêlés avec Antoine et Metellus Celer.

(2) Lettre I, 17, rem. I et V.

(3) On trouvera dans Rollin (*Traité des études*, Livre premier, ch. 1, art. 3) une comparaison détaillée entre la traduction de Saint-Réal et celle de Mongault que Rollin a confrontées spécialement pour les lettres 17 et 18 du livre premier. « Toutes deux, dit-il, sont de main de maître. » Il laisse au lecteur à décider laquelle est la meilleure, bien qu'il parle de la seconde avec l'indulgence d'un ancien maître pour son élève, « M. Mongault ayant été autrefois mon

sens aussi complètement. Son style est plus correct et plus coulant, mais aussi plus fade, plus froidement académique. Au reste, il est visible que Mongault emprunte souvent à Saint-Réal, tout comme les traducteurs du xix^e siècle se contenteront souvent de réviser Mongault (1).

Un détail fort étranger au mérite propre de sa traduction avait encore attiré sur Saint-Réal une assez aigre censure. On sait de quelles vives polémiques, d'ordre religieux et moral, fut l'objet, vers la fin du xvii^e siècle, la question du prêt à intérêts (2). Saint-Réal avait jugé bon, dans l'une de ses *Remarques*, de faire connaître son opinion sur la matière :

J'avouë, disait-il, que je ne puis comprendre ce que dit Tacite, qu'on défendit une fois entièrement les Usures, n'y ayant rien de plus nécessaire, et par conséquent de plus innocent en tous sens dans un État, pourvu qu'elles aient des bornes équitables, réglées par autorité publique, sans exception et sans distinction, quelle que ce puisse être. Si Rome Payenne a subsisté quelque tems sans aucune Usure, il faut nécessairement que la charité y fût plus grande que dans Rome Chrétienne, et qu'on y observât mieux que parmi nous ce noble conseil, Prêtez sans intérêt. *Mutuum date nihil inde sperantes.* (Lettre I, 12, rem. III.)

Un théologien de tendances jansénistes, Louis-Joseph Carrel, qui s'était déjà spécialisé dans cet objet de discussion, publia une longue lettre pour morigéner l'imprudent traducteur (3). Dans cette lettre, la malencontreuse remarque de Saint-Réal est examinée et critiquée rudement phrase par phrase. L'auteur termine par un jugement peu bienveillant sur le style de la traduction où il relève un certain nombre d'expressions louches ou affectées, ainsi que de trop fréquentes « mesures de vers ». Saint-Réal n'avait pas coutume d'accepter sans regimber les critiques quelles qu'elles fussent. Mais la mort ne lui laissa pas cette fois, apparemment, le loisir de riposter.

disciple en rhétorique où je me souviens encore que dès lors il se distinguoit par un goût particulier et une étude exacte de la langue française ».

(1) J.-V. Leclerc, dans la préface du t. XXI de son *Cicéron*, critique sévèrement Mongault et le copie abondamment dans le corps du même volume. De Golbery, traducteur de la collection Panckoucke, s'est borné lui aussi à retoucher la traduction de Mongault.

(2) Cf. Lanson, *Manuel bibliographique*, xvii^e siècle, p. 455.

(3) L.-J. Carrel avait publié l'année précédente, sur la même question, les deux ouvrages suivants : *De la Pratique des billets.* — *Dissertation touchant l'usure, si elle est mauvaise de sa nature ou l'usure considérée selon les lumières de la raison naturelle.*

III

Une querelle d'un autre ordre fut l'occasion du dernier ouvrage publié par Saint-Réal, son traité *De la Critique* (1). Le titre de ce traité promet beaucoup plus que ne tient l'ouvrage lui-même. Au temps de Saint-Réal, la critique littéraire commençait seulement d'exister. Jusqu'alors on avait vu sans doute des théoriciens, comme Du Bellay ou comme Boileau, joindre à l'exposé de leur doctrine des épigrammes contre leurs adversaires. Certains ouvrages célèbres avaient suscité de longues et vives polémiques. Vers la fin du xvii^e siècle seulement, les journaux littéraires se multipliant en France et en Hollande, des écrivains se firent une spécialité de tenir régulièrement leurs lecteurs au courant des œuvres nouvelles, de les résumer et de les juger. Au moment où naissait ainsi un genre littéraire nouveau, il eût été intéressant d'en rechercher les lois, d'en déterminer le domaine et les méthodes. Saint-Réal ne l'a pas fait. Son traité *De la Critique* n'est qu'un ouvrage de circonstance et de polémique. Jamais il ne l'aurait écrit, lui-même l'avoue dans sa préface, si Andry de Boisregard n'avait, en 1689, publié ses *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*.

Ce dernier personnage est lui-même assez curieux. Nicolas Andry, né à Lyon en 1658, termina ses études à Paris au collège des Grasseins. Il étudia la théologie, prit en 1685 le degré de maître ès arts, et fit d'abord le régent de collège. On le connaissait alors, dit Moréri, sous le nom de M. l'Abbé Andry de Boisregard. M. l'Abbé, qui avait des sympathies pour Port-Royal, voulut être le Bouhours du clan janséniste et s'adonna aux études de grammaire et de beau langage. Puis brusquement, en 1690, il quitta l'habit ecclésiastique et se prit à étudier la médecine. Plus fidèle à cette nouvelle science qu'à la théologie et aux belles-lettres, il devint un médecin renommé, professeur en 1701 au Collège de France, rédacteur pour la médecine au *Journal des savants*, enfin, en 1725, doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Le décanat de Nicolas Andry fut, paraît-il, des plus mouvementés et ses nombreux écrits médicaux lui avaient attiré plus d'un quolibet. Un tempérament combatif, un esprit ingénieux, inquiet et quelque peu sau-

(1) Le privilège pour la publication de cet ouvrage est daté du 29 mars 1691. Le livre parut à Lyon, sans doute vers la fin de l'année, car Bayle, en février 1692, n'avait pu encore se le procurer (Lettre à Minutoli, du 18 février).

grenu, tels nous apparaissent à distance les traits les plus saillants de cette physionomie.

Les *Réflexions* d'Andry tiennent une place honorable parmi les nombreux ouvrages de la même époque consacrés à la langue française (1). Ce n'est pas que sa méthode et ses principes soient fort originaux. Son livre, comme ceux du P. Bouhours, est fait d'une suite de remarques décousues, fort inégales d'étendue et d'importance. Comme le P. Bouhours, Andry s'attache à distinguer les synonymes, et ses distinctions sont quelquefois intéressantes (2) et quelquefois bien subtiles (3). Tout comme le P. Bouhours enfin, il se préoccupe de constater et d'enregistrer l'usage des gens qui parlent bien.

L'usage est inconstant comme la mode. La langue est donc dans une perpétuelle transformation. Chaque jour des mots vieillissent et meurent, chaque jour aussi des mots nouveaux prennent naissance et s'établissent dans l'usage. Malheureusement Andry et ses confrères sont bien plus prompts à déclarer un mot vieilli qu'à recevoir un terme nouveau :

Aménité commence à s'établir, mais dans les mots nouveaux il faut garder beaucoup de ménagement. Car il y a je ne sais quoi de petit de prendre à tâche de s'en servir. Le meilleur terme est toujours le plus usité, à moins qu'il ne soit difficile d'en trouver qui exprime aussi bien que le nouveau. (P. 48.)

Aussi est-ce sous la forme d'un souhait bien timide qu'Andry exprime sa sympathie pour les néologismes qui le séduisent, pour *évitable* par exemple, et pour *explorateur*. En revanche, il exécute d'un sec trait de plume des mots qui lui semblent vieillir et qui n'ont pas laissé de prouver leur vitalité, tels que *labeur* et *naguère*. Bouhours lui-même a commis des imprudences semblables. D'ailleurs, nos « Remarqueurs » se contredisent et se chamaillent souvent les uns et les autres. Ils déclarent hors d'usage les termes qui n'ont pas l'heur de leur plaire. Ce sont des impressionnistes et non des observateurs exacts. Ce serait souvent faire fausse route que de vouloir, sur leur seul témoignage, reconstituer l'usage des honnêtes gens dans la seconde partie du grand siècle.

(1) Brunot, p. 738-739.

(2) Par exemple sur *manières, air, façons*, p. 293.

(3) Par exemple sur *aller, venir*, p. 44. Il n'observe pas malheureusement la même discrétion que Bouhours sur le chapitre des étymologies grecques. C'est ainsi qu'il nous enseigne gravement (p. 296) que « *marmaille* veut dire une armée de fourmis, venant du mot grec *μυρμάκας* selon la prononciation des Doriens ». Voir aussi, p. 49, l'étymologie de *omelette* ou *amelette*.

Andry a donc les qualités et les défauts des grammairiens ses contemporains et l'on ne voit pas jusqu'ici que son livre ait eu rien de bien révolutionnaire ni de bien inquiétant pour personne. Il devait pourtant lui attirer, de divers côtés, d'assez rudes attaques. A la vérité, les principes grammaticaux étaient beaucoup moins en cause que certaines vanités personnelles, imprudemment égratignées par Andry. Ses *Réflexions* étaient, en effet, remplies d'exemples empruntés aux auteurs contemporains, et, sur des questions de vocabulaire et de style, il répandait à pleines mains l'éloge et le blâme. Les ouvrages du P. Bouhours en particulier y étaient examinés page par page. Sans doute, Bouhours était traité d'« habile écrivain » et souvent allégué comme autorité. Mais, souvent aussi, ses jugements étaient discutés et son propre style subissait plus d'une critique. Quant à Saint-Réal, sa *Vie de Jésus-Christ* avait fourni à Andry un grand nombre d'exemples. Sans doute, quelques-uns de ces exemples appuyaient le propre sentiment d'Andry (1), mais ils n'étaient jamais entourés du moindre compliment à l'adresse de l'auteur, et parfois même Andry se permettait de relever « une équivoque insupportable », une expression vieillie, une répétition vicieuse, un vers malencontreux (2). Bouhours ne put supporter de voir ainsi méconnue son autorité en matière de langage, et Saint-Réal voulut se venger du dédain avec lequel un jeune auteur osait le traiter (3).

Bouhours et Saint-Réal étaient pour d'autres raisons encore indisposés contre Andry. Celui-ci, tout en affectant une parfaite impartialité, laissait transparaître clairement son inclination pour les hommes et les livres de Port-Royal. Il alléguait volontiers comme autorités et l'auteur des *Essais de morale* et les auteurs du *Nouveau Testament de Mons*. Bouhours et Saint-Réal étaient aussi peu l'un que l'autre amis des Jansénistes (4). L'affaire du *Nouveau Testament de Mons* était l'origine des démêlés que l'un et l'autre avaient eus avec le parti. Aussi tous deux s'empressèrent-ils de courir sus à ce grammairien nouveau qui paraissait si entiché du style de *ces Messieurs*.

(1) Pp. 52, 239, 419, 570, 638, 686.

(2) Pp. 200, 242, 559, 560, 582, 701.

(3) L'auteur des *Réflexions sur l'usage présent de la langue* est encore fréquemment pris à partie dans l'ouvrage suivant : *Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue françoise, ouvrage posthume avec des observations de M. Alemand, avocat au Parlement*, 1690. Cf. Brunot, p. 738.

(4) Pour les démêlés de Bouhours avec Port-Royal, cf. Doncieux, p. 45, sqq. Pour Saint-Réal, *supra*, ch. v.

Tandis que le P. Bouhours, pour répondre à Andry, donnait une suite à ses *Remarques nouvelles sur la langue française*, Saint-Réal se préoccupait moins de contrôler et de réfuter les jugements grammaticaux de son adversaire que de dénoncer ses attachements et de flétrir ses procédés. Il prétendait établir par voie démonstrative comment on doit critiquer, et faire voir par l'exemple d'Andry ce qu'est une mauvaise critique.

La théorie de Saint-Réal sur la Critique est assez faible. Il ne sort de la banalité que pour s'engager dans des paradoxes insoutenables. Son point de vue est étroit et mesquin, comme l'occasion même d'où son livre est sorti. Préoccupé de l'exemple d'Andry, il paraît ne guère concevoir d'autre critique que celle qui s'attache aux expressions et aux tournures du style. Le critique, bon ou mauvais, dont il nous entretient, n'est guère qu'un grammairien. C'est Vaugelas ou c'est Andry de Boisregard.

Saint-Réal conçoit la fonction et l'utilité de la Critique comme ses contemporains les concevaient généralement. Il pense que la Critique doit agir non sur le public, mais sur les écrivains. Son office n'est pas de faire connaître et d'expliquer les œuvres littéraires, mais de les corriger et de les juger. Elle est le remède qui doit guérir les maladies du langage et du goût. Or Saint-Réal juge qu'un tel remède ne peut être efficace, s'il est trop pénible à absorber. Il arrive trop souvent qu'un critique agisse par pure malignité et veuille non pas rendre service à l'auteur qu'il censure et le remettre dans la bonne voie, mais le mortifier et le discréditer. C'est alors une entreprise violente, et que rien ne saurait justifier, contre la tranquillité et la bonne renommée d'autrui. Un critique qui, de gâté de cœur et sans être provoqué, s'en vient diffamer un auteur dont les écrits, bons ou mauvais, n'offensent en tout cas ni la religion, ni la morale, ni l'État, un tel critique agit en malhonnête homme et doit être considéré comme une sorte d'ennemi public (ch. I, *passim*).

En conséquence, Saint-Réal pose comme règle de ne jamais nommer les auteurs qu'on critique et d'éviter même qu'on ne les reconnaisse aisément. Eux-mêmes sauront bien se reconnaître. Il importe au public de savoir quelles fautes on doit éviter et non qui les a commises. Ainsi faisait M. de Vaugelas pour qui Saint-Réal, en bon compatriote, témoigne un enthousiasme sans bornes. Mais on peut aller plus loin et prendre plus de précautions encore pour ne pas dépouiller un malheureux auteur d'une réputation usurpée peut-être, mais qui néanmoins est devenue son bien. Le plus sûr est de ne critiquer aucun auteur vivant et de ne s'en prendre qu'aux morts. Les morts n'en ressentiront aucun ennui et la critique qu'on fera d'eux ne sera pas de moindre utilité pour tout le monde.

On pourrait croire qu'après avoir posé de tels principes, Saint-Réal n'aurait relevé qu'avec une extrême douceur les fautes d'Andry de Boisregard. En fait, il n'épargne rien pour humilier et accabler son adversaire. Une longue série de chapitres établit : *Que la Critique doit être incontestable* (ch. iv) ; *Qu'il ne faut pas outrer la Critique* (ch. v) ; *Que la Critique ne doit pas être trop indulgente* (ch. vi) ; *Que la Critique doit être modeste* (ch. vii) ; *Que la Critique ne doit pas être flatteuse* (ch. viii) ; *Que la Critique ne doit pas être outrageuse* (ch. ix) ; et d'un bout à l'autre Andry de Boisregard fournit tous les exemples des défauts à éviter. Parfois Saint-Réal le prend directement à partie et lui rappelle aigrement les modestes fonctions pédagogiques qu'il a exercées. Plus souvent il dirige des traits mordants contre le puissant « parti de gens de lettres » dont Andry semble s'être fait le porte-parole. Ne retrouve-t-on pas, en effet, dans son livre et cette sévérité outrée concernant les mœurs, et ces ridicules raffinements dans l'application des sentiments de saint Augustin, et jusqu'à ce fameux « on » dont les écrivains jansénistes ont coutume d'émailler leurs écrits ?

Plus intéressantes pour nous que ces vaines querelles pourraient être les observations personnelles sur la langue et la grammaire que Saint-Réal a répandues çà et là dans ce traité *De la Critique*. L'auteur de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, compatriote et admirateur de Vaugelas, pourrait mériter lui aussi qu'on recueille son témoignage en ces matières. Mais, en fait, il n'y a pas beaucoup à glaner pour nous dans son livre.

Certaines de ses déclarations pourraient faire supposer en lui un esprit plus large que chez la plupart des grammairiens de son temps. Il adresse quelques pointes à « la nation des puristes » et proteste contre la souveraineté despotique de l'usage. Il réclame pour le langage une certaine mesure de liberté (1). L'usage, dit-il, autorise souvent à la fois deux manières de parler toutes différentes : « Il est de l'intérêt de la langue de s'enrichir par cette diversité. » Ce sont les gallicismes qui donnent à la langue ses plus grandes beautés, et c'est en vain qu'un pédant voudra les proscrire au nom des règles. Au surplus, déclare Saint-Réal, on n'est si vétilleux sur les mots que par l'impuissance où l'on est bien souvent d'appliquer son esprit aux choses.

Mais ce libéralisme n'est qu'apparent et le plus souvent Saint-

(1) « Au lieu qu'il suffit en d'autres matières, comme, par exemple, dans la Morale, qu'une pratique soit douteuse pour être défendue, il suffit, au contraire, en matière de langage qu'une pratique soit douteuse pour être permise. » (Ch. iv, p. 66.)

Réal ne fait que suivre les errements des « Remarqueurs ». Lui aussi se livre à d'ingénieuses dissertations sur les synonymes. Lui aussi décide sommairement que tel mot est ou n'est pas conforme à l'usage de la cour. Il a raison sans doute de défendre contre Andry *faslidieux*, *épeler*, *bref* et le féminin *nalale* (p. 68-70). Mais pourquoi blâmer, d'accord avec Andry, des mots aujourd'hui très vivants comme *cécilé*, *affluer*, *barboter*, *explorateur* ? (P. 324) Pourquoi se montrer plus puriste que le puriste Andry et rejeter *latiniser*, *brisement*, *superbe* (comme substantif), *sollicitude*, *candide*, *concepl*, *précaire* ? (Ch. vi.) Est-ce Andry qui avait tort d'admettre, sur l'autorité de Port-Royal, les mots *peinturer*, *fatuité*, *déchirement*, *incontradiction*, *invitation*, *inexact*, *incorruption*, *inexécuté*, *intenable* ? (P. 192). Andry avait eu, sur l'emploi des termes techniques, une remarque intéressante (1). Saint-Réal se garde bien d'y souscrire et parler de *meneaux* lui semble du dernier ridicule. Il faut éviter, en effet, « l'affectation de paroître trop habile en des matières qu'un galant homme ne doit pas faire gloire de savoir (p. 318) ». Ici comme en bien des endroits son goût est en réalité plus timide et plus étroit que celui de son adversaire.

En définitive, son livre ne vaut guère que par la vivacité assez originale de quelques passages. On souhaiterait, sans doute, plus de mesure et l'on sent trop, en ce trop long factum, la vanité blessée. N'importe, le livre a un accent personnel que n'ont pas ceux d'Andry et de Bouhours.

Cet accent nous frappe particulièrement dans le dernier chapitre, *De la réputation des livres en France*. Il semble que Saint-Réal y jette un douloureux regard sur sa propre carrière. Il montre par quels moyens, peu avouables souvent, d'autres sont arrivés à la gloire. Qui veut réussir en France doit s'assurer l'appui d'une puissante coterie, car « un pauvre particulier, qui n'est d'aucune communauté, qui ne tient à aucune cabale, et qui n'a point de protection éclatante, tremble quand il se met à écrire ». Il faut, d'autre part, flatter

(1) « Combien de gens, en parlant de ces grosses séparations de pierre qui se voyent dans les croisées des vieux bâtimens ont coûtume de dire : « *Ces choses de pierre sont bien vilaines* », ne sçachant pas le mot de *meneaux* que les architectes y donnent ; c'est pourquoy il seroit important qu'on apprist les noms de tout ce qui peut tomber ordinairement sous nos sens, afin que, quand on en voudroit parler, on ne fust pas contraint de recourir à ce pauvre mot de *chose*, l'azile de l'ignorance ; c'est à quoy on ne s'attache pas assez aujourd'hui, jusques-là même qu'à tout bien considérer il est vray de dire que la plupart ne sçavent pas la moindre partie de la langue de leur país ; car enfin il ne faut pas s'imaginer que les termes de chaque art soient comme barbares, et ne tiennent pas rang parmi les mots de la langue. » (P. 121.)

l'amour déréglé du public pour la nouveauté. Les œuvres les plus solides sont vite rejetées dans l'ombre, même par des platitudes, quand celles-ci ont l'avantage d'être nouvelles, car « le Français n'est pas né pour relire ». Enfin de sots livres réussissent souvent par la jalousie des connaisseurs à l'égard des bons, et le religieux silence qu'ils savent parfois garder sur le mérite d'un confrère. Il y a donc un art, assez grossier sans doute, mais indispensable, sans lequel on ne saurait fonder et soutenir à Paris une réputation littéraire :

Louër tous les Auteurs en face, mais jamais en présence l'un de l'autre, approuver par un Geste, ou par un Sourire, le Mal qu'ils disent des Absens ; rendre Visite régulièrement toutes les Semaines, à cinq ou six Précieuses, ou Femmes savantes, à qui on ne laisse pas de dire quelques Douceurs, fussent-elles plus laides que des Guenons, ou plus vieilles que les Fées ; aller du moins une fois le Mois faire la Cour aux Auteurs importants, qui tiennent avec raison le haut bout, et vivre familièrement avec les Libraires les plus achalandez ; y a-t-il rien de si facile que tout cela ? Cependant, c'en est assez pour tirer un Livre de l'Obscurité... (P. 342-343.)

Cette voie du succès que Saint-Réal, au terme de sa carrière, décrivait avec une verve si mordante, lui-même n'avait pas su ou pas voulu la suivre.

Nous possédons sur le livre *De la Critique* quelques appréciations contemporaines. Le P. Bouhours, dans la Suite de ses *Remarques nouvelles*, cite plusieurs fois avec égards l'ouvrage de son allié, et le place entre « plusieurs bons livres d'aujourd'hui » (pp. 62, 255, 407). La *Conjuration*, qui lui avait déjà fourni plusieurs exemples de ses premières remarques, est également citée avec éloges et le succès en est ingénieusement rappelé (pp. 170, 330, 389). Quant à Andry, répondant en 1693 à ses trois censeurs, il n'eut garde d'oublier Saint-Réal. Il eut le bon goût de ne pas riposter aux attaques personnelles de Saint-Réal, mais il éplucha son ouvrage ligne par ligne et prétendit y trouver une infinité d'erreurs et de phrases mal venues. La plupart de ces observations sont bien subtiles et ne portent guère.

Enfin, il n'est pas indifférent de connaître l'opinion de Bayle, qui écrivait à Minutoli, ami de Saint-Réal, le 30 juin 1692 :

Depuis que je vous ai écrit, mon cher monsieur, j'ai lu ce que M. de Beauval a dit du traité de M. l'abbé de Saint-Réal sur la Critique et j'ai lu l'ouvrage même. M. de Beauval en a parlé dans son livre (1) plus avantageuse-

(1) Dans son *Histoire des ouvrages des savants*, livraison de décembre 1691 (p. 152-157). L'article de Basnage de Beauval n'est en fait qu'un résumé fort

ment que dans le tête à tête. Il m'a dit que cet ouvrage lui paroissoit la plus faible pièce que l'auteur eût jamais produite ; c'est-à-dire qu'il ne répondoit pas au succès que les ouvrages précédens avoient eu avec raison. Pour moi, sans vouloir flater votre ami (car je vous prie de ne lui rien marquer de tout ceci) je n'ai pas été si difficile que M. de Beauval. J'ai trouvé son livre rempli de pensées singulières et judicieuses. Il est vrai que j'ai trouvé quelques-unes de ses remarques de grammaire trop raffinées, et par là aisées à réfuter ; et un peu trop de malignité contre l'auteur qu'il critique.

IV

Le 6 octobre 1692, Racine écrivait à Boileau : « J'appris hier la mort du pauvre abbé de Saint-Réal. » On voudrait savoir quelle nuance de pitié, de sympathie ou de dédain se cache sous cette simple phrase qui n'a pas certainement l'accent de l'indifférence.

De son côté, Bayle écrivait le 11 novembre 1692, à Minutoli :

J'ai senti pour l'amour de vous la perte que vous avez faite de deux illustres amis. Si vous avez des mémoires pour un éloge historique de l'abbé de Saint-Réal, soyez sûr qu'ils seront publiés tôt ou tard entiers. Ce que M. de Beauval, qui aime à être extrêmement court sur ces sortes de choses, ne prendra pas, je sais bien qui le prendra.

Saint-Réal venait, en effet, de s'éteindre à Chambéry, au mois de septembre 1692 (1). Mais personne ne put fournir l'éloge funèbre que désirait Bayle. Parmi les savants de l'époque, aucun, dit l'abbé Pérau (2) ne se trouvait avoir vécu assez familièrement avec l'abbé de Saint-Réal pour donner quelque chose de satisfaisant à cet égard.

Les « savants de l'époque » et les éditeurs de Saint-Réal au XVIII^e siècle connurent aussi mal son caractère que sa biographie. Ne sachant presque rien de sa vie, ils conclurent qu'il avait dû la passer tout entière dans la retraite, uniquement occupé par l'étude. Ils tracèrent de lui un portrait de fantaisie et le représentèrent comme un austère philosophe, dédaignant de sa tour d'ivoire le vain tracas des ambitions humaines. Ils virent bien sans doute

insignifiant. On peut en dire à peu près autant du compte rendu paru l'année suivante (t. XXIII, p. 170) dans la *Bibliothèque universelle* de Bernard. Ces deux articles, ainsi que la lettre de Bayle, sont reproduits dans presque toutes les éditions des *Œuvres de Saint-Réal*.

(1) Son acte de sépulture est daté du 17 septembre (Leroy, *Etude sur Saint-Réal*, 1866, p. 39).

(2) *Œuvres de Saint-Réal*, édition de 1745, préface.

en lui ce qui ne peut manquer de frapper à la lecture de ses écrits, un orgueil extrême, une susceptibilité impatiente de toute critique, une misanthropie déclarée. Ils ne démêlèrent pas la cause intime de cette amertume et de ce pessimisme qui éclatent dans la plupart de ses écrits. Il a fallu la révélation de quelques lettres enfouies aux archives de Turin pour nous faire comprendre la plaie secrète, source première de tant de pages moroses et désenchantées. Saint-Réal ne fut point un sage content de sa vie obscure, heureux au milieu de ses livres et dédaignant le monde. Dévoré, au contraire, d'une ambition inassouvie, il a été obsédé du désir passionné de se faire un nom et une place. Hautement convaincu de son mérite(1), il n'a jamais trouvé qu'on lui rendit justice. On ne se laissera pas prendre aux allures détachées et hautaines qu'il lui a plu souvent d'affecter. Il était prêt, en réalité, aux compromissions les plus suspectes et à toutes les platitudes, s'il eût vu au bout la fortune. Mais il fut malheureux et peut-être surtout maladroit. Avec le désir bien arrêté de flatter toujours le maître du lendemain, il se trompa toujours dans ses pronostics. Il crut en 1680 à la puissance durable de Madame Royale, en 1690 à l'irréremédiable écrasement de Victor-Amédée. Il ne sut pas plus heureusement choisir entre son pays natal et la France. Il voulut être en Piémont l'homme du parti français, à Paris l'agent du duc de Savoie, et se fit partout haïr ou mépriser. Toutes ses habiletés, toutes ses intrigues n'aboutirent qu'à lui conserver péniblement le titre et les émoluments d'historiographe de Savoie. Sa situation spéciale d'étranger francisé fait pour nous aujourd'hui le principal intérêt de sa biographie, mais elle commença par faire son propre malheur.

Au cours d'une existence qui fut donc plus inquiète qu'on ne le croyait jadis, Saint-Réal a composé une œuvre bigarrée en apparence, en réalité assez homogène. Quel que soit, en effet, le genre qu'il ait abordé, Saint-Réal est resté toujours avant tout un moraliste.

(1) Cf. P. Marchand, p. 172, note 1 : « S'entretenant un jour, avec quelques autres beaux-esprits de Paris, de la qualité de *Grand-homme*, et du petit nombre de Personnes qui méritoient véritablement ce Titre, les uns proposèrent Alexandre, les autres Annibal, quelques-uns César, et presque tous Louis XIV : et ce dernier nom, qu'il ne respectoit pas extraordinairement, réveillant tout d'un coup sa mauvaise humeur et son amour-propre : *Vous vous trompez tous*, leur dit-il brusquement, *il n'y a véritablement de Grands-Hommes que Scipion, Jésus-Christ et moi*. Assemblage aussi peu sensé qu'extraordinaire... Ceux qui m'ont fait part de cette ridicule saillie prétendoient la tenir de M. de Fontenelle, l'un de ceux en présence de qui elle fut avancée. » L'anecdote est plaisante, mais l'on peut soupçonner « les beaux esprits de Paris » d'avoir pris trop au sérieux quelque saillie bouffonne à l'italienne.

Une chose l'a intéressé au-dessus de tout, l'observation et la peinture de l'homme moral. Son premier ouvrage pose en principe que l'histoire n'a d'autre intérêt que de nous instruire sur le mécanisme des passions humaines. Deux anecdotes historiques ont ensuite été l'objet de ses investigations morales et, tout naturellement, l'histoire, s'est sous sa plume tournée en roman. Même dans la *Conjuración*, l'analyse des sentiments et des caractères tient plus de place que la narration des faits, réels ou imaginaires, qui constituent l'action du récit. L'âge venant, l'imagination baissant, il n'a plus guère inventé, il a davantage observé. L'œuvre de sa maturité, *Césarion*, nous offre un original mélange d'études morales, antiques et modernes. Mais, de plus en plus, l'antiquité l'attire et c'est par un commentaire, psychologique autant qu'historique, sur les lettres de Cicéron, qu'il achève sa carrière littéraire.

En tout cela Saint-Réal n'est pas absolument original. Son œuvre, quelle qu'en soit la physionomie particulière, appartient à la pure tradition classique. « L'histoire, c'est mon gibbier », disait Montaigne. Et Montaigne ne tirait tant de morale des historiens anciens que parce que ceux-ci avaient justement voulu remplir leurs œuvres de morale. Et tous les lecteurs mondains du ^{xvii}^e siècle, tous les littérateurs, tous les artistes ne demandent également à l'histoire que de les instruire sur la nature de l'Homme. Ce que presque tous ses contemporains cherchaient instinctivement dans l'histoire, il a déclaré, lui, que c'était là toute l'histoire et qu'il fallait écrire l'histoire en vue de cela seulement. Et de son mieux il a donné l'exemple.

L'exemple n'a pas été perdu. Il a fallu du temps et des efforts pour que l'histoire se dégageât de la morale et se dégageât du roman. Peu à peu cependant l'histoire des historiens et l'histoire des littérateurs se sont rapprochées. Elles n'avaient jamais été si éloignées l'une de l'autre qu'au temps de Saint-Réal et dans son œuvre. L'intérêt de cette œuvre, au regard de la critique, est de nous montrer la déviation la plus complète qu'on puisse observer, depuis l'antiquité, du sens et de la méthode historiques.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Continueurs et successeurs de Saint-Réal :

Les pseudo-historiens (1).

L'œuvre de Saint-Réal répondait trop bien au goût, aux tendances de son époque pour demeurer isolée. Il eut de son vivant même des imitateurs, et des continueurs dès qu'il eut cessé d'écrire. Certains n'eurent d'autre ambition que de lui ressembler, et certains, apportant une originalité propre, ne tardèrent pas à l'éclipser. Mais aucun ne fut complètement tout ce qu'il avait été. Celui-ci, s'inspirant de *Césarion* et du traité sur l'*Usage de l'histoire*, mettait résolument l'histoire au service de la morale. Cet autre, en de brillants récits

(1) BIBLIOGRAPHIE :

Œuvres posthumes de M. D. S. R. A Paris, chez Claude Barbin, 1693, in-12, 285 p.

Œuvres posthumes de M. de S. R. Seconde partie. A Paris, chez Claude Barbin, 1695, in-12, 375 p.

Nouvelles œuvres posthumes de M. D. S. R. A Paris, chez la veuve de Claude Barbin, 1699, in-12, 310 p.

[VERTOT]. *Histoire de la conjuration de Portugal.* Paris, 1689, in-12.

Œuvres choisies de l'abbé de VERTOT. Paris, Janet, 1819, 5 vol. in-8°. (En tête du t. I, *Eloge de M. l'abbé de Vertot prononcé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dans sa séance publique du 15 novembre 1735.*)

Il Mercurio ovvero historia de' correnti tempi di D. VITTORIO SIRI, consigliere, elemosinario et historiografo della Maestà Christianissima, All' Altezza reale del Serenissimo Principe Gastone di Borbone, duca d'Orléans, t. I, Casale, 1644.

Lusitania liberata ab injusto Castellorum dominio restituta..., per D. ANTONIUM DE SOUSA DE MACEDO *Lusitanum... opus historice-juridicum.* Londini, 1645.

[RENAUDOT]. *Vingt-troisième tome du Mercure françois ou suite de l'histoire de nostre Temps, sous le règne du Très-Chrestien Roy de France et de Navarre Louis XIII ès années 1639 et 1640.* A Paris, chez Olivier de Varennes, 1646 (p. 739 à 797).

Historia de Portugal restaurado offerecida ao serenissimo principe Don Pedro nosso senhor escrita por DOM LUIS DE MENEZES, conde da ERICEYRA, do conselho de estado de S. Alteza, t. I, Lisboa, 1679.

Bellum Lusitanum ejusque regni separatio a regno castellensi cum abrogatione

qui rappelaient la *Conjuración contre Venise*, s'efforçait de donner à l'histoire la vivacité et l'intérêt du roman. Cet autre enfin, enfermant une intrigue romanesque dans un cadre emprunté à l'histoire, produisait des nouvelles historiques sur le modèle de *Dom Carlos*. Faire connaître rapidement ces trois groupes de disciples et leurs chefs de file, ce sera donner une idée de la réelle influence exercée par Saint-Réal et par son œuvre.

I

Un an après la mort de Saint-Réal, en 1693, le libraire Barbin publia un recueil des *Œuvres posthumes de M. D. S. R.* Deux ans plus tard, paraissait une seconde partie des *Œuvres posthumes de M. D. S. R.* Enfin, en 1699, la veuve de Barbin publiait un troisième volume sous le titre de : *Nouvelles œuvres posthumes de M. D. S. R.*

Dans la préface du premier de ces recueils, l'éditeur déclarait ne pas savoir quel était l'auteur des fragments qu'il publiait. « Ceux, disait-il, qui m'ont mis ces pièces entre les mains, n'ont pas voulu me le découvrir. » Il ajoutait qu'il lui semblait y reconnaître la

superadjecta Alfonsi regis Lusitani authore R. P. D. CAJETANO PASSARELLO Catansariensi, clerico regulari, e concionibus Caroli II, Hispaniarum regis, et in sacro Hispaniae Inquisitionis Senatu Censore. Lugduni, 1684.

[RAPIN]. *Instructions pour l'histoire*. A Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1677, in-12, 149 p. (Cet ouvrage est reproduit dans le volume intitulé : *Les réflexions sur l'éloquence, la poétique, l'histoire et la philosophie avec le jugement qu'on doit faire des auteurs qui se sont signalés dans ces quatre parties des Belles-Lettres*, Paris, 1684.)

Divers traitez de métaphysique, d'histoire et de politique par feu M. DE CORDEMOY, conseiller du roy, lecteur ordinaire de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie françoise, 1691. (Cet ouvrage contient les trois traités suivants : *Observations sur l'histoire d'Hérodote* (p. 29-62) ; *Ce qu'on doit observer en écrivant l'histoire* (p. 63-69) ; *De la nécessité de l'histoire, de son usage et de la façon dont il faut mêler les autres sciences en la faisant lire à un prince* (p. 70-98).)

[LENGLET-DUFRESNOY]. *Méthode pour étudier l'histoire où après avoir établi les principes et l'ordre qu'on doit tenir pour la lire utilement, on fait les remarques nécessaires pour ne se pas laisser tromper dans sa lecture : Avec un catalogue des principaux historiens, et des remarques critiques sur la bonté de leurs Ouvrages, et sur le choix des meilleures éditions, 1713, 2 vol. in-12.*

Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules avec des notes et des dissertations sur divers points de cette histoire par le P. GAB. DANIEL de la Compagnie de Jésus, t. I, 1696 (2^e édition, t. I, 1713).

Comparaison des deux histoires de M. de Mézeray et du Père Daniel en deux dissertations, avec une dissertation préliminaire sur l'utilité de l'histoire par DANIEL LOMBARD, docteur en théologie et chapelain de S. A. R. Madame la Princesse de Galles, Amsterdam, 1723.

manière de l'abbé de Saint-Réal « dont la mémoire sera toujours chère à tous les gens d'esprit ». Toutefois il laissait au lecteur le soin de trancher la question.

Beaucoup plus affirmatif en 1695, il déclarait en tête du second recueil qu'on y reconnaîtrait sans peine l'abbé de Saint-Réal « à cette délicate recherche des affaires romaines ». On sait, continuait-il, que l'abbé de Saint-Réal méditait depuis longtemps de « ranger » toute l'histoire des guerres civiles des Romains. On trouverait à la vérité, dans ces œuvres inédites, quelques omissions et quelques négligences, mais on n'avait point voulu y toucher « de peur de ternir ce je ne sais quoi d'original qui fait la principale beauté d'un ouvrage ».

Nous ne voyons pas qu'aucun contemporain ait flairé dans ces publications une supercherie (1). Les premiers éditeurs des *Œuvres complètes* de Saint-Réal fondirent dans leur recueil les trois volumes d'*Œuvres posthumes*. L'éditeur de 1722 répète après Barbin que l'abbé de Saint-Réal « s'étoit extrêmement appliqué » à l'histoire romaine, et, s'il reconnaît qu'on peut trouver quelque chose à redire au style des *Œuvres posthumes*, il conjecture charitablement que l'auteur n'eût pas le temps de les revoir et de les retoucher.

Il faut aller jusqu'en 1730 pour trouver non pas des doutes, mais une affirmation formelle relative à la non-authenticité des *Œuvres posthumes* de Saint-Réal. Cette affirmation se trouve dans une lettre écrite par un Monsieur D*** à un de ses amis, à propos de l'édition des *Œuvres complètes* de Saint-Réal récemment parue. Cette lettre fut insérée en 1738 par l'abbé Granet en tête de son *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*. Monsieur D*** attribue la plupart des morceaux publiés dans les *Œuvres posthumes* à un certain marquis de La Bastie, gentilhomme d'Avignon (2). Il fournit à l'appui une

(1) Saint-Évremond qui, de son vivant même, avait vu paraître sous son nom des écrits qui lui étaient totalement étrangers, accueille sans défiance les *Œuvres posthumes* de Saint-Réal : « Je vous envoie, écrit-il à une dame, les Œuvres posthumes de M. de Saint-Réal, où il y a de fort bonnes choses, et beaucoup d'ennuyeuses pour moi. Le chapitre des femmes, les Sabines, les Lesbies, les Mariannes et les autres ne m'accroissent pas trop. » (*Œuvres*, Londres, 1725, t. VII, p. 410.) Le fragment en question fait partie du recueil publié en 1699.

(2) Un Pierre-Balthazar de Fougasse, marquis de La Bastie, fut en 1725 ambassadeur extraordinaire du roi de France près de la Cour de Toscane (*Gazette de France* du 6 octobre), mourut à Avignon le 20 octobre 1752, à l'âge de 88 ans, et fut inhumé dans le cloître des Récollets de cette même ville où se trouvait le tombeau de ses ancêtres (*Gazette de France* du 4 novembre 1752). Le même sans doute, âgé d'environ 20 ans, servait comme

liste qui lui aurait été communiquée par M. de Villefore, « ami de l'auteur (1) ». Cette attribution a été acceptée par le P. Nicéron, reproduite dans la Préface de l'édition des *Œuvres* de Saint-Réal publiée en 1745, reproduite enfin par tous les bibliographes modernes.

La question est-elle tranchée sans appel ? Il faut reconnaître que quelques doutes peuvent subsister. On aimerait savoir qui était Monsieur D***. On préférerait un témoignage plus direct et moins tardif. De plus, la liste soi-disant fournie par M. de Villefore est loin d'être en tous points inattaquable. Sur cette liste figurent des *Maximes* et des *Réflexions sur l'amour-propre*. Or, les pièces recueillies sous ce titre par l'édition de 1722 appartiennent tout simplement à La Rochefoucauld (2).

En fait, nous ne pouvons qu'être frappés de l'infériorité de ces *Œuvres posthumes* par rapport aux œuvres certainement authentiques. D'autre part, les *Œuvres posthumes* reprennent fréquemment des thèmes moraux traités dans le livre sur l'*Usage de l'Histoire* ou dans *Césarion*. Devons-nous considérer le fragment des *Œuvres posthumes* comme un brouillon inutilisé, une première épreuve sacrifiée à une rédaction meilleure ? Mais en un cas au moins cette hypothèse est inadmissible. Dans le fragment intitulé : *Observations politiques sur la Fortune*, se lisent des réflexions qui rappellent de très près les entretiens de *Césarion* sur la difficulté de parvenir (3). Or, l'auteur y raconte l'histoire de ce Valenzuela qui fut favori de la reine d'Espagne Anne d'Autriche, et qui, comme on sait, servit de modèle au Ruy Blas de Victor Hugo. La disgrâce de Valenzuela est présentée comme une chose ancienne au moins de vingt ans. Or, Valenzuela fut envoyé en exil en 1677. Il est peu vraisemblable que Saint-Réal soit revenu, dans les dernières années de sa vie, sur un sujet qu'il avait brillamment traité en 1684, moins vraisemblable encore qu'il ait commis une erreur de date considérable sur un événement relativement récent.

Cette observation, à elle seule, pourrait ne pas sembler décisive. Mais comme personne, après 1730, n'a entrepris de défendre l'au-

volontaire au siège de Luxembourg en 1684 (*Gazette de France* du 6 juin). Il se peut que ce soit notre auteur. Cf. *Instructions données aux Ambassadeurs*, t. XIX, p. 127, n. 2.

(1) Ce M. de Villefore est un écrivain assez connu qui fit partie de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et qui mourut en 1737. Il est l'auteur d'une *Vie d'Octavie*, que les éditeurs de 1730 avaient justement insérée dans les *Œuvres* de Saint-Réal.

(2) Elles ne figurent pas, d'ailleurs, dans les trois volumes des *Œuvres posthumes* de Saint-Réal.

(3) Dans le volume des *Œuvres posthumes* paru en 1699, p. 208-243.

thenticité des *Œuvres posthumes*, comme on sait le peu de scrupules des libraires d'autrefois en pareille matière, comme enfin de la lecture de ces fragments se dégage le sentiment très net qu'ils ne sortent pas de la même plume que *Césarion* ou la *Conjuration contre Venise*, nous nous croyons autorisé à considérer l'auteur de ces trois volumes, quel que soit son nom, comme le premier imitateur et le plus immédiat disciple de Saint-Réal.

On trouve surtout dans les *Œuvres posthumes* des essais moraux et des opuscules relatifs à l'histoire romaine. Mais cette morale emprunte volontiers ses exemples à l'histoire, et cette histoire romaine est visiblement écrite par un moraliste. Ici comme là, c'est toujours l'étude de la nature humaine qu'on se propose, et cette confusion même entre l'histoire et la morale suffirait à classer l'auteur des *Œuvres posthumes* parmi les disciples de Saint-Réal.

Les morceaux historiques embrassent à peu près toute l'histoire romaine depuis les Gracques jusqu'à l'établissement de l'empire. Ils sont d'importance assez variable, et certains affectent l'allure de simples ébauches. Les deux fragments intitulés : *Histoire de la conjuration des Gracques* et *Affaires de Marius et de Sylla* sont surtout narratifs. Les autres morceaux nous présentent plutôt les réflexions de l'auteur sur les hommes et sur les choses. C'est ce que les titres suffisent à indiquer : *Considérations sur Luculle*, *Quelques réflexions sur la mort de César*, *Considérations sur Livie*, *Caractère de Julie, fille d'Auguste*, etc. Il y a un lien manifeste entre plusieurs de ces morceaux, mais il est clair aussi que l'auteur, suivant en cela la méthode de Saint-Réal, a préféré à l'enchaînement d'une histoire suivie la succession de compositions peu étendues, dont chacune a son unité et son indépendance.

Plus romancier que moraliste dans la *Conjuration* et *Dom Carlos*, Saint-Réal avait, au contraire, donné le pas à la morale sur le roman dans les parties de *Césarion* relatives à l'histoire romaine. Abordant à son tour cette histoire, l'auteur des *Œuvres posthumes* est lui aussi plus moraliste que romancier. Il ne s'interdit pas cependant d'accommoder souvent l'histoire à la façon des romanciers.

Tout d'abord, chaque fois que le sujet le permet tant soit peu, il prête aux événements qu'il raconte une teinte nettement romanesque. C'est ainsi que les visées démocratiques de Tiberius et Caius Gracchus deviennent chez lui « la conjuration des Gracques ». A vrai dire, rien dans le récit ne justifie ce terme de conjuration. Mais l'auteur des *Œuvres posthumes* tient à nous désigner lui-même ses modèles. D'ailleurs, Tiberius Gracchus est bien chez lui un ambitieux de théâtre ou de roman, beaucoup moins préoccupé du sort des Romains

que de ses vengeances personnelles et songeant peut-être à s'assurer un trône.

D'autre part, les femmes et l'amour, si l'on en croit notre auteur, ont exercé sur les destinées de Rome une influence capitale. Ce n'est pas seulement Cléopâtre, c'est Fulvie, c'est Octavie, et autres amazones, qui, chez lui, traversent à chaque instant l'histoire du triumvirat. Rapide à l'excès partout ailleurs, il s'attarde et insiste dès qu'elles paraissent. Après avoir raconté le meurtre de César, il épilogue sur la situation piquante de Servilie qui a vu son fils parmi les meurtriers de son amant. Il regrette que l'on ne nous ait pas appris ce que devint Servilie au lendemain du drame : « Je doute, déclare-t-il, qu'on eût pu nous donner rien de plus touchant. »

Historien romanesque, notre auteur l'est encore par son médiocre souci de l'exactitude historique. Son information est fort sommaire, ses sources peu nombreuses. C'est Plutarque qu'il suit constamment dans la *Conjuration des Gracques*, les *Affaires de Marius et de Sylla*, les *Considérations sur Luculle*, un peu moins dans les autres fragments, et qu'il a soin de ne nommer nulle part. C'est Velleius Paterculus, dont la rhétorique le séduit visiblement, et dont il traduit ou cite en note plus d'un trait brillant. Et c'est à peu près tout. Les discours et les lettres de Cicéron ne sont pas utilisés, et cela seul nous prouverait au besoin que Saint-Réal n'est pas l'auteur des *Œuvres posthumes*. Si encore celui-ci s'était attaché scrupuleusement à une source telle quelle ! Mais il est aisé de voir qu'il a lu son Plutarque avec une grande légèreté. Quand il écrit (*O. P.*, p. 234) que Luculle « entra avec rapidité dans le Pont, prit Nissa, força toutes les places qui osèrent lui résister... » se douterait-on que, chez Plutarque, Nyssa est non une ville, mais une sœur de Mithridate ? Un peu plus loin (p. 237), il insinue que la mélancolie de Monime avait peut-être pour cause « quelque passion secrète qu'elle déguisa toujours ». Plutarque est muet sur cette passion : notre auteur s'est tout bonnement souvenu de Racine.

S'il en use avec cette désinvolture, c'est que les faits l'intéressent moins que les sentiments. Il est historien d'occasion et moraliste par prédilection. Ses récits sont émaillés de réflexions morales. Il ne perd pas une occasion de nous faire constater les funestes effets de l'ambition, l'universelle puissance de l'amour-propre. Par exception seulement, ces réflexions portent sur la politique. L'auteur des *Œuvres posthumes* n'est pas touché par l'esprit du siècle qui s'annonce. Comme Saint-Réal, il s'intéresse aux hommes et à l'Homme, bien plus qu'aux cités et qu'à l'esprit des lois.

Aussi, suivant d'ailleurs l'exemple de Plutarque, ne nous montre-t-il dans l'histoire romaine que les grands personnages. Son atten-

tion, captivée par les premiers rôles, dédaigne la foule des acteurs anonymes. Ne lui demandez pas de clartés sur la décomposition des institutions romaines, ne l'interrogez pas sur les transformations sociales. Il entend seulement nous ouvrir le cœur de quelques puissantes individualités. Il trouve le moyen de nous parler longuement d'Auguste sans nous rien dire de l'empire (1). Mais, en revanche, il analyse patiemment le caractère des triumvirs. Nous connaissons toutes leurs dispositions secrètes, le fort et le faible de leur génie, la vanité et l'insuffisance de Lépide, l'humeur affable et familière d'Antoine, la froide cruauté d'Octave. La fresque historique se morcelle en une galerie de portraits. Malheureusement la ressemblance est parfois douteuse, et le pinceau manque presque toujours de vigueur.

Incapable de dominer une série d'événements, d'apercevoir ces causes générales que Montesquieu saura déduire, notre auteur en nie résolument l'existence. Sa philosophie de l'histoire est celle des romanciers : les plus petites causes produisant les plus grands effets.

Combien de guerres sanglantes, dit-il en un endroit, qui ont coûté la vie à des millions d'hommes pour satisfaire la vengeance d'un Prince qui a voulu opprimer un Rival, ou venger une maîtresse... (*N. O. P.*, p. 231.)

Et plus loin :

Rien n'est si vrai, les évènements les plus magnifiques n'ont souvent qu'une cause légère et peu connuë, et par la règle des contraires, il arrive souvent que ce qu'on croit estre l'effet d'une cause naturelle, l'est quelquefois d'une politique fine et recherchée, d'autant plus mal-aisée à découvrir qu'elle est cachée sous le voile des passions et des foiblesses humaines (*N. O. P.*, p. 240.)

Absolument dénués d'aucune sorte de mérite historique, ces fragments relatifs à l'histoire romaine n'ont donc pas d'autre intérêt que de nous faire voir ce que devenait l'histoire entre les mains d'un disciple médiocre de Saint-Réal. Chez celui-ci, un réel talent littéraire rachetait en partie le vice de la méthode. Chez celui-là éclatent, sans compensation aucune, les méfaits de la plus déplorable conception de l'histoire.

Les fragments moraux ont plus de valeur. On lit sans ennui les morceaux intitulés : *Quelques réflexions sur le cœur de l'homme*, *De*

(1) Il est intéressant de comparer ce fragment avec le chapitre que Saint-Évremond a consacré à Auguste dans ses pénétrantes *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*. Saint-Évremond est un précurseur et notre auteur retarde.

l'inconstance de l'homme dans les égaremens de la vie, Des gens de cour, Des femmes, Observations politiques sur la fortune, Réflexions sur la mort (1).

A la vérité, l'auteur des *Œuvres posthumes* n'est pas un moraliste fort original. Il est pessimiste comme tous ses confrères et reconnaît dans l'amour-propre la source de toutes les faiblesses humaines. Il paraît avoir surtout observé l'homme à travers les livres de La Rochefoucauld, de Pascal, de La Bruyère et de Saint-Réal lui-même. On s'en convaincra par quelques exemples :

Tout le monde, lit-on dans *Quelques réflexions sur le cœur de l'homme*, va voir les voltigeurs et les danseurs de corde : c'est un spectacle dont tout le plaisir consiste dans le péril de ceux qui le donnent : on cherche, on attend le moment malheureux de ces hommes dévoués au divertissement public. (*N. O. P.*, p. 155.)

On a lu cela déjà dans le second discours de Saint-Réal sur *l'Usage de l'Histoire*. Quelques pages plus loin, dans le même morceau :

Peut-on trouver dans un même sujet tant de foiblesses si basses, si brutales et si indignes, avec tant de réflexions si sublimes, si spirituelles et si belles ; des vœux si longues et si étendues avec une vie si courte et si bornée ; un désir si immodéré de sçavoir les choses les plus inutiles, avec une ignorance si crasse de ce qu'il y a de plus important ?... L'opinion est la plus puissante de toutes les causes qui déterminent l'homme, et la source la plus féconde de ses erreurs et de ses illusions. (*Ibid.*, p. 159.)

Cette fois, on a reconnu Pascal, moins le style. Et voici maintenant qui provient de La Rochefoucauld :

Il est indubitable que l'intérêt et l'ambition conduisent plusieurs personnes dans les dangers ; et leur prétendu mépris de la mort est bien moins en eux un effet de vertu et de bravoure que d'avarice et de désir immodéré de gloire, ils ne sont pas extrêmement braves, mais ils sont extrêmement intéressez et extrêmement ambitieux. (*O. P.*, p. 193.)

La forme de ces fragments moraux, pas plus que le fond, n'est inspirée uniquement de Saint-Réal. C'est Saint-Réal, à coup sûr, qui a inspiré pour la forme comme pour les idées les *Observations politiques sur la Fortune*, où des considérations morales sont ap-

(1) Je laisse de côté quelques fragments insignifiants qui n'appartiennent peut-être pas au même auteur : *Sentimens sur la philosophie, Lettre sur une galanterie surannée* à M. le M. D. S., *Lettre sur une rupture* à M^{me} la Comtesse de D., etc.

puyées sur une série d'anecdotes anciennes et modernes. Nous retrouvons dans ce morceau les idées, la méthode et presque les expressions même de *Césarion*. Sensible encore dans les *Réflexions sur la mort*, cette influence l'est beaucoup moins dans les autres morceaux. Ainsi le fragment *Des gens de cour* est visiblement imité de La Bruyère. Non seulement l'auteur des *Œuvres posthumes* fait de la cour le même tableau que La Bruyère, mais, comme La Bruyère, il procède par réflexions détachées et s'essaie même à tracer des portraits. Il en est de même dans le fragment *Sur les femmes* où notre auteur se montre misogyne acharné. Enfin le fragment intitulé : *De l'inconstance de l'homme dans les égaremens de la vie* nous retrace en quelques pages la biographie morale d'un certain Cléonte qui passe de la galanterie au libertinage, puis à l'ambition, puis à l'étude de la philosophie profane et que la grâce chrétienne touche enfin sur le tard. Là encore, La Bruyère est visiblement l'inspirateur.

Elève de La Bruyère, notre auteur reste assurément fort loin d'un pareil maître. Les fragments moraux sont pourtant moins négligemment écrits que les fragments historiques. Le style y est parfois ingénieux, mais le trait final est toujours un peu émoussé. Voici un petit portrait qui ne manque pas de vivacité :

Je suis charmé de voir ce vieux bon-homme, qui a déjà vécu quatorze lustres, avec une perruque poudrée et un ruban couleur de cerise, qui fait la cour aux Dames, et qui, pour imiter les jeunes Courtisans, se précipite de toutes ses forces pour suivre les autres dans cette cour pavée de marbre glissant et humide, parmi les frimas et la pluie, et cela pour aller voir mettre en calèche le Prince dont il ne peut point estre aperçu. (*O. P.*, p. 24.)

Et voici comment à son tour notre auteur refait Tartufe :

Théodule n'a pas encore quarante-cinq ans. Il est propre, bien razé, sa perruque et son linge sont du bon faiseur, il parle agréablement et d'un ton fort radouci : il fait profession de dévotion, et dirige la belle Clélie, qui est une veuve fort touchante, qu'il a éloignée de toute société, et qui ne voit guères que luy. Il ne manque pas de gens qui disent leurs sentimens sur cette direction : Dans les premiers siècles de l'Eglise, dit-on, les Saints après soixante et dix ans fuyoient les femmes avec assez de soin pour qu'il s'en soit trouvé qui se sont jettés dans la mer lorsqu'ils en ont esté surpris ; et les autres, qui estoient engagez par leur devoir ou par leur charité à les voir et à les entendre, se meurtrissoient la poitrine avec un caillou, pour mortifier leur chair. Notre siècle est bien différent de ceux-là et ces frayeurs passent aujourd'huy pour des simplicités mal entendues ; on sçait des pratiques spirituelles que les Saints d'autrefois ignoroient, ils ne connoissoient ni le Café, ni le Chocolat. Leur dévotion estoit farouche, celle d'aujourd'huy est plus polie, plus commode et la mode s'est étendue jusqu'à la méthode de gagner le Ciel. (*O. P.*, p. 21.)

Il est intéressant de voir ainsi, dans les *Œuvres posthumes*, l'influence de Saint-Réal se fondre dans celle de La Bruyère. *Césarion*, qui annonçait par certains côtés le livre de La Bruyère, fut relégué dans l'oubli par l'immense supériorité des *Caractères*. Saint-Réal avait voulu unir étroitement, pour arriver à la connaissance morale de l'homme, l'analyse des mœurs contemporaines et l'étude de l'histoire. Mais l'autorité de La Bruyère fit pencher définitivement la balance vers l'observation de la réalité. Sans doute, on continua d'appliquer à la morale l'étude de l'histoire. On s'ingénia même à extraire toute la substance morale des historiens anciens (1). Mais on ne recommença plus la tentative de *Césarion*. Une postérité autrement brillante était réservée à la *Conjuration contre Venise*.

II

Aucun nom n'est plus communément associé à celui de l'abbé de Saint-Réal que le nom de l'abbé de Vertot. Longtemps ces deux écrivains ont joui également d'une réputation usurpée, auprès d'un public qui les prenait pour des historiens. Ils ont ensuite l'un et l'autre subi le même discrédit. Il s'en faut pourtant que l'œuvre de Vertot rappelle exactement celle de Saint-Réal. Elle est tout d'abord beaucoup moins variée. Saint-Réal trouvait le moyen, dans ses œuvres prétendues historiques, d'être à la fois moraliste, romancier, traducteur. Les livres de Vertot ne possèdent ni cette diversité d'aspect ni ce caractère le plus souvent ambigu. Bien plus positivement que Saint-Réal, Vertot a eu l'ambition, et l'ambition unique, d'être historien. Le sujet et l'ampleur de certaines de ses œuvres ne laissent aucune place à l'équivoque. Mais peut-être est-ce là justement ce qui fait l'infériorité de Vertot par rapport à Saint-Réal. Aussi discutable comme historien que son prédécesseur, il ne saurait lui être comparé ni pour l'abondance et la pénétration des observations morales, ni pour l'intérêt et la vie des narrations.

Ce n'est pas à dire pourtant que Vertot soit resté semblable à lui-même d'un bout à l'autre de sa carrière. Tandis qu'à ses débuts il paraît clairement désireux de donner un pendant à la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, ses ouvrages ultérieurs réalisent une formule qui lui est beaucoup plus personnelle et répond beaucoup mieux aux tendances d'une époque qui déjà n'était plus l'époque classique.

(1) Corbinelli, *Les anciens historiens réduits en maximes*. Premier volume, *Tite-Live*, Paris, 1694.

C'est en 1689 que parut l'*Histoire de la Conjuration de Portugal*, ouvrage qui fonda la réputation de Vertot en lui attirant quelques suffrages de marque (1). Il avait déjà dépassé la quarantaine et il exerçait les fonctions modestes de curé de village à Croissy-la-Garenne, près Marly. Il n'était pas cependant sans posséder déjà quelques relations parmi les gens de lettres. On dit que Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre lui avaient donné le conseil de consacrer ses talents aux études historiques (2). Il menait, du moins, une existence assez retirée, puisque lui-même attribue aux loisirs « dont on jouit souvent malgré soi à la campagne » l'envie qui le prit d'écrire ce premier ouvrage.

On ne doit pas penser que Vertot, écrivant dans sa cure le récit de la révolution qui arracha en 1640 le Portugal à la domination espagnole, ait eu les soucis de documentation qu'éprouverait un historien moderne en face d'un pareil sujet. Il vaut la peine de recueillir sur ce point les confidences de sa préface :

Pour les Mémoires dont je me suis servi, ce ne sont ni manuscrits rares, ni originaux précieux qui m'ayent été communiqez par des Personnes qui ayent exigé de moi de ne les point citer : ce sont des livres assez communs, et quelques-uns même assez mal écrits ; mais qui m'ont paru avoir un caractère d'exactitude et de fidélité. J'ai aussi consulté plusieurs Personnes qui se sont fait conter l'affaire par gens qui estoient à Lisbonne en ce temps-là ; et de tout cela, avec un peu de méditation pour accorder et lier les faits entre eux, j'ay formé ce petit Ouvrage.

La méthode indiquée ici pourrait être préférée à celle de Saint-Réal. Celui-ci, utilisant ses entrées à la bibliothèque du roi, s'entourait, nous l'avons vu, des documents les plus divers, imprimés et manuscrits, les employant ensuite à sa guise sans les soumettre à aucune critique. Il est, en somme, moins dangereux pour l'historien d'utiliser simplement des livres « assez communs », s'il a pu reconnaître dans ces livres « un caractère d'exactitude et de fidélité ». Malheureusement, vérification faite, nous constatons que Vertot n'agit pas avec beaucoup plus de scrupules que son devancier.

Les livres que Vertot déclare avoir utilisés, et dont il donne, en note du passage que nous venons de citer, une énumération sommaire et désordonnée, sont les suivants :

(1) Voir M^{me} de Sévigné, lettre du 23 novembre 1689.

(2) *Eloge de M. l'abbé de Vertot*. — Fontenelle raconte qu'il rencontrait Vertot dans la petite maison du faubourg Saint-Jacques où habitaient en commun, depuis 1686, l'abbé de Saint-Pierre et le mathématicien Varignon (Éloges, Ed. Fr. Bouillier, p. 175-176).

Il Mercurio, ovvero historia de'correnti tempi, de Vittorio Siri (tome I), 1644 ;

Lusitania liberata ab injuslo castellanorum dominio restituta, par D. Antoine de Sousa de Macedo, 1645 ;

Le Mercure françois de Renaudot (tome XXIII), 1646 ;

Historia de Portugal restaurado, par D. Luis de Menezes, comte d'Ericeira (tome I), 1679 ;

Bellum Lusitanum ejusque regni separatio a regno castellensi, par Cajetano Passarello, 1684 (1).

Mais il s'en faut que notre écrivain ait utilisé également ces cinq ouvrages. Il est aisé de constater que, pratiquement, Vertot n'a eu sous les yeux, pendant qu'il composait son livre, que Macedo et Passarello (2). Est-ce à dire qu'il leur attribuait une autorité supérieure à celle des autres sources que nous venons d'énumérer ? Il n'en est rien. Passarello, qui a lui-même utilisé les écrivains antérieurs, particulièrement Menezes et Vittorio Siri, lui a paru sans doute plus complet et d'un usage plus commode que les auteurs plus anciens. Mais on trouve chez Macedo un récit sensiblement différent et fondé sur d'autres traditions que Vertot a jugées susceptibles de fournir elles aussi des développements agréables. Qu'à cela ne tienne, Vertot exploitera concurremment Macedo et Passarello.

Un historien moderne eût commencé par les soumettre l'un et l'autre à une critique sévère. En effet, Macedo a pour lui l'avantage d'être un témoin direct de la révolution. Son propre père y avait joué un rôle important. Il écrit peu d'années après les événements qu'il raconte et se trouvait sans effort entouré des informations les plus copieuses et les plus sûres. Par contre, c'est un témoin partial, et qui ne dissimule pas sa partialité. Son livre est avant tout une thèse juridique soutenant les droits du duc de Bragance et une apologie de la conduite de ce prince. Très précieux pour tout ce qui concerne les

(1) Vertot ajoute : « recueils différens de Relations extraordinaires ». Bien que les événements de Portugal eussent donné lieu à une ample littérature, il ne semble pas que cette indication réponde à quelque chose de bien précis. Ce que Vertot ne dit pas, c'est qu'un écrivain français, Chastonniers de Grenaille, avait, dès 1643, sous le titre de *Mercurie portugais*, publié un récit d'ensemble de ces mêmes événements. Vertot ne doit pas avoir ignoré l'ouvrage de son prédécesseur, mais il ne semble nullement l'avoir utilisé comme source.

(2) Lorsque Vertot publia, en 1711, une édition augmentée et remaniée de son ouvrage, non seulement il emprunta quelques détails aux *Mémoires* de Frémont d'Ablancourt, parus en 1701, mais il semble avoir relu, en vue de cette nouvelle édition, les sources qu'il n'avait d'abord que médiocrement utilisées. C'est ainsi que divers passages de l'édition définitive, intercalés dans le texte primitif, proviennent de Menezes ou de Renaudot (voir t. V, pp. 58-59 et 64).

détails matériels et extérieurs de l'action, il est suspect nécessairement lorsqu'il s'agit d'apprécier la conduite des acteurs principaux ou de distribuer les responsabilités.

Chez Passarello, nous ne trouvons sur bien des points qu'un récit de seconde main, composé plus de quarante ans après l'événement. Il ne compense nullement, d'ailleurs, cette infériorité par la garantie d'une impartialité plus sûre. Cet ecclésiastique napolitain, devenu membre des conseils du roi d'Espagne et censeur de l'Inquisition espagnole, écrit à Madrid, dominé par les intérêts de Madrid. Un historien moderne réduit aux sources que Vertot a utilisées, ne demanderait sans doute à Passarello que les indications qu'il est seul à fournir avec quelque précision, celles qui concernent la politique du cabinet espagnol vis-à-vis du duc de Bragance.

En tout cas, entre ces deux sources divergentes, il prendrait le parti de s'attacher, en règle générale, à celle qui lui semblerait la plus sûre, et n'utiliserait l'autre que pour combler avec toutes les précautions voulues et dans la mesure du possible les lacunes de la première. Vertot ne fait rien de semblable. En digne continuateur de Saint-Réal, il abandonne au gré de sa fantaisie Passarello pour Macedo, ou Macedo pour Passarello, et sans aucune règle certaine les combine, les juxtapose ou cherche entre les deux quelque cote mal taillée.

C'est de cette façon qu'il procède pour fixer le caractère de ses principaux personnages. Par exemple, l'archevêque de Lisbonne présente une physionomie toute différente et joue un rôle tout opposé selon que l'on consulte Macedo ou Passarello. Chez Macedo, c'est un saint ecclésiastique qui ne prononce que des paroles de paix et de modération. Ce n'est qu'après avoir déjà donné une précision marquée à leurs projets de révolte contre l'Espagne que quelques nobles portugais viennent le trouver. Stupéfait de ce qu'on lui révèle, il cherche d'abord à détourner les conjurés de toute entreprise violente et consent seulement, sur leurs instances, à déclarer que la cause du duc de Bragance a pour elle la justice (1). Chez Passarello, au contraire, l'archevêque de Lisbonne est l'un des promoteurs de la conjuration. Il préside la première assemblée des mécontents. C'est un politique retors et versatile qui fait servir la religion et le patriotisme à ses propres intérêts et à son ambition personnelle (2).

(1) « *Obstupuit religiosus vir... curavit eos ab intento divertere, proponens difficultatem effectus, damna belli quamvis foelicis ; quare aliam tentandam viam quae suavius mederetur malis.* (P. 546.)

(2) « *In hunc modum versipellis antistes, quod summe ipse acceptus et inti-*

Vertot laisse dans l'ombre ces teintes défavorables pour vanter seulement la science, l'éloquence, la popularité de l'archevêque. Mais il lui fait, comme Passarello, présider l'assemblée des mécontents. Dans cette assemblée, l'archevêque prononce un long discours sur les méfaits de la politique espagnole, et c'est sur son initiative que la majorité décide d'offrir la couronne au duc de Bragance. Bien entendu, le discours de l'archevêque est de la composition de Vertot, qui trouvait, d'ailleurs, dans presque toutes ses sources des morceaux oratoires du même genre. Puis, par une inconséquence assez remarquable, après avoir présenté l'archevêque comme l'un des chefs de la conjuration, Vertot, revenant sur ce point à la version de Macedo, ne lui prête plus aucun rôle jusqu'au moment où la révolution éclate.

Le personnage du duc de Bragance est composé d'une façon non moins arbitraire. Là encore il y a une opposition marquée entre la version de Macedo et celle de Passarello. Chez le premier, le duc, rempli d'une modération et d'un désintéressement admirables, se montre prêt d'un bout à l'autre à faire le sacrifice de ses droits pour la tranquillité de son pays, et c'est presque malgré lui qu'il est porté au trône par les vœux unanimes de la nation. Chez Passarello, nous voyons, au contraire, un prince intrigant et timoré, qu'une ambition inavouée ronge sans répit, incapable d'ailleurs d'agir par lui-même, et qui doit surtout son élévation à quelques familiers intéressés à sa fortune. Ici encore Vertot s'ingénie à corriger et combiner ses sources. Il s'efforce de nous montrer un Bragance sympathique, sans toutefois négliger totalement les indications de Passarello. Un exemple montrera clairement la façon dont il procède. Passarello prête au duc de Bragance un trait vraiment odieux. Selon lui, le jour où il attendait anxieusement dans son château qu'on le renseignât sur le succès de l'entreprise, le duc avait fait préparer des chevaux qui devaient lui permettre, en cas d'échec, de se rendre en toute hâte auprès du roi d'Espagne pour désavouer un mouvement soi-disant tenté à son insu (1). Au lieu d'accepter ou de rejeter entièrement un détail aussi caractéristique, Vertot s'est contenté de l'atténuer dans une phrase obscure et incolore : « [Le duc] crut même pouvoir encore se défendre d'avoir eu part à la Conjuration, dans un temps

mus esset Bregantio, peculiare studium et gratiam publicae utilitatis religionisque velo contextit. » (P. 9.)

(1) « Jussit igitur primo ineunte mane currum velocissimis equis instructum ad aedium vestibulum praesto esse, quo tristi fortasse rei ibi improspere accepto nuncio, subinde Castellam versus ad Regem Catholicum advolaret, tanquam facinoris ipse nescius, et alieno errore ac perfidia sublati. » (P. 38.)

surtout où les Espagnols consentiroient aisément qu'il voulust bien estre innocent. » (P. 195.)

Il n'arrive pas à Vertot, comme il arrivait à Saint-Réal, d'intercaler, dans un ouvrage prétendu historique, un développement tout entier de fantaisie et sans rapport avec les sources. Il met un peu moins de lui-même dans ce qu'il raconte, et son récit de la Conjuración de Portugal ressemble un peu plus à ceux qui l'ont précédé que la *Conjuración des Espagnols contre Venise* ne ressemblait aux récits antérieurs sur le même sujet. Mais Vertot prend encore avec les sources des libertés très considérables. Il retranche souvent et parfois il ajoute. C'est ainsi que le rôle de Pinto, restreint chez Macedo, plus développé chez Passarello, l'est davantage encore chez l'historien français. Non seulement Pinto est l'agent indispensable de toutes les négociations, l'auteur de tous les conseils audacieux, mais il joue encore, chez Vertot, un rôle de premier plan, le jour de l'exécution (1). Par contre, pour ne pas disperser l'intérêt, Vertot supprime plusieurs personnages importants, tels que le secrétaire Paes et l'évêque d'Elva, d'Acunha. Pour l'ordre des événements, il prend de non moindres libertés. S'autorisant de ce que les sources sont médiocrement d'accord sur les diverses réunions des conjurés, sur leurs entrevues avec le duc, sur l'époque et les circonstances dans lesquelles celui-ci met sa femme au courant de la situation, enfin sur la façon dont les diverses initiatives du gouvernement espagnol s'intercalent dans le développement des intrigues portugaises, Vertot combine à sa guise et de façon tout à fait arbitraire ces divers événements, établit des rapports de cause à effet entre ceux qu'il lui plaît de rapprocher, donne enfin à l'ensemble une allure et un caractère qui dépendent uniquement de sa fantaisie. C'en est assez pour enlever à la *Conjuración de Portugal* toute valeur historique et faire de son auteur un romancier de l'école de Saint-Réal autant au moins qu'un historien.

(1) « Pinto ayant aussitôt tiré un coup de pistolet pour signal, comme on en étoit convenu, ils se virent en liberté d'agir. » (P. 63.) « Ad strepitum scopeti », dit Macedo (p. 562), sans nommer personne. « Pinto s'étant ouvert le chemin du palais se mit à la tête de ceux qui devoient attaquer l'appartement de Vasconcellos. » (P. 69.) « Pinto, sans perdre de temps, marcha pour se joindre aux autres conjurés qui devoient se rendre maîtres du palais et de la personne de la vice-reine. » (P. 72.) Les sources ne disent rien de semblable. Il semble, d'ailleurs, que le véritable Pinto ait été homme d'intrigue et d'étude plutôt qu'homme de main. C'était un docteur ès lois, qui remplit des offices de finance et de judicature, et écrivit de nombreux ouvrages de polémique en faveur du roi Jean IV. Ses œuvres ont été recueillies en deux volumes in-f°, 1729-1730. Cf. Silva, *Dictionario bibliografico portuguez*, t. IV, p. 22

Sans nulle valeur historique, les ouvrages de Saint-Réal se défendaient, du moins, par de précieuses qualités littéraires. Qu'on veuille bien les considérer comme des romans, et l'on devra nécessairement louer en eux la précision des analyses morales, l'intérêt soutenu de la narration, la vigueur du style. Aucune de ces qualités ne se retrouve au même degré dans la *Conjuration de Portugal*.

Vertot s'est efforcé vainement d'intéresser le lecteur aux divers personnages qu'il met en scène. Il trace consciencieusement le portrait de tous ceux qui doivent jouer un rôle quelque peu important. Ainsi nous sont présentés tour à tour le duc de Bragance, la duchesse sa femme, le secrétaire d'état Vasconcellos, le fidèle Pinto et les plus éminents des conjurés. Mais toutes ces figures restent pâles et aucune n'a le relief des personnages de Saint-Réal, de son marquis de Bedmar, de son Renault, de son Jacques-Pierre. Sans doute, ceux-ci étaient sortis presque tout entiers d'une imagination féconde qui n'avait guère emprunté de l'histoire que leurs noms. Mais ils avaient la vie des héros de roman s'ils n'avaient la vérité de l'histoire. Et, d'ailleurs, Saint-Réal ne s'éloignait pas trop de celle-ci lorsqu'il nous montrait, s'agitant par les rues et les bouges de Venise, un monde bigarré d'aventuriers cosmopolites. Il faut à Vertot des personnages de rang plus élevé et de plus nobles allures. Le peuple, pour lequel il n'exprime que dédain, a peu de place dans ce récit que remplissent les savantes intrigues des politiques et des grands. Mais, en vérité, la peinture de ce milieu aristocratique est bien froide et bien conventionnelle. Il n'y a pas beaucoup plus de vérité historique chez Vertot que chez Saint-Réal. Il y a certainement beaucoup moins de vie.

Il s'en faut aussi beaucoup que le récit de Vertot captive l'attention du lecteur comme celui de Saint-Réal. Celui-ci avait su exploiter merveilleusement l'intérêt romanesque en puissance dans l'épisode de la vie vénitienne qu'il racontait. Vertot, il faut l'avouer, était moins bien servi par son sujet. Peut-on se passionner pour l'avènement au trône de Portugal d'un duc de Bragance qui paraît le désirer si mollement lui-même ? En vain Vertot a-t-il cherché à concentrer l'intérêt sur l'activité et le dévouement de Pinto. Il lui a fallu pour cela donner de sérieux accroc à l'exactitude historique. Qu'à cela ne tienne, peut-être finirions-nous par nous intéresser, faute de mieux, à l'histoire de Pinto. Mais, après avoir enflé au possible le rôle de ce remarquable serviteur, Vertot l'abandonne brusquement et ne lui accorde plus que quelques lignes banales vers la fin du livre.

Il était manifeste que Vertot, enfermant dans un cadre restreint le récit d'un épisode détaché de l'histoire du Portugal, désirait suivre les traces de Saint-Réal et continuer la série des Sallustes français.

Toutefois l'unité de composition est bien moins marquée dans la *Conjuration de Portugal* que dans la *Conjuration contre Venise*. Toute la fin de l'ouvrage est remplie par le récit d'une seconde conjuration dirigée, celle-là, de concert avec l'Espagne, contre le nouveau roi de Portugal. Cette conjuration découlait encore assez directement de la première pour en être considérée comme un dernier épisode. Mais Vertot crut devoir par la suite grossir son livre de tout le récit du règne d'Alphonse VI, et résumer au début toute l'histoire de Portugal jusqu'à la conquête espagnole. L'ouvrage fut alors intitulé : *Les Révolutions de Portugal*, livre mal composé s'il en fut, où la révolution de 1640 fait l'effet d'un épisode monstrueusement développé dans un ensemble dénué de toutes proportions régulières.

Inférieur à son devancier pour l'intérêt de la narration, Vertot a pu lui sembler supérieur pour le style. Pour expressive qu'elle soit, la langue de Saint-Réal est embarrassée parfois de constructions un peu archaïques, et qui peut-être sentaient leur provincial. On ne peut rien reprocher de semblable à Vertot, et les amateurs d'un style uniformément poli trouvèrent chez lui satisfaction. Mais ces périodes toujours exactement ajustées sont aussi bien monotones. Le style de Vertot, dès ce premier ouvrage, a toute la froide correction du style dit académique. Il est permis de lui préférer encore ce qui subsiste d'un peu fruste et de plus personnel dans la prose du Savoyard Saint-Réal. Donc, si la *Conjuration de Portugal* rappelait plus directement qu'aucun autre ouvrage de la même période le chef-d'œuvre de Saint-Réal, on peut dire que Vertot n'avait ni égalé, ni vraiment continué son devancier. Ce fut aussi bien à d'autres ouvrages, conçus sur un plan tout différent, qu'il fut sur-tout redevable de sa célébrité.

En 1696 parut, avec un succès considérable, l'*Histoire des Révolutions de Suède*. Vertot s'était proposé de raconter dans ce livre toute la carrière mouvementée et fertile en incidents romanesques du roi de Suède Gustave Wasa. Il reprend toutefois les choses d'un peu plus haut, et, après quelques développements sur l'ancienne union des trois royaumes du Nord, prépare le lecteur au récit des aventures multiples de Gustave par le tableau de l'administration malheureuse de Sténon Sture.

Un pareil sujet convenait admirablement à un écrivain désireux de prêter à l'histoire les attrait du roman. Sans doute, par l'aisance et la clarté du récit, les *Révolutions de Suède* demeurent le plus lisible des ouvrages de Vertot. Il s'en faut cependant qu'il ait su tirer de ce sujet, pour l'agrément du lecteur, tous les avantages possibles. Lorsque Gustave, fugitif et proscrit, se cache dans les

montagnes de Dalécarlie, ou se voit obligé, pour gagner sa subsistance, de se louer comme ouvrier dans les mines de cuivre, le pinceau de notre historien reste terne et sans vie. Bien souvent, trouvant sur son chemin des combats livrés au milieu d'une nature sauvage par des soldats à demi féroces, il passe rapidement ou se contente de quelques indications banales. Quoi de plus incolore et de plus vague que cette bataille où périt Sténon Sture :

L'administrateur rencontra les Danois, proche le château de Wedel. Gustave les chargea, le premier, à la tête d'un escadron : le combat fut sanglant et disputé avec toute l'opiniâtreté qui se rencontre ordinairement dans les premières occasions, où il s'agit de l'honneur de la nation, et, en quelque manière, du succès de la campagne : la victoire se déclara, à la fin, pour les Suédois ; les troupes de Danemarck furent défaites ; la plupart furent taillées en pièces ; ceux qui échappèrent regagnèrent leurs vaisseaux avec précipitation et se retirèrent en Danemarck. (T. IV, p. 84.)

C'est que Vertot se propose, en réalité, tout autre chose que d'évoquer des scènes pittoresques ou de tenir en haleine la curiosité du lecteur par les péripéties singulières d'une narration adroitement conduite. Il a des prétentions plus hautes ; l'*Avertissement* dans lequel il s'explique sur le choix de son sujet va nous les révéler :

Entre les événemens qui plaisent dans l'Histoire, je n'en vois point qui méritent plus d'attention que les changemens qui arrivent dans les États au sujet de la Religion, ou du Gouvernement. Tous les particuliers s'y trouvent intéressés par ce qu'il y a de plus capable de toucher dans les hommes, l'ambition, ou la conscience. Chacun est animé de passions vives ; tout est en mouvement : le peuple croit alors rentrer dans ce qu'il appelle ses premiers et ses plus anciens droits ; il veut choisir lui-même son Maître, et décider de la Religion ; il prend parti selon qu'il est prévenu et agité ; et les Grands mêmes sont contraints dans ces occasions de le flatter, pour le faire servir à leurs intérêts et à leurs desseins particuliers.

Quand l'historien est bon Peintre, c'est pour le Lecteur le plus beau spectacle du monde. Si outre cela il est bon juge, il rend ce spectacle utile, en montrant d'un côté les malheurs affreux qui accompagnent et suivent ces étranges révolutions, et de l'autre en exposant fidèlement le caractère des principaux Acteurs qui paroissent sur le Théâtre, et en rendant à ces hommes fameux toute la justice qui leur est due.

Donc, ce qui intéresse avant tout notre auteur, ce sont « les changemens qui arrivent dans les états ». Ceci est un signe des temps. Les discussions sur les diverses formes de gouvernement, délaissées pendant la seconde moitié du xvii^e siècle, reviennent en faveur à l'aube du xviii^e. On scrutera beaucoup moins désormais la nature intime des âmes, et l'on s'attachera beau-

coup plus au détail visible des institutions. Cette tendance apparaissait déjà dans le premier ouvrage de Vertot et se manifestait par l'abondance et la prolixité des harangues en style indirect sur les matières d'État. On retrouve ces mêmes harangues dans les *Révolutions de Suède*. Mais on y trouve aussi un effort sensible pour donner au lecteur français une idée claire des institutions nationales de la Suède, pour lui faire comprendre quel était le pouvoir des rois, comment le Sénat exerçait son autorité, dans quelles circonstances étaient réunis les États du royaume, quels étaient enfin les principes ou les intérêts politiques des nobles, du clergé, des bourgeois ou des paysans.

On se rend compte, dès lors, comment Vertot se sentit finalement attiré à composer son *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la république romaine* (1719). Il fallait bien qu'il fût porté en quelque sorte par le goût de son public, pour que les contemporains aient si mal aperçu la médiocrité de cet ouvrage. Mais l'on était sensible alors au fade mérite d'une correction élégante, aux froids ornements d'une rhétorique toute de convention. On nous raconte que, lisant à ses collègues de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres certains morceaux de bravoure, entre autres le discours de Véturie à son fils, l'auteur des *Révolutions romaines* entraînait tellement dans les sentiments de ses héros qu'il s'attendrissait jusqu'à verser des larmes (1). Heureux Vertot, qui ne connut pas le doute sur le mérite littéraire de ses œuvres et ne soupçonna pas quel ennui profond elles seraient capables de distiller aux lecteurs d'un autre siècle !

Nous ne trouvons point, en effet, que l'intérêt des réflexions politiques compense chez Vertot l'imprécision des portraits ou la froideur du style. Ces réflexions s'élèvent bien rarement au-dessus de la plus plate banalité. Des récits traditionnels sur les premiers siècles de Rome, Vertot a dégagé une idée, bien vague à la vérité, du parfait « républicain ». Ce « républicain » n'est d'ailleurs nullement pour lui un défenseur des pauvres gens contre les riches et les grands. Vertot est, en principe, avec le Sénat contre les tribuns, qualifiés à chaque instant de séditeux et d'artisans de désordre :

Ils ne décrioient le gouvernement que pour s'en rendre maîtres, ou du moins pour le changer suivant leurs intérêts. Le Sénat n'opposoit à ces invectives que des soins constants et généreux. (T. I, p. 129.)

La ruine des anciens principes d'autorité et de gouvernement a

(1) *Éloge de M. l'abbé de Vertot.*

coïncidé avec la perte des rudes vertus primitives, consécutive à l'invasion de Rome par les richesses du monde conquis. C'est, en somme, à ce lieu commun, banal dès l'antiquité, que se réduit toute la philosophie que Vertot dégage de l'histoire romaine. Il y a loin des développements creux où se complait cette rhétorique surannée aux aperçus rapides, mais profonds, jetés par Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*. De la Rome primitive Vertot parait n'avoir presque rien compris ni senti. L'esprit étroitement rationnaliste de son siècle l'amène à méconnaître le rôle de la religion dans la cité romaine. Il n'y voit, comme tant d'autres, que d'hypocrites mômeries par lesquelles des prêtres intrigants dupent, afin de la mieux conduire, une populace ignorante et crédule (t. I, p. 20). La simplicité des mœurs primitives lui échappe entièrement. Lorsqu'on lit, chez lui, le récit des tractations qui aboutissent à la nomination des décemvirs, on croirait assister au développement d'une intrigue politique chez un peuple moderne, rompu aux usages de la vie parlementaire. Rien n'est plus faux et rien n'est plus insipide.

La raison de cette insuffisance, c'est qu'en somme Vertot n'a pas étudié l'antiquité avec assez d'application et de scrupules. Qu'il s'agisse des révolutions de Rome, de Suède ou de Portugal, il s'en tient toujours à la même méthode déplorable quant à l'usage des sources historiques. Toujours satisfait de celles qui sont à sa portée, fussent-elles les moins autorisées, il se fie aveuglément à son propre jugement pour les combiner ou les concilier. « De tout cela, disait-il, en parlant des documents avec lesquels il avait fait sa *Conjuration de Portugal*, avec un peu de méditation pour accorder et lier les faits entre eux, j'ai formé ce petit Ouvrage. » Il a formé de la même manière les trois volumes des *Révolutions romaines*. Il a puisé au hasard parmi les anciens écrivains de l'histoire de Rome, ou plutôt il a suivi avec une regrettable prédilection ceux qui s'accordaient le mieux à ses propres défauts. C'est ainsi qu'il lui arrive à chaque instant de délaissier Tite-Live pour Denys d'Halicarnasse. Tite-Live disait que Coriolan avait été jugé et condamné par défaut : *absens damnalus est*. Mais Denys, au contraire, avait fait de ce jugement l'occasion d'étaler toute une pompeuse et vaine rhétorique. Et Vertot de refaire à sa façon les discours imaginés par Denys.

C'est qu'en réalité il n'a aucune curiosité sincère de la véritable histoire de Rome. Cette histoire, il la prend sans examen ni discussion, telle que les écrivains de l'antiquité nous l'ont transmise. Une matière à beau style, un thème à faciles réflexions politiques, voilà tout ce qu'il y cherche et tout ce qu'il y voit.

On dit que la maladie et la mort empêchèrent Vertot d'écrire d'autres « révolutions », révolutions de Carthage, révolutions de Pologne, dont il avait formé le projet. En vérité, il pouvait sans grande peine multiplier indéfiniment des compositions de cet ordre. Que le lieu de la scène fût à Lisbonne, à Stockholm ou à Rome, les personnages n'étaient-ils pas toujours les mêmes, des grands seigneurs ambitieux ou turbulents, des patriotes sincères à côté d'intrigants égoïstes, des nobles, des bourgeois, des députés aux États, des capitaines, des gens d'église ? Et parce qu'il écrivait à chaque page les mots de « monarchie » ou de « république », de « parti aristocratique » ou de « parti populaire », il croyait avoir pénétré, dans ses ressorts principaux, le développement politique d'un peuple, sans s'inquiéter si ces mots ne recouvraient pas, sous des latitudes différentes, des réalités entièrement distinctes.

« On a l'impression en le lisant qu'il n'a jamais eu le sens de la vérité historique : satisfait des recherches faciles, qui ne demandaient que des lectures, il s'est arrêté devant celles qui auraient exigé un effort personnel, et il s'est satisfait lui-même avec des combinaisons spécieuses, d'une justesse purement apparente, capables de tromper seulement des regards peu attentifs. » C'est ainsi que M. Maurice Croiset résume son opinion sur l'historien grec Denys d'Halicarnasse. Vertot ne saurait mieux être caractérisé lui-même que par ces phrases qui définissent si heureusement les faiblesses d'un de ses auteurs préférés (1).

Ce n'est donc point l'abbé de Vertot qui pouvait ramener l'histoire à des voies plus saines que celles où son devancier Saint-Réal l'avait égarée. Si son œuvre présente des dehors moins romanesques que celle de Saint-Réal, elle n'en est pas beaucoup plus vraie. La manie de philosopher sur les institutions, de juger d'un point de vue uniquement moderne les choses anciennes, de brouiller ensemble l'histoire de la république romaine et les aspirations politiques de l'heure présente, ce travers, dont Vertot présente déjà des symptômes très marqués, ne détournera guère moins de l'histoire vraie les écrivains du XVIII^e siècle que l'amour des analyses morales et des intrigues romanesques n'en avait écarté les écrivains du XVII^e.

(1) Le jugement qui précède s'applique aux ouvrages que Vertot écrivit pour le grand public. Il va de soi que les travaux qu'il publia dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* ont un caractère différent. Mais il s'en faut encore beaucoup que ce soient des chefs-d'œuvre de saine méthode historique (Cf. A. Maury, *L'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, pp. 50, 53, 160, 298).

III

Les pseudo-historiens qui ont succédé à Saint-Réal ne lui ont donc pas entièrement ressemblé. Cependant, aucune théorie originale sur l'histoire ne s'était fait jour pendant toute la fin du xvii^e siècle. Les vues de quelques écrivains, qui s'obstinent encore à refaire le portrait de l'historien idéal selon le goût classique, ne contredisent en rien les idées de Saint-Réal sur cette matière. Il arrive même qu'elles soient directement inspirées de son traité sur l'*Usage de l'Histoire*.

On sait quels furent, à la fin du xvii^e siècle, le rôle et l'autorité du P. Rapin. Dans ses écrits se trouve en quelque sorte codifié ce classicisme étroit qui devait inspirer l'enseignement des Jésuites, et par suite exercer tant d'influence sur le goût littéraire des hommes du xviii^e siècle. Un des ouvrages du P. Rapin contient sur l'histoire des réflexions assez détaillées qui méritent d'être examinées.

Ce qui nous y frappe d'abord, c'est l'importance considérable, presque exclusive, accordée à la forme. Le souci de la vérité historique ne donne lieu qu'à quelques remarques rapides. Même lorsque le P. Rapin consacre un chapitre à démontrer *Que la vérité est le seul moyen par où l'histoire plaît et va à sa fin*, son développement, presque aussitôt, dérive vers des préceptes qui n'intéressent que le style :

Le talent donc le plus nécessaire à l'Historien est cet esprit exact et fidèle à dire la vérité dans toutes les circonstances propres à la faire sentir et à mériter la créance du public. Mais ce n'est pas assez à l'Histoire de dire ce qui est vrai, il y faut encore un tour et une manière propre à le bien dire : ce tour et cette manière est le style. (P. 38.)

D'ailleurs, la fonction de l'historien ne consiste pas proprement dans la recherche des faits, mais bien dans l'exposition des faits. Ces deux tâches apparaissent au P. Rapin comme parfaitement distinctes. Elles peuvent être remplies par des personnes différentes :

On donne à l'Historien sa matière par les mémoires qu'on luy fournit : mais c'est à luy à l'arranger : et pour le faire comme il faut, il ne doit pas tant penser à ce qu'il dit qu'à la manière de le dire : car en cecy, comme dans les autres parties de l'éloquence, la manière fait tout. (P. 104.)

Quelle est donc la manière propre à l'historien ? C'est une manière

pleine de gravité et de noblesse. L'histoire doit être éloquente et majestueuse :

Il faut donc penser à écrire noblement, quand on se mêle d'écrire l'Histoire. Car dès qu'on parle à toute la terre et à tous les siècles, on est revêtu d'un caractère qui donne de l'autorité pour élever la voix... Ainsi que l'Historien quitte le langage bas et familier, pour répondre, par la dignité de l'expression, à la dignité des choses qu'il a à dire. (P. 4.)

Grand et grandeur, ces mots reviennent à chaque page sous la plume du P. Rapin. On a reconnu cet idéal de noble simplicité. Le style que préconise le P. Rapin, c'est le style de Versailles, le grand style Louis XIV. C'est aussi le style de la belle époque des lettres latines. Le P. Rapin est admirateur des anciens et ne se lasse pas de les citer comme modèles. Mais il est un historien latin qu'il admire entre tous, c'est Tite-Live :

La noblesse du discours de Tite-Live m'enlève l'esprit : il y a près de deux mille ans que cet Historien se fait écouter avec respect de tous les peuples par ce ton de majesté dont il parle, qui a été l'admiration de tous les siècles. (P. 41.)

On peut juger par ce qui précède que le P. Rapin, admirateur de l'histoire à la manière éloquente de Tite-Live, n'était pas homme à détourner sérieusement les historiens de rechercher les fausses beautés de l'histoire romanesque. D'autre part, littérateur avant tout, il est, comme Saint-Réal, grand amateur d'analyses morales. Comme Saint-Réal, il croit que l'histoire a pour principale utilité de faire connaître l'Homme, et qu'on ne peut bien l'écrire si l'on n'a scruté dans tous ses plus secrets replis la nature humaine. Enfin, si l'historien, par une exacte connaissance du cœur humain, s'est rendu capable de présenter sous leur jour véritable les actions humaines qui forment la matière de l'histoire, son œuvre présentera fatalement le tableau de la folie et de la vanité qui gouvernent l'esprit des hommes :

Ce n'est souvent que par des motifs impertinens et ridicules que se déterminent la plupart des hommes : il y en a une infinité d'exemples... Il faut bien connoître surtout la vanité, la malice, l'ignorance, la folie de l'esprit humain, qui en sont comme les principes, pour bien connoître le fond de ses intentions, et en approfondir la foiblesse, qui est le grand principe de sa malice. (Chap. xv.)

C'est la psychologie même de Saint-Réal, ce sont les enseignements du traité sur l'*Usage de l'histoire*.

Nous venons d'entendre un disciple des anciens, un professeur,

un humaniste à la mode du xvii^e siècle, épris de la pure beauté classique et non bourré d'érudition indigeste comme ses devanciers du xvii^e siècle. Écoutons maintenant un bel esprit, un philosophe cartésien, M. de Cordemoy, lecteur de Monseigneur le Dauphin et membre de l'Académie française. Lui n'est point un dévot des anciens et ne croit pas qu'il soit besoin de demander encore des leçons à Cicéron ou à Quintilien. On s'embarrasse beaucoup trop, selon lui, de lois et de préceptes. Les anciens l'emportent sur nous, justement parce qu'ils ne suivaient point de règles et ne copiaient personne (p. 36). En dépit de ce libre esprit, M. de Cordemoy professe sur l'histoire à peu près la même doctrine que le P. Rapin. S'il insiste moins sur la perfection nécessaire de la forme, il montre plus d'indifférence encore à la vérité du fond.

Rien n'est plus insupportable à M. de Cordemoy que la multitude des détails dans lesquels s'embarrassent certains auteurs. Hérodote lui paraît louable en ce qu'il « ne s'est arrêté qu'aux choses principales qui ont servi aux changements notables des états ». « Jamais il ne descend dans un trop grand détail des choses communes, ce qui rend son récit merveilleusement intelligible et succinct (1). » Certains historiens ont la sotte manie de vouloir toujours prouver tout ce qu'ils avancent. Hérodote n'est point tombé dans ce ridicule défaut :

Il semble encore que ce qui a beaucoup servi à la netteté de son Histoire, est qu'il n'apporte que rarement les preuves de ce qu'il dit. Véritablement il arrive peu que les preuves soient nécessaires ; et comme elles interrompent toujours la narration, elles sont toujours fort désagréables. Cependant c'est de quoy l'on remplit maintenant toutes nos Histoires. (P. 35.)

Occupons-nous donc surtout d'écrire agréablement et nettement. Qu'une histoire possède ces qualités, il ne saurait rien lui manquer d'essentiel. Surtout ne nous fatiguons point en recherches stériles :

Il vaut mieux employer le temps à la composition, et à arranger les faits de l'Histoire, qu'à les rechercher. Il vaut mieux aussi songer à la beauté, à la force, à la netteté et à la brièveté du stile qu'à paroître infaillible dans tout ce qu'on écrit.

Sans doute, la vérité pourra souffrir un peu de cette méthode cavalière. Le P. Rapin et les théoriciens de la première partie du siècle s'efforçaient parfois de déguiser leur indifférence à l'égard de la vérité historique. Cordemoy l'affiche crûment :

(1) *Observations sur l'histoire d'Hérodote*, pp. 29 et 34.

Pourvu qu'on suive la vraisemblance dans les choses douteuses, on instruit autant ceux qui lisent l'Histoire qu'il si l'on disoit la vérité (1).

Les idées du P. Rapin et de M. de Cordemoy s'accordent assez bien avec celles de Saint-Réal. Mais tous les deux paraissent ignorer leur devancier. Au contraire, Saint-Réal trouva au début du XVIII^e siècle un véritable disciple en l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Celui-ci, non content de citer très élogieusement Saint-Réal dans l'Introduction de sa *Méthode pour étudier l'histoire* (1713), réimprima intégralement, dans le corps de cet ouvrage, le traité de l'*Usage de l'Histoire*. Lui-même est tout pénétré des idées de Saint-Réal, ainsi qu'on peut le voir par le passage suivant :

...Sans une trop grande application, on peut joindre aux exemples des siècles passez les expériences qu'on fait tous les jours. On doit pour cela rechercher avec soin l'origine et le succès des affaires que les Historiens rapportent et les différens motifs qui ont pû les faire entreprendre. Il faut en examiner les circonstances et peser meurement les imprudences que commettoient ceux qui s'y trouvoient engagez, ou quelle a été leur conduite, lorsqu'ils se sont comportez avec sagesse. C'est en cela que consiste l'usage de l'Histoire : faire une égale attention sur le bien et sur le mal, pour imiter l'un, et pour éviter l'autre.

C'est peu de chose que d'avoir la mémoire remplie d'un nombre infini d'Années, de Siècles, d'Olympiades et d'Époques ; de sçavoir cette grande variété de Rois, d'Empereurs, de Conciles et d'Hérésies. Cette sorte d'étude ne mérite pas le nom de science de l'histoire ; car sçavoir, c'est connoître les choses par leurs principes : ainsi sçavoir l'histoire, c'est connoître les hommes qui en fournissent la matière ; c'est juger sainement de ces hommes : étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes, pour en pénétrer tous les ressorts, les tours et les détours : enfin pour connoître toutes les illusions qu'elles sçavent faire à l'esprit, et les surprises qu'elles font au cœur ; en un mot, c'est apprendre à se connoître soy-même dans les autres. (T. I, p. 2-4.)

Pourtant, l'année même où Lenglet-Dufresnoy donnait cette sorte de consécration aux doctrines de Saint-Réal, contre lesquelles, d'ailleurs, personne, dans l'espace de quarante ans, ne s'était élevé,

(1) *Ce qu'on doit observer en écrivant l'histoire*, règles XIX et XX. — Cordemoy laissa en mourant une grande Histoire de France inachevée qui fut publiée par les soins de son fils (*Histoire de France depuis le temps des Gaulois et le commencement de la monarchie jusqu'en 987*, 2 vol. in-folio ; t. I, 1685 ; t. II, 1689). Cet ouvrage offre plus de sérieux que ne sembleraient le comporter les principes de son auteur. On n'y trouve pas des recherches originales, mais un effort soutenu pour apporter de la clarté dans l'exposé des premiers siècles de notre histoire.

un écrit voyait le jour dans lequel des idées toutes différentes étaient exprimées avec force et qui eût mérité de servir de programme aux historiens du XVIII^e siècle. Nous voulons parler de la très importante *Préface* mise par le P. Daniel en tête du premier volume de son *Histoire de France*.

L'originalité de cette *Préface* apparaît mieux encore, ainsi que l'évolution des idées sur l'histoire au début du XVIII^e siècle, si l'on en rapproche une autre *Préface* que le même P. Daniel avait composée, une vingtaine d'années auparavant, pour une première édition de son livre parue en 1696. Cette préface de 1696 est toute voisine d'inspiration du livre de Rapin. A cette date, le P. Daniel ne paraît guère préoccupé que des questions de forme et de style. C'est pour avoir mal écrit et pour avoir ignoré l'art de la composition que nos anciens historiens lui paraissent avoir manqué leur but. Son idéal est d'ailleurs, comme celui de Rapin, un idéal de noble simplicité. La netteté et la clarté lui semblent les deux qualités primordiales, ce qui n'empêche point le style de l'historien d'être « grave et sentencieux ».

Sans doute, le P. Daniel ne tient pas moins en 1713 qu'en 1696 à ces qualités tout extérieures. La forme toutefois l'intéresse beaucoup moins exclusivement, et d'autres préoccupations se font jour chez lui qui lui font le plus grand honneur.

Avec grande raison, la tâche essentielle de l'historien lui paraît consister dans la critique des sources. En faire un juste discernement pour n'employer que les meilleures, c'est un devoir absolu auquel aucun historien ne doit se dérober. Il faut savoir ignorer. Il ne faut pas jeter en pâture à la curiosité de lecteurs mal éclairés tout ce qu'on trouve de piquant et de nouveau dans les mémoires manuscrits. Il faut n'utiliser les ouvrages de seconde main qu'en tant qu'ils « citent eux-mêmes et rapportent souvent les Actes authentiques sur lesquels sont appuyées leurs relations ». Il faut suspecter partout la prévention, la partialité, si fréquentes surtout quand les passions religieuses sont en jeu. Il faut, par une sévère discipline, se contraindre soi-même à l'impartialité.

Par cette voie, le P. Daniel en arrive très vite à faire la critique de l'histoire romanesque. Ce n'est point Saint-Réal, mais c'est Varillas qui est exécuté par lui de main de maître. Le passage vaut d'être cité tout au long. On y verra avec quelle justesse le P. Daniel a saisi le défaut d'une méthode et de quelle façon il entend redresser l'erreur de ses devanciers :

Ce qu'on a droit d'exiger [de l'historien], c'est qu'il ne s'abandonne point à son imagination, et surtout qu'il ne s'émancipe pas jusqu'à feindre des épisodes romanesques pour égayer sa narration et varier son histoire. Nous

avons un exemple de cette espèce d'attentat contre la vérité dans un de nos célèbres historiens. Je me souviens que lorsque son histoire de François I^{er} courut manuscrite, on l'arrachoit des mains de ceux qui l'avoient, pour la lire avec empressement. On étoit principalement enchanté de ces beaux endroits, où il racontoit les amours de ce Prince avec Madame de Château-Briant, et la fin infortunée de cette Dame.

Selon luy l'an 1526, après la prise du Roy à la bataille de Pavie, elle s'en retourna en Bretagne. Son mary la reçut dans son château, et l'enferma dans une chambre tapissée de noir, où il avoit pratiqué une espèce de jalousie, d'où il pouvoit voir ce qui s'y passoit sans être vû. Après avoir goûté assez longtemps le plaisir de la voir s'abandonner sans cesse à l'inquiétude, à la crainte, au désespoir, il luy mena au bout de six mois deux Chirurgiens, qui après luy avoir ouvert les veines des bras et des jambes, vengèrent par ce supplice l'infidélité qu'elle avoit eue pour son mary.

Par malheur quelques curieux à qui cette historiette parut suspecte, allèrent fouiller dans les Archives de Château-Briant, et trouvèrent que Madame de Château-Briant, qui étoit morte, selon l'auteur, au plûtard en 1526, étoit encore vivante en 1532 ; que François I^{er}, dans un voyage qu'il fit en Bretagne cette année-là, luy donna le trente-unième de May, le revenu des Seigneuries de l'Isle de Ruis, et de Suscinio, et du Château de l'Esternic ; qu'elle ne mourut qu'en 1537, comme on le voit par son Epitaphe ; et qu'après sa mort le Roy accorda à son mary l'usufruit de Ruis et de Suscinio.

Cette découverte et plusieurs autres remarques qu'on a faites depuis sur les ouvrages de l'Historien dont je parle, d'ailleurs homme habile dans nôtre Histoire, et qui écrit bien, le décréditèrent beaucoup. C'est la punition que méritent ces Ecrivains qui ont plus en vû de récréer leurs Lecteurs que de les instruire.

Est-ce simplement là un avertissement aux historiens romanesques d'avoir à se comporter avec plus de prudence, de s'émanciper moins avec l'exactitude des faits, le respect des sources authentiques, le souci de la chronologie ? La critique du P. Daniel pénètre plus avant. C'est au principe même de l'histoire romanesque qu'il s'attaque, à cette prétention, affichée par Saint-Réal et ses disciples, de faire servir l'histoire à l'étude du cœur humain, de la transformer en une collection d'exemples moraux, de pratiquer par son moyen « l'anatomie spirituelle des actions humaines ».

C'est encore pécher contre la vérité de l'Histoire, que d'attribuer sans fondement aux Acteurs qui paroissent sur la scène, des motifs de la conduite qu'ils tiennent. Je dis sans fondement, c'est-à-dire, sans les trouver dans les Ecrivains de leur temps, à moins, comme il arrive quelquefois, que leurs actions et leurs démarches ne soient telles, qu'on ne puisse raisonnablement douter qu'elles n'aient eû ces motifs pour principe.

Il en est de même des raisonnemens qu'on fait faire aux Princes ou à leurs Ministres dans des Conseils secrets, ou aux Généraux d'Armées dans des Conseils de Guerre, des souplesses qu'on attribue aux Ambassadeurs dans

des Négociations et dans des Traitez de paix, pour amener à leur but ceux avec qui ils traitent... Cette politique outrée règne encore dans tous les ouvrages de Varillas, et d'Avila s'y abandonne aussi quelquefois. Ils ont pris pour modèle Corneille Tacite parmi les anciens et Guicciardin parmi les Modernes. ...Ce sont après tout les lecteurs eux-mêmes qui gâtent les Historiens sur cet article. Ils veulent qu'on fouille dans les secrets les plus impénétrables des Princes, sans quoy leur curiosité et souvent leur malignité n'est point satisfaite. On les sert selon leur goût, et on leur donne des chimères dont ils se repaissent volontiers.

Les temps de l'histoire romanesque étaient révolus. Mais ce n'est pas à dire que, dès 1713, la route se trouvât largement ouverte pour une conception vraiment scientifique et moderne de l'histoire. Malgré son réel mérite (1), l'*Histoire de France* du P. Daniel laisse encore beaucoup à désirer. Si l'on commençait alors à comprendre que l'histoire doit avant tout être vraie, l'on apercevait mal encore à quel ordre de vérités il lui importe d'atteindre. Si le P. Daniel se permet moins souvent que Mézeray d'indiscrètes incursions dans les conseils secrets des grands, son Histoire n'en reste pas moins presque uniquement politique, dynastique et militaire. Sans doute il avait déclaré lui-même que l'historien doit faire connaître les mœurs des peuples dont il fait l'histoire, c'est-à-dire « les Coutumes, les Usages, les Lois, la Jurisprudence, la manière du gouvernement Civil et Militaire et autres choses semblables ». Sans doute aussi, dans le même temps, Fénelon remplissait son chapitre sur l'Histoire, dans la *Lettre à l'Académie*, de suggestions très neuves qui eussent pu être très fécondes. En fait, nous voyons les meilleurs historiens du XVIII^e siècle hésiter encore sur la matière et la méthode qui conviennent à l'histoire. Voltaire, le plus brillant d'entre eux, n'écrit-il pas, dans la lettre même où il indique l'idée de son *Siècle de Louis XIV*, que la meilleure préparation au rôle d'historien est d'avoir fait des tragédies (2) ? Du moins, lors même que Voltaire réduira l'histoire à n'être guère qu'une très attachante narration, il montrera pour l'exactitude des faits un respect scrupuleux que n'avaient jamais connu ni Saint-Réal ni aucun historien de son école.

(1) Cf. G. Monod, *Du progrès des études historiques en France depuis le seizième siècle* (« Revue historique », 1876, p. 18) : « Le P. Daniel, dont l'histoire de France est supérieure non seulement à toutes celles qui avaient été composées avant lui, mais encore à la plupart de celles qui ont été composées depuis... »

(2) Lettre au marquis d'Argenson, 26 janvier 1740.

CHAPITRE II

Continuateurs et successeurs de Saint-Réal : les Romanciers (1).

I

Saint-Réal avait, dans son *Dom Carlos* et sa *Conjuration des Espagnols contre Venise*, inauguré une forme vraiment nouvelle du roman historique. D'autres écrivains, avant lui et autour de lui, s'efforçaient déjà de substituer au roman héroïque, interminable

(1) BIBLIOGRAPHIE :

1° TEXTES :

- [BOURSAULT]. *Le marquis de Chavigny*. Paris, E. Martin, 1670.
[BOURSAULT]. *Ariémise et Poliante*. Paris, R. Guignard, 1670.
[D'ORTIGUE DE VAUMORIÈRE ?] *Le comte de Dunois*. Paris, Barbin, 1671.
[GUY ALLARD]. *Zizimi prince ottoman amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage, histoire dauphinoise*. Grenoble, 1673.
[BOISGUILBERT]. *Marie Stuart, reine d'Écosse, nouvelle historique*. Paris, Barbin, 1675, 3 vol.
[BOURSAULT]. *Le prince de Condé*. Paris, J. Guignard, 1675.
Diane de France, nouvelle historique. Paris, G. de Luyne, 1675.
Tachmas, prince de Perse, nouvelle historique arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'hui régnant. Paris, Est. Loyson, 1676.
La princesse d'Angleterre ou la duchesse reine. Paris, Est. Loyson, 1677, 2 vol.
[S. BRÉMOND]. *La princesse de Monferrat* (première édition, 1677). Bibliothèque de romans historiques, t. VI, Londres, 1747.
[PRÉCHAC]. *L'héroïne mousquetaire, histoire véritable*. Lyon, Ant. Besson, 1677.
[ROUSSEAU DE LA VALETTE]. *Le comte d'Ulfeld, grand maître de Danemarck, nouvelle historique*. Paris, Barbin, 1678, 2 vol.
Mérovée fils de France, nouvelle historique. Paris, Est. Loyson, 1678.
[CH. COTOLENDI ?] *Mademoiselle de Tournon*. Paris, Barbin, 1678, 2 vol.
[M^{me} DE LA FAYETTE]. *La Princesse de Clèves*. Paris, Barbin, 1678.
[PRÉCHAC]. *Le Voyage de Fontaine-Bleau*. Paris, Cie des marchands libraires associés, 1678.
Dom Sébastien roy de Portugal, nouvelle historique. Paris, Barbin, 1679, 3 vol.
Adelaïs de Bourgogne (première édition, 1680). Bibliothèque de romans historiques, t. VIII, Londres, 1747.

et fabuleux, des récits à la fois plus sobres et plus sensés. Son originalité à lui avait été d'introduire dans le roman beaucoup plus d'histoire que jamais personne n'avait songé à le faire. Il avait em-

[D'ORTIGUE DE VAUMORIÈRE]. *Adelalde de Champagne*. Paris, Barbin, 1680, 4 vol.

Histoire du comte de Genevois et de Mademoiselle d'Anjou. Lyon, Th. Amaury, 1680.

Fédéric de Sicile (première édition, 1680). Bibliothèque de romans historiques, t. VIII, Londres, 1747.

[PRÉCHAC]. *Le voyage de la reine d'Espagne*. Paris, J. Ribou, 1680, 2 vol.

[PRÉCHAC]. *Le beau Polonois, nouvelle galante*. Paris, Vve de F. Mauger, 1681.

[D'ARGENCE ?] *La comtesse de Salisbury ou l'ordre de la Jaretière, nouvelle historique*. Paris, Barbin, 1682, 2 vol.

[JEAN DE LACHAPELLE]. *Marie d'Anjou, reine de Majorque*. (Première édition, 1682). Bibliothèque de romans historiques, t. IV, Londres, 1746.

[PRÉCHAC]. *La duchesse de Milan*. Lyon, Th. Amaury, 1682.

[DUPLAISIR ?] *La Duchesse d'Estramène*. Paris, C. Blageart, 1682, 2 vol.

[PRÉCHAC]. *Le bâtard de Navarre, nouvelles historiques*. Paris, Thomas Guilain, 1683.

[PRÉCHAC]. *Cara Mustapha grand vizir, histoire contenant son élévation, ses amours dans le Serrail, ses divers emplois, le vray sujet qui lui a fait entreprendre le siège de Vienne et les particularités de sa mort*. Paris, 1684.

[PRÉCHAC]. *Le Seraskier Bacha, nouvelle du temps contenant ce qui s'est passé au siège de Bude*. Paris, C. Blageart, 1685.

Alix de France (première édition, 1686). Recueil de romans historiques, t. V, Londres, 1747.

Le duc de Monmouth, nouvelle historique. Liège, G. Kalcoven, 1686.

[COURTILZ DE SANDRAS]. *Mémoires de M. L. C. D. R. contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du Cardinal de Richelieu et du Cardinal Mazarin avec plusieurs particularités remarquables du règne de Louis le Grand*. Seconde édition revue et corrigée. Cologne, P. Marteau, 1688.

[PRÉCHAC]. *Le Prince esclave, nouvelle historique où l'on voit les particularités de la dernière Bataille que les Chrétiens ont gagnée contre les Turcs, la Déposition du Grand Seigneur et la manière dont Sultan Solymán qui règne aujourd'hui a été élevé sur le Trône*. Paris, Th. Guilain, 1688.

[CATHERINE BERNARD]. *Le comte d'Amboise, nouvelle galante*. La Haye, Abr. de Hondt et Jacob van Ellinckhuysen, 1689.

[M^{me} D'AULNOY]. *Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*. Paris, L. Sevestre, 1690.

Le duc de Guise surnommé le Balafre, seconde édition augmentée. Paris, Michel Brunet, 1695 (première édition, 1693).

[M^{lle} DE LA FORCE]. *Histoire secrète de Bourgogne*. La Haye, Louis et Henry van Dole, 1694, 2 vol.

Ildegerte reine de Norwege ou l'amour magnanime, première nouvelle historique par M. LE NOBLE. Paris, G. de Luyne, 1705 (première édition, 1694. — Œuvres complètes, 1718, t. VI).

LENOBLE. *Zulima, seconde nouvelle historique* (première édition, 1695. — Œuvres complètes, t. I).

prunté aux sources historiques non pas seulement l'idée générale d'une action dont le détail fût resté entièrement romanesque, mais jusqu'aux moindres épisodes de ses récits. A vrai dire, il avait montré fort peu de scrupules touchant la qualité de ces sources, et il avait usé de la plus grande liberté dans la manière de les exploiter et de les combiner. Il avait néanmoins réussi à donner par ce procédé, à son *Dom Carlos*, à sa *Conjuration*, un air de vraisemblance qui passait pour vérité auprès de lecteurs peu exigeants. Et c'est ainsi que la nouvelle historique avait abouti chez lui à la plus parfaite fusion que l'on pût rêver de l'histoire avec le roman.

Une œuvre de caractères aussi neufs, et dont le succès avait été considérable, aurait dû, semble-t-il, provoquer de nombreuses imitations. Cependant Saint-Réal ne compte, dans la foule des petits romanciers de la fin du XVIII^e siècle, aucun disciple authentique. A peine rencontrons-nous un petit nombre d'œuvres où se distingue le souci de tirer directement de l'histoire le sujet d'un

LENOBLE. *Abra-Mulé ou l'histoire du détronement de Mahomet IV, troisième nouvelle historique* (première édition, 1696. — Œuvres complètes, t. VI).

LENOBLE. *Mylord Courtenay ou les premières amours d'Élisabeth, reine d'Angleterre* (première édition, 1696. — Œuvres complètes, t. I).

LENOBLE. *Histoire secrète de la conjuration des Pazzi contre les Médicis* (première édition, 1697. — Œuvres complètes, t. XII).

LENOBLE. *Epicaris* (première édition, 1698. — Œuvres complètes, t. XII. — Saint-Réal, Œuvres complètes, 1745, in-4°, t. III, p. 455-552).

[LESCONVEL]. *Les actions héroïques de la Comtesse de Monfort, duchesse de Bretagne, nouvelle historique*. Paris, Claude Mazuel, 1697.

[ISAAC CLAUDE ?] *Le comte de Soissons, nouvelle galante*. Cologne, Pierre le Jeune, 1699.

2^o OUVRAGES CONSULTÉS :

De l'Usage des romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différens caractères, avec une bibliothèque des romans, accompagnée de Remarques critiques sur leur choix et leurs éditions par M. le C. GORDON DE PERCEL (LENGLET-DUFRESNOY). Amsterdam, 1734, 2 vol.

KÖRTING. *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*. Leipzig, 1885-1887, 2 vol.

A. LE BRETON. *Le roman au dix-septième siècle*. Paris, 1890.

MORILLOT. *Le roman de 1660 à 1700*. (PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. V, p. 550-599, 1898).

L. MAIGRON. *Le roman historique à l'époque romantique, essai sur l'influence de Walter Scott*. Paris, 1898.

SAINT-RENÉ-TAILLANDIER. *Un poète comique du temps de Molière : Boursault, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1881.

A. LE BRETON. *Un romancier oublié : Gatien Courtilz de Sandras* (Revue des Deux Mondes, 15 février 1897).

CH. SAMARAN. *D'Ariagnan capitaine de mousquetaires du roi. Histoire véridique d'un héros de roman*. Paris, 1912.

récit où l'intérêt romanesque puisse se concilier avec un certain respect de la réalité des faits. Encore aucune de ces œuvres n'apparaît-elle nettement comme inspirée des exemples et des méthodes de Saint-Réal.

Il est fort possible, par exemple, que le président Allard n'eût point lu *Dom Carlos* lorsqu'il écrivit *Zizimi, prince ottoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage, histoire dauphinoise* (1673). C'est pourtant avec le même soin que Saint-Réal, et peut-être avec plus de conscience, qu'il nous fait connaître dans sa Préface les sources nombreuses qu'il a consultées. Il ne se contente pas d'alléguer « l'Histoire latine des Allobroges » d'Aymar du Rivail, où se trouvent relatées les amours de son héros, et les livres dans lesquels il a lui-même étudié la politique et les mœurs des Ottomans. Il dit avoir compulsé les archives de la maison de Sassenage, les registres de la Chambre des Comptes de Grenoble ; il a vu « les lettres patentes de Charles VIII, de l'an 1488, par lesquelles le baron de Sassenage fut commis pour conduire Zizimi à Rome » ; il a vu « le contrat de mariage du Baron de Bressieu avec Philippine de Sassenage, il est de l'an 1484 ». Nous pouvons en croire le président Allard. Il est manifestement un érudit bien plutôt qu'un romancier. Il s'est moins intéressé à la passion du prince turc, qu'il expose avec une sorte de gauche naïveté, qu'à redonner du lustre aux fastes de la noblesse dauphinoise qui n'ont point de secrets pour lui. Ne s'excuse-t-il pas de manière touchante sur son style qui n'a point l'air de la cour, et reflète mal le tour « que tant de célèbres auteurs ont si bien sceu donner à leurs élégantes narrations » ? En fait, on se demande pourquoi cet honnête magistrat provincial s'est voulu faire romancier, alors que c'était si peu son talent. Son cas est curieux. Il confirme ce que nous avons appris par l'exemple de Saint-Réal sur la tendance qui poussait, de ce temps-là, quelques bons esprits à confondre parfaitement les domaines respectifs de l'histoire et du roman (1).

Pierre Le Pesant de Boisguilbert, auteur de *Marie Stuart, reine d'Écosse, nouvelle historique* (1675), affirme lui aussi son intention d'écrire non un roman, mais « une Histoire très véritable, non seulement dans le général, comme chacun sçait, mais encore dans toutes ses circonstances que beaucoup de gens ignorent ». Lui aussi déclare s'appuyer sur une large information. Il a consulté « quinze

(1) Le président Allard eut la sagesse de renoncer au roman et de consacrer uniquement ses travaux ultérieurs à l'étude des antiquités de sa province : *Bibliothèque du Dauphiné* (1680) ; *Les inscriptions de Grenoble* (1683) ; *Histoire généalogique du Dauphiné* (1697).

ou seize Auteurs », que parfois il nomme au bas des pages, ainsi que faisait Saint-Réal, et dont parfois même il discute dans son texte le témoignage. En fait, son livre est un récit assez peu romancé des aventures de Marie Stuart, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Sans doute, il prend nettement parti pour son héroïne et l'innocente tant qu'il peut, dans ses rapports avec Rizzio, avec Darnley, avec Bothwell. Mais il évite de se révéler romancier par de trop flagrantes inventions. On ne trouve chez lui ni lettres fictives, ni conversations amoureuses. Bien entendu, il recherche l'agrément du lecteur et ne s'attarde sur rien de ce qu'il croit ennuyeux. Mais, observe-t-il, la vie de Marie Stuart offre « quelque chose de si extraordinaire dans toute sa suite, et de si funeste dans sa fin, que sans rien adjoûter à la vérité, le récit n'en paroitra pas moins surprenant que celui de quelque Roman que ce puisse estre. » Boisguilbert a donc pensé, comme Saint-Réal, que le romancier avait tout intérêt à traiter un sujet dont la trame même lui fût fournie par l'histoire. Toutefois, Saint-Réal avait eu le bon goût de se borner à des tranches d'histoire de médiocre étendue, appliquant tout son art à en épuiser complètement la substance romanesque. Boisguilbert a cru pouvoir embrasser toute la vie sentimentale, si chargée, de la reine d'Écosse. Son livre y a certainement perdu en unité et en intérêt.

C'est bien le défaut dans lequel sont tombés aussi les autres romanciers de cette époque, bien peu nombreux d'ailleurs, qui, par instinct ou par goût, ont dans leurs récits suivi d'assez près l'histoire. Leur art, trop pauvre de moyens, ne trouverait pas un support suffisant dans un épisode trop borné. Ils composent pour l'ordinaire de véritables biographies. C'est ce qu'on trouve dans *Le comte d'Ulfeld, grand maître de Danemarck* (1678), que Bayle rapprochait de *Dom Carlos* et lisait avec plaisir pour l'instruction qu'il y puisait (1). Cet ouvrage contient la vie d'un homme politique danois presque contemporain, et l'auteur (2) prétendait satisfaire la curiosité de nombreuses personnes qui avaient pu connaître le comte d'Ulfeld lors d'un séjour qu'il avait fait jadis à Paris. Par contre, l'auteur de *Mérovée, fils de France* (1678), recherche principalement l'intérêt par les portraits et les réflexions morales dont il parsème son livre. Il n'y a, bien entendu, dans ce « récit mérovingien » aucun sentiment de couleur locale, aucun essai d'évoquer la rudesse des âmes au temps du haut moyen âge. On en peut dire autant

(1) Lettre à son frère aîné, du 21 janvier 1679. (*Nouvelles Lettres*, t. II, p. 84.)

(2) Michel Achard Rousseau, sieur de La Valette.

d'*Adelaïs de Bourgogne* (1680), biographie d'une impératrice du ^xe siècle. Mais ces deux récits s'efforcent de se conformer, dans les grandes lignes, au témoignage des historiens. L'auteur d'*Adelaïs* s'est attaché à la vie de son héroïne écrite par saint Odilon, et celui de *Mérovée* est heureux de nous faire savoir qu'il a changé plusieurs endroits sur les avis que M. de Mézeray a bien voulu lui donner.

II

On ne saurait allonger beaucoup davantage la liste des romans qui, tout au moins par un respect relatif des faits historiques, se rattachent à la même inspiration que ceux de Saint-Réal. Si ce dernier n'a pas eu de véritables imitateurs, la raison en est peut-être d'abord dans l'illusion même dont il avait trop bien su abuser ses contemporains. Un récit comme la *Conjuration contre Venise*, considéré par tous comme histoire véritable, était plus propre à entraîner les historiens dans les voies séduisantes de l'histoire romanesque qu'à inspirer aux romanciers plus d'adresse et d'attention dans les emprunts qu'ils faisaient à l'histoire.

D'autre part, les romans de Saint-Réal, eussent-ils été par tout le monde reconnus pour romans, leur influence n'en aurait pas moins été contrebalancée par d'autres modèles auxquels le public n'avait pas entièrement retiré sa faveur. Si la forme de la nouvelle historique s'impose, entre 1670 et 1680, même aux plus convaincus parmi les anciens tenants du roman héroïque, il n'est pas étonnant qu'ils apportent dans ce cadre plus étroit un bon nombre de leurs premières habitudes. Le roman héroïque avait laissé derrière lui un héritage encombrant d'extravagances romanesques et de fadeurs sentimentales. L'exemple de Saint-Réal, qui s'en était lui-même affranchi, ne suffit pas à en préserver le plus grand nombre de ses successeurs. D'un autre côté, si l'on acceptait que le roman fût à l'histoire une place considérable, la frivolité de beaucoup de lecteurs exigeait que, du moins, l'histoire se montrât dans le roman sous son aspect le moins austère. Ils n'y voulaient trouver que la peinture agréable des galanteries du temps passé. Ainsi, les *Annales galantes* et le *Grand Cyrus*, loin d'avoir été rejetés dans l'oubli par les œuvres de Saint-Réal romancier, n'ont pas cessé un instant de limiter ou de combattre son influence. On verra donc, par exemple, un D'Ortigue de Vaumorière, qui s'était naguère fait connaître en terminant le *Faramond* de La Calprenède, donner en 1680 une *Adélaïde de Champagne*, encore tout imprégnée des traditions du roman héroïque, et Boursault, l'adversaire de Molière et de Boileau,

suivre bien moins, dans son *Prince de Condé* (1675), les traces de Saint-Réal que celles de M^{me} de Villedieu. Si donc, aux environs de 1680, la dénomination de « nouvelle historique » est plus que jamais en faveur parmi nos romanciers, nous retrouvons, dans la multitude des œuvres qui portent ce titre, l'influence de traditions diverses et auxquelles Saint-Réal est complètement étranger.

Et tout d'abord, ces nouvelles prétendues historiques ne font à l'histoire que des emprunts très superficiels. Les auteurs se contentent de quelques indications sommaires, puisées dans des ouvrages de seconde main. Il leur arrive d'avouer eux-mêmes combien est frêle le support historique de leurs narrations. L'auteur de *La Princesse d'Angleterre ou la duchesse reine* (1677) nous raconte les amours de Marie, sœur de Henri VIII et femme de Louis XII, avec Brandon, duc de Suffolk. Ce Brandon passe dans le roman pour petit-fils du duc de Clarence et authentique rejeton de la maison d'York. Divers écrivains, assure l'auteur, « ayant dit que sa naissance étoit incertaine, cette seule incertitude suffit pour qu'on le croye de celle qu'il se donne ». Le sieur de Préchac, dans la Préface du *Bâlard de Navarre* (1683), avoue n'avoir trouvé chez les historiens que de très brefs renseignements sur son héros : « Don Ramire n'est pas un Héros imaginaire. Mariana, dans son Histoire d'Espagne et le docte M. de Marca, dans son Histoire de Béarn, écrivent que Don Ramire, fils naturel de Don Sanche el Mayor, mérita par sa valeur et sa vertu d'estre partagé comme les enfants légitimes du Roy son père. Voilà tout ce que j'en sçay. » Mais l'imaginatif Préchac n'a éprouvé aucune gêne, n'en sachant pas davantage, à nous raconter cependant tout au long les exploits de Ramire dans la guerre contre les Mores, et ses amours avec la fière Tigride, fille du roi de Léon, et jusqu'à l'ingénieuse façon dont il pénètre, sous le déguisement d'un fameux « druide », au couvent d'Onia où sa belle est enfermée. Dans bien des cas, comme ici, l'histoire n'a fourni en définitive à nos romanciers que quelques noms propres, et le cadre, aussi vague que conventionnel, de quelque cour espagnole ou italienne, dans un incertain moyen âge.

N'empruntant pas directement à l'histoire l'action de leurs récits, nos auteurs les remplissent d'incidents tirés de leur propre imagination, ou plutôt ils puisent dans une sorte de répertoire collectif, dont les éléments, bien peu variés et bien défraîchis, nous sont connus déjà par le roman héroïque. Rencontres à point nommé dont l'imprévu tient du miracle, lettres interceptées qui provoquent des jalousies cruelles ou de funestes méprises, tendres aveux surpris sur la bouche d'un amant qui rêve dans un cabinet de verdure,

rendez-vous galants auxquels ne manque guère de se trouver un tiers qu'on n'a point invité, tels sont les moyens peu nouveaux dont usent le plus communément les auteurs de *La Princesse de Montferrat* (1677) (1), de *l'Histoire du comte de Genevois et de Mademoiselle d'Anjou* (1680), de *La Comtesse de Salisbury* (1682) (2), d'*Hippolyte comte de Douglas* (1690) (3). Mais l'élément d'intrigue auquel recourent le plus volontiers les auteurs de ce groupe, c'est le plus romanesque, le plus invraisemblable qu'on puisse imaginer, le travestissement d'un jeune homme en femme ou d'une femme en jeune cavalier. Un roi de Sicile, n'ayant point de fils, fait élever une fille sous costume masculin. Cette fille déguisée suscite toute sorte de passions jusqu'au jour où elle s'éprend elle-même du fils d'un roi voisin. Tel est le sujet de *Fédéric de Sicile* (1680) (4). Une comtesse de Palomes, dame d'honneur de la reine de Majorque et rivale en amour de sa maîtresse, accomplit sur mer de multiples exploits sous le nom du capitaine Bellamare, et c'est toute une partie de *Marie d'Anjou reine de Majorque* (1682) (5). Un comte de Ponthieu, amoureux d'une fille de Louis VII, qui entre chez elle comme demoiselle d'honneur, enflamme d'amour sous ce costume d'emprunt Richard d'Angleterre, fiancé de cette princesse, quitte et reprend ce travestissement de façon que le lecteur ne s'y embrouille guère moins que les personnages du roman, voilà ce que nous présente *Alix de France* (1686) (6).

Bien entendu, l'amour remplit tous ces romans, un amour aussi fade et conventionnel que les incidents de l'action sont, en général, romanesques et puérils. Ici, toutes les princesses joignent à la beauté la plus éclatante la sensibilité de cœur la plus prompte à s'émouvoir. Tous les cavaliers sont galants et tendres autant que bien faits de leur personne et intrépides dans les dangers. Ce ne sont que billets doux de pur style précieux, conversations galantes et interminables, portraits dont la seule vue engendre un amour éternel. Au fond, tous ces amants se ressemblent et parlent la même langue. A peine

(1) Attribuée par Barbier à S. Brémond.

(2) Par D'Argence.

(3) Par M^{me} d'Aulnoy. Cf. Le Breton, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1897, p. 811.

(4) Selon Barbier, par M^{lle} de Bernard. Parfois faussement attribué à Boisguilbert.

(5) Par Jean de La Chapelle, qui remplaça Furetière à l'Académie.

(6) On trouvera encore des travestissements dans *Le Beau Polonois* (1681), de Préchac, dans *Le Duc de Monmouth* (1686), dans *Le Duc de Guise surnommé le Balafre* (1693).

peut-on noter ici une nuance de mélancolie (1), là une teinte de sensualité (2). Aucun de ces auteurs ne s'élève à une peinture un peu personnelle de l'amour. Tout au plus, quelques-uns affichent-ils l'intention très morale de détourner leurs lecteurs de l'amour en faisant voir tous les malheurs dont il est communément la source (3). Par contre, nombreux sont ceux qui soutiennent la thèse, chère de tous temps aux romanciers, qui explique les événements les plus considérables par les secrètes passions des grands. Ainsi une maîtresse jalouse, la maréchale de Saint-André, arme à la bataille de Jarnac le pistolet de Montesquiou (4). Ainsi D. Sébastien, roi de Portugal, passe en Afrique pour se distraire d'un amour malheureux et s'il y retourne plus tard, s'il entreprend cette expédition désastreuse qui l'enlève pour toujours à l'affection de ses sujets, c'est pour soutenir les intérêts d'une princesse marocaine dont il est éperdument épris (5). Le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, conspire-t-il contre le légitime souverain ? C'est que la dame qu'il idolâtre a rêvé d'être reine (6). Toutes les actions du Balafre s'expliqueront par son amour pour Marguerite de Valois (7). Si le comte de Soissons se laisse entraîner dans une guerre civile, c'est parce que Richelieu est son rival auprès de la belle madame d'Elbeuf, et s'il périt à la bataille de Sedan, c'est un émissaire de son rival qui s'est chargé de lui porter le coup mortel (8). Sur ces exemples on peut juger des étonnantes contributions apportées par nos romanciers à l'histoire des derniers siècles (9).

Tels sont les caractères généraux de ce groupe de romans. Telle

(1) Particulièrement dans *La Comtesse de Salisbury ou l'ordre de la Jaretière* (1682).

(2) Dans *Le Prince de Condé* (1675), de Boursault, dans *La Princesse d'Angleterre ou la duchesse reine* (1677) et dans quelques-uns des récits de Préchac.

(3) Particulièrement Catherine Bernard dans *Eléonore d'Yvrée* (1687) et *Le comte d'Amboise* (1689).

(4) *Le Prince de Condé* (1675), par Boursault.

(5) *Dom Sebastien, roy de Portugal* (1679). Bien entendu, pour l'auteur de ce roman, Sébastien ne périt pas à la bataille d'Alcazarquivir, et c'est le véritable roi de Portugal, non un imposteur, qui paraît à Venise quelques années plus tard.

(6) *Le Duc de Monmouth* (1686).

(7) *Le Duc de Guise surnomé le Balafre* (1693). Dans ce roman, la reine de Navarre est présente à Blois, déguisée en « courrier du duc de Mayenne » au moment de l'assassinat de son amant.

(8) *Le comte de Soissons, nouvelle galante* (1699), par Isaac Claude.

(9) Cette façon éminemment romanesque de présenter les événements historiques jouit d'une telle vogue à la fin du siècle qu'elle engendre presque un genre nouveau, l'« histoire secrète », genre dans lequel se distingua particulièrement M^{lle} de la Force. Voir surtout son *Histoire secrète de Bourgogne* (1694).

est la voie par laquelle la « nouvelle historique » se transformait en « nouvelle galante ». A vrai dire, les auteurs emploient assez indifféremment l'une et l'autre dénomination. Parfois même ils les accolent l'une à l'autre. Mais la seconde est le plus souvent bien plus justifiée que la première. Pour achever de nous rendre compte de ce qu'était, aux environs de 1680, une « nouvelle galante », lisons l'une des moins médiocres productions du sieur de Préchac (1), la *Duchesse de Milan* (1682), qui porte précisément cette nouvelle étiquette.

Les Français et leur roi François I^{er} sont maîtres de Milan. Une jeune fille de la ville, Clarice Visconti, a le don funeste d'asservir tous les cœurs. François I^{er} en devient amoureux, et le favori du roi, l'amiral de Bonnivet, n'en est pas moins épris. Or, François I^{er} charge justement Bonnivet de faire en son nom des ouvertures à la mère de Clarice. Bonnivet, amant transi mais serviteur fidèle, s'acquitte, la mort dans le cœur, de la commission. Heureusement la mère de Clarice, jalouse de la vertu de sa fille, l'emmène précipitamment à la campagne et lui donne à méditer quelques sages maximes qui rappellent celles dont Arnolphe faisait lecture à sa pupille. Heureusement aussi le roi s'aperçoit de la douleur de Bonnivet. En souverain magnanime, il renonce à posséder Clarice, à condition que Bonnivet ne prétende pas être plus heureux que son maître.

Le roi et Bonnivet quittent donc Milan que bientôt après les Français abandonnent. François Sforça s'en rend maître avec l'aide de Prosper Colonna, « général de la ligue d'Italie ». François est proclamé duc et naturellement il devient amoureux de Clarice. Et naturellement aussi Colonna est épris à son tour de la belle milanaise. Mais celle-ci veut rester fidèle au souvenir de Bonnivet qui a su la toucher. Bonnivet, de son côté, languit loin de sa belle. Mais l'auteur

(1) Ce personnage, reçu avocat en 1669, réussit, après une jeunesse assez vagabonde, à se faire attacher au service de Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV, qui épousa, en 1679, le roi d'Espagne Charles II. Il avait aussi voyagé en Italie et y avait connu la célèbre princesse des Ursins. En 1693, il fut pourvu d'une charge de conseiller au Parlement de Béarn. A la mort de Louis XIV, il était depuis longtemps doyen de cette cour de justice. On trouve dans la correspondance de Chamillart de nombreuses lettres que Préchac lui adressait pour le renseigner sur tout ce qui se passait à la frontière espagnole. Son activité littéraire paraît n'avoir occupé qu'une assez courte période de sa longue existence. En revanche, elle fut très intense, et pendant dix ans, de 1680 à 1690 environ, il ne se passa guère de saison qu'on ne vît apparaître quelque mince volume, nouvelle historique, nouvelle galante, nouvelle allégorique, ou tout à la fois, sortie de la plume féconde de l'écrivain gascon. Cf. Saint-Simon, édition Boislisle, t. XII, p. 544, n. 3 ; Tamizey de Laroque, *Revue de Gascogne*, 1898, p. 346.

la lui fait revoir sans se mettre pour cela en grands frais d'imagination :

Pendant que François Sforça et Prosper Colonna n'oublient ny soins ny galanterie pour plaire à Clarice, l'Amiral de Bonnivet... feignit un voyage sur les costes de Provence pour y visiter les vaisseaux. S'estant absenté de la Cour sur un prétexte si vraisemblable, il passa en Italie, et ne trouvant rien de difficile pour voir sa belle Maistresse, il entra à Milan, déguisé, il trouva moyen de se présenter devant Clarice qui le reconnut aussi-tôt qu'elle le vid paroistre. (P. 132.)

Si touchée qu'elle soit du procédé de Bonnivet, Clarice croit devoir à sa vertu d'avertir sa mère. La comtesse Visconti, femme peu romanesque, informe le duc de Milan et Bonnivet se voit aussitôt emprisonné. Clarice est au désespoir d'avoir causé la perte de son amant. Pour le sauver, elle prend un parti héroïque : elle se résout à épouser François Sforça. Celui-ci, ne pouvant croire à son bonheur, accepte pourtant avec précipitation, et Clarice devient duchesse le jour même.

Alors apparaît un nouveau personnage, le traître de l'histoire, amoureux lui aussi de Clarice. C'est le premier ministre du duc de Milan, le chancelier Moron. Moron, observateur perspicace, a deviné la mélancolie de la duchesse et pénétré son secret. Il compte sur cette découverte pour en venir à ses fins et enveloppe la pauvre Clarice de ses trames perfides. D'une part, il excite la jalousie du mari, de l'autre il feint de compatir aux peines de l'épouse et lui offre son appui. Il adresse à Bonnivet, qui maintenant fait campagne dans le pays, des lettres supposées de la duchesse. Il intercepte les réponses enflammées de Bonnivet et les montre soigneusement au duc. Celui-ci, cruel autant que crédule, donne au chancelier l'autorisation de faire périr Clarice qu'il croit infidèle. Moron se présente alors devant la duchesse avec un verre de poison. Il lui apprend la décision de son époux et lui offre de la sauver aux conditions que l'on devine. La duchesse refuse avec indignation et avale d'un trait le breuvage empoisonné.

Ce roman permet de saisir parfaitement la distance qui sépare Préchac de Saint-Réal. En effet, soit coïncidence, soit influence plus ou moins consciemment subie, l'intrigue de *La Duchesse de Milan* rappelle celle de *Dom Carlos*. Bonnivet est, comme D. Carlos, séparé par les hasards de la politique de celle qu'il aime le premier et dont il est lui-même aimé. Comme Élisabeth, Clarice est mariée sans amour et cependant fidèle à ses devoirs. Enfin c'est l'amour et la jalousie d'un tiers qui, dans les deux romans, amène la perte du couple sympathique. Ici, il est vrai, c'est l'amante seule qui périt, mais,

comme Élisabeth, Clarice meurt empoisonnée, et victime comme elle d'un ministre perfide.

Ces ressemblances ne font éclater que mieux l'infériorité de Préchac. *La Duchesse de Milan* n'a pas les mérites de composition de *Dom Carlos*. L'intérêt, qui reste faible, ne commence guère qu'au mariage de Clarice. L'amour de François I^{er} est peu utile à l'action. Malgré l'abondance des épisodes et la brusquerie de certaines transitions, le récit paraît vide et languissant.

Cette infériorité tient surtout à ce que Préchac n'a pas su donner à son récit un solide support historique. L'histoire vraie ne tient presque aucune place dans *La Duchesse de Milan*. Préchac n'allègue aucune source et ne s'est pas donné sans doute la peine de nombreuses lectures (1). Ses personnages n'ont d'historique que le nom. Il n'a pas su leur donner la moindre apparence de vie. Son Bonnavet est absolument incolore. Cet homme de guerre ne sait que gémir, et sa timidité vis-à-vis des dames dépasse toute mesure. L'héroïne n'est guère plus intéressante. Ni son amour, ni son attachement à ses devoirs ne nous sont expliqués. Enfin la jalousie du duc est à peine indiquée et Moron est un scélérat invraisemblable. Les personnages de Saint-Réal avaient un autre relief. C'est qu'il racontait un drame célèbre dans l'histoire, et que l'histoire lui fournissait les traits essentiels de ses principaux acteurs. Tant de circonstances authentiques se mêlaient à ses imaginations romanesques que l'ensemble prenait un air frappant de vérité et de vie. *La Duchesse de Milan* ne nous offre manifestement que les plates inventions du sieur de Préchac.

Nous pourrions arrêter ici l'histoire de la nouvelle historique, si ce genre, déjà à son déclin, n'avait trouvé dans les dernières années du xvii^e siècle, en la personne d'Eustache Lenoble (2), un nouvel

(1) Il s'est probablement inspiré d'un passage de la Vie de Bonnavet par Brantôme (*Grands capitaines françois*, édition Lalanne, t. III, p. 67) : « Ce fut lui seul qui conseilla au roy François de passer les monts et suivre M. de Bourbon, aiant laissé Marceille, non tant pour le bien et le service de son maistre que pour aller revoir une grande dame de Milan, et des plus belles, qu'il avoit faicte pour maistresse quelques années de devant, et en avoit tiré plaisir et en vouloit retaster. On dict que c'estoit la señore Clerice, pour lors estimée des plus belles dames de l'Italie. Voilà qui le menoit. J'ay ouy dire ce conte à une grand' dame de ce temps là, et mesmes qu'il en avoit faict cas au roy de ceste dame et luy en avoit faict venir l'envye de la voir et coucher avec elle : et voilà la principale cause de ce passage du roy, qui n'est à tous connue. »

(2) Ce Lenoble est un des originaux les plus curieux du siècle. Né à Troyes en 1613, d'une bonne famille de robe, il fut lui-même Procureur général au Parle-

adepte qui parut s'efforcer de lui rendre une partie du sérieux et de l'intérêt qu'il avait promptement perdu entre les mains de Préchac et de tant d'autres romanciers frivoles.

Lenoble a compris parfaitement que la nouvelle historique, ayant pris naissance par suite d'une réaction contre la longueur et l'in vraisemblance des romans héroïques, devait avant tout éviter de tomber dans les mêmes défauts (1). Après Saint-Réal, il s'est rendu compte qu'à des lecteurs devenus plus curieux de vérité il était avantageux d'offrir, au moins en apparence, la garantie de l'histoire. Mais toute histoire n'est pas intéressante, et parmi l'innombrable multitude des événements arrivés, il faut choisir ceux qui sont capables d'attacher le lecteur et de fournir matière à ses réflexions, car « le but de celui qui écrit doit être de profiter en divertissant, et de mêler l'utile à l'agréable (2) ». Or, rien ne réalise mieux cette double condition que le récit de ces entreprises hardies par lesquelles des particuliers s'efforcent de modifier le gouvernement des états. Dans trois de ses nouvelles, Lenoble a raconté des conjurations, celle, toute récente, qui avait mis Soliman sur le trône de Turquie à la place de son frère Mahomet IV, puis la conjuration des Pazzi

ment de Metz. Mais il dut vendre sa charge pour payer ses dettes. Accusé d'actes peu délicats, et en fermé à la Conciergerie, il y fit la connaissance d'une célèbre aventurière, Gabrielle Perreau, dite *la belle épicière*. Il vécut désormais avec elle une existence de bohème au milieu de laquelle il conservait une inaltérable bonne humeur. Au cours de cette vie agitée et parfois dans le loisir forcé des prisons, Lenoble a écrit une œuvre volumineuse et diverse. Une édition qui prétend faussement être complète, et qui parut en 1718, ne contient pas moins de 18 tomes. On y trouve, en un beau désordre, des poésies héroï-satiriques, un poème héroïque en six chants sur *Charenton ou l'hérésie détruite*, une traduction de 50 psaumes sous le titre d'*Esprit de David*, des ouvrages historiques ou prétendus tels, des entretiens de morale, des pamphlets politiques et des romans. Parmi ces derniers figurent les six nouvelles historiques que Lenoble publia coup sur coup et qui seules nous intéressent ici : *Ildegerte reine de Norwège ou l'Amour magnanime* (1694) ; *Zulima ou l'Amour pur* (1695) ; *Abra-Mulé ou l'histoire du détronement de Mahomet IV* (1696) ; *Mylord Courtenay ou les premières amours d'Élisabeth reine d'Angleterre* (1696) ; *Histoire secrète de la Conjuraton des Pazzi contre les Médicis* (1697) ; *Epicaris* (1698).

(1) « Les goûts sur les Livres, dit-il dans la Préface de sa première Nouvelle, changent de mode chez les François comme les habits. Les longs romans pleins de paroles et d'avantures Fabuleuses, et vides des choses qui doivent rester dans l'esprit du Lecteur et y faire fruit, étoient en vogue dans le temps que les Chapeaux pointus étoient trouvés beaux. On s'est lassé presque en même temps des uns et des autres, et les petites Histoires ornées des agrémens que la vérité peut souffrir ont pris leur place, et se sont trouvées plus propres au génie François qui est impatient de voir en deux heures le dénouement et la fin de ce qu'il commence à lire. »

(2) Préface d'*Ildegerte*.

contre les Médicis, enfin la conjuration de Pison contre Néron. Les intrigues de palais tiennent encore une grande place dans les autres nouvelles. On voit dans *Ildegerle* un roi de Danemark renversé par un usurpateur et rétabli sur son trône par l'héroïque vertu de sa femme. *Milord Courlenay* nous retrace le règne agité de Marie Tudor. Même dans *Zulima*, l'évasion de l'héroïne à la fin du roman est préparée par un adroit complot.

Jusqu'ici Lenoble nous apparaît comme un authentique disciple de Saint-Réal. Mais il continue également Préchac et les apôtres de l'histoire secrète. Lui aussi, il croit que les actions des grands ont des dessous ignorés du public et dont une révélation mystérieuse informe les romanciers :

Les actions des Souverains ont toujours deux parties, l'une c'est l'événement public que tout le monde sait, et qui fait la matière des Gazètes et de la plupart des Histoires, l'autre que ces Souverains cachent sous le voile de leur politique, ce sont les motifs secrets des intrigues qui causent ces événements, et qui ne sont connus ou révélés que par ceux qui ont eu quelque part à ces intrigues, ou qui par la pénétration de leur génie en sachant une partie devinent l'autre. (Préface d'*Abra-Mulé*.)

De là, Lenoble ne craint pas de l'affirmer, la supériorité de la nouvelle historique sur l'histoire proprement dite. La nouvelle explique les grands événements dans leurs moindres détails ; elle fait connaître le caractère des princes et le mobile de leurs actions. Elle est donc bien plus propre à instruire le lecteur que « le récit général d'une action dont on ne pénètre pas les causes ».

Elle contient aussi bien plus d'agrément. C'est qu'en effet, au fond de toutes les actions mémorables des grands, on trouve leurs passions et leurs intrigues amoureuses. Or, rien n'est plus agréable qu'une peinture vraie de l'amour. Apprenez donc, lecteurs, que si Francisque Pazzi entreprit de renverser les maîtres de Florence, c'est qu'il existait entre Julien de Médicis et lui une longue et sourde rivalité d'amour ; que si Soliman entreprit de se mettre à la place de son frère Mahomet IV, ce fut pour satisfaire une passion amoureuse qui le rendait son rival. Ainsi la beauté de Camille, maîtresse de Julien, met le poignard aux mains du Pazzi. Ainsi, pour l'amour de l'esclave moscovite Abra-Mulé, deux sultans et un vizir s'entretuent et bouleversent les destinées de l'empire ottoman.

On peut penser que la recherche de l'intérêt dramatique et moral et que la peinture toute générale des passions humaines, et particulièrement de l'amour, laissent peu de place, dans l'œuvre de Lenoble, pour l'évocation des mœurs particulières à chaque pays et à chaque époque. Il déclare lui-même sans embarras qu'il s'est

efforcé de donner à l'histoire d'Ildegerte « un air plus françois qu'elle n'a dans les historiens du Danemark ». Et, de fait, on voit dans cette nouvelle un chef danois du ^xe siècle qui fait à sa maîtresse une déclaration d'amour dans les formes les plus galantes (p. 95). La couleur locale semble donc, en général, intéresser médiocrement Lenoble. Il faut pourtant signaler, dans *Zulima* et dans *Abra-Mulé*, un souci marqué de peindre les mœurs turques. Sans doute, l'orientalisme de *Zulima* est encore assez pâle et fait songer à celui de *Zaïde*. Lenoble a cependant l'ambition très évidente d'y peindre l'existence d'une princesse musulmane. Mais *Abra-Mulé* nous présente un tableau fort poussé de la politique et de la vie ottomane (1). Le récit est émaillé de termes orientaux dont un lexique, placé en tête du livre, fournit l'interprétation. A chaque instant on y rencontre des phrases comme celle-ci : « Le Kisler conduisit cependant les princes au vieux Serrail, et Cuproli ayant assemblé avant le jour le Moufti et les principaux officiers dans la mosquée de Sainte-Sophie, ce pontife signa le Fetfa pour la déposition de Mahomet. » Pour avoir écrit de ce style, Lenoble mérite une petite place dans l'histoire de l'orientalisme littéraire en France.

Mais, on s'en souvient, ce n'était pas par de tels procédés, un peu faciles et grossiers, que Saint-Réal avait, dans ses deux romans, donné l'illusion de la vérité. C'était par l'emploi constant, arbitraire mais fort ingénieux, de multiples sources historiques. Lenoble, lui, est ici très inférieur. Sans doute, lui aussi s'appuie sur des sources et sait s'en prévaloir, surtout quand elles sont tout à fait inaccessibles au lecteur (2). Mais la documentation de Lenoble est fort ra-

(1) Lenoble avait eu sur ce terrain divers précurseurs, entre autres Préchac, auteur de plusieurs romans turcs : *Cara Mustapha grand vizir, histoire contenant son élévation, ses amours dans le Serrail, ses divers emplois, le vrai sujet qui lui a fait entreprendre le siège de Vienne et les particularités de sa mort* (1684) ; *Le Seraskier Bacha, nouvelle du temps contenant ce qui s'est passé au siège de Bude* (1685) ; *Le Prince esclave, nouvelle historique où l'on voit les particularités de la dernière bataille que les Chrétiens ont gagnée contre les Turcs, la Déposition du Grand Seigneur et la manière dont Sultan Solyman qui règne aujourd'hui a été élevé sur le Trône* (1688). On remarquera que toutes ces nouvelles, comme *Abra-Mulé*, racontent des événements très récents. Voir encore, dans la même veine, *Tachmas, prince de Perse, nouvelle historique arrivée sous le Sophy Séliman, aujourd'hui régnant* (1676).

(2) Voir la Préface d'*Abra-Mulé* : « Je n'ay rien écrit que sur les mémoires d'un de mes amis intimes, qui ayant accompagné M. Girardin dans son Ambassade et resté encore long-tems après luy à la Porte sous le Règne de Soliman, y a développé tout le secret de cette aventure, dont à son retour il me mit entre les mains toutes les instructions, dans le temps que sur ce que je pénétois par les correspondances que je m'étois établies en diférens endroits de l'Europe je

pide et fort peu scrupuleuse. Il se contente d'un ou deux ouvrages, de seconde main souvent, comme la *Vie d'Élisabeth* de Gregorio Leti, et se garde de consulter vingt auteurs comme Saint-Réal pour son *Dom Carlos*. Non seulement Lenoble traite avec désinvolture les sources historiques, mais il ne leur emprunte d'ordinaire qu'une partie de son récit. Le système de l'histoire secrète le veut ainsi. Il s'agit pour l'auteur de raconter parallèlement une intrigue d'amour, sortie de son imagination, et un drame authentique de l'histoire. La fusion de l'élément romanesque et de l'élément historique ne s'opère pas toujours avec une parfaite aisance. Dans *La Conjuración des Pazzi*, cent pages environ nous exposent les amours de Camille, de Julien et de Francisque, presque sans qu'intervienne aucun détail emprunté à l'histoire. De même, la première partie d'*Epicaris* est simplement une nouvelle galante qui raconte les amours de Néron et de Poppée, et la jalousie d'Epicaris. Mais Epicaris, pour se venger de l'infidèle, devient l'âme de la conjuration de Pison, et le roman s'achève en une paraphrase presque continue de Tacite.

On ne trouvait pas pareille dualité dans les deux récits de Saint-Réal. Dans le premier, l'intrigue amoureuse était fournie par l'histoire elle-même, ou du moins par la légende. Dans le second, Saint-Réal s'était bien gardé de mêler l'amour à un sujet qui ne le comportait pas. Néanmoins, rien dans la littérature romanesque de la fin du *xvii^e* siècle ne rappelle aussi bien la manière de Saint-Réal que les trente dernières pages de la *Conjuración des Pazzi* ou la seconde partie d'*Epicaris*. Dans cette dernière nouvelle surtout, Lenoble paraît avoir compris, après Saint-Réal, quelle sorte d'intérêt, pathétique et sérieux, le roman pouvait emprunter de l'histoire. C'est pour cette raison, sans doute, que l'éditeur de 1745 inséra tranquillement *Epicaris* parmi les *Œuvres complètes* de Saint-Réal, et certains critiques du *xviii^e* siècle s'y sont trompés.

donois au public ces Dialogues qui renferment une infinité de particularitez qu'on ne trouvera jamais dans les autres Historiens. » Lenoble ne nous informe pas lui-même des sources utilisées dans les autres nouvelles. Mais on peut, en général, les découvrir aisément : *Milord Courtenay* vient de la *Vie d'Élisabeth reine d'Angleterre* par Gregorio Leti ; *La conjuration des Pazzi* est racontée d'après Politien et peut-être aussi *Les Anecdotes de Florence* de Varillas ; *Epicaris* utilise le *xv^e* livre des *Annales* de Tacite.

III

Alors que Lenoble et quelques autres attardés (1) produisaient encore des nouvelles historiques en se tenant, de plus ou moins loin, à la formule créée par Saint-Réal, le roman français, sous l'influence d'autres exemples, avait évolué, depuis assez longtemps déjà, vers une forme nouvelle caractérisée par le choix de sujets modernes et par la peinture complaisante de la vie mondaine et de la société aristocratique.

Cette évolution paraît avoir été préparée particulièrement par un certain nombre de nouvelles, parues entre 1670 et 1680, et dont les sujets sont pris dans l'histoire de France à l'époque des guerres d'Italie et de religion (2). Il est remarquable d'abord que dans ces récits, dont l'amour est toujours le principal ressort, l'on trouve pourtant un peu plus de bon sens et une galanterie un peu moins fadement romanesque que dans ceux qui traitent des sujets étrangers et plus anciens. Mais on y constate surtout un désir très net d'évoquer, sous des noms qui appartiennent au siècle précédent, l'idéal même des lecteurs du XVII^e siècle, en tout ce qui concerne la vie élégante et les sentiments raffinés. Les récits de divertissements mondains tiennent dans ces romans non moins de place que les analyses sentimentales. Ce ne sont que collations, fêtes sur l'eau, feux d'artifice, tournois, bals et soupers d'apparat. C'est ainsi que l'auteur de *Mademoiselle de Tournon* (1678) (3), qui emprunte aux Mémoires de la Reine Marguerite une touchante histoire d'amour malheureux, consacre près de la moitié d'un volume à nous décrire les fêtes magnifiques qu'il suppose offertes à

(1) Parmi ces derniers un écrivain breton, le sieur de Lesconvel, écrivant sur des sujets locaux, dans les dernières années du siècle, quelques nouvelles historiques, rappelle en ces termes, dans une préface, les lois du genre : « Ce n'est pas une véritable histoire que j'écris, c'est ce qu'on nomme communément une nouvelle historique, dont le fondement est pris dans l'histoire aussi bien que tous les noms qui y sont employés... Pour les aventures, il y en a quelques-unes de mon imagination, mêlées avec quelques autres qui sont véritables. Ce qui leur donne à toutes l'air de la vérité, est qu'on a cru devoir éviter le prodigieux et le fabuleux dont plusieurs pareilles histoires sont pleines. » (*Les actions héroïques de la Comtesse de Monfort, duchesse de Bretagne, nouvelle historique*, 1697.) De pareilles définitions venaient un peu tard en 1697. Mais il en est souvent ainsi : quand on définit nettement un genre littéraire, c'est qu'il est parvenu à son déclin.

(2) *Le comte de Dunois* (1671) ; *Diane de France* (1675) ; *Le Prince de Condé* (1675) ; *Mademoiselle de Tournon* (1678) ; *La Princesse de Clèves* (1678).

(3) Ce roman, attribué à divers écrivains, est sans doute de Charles Cotelendi.

l'héroïne par un de ses adorateurs. Mais, dans ce groupe, l'œuvre qui marque, celle dont l'influence a particulièrement contribué à entraîner les romanciers vers des voies différentes de celles qu'avait tracées Saint-Réal, c'est *La Princesse de Clèves*.

Le chef-d'œuvre de M^{me} de La Fayette, postérieur de quelques années aux deux romans de Saint-Réal, pouvait à première vue paraître issu des mêmes tendances. N'y trouvait-on pas, en effet, comme en *Dom Carlos*, un récit sobre dans ses développements et simple dans son style, l'antithèse en un mot du grand roman, romanesque et précieux, de M^{lle} de Scudéry, et d'autre part la peinture d'un amour chaste mais vrai, dans un cadre historique nettement délimité, réel lui aussi, et nullement pareil à l'Orient du *Grand Cyrus*, à l'Italie de la *Clélie* ? Aussi bien, est-ce comme nouvelle historique que les contemporains jugèrent et discutèrent *La Princesse de Clèves*. Le côté historique du roman est aujourd'hui ce qui nous y intéresse le moins et c'est d'un œil un peu distrait que nous parcourons le tableau de la cour de Henri II qui en forme l'introduction. Mais, quand le livre parut, les critiques du temps s'appliquèrent tout de suite à le confronter avec ses sources historiques, les adversaires reprochant à M^{me} de La Fayette d'avoir défigurés ses personnages, les amis s'ingéniant à justifier l'auteur de toutes les libertés qu'il avait prises avec Brantôme (1).

Il apparaît pourtant que M^{me} de La Fayette ne s'est pas fort soucieuse que son roman fût historiquement vrai. Tout d'abord le sujet même de *La Princesse de Clèves*, en dépit des noms des personnages, n'est pas un sujet historique (2). L'histoire ne fournit que le cadre

(1) Voir la défense de M^{me} de La Fayette dans le livre intitulé : *Conversations sur la critique de la Princesse de Clèves* (1679), particulièrement la seconde conversation (p. 13-150) intitulée : *De la conduite*.

(2) Une thèse entièrement opposée a été soutenue récemment par M^{lle} Valentine Poizat (*La véritable Princesse de Clèves*, Paris, 1920). Mais M. Henry Bordeaux semble beaucoup plus dans le vrai lorsqu'il conclut en ces termes l'article qu'il a consacré à cette controverse (*Les Amants d'Annecy*, Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1920 et 1^{er} janvier 1921) : « M^{me} de La Fayette a pris dans le passé un cadre et un nom (Nemours), peut-être encore, si l'on en croit M^{lle} Valentine Poizat, une anecdote chuchotée et transmise par une tradition sur l'aveu de M^{me} de Guise à son mari, mais elle n'a pas composé un roman historique. Un roman n'est pas historique pour une description exacte de quelque bal ou de quelque tournoi. Il ne peut l'être que par la transcription du décor et des caractères. Où, dans la *Princesse de Clèves*, aperçoit-on le ciel tragique du xvi^e siècle ? Et quant aux caractères, ils sont tous faussés, non seulement le piteux Prince de Clèves, qui n'a certes rien d'un François de Lorraine, non seulement la princesse, qui ressemble si peu à la remuante duchesse de Guise, mais encore Nemours lui-même. »

où s'agitent des héros sortis de l'imagination ou, si l'on veut, des souvenirs personnels de l'auteur. Il se peut que, en dehors de l'action principale, M^{me} de La Fayette ait retracé avec quelque précision certaines intrigues galantes de la cour de Henri II (1). Mais le ton général de son livre semble néanmoins historiquement assez faux, et les mœurs du xvi^e siècle n'y apparaissent point, croyons-nous, avec leur couleur vraie. On a dit que la vie de cour au Louvre des derniers Valois ne différerait guère de la vie de cour au château de Versailles, que c'était déjà « la même atmosphère d'intrigues, de rivalités, de jalousies, ... une quintessence de la vie de salon avec sa perpétuelle comédie, sa perpétuelle grimace (2) ». On peut trouver là matière à contestation et les « dames galantes » de Brantôme n'ont point, sans doute, les manières ni le langage de l'Hôtel de Rambouillet. C'est pourtant une vie mondaine très raffinée que M^{me} de La Fayette a voulu peindre et c'est justement en quoi la couleur historique nous paraît faiblement recherchée dans *La Princesse de Clèves*.

Les femmes, et surtout les femmes du monde, ont, en général, un médiocre penchant pour l'histoire. Le passé, avec ce qu'il a de fruste et de démodé, leur paraît plus ridicule qu'attrayant. Elles cherchent moins à le voir tel qu'il fut qu'à le déguiser à leur fantaisie en lui prêtant la politesse, l'élégance, le raffinement auxquels naturellement elles aspirent, et dont la réalité contemporaine elle-même ne leur présente qu'une image imparfaite. Ainsi trouvons-nous dans *La Princesse de Clèves* bien plus le tableau idéal d'une société aristocratique et mondaine que la peinture historiquement exacte de la cour de France au xvi^e siècle.

Dès lors, si l'histoire n'a plus dans le roman que la valeur d'un décor cérémonieux, à quoi bon prendre la peine d'emprunter ce décor au passé ? Si le roman historique veut pour personnages des gentilshommes « admirablement bien faits », des dames d'une « incomparable beauté » et d'un « esprit surprenant », quelle cour présente jamais de tels modèles en aussi grand nombre que la cour de Louis le Grand ? Et s'il faut aussi au roman historique un arrière-plan de batailles ou de négociations, ne suffira-t-il pas d'encadrer les élégantes amours de nos héros parmi les victoires et les conquêtes du Roi ?

C'est ainsi que nous trouvons, à la période qui nous occupe, des romans qui, sans rompre d'ailleurs avec l'ensemble des traditions de

(1) Cf. L. Lalanne, *Brantôme et la Princesse de Clèves de M^{me} de La Fayette* (*Brantôme, sa vie et ses écrits*, 1896. Appendice, p. 367-372).

(2) Le Breton, *Le roman au dix-septième siècle*, p. 299.

la nouvelle historique et de la nouvelle galante, placent leur action dans l'époque contemporaine. Dès 1670, Boursault avait introduit cette innovation dans deux petits romans. Le héros et l'héroïne d'*Arlémise et Polianle* prennent part l'un et l'autre à la brillante campagne de Flandre de l'année 1667. Dans *Le Marquis de Chaligny*, c'est à l'expédition franco-magyare de 1664 contre les Turcs et aux attaques des Turcs contre Candie que sont mêlées les aventures d'Agénor. Le Gascon Préchac, à l'affût de toutes les nouveautés, composa aussi des nouvelles de sujets contemporains et français. Dans *Le voyage de Fontainebleau* (1678), l'action se passe à Fontainebleau, au séjour qu'y fit la cour après la paix de Nimègue. *Le voyage de la Reine d'Espagne* (1680) nous apprend les aventures d'un comte de Beaujeu qui, accompagnant en 1679 la princesse Louise d'Orléans, fiancée du roi d'Espagne Charles II, s'éprend, au passage, d'une aimable Bordelaise. Mais nous devons nous arrêter surtout sur *La Duchesse d'Estramène* (1682) (1), parce que ce roman de sujet moderne, d'ailleurs fort estimable, paraît directement inspiré de *La Princesse de Clèves*.

L'action se passe au sein de la société aristocratique contemporaine, tantôt en France et tantôt en Angleterre. Dès les premières lignes, l'auteur pose comme toile de fond la monarchie glorieuse et conquérante de Louis XIV :

Jamais la France n'a paru avec tant de grandeur que pendant ces dernières guerres. Ses succès égaloient ses desseins. Elle seule faisoit sa force contre l'Europe presque entière ; et les Couronnes qui ne s'étoient point déclarées ses ennemies, ne la regardoient qu'avec inquiétude.

Mais, en dépit de ce majestueux début, l'histoire, même contemporaine, ne joue aucun rôle dans le récit. Non seulement les aventures des personnages, mais leurs noms mêmes sont, selon toute vraisemblance, imaginaires. Et si l'un d'entre eux fait campagne dans les armées du Roi sous les ordres de M. de Turenne, on ne daigne pas nous dire le nom de telle bataille que M. de Turenne vient de gagner (t. I, p. 25) ou de telle place qu'il assiège.

(1) Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) attribue ce roman à un certain Duplaisir, parfaitement inconnu d'ailleurs, qui serait aussi l'auteur d'un opuscule intitulé : *Sentimens sur les lettres et sur l'histoire, avec des scrupules sur le style* (Paris, 1683). On a parfois attribué *La Duchesse d'Estramène* à une femme ; voir, dans les *Œuvres* de Pavillon (Paris, 1750, t. I, p. 45), un fragment intitulé : *A la spirituelle inconnue qui nous a donné la Duchesse d'Estramène, remarques critiques sur cette nouvelle historique*. Cf. *Bibliothèque universelle des Romans*, octobre 1776.

Le héros du roman, un gentilhomme anglais qui s'appelle le duc d'Olsingam, est, comme M. de Nemours, un homme du monde accompli, selon la mode du *xvii^e* siècle :

Il charmoit dans la conversation. Il estoit né avec une facilité de persuader qu'on n'avoit point encor veuë. Il étoit magnifique, libéral, plein de feu, plein d'esprit. (T. I, p. 8.)

M. de Nemours avait reçu le coup de foudre dans un bal. C'est sur la promenade à la mode que le duc d'Olsingam est frappé pour toujours des perfections de M^{lle} d'Hennebury. Celle-ci, jeune Anglaise de haute naissance qui vient de perdre sa mère, vit actuellement sous la direction d'une personne intrigante, M^{me} d'Hillmore, qui ne songe qu'à marier la riche orpheline à son propre fils, le duc d'Estramène. M^{lle} d'Hennebury a été vivement troublée elle-même par le mérite du duc d'Olsingam. Mais l'auteur lui a prêté tous les raffinements d'une pudeur quintessenciée. M^{lle} d'Hennebury craint plus que tout au monde de laisser transparaître ses sentiments. Elle les combat de toute son énergie, persuadée que son devoir l'oblige à n'aimer que l'époux qui sera un jour choisi pour elle par la reine d'Angleterre :

Elle connoissoit qu'elle ne devoit plus prendre la confiance de penser [au Duc d'Olsingam] en secret, puis qu'il luy en demuroit infailliblement une impression qui l'exposoit à estre soupçonnée d'aimer ; et elle trouva que le seul moyen d'arriver à ces apparences de tranquillité dont elle avoit besoin, étoit de s'interdire l'idée du Duc d'Olsingam, jusqu'à ce que les bienséances de son affliction fussent satisfaites, et que ce Duc l'eust obtenue de la Reyne... Mais ses soins secondoient lentement ses souhaits ; et si quelquefois elle en obtenoit quelque intervalle d'oubly et de tranquillité, elle étoit bientôt forcée de céder à des mouvemens plus naturels, et de tomber ou dans le trouble ou dans la rêverie... Enfin elle souhaita de connoître un mérite assez grand pour pouvoir au moins entretenir son esprit, et elle ne douta point que l'agrément et la douceur d'une semblable occupation ne luy fissent quelque facilité à éloigner de son souvenir ce qui régnoit trop puissamment dans son âme. Elle jetta les yeux sur le Duc d'Estramène. (T. I, p. 121-125.)

M^{me} d'Hillmore croit à une secrète inclination de la jeune fille pour son fils. Elle intrigue à la cour de Londres et bientôt, par ses artifices, le mariage de M^{lle} d'Hennebury avec le duc d'Estramène est décidé, contre la volonté des deux jeunes gens. M^{lle} d'Hennebury, esclave de ce qu'elle croit être son devoir, se résigne à subir une union qui lui déplaît, sans même avoir pu faire connaître au duc d'Olsingam ses véritables sentiments.

Ici commence la seconde partie du roman, où sont longuement dépeintes les souffrances morales des trois personnages, le duc

d'Estramène et sa femme unis sans amour, le duc d'Olsingam privé pour toujours de ce qu'il aime. Le duc d'Estramène, frappé de la tristesse de sa femme, croit en être la cause et s'accuse de sa propre froideur. Il finit par quitter son foyer pour entreprendre de longs voyages. Le hasard lui fait un jour rencontrer le duc d'Olsingam qu'il ne connaît pas. Les deux hommes se lient, et sans se douter que celui à qui il parle est en train de se mourir d'amour pour la duchesse, le duc d'Estramène lui confie ses chagrins et ses remords. Et c'est alors le duc d'Olsingam qui, sans se dévoiler, exhorte son heureux rival à rendre sa femme plus heureuse. Le duc d'Estramène revient à Londres et les deux époux, reprenant la vie commune, font un loyal essai pour se donner mutuellement plus de satisfaction.

Madame d'Estramène tâcha aussi par toute sa vertu et tout son courage, de donner à son Mary une tendresse dont il se rendoit digne ; mais elle avoit été trop peu maîtresse d'elle-mesme, dans la naissance de son premier engagement, pour pouvoir espérer qu'il dépendoit d'elle de ne plus aimer le Duc d'Olsingam. Ses soins étoient inutiles, et le plus grand avantage qu'elle en pût recevoir, fut de connoître que sa passion devoit luy donner peu de honte, puis qu'elle étoit plus dans les volontez du Ciel, que dans la sienne. (T. II, p. 112-114.)

Cependant le duc d'Olsingam est, de son côté, revenu à Londres. Près d'expirer, il est recueilli chez le frère de la duchesse d'Estramène qui est depuis longtemps son intime ami. Là, il reçoit avant de mourir la visite de la duchesse d'Estramène qui lui révèle qu'elle l'a toujours aimé et lui adresse, aussitôt après, un irrévocable adieu, puis celle du duc d'Estramène à qui il renouvelle la recommandation de rendre sa femme heureuse. C'est seulement après la mort du duc d'Olsingam que le duc d'Estramène apprend les liens qui ont existé entre sa femme et le défunt. Il n'en éprouve point de jalousie, mais une infinie compassion. Il entreprend de réparer ses torts envers la duchesse, de la guérir et de la consoler. Désormais le duc et la duchesse d'Estramène vivront retirés à la campagne et, chez eux, l'estime et l'amitié finiront par suppléer à l'amour :

Madame, dit un jour le duc à sa femme, le Duc d'Olsingam est assez effacé dans vôtre cœur. Croyez-moy ; ce qui y reste encor pour luy n'est point de l'amour, ce n'est plus que de la compassion. Vous la luy devez, et vous seriez coupable de vouloir la détruire, puis que moy-mesme je me fais un devoir et un honneur de la luy conserver au plus profond de mon âme.

Ainsi par ces mutuels égars ils formoient dans leurs cœurs une amitié égale à l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre. Cette amitié augmentoit tous les jours et elle est aujourd'huy en un état qui peut bien montrer que la raison et la vertu peuvent former des nœuds aussi forts que ceux qui sont formez par l'inclination la plus violente et la plus naturelle. (T. II, p. 208-210.)

Malgré cette correction apportée au dénouement de *La Princesse de Clèves*, on a pu constater que notre auteur a subi l'influence de M^{me} de La Fayette et place au même point qu'elle l'intérêt de son livre. Beaucoup d'autres après lui, et surtout parmi le groupe des romanciers féminins, suivront, avec plus ou moins de bonheur, une voie analogue. Sans doute, il n'arrivera pas très souvent que, tirant des exemples de M^{me} de La Fayette les conséquences qu'ils comportent logiquement, on place résolument ses personnages dans l'époque contemporaine. Néanmoins, toute une partie de notre littérature romanesque, à la fin du ^{xvii}e siècle, ne conservera de la nouvelle historique, même dans des sujets appartenant au passé, que l'élégance du décor aristocratique et le goût des sentiments raffinés.

IV

En regard de ce groupe de romanciers, auquel M^{me} de La Fayette donne le ton, nous apercevons, vers le même temps, un autre groupe qui délaisse les époques anciennes pour dépeindre la France du ^{xvii}e siècle, en retracer l'histoire la moins connue, en évoquer les plus marquantes figures, mais cette fois dans un esprit d'observation assez libre, moins admirative qu'ironique ou amusée, parfois même assez crûment réaliste.

Ici encore nous retrouvons le nom du sieur de Préchac, esprit imaginaire, épris de diversité, qui a tout essayé sans jamais produire rien d'achevé. L'un de ses premiers ouvrages est l'*Héroïne mousquetaire, histoire véritable de Mademoiselle Christine, comtesse de Meyrac* (1677). Il y raconte, non sans verve, la biographie d'une demoiselle béarnaise qui court le monde, habillée en homme, et que la fortune sépare obstinément d'un gentilhomme espagnol, son amant. Christine, sous son travesti et sous le pseudonyme de Saint-Aubin, sert avec vaillance dans l'armée française. Elle fait campagne en Flandre en qualité d'aide de camp du maréchal de Luxembourg et meurt dans un combat après avoir appris le mariage du marquis d'Osseyra. Ce récit mouvementé, où les aventures de l'héroïne se mêlent agréablement aux événements militaires de l'histoire contemporaine, eut les honneurs de plusieurs réimpressions. Mais le biographe de l'héroïne mousquetaire devait être éclipsé par le futur biographe du mousquetaire d'Artagnan.

En 1687 paraissent les *Mémoires de M. le C. D. R.* (comte de Rochefort), première œuvre importante de Courtilz de Sandras. Dès ce début il conquiert la vogue. C'est qu'il exploite une veine inédite,

en rapport avec le goût actuel du public. Sous la plume fertile de Courtilz, le roman historique subit un nouvel avatar. Courtilz a lui-même des imitateurs et ce courant nouveau, joint à celui qui a produit *La Princesse de Clèves* et *La Duchesse d'Estramène*, effacera les dernières traces de l'influence de Saint-Réal. Voyons donc par quel ensemble de caractères nouveaux ces *Mémoires de Rochefort* font époque dans l'histoire du roman français.

Tout d'abord le souci d'une composition régulière et suivie, si marqué chez Saint-Réal, a fait place ici au caprice de la fantaisie la plus déréglée. Courtilz se soucie peu d'imiter Salluste et sa nerveuse concision. Le lecteur pressé qui veut lire en deux heures un récit ramassé et courant droit de l'introduction au dénouement, à travers les trois ou quatre péripéties indispensables, est ici bien mal à son affaire. Il ne trouve plus exposition, nœud et catastrophe, mais un jaillissement intarissable d'anecdotes qui se suivent sans lien et sans ordre, s'enchevêtrent comme à plaisir, et cela sur plus de quatre cents pages de fine impression. Conteur infatigable et désordonné, Courtilz est bien le digne précurseur de Dumas père.

Ce n'est point chez lui qu'on devra étudier les événements de l'histoire. Il se prétend pourtant bien informé et le titre de son livre est plein de promesses. Ne doit-il pas nous apprendre « ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités remarquables du règne de Louis Le Grand » ? Et cependant, dans ce récit dont les acteurs sont par instants les grands généraux et les grands ministres du *xvii^e* siècle, c'est à peine si l'on reconnaît quelques-uns des principaux événements du temps. Veut-on situer les aventures particulières de Rochefort dans l'histoire générale de l'époque, l'on se heurte à chaque instant à des obscurités, à des confusions, à des impossibilités. Nulle chronologie. Courtilz cite très rarement les dates des événements et celles qu'il donne sont des plus vagues. Quelques temps après la mort du père de Rochefort, survenue en 1663 (p. 229), on nous apprend que lui-même a près de 50 ans (p. 237). Mais à la mort de Turenne, c'est-à-dire douze ans plus tard, il se trouve avoir 70 ans passés (p. 307). Courtilz ne s'embarrasse pas de ces détails. Au surplus, il nous est le plus souvent tout à fait impossible de contrôler ses dires. A-t-il réellement eu sous les yeux quelques mémoires authentiques ? Cela est possible, mais il est bien certain que la plus grande part du récit est issue de ses propres souvenirs, des racontars de caserne ou d'antichambre qu'il a recueillis, de sa fertile imagination gasconne.

Il semble bien que le caractère même de son héros soit de son

invention. Historique ou non, le personnage ne laisse pas d'être attachant. Il y a chez lui un peu de Gil Blas et un peu de D'Artagnan. Mal vu dans la maison paternelle, le jeune Rochefort s'enfuit un beau jour avec des bohémiens, et pendant cinq ans il court avec eux le monde et les aventures. Las de cette existence, il s'engage comme soldat et aspire à la gloire : « Comme j'approchais de 15 ans, l'ambition me montait déjà à la tête, jusques à m'empêcher de dormir. » Il demande au commandant de sa compagnie l'autorisation d'aller escarmoucher contre les Espagnols. Mais le commandant le voit revenir bientôt après, sans qu'il ait accompli le moindre exploit : « Cadet, dit-il, cela n'est pas bien, il faut se faire déchirer une oreille plutôt que de faire ce que vous faites ; on voit les ennemis quand on veut, et il ne faut pas demander à les aller voir, si l'on ne veut les approcher de plus près. — J'en ai été assez près, Monsieur, lui répondis-je, mais nous étions trop de monde. »

Notre héros n'est pas un simple bravache, et bientôt une action d'éclat attire sur lui l'attention de Richelieu. Le cardinal le mande à Paris et l'attache à sa personne en qualité de page, puis de gentilhomme. Bien mieux, il fait de lui son homme de confiance et le charge des plus extraordinaires missions. Un jour il doit se rendre, porteur d'une bourse très lourde, à l'entrée d'un certain village où il trouvera un capucin endormi. Il mettra la bourse dans le capuchon du capucin et s'en reviendra sans rien dire. Tout se trouve comme l'avait dit le Cardinal et Rochefort exécute l'ordre ponctuellement. Une autre fois, il lui faut se rendre au faubourg Saint-Marceau, vis-à-vis une certaine fontaine, à l'enseigne de la Femme sans tête. Là, il montera à la seconde chambre et y trouvera un homme couché dans un lit avec des rideaux jaunes. Il lui dira de venir trouver le Cardinal chez M^{me} d'Aiguillon à 11 heures du soir. Rochefort s'acquitte de la commission ; l'homme, déguisé en marchand d'oublies, vient le soir chez M^{me} d'Aiguillon et demeure enfermé avec le Cardinal jusqu'à 4 heures du matin. Tel est le jour sous lequel Courtilz de Sandras nous fait voir la politique de Richelieu.

Mais le Cardinal meurt, trop tôt pour la fortune de notre héros qui, jusqu'à la fin de ses jours, rappellera un peu souvent le temps du cardinal de Richelieu, son « bon maître ». Mazarin n'est point son homme. Arrêté comme partisan du duc de Beaufort, il passe six ans à la Bastille, puis il s'évade et tombe en pleine Fronde. Il y prend part et la paix générale, où les grands ménagent leurs propres intérêts sans songer à lui, le laisse assez mal en point. Le gouvernement personnel de Louis XIV le traite aussi peu favorablement que celui de Mazarin. Aussi méprise-t-il comme un Saint-Simon ces ministres qui voulaient « être regardés comme des Dieux »

et qui, « quoiqu'ils ne fussent pas tous de la côte de saint Louis... prétendoient accoutumer les gentilshommes à avoir plus de respect pour eux que pour des princes. » Quant à Colbert, il l'appelle sans façon « le plus grand scélérat que l'on ait vu depuis plusieurs siècles ». (P. 212.)

Il végète donc pendant une dizaine d'années, en passe même encore quelques-unes en prison. Enfin, par un retour de fortune, M. de Turenne le prend comme aide de camp au début de la campagne de Hollande. Bien qu'il ne soit plus tout jeune, il chevauche allégrement, capable d'en remonter, pour l'entrain et l'endurance, aux plus jeunes officiers. La mort de Turenne brise encore une fois sa carrière, et c'est à Paris qu'il achève ses jours de vieux gentilhomme célibataire et médiocrement fortuné. Toujours agité cependant, il trouve le moyen à 70 ans d'avoir des aventures, il change de logement pour le plaisir de changer, il se donne beaucoup de mal pour les affaires de ses parents ou de ses amis, il fréquente enfin dans les lieux publics, se hasarde même dans les tripots, rentre toujours très tard chez lui et ne cesse d'enrichir la collection des anecdotes et des cancans qu'il raconte inlassablement.

Il y a plaisir, pour l'ordinaire, à l'entendre raconter. Sans doute, on ne prendra point tous ces récits pour parole d'Évangile. On sent qu'on a affaire à une bonne langue qui sait donner aux choses leur tour le plus piquant. Néanmoins on éprouve une réelle satisfaction, au sortir du monde conventionnel, des élégances apprêtées, des fades galanteries où s'est trop complue la nouvelle historique, à reprendre contact, chez Courtilz de Sandras, avec la rude et grossière réalité. Si manifestement arrangés que soient certains de ces contes, il n'en réussit pas moins, inconsciemment peut-être, à nous donner une savoureuse et pittoresque évocation des mœurs de son temps.

Il ne leur prête nulle solennité. Ce n'est pas lui qui eût jamais donné l'idée de la majesté du grand siècle. Qui sait pourtant si l'on ne se fait pas une image plus juste de ce temps après l'avoir écouté, qu'après avoir lu une oraison funèbre de Bossuet ou contemplé les nobles charmillles de Versailles ? Les mœurs de la cour, en tout cas, apparaissent dans ce livre singulièrement dénuées de délicatesse. Un duc d'Orléans se rend avec ses amis dans un mauvais lieu et s'y livre à des bouffonneries d'un goût singulier (p. 108). Un comte d'Harcourt fait partie, avec une troupe de jeunes gentilshommes, d'aller voler des manteaux sur le Pont-Neuf, et la bande ne s'enfuit, à l'approche des archers, qu'après avoir dépouillé quatre ou cinq passants (p. 152). Les filles d'honneur de la Reine ont le langage et les mœurs de courtisanes dissolues (p. 218). Les héros eux-mêmes

n'échappent pas aux médisances de Courtilz, et nous apprenons que si Condé a commis, à tel moment de sa carrière, une grosse faute militaire, c'est qu'il était arrêté par une vilaine maladie, suite de ses débauches.

Ce n'est pas cependant la cour que nous fait le mieux connaître le comte de Rochefort, mais deux milieux qu'il a particulièrement traversés, le monde de la chicane et l'armée. Les procès remplissent une grande part de son existence, et, par suite, les intrigues et les démarches auprès des juges. Il faudrait être expert dans les arcanes de la procédure pour suivre dans le détail ces assignations, instances et enquêtes, et dans ces endroits il arrive que le récit devienne ennuyeux. Mais très vivante d'un bout à l'autre est la peinture que nous fait Courtilz du monde militaire, où lui-même avait vécu. Les mémoires de Rochefort nous font connaître toute une pittoresque série d'officiers subalternes, vaguement gentilshommes, ivrognes, querelleurs, et peu raffinés dans les choses de l'amour. Leurs épouses, quand ils en ont, ne sont pas des modèles de vertu. M. de Clodoré, aide de camp de Turenne, revenant de l'armée après une campagne, a le désagrément de rencontrer la sienne dans un lieu de débauche où des camarades l'ont lui-même entraîné. Il la met dans un couvent et la reprend bientôt après, en dépit du qu'en dira-t-on. Les anecdotes de ce genre abondent dans le livre. En célibataire endurci qu'il est, Rochefort aime à dauber sur les gens mariés et la matière lui fait rarement défaut.

Tel est ce livre amusant et vivant. Il vaut non par l'art de l'auteur — Courtilz écrit au courant de la plume et sans aucun souci esthétique — mais par la vie endiablée dont il est animé. Saint-Réal avait fait plus « vivant » que les auteurs des romans héroïques parce qu'il avait pris chez des historiens, puisé même parfois aux sources inédites les éléments de ses récits. Malgré un certain air de vraisemblance, ces compositions savantes conservent un tour un peu trop livresque. La vie que Courtilz met dans ses récits est celle qu'il a lui-même vécue au cours de son existence agitée et bohème. Avec lui le roman historique, descendu des hauteurs éthérées où l'avaient guindé les Clélie et les Artamène, devient un genre réaliste. Les romanciers réalistes du XVIII^e siècle sont grandement redevables aux Mémoires de Rochefort ou de D'Artagnan. On passe sans heurt de Courtilz de Sandras à Hamilton, à Le Sage, à Prévost. Quant à Saint-Réal, sa lignée est, aux environs de l'an 1700, définitivement éteinte.

CHAPITRE III

La Réputation de Saint-Réal au dix-huitième siècle

Malgré quelques succès littéraires assez vifs, obtenus surtout au début de sa carrière, Saint-Réal ne paraît s'être élevé de son vivant qu'à une notoriété de second plan. Tous ses derniers ouvrages lui valurent au moins autant de critiques que d'applaudissements et son propre témoignage ne suffit pas toujours à nous persuader de toutes les « honnêtetez » que lui auraient attirées ses productions de la part de tout ce qu'il y avait « de plus grand » à la cour de France (1). Mais, au lendemain de sa mort, cette réputation littéraire, toute restreinte qu'elle fût, parut se fortifier plutôt que décroître. Dans la première partie du XVIII^e siècle, au moment où la critique classe pour la postérité les gloires du siècle de Louis XIV, sans mettre Saint-Réal au niveau de ses grands contemporains, elle lui fait cependant au-dessous d'eux une place honorable et des témoignages importants le mettent au rang, fort enviable encore, de « petit classique ». En dépit de quelques sévères atteintes, il s'y maintient jusqu'au début du siècle suivant, et c'est seulement au déclin du classicisme que son œuvre, si étroitement apparentée à la littérature française classique de la belle époque, sombre dans un définitif oubli. Quelques faits et quelques textes nous suffiront à jalonner cette lente mais très régulière évolution.

Il est à remarquer tout d'abord que cette réputation discrète dont Saint-Réal jouissait, en ses dernières années, dans les milieux littéraires, ne paraît pas avoir été fondée sur les ouvrages où nous reconnaissons aujourd'hui le plus d'originalité. On voit en lui surtout, vers le temps de sa mort, l'écrivain qui s'était fait une spécialité de l'étude approfondie des affaires romaines. L'on accorde à sa traduction des *Lettres à Atticus* une attention toute particulière. Des travaux de ce genre, ignorés aujourd'hui du grand public, suffisaient parfois au XVII^e siècle à illustrer un nom. D'autre part, l'on

(1) Lettre du 20 janvier 1692.

croyait savoir que Saint-Réal projetait, outre la continuation de sa traduction, toute une série d'études sur les révolutions de Rome. On attendait dans cet ordre d'idées le chef-d'œuvre de sa maturité.

Aussi n'y eut-il nulle surprise, et nul soupçon de fraude, lorsque, en 1693, l'éditeur Barbin, publiant un recueil où des dissertations morales se mêlaient à des « considérations » sur quelques personnages illustres de Rome, insinua, dans une prudente préface, qu'il pensait reconnaître dans le tour aisé de ces écrits, dans les réflexions fines et solides qu'ils contenaient, le caractère de l'abbé de Saint-Réal « dont la mémoire sera toujours chère à tous les gens d'esprit ». Le succès ayant répondu sans doute à l'espoir de l'éditeur, c'est encore un recueil du même genre, mais où domine franchement l'histoire romaine, qu'il publie en 1695 sous le titre transparent d'*Œuvres posthumes de M. de S. R.* Un troisième recueil plus mélangé devait suivre en 1699. Nous avons dit plus haut combien la médiocrité même des fragments historiques contenus dans ces recueils rendait douteuse l'attribution qu'en voulut faire à Saint-Réal un éditeur médiocrement consciencieux. Il ne semble pas, cependant, que cette médiocrité ait fait tort à la réputation de Saint-Réal. Chose curieuse, même après qu'eut été dénoncée l'inauthenticité des *Œuvres posthumes*, les morceaux qui composaient ces recueils continuèrent de faire corps avec les œuvres authentiques. La masse des écrits groupés sous le nom de Saint-Réal s'accrut même encore dans les dernières éditions de ses *Œuvres complètes*. Ces écrits apocryphes partagèrent la bonne et la mauvaise fortune de leurs compagnons de rencontre, et, jusqu'au début de xix^e siècle, la *Conjuración des Gracques* n'eut guère moins d'éditions et de lecteurs que la *Conjuración contre Venise*.

Toutefois ce fut seulement trente ans après la mort de Saint-Réal que l'on s'avisa pour la première fois de grouper en un recueil méthodique l'ensemble des œuvres qui lui étaient attribuées (1). Une édition si tardive des œuvres complètes d'un auteur risque d'ordinaire de rester unique. Les choses se passèrent tout autrement pour Saint-Réal. De 1722 à 1756, ses œuvres eurent l'avantage de sept éditions successives. Le recueil, diverses fois remanié et toujours grossi des *Œuvres posthumes*, bien que l'éditeur de 1745 (2) en signale lui-même le caractère apocryphe, s'enfla jusqu'à huit

(1) L'auteur de cette édition était Prosper Marchand, connu surtout par son *Dictionnaire historique* (1758-9). L'article Saint-Réal, dans ce Dictionnaire, reproduit la préface de l'édition de 1722, en y joignant des notes extrêmement copieuses.

(2) L'abbé Pérau. (Cf. Moréri, *Dictionnaire*, article Saint-Réal.)

volumes in-12. Certes, il serait téméraire de conclure de l'apparition rapprochée de ces diverses éditions à partir de 1722, et de leur arrêt après 1756, que Saint-Réal n'ait eu un grand nombre de lecteurs qu'entre ces deux dates. Si l'on cesse après 1756 d'éditer les œuvres de Saint-Réal, c'est peut-être que les éditions antérieures, trop rapprochées, encombraient encore les magasins des libraires. D'autre part il se peut que le public ait acheté volontiers les œuvres de Saint-Réal, sans toujours les lire assidûment, à l'époque où sa renommée, définitivement établie et classée, lui donnait droit à une place dans toute bibliothèque honnêtement composée. Il nous est permis toutefois, si nous rapprochons du chiffre des éditions les jugements des critiques contemporains, de placer dans le second quart du XVIII^e siècle l'apogée de la réputation de Saint-Réal.

Vers le même temps où le recueil des écrits attribués à Saint-Réal revêtait la physionomie qu'il devait sensiblement conserver dans ses éditions successives, se formait également, sur le caractère de Saint-Réal et les mérites de son œuvre, une opinion moyenne qui ne devait guère se modifier jusqu'au milieu du siècle. Les traits essentiels en sont déjà nettement indiqués dans les lignes suivantes, que lui consacre, en 1714, le *Journal de Trévoux* :

M. de S. Réal a encore un grand nom, que lui ont acquis *Dom Carlos*, la *Conjuration des Espagnols* et un traité de la *Critique*. Nous avons de lui, outre ces trois ouvrages, un traité de l'*Usage de l'Histoire* fort superficiel et assez bizarre ; une *Vie de Jésus-Christ*, qui lui fit des affaires avec M. Arnaud, dont il sortit à son avantage, des entretiens sous le titre de *Césarion*, et trois volumes d'*Œuvres posthumes* où il paroît qu'il avoit fort médité sur l'histoire romaine. C'étoit un génie profond, pénétrant, peu disposé à juger favorablement les hommes, même les plus estimez. Il écrivoit avec beaucoup de vivacité, de force, d'imagination : son stile est plus ingénieux qu'il n'est pur. Il regardoit la traduction des *Lettres à Atticus* comme le plus important ouvrage auquel il eût travaillé ; la mort rompit ses desseins : il n'en a traduit que deux livres, qui ont eu trois éditions en cinq ou six années. Ils méritoient cet accueil du public (1)...

On notera les réserves formulées au sujet du style, où le critique ne trouve pas assez de correction académique, et le peu de goût qu'il témoigne pour le traité de l'*Usage de l'Histoire*, dont les théories morales lui paraissent sans doute subtiles et aventureuses. On trouvera une note générale analogue et des réserves du même

(1) *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts (Journal de Trévoux)*, novembre 1714, p. 1911.

genre dans l'*Avertissement* de l'édition de 1722. Mais, en plus, l'éditeur relève discrètement le médiocre scrupule apporté par Saint-Réal dans le choix de ses matériaux historiques :

C'étoit un Homme de beaucoup d'Esprit et de Pénétration : grand Ennemi de ces Eloges intéressés, dont la plupart des Auteurs font entre eux un Commerce si honteux et si méprisable ; mais d'ailleurs, un peu trop sensible aux Traits de la Critique. Il aimoit beaucoup les Sciences, et surtout l'Histoire, à laquelle il s'étoit particulièrement attaché, et qu'il vouloit qu'on étudiât d'une manière toute différente de celle dont on l'étudie d'ordinaire. Il s'étoit extrêmement appliqué à la Romaine, laquelle, au jugement d'un excellent Critique, il étoit très capable de bien traiter, et dont en effet il nous a éclairci divers Morceaux d'une manière si satisfaisante, qu'un des plus polis Écrivains de nos jours n'a point fait de difficulté de se servir de la plupart de ses Recherches. Quelques Critiques, à la vérité, lui ont reproché d'avoir employé des Anecdotes, non seulement fort suspectes, mais même absolument fausses : d'autres se sont plaint que quelques-unes de ses Réflexions étoient trop raffinées et trop recherchées ; et d'autres enfin ont trouvé quelque chose à redire dans son Stile, et particulièrement dans celui de ses *Œuvres Posthumes*, qu'il n'a sans doute point eu le tems de revoir et de retoucher. Mais, en général, ses Écrits ont toujours été très bien reçus du Public ; et les Personnes même, qui y ont trouvé les Défauts dont on vient de parler, n'ont pu leur refuser les Aplaudissemens qu'ils méritoient si légitimement d'ailleurs ni disconvenir qu'ils ne fussent remplis de Remarques solides et sensées, et de Réflexions utiles et ingénieuses.

En 1725, Vigneul-Marville constate que le roman de *Dom Carlos* est fort bien écrit, mais que « la vérité de l'Histoire y est altérée (1) ». La même année, le *Journal de Trévoux*, approuvant, en général, les jugemens de l'éditeur de 1722, croit cependant devoir insister un peu plus sur les manquements de Saint-Réal à l'égard de la vérité historique :

Nous nous contenterons d'insister un peu plus sur le reproche que quelques critiques ont fait à l'Abbé de Saint-Réal d'avoir donné pour certaines des anecdotes très suspectes. On en trouvera peut-être quelques-unes de cette nature dans les morceaux qu'il a donnés de l'Histoire romaine, mais on en trouvera beaucoup plus dans l'*Histoire de Dom Carlos* et de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*. Les lecteurs ne sont pas peu surpris de voir développer dans ces histoires les vues les plus secrètes et les sentimens les plus intimes des acteurs qu'on met sur la scène, sans que l'auteur cite aucun garent de ce qu'il avance. Par là la vérité se trouve tellement confondue avec les conjectures de l'Auteur, ou avec d'autres faits suspects, qu'il n'est pas aisé de discerner le vrai du faux (2).

(1) *Mémoires*, t. II, p. 186.

(2) Janvier 1725, p. 53.

Le P. Nicéron, dans l'article de ses *Mémoires* qu'il consacre à Saint-Réal en 1727, copie tranquillement les éloges décernés au caractère et à l'œuvre de Saint-Réal par l'éditeur de 1722, mais dans l'appréciation qu'il donne ensuite des principaux ouvrages de Saint-Réal, il relève dans le *Dom Carlos* le mélange du vrai et du faux, et déclare qu'il y a « beaucoup de roman » dans la *Conjuration contre Venise* (1). L'auteur de l'édition de 1745 et le *Journal de Trévoux*, dans le compte rendu qu'il donne au mois d'août de cette édition, joignent les mêmes réserves aux éloges qu'ils adressent à Saint-Réal pour le style et la composition de *Dom Carlos* et de la *Conjuration*.

Ainsi l'usage trop libre que fait Saint-Réal de sources médiocrement autorisées n'échappe pas à nos critiques. Mais ils ne paraissent pas lui en savoir trop mauvais gré. Plus sensibles au mérite de la forme que soucieux de la vérité historique, ils louent Saint-Réal d'avoir approché par la composition serrée de ses livres, par la vigueur expressive de son style, de la perfection antique. A l'esprit de tous un rapprochement s'impose entre l'auteur de la *Conjuration contre Venise* et l'auteur de la *Conjuration de Catilina*.

Ce rapprochement avait été, dès 1704, indiqué par De la Bizardière dans un livre intitulé : *Caractères des auteurs anciens et modernes et les jugemens de leurs ouvrages*. On voyait dans ce livre chacun des grands écrivains de l'antiquité désigner parmi les modernes ceux en qui il voyait ses plus authentiques continuateurs. Salluste désignait de cette manière, parmi les Italiens, Politien et Folietta, parmi les Français, Sarasin et l'abbé de Saint-Réal. « Celui-ci, ajoute l'auteur, auroit peut-être été préféré, si la fidélité de son Histoire avait égalé la beauté de son style ». (P. 149.)

Repris par le P. Nicéron en 1727, par l'auteur du *Journal de La Haye* en 1729 (2), en 1745 par l'abbé Pérau, dans sa préface aux *Œuvres* de Saint-Réal, et par le *Journal de Trévoux* (3), ce rapprochement aboutit, en 1747, à un parallèle développé dans l'*Essai sur l'étude des belles-lettres* d'Edme Mallet (p. 171-185), morceau dont voici la conclusion :

Voilà les principaux caractères de ces deux grands événemens et les traits de conformité qui ont sans doute déterminé l'Abbé de S. Réal à écrire l'histoire du second pour approcher de Salluste qui a décrit l'autre. Il ne m'ap-

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres*, t. II, p. 134-139.

(2) *Journal littéraire des années 1723-1728*, t. XII, seconde partie, p. 309.

(3) Article cité, p. 1391.

partient pas de décider qui de ces deux Auteurs l'emporte. L'écrivain français offre une narration aisée et coulante, un style vif et majestueux, des portraits dessinés avec beaucoup d'art, une grande justesse dans ses réflexions et autant d'éloquence dans le discours qu'il fait tenir à Renault que dans les harangues de Salluste. Il a été heureux dans le choix de son sujet, et sa manière de le traiter fait voir que la nature ne s'est pas tellement épuisée en faveur des Anciens, qu'elle n'ait laissé aux Modernes assez de talens, sinon pour surpasser, du moins pour suivre de près les plus grands Maîtres.

Mais c'est surtout à l'autorité de Voltaire que Saint-Réal doit d'avoir été considéré universellement comme le disciple et l'émule de Salluste. Dès 1731, Voltaire écrivait, à propos de la *Venise sauvée* d'Otway, dans son *Discours sur la tragédie* :

Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de Bedmar, écrite par l'abbé de Saint-Réal ; et permettez-moi de dire en passant que ce morceau d'histoire, égal peut-être à Salluste, est fort au dessus de la pièce d'Otway et de notre *Manlius*.

Un peu plus tard, préparant les matériaux du *Siècle de Louis XIV*, il n'hésite pas à écrire, à propos de Saint-Réal : « Son *Histoire de la Conjuraton de Venise* est un chef-d'œuvre (1). » Dans le corps de l'ouvrage, il formule l'appréciation suivante :

Nous avons eu des historiens, mais point de Tite-Live. Le style de la *Conjuraton de Venise* est comparable à celui de Salluste. On voit que l'abbé de Saint-Réal l'avoit pris pour modèle, et peut-être l'a-t-il surpassé (2).

Et, fidèle à son sentiment, il écrira encore en 1769 :

On nous a donné peu de beaux morceaux d'histoire ; mais on mettra toujours à côté de Salluste la *Conspiration de Venise*, par l'Abbé de Saint-Réal (3).

Ces jugemens de Voltaire doivent retenir notre attention. Ils fixent, d'une manière qui pouvait sembler définitive, la place de Saint-Réal et le caractère essentiel de son œuvre. En effet, Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, n'accordant pas même une mention aux autres productions de Saint-Réal, isole la *Conjuraton contre Venise* comme son chef-d'œuvre unique. Et d'autre part, la *Conjuraton* lui paraît, dans toute la production historique antérieure au XVIII^e siècle, la seule œuvre que la France puisse opposer à l'antiquité.

(1) *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV* (éd. Moland, t. XIV, p. 31).

(2) *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxii (t. XIV, p. 546).

(3) *Défense de Louis XIV* (t. XXVIII, p. 329).

Pourtant, peu d'années après que la renommée de Saint-Réal eut reçu du grand écrivain cette consécration, elle devait être l'objet d'un assaut assez vif qui peut être considéré comme le point de départ de sa lente décadence. Cet assaut lui fut donné par un littérateur provincial de quelque notoriété, P.-J. Grosley, qui, peu de temps auparavant, avait remporté le second prix à ce concours fameux d'où prit naissance la renommée littéraire de Jean-Jacques Rousseau (1). Reçu membre de la Société littéraire de Châlons, Grosley composa pour discours de réception dans cette société une « Discussion historique et critique » sur la Conjuration de Venise, qu'il publia en 1756.

L'auteur de ce travail se proposait d'établir que la conjuration en question n'a jamais existé et, subsidiairement, que l'abbé de Saint-Réal, qui s'en est fait le principal historien, n'a été, avec tout son talent littéraire, qu'un imposteur. Sur le premier point, nous avons vu que les historiens modernes ne sont pas loin d'adopter une position analogue. Certes, Grosley fait preuve de pénétration lorsqu'il expose que le licenciement des troupes mercenaires, employées par les Vénitiens dans leur guerre du Frioul, amena l'exécution sommaire de quelques aventuriers mécontents et que la population de Venise, ignorant le motif véritable de ces exécutions, s'imagina trop aisément qu'elle avait échappé à un effroyable complot machiné contre sa liberté par l'ambassadeur espagnol. Mais trop prompt à son tour aux hypothèses hasardeuses, Grosley croit trop facilement que le gouvernement de Venise avait lui-même imaginé, à l'instigation de Paolo Sarpi, ce moyen plus ingénieux qu'honnête pour se débarrasser d'un ambassadeur qui lui déplaisait.

Il procède avec la même vivacité aventureuse dans la critique qu'il fait du livre de Saint-Réal. Sans doute, il montre avec raison que le *Squillinio della libertà veneta*, paru en 1612, n'a rien à voir avec la conjuration de 1618. Il a raison encore de constater dans l'*Art de vérifier les dates* que l'Ascension tomba, en 1618, le 24 mai, que cette date est postérieure à la découverte de la conjuration et que toute une partie du récit de Saint-Réal se trouve ruinée de ce fait. Mais, emporté par son ardeur critique, il va beaucoup plus loin. Selon lui, Saint-Réal n'aurait connu comme sources que l'article du *Mercur* de 1618, Nani et Capriata. Si Saint-Réal ne cite nulle part Capriata, c'est, affirme Grosley, que cet historien, auquel il emprunte cependant de nombreux détails, a nié la réalité de la conjuration.

(1) Voir sur ce personnage : J. Dubois, *Un savant champenois, Grosley* (1718-1785). (*Mémoires de la Société académique du département de l'Aube*, 1901, p. 181-207).

Quant aux documents manuscrits, ils n'ont jamais existé que dans l'*Avis au lecteur* mis par Saint-Réal en tête de son œuvre. D'ailleurs ils ne pouvaient exister, puisque Nani déclare formellement que le Sénat de Venise fit tout pour dissimuler entièrement cette affaire. Ce sont des sources imaginaires aussi bien que le *Diogenes* et le *manuscrit Peiresc* mentionnés en tête de *Dom Carlos* (p. 37-46). Au reste, Grosley publiait en appendice une lettre de M. Mélot, fonctionnaire de la Bibliothèque royale, qui déclarait n'y avoir trouvé aucune trace des documents en question.

C'était aller un peu vite, et les recherches de M. Mélot avaient été trop sommaires. Avec un peu d'effort, Grosley aurait pu retrouver non seulement le *Diogenes* et le *manuscrit Peiresc*, mais toute la collection des documents italiens sur lesquels Saint-Réal avait, bien à tort sans doute, échafaudé son histoire de la Conjuración. La tâche du critique aurait été quelque peu accrue, mais ses conclusions n'en auraient sans doute pas été modifiées. Dans l'ensemble elles sont encore acceptables aujourd'hui. Avec beaucoup de raison Grosley signale dans la *Conjuración contre Venise* un factum anti-espagnol, destiné à servir la politique de Louis XIV :

Cette histoire vit le jour en 1674 sur un privilège de l'année précédente, c'est-à-dire de l'année même où l'Espagne allarmée des succès de la Campagne de 1672, venoit, avec l'Empereur, de se joindre à la Hollande contre la France. Ainsi la Conjuración de Venise développée à la charge des Espagnols fut, dans les circonstances où elle vit le jour, une de ces Satyres d'État qui, entre Souverains, commencent souvent les hostilités. (P. 19.)

Avec non moins de raison, il rapproche la *Conjuración* de *Dom Carlos* :

L'*Histoire de la Conjuración de Venise* me paroît avoir dans la Nouvelle historique de *Dom Carlos*, qui est du même Auteur, un pendant auquel elle ressemble exactement, par le coloris, par la manière du Peintre, par la toile même qui fait le fond de l'un et l'autre Tableau. (P. 45.)

Il est remarquable toutefois que Grosley, qui a si bien vu la faiblesse historique des œuvres de Saint-Réal, accorde aux mérites littéraires de la *Conjuración* le tribut d'une admiration sans réserve. Il loue ce style où brillent tant de « traits libres, hardis, nerveux » ; il loue cet art savant dans l'enchaînement des situations, « où la terreur et la pitié forment un contraste continuel ». « Où trouve-t-on, s'écrie-t-il enfin, des caractères plus finement saisis, plus ingénieusement variés, plus constamment soutenus ? Où sent-on mieux l'effet d'un grand intérêt qui, sous une scrupuleuse unité, croît toujours en se développant ? » En un mot, Grosley n'est pas éloigné de penser

que si Saint-Réal avait su unir à l'ensemble de ses qualités de forme un respect suffisant pour la vérité, il eût réalisé le chef-d'œuvre du genre historique.

Et telle nous apparaît l'opinion moyenne sur le compte de Saint-Réal jusqu'au début du XIX^e siècle. Bien que la critique de Grosley ait soulevé d'abord quelques protestations (1), personne ne songe plus sérieusement à défendre Saint-Réal en ce qui concerne la vérité historique. Mais ce que l'on sait de ses mensonges ne paraît gêner en rien l'admiration que l'on croit devoir exprimer pour son talent. « Ne condamnez point avec dureté, dit en 1764 l'abbé de La Porte, tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal (2) ». On faisait à Saint-Réal, écrit M. de la Dixmerie en 1769, le reproche « d'avoir masqué plus d'un roman du faux titre d'histoire. A ce défaut près, celle de la conjuration de Venise doit immortaliser l'historien (3) ». En 1772, l'*Encyclopédie littéraire* affirme une fois de plus que « l'histoire de la conjuration de Venise par l'abbé de Saint-Réal peut être mise en parallèle avec celle de Catilina par Saluste (4) ». La *Bibliothèque des Romans*, en 1785, unit dans une commune admiration les « noms immortels de Saint-Évremond et de Saint-Réal (5) ». Tandis que Diderot témoigne peu de goût pour le mélange du roman avec l'histoire (6),

(1) Le *Journal de Verdun* de juillet 1756 (p. 117-131) publia une assez longue réponse à la dissertation de Grosley sous le titre suivant : *Lettre à un ami touchant la discussion historique et critique de M. P. J. G. A. A. T. sur la Conjuration de Venise et sur l'histoire de cette Conjuration écrite par M. l'abbé de Saint-Réal*. Cette réponse, selon Quérard, aurait été écrite par Dreux de Radier. L'auteur s'efforce de démontrer que Grosley a fait avec trop de précipitation le procès de Saint-Réal, mais sa démonstration est bien superficielle et bien peu convaincante. D'autre part, Voltaire, écrivant à Grosley, le 22 janvier 1758 (éd. Moland, t. XXXIX, p. 378), reconnaît que Saint-Réal « a fait un roman de la conspiration de Venise », mais soutient contre Grosley la réalité de la conjuration elle-même.

(2) *École de Littérature tirée de nos meilleurs écrivains*, t. I, p. 196.

(3) *Les deux âges du goût et du génie français sous Louis XIV et sous Louis XV*, p. 119. On lit dans le même ouvrage, p. 354 : « On regrette que certains morceaux de l'Histoire de l'Abbé de Saint-Réal ne soient pas plus authentiques. L'Histoire de la Conjuration de Venise est regardée comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais non pas comme un modèle d'exactitude. »

(4) *Encyclopédie littéraire ou nouveau dictionnaire raisonné et universel d'Éloquence et de poésie*, t. I, p. 489.

(5) Livraison d'août 1785, p. 4.

(6) « Plus on met d'art et de vraisemblance dans ses impostures, plus on est criminel, ce qui m'inclinerait à croire que le roman historique est un mauvais genre : vous trompez l'ignorant, vous dégoûtez l'homme instruit ; vous gâtez l'histoire par la fiction et la fiction par l'histoire. Le poète dramatique, qui peut

le grave d'Alembert se montre beaucoup moins exigeant et, dans un passage de son *Éloge de Campistron*, cite un fragment de *Dom Carlos* que, selon lui, « Tacite eût envié à l'abbé de Saint-Réal » (1). Enfin La Harpe, après avoir indiqué avec indulgence que la teinte romanesque de la *Conjuration* peut provenir en partie du sujet même traité par l'auteur, résume comme il suit son jugement sur Saint-Réal :

Quoi qu'il en soit, c'est le seul écrivain du dernier siècle qui ait su donner à l'histoire cette espèce de forme dramatique qu'elle comporte, lorsqu'on sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaliser à Salluste dont il n'a pas la concision nerveuse, mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modèle qu'il s'était proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit (2).

Ainsi la réputation de Saint-Réal se maintenait, uniquement fondée sur des mérites de forme, auprès d'un public qui, dans une œuvre historique, donnait encore le pas à la forme sur le fond. A la fin du XVIII^e siècle, au début du XIX^e, Saint-Réal continuait d'avoir de nombreux lecteurs. C'est ce qu'attestent les réimpressions de ses œuvres, presque interrompues après l'édition de 1757, mais qui sont en reprise sensible à partir du règne de Louis XVI. Sans doute, une partie de l'œuvre de Saint-Réal est maintenant considérée comme caduque et l'on ne publie plus d'éditions d'*Œuvres complètes*. Mais on voit encore paraître quelques éditions assez copieuses d'*Œuvres choisies* (3). Après 1800 surtout, de nombreuses

disposer des faits jusqu'à un certain point, garde un respect scrupuleux sur les caractères. » *Essais sur les règnes de Claude et de Néron* (1778), éd. Assézat, t. III, p. 366. Ces réflexions s'adressent au roman d'*Epicaris* que Diderot attribuait à « l'ingénieux et élégant abbé de Saint-Réal ».

(1) *Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771*, Paris, 1786, t. IV, p. 135. Il s'agit du billet mystérieux que D. Carlos reçoit un peu avant son arrestation. Après avoir cité ce billet, d'Alembert ajoute : « Le discours admirable que Tacite fait tenir à Othon avant de se donner la mort n'est pas plus beau que ce billet. On doit y admirer sur tout la gradation de vigueur et d'énergie qui va toujours en augmentant jusqu'à la fin. Après avoir commencé par cette pensée forte et profonde : *il est des conseils très justes qui ne se donnent point*, il étoit bien difficile de s'élever encore, et de s'élever toujours de plus en plus : c'est pourtant ce que l'Auteur a fait. »

(2) *Cours de littérature*, t. VII, p. 231.

(3) Londres, 1783, 4 vol. in-12 ; Paris, 1804, 2 vol. in-12 ; Paris, 1819, 1 vol. in-8° ; Paris, 1826, 2 vol. in-12. Tous ces recueils font une place importante aux *Œuvres posthumes*.

éditions joignent à la *Conjuration contre Venise* la *Conjuration des Gracques* et le traité de l'*Usage de l'Histoire* (1), quelquefois la *Conjuration des Gracques* seulement (2). Par contre, *Dom Carlos* est presque entièrement délaissé (3). C'est bien, en effet, dans la *Conjuration contre Venise* que, conformément au sentiment de Voltaire, on continue de reconnaître, en même temps que le chef-d'œuvre de Saint-Réal, un des modèles les plus achevés du genre historique conçu à la manière classique.

Toutefois, cette recrudescence d'éditions se produit au moment où la réputation de Saint-Réal, profitant de cette sorte de regain classique que l'on constate à l'époque révolutionnaire et napoléonienne, jetait, elle aussi, un dernier éclat avant de s'éteindre. Dès cette époque, les suffrages les plus marquants commencent à lui échapper. Chateaubriand ne se souvient de sa *Vie de Jésus-Christ* que pour en marquer les faiblesses. Symptôme plus significatif, il met la *Conjuration contre Venise* au-dessous de la *Conjuration de Fiesque* où il trouve une plus vive originalité (4). Et de son côté, M.-J. Chénier refuse de voir en Saint-Réal l'égal de Salluste et affirme que « si quelque Français rappelle la manière brillante et ferme du peintre de Catilina, c'est assurément le cardinal de Retz (5) ». Par contre, l'enseignement, volontiers conservateur en pareille matière, propose encore Saint-Réal à l'admiration des jeunes gens. Lorsque, en 1809, le jeune Lamartine, frais émoulu du collège des Jésuites, voulait composer un morceau d'histoire, c'était encore la *Conjuration contre Venise* qui s'imposait à lui comme le modèle achevé du genre historique (6). Et d'autre part, en 1819, un « professeur de l'Université » publie le texte de la *Conjuration* « avec une version latine en regard et la traduction en vers hexamètres des portraits de quatre des principaux conjurés, suivies de tables indicatives des passages que l'on peut donner en devoir ».

Mais bientôt d'autres modèles allaient paraître, un autre « usage de l'histoire » allait s'imposer. C'est l'éclatant renouveau des études

(1) 1803, 1810, 1811, 1813, 1818, 1821, 1829, 1830.

(2) 1791, 1795, 1801, 1803, 1819, 1820, 1824, 1835. Signalons ici qu'en 1874 parut à Limoges (Bibliothèque chrétienne et morale approuvée par Mgr l'Évêque de Limoges, 5^e série) un volume intitulé : *Annales romaines*, par Saint-Réal. Ce n'est autre chose que la *Conjuration des Gracques*.

(3) Édité séparément en 1781 seulement.

(4) *Mélanges littéraires. Sur la Vie de J.-C. du P. de Ligny* (1802). Ed. Garnier, 1859, t. VI, p. 468.

(5) *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, 3^e édition, Paris, 1818, p. 143.

(6) Lettre à Aymon de Virieu du 10 juin 1809. Voir aussi la lettre du 13 mars.

historiques, dont Augustin Thierry donnait le signal en 1820, qui devait très logiquement rejeter Saint-Réal au triste séjour des gloires éclipsées. Tant qu'on avait cru qu'il avait péché par défaut de scrupule, mais non par erreur dans sa conception de l'histoire, sa réputation s'était maintenue. Elle devait sombrer du jour où l'histoire s'élevait à une vue nouvelle de ses méthodes et de son rôle (1). Si l'on réédite encore quelquefois Saint-Réal après la Restauration, c'est au titre de « curiosité littéraire » et non plus de « petit classique ». Et si quelques rares lecteurs s'attardent encore à étudier son œuvre, ce ne sont plus des admirateurs qui cherchent en lui un maître du genre historique, mais des érudits attentifs à l'histoire de la littérature française et à l'évolution des doctrines littéraires.

(1) On trouve toutefois sous la plume de Désiré Nisard, suprême champion du classicisme, les lignes suivantes : « Saint-Réal avait compris les conditions de l'histoire dans les temps modernes ; il en avait pressenti les progrès ; ses livres autrefois fort lus, aujourd'hui négligés sans justice, en donnent comme un premier crayon très estimable. » (*Histoire de la littérature française*, 5^e édition, 1874, t. III, p. 80).

Vu, le 30 juin 1920 :
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
Ferd. BRUNOT.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

	Pages
1. L'histoire et la chronique. <i>Les Grandes chroniques de France</i>	3
2. Paul-Émile.	5
3. Les historiens érudits	12
4. Les disciples de Paul-Émile	14

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — <i>L'histoire au XVII^e siècle avant la période classique</i> — <i>Les théories</i>	21
CHAPITRE II. — <i>L'histoire au XVII^e siècle avant la période classique</i> — <i>Les œuvres</i>	29
1. Dupleix et Mézeray	32
2. Les opuscules historiques de Sarasin et <i>La Conjuration de Fiesque</i>	43
CHAPITRE III. — <i>L'histoire chez les romanciers français des origines jusqu'à la période classique</i>	53
1. L' <i>Astrée</i>	53
2. Le roman héroïque	59
3. La réaction contre le roman héroïque.....	66
4. Les débuts de la nouvelle historique.....	69

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — <i>Les origines et la jeunesse de l'Abbé de Saint-Réal</i>	83
1. La famille Vichard	86
2. Saint-Réal à Paris. Varillas.....	90
3. Débuts littéraires.....	97
CHAPITRE II. — <i>De l'usage de l'histoire</i>	103
1. L'« usage de l'histoire ».....	104
2. L'« anatomie spirituelle des actions humaines ».....	107
3. Appréciation de la doctrine.....	111
CHAPITRE III. — <i>Dom Carlos (1672)</i>	115
1. Les sources de <i>Dom Carlos</i>	118
2. Analyse de <i>Dom Carlos</i>	129
3. L'originalité de <i>Dom Carlos</i>	156

	Pages
CHAPITRE IV. — <i>La Conjuration des Espagnols contre la République de Venise</i> (1674).....	167
1. La conjuration de 1618.....	170
2. Les sources de la <i>Conjuration</i>	175
3. Analyse de la <i>Conjuration</i>	186
4. L'originalité de la <i>Conjuration</i>	211
CHAPITRE V. — <i>De la Conjuration à Césarion</i> (1674-1684).....	219
1. Saint-Réal et M ^{me} Mazarin.....	219
2. La <i>Vie de Jésus-Christ</i> (1678).....	231
3. Le panégyrique de Madame Royale (1680).....	237
4. Retour à Paris.....	247
CHAPITRE VI. — <i>Césarion</i> (1684).....	255
1. La morale dans <i>Césarion</i>	257
2. L'histoire dans <i>Césarion</i>	263
3. Jugements de contemporains sur <i>Césarion</i>	268
CHAPITRE VII. — <i>Dernières années</i> (1684-1692).....	271
1. Saint-Réal et Victor-Amédée.....	271
2. La traduction des <i>Lettres à Atticus</i> (1691).....	285
3. <i>De la critique</i> (1691).....	291
4. Conclusion.....	298

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I. — <i>Continuateurs et successeurs de Saint-Réal : les pseudo-historiens</i>	303
1. Les <i>Œuvres posthumes</i>	304
2. Vertot.....	312
3. Les théories sur l'histoire à la fin du xvii ^e siècle. La Préface du P. Daniel.....	324
CHAPITRE II. — <i>Continuateurs et successeurs de Saint-Réal : les romanciers</i>	
1. Le sillon de Saint-Réal.....	331
2. La nouvelle historique et la nouvelle galante après Saint-Réal. Préchac et Lenoble.....	336
3. L'influence de la <i>Princesse de Clèves</i>	347
4. Les <i>Mémoires du comte de Rochefort</i>	353
CHAPITRE III. — <i>La réputation de Saint-Réal au XVIII^e siècle</i>	359

